LITTÉRATURE ET PRÉHISTOIRE, 1860-1930 : LE CHAÎNON MANQUANT, MIROIR DE L'HOMME SAUVAGE

by

Christian. F. Kittery

A dissertation submitted to Johns Hopkins University in conformity with the requirements for the degree of Doctor of Philosophy

Baltimore, Maryland

October 2015

© 2015 Christian. F. Kittery
All Rights Reserved

Abstract

By focusing on the historical context of Darwinism and the anthropological parks from the mid-19th to the 20th century (1860-1930), this dissertation, entitled *Literature and Prehistory: the Missing Link, a reflection of the Wild Man*, explores the concept of the human missing link through its representations in French science fiction literature. Emerging from the French-created interdisciplinary science of Prehistory, a new trend of fictional works, often labeled *Prehistoric novels*, popularized the topic of human origins through narratives based on fossil studies, evolutionism, zoology and anthropology. With writers such as Rosny Aîné and Jules Verne, along with contemporary artists like Emmanuel Frémiet and scientists such as Charles Darwin, the concept of the Prehistoric human-animal became a popular phenomenon in parallel with the display of the Wild Man inside World Fairs and colonial exhibitions. By analyzing the connections between the literary characterizations of the Prehistoric human-animal and the staging of the *Savage* in human exhibitions set by the development of key concepts such as *Mankind*, *Animality*, *Exposition* and *Extinction*, this research highlights how these ideological constructions overlapped through a unique system of understanding involving evolutionism, racial discrimination, colonialism, entertainment and technology.

As visual display represents a key component in the transmission of thoughts, scientific theories and ideas regarding the theatricality of both the human-animal missing link and the contemporary Wild Man, a special emphasis on their iconography will be highlighted in order to make comparisons and reveal analogies through magazine illustrations, art work and paleontological reconstructions which contributed to the debates on human evolution while catching media attention. More than an exploration of a literary genre,

this dissertation therefore deals with major cultural and political aspects related to the rise of archeology, the comprehension of the origins of Mankind and the speculations about its future.

Advisor: Jacques Neefs

Second Reader: Lydie Moudileno (University of Pennsylvania)

Table des matières

Liste des illustrations viii

Introduction 1

Partie 1.
L'invention du chaînon manquant : une création de l'homme-singe 20

I. La recherche du chaînon manquant : de l'auteur Rosny Aîné à l'explorateur Paul Du Chaillu 32

1. Subjectivité des interprétations dans l'Histoire et la Préhistoire 32

2. Aspects communs entre le récit d'exploration et la fiction préhistorique ; la place de l'illustration 37

3. La question de l'homme primitif et du chaînon manquant dans le récit de voyage et le roman préhistorique 44

II. Conceptualisations de l'homme-singe préhistorique 48

1. Mise en scène du gorille comme concept de l'homme-singe par Rosny Aîné et Paul Du Chaillu 48

2. L'humanisation du grand singe : le gorille vu par l'art et l'évolutionnisme 68

2.1. La main qui tue 71
2.2. L'acte d'enlèvement 76
2.3. L'hybridité 78
2.4. L'humanisation du singe 80

III. L'exposition de Néandertal ou la création de l'homme-gorille préhistorique 95

1. L'animalisation de l'Homme : Néandertal vu par la science et les arts 95

1.1. Figure humaine 95
1.2. Figure animale 97
1.3. Figure hybride 99

2. La mise en scène de Néandertal : une création hybride située entre le gorille, « l'homme sauvage » africain et la figure de l'ogre 103

2.1. Monstre intérieur et incarnation du Mal 103
2.2. Incarnation de la figure de l'ogre 107
2.3. Figure de « l'homme sauvage » 110
2.4. Imaginaire et Préhistoire 114

Partie 2.
L'effacement de l'homme-animal :
entre Préhistoire et colonialisme....123

I. Théâtralisation de la violence et du colonialisme
par l'éradication de l'homme-animal préhistorique....134

1. La « loi d'empiètement » des races : l'extermination de l'homme-animal 134

1.1. La violence 134
1.2. Les « Aryens » et les « Orientaux »....141
1.3. Le langage articulé....150
1.4. Les frontières de l'humain....160
1.5. La marginalisation 165
1.6. La peur 168
1.7. L'extermination 171
1.8. La colonisation....174

2. Les invasions préhistoriques, reflets des invasions coloniales....183

2.1. Les enjeux de la vulgarisation :
le colonialisme et la narration de la préhistoire....183
2.2. L'altérité de l'homme-animal / « l'homme sauvage » 188
2.3. L'altérité de la femme-animale 192
2.4. L'homme-animal primitif : figure de « l'homme sauvage » d'Afrique 205
2.5. Le Hottentot et la préhistoire : une figure de l'évolutionnisme 211
2.6. La fiction préhistorique et le discours colonial: «Le Tardigrade»,
miroir du Hottentot 218
2.6.1. La difformité et le dégoût 220
2.6.2. L'humanité marginale : entre le parasite et le paresseux....222
2.6.3. L'exclusion et l'extermination....231
2.7. Mimétisme culturel :
l'homme-animal primitif et « l'homme sauvage Hottentot »....238
2.7.1. Le sous-développement du langage....238
2.7.2. La peau de bête....239
2.7.3. La massue....242
2.7.4. Le lion....244
2.7.5. L'accroupissement....246

II. La disparition de l'homme-animal primitif :
symbole de l'extinction des espèces et de « l'homme sauvage » 251

1. Extinction naturelle de l'homme-animal primitif
et de « l'homme sauvage » africain 251

1.1. La nature : une force meurtrière 251
1.2. Le froid 252
1.3. La dégénérescence 258
1.4. Les catastrophes naturelles 271

2. L'observation du fossile : messager d'une extinction future 278

2.1. L'interprétation du vestige 278
2.2. La mort de l'homme 282
2.3. L'homme et la pierre 287
2.4. Le monde sans l'homme 294

Partie 3.
Protectorat et « Conservationisme »
en faveur de l'homme-animal 301

I. La protection de l'homme-animal primitif et du « sauvage »
contemporain : un devoir humaniste 301

1. La prise de conscience 301

1.1. L'excès 301
1.2. Le regret 304
1.3. La réévaluation 310

2. La sauvegarde de l'homme-animal 324

2.1. Questions éthiques : l'asservissement et le droit à la liberté 324
2.2. Le protectionnisme 332
2.3. Le devoir moral 342

II. Le parc anthropologique : espace de conservation 354

1. La préservation de l'homme-animal / « l'homme sauvage » 354

1.1. Le dépeuplement 354

1.2. L'abri 357
1.3. Le parc « naturel » : la conservation du vivant 364

2. La conservation de l'homme-animal comme relique du passé 371

2.1. Le musée : l'exposition du mort et des origines 371
2.2. La récupération du passé oublié : Le fossile vivant 375
2.3. Le voyage dans le temps 384

Conclusion 400

Index des personnages de romans représentant une image de l'homme-animal préhistorique 410

Annexe 411

Bibliographie 474

Curriculum Vitae 497

Liste des illustrations

- p. 4 et p. 411 : Fig. 1. Géolocalisation de la “Lémurie”. Haeckel, Ernest. *The History of Creation volume 2*. New York: Appleton and Company, 1876. Print. Frontispiece.

- p. 5 et p. 411 : Fig. 2. « Caliban », par John H. Mortimer (1740-1779), 1775. Personnage homme-animal libéré des entrailles d’un arbre dans *The Tempest* de Shakespeare (1611). Cornell University Library. Web. 28, August 2015. <http://library24.library.cornell.edu:8280/luna/servlet/detail/FOLGERCM1~6~6~304344~123895:Caliban---Do-not-torment-me-prithee>.

- p. 5 et p. 411 : Fig. 3. « Le grand philosophe tomba dans une tristesse profonde », 1852. Stahl, P. J and J.J. Grandville. *Scène de la vie privée et publique des animaux.* Paris: Schneider et Langrand, 1852. Print. 200

- p. 5 et p. 412 : Fig. 4. “Darwin. A Venerable Orang-outang: A contribution to unnatural history”, *The Hornet*, May 20th 1871. American philosophical society. Web. <http://www.amphilsoc.org/library/lobbyexhibit/darwin/case4>.

- p. 5 et p. 412 : Fig. 5. “Darwin’s missing link. Solomon the man monkey alive. Pickard’s museum Trongate. He goes on Sunday to the church”, 1908. Circus Museum. Web. <http://www.circusmuseum.nl/index.php?option=com_memorix&Itemid=26&task=result&searchplugin=quick&cp=509&resultplugin=list>.

- p. 7 ; p. 370 et p. 412 : Fig. 6. “Krao, ‘The Missing Link’. A Living Proof of Darwin’s Theory of the Descent of Man... The wonder of wonders... All should see her.” London, 1887. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L’invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 85

- p. 7 et p. 412 : Fig. 7. “Krao”, jeune fille découverte en Asie et exposée en Europe par l’imprésario Guillermo A. Farini (1838-1929), 1892. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L’invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 33

- p. 7 et p. 413 : Fig. 8. « What Is It? Is it a lower order of man? Or is it a higher order of monkey? None can tell! Perhaps it is a combination of both. It is beyond dispute the most marvelous creature living. The physical description of the creature also exemplifies the power of the indefinite rhetoric: It has the skull, limbs, and general anatomy of an orang outang and the countenance of a human being.” Currier & Ives, 1860. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L’invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 77

- p. 7 et p. 413 : Fig. 9. William Henry Johnson (1842-1926), interprète afro-américain de « What Is It ? », présenté dans les spectacles de Phineas T. Barnum, 1895. Blanchard, P;

G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 76

- p. 7 ; p. 248 et p. 413 : Fig. 10. Parc anthropologique, photo d'archives. M.B, David. "Deep Racism: The Forgotten History of Human Zoos." *Popular Resistance. Daily News and Resources*. February 13th 2013. Web. June 28th 2015. <https://www.popularresistance.org/deep-racism-the-forgotten-history-of-human-zoos/>.

- p. 9 ; p. 414 et p. 442 : Fig. 11. « L'homme fossile », 1861. Boitard, Pierre. *Paris avant les hommes L'univers avant les hommes... Histoire naturelle du globe terrestre illustrée d'après les dessins de l'auteur, M. Boitard.* Paris : Passard, 1861. Print. Frontispiece.

- p. 9 et p. 414 : Fig. 12. « 150 Dahoméens », Exposition d'ethnographie coloniale. Champ de Mars, Paris. Gallica. Web. September 6th 2015. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b9011234c>.

- p. 12 et p. 414 : Fig. 13. Fossiles retrouvés par Eugène Dubois entre 1890 et 1894. Theunissen, Bert. *Eugène Dubois and the Ape-Man from Java: The History of the First Missing Link and its Discoverer*. Dordrecht ; Boston: Kluwer Academic Publishers, 1989. Print. 97

- p. 12 et p. 414 : Fig. 14. *Pithecanthropus erectus* ou « Pithécanthrope de Java » par Eugène Dubois. Exposition Universelle de 1900, Paris. Mentionné par Jules Verne dans *Le village aérien* (185) et Arthur Conan Doyle dans *Le monde perdu* (233). Camper, Petrus. *Nederlandsche bijdragen tot de anatomie*. Web. 2001 (1902). September 6th 2015. <http://dpc.uba.uva.nl/ctz/vol70/nr01/art04>.

- p. 12 et p. 415 : Fig. 15. Vamireh et « L'Homme des Arbres », par Mittis dans *Elem d'Asie* (1896), version écourtée et moins violente que *Vamireh*. Rosny. J.-H. *Elem d'Asie, Idylle des temps primitifs*. Paris : Librairie Borel. Collection « Lotus Bleu », 1896. Print. 36

- p. 13 et p. 415 : Fig. 16. « Gibbon » (Figuier, Louis. *Les mammifères*. Paris : Hachette, 1869. Print. 569) : « ce n'est qu'en Asie qu'on trouve ce genre de quadrumanes. ... Le gibbon noir est, après les orangs, l'animal qui se rapproche le plus des formes générales de l'homme » (Boitard, Pierre. *Paris avant les hommes L'univers avant les hommes... Histoire naturelle du globe terrestre illustrée d'après les dessins de l'auteur, M. Boitard.* Paris : Passard, 1861. Print. 242-243)

- p. 14 et p. 415 : Fig. 17. Photo craniométrique de l'aborigène « Billy », par Roland Bonaparte, 1885. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 158

- p. 14 et p. 415 : Fig. 18. Portrait redessiné de « Billy » dans le « récit fictionnel » (Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 244) de Lumholtz, Carl. *Au pays des*

cannibales. Voyage d'exploration chez les indigènes de l'Australie orientale. 1880-1884. Paris: Hachette.1890. Print. 163

- p. 14 et p. 416 : Fig. 19. « Australian Aboriginal climbing a tree » selon Eugène Dubois. Theunissen, Bert. *Eugène Dubois and the Ape-Man from Java: The History of the First Missing Link and its Discoverer*. Dordrecht; Boston: Kluwer Academic Publishers, 1989. Print. 153

- p. 15 et p. 416 : Fig. 20. "Australian Savage" et "Skull of Orangutan ». Henry, A. Mott. *Was Man Created?* New York: Griswold, 1880. Gutenberg.org. Web. September 6th 2015. <http://www.gutenberg.org/files/30429/30429-h/30429-h.htm>. 83

- p. 17 et p. 416 : Fig. 21. *Homo Erectus*, ancêtre ayant vécu entre 1,7 et 0,5 millions d'années avant l'homme moderne (Cohen, Claudine. *L'Homme Des Origines : Savoirs Et Fictions En Préhistoire*. Paris: Editions du Seuil, 1999. Print 56). Reconstitué par le paléoartiste John Gurche, 2012: « Découvert en 1891, avec un fémur ressemblant étrangement à un fémur humain, il fut nommé erectus car on lui supposait une posture humaine. Malheureusement, il est maintenant quasi établi que ces ossements ne lui appartenaient pas ! Le nom est resté… ». Hominidés.com. Web. August 28th 2015. <http://www.hominides.com/html/ancetres/ancetres-homo-erectus.php>.

- p. 24 et p. 417 : Fig. 22. Paul Belloni Du Chaillu (1835-1903). Reel, Monte. *Between man and beast: a tale of exploration and evolution*. New York: Doubleday, 2013.Print. 176

- p. 24 et p. 417 : Fig. 23. Le gorille nommé "Ambam". Lympne, Angleterre. Uhlenbroek, Charlotte. « Yes, he can walk. But just how close is Ambam the gorilla to being human?" *Dailymail.co.uk*. January 28th 2011. Web. September 6th 2015. <http://www.dailymail.co.uk/sciencetech/article-1351270/Yes-walk-But-just-close-IS-human.html>.

- p. 24 et p. 417 : Fig. 24. Le gorille baptisé "Shibani". Zoo de Higashiyama, Japon. Datoy, Kareen Liez E. "Japanese Women Visit Zoo To See 'Extremely Good-Looking' Gorilla". *HNGN online journal*. Web. September 6th 2015. <http://www.hngn.com/articles/104400/20150626/japanese-women-visit-zoo-see-extremely-good-looking-gorilla-photos.htm>.

- p. 25 et p. 418 : Fig. 25. *Mr. Bergh to the Rescue* de Thomas Nast. Journal *Harper's Weekly*, 1871. Larson, Barbara Jean. *The Art of Evolution: Darwin, Darwinism, And Visual Culture*. Hanover N.H: UPNE. 2009. Print. 28

- p. 25 et p. 419 : Fig. 26. Spectacle de Barnum & Bailey, 1938. *Gargantua The Great* en référence à l'œuvre de François Rabelais *La vie de Gargantua et de Pantagruel* (1532). "Gargantua the Great Or: Buddy, the gorilla who was scared of lightning." Web. August 16th 2015. <http://thenonist.com/index.php/thenonist/permalink/gargantua_the_great/>.

- p. 25 et p. 419 : Fig. 27. Photo d'archive de Gargantua (1929-1949). Web. August 16th 2015. <http://www.gargantuaphotos.com/historyofgargantua.html>.

- p. 25 et p. 419 : Fig. 28. *Mr G-O'Rilla* de John Leech accompagnant un article sur l'indépendance de l'Irlande. *Punch Magazine*, 1861. Fraser, Giles. "The Lutfur Rahman verdict and the spectre of 'undue spiritual influence'". *The Guardian*. Web. April 29th 2015. <http://www.theguardian.com/commentisfree/2015/apr/29/lutfur-rahman-tower-hamlets-mayor-verdict-undue-spiritual-influence>.

- p. 27 ; p. 95 ; p. 100 et p. 419 : Fig. 29. Fossile de l'homme de Néandertal, spécimen excavé dans le village de la Chapelle-aux-saints, France. Hurel, Arnaud. « Le néandertalien de La Chapelle-aux-saints ». *Pour la Science,* N° 353. Web. January 2nd 2014. <http://www.hominides.com/html/ancetres/homme-chapelle-aux-saints.php>.

- p. 27 ; p. 420 et p. 434 : Fig. 30. Portrait de Néandertal (spécimen de la Chapelle-aux-saints), Norberto Montecucco et Cesare Lombroso, 1908. Cohen, Claudine. *Un Néandertalien dans le métro*. Paris: Editions du Seuil, 2007. Print. 47

- p. 27 et p. 420 : Fig. 31. Film de E. A. Dupont, *The Neanderthal Man*, 1953. IMDB. Web. August 17th 2015. <http://www.imdb.com/title/tt0046121/>.

- p. 28 et p. 420 : Fig. 32. *Neanderthal in Modern Dress*, de Carleton S. Coon. Coon, Carleton. *The Races of Europe*. New York: Mac Millan Company, 1939. Print. 24

- p. 30 et p. 421 : Fig. 33. "Die Zulus" (Les Zoulous) d'Adolf Von Menzel. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 166

- p. 43 et p. 421 : Fig. 34. Couverture de *La Guerre du feu*. Guillaumie, Marc. *Le Roman préhistorique, essai de définition d'un genre, essai d'histoire d'un mythe*. Limoges: Pulim, 2006. Print. 290

- p. 43 et p. 421 : Fig. 35. "Lying low for elephants". Du Chaillu, Paul Belloni. *Wild life under the equator narrated for young people*. New York: Harper and Brothers Publishers, 1869. Print. 35

- p. 43 et p. 422 : Fig. 36. Portrait de mammouth par Benjamin Waterhouse Hawkins, 1862. Rudwick, M. J. S. *Scenes from Deep Time: Early Pictorial Representations of the Prehistoric World*. Chicago: University of Chicago Press, 1992. Print. 165

- p. 52 et p. 422 : Fig. 37. Orang outang mâle, primate à poil roux. Huxley, Thomas. H. *De la place de l'homme dans la nature*. Paris : Librairie J.-B. Baillère Et Fils. 1891 (1873). Print. 215

- p. 60 et p. 422 : Fig. 38. « Gorilla », 1885. Wood, J.G. *Our living world. Natural history of animate creation*. Vol. 1. New York: Selmar Hess.1885. Print. 19

- p. 63 et p. 423 : Fig. 39. « Gorille ». Cornish, Charles. J. *Les animaux vivants du monde. Histoire naturelle*. Trans. Ernest Guilmoto. Paris : Ernest Flammarion Editeur. 1931 (1905). Print. 17

- p. 67 et p. 423 : Fig. 40. « Chasseur tué par un gorille ». Du Chaillu, Paul Belloni. *Voyage et aventures dans l'Afrique équatoriale : mœurs et coutumes des habitants : chasse au gorille, au crocodile, au léopard, à l'éléphant, à l'hippopotame, etc, etc.* Paris: Michel Lévy Frères, Libraires Editeurs, 1863. Print. 337

- p. 68 et p. 423 : Fig. 41. « Chasseur attaqué par un gorille », 1892. Brongniart, Charles. *L'homme et les animaux : histoire naturelle populaire*. Paris : Librairie Marpon et Flammarion, 1892. Print. 337

- p. 70 et p. 423 : Fig. 42. « Chasseur pris par un gorille », 1869. Figuier, Louis. *Les mammifères*. Paris : Hachette, 1869. Print. 583

- p. 72 et p. 424 : Fig. 43. « Gorille traînant par les cheveux un guerrier », Emmanuel Frémiet, 1859. Musée d'Orsay. *Culture.gouv.fr*. Web. April 2nd 2014. <http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/joconde_fr?ACTION=CHERCHER&FIELD_1=REF&VALUE_1=000SC013957>.

- p. 73 et p. 424 : Fig. 44. Squelette de pied d'homme, de gorille, d'orang. Huxley, Thomas. H. *Evidence as to Man's place in nature*. New York: D. Appleton and Company, 1873. Print. 110

- p. 73 et p. 424 : Fig. 45. Squelettes de l'homme et des singes anthropoïdes, 1873. Huxley, Thomas. H. *Evidence as to Man's place in nature*. New York: D. Appleton and Company, 1873. Print. Frontispiece

- p. 74 et p. 425 : Fig. 46. « Orang étranglant un sauvage de Bornéo », Emmanuel Frémiet, 1893. Chevillot, Catherine. *Emmanuel Frémiet 1824-1910. La main et le multiple*. Dijon : Musée des Beaux-Arts de Dijon, Musée de Grenoble. Imprimerie Darantière. 1988. Print. 195

- p. 75 et p. 425 : Fig. 47. « Gorille [rouge] aux prises avec un chasseur », 1884. Reid, Thomas, Mayne. *Les naufragés de l'île de Bornéo*. Trans. E.Delauney. Rouen : Mégard et Cie. 1884, Print. 206

- p. 76 et p. 425 : Fig. 48. « Gorille enlevant une négresse », Emmanuel Frémiet, 1859. Chevillot, Catherine. *Emmanuel Frémiet 1824-1910. La main et le multiple*. Dijon : Musée des Beaux-Arts de Dijon, Musée de Grenoble. Imprimerie Darantière. 1988. Print. 99

- p. 77 et p. 426 : Fig. 49. « Gorille enlevant la Vénus de Milo », Emmanuel Frémiet, 1871. Chevillot, Catherine. *Emmanuel Frémiet 1824-1910. La main et le multiple*. Dijon : Musée des Beaux-Arts de Dijon, Musée de Grenoble. Imprimerie Darantière. 1988. Print. 99

- p. 78 et p. 426: Fig. 50. « Gorille enlevant une femme », Emmanuel Frémiet, 1887. Gott, Ted. « Stowed Away: Emmanuel Frémiet's Gorilla carrying off a woman ». *Art Bulletin of Victoria 45*. National Gallery of Victoria (NGV), Australia. Web. August 17th

2015. <http://www.ngv.vic.gov.au/essay/stowed-away-emmanuel-fremiets-gorilla-carrying-off-a-woman-2-2/>.

- p. 78 et p. 426 : Fig. 51. Caricature de la statue de Frémiet représentant Adolf Hitler dans *John Bull's War Aim, "*Bernard Partridge, after Emmanuel Frémiet". *The London Charivari*, October 18th 1939. Gott, Ted ; Weir, Kathryn. *Gorilla*. Raktion Books, 2013. Print. 171

- p. 79 ; p. 370 et p. 427 : Fig. 52. « Curieuse progéniture d'une Négresse de Bornéo & d'un représentant de l'espèce simiesque. L'homme des bois (gymnaste) » Paris, affiche, 1896. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 63

- p. 80 et p. 427 : Fig. 53. Illustration d'un gorille tenant une pancarte où est écrit: « Suis-je un Homme et un Frère? » à l'introduction du poème *Monkeyana*, de l'auteur *Gorilla* du *Zoological Gardens* de Londres. 1861. Reel, Monte. *Between man and beast: a tale of exploration and evolution*. New York : Doubleday, 2013.Print. 176

- p. 82 et p. 427 : Fig. 54. "Mr. Paul Du Chaillu lecturing to the young folks of Boston". *Harper's Weekly*, 1869. Quammen, David. "Planet of the Ape, 'Between Man and Beast' by Monte Reel." NY Times. Web. April 4th 2013. <http://www.nytimes.com/2013/04/07/books/review/between-man-and-beast-by-monte-reel.html>.

- p. 82 et p. 428 : Fig. 55. 'Mr Gorilla at the Museum' de Samuel Calvert. *The Illustrated Melbourne Post*, July 25th 1865. Dixon, Joan M. "Melbourne 1865: Gorillas at the Museum". A History of Museum Victoria Australia. Web. September 6th 2015. <http://museumvictoria.com.au/history/gorillas.html>.

- p. 82 et p. 428 : Fig. 56. Gorille disséqué, 1865. Owen, Richard. *Memoir on the Gorilla (Troglodytes Gorilla, Savage)*. London: Taylor and Francis, 1865. Print. 57

- p. 82 et p. 428 : Fig. 57. "Gorilla hunting", 1871. Du Chaillu, Paul Belloni. *Stories of the Gorilla country*. New York: Harper and Brothers Publishers, 1871. Print. 259

- p. 86 et p. 429 : Fig. 58. Portrait de gorille, 1861. Du Chaillu, Paul Belloni. *Explorations and adventures in equatorial Africa*. New York: Harper and Brothers Publishers, 1861. Print. Frontispiece

- p. 86 et p. 429 : Fig. 59. "Adam and Eve", Lucas Cranach the Elder, 1526. Gallerie Courtauld. Londres. Web. April 2nd 2014. <http://www.courtauld.ac.uk/gallery/collections/paintings/renaissance/cranach.shtml>.

- p. 87 ; p. 205 et p. 429 : Fig. 60. Comparaison de la femme africaine Hottentot et de la femelle gorille, 1888. Winchell, Alexander. *Preadamites or a demonstration of the existence of men before Adam. 4th edition*. Chicago: S.C. Griggs and company. 1888. Print. 253

- p. 89 et p. 430 : Fig. 61. “A gorilla family. The old man insists on suitable fruits being promptly brought to him at meal times. His temper is uncertain, and as he has been kept waiting he is very angry, and the children take care not to venture too near.” Scott Elliot, Georges Francis. *The romance of savage life: describing the life of primitive man, his customs, occupations, language, beliefs, arts, crafts, adventures, games, sports, etc*. Philadelphia: J.B. Lippincott Company, 1908. Print. 25

- p. 89 et p. 430 : Fig. 62. *The Old Man of Mikeno*, Carl E. Akeley, 1923, Musée de Brooklyn. MS Museum syndicate. Brooklyn Museum. 1923. Web. February 1st 2014. <http://www.museumsyndicate.com/item.php?item=23159>

- p. 89 et p. 430 : Fig. 63. Reconstitution de l’homme de Néandertal, 1929-1930, Field Museum de Chicago. Cohen, Claudine. *Un Néandertalien dans le métro*. Paris: Editions du Seuil, 2007. Print. 55

- p. 94 et p. 431 : Fig. 64. Représentation de Paul Du Chaillu à son retour d’Afrique. “The Lion of the season.” “Alarmed Flunckey: ‘Mr. G-G-G-O-O-O-RILLA!” Paul. D. Stewart, May 25th 1861, *Punch Magazine* or the *London Charivari*. Getty Images. Web. August 16th 2015. <http://www.gettyimages.com.au/detail/illustration/punch-gorilla-cartoon-stock-graphic/185751133>.

- p. 94 et p. 431 : Fig. 65. *The Gorilla Quadrille*, 1861. Courtesy of the Library of Australia. Reel, Monte. *Between man and beast: a tale of exploration and evolution*. New York: Doubleday, 2013. Print. 176

- p. 94 et p. 431 : Fig. 66. Reconstitution de Néandertal par le paléoartiste John Gurche, 2010. Cohen, Claudine. *Un Néandertalien dans le métro*. Paris: Editions du Seuil, 2007. Print. 135

- p. 95 et p. 432 : Fig. 67. Crâne de la Chapelle-aux-Saints, 1911-1913. Boule, Marcellin. *Les Hommes Fossiles; Éléments De Paléontologie Humaine*. 2 ème édition. Paris: Masson et cie, 1923. Print. 193

- p. 96 et p. 432 : Fig. 68. Première reconstruction de Néandertal dans *Der Neanderthaler Fund*, 1888. Schaaffhausen, Hermann. *Der Neanderthaler Fund*. Bonn, Allemagne : Marcus, 1888. Print

- p. 96 et p. 432 : Fig. 69. Portrait de Néandertal tiré d’un manuel scolaire, 19ème siècle. Cohen, Claudine. *Un Néandertalien dans le métro*. Paris: Editions du Seuil, 2007. Print. 31

- p. 96 et p. 432 : Fig. 70. Comparaison de l’homme moderne avec Néandertal. A gauche : crâne d’un français. A droite : crâne de la Chapelle-aux-Saints. Boule, Marcellin. *Les Hommes Fossiles; Éléments De Paléontologie Humaine*. 2ème édition. Paris: Masson et cie, 1923. Print. 202

- p. 96 et p. 433 : Fig. 71. Comparaison du singe, de Néandertal et de l’homme moderne. De bas en haut : crâne de chimpanzé, crâne de la Chapelle-aux-Saints, crâne caucasien.

Boule, Marcellin. *Les Hommes Fossiles; Éléments De Paléontologie Humaine*. 2ème édition. Paris: Masson et cie, 1923. Print. 199

- p. 98 et p. 433 : Fig. 72. Comparaison anatomique entre le singe, Néandertal et l'homme moderne. De gauche à droite : radius de gorille (G), Néandertal (N), d'un français (FR). Boule, Marcellin. *Les Hommes Fossiles; Éléments De Paléontologie Humaine*. 2ème édition. Paris: Masson et cie, 1923. Print. 216

- p. 98 et p. 433 : Fig. 73. Comparaison des squelettes de l'homme moderne et de Néandertal interprétés par Marcellin Boule (Boule, Marcellin. *Les Hommes Fossiles; Éléments De Paléontologie Humaine*. 2ème édition. Paris: Masson et cie, 1923. Print. 239) avec le squelette du gorille chez Thomas Huxley (Huxley, Thomas. H. *De la place de l'homme dans la nature*. Paris : Librairie J.-B. Baillère Et Fils. 1891. Print. 27). De gauche à droite : L'homme moderne, la Chapelle-aux-Saints, le gorille.

- p. 99 ; p. 113 et p. 434 : Fig. 74. Gorille empaillé dans *The Living animals of the world. A popular natural history*. Vol 1. 1905. (Cornish, Charles. J. *Living Animals of the World and Living Races of Mankind*. Vol 1. New York: The University Society, 1905. Print. 4) en comparaison avec la figure 30.

- p. 99 et p. 434 : Fig. 75. "An Ancestor: Man twenty thousand years ago", Frantisek Kupka et Marcellin Boule, *L'Illustration*, 1909. Cohen, Claudine. *Un Néandertalien dans le métro*. Paris: Editions du Seuil, 2007. Print. 37

- p. 100 et p. 435 : Fig. 76. Eolithes, 1847. Boucher de Perthes, Jacques. *Antiquités celtiques et antédiluviennes. Mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine. Tome troisième*. Paris : Jung-Treuttel, 1864 (1847). Print. 684

- p. 102 et p. 435 : Fig. 77. Photographie d'un enfant « sauvage » africain posant avec un chimpanzé et un orang-outan, 1902. Préface de Louis Roule. Cornish, Charles. J. *Les animaux vivants du monde. Histoire naturelle*. Trans. Ernest Guilmoto. Paris : Ernest Flammarion Editeur. 1931 (1905). Print.

- p. 103 et p. 435 : Fig. 78. Exemple schématique du processus d'humanisation du gorille entre la fin du 19ème et le début du 20ème siècle. De gauche à droite : « Gorilla », 1885 (Wood, J.G. *Our living world. Natural history of animate creation*. Vol. 1. New York: Selmar Hess.1885. Print. 19) ; Squelette de gorille « redressé », 1891 (Topinard, Paul. *L'homme dans la nature*. Paris: Félix Alcan, 1891. Print. 251); "An Ancestor: Man twenty thousand years ago", Frantisek Kupka et Marcellin Boule, *L'Illustration*, 1909. (Cohen, Claudine. *Un Néandertalien dans le métro*. Paris: Editions du Seuil, 2007. Print. 37)

- p. 103 et p. 436 : Fig. 79. Exemple schématique du processus d'animalisation de l'homme fossile de Néandertal entre le 19ème et le début du 20ème siècle. De gauche à droite : Portrait de Néandertal tiré d'un manuel scolaire, 19ème siècle (Cohen, Claudine. *Un Néandertalien dans le métro*. Paris: Editions du Seuil, 2007. Print. 31) ; Néandertal interprétés par Marcellin Boule (Boule, Marcellin. *Les Hommes Fossiles; Éléments De Paléontologie Humaine*. 2ème édition. Paris: Masson et cie, 1923. Print. 239) ; Fossile de la Chapelle-aux-saints interprétés par Frantisek Kupka et Marcellin Boule, *L'Illustration*,

1909 (Cohen, Claudine. *Un Néandertalien dans le métro*. Paris: Editions du Seuil, 2007. Print. 37)

- p. 104 ; p. 436 et p. 471 : Fig. 80. “Destroy This Mad Brute – Enlist U.S. Army”, H. R. Hopps, 1917. Exposition *Windows on War*, The art institute of Chicago. Web. January 2nd 2014. <http://www.artic.edu/aic/collections/exhibitions/TASS/resource/1676>.

- p. 108 et p. 437 : Fig. 81. "Norandino et Lucina découverts par l’Ogre”, Giovanni Lanfranco (1582–1647), 1624. Echoués dans une île, le roi Norandino et sa femme Lucina sont attaqués par un ogre qui capture la princesse. Galleria Borghese, Rome. *Web Gallery of Art*. Web. February 2nd 2014. <http://www.wga.hu/frames-e.html?/html/l/lanfranc/>.

- p. 110 et p. 437 : Fig. 82. Statue de l’homme de Néandertal (Chapelle-aux-saints), Paul Dardé, vers 1930. Dordognes (Les Eyzies), France. Photographie: Christian Kittery.

- p. 112 et p. 438 : Fig. 83. Exposition du gorille “Bushman”, 1951, Field Museum of Chicago. Web. February 2nd 2014. <http://www.yelp.com/biz_photos/the-field-museum-chicago-2?select=cdALIPIxcCkFo9ZZta3TyA&start=700#cdALIPIxcCkFo9ZZta3TyA>. Schreuder, Cindy. “Bushman comes to Chicago”. *Chicago Tribune*. 2015. <http://www.chicagotribune.com/news/politics/chi-chicagodays-bushman-story,0,1541189.story>.

- p. 112 ; p. 371 et p. 438 : Fig. 84. Bushman empaillé, « Nègre de Banyoles », 1830, musée de Banyoles, Espagne. *Museus de Banyoles*. Web. December 22nd 2013. <http://www.museusdebanyoles.cat/darder/LesColleccions/Lapol%C3%A8micadelhomeboixim%C3%A0dissecat/tabid/346/Default.aspx>.

- p. 112 ; p. 371 et p. 438 : Fig. 85. « La Vénus Hottentot », 1815, Paris. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L’invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly. 2012. Print. 47

- p. 113 et p. 438 : Fig. 86. Figure du diable dans *Last judgment*, Giotto Di Bondone, 1306. Web Gallery of Art. Web. February 1st 2014. <http://www.wga.hu/html_m/g/giotto/padova/4lastjud/00view.html>.

- p. 113 et p. 439 : Fig. 87. Homme bleu étranglant son maître, 189. Boussenard, Louis. *Aventures extraordinaires d'un homme bleu*. Paris: C. Marpon et E. Flammarion. 1891. Print. 81

- p. 114 et p. 439 : Fig. 88. “Gargantua the Great”, Howard Sharp (1878-1952). Barnum and Bailey Combined Shows. *The John and Mable Ringling Museum of Art, Howard Tibbals Collection*. “Sneak Peek: The Ringling Museum’s “The Amazing American Circus Poster” Exhibit” September 14th 2011. *Sarasota magazine*. Web. January 2nd 2014. <http://sarasotamagazine.com/hot-and-happening/2011/09/14/sneak-peek-the-ringling-museums-the-amazing-american-circus-poster-exhibit/>.

- p. 126 ; p. 216 et p. 440 : Fig. 89. « Hottentote » par François Levaillant. Levaillant, François. *Voyage de M. Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique par le cap de bonne-espérance. Tome second*. Paris: Leroy, 1790. Print. 365.

- p. 128 et p. 440 : Fig. 90. *Duria Antiquior* par Henry de la Bèche. 1830. Rudwick, M. J. S. *Scenes from Deep Time: Early Pictorial Representations of the Prehistoric World*. Chicago: University of Chicago Press, 1992. Print. 45

- p. 132 et p. 440 : Fig. 91. *Transvaal. L'Afrique sauvage*. Gare du Champ de Mars, Quai d'Orsay. Exposition Universelle de Paris, 1900. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print.166

- p. 132 ; p. 372 et p. 441 : Fig. 92. Iguanodon grandeur nature perché sur l'*Entrée du monde souterrain dans les jardins du Trocadéro* en 1900. Léon & Levy. Web. September 6th 2015. <http://www.europeana.eu/portal/record/2024913/photography_ProvidedCHO_Parisienne_de_Photographie_61343_2.html>.

- p. 132 et p. 441 : Fig. 93. Mary l'éléphante de cirque condamnée à la pendaison pour l'assassinat d'un dompteur abusif à Erwin, Tennessee aux Etats-Unis, le 13 septembre 1916. Leafe, David. "The town that hanged an elephant: A chilling photo and a macabre story of murder and revenge". *Dailymail.co.uk*. Web. February 14th 2014. <http://www.dailymail.co.uk/news/article-2559840/The-town-hanged-elephant-A-chilling-photo-macabre-story-murder-revenge.html>.

- p. 134 et p 442 : Fig. 94. *L'envahisseur* de Léon Maxime Faivre. 1882. Vienne, musée des beaux-arts et d'archéologie. Musée d'Aquitaine. Web. September 6th 2015. <http://www.musees-vienne.fr/page.php?page=DT1199356965>.

- p. 142 et p. 442 : Fig. 95. « Les aryens primitifs ». Arcelin, Adrien. *Solutré ou les chasseurs de rennes de la France centrale*. Paris : Hachette, 1872. Print. 177

- p. 144 et p. 442 : Fig. 96. *Rahan*. Bande dessinée de Roger Lecureux. Couverture 1969. Web. September 6th 2015. <http://www.rahan.org/actuel/NiauxAlbum2009.html>.

- p. 166 et p. 443 : Fig. 97. « Les Tardigrades » de Rosny Aîné. Illustration de Mittis dans *Elem d'Asie, Idylle des temps primitifs*. Rosny. J.-H. *Elem d'Asie, Idylle des temps primitifs*. Paris : Librairie Borel. Collection « Lotus Bleu », 1896. Print. 165

- p. 166 et p. 443 : Fig. 98. "Neanderthal Man of Le Moustier overlooking the valley of Dordogne." Illustration de Knight sous la direction de Henry Fairfield Osborn. Fairfield Osborn, Henry. *Men of the Old Stone Age, their environment, life and art*. New York: Charles Scribners' Sons. 1915. Print. Frontispiece

- p. 166 et p. 443 : Fig. 99. « Pithecanthropus alalus » de Gabriel Von Max. Larson, Barbara Jean. *The Art of Evolution: Darwin, Darwinism, And Visual Culture*. Hanover N.H: UPNE. 2009. Print. 72

- p. 167 et p. 444 : Fig. 100. Anthropolithe ou Homme fossile recroquevillé. Boitard, Pierre. *Paris avant les hommes L'univers avant les hommes... Histoire naturelle du globe terrestre illustrée d'après les dessins de l'auteur, M. Boitard.* Paris : Passard, 1861. Print. 250

- p. 173 et p. 444 : Fig. 101. La chasse aux chevaux par l'homme préhistorique selon Arcelin : une hypothèse romanesque infondée. Arcelin, Adrien. *Solutré ou les chasseurs de rennes de la France centrale*. Paris : Hachette, 1872. Print. 97

- p. 173 et p. 444 : Fig. 102. Le Hopo, piège des riverains du Zambèze selon A. Demarle. *Voyageurs célèbres. Aventures et découvertes des grands explorateurs. J. Franklin, Bellot, Hayes, G. Lambert, Livingstone, Speke, Grant, Baker, Duveyrier, C. Lejean, Burton, Stanley, Dixon, Du Chaillu, etc*. Paris : F. Polo. Dumon et Fresne, 1875. Print. 185

- p. 193 et p. 445 : Fig. 103. Affiche « Krao the Missing Link, a living proof of Darwin's theory of the Descent of Man. The wonders of wonders. »: petite fille découverte en Asie par l'imprésario Farini et exposée en Europe. Tom Merry, 1884. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 60

- p. 204 et p. 445 : Fig. 104. « Learning to Survive. With an awl, a female Neanderthal poles holes in an animal hide. She will use strips of animal tissue to lace together a loose-fitting garment. Like a modern human child, her curious two-year-old learns as he watches. Although stronger and brawnier, Neanderthal were like us in many ways." Hall of Human origins. Smithsonian Natural History Museum, Washington, DC. 2012. Photographie: Christian Kittery.

- p. 204 et p. 445 : Fig. 105. Femme néandertale qui coud. Hall of Human origins. Smithsonian Natural History Museum, Washington, DC. 2012. Photographie : Christian Kittery.

- p. 204 et p. 446 : Fig. 106. *Homo Erectus* : Femme portant une antilope. Vue de face. Hall of Human origins. Natural History Museum. Washington, DC, 2012. Photographie: Christian Kittery.

- p. 204 et p. 446: Fig. 107. *Homo Erectus* : Femme portant une antilope. Vue de dos. Hall of Human origins. Natural History Museum. Washington, DC, 2012. Photographie: Christian Kittery.

- p. 211 et p. 446 : Fig. 108. Les « Yahous. » Swift, Jonathan. *Les Voyages de Gulliver. Traduit par l'abbé Desfontaines.* Ebooks libres et gratuits, 1727 (1721). Web. <http://www.ebooksgratuits.com/>. 203

- p. 216 et p. 446 : Fig. 109. Femme Hottentote. Virey, Julien Joseph. *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle, appliquée aux arts, à l'agriculture, à l'économie rurale et domestique, à la médecine, etc*. Par une société de naturalistes et d'agriculteurs. Paris : Deterville, 1816. Print. 83

- p. 216 et p. 447 : Fig. 110. “A fight between Bushmen and Kaffirs. By a Bushman Artist.” Placé dans un chapitre intitulé « Cromagnon descendants. Cave-men of Europe. » Scott Elliot, Georges Francis. *The romance of savage life: describing the life of primitive man, his customs, occupations, language, beliefs, arts, crafts, adventures, games, sports, etc*. Philadelphia: J.B. Lippincott Company, 1908. Print. 111

- p. 218 et p. 447 : Fig. 111. Le Monde Souterrain et l’Exposition des mines d’or du Transvaal d’Afrique du Sud. Collection Tristan Pimpaneau. Thomas, Gilles. « La partie immergée de l’Exposition Universelle Internationale de 1900. Mines et mineurs entre réalité et imaginaire. » *Bulletin de l'Association ABC-Mines*. N° 35, Octobre 2012. Web. September 6th 2015. <http://www.annales.org/archives/x/ems.html>.

- p. 227 et p. 448 : Fig. 112. Ver Tardigrade. Figuier, Louis. *Les animaux articulés. Les poissons et les reptiles*. Troisième édition. Paris : Hachette et Cie, 1876. Print. 18

- p. 228 et p. 448 : Fig. 113. « Mégathérion » selon Pierre Boitard. Boitard, Pierre. *Paris avant les hommes L'univers avant les hommes... Histoire naturelle du globe terrestre illustrée d'après les dessins de l'auteur, M. Boitard.* Paris : Passard, 1861. Print. 226

- p. 228 et p. 448 : Fig. 114. « Mégathérium restauré » selon A. Daux. Daux. A. *Etudes préhistorique. Industrie humaine, ses origines, ses premiers essais et légendes depuis les premiers temps jusqu’au déluge.* Paris : Eugène Belin, 1877. Print. 85

- p. 228 et p. 448 : Fig. 115. Mégathérium officiellement reconstitué par Cuvier en 1812. Cuvier, Georges. *Recherches sur les ossements des quadrupèdes : où l’on rétablit les caractères de plusieurs espèces d’animaux que les révolutions du globe paroissent avoir détruites. Tome 4*. Paris : Deterville, 1812. Print. 42

- p. 228 et p. 449 : Fig. 116. « Période anthropique. Dernier âge paléontologique, apparition de l’homme » selon Boitard, séparant l’humanité du Tardigrade par un fossé. Boitard, Pierre. *Paris avant les hommes L'univers avant les hommes... Histoire naturelle du globe terrestre illustrée d'après les dessins de l'auteur, M. Boitard.* Paris : Passard, 1861. Print. 238

- p. 232 et p. 449 : Fig. 117. Affiche illustrant des égyptiens réduisant en esclavage un village. Exposition égyptienne et caravane de Bédouins. Francfort, Allemagne. 1891. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L’invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 106

- p. 240 et p. 450 : Fig. 118. « Une famille à l’âge de pierre » portant la peau de bête. Figuier, Louis. *L’homme primitif*. Paris: Hachette, 1870. Print. Frontispiece.

- p. 240 et p. 450 : Fig. 119. L’homme de Néandertal vêtu selon Louis Mascré et Aimé Rutot. Belgique, 1909-1914. Elliot, George Francis Scott. *Prehistoric Man and his story: a sketch of the history of mankind from the earliest times*. London: Seeley, Service & Co, 1915. Print. 146

- p. 244 et p. 450 : Fig. 120. « Homme boschiman (taille 1m31).» Vincent, Louis. « Contributions à l'ethnologie de la côte occidentale d'Afrique. Les Boschimans ». Broca, Paul. *Revue d'anthropologie. Tome 1.* Paris : Reinwald et Cie, Libraires-éditeurs. 1872. Print. 454

- p. 244 et p. 450 : Fig. 121. « Crétin du Fouta-Djalon. » Paris, 1873. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 66

- p. 247 et p. 451 : Fig. 122. Pygmées d'Afrique du Sud posant accroupis à l'image des représentations du chaînon manquant primitif des figures 10 et 12, mis en scène par l'imprésario et explorateur Guillermo Antonio Farini (de son vrai nom William Leonard Hunt) (1838-1929). « The Pigmy Earthmen at the Royal Aquarium". Grande Bretagne. 1884. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 265

- p. 256 et p. 452 : Fig. 123. Panorama des âges préhistoriques comportant une ère glaciaire sans vie. Duncan, Isabella. *Pre-adamite Man; or, The Story of our Old Planet and its Inhabitants told by Scripture and Science*. Third edition. London: Saunders, Otley, 1860. Print. 285

- p. 289 et p. 452 : Fig. 124. Les alignements de pierres à Carnac. France. 19ème siècle. Artiste anonyme. Bailloud, Gérard ; Christine Boujot ; Serge Cassen and Charles-Tanguy Le Roux. *Carnac. Les premières architectures de pierre*. Paris : CNRS Editions. Print. 13

- p. 293 et p. 453 : Fig. 125. L'homme fossile selon Jules Verne. Verne, Jules. *Voyage au centre de la terre*. Edition illustrée par Riou. Ebooks libres et gratuits, 2008 (1864). Web. September 6th 2015. <http://www.ebooksgratuits.com/pdf/verne_voyage_centre_terre_illustre.pdf>. 311

- p. 294 et p. 453 : Fig. 126. *Awful changes* par Henri de la Bèche, 1830: "Man found only in a fossil state. Reappearance of Ichtyosauri. 'A change came over the spirit of my dream.' Byron. A lecture: "You will at once perceive", continued Professor Ichtyosaurus," that the skull before us belonged to some of the lower order of animals, the teeth are very insignificant, the power of the jaws trifling, and altogether it seems wonderful how the creature could have procured food." Rudwick, M. J. S. *Scenes from Deep Time: Early Pictorial Representations of the Prehistoric World*. Chicago: University of Chicago Press, 1992. Print. 49

- p. 299 et p. 453 : Fig. 127. Illustration d'un mammouth écrasant un homme: « The attack on the Bemired Mammoth. They attacked him with lances and spears. More than one, daring too greatly, was caught in his snaky proboscis or crushed into the mire." Scott Elliot, Georges Francis. *The romance of savage life: describing the life of primitive man, his customs, occupations, language, beliefs, arts, crafts, adventures, games, sports, etc*. Philadelphia: J.B. Lippincott Company, 1908. Print. Frontispiece.

- p. 299 et p. 454 : Fig. 128. « Chat gigantesque attaquant un mastodonte. » Boitard, Pierre. *Paris avant les hommes L'univers avant les hommes... Histoire naturelle du globe terrestre illustrée d'après les dessins de l'auteur, M. Boitard.* Paris : Passard, 1861. Print. 187

- p. 299 et p. 454 : Fig. 129. « Chien gigantesque terrassant un lion. » Boitard, Pierre. *Paris avant les hommes L'univers avant les hommes... Histoire naturelle du globe terrestre illustrée d'après les dessins de l'auteur, M. Boitard.* Paris : Passard, 1861. Print. 182

- p. 303 et p. 455 : Fig. 130. Utilisation de « l'homme sauvage » pour la chasse. "Babies for bait. How British Sportsmen Hunt Crocodiles in India." *Sacramento Daily Union*, 1888. "Babies for bait. How British Sportsmen Hunt Crocodiles in India." 21st June, 1888. *Sacramento Daily Union*. Volume 88. Number 10. September, 1st 1894. California Digital Newspaper Collection (CDNC). Web. September 6th 2015. <http://cdnc.ucr.edu/cgi-bin/cdnc?a=d&d=SDU18940901.2.87#>.

- p. 327 et p. 455 : Fig. 131. "Bain's Bushmen." Une attraction phare à L'Empire Exhibition au Crystal Palace. Angleterre. 1851-1936. Lindfors, Bernth. *Africans on stage. Studies in ethnological show business*. Bloomington: Indiana University Press, 1999. Print. 269

- p. 336 et p. 456 : Fig. 132. Hommes déguisés en créatures reptiliennes. Carte postale « Les féticheurs ». Paris, 1912. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 39

- p. 336 et p. 456 : Fig. 133. Masques de rituels amérindiens du nord photographiés par l'imprésario et collectionneur Johan Adrian Jacobson. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 90

- p. 344 et p. 457 : Fig. 134. Napperon en coton imprimé sur la guerre anglo-zoulou d'une série de douze : « And by exhibiting Quashi at 6d a head we recover the expenses of the war » de George Derville Rowlandson. Grande Bretagne, 1879. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 221

- p. 347 et p. 457 : Fig. 135. L'homme sauvage Ram Sam qui mourut à Paris en 1899: « « Ram Sam Completely Covered with Wool like a Sheep ». Syracuse, Etats-Unis. Syracuse. Photographie prise vers 1895. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 167

- p. 347 et p. 457 : Fig. 136. Ayrton l'homme sauvage recueilli par Cyrus Smith. Verne, Jules. *L'Ile mystérieuse illustré de 154 dessins par Férat et gravé par Barbant*. Paris : Bibliothèque d'éducation et de récréation. Collection J. Hetzel et Cie, 1875. Print. 360

- p. 357 et p. 458 : Fig. 137. Exposition d'un spécimen allemand nazi au Jardin d'Acclimatation de Paris : « Boche. Mammifère sauvage qui infesta l'Europe à la fin du XIXe siècle et au commencement du XXe » par l'artiste italien Leonetto Cappiello (1875-1942). "La Kultur au Jardin d'Acclimatation, en 1956" Boche. Revue *La Baïonnette*. N°4 du 29 Juillet 1915. Web. September 6th 2015. <http://labaionnette.free.fr/1915/b004.htm>.

- p. 357 et p. 458 : Fig. 138. Gravure de presse « Les bêtes féroces » représentant « L'homme noir » enfermé à l'opposé du « Roi d'occident ». *Le Charivari*, 1833. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 361

- p. 359 et p. 459 : Fig. 139. « Regarde donc c'qu'il a l'air triste ce nègre... Dame, un nègre, ça a les idées noires ! » Assiette en porcelaine. Série historiée humoristique de la manufacture de Digoin. Exposition Universelle de 1900. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 165

- p. 361 et p. 459 : Fig. 140. Des enfants donnant du chocolat aux « sauvages ». Illustration titrée : « Bons, bon petits français. » Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 48

- p. 361 et p. 459 : Fig. 141. Un enfant nourrissant un « Oiseau des îles. » Lyon, 1892. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 362

- p. 361 et p. 459 : Fig. 142. Enfant africaine nourrie par les visiteurs. M.B, David. "Deep Racism: The Forgotten History of Human Zoos." *Popular Resistance. Daily News and Resources*. February 13th 2013. Web. June 28th 2015. <https://www.popularresistance.org/deep-racism-the-forgotten-history-of-human-zoos/>.

- p. 363 et p. 460 : Fig. 143. "A peek at the Natives", Savage South Africa at Earl's Court." Londres, 1899. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 35

- p. 363 et p. 460 : Fig. 144. « The Tables Turned at the 'zoo'." George Du Maurier. *Punch*, 52. 1866. *Science in the nineteenth century periodical*. Web. July 19th 2015. <http://www.sciper.org/luceneweb/hri3/hitlist.jsp?mode=sciper&table=articles&returnform=&auth_idx=GeorgeLPBDuMaurier&start=20>.

- p. 365 et p. 461 : Fig. 145. Photographie de « Zizi-Bamboula » portant un singe dans la ménagerie Edmond Pezon. France. M.B, David. "Deep Racism: The Forgotten History of Human Zoos." *Popular Resistance. Daily News and Resources*. February 13th 2013. Web. June 28th 2015. <https://www.popularresistance.org/deep-racism-the-forgotten-history-of-human-zoos/>.

- p. 365 et p. 461 : Fig. 146. « Photo-souvenir d'Indiens. » Hambourg, 1922. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 40

- p. 365 et p. 461 : Fig. 147. « Jup avait posé avec un sérieux... » Verne, Jules. *L'Ile mystérieuse illustré de 154 dessins par Férat et gravé par Barbant*. Paris : Bibliothèque d'éducation et de récréation. Collection J. Hetzel et Cie, 1875. Print. 393

- p. 367 et p. 462 : Fig. 148. Villages sénégalais et dahoméens grandeur nature. Exposition coloniale de Lyon, 1894 Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 219

- p. 368 et p. 462 : Fig. 149. *Empire Exhibition* de Johannesburg, Afrique du sud. Projet d'une « réserve pour les populations préhistorique du Kalahari », 1936. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 272

- p. 368 et p. 463 : Fig. 150. « Une naissance au village ». Carte postale. Exposition internationale d'Amiens, 1906. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 307

- p. 371 et p. 463 : Fig. 151. « Grand musée anatomique. » Jules Chéret. Paris, 1897. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 64

- p. 371 et p. 464 : Fig. 152. Truganina la dernière tasmanienne, buste modelé par l'artiste Dumontier. Quatrefages, Armand. *Hommes fossiles et hommes sauvages. Etudes d'anthropologie*. Paris : Baillière et Fils. 1884. Print. 322

- p. 371 et p. 464 : Fig. 153. « Tête d'enfant congolais » présentée dans plusieurs expositions belges. Belgique, cire, cheveux et verre. 1900. Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly, 2012. Print. 120

- p. 371 et p. 465 : Fig. 154. Illustration d'animaux contemplant leurs semblables empaillés dans un musée. 1852. Stahl, P. J and J.J. Grandville. *Scène de la vie privée et publique des animaux.* Paris: Schneider et Langrand, 1852. Print. 208

- p. 372 et p. 465 : Fig. 155. "Extinct Animals Model-Room at the Crystal Palace, Sydenham." Waterhouse Hawkins. *Illustrated London News*, 1853. Rudwick, M. J. S. *Scenes from Deep Time: Early Pictorial Representations of the Prehistoric World*. Chicago: University of Chicago Press, 1992. Print. 143

- p. 372 et p. 465 : Fig. 156. "A visit to the Antediluvian reptiles at Sydenham—Master Tom strongly objects to having his mind improved." John Leech. *Punch magazine*, 1854. Web. July 19th 2015. <http://www.john-leech-archive.org.uk/1854/visit-antediluvian.htm>.

- p. 372 et p. 466 : Fig. 157. « ...En appuyant leurs pattes sur une de nos plus hautes maisons, ils auraient pu manger au balcon d'un cinquième étage... ». Illustration d'un dinosaure (iguanodon) à la fenêtre d'un appartement parisien, 1886. Flammarion, Camille. *Le monde avant la création de l'homme. Origines de la Terre, origines de la vie, origines de l'humanité.* Paris : C. Marpon et E. Flammarion, 1886. Print. 21

- p. 372 et p. 466 : Fig. 158. « Reptile volant » selon Cuvier, 1812. Cuvier, Georges. *Recherches sur les ossements des quadrupèdes : où l'on rétablit les caractères de plusieurs espèces d'animaux que les révolutions du globe paroissent avoir détruites*. Tome 4. Paris : Deterville, 1812. Print. 41

- p. 373 et p. 467 : Fig. 159. Illustration de dinosaures observant le lecteur : « Tous ces êtres qui ont précédé l'homme et qui sortent aujourd'hui de leurs tombeaux ne semblent-ils pas des monstres ? Pourtant ils sont rattachés à nous par des liens originels. » Flammarion, Camille. *Le monde avant la création de l'homme. Origines de la Terre, origines de la vie, origines de l'humanité.* Paris : C. Marpon et E. Flammarion, 1886. Print. 97

- p. 373 et p. 467 : Fig. 160. Illustration d'une chaîne des êtres sous la forme d'un « Arbre généalogique de la vie » selon Flammarion. Flammarion, Camille. *Le monde avant la création de l'homme. Origines de la Terre, origines de la vie, origines de l'humanité.* Paris: C. Marpon et E. Flammarion, 1886. Print. 113

- p. 378 et p. 468 : Fig. 161. "The Negroïd of Grimaldi. A short race, perhaps the ancestors of the modern Bushmen, which once inhabited the Riviera." Elliot, George Francis Scott. *Prehistoric Man and his story: a sketch of the history of mankind from the earliest times*. London: Seeley, Service & Co, 1915. Print. 160

- p. 378 et p. 468 : Fig. 162. "The Short Negroïd Woman discovered at Laussel," Belgique. Elliot, George Francis Scott. *Prehistoric Man and his story: a sketch of the history of mankind from the earliest times*. London: Seeley, Service & Co, 1915. Print. 162

- p. 378 et p. 468 : Fig. 163. "Précurseur." *Pithecanthropus Erectus* d'Eugène Dubois. Une reconstitution qui s'inspirait de l'aborigène australien mais dont le concept d'homme-singe incluait aussi les peuples d'Afrique sub-saharienne dans la littérature et les essais scientifiques. Elliot, George Francis Scott. *Prehistoric Man and his story: a sketch of the history of mankind from the earliest times*. London: Seeley, Service & Co, 1915. Print. Frontispiece.

- p. 378 et p. 469 : Fig. 164. Usage du « sauvage » comme vecteur de message. M.B, David. "Deep Racism: The Forgotten History of Human Zoos." *Popular Resistance. Daily News and Resources*. February 13th 2013. Web. June 28th 2015. <https://www.popularresistance.org/deep-racism-the-forgotten-history-of-human-zoos/>.

- p. 387 et p. 469 : Fig. 165. “A little Christmas Dream.” George Du Maurier. *Punch*, 1868. Graves, Charles Lancorn. *Mr Punch’s history of modern England. Vol. 2. 1857-1874*. Cassell and Company. 1921. Print. 129

- p. 387 et p. 469 : Fig. 166. “The Effects of a Hearty Dinner after Visiting the Antediluvian Department at the Crystal Palace.” *Punch*, 1855. Rudwick, M. J. S. *Scenes from Deep Time: Early Pictorial Representations of the Prehistoric World*. Chicago: University of Chicago Press, 1992. Print. 151

- p. 390 et p. 470 : Fig. 167. Gravure sur bois : « Homme portant un bâton, avec des têtes de chevaux et un serpent. Gravure sur os de renne. Age de la pierre. Trouvée à la Madeleine. » 1887. Du Cleuziou, Henri. *La Création de l’homme et les premiers âges de l’humanité*. Paris : C. Marpon et E. Flammarion, 1887. Print. 36

- p. 395 et p. 470 : Fig. 168. *Homo Floresiensis*, surnommée « The Hobbit » en raison de sa petite taille. Espèce humaine préhistorique disparue mise en scène dans une position de chute. Commentaire de l’étiquette: “Danger ! Just 17,000 years ago, Homo floresiensis struggled for survival on a small Indonesian island. The species’ tiny size enabled it to cope with limited resources, but made it vulnerable to large predators such as Komodo dragons. Meanwhile, our own species was expanding throughout the world.” Hall of Human Origins, Natural History Museum. Smithsonian, 2012. Photographie : Christian Kittery.

- p. 401 et p. 471 : Fig. 169. Revue *Vogue* avec Lebron James et Gisèle Bundchen, Avril 2008. Leibovitz, Annie. “LeBron James' 'Vogue' cover called racially insensitive”. USA today Newspaper. March 24th 2008. Web. February 2nd 2014. <http://usatoday30.usatoday.com/life/people/2008-03-24-vogue-controversy_N.htm>.

- p. 403 et p. 471 : Fig. 170. *Homo Heidelbergensis*, ayant vécu entre -700 000 et -200 000 ans. Hall of Human Origins. Smisthsonian Natural History Museum. Washington, DC. Photographie: Christian Kittery.

- p. 403 et p. 472 : Fig. 171. *Paranthropus Boisei*, ayant vécu entre -2.3 et -1.2 millions d’années. Hall of Human Origins. Smithsonian Natural History Museum. Washington, DC. Photographie: Christian Kittery.

- p. 403 et p. 472 : Fig. 172. “Hypothetical computer-generated image of what an intermediate between a human and a chimpanzee might look like.” Cavalieri, Paola. Singer, Peter. *The Great Ape Project. Equality beyond humanity*. New York: St Martin’s Griffin, 1993. Print 86

- p. 404 et p. 472 : Fig. 173. *Gigantopithecus blacki* découvert par Ralph Von Koenigswald (1902-1982) en 1935. Ce primate géant mesurant environ 2,50 mètres de hauteur et peuplant le sud de la Chine et du Vietnam aurait vécu en même temps que la lignée humaine, entre 2.2 millions d’années et 800 000 ans. Bacon, Anne-Marie. « Des géants et des hommes ». Dossier pour la science. Numéro 86 Janvier-Mars 2015. 15-19

- p. 404 et p. 473 : Fig. 174. Les ancêtres de l'homme. Reconstructions par la paléoartiste française Elisabeth Daynès. Photo: P. Plailly, 2011. Paris. "Elisabeth Daynès Wins Lanzendorf PaleoArt Prize for 3-D Art". Ubifrance Press USA, Chicago. Web. November 14th 2010. <http://www.ubifrance.com/us/Posts-920-Elisabeth-Daynes-Wins-Lanzendorf-PaleoArt-Prize-for-3-D-Art>. Lien de la Photo : Photos Daynès communiqué de presse Ubifrance\044big. 2007. Photographer P. Plailly. Reconstruction Elisabeth Daynès. Paris. <http://www.ubifrance.com/medias/press/044big_%C2%A9_2007_Photographer_P._Plailly__-_Reconstruction__Elisabeth_Daynes_Paris_14_10_2010_47_31.jpg>.

- p. 408 et p. 473 : Fig. 175. "Kingdom of Little People" en Chine. Lafranière, Sharon. "A Miniature World Magnifies Dwarf Life". March 3rd 2010. <http://www.nytimes.com/2010/03/04/world/asia/04dwarfs.html?_r=0>. Lien photo: <http://www.nytimes.com/slideshow/2010/03/04/world/20100304CHINA_10.html>.

Introduction

« Quel fut le nom de cet homme ... A quelle race appartenait-il ? ... Cet homme fut-il notre père... ? » Telles étaient les questions que s'était posé l'archéologue Jacques Boucher-de-Perthes (1788-1868) lorsqu'il découvrait pour la première fois, dans les années 1840, l'homme préhistorique à travers quelques outils de pierre taillée retrouvés au bord de la Somme[1] (Perthes 41). Malgré le scepticisme de la communauté scientifique quant à l'authenticité de cette découverte, l'excavation dans les années 1850 des premiers ossements fossilisés de cet homme « antédiluvien »[2] en Europe officialisait instantanément son existence, créant un engouement du grand public pour la « préhistoire », dont le mot n'apparaîtra en France qu'à partir de 1870 après le déblaiement de plusieurs autres gisements (Benhaïm, Lantelme 12). Cet intérêt pour l'homme préhistorique s'est amplifié encore avec l'essor parallèle du courant philosophique de l'évolutionnisme, popularisé par Charles Darwin (1809-1882) après la publication de ses travaux sur *L'origine des espèces* (1859) et *La descendance de l'homme* (1871). Dans ces œuvres, le savant replace l'homme dans le monde animal en reprenant la théorie de Jean-Baptiste Lamarck (1724-1829) sur la lente transformation des espèces à travers le temps et l'environnement,[3] mais avance également le concept de créatures représentants des « variétés intermédiaires » (Darwin 1871 357) ou « chaînons de transition » (Darwin 1871 360) supposés relier les espèces existantes et disparues entre

[1] Fleuve français.
[2] Un homme ayant existé avant le déluge biblique et donc avant Adam.
[3] « Ce n'est point la forme, soit du corps, soit de ses parties, qui donne lieu aux habitudes, et à la manière de vivre des animaux ; mais que ce sont au contraire les habitudes, la manière de vivre et toutes les autres circonstances influentes qui ont avec le temps constitué la forme du corps et des parties des animaux. Avec de nouvelles formes, de nouvelles facultés ont été acquises, et peu à peu la nature est parvenue à l'état où nous la voyons actuellement. » (Lamarck *Recherche sur l'organisation des corps vivans*, 1802 63)

elles d'après leurs analogies. Etendue à tout le règne animal, cette théorie souligne ainsi la potentialité d'une multitude d'espèces hybrides ayant existé sur terre, mais qui auraient été progressivement exterminées sous l'action de la sélection naturelle dont le système favoriserait toujours les créatures les mieux adaptées à leur environnement comme l'explique Darwin :

> Les variétés intermédiaires, étant moins nombreuses que les formes qu'elles relient, sont généralement vaincues et exterminées pendant le cours des modifications et des améliorations ultérieures. ... plus cette extermination s'est produite sur une grande échelle, plus le nombre des variétés intermédiaires qui ont autrefois existé a dû être considérable. (Darwin 1871 357).

Dans l'évolution humaine, ce chaînon de transition ou « anneau manquant » (Lyell 1864 463) selon la traduction de l'expression « missing link » (Lyell 1863 426) utilisée par Charles Lyell (1797-1875) aurait émergé chez les singes. Baptisé d'abord par le terme « simio-humain » (Darwin 1871 90), cette créature aurait ainsi peuplé la préhistoire et mené l'humanité là où elle est de nos jours, ressemblant davantage à un animal qu'à l'homme moderne selon la description suivante :

> Les premiers ancêtres de l'homme étaient sans doute couverts de poils, les deux sexes portant la barbe ; leurs oreilles étaient probablement pointues et mobiles ; ils avaient une queue, ... Le pied, à en juger par la condition du gros orteil chez le fœtus, devait être alors préhensile ; et nos ancêtres vivaient sans doute habituellement sur les arbres, dans quelque pays chaud, couvert de forêts. Les mâles avaient de fortes canines qui constituaient pour eux des armes formidables. (Darwin 1871 213-214)

Bien que Darwin ait été le promoteur de cette notion de chaînon de transition entre l'homme et le singe, dont l'analogie est par ailleurs déjà soulignée depuis l'Antiquité, ce sont d'autres savants qui ont fait évoluer le concept en l'enrichissant de nouvelles représentations et taxonomies divergentes de l'original. En effet, grâce à l'allemand Ernest Haeckel (1834-1919) et son *Pithecanthropus alalus* (« homme-singe muet ») en 1868 (Haeckel 1876 300), au français Gabriel de Mortillet (1821-1898) et son « anthropopithèque » (« homme-singe ») en 1883 (Mortillet 103), au hollandais Eugène Dubois (1858-1940) et son *Pithecanthropus erectus* (« homme-singe dressé ») en 1900 (Theunissen 97) ou encore à Marcellin Boule (1816-1942) et sa représentation de Néandertal en 1909 (Cohen 2007 37), le concept de l'anneau manquant s'est constamment diversifié en une multitude de représentations portant toutes des noms différents, mais conservant néanmoins l'idée commune d'un homme-animal préhistorique qui aurait émergé soit d'une seule source primaire,[4] soit au contraire de plusieurs.[5]

Les divergences quant aux représentations de cet être hybride souvent appelé « précurseur de l'homme[6] » se révélaient alors particulièrement dans la figuration de son anatomie, qui se modifiait sous le regard du scientifique chargé de le reconstituer. Ainsi chez l'anthropologue Abel Hovelacque (1843-1896), « l'anthropopithèque » perdait sa queue (Hovelacque 62) et troquait ses oreilles « pointues et mobiles » (Darwin 1871 213) pour adopter à la place une forme « certainement moins enroulée que la nôtre » (Hovelacque 76) et donc plus proche de celle des grands singes. Il se voyait également

[4] Courant philosophique du monogénisme.
[5] Courant philosophique du polygénisme.
[6] Hovelacque, Abel. *Notre ancêtre, recherches d'anatomie et d'ethnologie sur le précurseur de l'homme*. 1878.

attribuer des caractères supplémentaires comme « une peau noire ou brune » (Hovelacque 16), des bras « plus longs et plus robustes » (Hovelacque 16), une mâchoire « très prognathe »[7] (Hovelacque 16). Au lieu d'être initialement « couvert de poils » et « portant la barbe » (Darwin 1871 213), « son tégument devait également être mieux reparti, c'est-à-dire ne pas se montrer avec abondance sur la tête, aux aisselles, à la région pubienne, puis, d'une façon moins importante, sur quelques autres parties du corps (la poitrine par exemple), pour ne consister ailleurs qu'en une implantation peu apparente (bien que très régulière) » (Hovelacque 75-76). De manière remarquable, la majorité de ces représentations était construite dans un cadre purement spéculatif, car aucun fossile relatif à cet être n'était à disposition, ou s'il en était le cas, son authenticité restait à prouver. Certains savants comme Philip Sclater (1829-1913) ou Haeckel, convaincus malgré tout de son existence, imaginaient alors pouvoir retrouver cet ancêtre homme-animal en « Lémurie », une terre inconnue possiblement engloutie dans l'océan Indien (Voir fig. 1) : « l'Afrique tropicale et l'Asie méridionale, en y ajoutant peut-être la Lémurie, qui unissait ces deux contrées, voilà les régions, qu'on doit mettre en première ligne, quand on s'occupe de la patrie primitive du genre humain » (Haeckel *Histoire de la création* 674). Tandis que cette théorie d'une Atlantide préhistorique séduisait le président honoraire de l'académie de l'île de La Réunion Jules Hermann (1846-1924) lorsqu'il affirmait qu' « un examen de deux terres minuscules, Bourbon et Maurice, nous ébranlera, nous convaincra peut-être que de grandes découvertes paléontologiques et archéologiques sont encore possible dans toute la région australe » (Hermann 10),

[7] Terme scientifique désignant des maxillaires proéminentes / une mâchoire saillante.

l'historien Edgar Quinet (1803-1875) concevait la possibilité de retrouver l'anneau manquant grâce à la littérature :

> Quand la science et l'expérience se taisent, c'est à la poésie de parler. ... Vous demandez quel fut le premier être informe qui unit intimement dans une première alliance la bête et l'homme. Ne le cherchez pas davantage, il existe. – Où donc ? – Chez les poètes. ... Shakespeare l'a rencontré dans la Tempête ; il l'a nommé Caliban. ... Voilà celui que nous cherchons, encore animal, à peine homme et déjà remplissant la scène. Il hennit, il rugit, il parle tout ensemble. Comparez son ô hô, ô hô, au terrible goak du gorille. C'est le même fond de langue. ... le voilà tout vivant, le dernier né des primates, Caliban, l'homme tertiaire ou miocène.[8] (Quinet 307) (Voir fig. 2)

En dépit de l'absence de preuve attestant tangiblement son existence, l'image de l'homme-animal préhistorique se retrouvait pourtant diffusée à grande échelle dans les médias (Voir fig. 3, fig. 4 et fig. 5), créant ainsi un nouvel imaginaire où la littérature trouvait son utilité en accomplissant un travail de vulgarisation du savoir paléontologique. En effet, selon l'historienne des sciences Claudine Cohen :

> La préhistoire entretient un rapport privilégié avec la fiction romanesque. … La fiction réalise un discours que la science ne peut tenir. Elle double le discours scientifique afin de rapporter les objets connus à une histoire, et de faire vivre les savoirs accumulés sur les hommes préhistoriques en inventant, en recréant leurs mœurs, leurs pensées, leurs affects. (Cohen 1999 199)

[8] Epoque très reculée de l'âge de pierre où aurait vécu l'homme-animal primitif.

Ainsi, dès 1861 apparaît en France le premier roman sur l'évolution des espèces et la préhistoire intitulé *Paris avant les hommes*, dans lequel l'écrivain Pierre Boitard (1789-1859) devance la science en présentant dix ans avant la théorie de Darwin une représentation détaillée de l'homme-singe préhistorique qu'il nomme « l'homme fossile » :

> Le génie, en plaçant un doigt sur sa bouche, me fit signe de garder le silence ... et découvrit à mes yeux les animaux les plus singuliers, les plus horribles de tous ceux que j'avais vus jusque-là. ... Le mâle était couché sur le côté, dormant à peu près dans l'attitude d'un chien ... son corps était également couvert d'un poil brun, lisse, assez court et peu fourni. Ses pattes de devant se terminaient par un large empâtement plat, divisé en cinq doigts, à peu près comme la main d'un singe ; mais ses doigts étaient plus gros, plus robustes. ... Le pouce ou gros orteil me parut opposable aux autres doigts ... Son corps avait à peu près la forme de celui d'un orang-outang, ... il était gros, trapu et durement musclé. En de certaines places il était dépouillé de poil ... Une crinière hérissée lui couvrait entièrement le crâne et une grande partie de la face, de manière qu'on ne pouvait apercevoir, à travers cette forêt crépue, que deux énormes lèvres qui terminaient un museau avancé et fort gros, ... de chaque côté de la face, deux arcs épais de poils noirs et roides encadraient deux yeux qui me parurent, quoique fermés par le sommeil, devoir lancer des éclairs de férocité. ... je demandai au génie ce que nous avions vu.
>
> 'Parbleu, me répondit-il, tu l'as reconnu comme moi, c'est un homme fossile.
>
> - Vous l'avez fait terriblement ressemblant à un singe.

- Que veux-tu! Il était comme cela.' (Boitard 246-249)

A travers ce nouveau genre littéraire baptisé « roman préhistorique » par l'auteur Elie Berthet (1815-1891) en 1876, et appartenant à l'époque au domaine du « merveilleux scientifique » avant d'être considéré plus tard comme une sous-catégorie de la science-fiction (Guillaumie), l'image de l'anneau manquant ou « chaînon manquant » selon la traduction des médias pour parler du « missing link » a continué à se développer et à se redéfinir chez les romanciers intéressés par les sciences. Dans une perspective autrement remarquable, cette évolution interdisciplinaire des représentations de l'homme-animal préhistorique s'est également construite à travers « l'homme sauvage » contemporain, dont la mise en scène dans les expositions universelles et coloniales d'Europe ainsi que dans les parcs anthropologiques entre 1870 et 1939 ont contribué à alimenter le thème du darwinisme, en transformant notamment le concept du chaînon manquant en un personnage réel popularisé sous l'appellation « The Missing Link » (Voir fig. 6 et fig. 7) ou bien encore par l'expression « What is it ? » (Voir fig. 8 et fig. 9). Au sein de ces espaces de divertissement créés par le commerçant allemand Carl Hagenbeck (1844-1913) et développés en France par le directeur du Jardin d'acclimatation Geoffroy Saint-Hilaire (1835-1919), de nombreux indigènes importés depuis les colonies étaient montrés comme des spécimens sauvages au public occidental, souvent à la manière d'un zoo (Voir fig. 10), tout en faisant également l'objet d'études scientifiques pour établir des classifications raciales et spéculer sur la diversité des races humaines (Blanchard, Boetsch, et Snoep 91). L'imaginaire et l'exotisme communément attribués aux peuples « sauvages » avaient ainsi pénétré la conceptualisation de l'homme-animal préhistorique chez Darwin, qui déclarait en voyant pour la première fois une troupe d'amérindiens :

« tels étaient nos ancêtres » (Darwin 1871 751-752), tout en affirmant aussi que « quiconque a vu un sauvage dans son pays natal n'éprouvera aucune honte à reconnaître que *le sang de quelque être inférieur* coule dans ses veines » (Darwin 1871 751-752 ; je souligne). Cette influence de « l'homme sauvage » comme relique d'un passé animal entrait également dans l'imaginaire des écrivains comme Boitard, qui s'est inspiré à la fois des fossiles et de lui pour construire son « homme fossile » dans son roman préhistorique :

> [Le génie :] Dussé-je t'étonner, les caractères de sa race se retrouvent encore, mais isolément, dans la nature vivante.
>
> [Boitard] - ... Quoi ! ... Cette tête à museau avancé ?
>
> [Le génie] - Est servilement calquée sur des crânes fossiles trouvés en Amérique, en Autriche et dans les sables de Baden, aux environs de Vienne. D'ailleurs, certains nègres éthiopiens t'offrent encore la même figure. ...
>
> [Boitard] - Et ces jambes grêles, sans cuisses ni mollets, ces pieds plats d'une longueur disproportionnée?
>
> [Le génie] - Si tu te donnes la peine d'ouvrir la grande édition du Voyage du capitaine Dumont-Durville, tu verras, dans les belles gravures qui l'accompagnent, que les habitants du Port-George[9] et de beaucoup d'autres contrées de l'Océanie y ont moins de cuisses et de mollets que l'homme fossile qui vient de t'effrayer, et qu'ils ont le pied aussi long et aussi plat. (Boitard 249-250)

[9] Province d'Australie.

Alors que le roman préhistorique a déjà fait l'objet d'études académiques avec *L'Enjeu Des Origines : Les Romans Préhistoriques De J.-H. Rosny Aîné* par Mélanie Bulliard en 2001, *Ecrivains de la préhistoire* par André Benhaïm et Michel Lantelme en 2004, et plus récemment *Le Roman préhistorique, essai de définition d'un genre, essai d'histoire d'un mythe* par Marc Guillaumie en 2006, ce genre littéraire demeure encore largement inexploité. De la même manière, le thème de l'homme-animal préhistorique, bien qu'amplement traité dans le domaine de l'histoire de l'art, l'histoire des sciences et la paléontologie, représente également une figure rarement abordée dans la littérature française. Ainsi dans le cadre de cette thèse, le concept du chaînon manquant homme-animal fera l'objet d'une analyse nouvelle en le traitant comme un personnage littéraire à part entière évoluant d'une part sous de multiples représentations et influences liées à des concepts tels que « L'Animalité », « L'Homme », « L'Exposition » et « L'Extinction », tout en interagissant d'autre part de manière constante avec la théâtralisation de « l'homme sauvage » dans le contexte historique des expositions coloniales (Voir fig. 11 et fig. 12).

En incluant parallèlement l'influence de l'art et de la science dans cette étude, on verra aussi comment le roman dédié à la narration de la préhistoire et de l'évolution humaine se réfère à « un ensemble d'idées, de concepts et d'extrapolations qui sont dans l'air de son temps » (Guillaumie 81), tout en mettant en lumière son rôle de vulgarisateur souligné par Guillaumie : « Il intègre les découvertes à des représentations issues de la tradition, de l'actualité ou des clichés du moment. Il les anime et leur insuffle une vie fascinante. Il explique et justifie le monde : il est producteur d'idéologie » (Guillaumie 81). Cette fonction de promoteur de clichés et d'iconographies contemporaines sera ainsi mise en

relief avec l'idéologie impérialiste popularisant simultanément une image réductrice de « l'homme sauvage » dans les spectacles anthropologiques, car « ce qui fait le phénomène, c'est tout un état d'esprit, un ensemble de pratiques, une façon de voir les individus et de les présenter, la mise en scène d'une tradition, la théâtralisation d'une présentation recherchée » (Blanchard, Boetsch, et Snoep 73), témoignant ainsi d'un processus de constructions d'images et de symboles qui s'apparente au travail effectué à l'époque par la paléontologie.

Par ailleurs, la démonstration de ces aspects s'intègrera aussi dans le rôle central que jouait la fiction préhistorique dans son entreprise de médiation entre le travail présenté par les savants et la réception du grand public, dont la communication ne fonctionnait pas toujours selon les commentaires de M. Vincent sur l'étalage des découvertes anthropologiques à l'Exposition Universelle de 1878 :

> Savez-vous bien qu'on se sentait fort ignorant au milieu de ces os et de ces cailloux, ... le public percevait face à face des squelettes, des cerveaux et des crânes dont il ne percevait souvent les différences qu'après explication, mais dont les analogies le frappaient. Or, c'étaient des squelettes, des cerveaux, des crânes, d'hommes et de singes. Vous vous doutez des réflexions sans nombre que soulevaient ces objets, des questions qu'ils provoquaient ! (*Bulletin de la Société d'étude des sciences naturelles de Nîmes* 187)

Cette évocation d'un blocage dans la transmission du savoir vers le grand public se voyait aussi confirmée par les préhistoriens Gabriel et Adrien de Mortillet, qui validaient de la même manière que « ces musées et ces collections ne sont pas à la portée de tout le monde » (*Musée préhistorique* 1). Tentant ainsi de reconnecter ces deux groupes sociaux

qui s'ignorent et que sont « les savants et les 'gens du monde' » selon Yves Jeanneret (31), le genre du roman préhistorique « se fait didactique, application de théories ou d'hypothèses » (Cohen 1994 53) en narrant à travers une « science-fiction à rebours » (Guillaumie 257) le développement humain depuis l'animal jusqu'à l'homme moderne devenu alors « technicien » (Guillaumie 258). En ce sens, ce genre littéraire rejoint intimement le domaine scientifique qu'il vulgarise, puisque selon le préhistorien contemporain François Bon : « Voir sortir l'homme d'entre les frondaisons épaisses du temps ... La naissance de l'humain ou, plus exactement, la frontière entre l'inhumain et l'humain, voici l'une des places assignées à la Préhistoire » (Bon 10).

Popularisé mondialement par l'auteur belge Joseph Henri Honoré Boëx (1856-1940), fondateur du genre de la science-fiction après Jules Verne, membre de l'académie Goncourt et philosophe des sciences[10] plus connu sous le pseudonyme de « Rosny Aîné » pour se différencier de son frère « Rosny Jeune », la fiction préhistorique a connu grâce à lui un âge d'or avec la publication d'une série de dix romans parus entre 1887 et 1930, faisant des émules à l'étranger comme chez les écrivains H.G Wells,[11] Jack London[12] ou encore Arthur Conan Doyle[13] qui s'essaieront au genre, tout en acquérant le titre de « savant-poète » par le critique Georges Casella (Casella 15). Par « une prose lyrique » et « un style coloré » (Cohen *L'homme des origines* 210), les œuvres de cet écrivain ont ainsi joué « un grand rôle pour fixer nos représentations des mondes de la préhistoire » (Cohen 1999 210), en accomplissant avec succès la vulgarisation de la « langue étrange,

[10] Il a inventé le terme « astronautique » et fondé La Société d'Astronautique (Guillaumie 221). Il a également écrit plusieurs essais scientifiques sur l'évolution de l'homme et les lois de la nature qui seront explorées dans cette thèse.
[11] *A Story of the Stone Age*, 1899.
[12] *Before Adam*, 1906.
[13] *The Lost World*, 1912.

barbare » de la science en un « langage sonore, imagé, facile et à la portée de tous » (Du Camp 22) selon le regard de Maxime Du Camp sur le rôle de la littérature dans la science.[14] Pour mener à bien notre étude, nous avons inclus d'autres auteurs de fictions préhistoriques tels qu'Adrien Arcelin (1838-1904), Edmond Haraucourt (1856-1941), Elie Berthet ou encore Jules Verne (1828-1905), et une attention particulière sera placée dans les relations qu'entretiennent ensemble les représentations littéraires à la fois de l'homme-animal préhistorique mais aussi de « l'homme sauvage », en complément de leurs figurations iconographiques et artistiques respectives.

A titre d'exemple illustrant ce travail d'analyse qui se situe entre la littérature, la science et les arts et qui se destine à en révéler les interrelations dans la figuration du concept du chaînon manquant, on peut évoquer le voyage effectué en 1887 par le savant Eugène Dubois, parti à la recherche de l'homme-fossile en Indonésie (région supposée abriter la « Lémurie ») dont il retrouvera des fragments dès 1890 et avec lesquels il reconstituera pour l'Exposition Universelle de 1900 une statue grandeur nature baptisée *Pithecanthropus erectus* (Voir fig. 13 et fig. 14) (Theunissen 27 ; 37 ; 53). Parallèlement à cette découverte, Rosny Aîné publiait en 1892 son premier roman préhistorique intitulé *Vamireh*, narrant les aventures d'un ancêtre occidental primitif rencontrant lui aussi sur sa route un représentant du chaînon manquant (Voir fig. 15), et dont l'intrigue se résume comme suit d'après le critique Paul Ginisty (1855-1932) dans la revue *L'Année Littéraire* de 1893 :

[14] *Les chants modernes*, 1855.

> Chasseur redoutable et sculpteur attendri, ... le Vamireh de M. Rosny ne saurait être, en fait, qu'une sorte de Porthos de ces âges ténébreux ... il s'en va faire, un jour, en canot, un voyage de découverte ... En chemin, il fait beaucoup de rencontres, celle, entre autres, d'un « homme des arbres », le paria de la race, ... moitié homme et moitié singe ... Vamireh a beau lui dire, avec une cordiale simplicité : « Ami, ami ! » le déchu lui brûle la politesse. (Ginisty 61 ; 63)

De manière remarquable, ces deux représentations du concept du chaînon manquant développées indépendamment par Eugène Dubois et Rosny Aîné se rejoignent dans une approche commune révélatrice du contexte historique marqué à la fois par l'évolutionnisme et le colonialisme : la construction d'une image de l'homme-animal mêlant ensemble la figure du singe avec celle de « l'homme sauvage ». En effet, alors que Dubois choisissait de reconstituer son « Pithécanthrope de Java » en lui attribuant des oreilles presque aussi rondes que celles de l'homme, de longs bras, peu de cheveux et une faible pilosité tout en s'inspirant comme modèle d'un singe de petite taille appelé « gibbon »[15] (Voir fig. 16), Rosny Aîné présentait aussi avec son personnage Vamireh un être similaire « moins haut de taille que le nomade » (Rosny 1892 37) et doté entre autres d'« oreilles délicatement ourlées » (Rosny 1892 37) dans son roman éponyme intitulé *Vamireh* :

> Il vit s'avancer une forme couleur de frêne, d'allure oscillatoire, sauteleuse, accroupie sur ses membres postérieurs … en l'être fantasque, *aux bras démesurés* ... il vit l'Homme des Arbres. ... *Couvert de poils duveteux, les cheveux*

[15] Dubois a écrit un article intitulé « On the Gibbon-Like Appearance » pour décrire son Pithécanthrope de Java (cité dans Theunissen 154).

> *rares* ... Vamireh s'étonna de sa physionomie farouche, ... de son épiderme noir et grenu ...
>
> -Hoï ! ... Bonheur à toi ! ... Vamireh, ami… ami !
>
> L'Homme des Arbres gronda ... se frappa la poitrine et menaça le Troglodyte. Le Pzânn, à bout de geste, concluant à l'impossibilité de correspondre, se retira vers son esquif afin de la remettre à flot. ... l'Homme des Arbres l'avait suivi ... les bras velus ébauchèrent un vague geste amical ... (Rosny 1892 38 ; je souligne)

Tandis que ces portraits inspirés par l'image du singe révèlent des analogies qui se limitent à des détails physiologiques chez Rosny Aîné et Dubois, l'inspiration du romancier rejoint considérablement celle du savant dans l'exploitation commune de « l'homme sauvage » d'Australie, utilisé en parallèle pour compléter l'image de l'homme-singe primitif à travers des schémas culturels et comportementaux puisés directement dans l'anthropologie et les théories raciales (Voir fig. 17 et fig. 18). Effectivement, malgré les minces fragments retrouvés du « Pithécanthrope de Java », Dubois avait entrepris des spéculations sur le mode de déplacement de son homme-singe. Finissant par se convaincre que cet être devait grimper aux arbres à la manière d'un homme et non d'un singe,[16] il lui attribuait après réflexion l'usage d'une technique d'escalade empruntée chez les aborigènes australiens (Voir fig. 19). Cette assimilation de l'indigène d'Australie dans la première conception grandeur nature de l'homme-animal préhistorique était finalement révélatrice des connexions qui s'établissaient à l'époque

[16] Propos d'Eugène Dubois en 1893: "This being was… in no way equipped to climb trees in the manner of the chimpanzee, the gorilla, and the orang-utan… On the contrary, it is obvious from the entire construction of the femur that this bone fulfilled the same mechanical role as in the human body… Taking this view of the thigh bone, one can say with absolute certainty that Anthropopithecus of Java stood upright and moved like a human" (cité dans Theunissen 58).

entre « l'homme sauvage » et la préhistoire, à travers les opinions croisées des savants, des écrivains et des artistes. Pour l'ethnologue norvégien Carl Lumholtz (1851-1922) par exemple, les aborigènes d'Australie occidentale apparaissaient encore comme vivant « aux débuts de l'âge de pierre » (Lumholtz *Avant propos*) tout en révélant aussi certaines caractéristiques du singe : « grande est leur adresse à ramasser leur lance ou tout autre objet sans se baisser, grâce à leur orteil préhensile » (Lumholtz 162). Ce genre de comparaisons, qui s'exprimait aussi par l'illustration (Voir fig. 20), menait l'anthropologue Paul Topinard (1830-1911) à envisager ces êtres comme « une transition de l'homme au singe » (Topinard 1872 1), tandis que Jules Verne (1828-1905) les désignait comme des « 'pithécomorphes', c'est-à-dire hommes à formes de singes » (Verne 1868 743) et que Rosny Aîné corroborait encore cette idée en déclarant dans son premier essai scientifique sur la préhistoire intitulé *Les origines. La Préhistoire* qu' « entre un orang-outang, un chimpanzé et un Australien, l'assimilation s'impose. » (Rosny 1895 11).

Cet effet de transparence qui s'opérait entre le thème du chaînon manquant et « l'homme sauvage » aborigène s'accentuait d'ailleurs remarquablement dans la mise en scène de « l'Homme des Arbres » chez cet auteur, dont l'idéologie darwiniste influencée par les théories raciales et impérialistes émerge à la lecture de ses essais sur l'évolution humaine. Lorsqu'il écrivait par exemple que « l'Australien... apparaît comme un condamné, comme un dégénéré » (Rosny 1895 17), cette même perspective réductrice se retranscrivait dans son roman *Vamireh* par l'évocation de « la cervelle du Déchu ... le crâne tardif de l'Homme des Arbre » (Rosny 1892 38). Cette déchéance commune menait ainsi ces deux entités vers un isolement comparable pour le romancier dans *Les origines.*

La préhistoire, lorsqu'il déclarait à propos des aborigènes que « ces infortunés parcouraient incessamment le désert » (Rosny 1895 30), tout en narrant parallèlement la vie précaire de « l'Homme des Arbres » où « chaque période le repoussait aux contrées de flamme » (Rosny 1892 37) comme pour métaphoriser l'image d'une contrée désertique. Alignant aussi de la même manière le colonialisme avec le thème de la supériorité des races, Rosny Aîné évoquait également « le demi homme de l'Ouest Australien et son conquérant blanc » dans son essai sur *Les conquérant du feu* (171), dont la relation se transposait parallèlement dans sa mise en scène de « l'Homme des Arbres » avec l'ancêtre occidental Vamireh : « Sentait-il que jadis, au menstrue du tertiaire, il était au même échelon que le grand Dolichocéphale[17] debout devant lui, que des misères, des habitats dépressifs avaient fait de sa race l'agonisante et de l'autre la victorieuse ? Avait-il inscrit dans sa chair les douleurs, ... les exodes perpétuels, les batailles perdues ... ? » (Rosny 1892 38). Cette narration d'une guerre des races humaines dans la préhistoire et cette dévalorisation retranscrite du peuple aborigène d'Australie dans la mise en scène de « l'Homme des Arbres » révèlent bien chez cet auteur une influence des idéologies coloniales contemporaines, dont l'impact touche également les approches scientifiques et artistiques relatives au thème de l'homme-animal préhistorique. De fait, la reconstitution du « Pithécanthrope de Java » par Eugène Dubois présentée à l'Exposition Universelle de 1900 est également révélatrice de cette influence, puisque le savant a eu recours à l'usage de données anthropologiques sur « l'homme sauvage » contemporain pour couvrir les espaces vides générés par une reconstruction de

[17] Structure du crâne allongée.

« l'homme fossile » basée sur des fragments incomplets, et dont les restes n'appartiennent d'ailleurs pas à un être situé entre l'homme et le singe (Voir fig. 21).

Au terme de cette analyse exemplifiant le phénomène de convergence qui s'opère à l'époque entre la littérature, la science et l'art dans la figuration du concept du chaînon manquant, et qui révèle finalement que derrière « l'Homme des Arbres » de Rosny Aîné et le *Pithecanthropus erectus* de Dubois apparaît par transparence l'image stéréotypée de « l'homme sauvage » d'Australie, il sera important d'accorder dans cette thèse une attention particulière aux irrégularités inhérentes aux figurations anthropologiques et aux techniques de reconstructions paléontologiques, qui révèlent encore aujourd'hui une grande part de subjectivité selon le spécialiste Romain Pigeaud dans son étude intitulée *Comment reconstituer la préhistoire ?*: « malgré tous nos efforts, nous ne saurons jamais à quoi ressemblaient les Hommes du passé » (Pigeaud 130). Cette prise de conscience scientifique est également corroborée par l'historienne des sciences Claudine Cohen, qui affirme de la même manière que « l'allure de leurs corps, leur démarche, la couleur de leur peau, la disposition de leur système pileux, les traits de leur visage. ... Rien de cela n'a pu être observé sur les fossiles, car ce ne sont que des ossements, qu'il a fallu habiller d'hypothèses » (Cohen 2003 20). En d'autres termes, « ce qui est représenté, ce sont donc les hypothèses et non les objets. Et ce sont les hypothèses que l'on regarde » selon les spécialistes des représentations de la préhistoire Claude Blanckaert, Albert et Jacqueline Ducros dans *L'Homme Préhistorique : Images Et Imaginaire* (Ducros et al. 2000 227). Sous un autre angle, cet aspect de la reconstruction paléontologique qui véhicule encore aujourd'hui « un certain nombre de préjugés et d'idées reçues » (Cohen 2003 20) faisait déjà l'objet de controverses chez les auteurs de romans préhistoriques. En effet, alors que

Rosny Aîné percevait les fossiles comme des débris organiques « pleins de lacunes » (Rosny 1895 9), il avait aussi remis en question la découverte de Dubois : « on peut admettre qu'Eugène Dubois a découvert, en 1894, des débris qui peuvent être assignés à un animal qui ne serait ni un singe, ni un homme. Au total, incertitude. ... L'hypothèse ne saurait encore être acceptée comme décisive » (Rosny 1895 3 ; 9). A l'opposé, Elie Berthet accordait au contraire davantage de confiance à la science dans la préface de son roman *Le monde inconnu* : « De jour en jour, les découvertes se multiplient sur tous les points du globe, et dès à présent on peut, par l'analogie, se faire une idée parfaitement exacte de 'l'homme préhistorique' » (Berthet 2). En parallèle, du côté des artistes, cette confiance octroyée aux modélisations fondées sur des conjectures soulevait également une problématique intéressante chez le sculpteur passionné de science Emmanuel Frémiet (1824-1910), qui soulignait un facteur évident de subjectivité dans le processus reconstruction des fossiles :

> Nous avons la charpente, il nous manque la physionomie ... Supposez que l'éléphant, par exemple, ait été supprimé au déluge et qu'il ne nous reste, pour nous en faire une idée, que le squelette : Imaginerions-nous la trompe ? Nous serons donc obligés, pour redonner la vie aux espèces disparues, de recourir à des conjectures qui n'auront rien, évidemment, de scientifique » (cité dans Chevillot 188).

Cette remarque éloquente de Frémiet quant à la reconstitution d'êtres disparus dont il ne serait resté aucun point de comparaison peut ainsi s'appliquer au « fantasme du chaînon manquant » selon la conclusion de Pigeaud (130) : « c'est à dire l'espèce qui fera le lien entre le singe et l'Homme. ... Aujourd'hui, nous savons que l'Homme ne descend pas du

singe. Nous sommes des proches cousins, avec le même ancêtre, qui vivait probablement en Afrique vers 7-8 millions d'années » (Pigeaud 14). Partant de ce principe qui ébranle le concept de l'homme-animal préhistorique présenté initialement par Darwin, cette recherche académique sur les représentations du chaînon manquant dans la littérature soulignera en conséquence leurs diverses influences tirées du colonialisme, de l'anthropologie ainsi que des carnets de voyage, qui ont contribué à créer une image mouvante de l'homme-animal préhistorique dont les affinités avec le thème de l'Afrique se montreront plus importantes encore qu'avec celui de l'Australie. La variabilité inhérente au concept de cet être révèlera, de plus, la diversité des regards portés par les romanciers sur la naissance de l'homme qui remontait à « une antiquité prodigieuse » (Berthet 114), et dont la théâtralisation apparaissait comme un moyen de récupérer un souvenir oublié tout en présentant aussi une réflexion sur la mort et sur les relations humaines, comme le laissait entendre Elie Berthet dès les premières pages de son roman *Le monde inconnu* : « où était-il donc et comment vivait-il ? L'homme!... nous allons voir » (Berthet 8).

Partie 1. L'invention du chaînon manquant: une création de l'homme-singe

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.

Charles Baudelaire. *L'Invitation au voyage* (1857)

C'est à travers le titre évocateur de ce poème que l'on pourrait résumer à juste titre le plus passionné des engouements populaires français du 19ème siècle : le goût du voyage, et par conséquent un intérêt certain pour l'exploration du monde et de ses mystères. Un thème dont le succès retentissant auprès du grand public trouvait indéniablement sa source au sein du genre littéraire du carnet de voyage : véritable « vaisseau », pour reprendre les termes de Baudelaire, à bord duquel l'imaginaire des lecteurs avait l'opportunité grâce au talent d'écriture des aventuriers de vagabonder au bout du monde afin d'assouvir un ardent désir de découvrir. Cette soif d'exploration pour l'inconnu s'amplifiait encore davantage avec l'officialisation en 1859 de la préhistoire comme un nouveau monde caché sous terre et anciennement peuplé de géants, abritant également en son sein une nouvelle forme d'humanité dite « fossile », ou « antédiluvienne », que révélaient peu à peu les savants intéressés par la question de l'évolution des espèces. Au cours d'un 19ème siècle marqué par l'expansion du colonialisme et le développement des théories raciales, la découverte de cette nouvelle forme d'humanité remettait en cause l'entendement traditionnel des origines de l'homme et de la diversité des races humaines,

attirant aussi bien l'attention des milieux scientifiques que celle de l'opinion publique comme le confirmait en 1921 l'un des plus éminents archéologues français de l'époque et directeur du Musée d'histoire naturelle de Paris, le professeur Marcellin Boule (1861-1942), dans son étude *Les Hommes Fossiles; Éléments De Paléontologie Humaine* :

> La question de l'Homme fossile est partout à l'ordre du jour, dans le grand public plus encore peut-être que dans les milieux scientifiques officiels. Dès qu'elle est annoncée, chaque découverte nouvelle, ayant trait à nos lointains ancêtres, est l'objet, dans la presse quotidienne ou dans les revues de vulgarisation, de nombreux articles dont on pourrait trop souvent critiquer le fond, mais qui témoignent bien de l'ardente curiosité du public. (Boule 7)

Ce vif intérêt du grand public pour l'humanité préhistorique transparaissait ainsi remarquablement chez l'écrivain Victor Hugo (1802-1885), qui s'exprimait sur le sujet lors d'un entretien avec le paléontologue Georges Cuvier (1769-1932) dans ce passage tiré de ses mémoires intitulées *Post Scriptum de ma vie* :

> Un jour, en 1827, ... étant chez Cuvier au Jardin des plantes, il y eût entre lui et moi ce dialogue :
>
> - Monsieur Cuvier, que pensez-vous de l'homme fossile ?
>
> - Qu'il n'existe pas.
>
> ... - Mais si, par hasard, il existait ?
>
> - Il ne peut exister.

> ... Cuvier semblait avoir raison. Il avait tort. L'homme fossile existe. ... Il y a la partie de la nature que nous percevons, et il y a la partie de la nature que nous ne percevons pas. (245-246)

Cette reconnaissance de l'homme préhistorique comme une réalité relevait ainsi d'une importance capitale pour résoudre non seulement la grande énigme des origines mais aussi certains enjeux existentiels, comme le résumait parfaitement le vulgarisateur des sciences Camille Flammarion (1842-1925) dans sa préface écrite pour l'œuvre de l'archéologue Henri Du Cleuziou (1833-1896) : « La question nous intéresse-t-telle ? Certes : il s'agit de nous-mêmes, de notre passé, de notre présent – et peut-être aussi de notre avenir » (Du Cleuziou 43). Afin d'apporter des réponses tangibles, la science encore très spéculative de la préhistoire ainsi que celle de l'évolutionnisme opéraient alors ensemble pour « remonter le mystérieux courant du fleuve humain » (Du Cleuziou 43), telle une machine à remonter le temps, afin de retracer l'existence des ancêtres de l'homme. C'était ainsi grâce à ces domaines de recherche interdisciplinaires ainsi qu'à l'imaginaire de savants tels que Du Cleuziou que pouvait revenir à la vie toute une humanité disparue, comme le montre bien ce passage tiré de son œuvre intitulée *La création de l'homme et les premiers âges de l'humanité* (1887) :

> Ces hommes primitifs se réveillent et renaissent à l'appel de la science moderne. Alors nous les revoyons par la pensée, tels qu'ils étaient avant toutes les civilisations conservées dans l'histoire. Au milieu des forêts qui couvraient la plus grande partie des continents, sur les rivages des mers et sur les rives des fleuves, dans les vallées arrosées par les ruisseaux … nous les voyons, se nourrissant des produits de la pêche ou de la chasse … armés de bâtons, de pierres taillées et

> emmanchées dans du bois, s'abritant dans les cavernes naturelles, disputant leur vie aux bêtes féroces, chassant les anciens dominateurs de la Terre, les maîtres qu'ils devaient posséder : les mammouths, les éléphants, les singes, les ours, les rhinocéros, les tigres, les lions, les loups, les hyènes, les rennes, les cerfs … (Du Cleuziou 4)

Cette résurrection théâtralisée des populations primitives disparues dans cette œuvre de Du Cleuziou faisait d'autant plus apparaître les liens intimes rattachant remarquablement la science au domaine de la fiction narrative, dont la collaboration créait l'illusion de donner vie aux études scientifiques sur les fossiles.

Dans la littérature, l'émergence du roman préhistorique appuyait encore davantage cette relation de complémentarité qui s'établissait entre la science et la fiction, en développant cet art de la mise en scène pour imaginer l'existence de ces lointains ancêtres tout en respectant les investigations scientifiques menées à l'époque afin de les transmettre au grand public généralement non-initié. Ce rôle particulier de la littérature dans la vulgarisation du savoir a représenté un aspect capital selon Marc Guillaumie, qui explique l'importance de cet objectif dans son étude sur *Le Roman préhistorique, essai de définition d'un genre, essai d'histoire d'un mythe* : « Quand la science, chargée d'interpréter le réel, ne nous propose pour ancêtres que des fragments d'êtres muets, anonymes, séparés de nous par la barrière de l'animalité et par des temps immenses, le roman préhistorique leur en substitue d'autres, qui répondent mieux à nos attentes » (310). Cet apport de la littérature dans le champ scientifique de la Préhistoire pouvait ainsi se montrer comparable aux relations qu'elle entretenait déjà avec le domaine de l'Histoire d'après Françoise Lavocat, qui précise dans sa *Théorie des mondes possibles*

(2010) que « l'évènement raconté par un historiographe n'est pas toujours considéré selon un mode différent de l'évènement inventé dans un roman » (131). A travers ces aspects, on remarquera alors une esthétique commune entre la fiction préhistorique et le genre littéraire du carnet de voyage, puisque ces deux formes narratives avaient pour vocation commune de faire voyager le lecteur tout en l'instruisant sur les découvertes contemporaines les plus récentes non seulement sur le monde qui l'entoure mais aussi sur l'homme et ses diverses coutumes, ses différences, ses possibles origines ainsi que ses relations avec les autres. Dès lors, entre le récit de voyage qui narrait l'exploration du monde contemporain et la fiction préhistorique qui reconstituait le monde primitif, le lecteur se retrouvait emporté au cœur d'un périple dont le sujet principal était l'humanité sous toutes ses formes : qu'elles soient physiques, culturelles ou idéologiques.

Afin de mettre en valeur les liens particuliers rattachant le genre du roman préhistorique avec celui du carnet de voyage, cette recherche mettra en perspective les œuvres de deux auteurs majeurs afin d'en souligner les rapports communs : l'auteur J.-H. Rosny Aîné et sa fiction intitulée *La guerre du feu*, et l'explorateur franco-américain Paul Belloni Du Chaillu (1835-1903) (Voir fig. 22), dont les récits de voyage en Afrique équatoriale[18] ont marqué les annales scientifiques et attisé les débats sur l'évolution humaine en rapportant une découverte zoologique majeure qui n'existait jusque-là que sous la forme d'une rumeur : l'existence d'un primate mythique aux dimensions gigantesques, vivant caché dans les forêts africaines inexplorées. Cette créature, désormais connue en Occident sous le nom de « gorille » (Voir fig. 23 et fig. 24) et dont le terme signifiait étymologiquement « une femme velue » (ARTFL Émile Littré 1872-77 *Gorille*), avait ainsi connu une

[18] Récits de voyage publiés en anglais à partir de 1861 et en France à partir de 1863.

renommée internationale à la publication des œuvres de l'aventurier, jouant le rôle d'incarnation vivante du concept du chaînon manquant développé par Darwin (Voir fig. 25) tout en faisant sensation dans le monde du spectacle avec son exposition chez Barnum (Voir fig. 26 et fig. 27) ou bien encore dans la politique avec le journal satirique anglais *Punch Magazine* qui utilisait parfois son image (Voir fig. 28). A travers des récits remplis d'action et de descriptions atypiques relatives à la fois à la zoologie et à l'ethnologie, Du Chaillu réussissait à capter l'attention du grand public et des scientifiques de l'époque comme Rosny Aîné en prouvant qu'une légende pouvait se transformer en une réalité avec le cas du primate géant. A plusieurs reprises, il réaffirmait d'ailleurs souvent cet aspect en confirmant à ses lecteurs la véracité de ses propos lorsqu'il écrivait dans *L'Afrique occidentale : nouvelles aventures de chasse et de voyage chez les sauvages* : « tout ce que je vous ai dit est vrai, car je l'ai vu de mes propres yeux » (Du Chaillu 1875 305).

C'était ainsi grâce à une catégorie d'auteurs-aventuriers révélant, comme Du Chaillu, un certain talent pour l'écriture que le genre du carnet de voyage finissait par représenter une forme ultime de littérature pour les éditeurs Polo, Dumon et Fresne, qui expliquent combien le récit d'exploration peut surpasser le potentiel imaginaire de l'œuvre romanesque dans la couverture d'un recueil intitulé en 1875 *Voyageurs célèbres. Aventures et découvertes des grands explorateurs* :

> Quel roman, si bourré de péripéties qu'on l'a fait, ne paraît incolore et fade à côté d'un recueil de récits de voyages modernes ! L'intérêt, la sympathie même que les héros d'une aventure imaginaire peuvent momentanément inspirer pâlissent et s'effacent, et c'est justice, quand ce sont des hommes de chair et d'os, sacrifiant

> leur vie généreuse au progrès de la science, que le lecteur suit à travers les solitudes inexplorées des continents nouveaux. Qu'est-ce que la fiction, devant une réalité qui en a tous les charmes ? Il y a, en effet, plus d'inattendu, plus de drames extraordinaires et poignants, plus de choses enfin qui font battre sainement le cœur, dans un récit de voyage, que dans un livre où, fatalement, les conflits de passions et les scènes émouvantes tournent dans un cercle banal, à force d'avoir été parcouru. Mais dans ce que nous racontent de visu, les voyageurs modernes (car les anciens brodaient un peu, par instant), tout est neuf, étonnant, palpitant, et toujours instructif. Des romans, comme de la montagne de la fable, il sort souvent – du vent. Tandis que de la lecture des livres de voyages, que de notions géographiques et ethnographiques, que de renseignements sur les mœurs, les lois, l'histoire naturelle et domestique des peuples peu connus, bref que d'excellents et durables souvenirs restent à jamais dans l'esprit élargi du lecteur. A tout âge, les récits de voyages sont les délassements les plus féconds que l'on puisse se procurer à peu de frais, et nous ne saurions trop les recommander à la jeune génération qui a à refaire la France. (Page de couverture)

Tandis que le récit de voyage offrait encore pour beaucoup un grand intérêt entre la fin du 19ème et le début du 20ème siècle, le genre du roman préhistorique prenait parallèlement son essor avec la fiction emblématique de *La guerre du feu* du philosophe des sciences et auteur Rosny Aîné (Guillaumie 165). Dans cette œuvre publiée en 1911 et rééditée plus tard sous la forme de bande dessinée ou réalisation cinématographique, et même intégrée au cursus de l'enseignement secondaire (Guillaumie 208), trois personnages principaux nommés Naoh, Nam et Gaw incarnent des ancêtres préhistoriques européens tentant de

ramener à leur peuple la lumière et la chaleur de leur feu éteint. Tout au long de cette quête prométhéenne, ces ancêtres sont alors amenés à explorer les territoires inconnus de leur monde primitif, rencontrant d'autres créatures tantôt pour les combattre, tantôt pour apprendre d'elles. Dans un style romanesque immersif, Rosny Aîné vulgarisait alors pour le lecteur le savoir scientifique le plus récent, et mettait notamment en scène le face à face de ses personnages avec d'extraordinaires géants baptisés « Les Hommes-au-Poil-Bleu », dont la présence provoquait autant de fascination que d'effroi à l'image des gorilles découverts par Du Chaillu.

Ainsi, par les intérêts communs de ces deux auteurs pour l'anthropologie, l'histoire naturelle et les origines de l'homme, Rosny Aîné et Paul Du Chaillu transposent parallèlement dans leurs œuvres les spéculations contemporaines liées à l'évolutionnisme et à la préhistoire, en s'interrogeant personnellement sur les liens énigmatiques rattachant l'homme aux grands singes dans un contexte historique où l'existence de l'humanité préhistorique se confirme spectaculairement avec l'excavation des premiers ossements de l'homme de Néandertal (Voir fig. 29). Avec l'apogée du darwinisme, l'observation des restes de ce premier homme fossile à la structure massive avait ainsi aidé les savants à officialiser une nomenclature de la bestialité dans l'évolution humaine, à travers notamment une série de critères physiologiques supposés définir le concept de l'animalité chez l'homme. Représentant dès lors un archétype de l'homme-animal primitif brutal et sanguinaire (Voir fig. 30), l'homme de Néandertal devenait rapidement une icône de l'humanité préhistorique dans la culture populaire (Voir fig. 31) tandis que Rosny Aîné faisait déjà apparaître l'idée de sa filiation dès ses premiers romans sur la préhistoire comme *Vamireh*, lorsqu'il imaginait un monde où « déjà le père du Néanderthal broyait

la face du lion et domptait le Dinothérium[19] aux défenses inversées, déjà la terre tremblait à sentir les pas ralentis d'un rêveur de la genèse civilisatrice ébauchée aux monde de l'insecte » (Rosny 1892 67). Parallèlement à cette renaissance de l'homme préhistorique dans la littérature, certains savants tels que l'anthropologue américain Carleton Stevens Coon (1904-1981) et le naturaliste sud-africain George Francis Scott Elliot (1862-1934) envisageaient également l'éventualité d'une survivance de Néandertal dans le monde actuel (Voir fig. 32), comme le soulignent ces propos tirés de *The romance of savage life: describing the life of primitive man* (1908):

> That the Old Man of Cromagnon has left descendants is admitted by everybody. In ancient Gaul, and even in Paris of today, his type has been noticed. Not only so, but descendants of his still more savage predecessor, the Cannstadt[20] or Neanderthal man, still exist amongst us. Saint Mansuy, a bishop of Toul, Robert the Bruce, Kay Lykke, a distinguished Dane, who lived in the seventeenth century, and a distinguished Paris doctor (an authority on lunacy) are all said to have resembled very closely the Neanderthal or Canstadt man. There is nothing at all surprising in this, for stone-age people have existed everywhere. (109-110)

Cette affirmation véhiculée par Scott Elliot rejoignait ainsi les questions d'Edgar Quinet sur le lieu où pourrait encore se trouver les restes du chaînon manquant homme-singe dans son œuvre intitulée *La création* (1870) : « Où trouver cet intermédiaire, cet ancêtre que nous avons cherché vainement parmi les êtres actuels ? La terre le recèle-t-elle encore dans ses flancs ? le révèlera-t-elle tôt ou tard ? ou la confusion nous sera-t-elle

[19] Eléphant préhistorique.
[20] Le fossile de Canstadt était initialement distingué comme une espèce séparée de Néandertal, mais il s'agissait en réalité d'un spécimen de la même espèce.

épargnée de voir face à face notre premier parent, l'Adam du monde tertiaire, tendre de loin la main à l'Adam de la Bible et de Milton ? » (302-303). Pour le naturaliste Armand de Quatrefages (1810-1892), cette recherche du chaînon manquant primitif s'annonçait plus audacieuse encore, puisqu'il concevait l'éventualité de retrouver un spécimen vivant, comme on peut le lire dans son article intitulé *L'homme tertiaire et sa survivance* (1885) :

> L'homme possède une intelligence, qui lui permet de lutter avec succès contre la nature, alors même qu'il est encore arrêté au dernier degré de l'état social et du développement intellectuel. Les Esquimaux et certaines tribus nègres attestent chaque jour ce fait. ... En admettant que l'homme a vécu aux temps tertiaires, il a certainement pu se défendre contre les influences délétères résultant des évènements géologiques, aussi bien qu'il se défend aujourd'hui contre les extrêmes du froid et du chaud ; il a pu survivre à des révolutions mortelles pour les espèces animales qui, faute d'intelligence, subissaient dans toute leur rigueur les conséquences de ces révolutions. (338)

Sous un angle de vue autrement remarquable, ces théories scientifiques souhaitant retrouver l'ancêtre primitif homme-animal semblaient finalement remettre au goût du jour d'anciens mythes mentionnant déjà l'existence d'êtres humanoïdes « portant des queues » (Maupertuis 1752 332) ou ayant d'autres particularités extraordinaires, comme le démontrait par exemple le cas du missionnaire Elkanah Walker (1805-1877) qui durant son séjour chez les Indiens du nord-ouest américain avait recueilli en 1840 l'anecdote suivante: « They believe in the existence of a race of giants which inhabit a certain mountain, off to West of us. ... They say their track is about a foot and a half long... They frequently come in the night and steal their salmon from their nets, and eat them raw. If

the people are awake, they always know when they are coming very near, by the smell which is most intolerable » (cité dans Drury 122-123). La publication de ce type d'information continuait ainsi d'être réitérée régulièrement à la fin du 19ème siècle avec l'explorateur britannique Lawrence Waddell (1854-1938), qui au cours de son voyage au Tibet en 1900 rapportait également des faits similaires: « Some large footprints in the snow led across our track, and away up to the higher peaks. These were alleged to be the trail of the hairy wild men who are believed to live amongst the eternal snows ... The belief in these creatures is universal among Tibetans » (Wadell 223). Dans un contexte historique où les parcs anthropologiques exposaient simultanément « l'homme sauvage » des colonies comme une relique de la préhistoire, la découverte remarquable du gorille dans les mêmes régions habitées par les tribus « sauvages » d'Afrique facilitait les amalgames relatifs à leur filiation lorsqu'il s'agissait de représenter une forme d'humanité bestiale, sanguinaire et possiblement ancienne (Voir fig. 33). Pour Paul Du Chaillu, la diffusion de telles représentations animalisantes impliquant l'Afrique avaient ainsi certainement pesé sur sa volonté de dissimuler ses origines personnelles métissées issues de l'île de La Réunion, tandis que la rumeur à cet égard circulait déjà à son encontre à son retour aux États-Unis : « What if this Great White Hunter wasn't really white? » (Reel 181).

Dans cette recherche qui se situe à la croisée de débats controversés redéfinissant l'entendement de concepts relatifs à la race, à la nature de l'homme, celle de l'animal ainsi que la notion d'humanité, le rôle joué par la perception fantasmée du gorille dans les représentations de l'homme-animal préhistorique sera mis en valeur sous l'éclairage du darwinisme, qui diffusait le concept d'un être hybride parfaitement décrit par Edgar

Quinet dans cette déclaration : « Il nous faudrait un être composé à notre fantaisie ; nous le voudrions tout près du type simien, et qui pourtant aurait déjà quelque apparence humaine » (302-303). Parallèlement à cet aspect mettant en lumière l'influence du gorille et de la zoologie dans les interprétations sur l'humanité préhistorique, la démarche inverse sera également mise en valeur pour souligner l'influence de l'humanité préhistorique et de la paléontologie dans la perception même du gorille avec l'impact des études sur le fossile de Néandertal, puisque selon l'anthropologue Julien Joseph Virey (1775-1846) : « l'homme est bien perfectionné au moral, par l'effet de la civilisation, de sorte qu'il méconnait aujourd'hui son état primitif. Pour le retrouver, il faut l'étudier dans le singe ; c'est là que nous découvrons les premiers linéaments de l'homme physique et animal » (Virey 23). Compte tenu de la nature bilatérale de cette recherche dont l'objectif principal sera avant tout d'explorer les controverses liées à l'exposition du chaînon manquant homme-singe supposé avoir survécu à la préhistoire, cette partie mettra également en relation les interprétations liées aux concepts d'Histoire et de Préhistoire, au travers du regard de Paul Du Chaillu dans ses récits de voyage et celui de Rosny Aîné dans sa fiction préhistorique ainsi que ses essais scientifiques.

I. La recherche du chaînon manquant, de l'auteur Rosny Aîné à l'explorateur Paul Du Chaillu

1. Subjectivité des interprétations dans l'Histoire et la Préhistoire

Si, au 18ème siècle, le carnet de voyage était un outil littéraire incontournable auprès du grand public pour découvrir les terres lointaines et inconnues du monde actuel, le roman préhistorique devenait pour sa part un évènement littéraire incontournable du 19ème siècle permettant d'explorer, à travers un style novateur de science-fiction, les terres inconnues d'un monde perdu, mystérieux mais néanmoins bien réel : celui de la préhistoire. Nouveau champ scientifique né en France en 1859, celle-ci se définissait à l'époque comme l'« Histoire de l'homme avant les temps où l'on a des documents ou traditionnels ou écrits » (ARTFL Émile Littré 1872-77 *Préhistoire*). Par cette absence de traces écrites ou dites « traditionnelles », elle se différenciait donc de l'Histoire qui, en se basant pour sa part sur de tels éléments, était alors capable d'établir le « récit des faits, des évènements relatifs aux peuples en particulier et à l'humanité en général » (ARTFL Émile Littré 1872-77 *Histoire*), se plaçant ainsi en opposition par rapport à « la Fable » et aux « fictions en général » comme le précisait en 1835 le dictionnaire de l'académie française (ARTFL Dictionnaire de l'Académie française 1835 *Histoire*). C'était alors probablement pour se jouer de ces frontières sémantiques imposées que Rosny Aîné déclarait ce domaine de l'Histoire peu fiable dans son premier essai sur la préhistoire intitulé *Les origines. La Préhistoire*, où le philosophe des sciences désirait faire disparaître les distinctions appliquées au temps dit « historique » avec celui qui le précède, autrement dit « pré-historique » :

> ‘L’Histoire est un roman sérieux’, a dit un philosophe. Et certes, on oserait difficilement jurer de l’authenticité partielle des épisodes qui, groupés, forment l’ensemble des grandes périodes historiques. Au plus près de nous, à cent ans d’intervalle, et avec des millions de documents à l’appui, il est presque impossible de reconstituer une bataille, une émeute, une importante journée politique. Pour ne pas jeter pêle-mêle des anecdotes contradictoires et inextricables, le plus sage esprit, le plus soumis à l’observation pure, est contraint de faire un classement qui devient une opinion, de choisir entre des paroles et des écrits réputés également authentiques. *Toute histoire n’est donc qu’une moyenne, un arbitraire, et un jugement hasardeux*. … A la prendre largement, l’histoire contient cependant des vérités appréciables, et si l’on écarte les biographies, principes de toute falsification, légendes toujours menteuses et hyperboliques, il demeure l’Egypte, l’Assyrie, la Grèce, Rome, etc., vécurent, grandirent et moururent de telle façon générale. *L’Histoire et la Préhistoire, au sens synthétique où nous l’avons prise, donne tout autant de garanties. La terre s’est ouverte comme un livre. Livre encore bien mal coupé, où l’on épelle, hésite, tâtonne, mais où chaque jour quelque nouveau feuillet est déchiré*. (Rosny 1895 165-166 ; je souligne)

Ainsi pour cet auteur, l’Histoire et la Préhistoire se rapprochaient davantage l’une de l’autre qu’elles ne se distinguaient, se présentant similairement sous l’image métaphorique d’un livre en cours d’écriture et sujet à de fréquentes relectures. Bien plus qu’une science, la Préhistoire apparaissait pour l’auteur comme « une grande et belle légende symbolique — et peut-être la plus belle et la plus grande de toutes » selon ses mots (Rosny 1895 175). C’est d’ailleurs à travers une perspective romanesque similaire

que l'Histoire se conjugue parfaitement avec le genre littéraire du carnet de voyage selon l'anthropologue Michèle Duchet, pour qui « l'histoire de la découverte du monde ressemble elle-même à un roman : itinéraires singuliers et entreprises désespérées [qui] donnent on ne sait quel aspect d'Odyssée à ces voyages, à ces périples, à ces reconnaissances, dont beaucoup sont le fruit d'initiatives individuelles » et qui offraient au lecteur une véritable invitation au voyage: un thème représentant alors « l'aventure humaine par excellence » (Duchet 38-39). Dans ses mémoires, Rosny Aîné s'attachait également à cette conjecture lorsqu'il évoquait son ami voyageur Paul Bonnetain (1858-1899), dont la longue carrière coloniale était à ses yeux pleins de « souvenirs savoureux » (Rosny 1921 58) lorsqu'il lisait ses œuvres telles que *L'Opium* (1886) et *En mer* (1887) (Rosny 1921 60-61). A travers lui, il voyait ainsi transparaître dans le thème du voyage une certaine humanité lorsqu'il lui rendait cet hommage : « Personne ne me donna cette sensation 'humaine' du voyage. Peut-être la suggérait-il particulièrement : plutôt, sans doute, la ressentis-je si fort parce qu'il était le premier coureur d'univers avec qui j'avais une petite intimité » (Rosny 1921 62). Selon Duchet, cet intérêt pour la littérature de voyage témoignait ainsi de sa valeur en tant qu'objet de consommation courante, les récits d'explorations ayant eu en effet une grande influence en Europe (Duchet 39). Paradoxalement, ces témoignages de voyageurs, tournés souvent en récits littéraires, contenaient souvent des parties entières plagiées de sources parfois incertaines et imprécises, inondant la pensée moderne de l'époque en même temps que les fictions romanesques portant sur le thème très en vogue de la découverte du monde (Duchet). Cette incertitude quant à l'authenticité des sources utilisées dans la littérature de voyage était d'ailleurs dénoncée par l'explorateur et philosophe hollandais Cornelius De Pauw

(1739-1799) dans ses *Observations sur les voyageurs*, où il faisait déjà une critique édifiante à propos de ses confrères : « On peut établir comme une règle générale que sur cent voyageurs, il y en a soixante qui mentent sans intérêt, et comme par imbécillité, trente qui mentent par intérêt, et comme par malice, et enfin, dix qui disent la vérité, et qui sont des hommes » (De Pauw 197). Ce manque d'intégrité dénoncé par De Pauw se justifiait d'autant plus en observant l'influence des récits de voyages dans le domaine de la science, puisque de nombreux savants construisaient leurs travaux sur cette littérature à l'authenticité douteuse, comme le prouvait par exemple le fondateur de la Société d'Anthropologie de Paris, Paul Broca (1824-1880), qui dans son essai intitulé *Les Races humaines* (1836) cite à de nombreuses reprises le voyageur François Levaillant (1753-1824) en abordant le sujet des peuples d'Afrique (97). Or, voici bien l'exemple d'un explorateur qui n'aurait possiblement jamais mis les pieds sur ce continent selon l'historien François-Xavier Fauvelle-Aymar, mais qui avait pourtant publié des récits sur le sujet comme son *Voyage de Monsieur Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique* paru en 1790 (Fauvelle 312). Cette dénonciation du caractère fictif et mensonger de la littérature de voyage était alors devenue un stéréotype généralisé que regrettait beaucoup l'explorateur Paul Du Chaillu dans la préface de son œuvre *L'Afrique sauvage. Nouvelles excursions au pays des Ashangos* (1868):

> La situation du voyageur qui explore des contrées inconnues est singulière et fort difficile. … [S'il] a des merveilles à raconter, de curieuses révélations à faire sur la géographie, les indigènes ou l'histoire naturelle, … ses récits sont livrés au mépris et au ridicule, comme un tissu de fictions. Tel fût l'accueil que rencontra, chez beaucoup de mes lecteurs, en Angleterre et en Allemagne, la publication du

> premier volume de mes voyages dans l'Afrique équatoriale. … En réalité, j'avais visité un pays jusqu'alors inexploré par les Européens, une région voisine de l'Équateur, à l'intérieur de l'Afrique occidentale, et ma bonne étoile m'avait mis à même d'observer les mœurs de certaines espèces d'animaux fort curieux qui ne se trouvent dans aucun autre pays. Eh bien, ce fût un tollé général contre les descriptions que j'avais faites de ces animaux inconnus. … La nouveauté du sujet effaroucha certaines critiques, et ce ne fut pas seulement tel ou tel détail d'histoire naturelle ou d'ethnologie que l'on taxa de fausseté, ce fût mon voyage même dans l'intérieur que l'on fit passer pour une fable. (Du Chaillu 1868 1)

Malgré cette accusation dont était victime la catégorie littéraire du carnet de voyage et plus particulièrement le récit d'exploration : œuvre dans laquelle était supposé figurer le témoignage de faits réels, il est intéressant d'observer que c'est bien à travers son côté partiellement fabulateur et donc fictif que ce genre littéraire se rapproche du roman préhistorique. En effet chez ce dernier, la fiction représente précisément ce qui était apprécié par le lecteur de l'époque, car ce genre romanesque faisait vivre à travers la magie de l'imaginaire des éléments scientifiques qui, pris comme tels, n'intéressaient que superficiellement le grand public comme l'explique le spécialiste du roman préhistorique Marc Guillaumie : « Ce qui frappe, en dépit de l'existence d'une incontestable mode de la Préhistoire à la fin du 19ème siècle, c'est le peu de connaissance qu'en a le public. Les noms des chercheurs, l'objet de leur questionnement, la réalité des découvertes, les thèmes principaux et les concepts en jeu sont ignorés. … L'imaginaire s'est engouffré par appel d'air » (Guillaumie 153). En somme, c'était grâce à cet « appel d'air » dans lequel

pouvaient entrer les romanciers que les connaissances sur la préhistoire atteignaient finalement la masse populaire.

2. Aspects communs entre le récit de voyage et le roman préhistorique ; la place de l'illustration

Aujourd'hui reconnue comme une sous-catégorie de la science-fiction, le roman préhistorique construit sa narration d'après une investigation approfondie des plus récentes données scientifiques disponibles, et au 19ème siècle, la jeune science de la Préhistoire se tenait au carrefour des sciences humaines et des sciences de la nature dont l'histoire naturelle et les débuts de l'anthropologie faisaient notamment partie (« Histoire de la Préhistoire »). Ces deux derniers domaines de recherches se développaient d'ailleurs largement à partir d'éléments puisés directement dans la littérature de voyage : sources dont l'authenticité était souvent douteuse selon Cornélius De Pauw. Représentant néanmoins de précieuses traces écrites permettant d'élargir divers domaines de connaissances tels que la géographie ou encore les prémisses de l'anthropologie, les récits d'explorations faisaient figures de documentations à valeur historique familièrement utilisées à des fins scientifiques, et faisaient donc partie des éléments exploités par l'Histoire pour pouvoir ainsi établir le « récit des faits, des évènements relatifs aux peuples en particulier et à l'humanité en général » comme le définissait le dictionnaire Émile Littré en 1872 (ARTFL Émile Littré *Histoire*). C'était d'ailleurs précisément dans cette optique que l'explorateur Paul Du Chaillu écrivait ses voyages, comme il l'explique dès les premières lignes de son *Voyage en Afrique. Nouvelles aventure au pays des Ashangos* (1868) : « Remonter le cours des fleuves, explorer les montagnes, … me mettre au fait des superstitions, des coutumes et du genre de vie des tribus noires qui n'ont point encore été visitées, … élargir le domaine de la science, tels

étaient les principaux objets de mon voyage sur la côte d'Afrique » (2). Des objectifs personnels qui, à travers l'acte d'écriture, exprimaient ainsi chez cet auteur une volonté de faire évoluer le concept d'Histoire tel qu'il était populairement compris à cette époque, à travers notamment une idéologie personnelle relative à la notion de progrès qu'il soulignait dès les premières pages de son œuvre. Par ailleurs, cet acte d'écriture à portée scientifique marquait également chez cet auteur le développement d'un esprit pionnier apparemment nécessaire au succès de l'œuvre à venir, car pour lui, il était inconcevable qu'un explorateur respectable réussisse sa reconversion en tant qu'écrivain s'il revenait de ses excursions les mains vides comme il le déclarait dans ces lignes : « sans conquête nouvelle, sans découverte remarquable, le voilà condamné, et son livre n'a aucune chance de trouver des lecteurs » (Du Chaillu 1868 1). Cet intérêt visiblement tourné vers une renommée littéraire représentait ainsi un point commun avec celui de nombreux romanciers, dont l'objectif était également d'attirer un lectorat. D'autre part, l'importante valeur qu'attribuait Du Chaillu à la nouveauté, au progrès et à l'élargissement de la science constituait aussi un aspect qu'affectionnaient particulièrement les auteurs de fictions préhistoriques, comme en témoignait par exemple l'un des fondateurs du roman préhistorique, Elie Berthet :

> Aujourd'hui la science a obtenu les résultats les plus précis, les plus certains … Aussi le roman de ces époques reculées est-il devenu possible, et *nous avons osé l'entreprendre*, en suivant scrupuleusement et pas à pas les indications de la science …. *On comprend combien ce travail, d'un genre absolument neuf, présentait de difficultés … nous serons heureux d'avoir été le pionnier littéraire*. (Berthet 1 ; je souligne).

C'était ainsi grâce à un même esprit aventurier que le roman préhistorique rejoignait à l'époque le récit de voyage, puisque ces deux genres littéraires partageaient un intérêt commun autant pour l'art de l'écriture que pour les progrès de la science, et ce afin de satisfaire un grand public adepte des Expositions Universelles et de nouveautés en tout genre. En somme, qu'il s'agisse d'explorer le monde préhistorique en lisant la terre « comme un livre ouvert » selon Rosny Aîné ou bien de donner à l'exploration du monde moderne une dimension romanesque d'après l'interprétation de Michèle Duchet, le récit de voyage et le roman préhistorique semblent évoluer dans un même port d'attache : celui de la fiction. Ainsi, à travers l'acte de narration, ces deux genres littéraires réussissaient à aligner au 19ème siècle deux concepts que les dictionnaires de l'époque séparaient : l'Histoire et la Préhistoire. En effet, le récit de voyage, défini par le spécialiste Stéphane Courant comme un « objet polymorphe, proche du journal intime mais ayant ses propres particularités, … suit le voyageur occidental dans ses déambulations géographiques et existentielles » (Courant 167), tendant ainsi par définition à rapporter les faits du monde contemporain à travers deux méthodes : une quête narrée « au jour le jour » ou bien sous la forme d'une « recomposition d'un souvenir », symbolisant de fait un document à caractère historique en apparaissant comme « un support d'éternité qui permet de faire revivre ce qui s'oublie » selon l'article d'Eric Etienne intitulé « Du récit de voyage au carnet de voyage ». D'un autre côté, le roman préhistorique tente de rapporter de manière plausible ce qui a été oublié, en essayant de recomposer au mieux le souvenir d'un lointain passé à travers la consultation d'archives minéralisées que représentent les fossiles, et dont la lecture s'effectue grâce aux différentes couches sédimentaires de la terre à la manière des pages d'un livre. Pour l'historienne Claudine Cohen, cet aspect se

justifie d'autant plus que « la préhistoire entretient un rapport privilégié avec la fiction romanesque », principalement parce qu'elle « réalise un discours que la science ne peut tenir. Elle double le discours scientifique afin de rapporter les objets connus à une histoire, et de faire vivre les savoirs accumulés sur les hommes préhistoriques en inventant, en recréant leurs mœurs, leurs pensées, leurs affects » (Cohen 1999 199). C'était alors sous cette approche impliquant à la fois la science et la fiction qu'il devenait possible pour l'auteur Rosny Aîné de concevoir l'Histoire et la Préhistoire comme des récits qui se réécrivent, puisque ces deux notions étaient soumises à l'influence de « jugements hasardeux », au « tâtonnement » ou encore à l'hésitation dans son essai *Les origines. La Préhistoire* (Rosny 1895 165-166). Suivant la considération de ces deux concepts à travers cet angle d'approche mis en avant conjointement par le genre du récit de voyage et celui du roman préhistorique, une série de points communs rapprochent ces deux formes de littérature. En comparant les œuvres et les idéologies de deux importantes figures de ces genres littéraires que sont l'explorateur Paul Du Chaillu et le romancier J.-H. Rosny Aîné, il s'avère en effet intrigant d'observer la manière dont s'opérait un traitement parallèle de thèmes abordant l'évolutionnisme et le concept de « l'homme-animal primitif ». Chez le romancier comme chez l'explorateur, cette entreprise se basait notamment sur une approche pragmatique.

Dans le cas de la fiction préhistorique, il est intéressant de voir que l'écrivain se rapproche effectivement du savant selon Guillaumie, qui souligne « sa méticulosité, son souci de la cohérence, son goût pour les hypothèses menées jusqu'au détail de leurs conséquences » (Guillaumie 165), car il est vrai que l'écriture du roman préhistorique requiert matériellement un lourd investissement en termes de temps et de travail. Les

nombreuses lectures sur le sujet, les visites effectuées dans les terrains de fouilles et les musées, les contacts développés avec les préhistoriens, tout cela fait partie d'une imposante recherche préparatoire qui se veut être exploitée à la fin dans son entièreté, car « il faut que le sérieux de la documentation soit affiché, que l'investissement ne soit pas perdu » (Guillaumie 217). Dans le cas de Rosny Aîné, cette perspective se dégageait notamment par l'élaboration méthodique d'un travail d'observation préparatoire précédant l'écriture de ses romans préhistoriques, comme il l'explique dans les lignes suivantes tirée de *Les origines. La Préhistoire* :

> La nature veut être questionnée de bonne foi, humblement, et le secret de l'énigme est la récompense de l'effort loyal. C'est avec des procédés de cuisine, des manipulations d'artisans, de petits travaux de ménagères qu'on s'attaque au monde des forces. C'est en creusant le sol, comme des mineurs ou des terrassiers, qu'on fait apparaître le témoignage des temps évanouis. La pierre, la corne, le squelette, la coquille, tels sont les humbles témoins. Mais, soumis au contrôle expérimental, ce sont de bons témoins, honnêtes, incorruptibles. (Rosny 1895 166-167)

Cette méticulosité du romancier transparaissait également chez Paul Du Chaillu, qui abordait lui aussi ses explorations d'après un travail préparatoire conséquent. Dans la préface de son récit de voyage en Afrique équatoriale, le naturaliste prenait en effet le soin particulier de décrire au lecteur le sérieux de son entreprise :

> Pour me mettre à la hauteur d'une semblable tâche, j'entrepris une étude spéciale des instruments scientifiques. Cette connaissance me fournissait les moyens de

> me diriger dans mon voyage, par les observations astronomiques et les calculs estimatifs de route. Je me procurai en même temps l'outillage complet dont j'avais besoin pour atteindre ce but, … J'appris aussi la pratique de la photographie. (Du Chaillu 1868 12)

Cet étalage de connaissances et de techniques censé justifier aux yeux du lecteur un investissement personnel sérieux de l'auteur démontrait ainsi l'idée d'une œuvre entreprise « avec une précision scientifique » comme l'écrivait l'explorateur (Du Chaillu 1868 11). Cette méthodologie de l'exploration qui s'apparentait à celle des romanciers de la préhistoire se voyait ainsi directement mise en scène dans certaines fictions du 20ème siècle, comme le démontrait par exemple l'anglais Arthur Conan Doyle (1859-1930), qui s'inspirait visiblement du genre du carnet de voyage pour narrer les aventures de ses personnages incarnant des explorateurs britanniques dans *Le monde perdu* (1912) :
« Nous sommes en pleines merveilles, les phénomènes les plus merveilleux se succèdent sans arrêt. En guise de papier, je ne possède que cinq vieux carnets avec une petite quantité de feuillets, et je ne dispose que d'un stylo ; ... l'essentiel consiste à écrire pour l'immortalité le récit véridique de nos aventures » (129).

A cette approche commune liée au thème de l'exploration et de l'écriture venait encore s'ajouter un autre élément rattachant de manière plus significative le récit de voyage avec le roman préhistorique : l'illustration. Chez Paul Du Chaillu, l'importance de cet élément était clairement soulignée lorsqu'il précisait emporter avec lui « tout le matériel nécessaire pour tirer deux mille dessins » car il réalisait bien « toute l'importance d'une reproduction fidèle des sites, des habitants et des animaux » (Du Chaillu 1868 12) pour ses lecteurs. Alors que cet élément de documentation visuelle apparaît comme un outil

incontournable du récit de voyage, cet artefact se montre également important dans la fiction préhistorique selon Guillaumie (217), qui souligne son omniprésence comme un phénomène ayant toujours accompagné ce style littéraire depuis sa création. Parallèlement à cette présence commune de l'illustration s'ajoutaient également d'autres similarités liées au contenu même des dessins, car en observant par exemple l'illustration présentée en couverture d'une édition du roman de *La guerre du feu* de Rosny Aîné avec une autre extraite du récit de voyage de Paul Du Chaillu intitulé *Wild Life Under The Equator* (1869), on remarque des similarités relatives à la mise en scène des sujets dessinés tout en constatant la thématique commune du face à face de l'homme avec la bête (Voir fig. 34 et fig. 35). Ces deux illustrations théâtralisent de plus des icônes cousines du monde animal : l'ancestral mammouth chez Rosny Aîné, et l'éléphant d'Afrique chez Du Chaillu qui représente une espèce parente de cette créature. Visuellement, il est ainsi remarquable de voir que ces deux créatures se tiennent de la même manière en arrière-plan, faisant tantôt face à l'homme préhistorique chez Rosny Aîné, tantôt face à l'homme contemporain chez Du Chaillu. Suivant les similitudes de ces représentations, l'idée évoquée par l'aventurier de reproduire fidèlement les animaux des « régions éloignées » (Du Chaillu 1868 12) apparaît alors parallèlement comme une volonté analogue dans la construction de la fiction préhistorique avec le cas de *La guerre du feu*. De manière remarquable, cette figuration de l'animal théâtralisant l'idée d'un monde éloigné à la fois dans l'espace mais aussi dans le temps semblait se renforcer davantage avec l'un des premiers portraits scientifiques du mammouth réalisé en 1862 par le naturaliste anglais Benjamin Waterhouse Hawkins (1907-1894), qui représentait encore la bête dans une posture sensiblement analogue (Voir fig. 36).

3. La question de l'homme primitif et du chaînon manquant dans le récit de voyage et le roman préhistorique

Plus surprenant encore que ce thème de l'illustration, la convergence de l'Histoire et de la Préhistoire à travers le récit de voyage et le roman préhistorique paraissait s'entériner encore davantage lorsque se trouvait abordée la question des origines de l'homme et de sa primitivité biologique. Lors de son voyage en Afrique, l'aventurier Du Chaillu montrait effectivement un intérêt explicite pour ce sujet :

> Etudier l'homme primitif, me mettre au fait des superstitions, des coutumes et du genre de vie des tribus noires qui n'ont point encore été visitées, chasser le gorille, observer ses allures, découvrir ses repaires, approfondir la nature de tous ces grands singes dont il est le type le plus terrible et dont la ressemblance avec l'homme nous frappe d'étonnement et presque d'horreur (Du Chaillu 1868 2).

Tels étaient les objectifs de cet explorateur pour qui l'ancienneté de l'homme et sa promiscuité avec le singe apparaissaient comme un sujet incontournable à traiter. Fortement influencée à l'époque par les doctrines évolutionnistes, c'était dans cette région inconnue de l'Afrique que cette ancienneté se montrait particulièrement remarquable aux yeux de Du Chaillu, car selon ses propres mots : « Il n'y a pas une seule partie de l'Afrique, jusqu'ici visitée par les voyageurs, où le nègre existe aussi réellement à l'état primitif que dans les pays que je viens d'explorer » (Du Chaillu 1868 7). Un concept de primitivité de l'homme qui existait déjà avant le 19ème siècle, mais qui depuis l'avènement de la préhistoire en tant que nouveau champ scientifique se trouvait insufflé d'un nouvel entendement dans un cadre biologique, moléculaire mais aussi temporel à travers l'évolutionnisme popularisé par Charles Darwin. La notion de « primitivité », qui

révélait davantage un caractère génétique d'ancienneté à partir de la seconde moitié du 19ème siècle, transparaissait ainsi particulièrement chez l'homme que l'on disait « sauvage » : un terme définissant d'une manière générale à cette époque « certains peuples qui vivent ordinairement dans les bois, presque sans religion, sans loi, sans habitation fixe, et plutôt en bêtes qu'en hommes » (ARTFL Dictionnaire de l'Académie française 1835 *Sauvage*). C'était ainsi en apparaissant dans les récits de Du Chaillu sous les traits de l'indigène noir africain que « l'homme sauvage », cet être plus proche de la bête que de l'homme selon les dictionnaires de l'époque, se montrait soudainement transformé en une entité de grande ancienneté, autrement dit « préhistorique » à travers le terme de « primitif ». Cette affiliation anachronique « homme sauvage » / homme préhistorique apparaissait également chez Rosny Aîné dans son premier essai théorique sur la préhistoire :

> Par une fortune qui ne laisse pas que d'être étonnante, ce siècle où l'homme s'inquiète de ses origines, offre encore, dans un tableau d'ensemble, les divers stades d'humanité que les fouilles de la terre nous montrent en succession. A peu de chose près, chaque groupe préhistorique trouvera son correspondant parmi les peuples et les peuplades barbares (Rosny 1895 169-170).

Le terme « barbare » qu'utilise ici l'écrivain était au 19ème siècle un synonyme commun du mot « sauvage », tout en désignant de manière plus approfondie un être « sans humanité, cruel » (ARTFL Émile Littré 1872-77 *Barbare*). Indépendamment des dénominations et des degrés d'humanité accordés, c'était indubitablement dans une perspective régressive que Rosny Aîné voyait en l'homme primitif un homme « sauvage » ou « barbare », traçant de fait une ligne chronologique partant directement du

passé vers le présent, alors que de son côté, Paul Du Chaillu voyait en « l'homme sauvage » un homme « primitif » au sens « préhistorique » du terme suivant l'entendement qui lui était donné par le darwinisme, traçant ainsi une ligne directionnelle inverse de celle du romancier en projetant son regard sur « l'homme sauvage » du présent vers le passé. Assurément, ce concept affiliant dans une circulation à double sens l'homme préhistorique avec « l'homme sauvage » représentait véritablement un phénomène anachronique singulier, inondant de plus la pensée contemporaine à travers les musées, les expositions universelles ainsi que ses parcs anthropologiques depuis la seconde moitié du 19ème siècle jusque dans les années 1930. C'est ainsi en comprenant cette formation évolutive de l'humanité basée sur un système de comparaisons où dialoguaient ensemble le passé préhistorique avec le monde contemporain qu'apparaissait un effet miroir entre l'homme préhistorique et l'homme dit « sauvage ». A travers ce phénomène idéologique qui générait un lien temporel entre les concepts de Préhistoire et d'Histoire dans l'entendement des origines de l'homme et de la diversité des races humaines, un processus idéologique superposant les peuples contemporains avec les restes fossilisés des peuples préhistoriques commençait alors à prendre forme aussi bien chez les savants évolutionnistes comme Darwin et ses successeurs que chez les philosophes des sciences comme Rosny Aîné, qui illustrait d'ailleurs ce phénomène dans ce passage abordant le sujet des hommes préhistoriques vivant dans les époques très reculées du « Chelléen »[21] et du « Moustier »[22] dans *Les origines. La Préhistoire* :

[21] En référence à un gisement fossilifère situé à Chelles, en Seine-et-Marne.
[22] En référence à un gisement fossilifère situé à Moustiers-Sainte-Marie, dans les Alpes de Haute-Provence.

> Telle peuplade africaine et telle tribu australienne réalisent un type comparable à ce que fût l'homme au début du Chelléen — tandis que telle autre raconte presque trait pour trait l'histoire du Moustier. … Hottentots et Australiens, Cafres et Boschimans, … races à tête courte ou à tête longue, d'intelligence à peine supérieure à l'animal ou douées des facultés qui ont permis de créer le formidable outillage de notre industrie et de notre guerre, tout cela forme une étroite chaîne qui nous permet encore d'apercevoir l'humble origine. (Rosny 1895 170-171)

Cette recherche de « l'humble origine » de l'homme représente ainsi un aspect commun important dans les œuvres de Rosny Aîné et de Paul Du Chaillu, dont les récits de voyage en Afrique laissent transparaître les courants philosophiques évolutionnistes qu'abordent aussi d'une manière générale les romans sur la préhistoire.

II. Conceptualisations de l'homme-singe préhistorique

1. Mise en scène du gorille comme concept de l'homme-singe par Rosny Aîné et Paul Du Chaillu

A travers le regard de ces deux auteurs sur l'évolution humaine et « l'homme sauvage » se dégageaient alors des spéculations personnelles quant à l'existence présumée du chaînon manquant de l'espèce humaine, initialement conceptualisé par Darwin comme un être marquant le passage de l'animal vers l'homme dans son œuvre *La descendance de l'homme*. Cet ouvrage, qui dès sa parution avait créé un bouleversement idéologique dans la pensée occidentale, mettait en valeur la filiation de l'humanité avec le monde animal dont les primates en particulier, mais sans préciser lequel. Cet être hypothétique, un entre-deux situé à la fois dans le monde animal et dans celui de l'homme, se dégageait donc partiellement du domaine de la Préhistoire sémantiquement parlant, puisque ce concept se concentrait très précisément sur l' « Histoire de l'homme avant les temps où l'on a des documents ou traditionnels ou écrits » (ARTFL Émile Littré 1872-77 *Préhistoire*), semblant exclure de fait tout caractère d'animalité. Afin d'élucider le mystère lié au concept de l'homme-animal primitif, il s'avérait donc nécessaire d'inclure l'animal dans l'étude de l'homme comme le spécifiait Julien Virey dans son *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*, en déclarant que « pour le retrouver, il faut l'étudier dans le singe ; c'est là que nous découvrons les premiers linéaments de l'homme physique et animal » (23).

Dans un contexte où la convergence des concepts d'Histoire et de Préhistoire rendait trouble la frontière entre l'homme contemporain et l'homme préhistorique, l'étude du singe approfondissait les spéculations sur l'évolution humaine en y faisant entrer le

domaine de la zoologie : un champ de recherche spécifiquement défini en 1835 comme une « partie de l'histoire naturelle qui a pour objet les animaux » (ARTFL Dictionnaire de l'Académie française *Zoologie*) et qui semblait distinguer de fait la sphère privilégiée de l'humain. Si la ressemblance du singe avec l'homme est soulignée depuis l'Antiquité, elle prenait résolument un nouvel essor au 19ème siècle sous l'influence du darwinisme. C'était ainsi en élaborant diverses théories à propos de cet hypothétique homme-singe que l'intérêt des savants s'orientait rapidement vers un terrain voisin de la préhistoire de l'homme : celui des animaux disparus avec « la paléontologie », afin de retrouver sous terre les restes minéralisés de quelque primate ancien susceptible de prouver l'« humble origine » animale de l'homme (Rosny 1895 171). Etablie comme une discipline scientifique au 19ème siècle par le géologue Georges Cuvier, la paléontologie désignait bien au départ « l'étude des animaux qui vivaient avant le déluge, et dont on retrouve les ossements et les débris fossiles enfouis dans les diverses couches de terre qui forment la mince écorce de notre globe » selon la définition initialement proposée par le personnage du diable Asmodée dans *Paris avant les hommes* (1861) de Pierre Boitard (3), et que le dictionnaire Émile Littré reprenait plus tard comme une « partie de l'histoire naturelle traitant des races d'animaux et de végétaux dont les débris sont ensevelis dans les anciennes couches du globe terrestre et qui n'existent plus » (ARTFL Émile Littré 1872-77 *Paléontologie*). Ce nouveau domaine de recherche s'avérait néanmoins décevant lorsqu'il s'agissait de retrouver précisément les débris hypothétiquement laissées par les anciennes créatures de la catégorie des primates, et c'était ainsi pour combler ce vide qu'à l'instar des concepts d'Histoire et de Préhistoire, la zoologie et la paléontologie se dirigeaient elles-aussi vers une convergence similaire que le préhistorien Marcellin Boule

justifiait dans ces propos tenus en 1923 dans *Les Hommes Fossiles; Éléments De Paléontologie Humaine* :

> On voit que les découvertes paléontologiques relatives aux Singes sont relativement peu nombreuses. … la Paléontologie, il faut le reconnaître, nous est d'un assez faible secours dans l'œuvre de reconstitution de l'histoire des Primates. La zoologie nous fournit ici beaucoup plus d'éléments que la Paléontologie, car la nature actuelle nous montre plus de variations et une richesse bien plus grande de formes transitoires que la nature passée, du moins d'après ce que nous savons de celle-ci. (89)

A travers cette recherche de formes transitoires, la science du vivant finissait en quelque sorte par rejoindre celle de la mort avec cette alliance de la zoologie avec la paléontologie. Une union singulière d'où allaient émerger diverses doctrines censées percer le mystère des origines en faisant tantôt passer l'homme pour un animal, tantôt l'animal pour un homme avec le cas du singe. C'était ainsi sous l'influence de ces convergences inondant peu à peu la pensée occidentale que le plus grand primate du monde actuel se retrouvait pris dans une effervescence théorique évolutionniste unique en son genre, générant de profondes perturbations idéologiques depuis sa découverte par l'Occident au 19ème siècle jusqu'au milieu du 20ème siècle. Dernier primate révélé de type anthropomorphe ou anthropoïde, autrement dit « à forme humaine », le terme « gorille » tire son étymologie d'un récit de voyage datant de l'Antiquité intitulé *Le Périple de Hannon* (cité dans Figuier 1869 576). Durant son périple, ce voyageur carthaginois avait effectivement rencontré sur les côtes d'Afrique des êtres à forme humaine dont il avait réussi à capturer vivantes quelques femelles. Véritables « femmes velues » à ses yeux, il

avait ainsi décidé de les nommer telles quelles à travers l'appellation de « gorilles » (ARTFL Émile Littré 1872-77 *Gorille*), avant de finalement prononcer leur mise à mort et de les dépecer pour faire cesser leur comportement jugé trop agressif. Selon le naturaliste et philosophe grec Pline, leurs peaux furent ensuite suspendues dans le temple de Junon, et ce nom de « gorilles » fût plus tard changé en celui de « gorgones »[23] (ARTFL Émile Littré 1872-77 *Gorgone*). Lors de la prise de Carthage, l'histoire raconte que deux de ces peaux se trouvaient encore dans le célèbre temple (Decaisne 187). Mais quelles qu'aient pu être ses anciennes dénominations, le gorille était populairement défini au début du 20ème siècle comme un « grand singe dont la forme approche le plus de la forme humaine et qu'on trouve dans plusieurs contrées de l'Afrique » (ARTFL Dictionnaire de l'Académie française 1932 *Gorille*). Une proximité avec notre espèce qui lui avait notamment valu une renommée presque instantanée, car représentant un phénomène véritablement marquant aussi bien dans l'histoire de la zoologie que dans celle de l'anthropologie. Cette singulière découverte scientifique prenait en outre des allures de roman d'aventure, car elle se trouvait popularisée par la littérature grâce aux récits d'explorations de Paul Du Chaillu : premier naturaliste européen à avoir eu le courage d'aller chasser cet animal à la fois mystérieux et effrayant. Cette créature à l'exceptionnelle apparence humaine dérangeait d'ailleurs le chasseur qui, le doigt sur la gâchette, ressentait toujours cet inquiétant malaise lors de ses traques :

> Je sentis, je l'avoue, au premier gorille que j'aperçus, ma conscience se soulever comme si j'eusse été armé pour commettre un meurtre. Il courait sur ses jambes

[23] Mot d'origine grecque signifiant « terrible », « vif ». Terme de mythologie. Nom de trois femmes, Méduse, Euryale et Sthényo, ayant le pouvoir de pétrifier ceux qui les regardaient.

> de derrière, la tête courbée, le corps incliné en avant, absolument pareil à un homme qui, les cheveux au vent, se sauve pour éviter la mort. Ajoutez à cela ce cri terrible qui, dans sa sauvagerie, a quelque chose d'humain, et vous ne serez pas surpris si les indigènes professent les superstitions les plus étranges au sujet de ces 'hommes des bois'. (Du Chaillu 1875 60)

Ce sentiment de malaise ressenti intérieurement devant ces « hommes des bois » retranscrivait ainsi de manière significative l'ambiguïté générale régnant chez les savants de l'époque à propos des grands singes de la catégorie des anthropoïdes, comme l'était par exemple à l'égal du gorille l'orang outang[24] (Voir fig. 37). Des créatures qui par leur silhouette évoquaient assurément dans l'imaginaire populaire « quelque chose d'humain » comme le disait lui-même Du Chaillu, et il suffisait d'ailleurs pour se le prouver de regarder les dictionnaires de l'époque au sein desquels il était possible de retrouver cette appellation d' « homme des bois » incluse dans la définition de « l'homme ». Une intégration pouvant paraître logique sur un plan lexical, mais qui révélait tout son paradoxe en désignant clairement en 1835 un animal et non un homme, car il s'agissait effectivement du « nom donné vulgairement à l'orang-outang, et qu'on applique aussi à d'autres grands singes » (ARTFL Dictionnaire de l'Académie française 1835 *Homme*). Une présence animale placée donc au sein même de la définition sémantique de l'homme sans pour autant le désigner, voici toute l'antinomie de cette expression qui finissait quelques années plus tard par se doter finalement d'une valeur humaine au sens figuré, comme le montrait en 1872 le dictionnaire Émile Littré : « Homme des bois, l'orang-outang ; et, par plaisanterie, un homme rustre, gauche, etc. »

[24] Espèce de grand primate au poil roux et endémique de l'Asie du sud.

(ARTFL Émile Littré 1872 *Homme*). Un indice d'humanité qui, malgré son second degré, franchissait alors clairement les limites du monde animal pour entrer dans cet univers longtemps fermé de l'humain et des caractéristiques qui lui sont propres. De plus, cette appellation d' « homme des bois », qui pouvait dès lors désigner à la fois l'être humain au sens figuré et le grand singe au sens propre, réduisait encore davantage la barrière placée depuis si longtemps entre le monde animal et celui de l'homme en intégrant plus tard à sa définition l'indication linguistique suivante : « Quand il est joint à un nom par la préposition DE, il sert à marquer la profession, l'état ou les qualités bonnes ou mauvaises d'un homme » (ARTFL Dictionnaire de l'Académie française 1932 *Homme*). Un détail linguistique qui à partir de 1932 semblait alors exclure tout caractère animal pour se recentrer sur l'homme seul, révélant ainsi de manière frappante qu'en l'espace d'un siècle, soit entre le 19ème et le 20ème siècle, l'expression « homme des bois » évoluait progressivement de l'animal vers l'humain à travers les dictionnaires, et dont le résultat était visible dans la 8ème édition du dictionnaire de l'Académie française qui listait ladite expression parmi des qualifications exclusivement attribuées à l'homme : « Homme de guerre. ... Homme d'Église. ... Homme de lettres. … Homme des bois. … » (ARTFL Dictionnaire de l'Académie française 1932 *Homme*). C'était ainsi installé parmi les professions, les états ou encore les qualités humaines que l'expression « homme des bois » témoignait de l'ambiguïté idéologique qui régnait à l'époque à propos du singe anthropoïde et l'homme. Utilisée par Du Chaillu pour désigner le plus grand représentant du monde primate, cette expression était symptomatique de la montée des théories évolutionnistes qui grandissaient au carrefour de divers domaines scientifiques abordant la question du genre humain. Des domaines tels que l'anthropologie, l'histoire et la

préhistoire, la zoologie et la paléontologie, qui par leur contribution ont fait émerger le concept d'un être hybride homme-singe que certains savants tels que l'allemand Ernest Haeckel pensaient d'ailleurs être toujours en vie quelque part dans le monde, proche des tropiques et attendant d'être retrouvé par de téméraires aventuriers comme Paul Du Chaillu (Haeckel *Histoire de la création* 326). C'était ainsi dans ce contexte particulier que le gorille, autrement dit le singe ressemblant le plus à l'homme selon les dictionnaires de l'époque, pouvait être vu comme un représentant du chaînon manquant chez le genre humain, autrement dit un « homme des bois » primitif. Cette nouvelle conception fusionnant les représentations liées au monde contemporain avec celles relatives à la préhistoire transparaissait d'ailleurs dans les récits de Du Chaillu, lorsqu'il s'exprimait sur la férocité d'un jeune gorille capturé : « Voilà, me disais-je, un bel échantillon de l'homme-singe ! » (Du Chaillu 1875 201). Cet alignement du concept de l'homme-singe primitif sur l'image du gorille était également véhiculé par le romancier Rosny Aîné, qui attribuait à l'homme préhistorique des qualités directement tirées de ce primate lorsqu'il affirmait que durant la préhistoire, cet être « offrait déjà des variétés sensibles — *doué ici de la force du gorille, et d'une puissante stature, là plus frêle*, plus dépendant de la ruse — résumant enfin des caractères dont devaient sortir les milles diversités de l'heure actuelle » (Rosny 1895 14 ; je souligne). Par la nature singulière du gorille, ce nouvel animal renvoyait ainsi à une image de l'homme préhistorique qui prenait notamment forme dans la fiction préhistorique et le récit d'exploration.

Cette superposition des représentations se traduisait particulièrement dans la fiction préhistorique de Rosny Aîné intitulée *La guerre du feu*, dans laquelle l'auteur met en scène un mystérieux peuple appelé « Les Hommes-au-Poil-Bleu » : des êtres primitifs

hybrides situés entre l'homme et l'animal, et dont les analogies avec le gorille se révèlent frappantes dès lors qu'on les compare aux portraits établis dans les récits d'explorations de Paul Du Chaillu. C'est alors en analysant ensemble les œuvres de ces deux auteurs publiées durant un contexte historique idéologiquement influencé par l'évolutionnisme que se révèle un intrigant processus de transformation de la bête vers l'homme sous le prisme d'un imaginaire à la fois scientifique et populaire, et dont l'originalité résidait également dans un phénomène inverse incluant parallèlement la métamorphose de l'homme vers la bête.

Tandis que l'homme était généralement placé au-dessus du monde animal et défini dans les dictionnaires populaires de l'époque « par rapport aux sentiments, aux passions, aux vicissitudes, aux infirmités qui sont communes à tous les hommes, inhérentes à leur nature » (ARTFL Dictionnaire de l'Académie française 1835 *Homme*), cette distinction perdait son caractère privilégié et spirituel pour se voir modifié en l'espace de quelques décennies en un « animal raisonnable qui occupe le premier rang parmi les êtres organisés » (ARTFL Émile Littré 1872-77 *Homme*). C'était alors sous cette image fusionnant l'idée d'un « animal raisonnable » soumis néanmoins « aux sentiments et aux passions » que Rosny Aîné théâtralisait pour ses lecteurs « Les Hommes-au-Poil-Bleu » : un peuple à la fois mystérieux et dangereux, et dont le portrait érigé dans *La guerre du feu* se confond remarquablement avec les descriptions du charismatique gorille par l'explorateur Paul Du Chaillu.

Que l'on se mette à lire le roman préhistorique de Rosny Aîné ou bien les récits d'explorations de Paul Du Chaillu, nombreuses sont en effet les analogies qui apparaissent dès lors que sont comparés d'un côté le portrait imaginé par le romancier des

personnages primitifs nommés « Les Hommes-au-Poil-bleu », et de l'autre les descriptions des gorilles faites par l'explorateur. Ces analogies s'amorcent notamment lorsqu'est abordé le thème du décor : autrement dit l'habitat de ces deux créatures. Dans *La guerre du feu*, les personnages principaux Naoh ainsi que ses deux compagnons, Gaw et Nam, se joignent durant leur voyage à une tribu locale. La troupe primitive s'aventure alors dans le repaire isolé des « Hommes-au-Poil-Bleu » : un territoire vallonné, montagneux, occupé par « une forêt redoutable et profonde » et fermé par « une muraille de lianes, d'épines, d'arbustes » (Rosny 1911 311). Un décor aussi fermé qu'inquiétant qui ressemblait au repaire des mystérieux « hommes des bois » de Du Chaillu, qui décidait pour sa part de s'aventurer « parmi les tribus des montagnes qui avoisinent les bords de l'Ovenga,[25] où le gorille se rencontre plus fréquemment que partout ailleurs » (Du Chaillu 1863 427). La réclusion de ces créatures concorde ainsi avec celle des personnages de Rosny Aîné, puisque ces primates vivent dans « les vallées profondes bien boisées ou sur les hauteurs très escarpées ... les parties les plus solitaires et les plus sombres des jungles épaisses » (Du Chaillu 1863 392) d'un territoire presque aussi méconnu que le monde de la préhistoire au 19ème siècle : l'intérieur de l'Afrique équatoriale. Le sentiment d'inconnu qui se dégage de ces deux mondes transparaît d'ailleurs de manière comparable dans les œuvres des deux auteurs. Du côté de la préhistoire pour commencer, où l'existence des « Hommes-au-Poil-Bleu » se montre énigmatique pour la tribu locale comme le montrent ces lignes : « la femme-chef croyait que ni la plaine ni la montagne ne contenaient des hommes : mais la forêt en nourrissait quelques hordes. … leur âme était très obscure ; ils ne connaissaient pas la guerre ; ils ne

[25] Rivière africaine.

mangeaient pas de chair et vivaient sans traditions » (Rosny 1911 314). Ce même caractère mystérieux se dégage aussi à propos du gorille dans les récits de voyage de Du Chaillu, où l'aventurier déclare à ses lecteurs que ce primate est effectivement « un animal à peine connu du monde civilisé, et que les hommes blancs n'avaient jamais chassé ! » (Du Chaillu 1863 132). Se positionnant dès lors en pionnier, l'explorateur part traquer la créature dans son repaire fermé (Du Chaillu 1863 392), accomplissant de ce fait une « conquête nouvelle » et une « découverte remarquable » pour reprendre ses termes, et qui déterminaient pour lui deux facteurs de réussite pour tout auteur de récit de voyage comme il le déclarait plus tard dans *L'Afrique sauvage. Nouvelles excursions au pays des Ashangos* (Du Chaillu 1875 1). C'est d'ailleurs grâce à cette volonté d'accomplissement et à son engagement pour les progrès de la science que les récits de l'aventurier se sont rapidement popularisés comme sources tangibles auprès de nombreux savants tels que Louis Figuier (1819-1894) qui, dans son œuvre sur *Les mammifères* (1869), établit au grand public du 19ème siècle un historique de la bête :

> Il n'y a pas longtemps qu'on a des notions précises sur le Gorille. Jusqu'à ces dernières années, l'histoire de ce monstrueux habitant de l'Afrique équatoriale était restée entourée de mystère et de contradictions sans nombre ; les spécimens qu'on en avait reçus en Europe et en Amérique avaient donné lieu à de grands débats. En 1864, M. Paul du Chaillu, fils d'un marchand européen établi au Gabon, a publié des renseignements pleins d'intérêt sur ces animaux extraordinaires. … C'est à ce voyageur que nous emprunterons les détails les plus intéressants sur le Gorille. (575-576)

Ce vif intérêt populaire pour le gorille s'affichait d'autant plus à l'époque par le vide scientifique qui l'entourait, car avant les données recueillies par cet aventurier, l'existence de cet animal était mentionnée à travers de maigres détails comme le relatait l'auteur Camille Flammarion dans ses *Contemplations scientifiques* (1887) :

> Il a été découvert par un missionnaire américain, Savage, qui, vers 1847, explorait les bords du fleuve du Gabon. Se trouvant chez un de ses collègues, nommé Wilson, ce voyageur eût l'occasion d'examiner des crânes d'une grande espèce de singe qu'il fut tenté d'abord de considérer comme une sorte d'orang. Mais bientôt, grâce aux renseignements fournis par les nègres de la tribu de Mpongwé, il put se convaincre qu'il y avait dans cette région, couverte de forêts, deux grands singes anthropomorphes, que les naturels distinguaient sous le nom de Engé-cka et de Engé-ena, et dont l'un, vivant dans le voisinage de la côte, n'était autre que le chimpanzé, connu depuis longtemps, tandis que l'autre, retiré dans l'intérieur du pays, n'avait jusqu'alors été signalé par aucun naturaliste. (160)

L'opacité des connaissances sur gorille et la contribution du peuple indigène local pour attester l'existence de la bête constituaient remarquablement deux éléments que l'on retrouvait également dans les descriptions romancées des « Hommes-au-Poil-Bleu » de Rosny Aîné. En effet, lorsque les personnages principaux du roman pénètrent leur repaire, ce sont les sages de la horde locale qui relatent aux héros la terrible réputation de ces créatures : « le plus vieil homme de la horde parla. Il dit la force des Hommes-au-Poil-Bleu et leur colère effroyable … [ils] étaient terribles lorsqu'on les attaquait, qu'on leur barrait le passage ou qu'ils démêlaient un acte hostile » (Rosny 1911 311). Cette réputation correspondait d'ailleurs avec celle rapportée par Du Chaillu lorsqu'il évoquait

les « hommes de bois » d'Afrique équatoriale dans ce passage extrait de *L'Afrique occidentale : nouvelles aventures de chasse et de voyage chez les sauvages* : « Pendant bien des années, j'avais entendu parler du terrible rugissement du gorille, de sa force indomptable et de sa fureur aveugle quand il n'est que blessé » (59). Ces analogies s'accentuaient encore davantage lorsqu'à l'image des « Hommes-au-Poil-Bleu », le primate symbolisait aussi une menace pour les peuples locaux : un véritable « monstre dont la férocité, la force et la ruse avaient fait si souvent le sujet de l'entretien des indigènes » selon les dires de l'explorateur (Du Chaillu 1863 132), et dont la dangerosité extrême la rendait par ailleurs capable de rivaliser avec une icône du règne animal comme il l'indiquait dans ces lignes : « Je savais que nous allions nous mesurer contre un animal que redoute même le terrible léopard des montagnes, … et qui peut-être a banni le lion de ces contrées ; car le roi des animaux, si répandu partout en Afrique, ne se rencontre pas sur les domaines du gorille » (Du Chaillu 1875 59). Cette hypothèse du singe chasseur de fauves semblait ainsi avoir séduit Rosny Aîné lorsqu'il inventait plus tard, dans *La guerre du feu*, d un comportement similaire chez ses colosses préhistoriques, dont « l'instinct les irritait contre les fauves » (Rosny 314) et qui leur donnait similairement la capacité de faire reculer « le roi des animaux » dans cette description du mâle dominant : « il était celui à qui les autres mâles ne résistaient plus depuis bien des saisons, qui les menait à travers la forêt, choisissant les routes ou les haltes, faisant reculer les lions » (Rosny 1911 314). En marge de la présence discrète de ces puissantes créatures dans le roman de Rosny Aîné et les récits de Du Chaillu, leur relation de voisinage avec les tribus autochtones révélait également une tension comparable. Ainsi dans *La guerre du feu*, les héros Naoh, Nam et Gaw apprennent les

règles à respecter face à elles par le sage de la horde locale : « Les pères de nos pères, conclut-il, ont vécu sans guerre dans leur voisinage. Ils leur cédaient le chemin dans la forêt… [mais] par-dessus toutes choses, il ne fallait pas prendre la même route qu'eux ni passer au travers de leur campement » (Rosny 311-312). Dans les récits de Du Chaillu, la pérennité ambiguë de cette relation de voisinage était aussi mise en lumière par l'explorateur, lorsqu'il indiquait par exemple à ses lecteurs que « ces animaux s'avançaient même jusqu'au village, le matin, de bonne heure. … mais il est difficile de les approcher ; le moindre bruit leur donne l'éveil et les fait fuir. Vous pouvez par hasard vous trouver face à face avec un mâle ; mais alors une lutte avec lui est inévitable » (Du Chaillu 1863 273). Cette cohabitation fragile, qui semble reposer sur la réciprocité d'une ignorance mutuelle, se voit néanmoins rompue lorsqu'une rencontre devient inévitable. La première entrevue de l'aventurier avec celui qu'il considérait comme un représentant de l'homme-singe apparaît alors de manière théâtrale dans cet extrait :

> Les broussailles s'écartèrent des deux côtés, et soudain nous fûmes en présence d'un énorme gorille mâle. Il avait traversé le fourré à quatre pattes ; mais quand il nous aperçut, il se redressa de toute sa hauteur et nous regarda hardiment en face. C'est une apparition que je n'oublierai jamais. … Tel apparût devant nous ce roi des forêts de l'Afrique (Du Chaillu 1863 145-146).

La valeur spectaculaire émanant de cette entrée en scène de la bête se voyait également retranscrite dans les représentations scientifiques, comme dans l'œuvre du naturaliste anglais John George Wood (1827-1889) intitulée *Natural History of Animate Creation* (1885) par exemple (Voir fig. 38), où le portrait du gorille révèle des analogies avec la mise en scène des « Hommes-au-Poil-Bleu » dans *La guerre du feu*. En effet, la position

accroupie de la créature dans l'illustration de Wood, plaçant ses jambes à moitié allongées sur le sol ainsi que la position des bras de l'animal reposant sur une racine réapparaissent dans ce passage narrant la venue de l'homme primitif bleu :

> Des branches bruirent ; il surgit une créature souple et puissante. Personne n'aurait pu dire si elle était survenue à quatre pattes comme les bêtes velues et les reptiles, ou à deux pattes comme les oiseaux et les hommes. Elle semblait accroupie, les membres postérieurs à moitié allongés contre le sol, les membres d'avant en retrait, posés sur une grosse racine. La face était énorme, … : chacun des quatre membres se terminait par une main. Le poil, sombre, … couvrait tout le corps. (Rosny 1911 313-314)

Cet effet de mimétisme se renforce d'autant plus par un mode de déplacement aussi identique dans son ambivalence, car à la fois quadrupède[26] et bipède,[27] et qu'évoquent ensemble Rosny Aîné et Du Chaillu pour parler de leurs bêtes humanoïdes. Mis à part le cadre particulier de cette mise en scène, ce sont surtout les analogies d'ordre anatomique entre les deux créatures qui s'avèrent les plus remarquables. Le portrait commun de ces terrifiants personnages s'amorce ainsi à travers leur regard pour commencer, « plein d'un feu sinistre » chez Du Chaillu (Du Chaillu 1863 393), et avec des « yeux fauves ... rapides et pleins de feu » chez Rosny Aîné (Rosny 1911 313-314). En dessous de ce regard se trouvent ensuite de terribles gueules dont les « lèvres minces, en se séparant, laissent voir de longs crochets et des mâchoires formidables » selon Du Chaillu (Du Chaillu 1863 396), qui se montrent comparable aux « mâchoires d'hyène » de

[26] Motricité sur quatre membres.
[27] Motricité sur deux membres.

« l'Homme-au-Poil-Bleu » qui laissent voir « la masse blanche de ses dents reluire entre les lourdes lèvres frémissantes » dans *La guerre du feu* (Rosny 313). De plus, ces mâchoires émettent également un grincement de dents en guise de menace envers l'homme, et qui se fait entendre dans les œuvres des deux auteurs (Rosny 1911 314 ; Du Chaillu 1875 287). Cette figure massive repose d'autre part sur un tronc imposant que l'aventurier décrit comme une « vaste poitrine musculeuse » (Du Chaillu 1875 288), et dont la démesure « monstrueuse » (Du Chaillu 1863 146) se retrouve aussi chez « l'Homme-au-Poil-Bleu » qui dévoile un torse « profond comme celui d'un lion mais plus large ... deux fois vaste comme celle de Naoh » (Rosny 1911 313). Pendus à cette musculature se prolongent enfin deux bras puissants « rugueux comme des platanes », capables de « renverser un auroch[28] et étouffer un tigre » dans *La guerre du feu* (313) tandis qu'ils sont qualifiés de « gigantesques » par Du Chaillu dans *Voyage et aventures dans l'Afrique équatoriale* (310) et vu comme « d'énormes faisceaux de muscles » (Du Chaillu 1875 287). Pour ce dernier, ces armes naturelles du singe se montrent ainsi capables de déployer « une incroyable énergie musculaire » (Du Chaillu 1863 146) tandis qu'ils font déjà partie de l'arsenal biologique de l'homme primitif pour Rosny Aîné, qui l'imagine en effet doté « de la force du gorille, et d'une puissante stature » dans ses essais scientifiques (Rosny 1895 14).

Par ailleurs, la valeur préhistorique attribuée à ce singe s'amplifiait encore davantage à l'époque par les données recueillies concernant son comportement agressif, lorsqu'au lieu de fuir devant l'homme, cet animal le défierait en se dressant sur ses jambes pour combattre. Du Chaillu relate ainsi avec surprise cette attitude dans ces lignes : « Le mâle,

[28] Espèce de taureau préhistorique.

restant assis un moment et fronçant sa figure sauvage, se dressait ensuite avec lenteur sur ses pieds, … jetant un regard plein d'un feu sinistre sur les envahisseurs de sa retraite » (Du Chaillu 1863 393). Ce comportement colérique qui marquait significativement l'image du gorille dans ses représentations (Voir fig. 39) se voyait ainsi retranscrit dans l'attitude des personnages de Rosny Aîné dans *La guerre du feu*, lorsque Naoh et ses compagnons font face à l'un des colosses bleus qui se lève pour combattre : « Après avoir tourné de toutes parts un regard méfiant et colère, l'Homme-au-Poil-Bleu se dressa sur ses jambes » (313). Pour Du Chaillu, cette faculté d'équilibre pour la station debout représentait d'ailleurs ce qui donnait à cet animal l'air d'une « caricature exagérée de l'espèce humaine » (Du Chaillu 1863 426), tout en le surprenant plus encore avec cet acte d'intimidation unique dans le monde animal : « Il se tenait là, à la même place, et se battait la poitrine avec ses poings démesurés, qui la faisaient résonner comme un immense tambour. C'est leur manière de défier leur ennemi » (Du Chaillu 1863 146). Ce geste d'intimidation spécifique au gorille avait certainement attiré l'attention des auteurs de fictions préhistoriques, puisque ce comportement apparaît souvent dans les représentations de l'homme-singe comme le démontre notamment le personnage de *Dâah le premier homme* (1912) d'Edmond Haraucourt : « Quand il était parvenu à abattre quelque colosse de la forêt, il se plantait sur le vaincu, et presque droit, il se frappait la poitrine à coups de poings, pour faire sonner sa victoire ; alors il se flattait d'attribuer le succès à sa valeur physique » (78). Evidemment, ce caractère transparaissait aussi chez « L'Homme-au-Poil-Bleu » comme le montrait encore ce passage : « Le géant s'avança vers les Wah[29] et les Oulhamr[30] tandis que les autres grondaient tous ensemble. Il se

[29] Peuple préhistorique accompagnant Naoh et ses compagnons dans *La guerre du feu.*
[30] Tribu primitive accompagnant Naoh et ses acolytes dans *La guerre du feu.*

frappait la poitrine » (Rosny 1911 313). Ce battement de poitrine effectué par le gorille finissait ainsi par un rugissement qui avait terrifié Du Chaillu lorsqu'il combattait l'animal. Afin d'en rendre compte à ses lecteurs, le bruit de ce hurlement était analysé comme suit par l'aventurier :

> Le rugissement du gorille est le son le plus étrange et le plus effrayant qu'on puisse entendre dans ces forêts. Cela commence par une sorte d'aboiement saccadé, comme celui d'un chien irrité, puis se change en un grondement sourd qui ressemble littéralement au roulement lointain du tonnerre, si bien que j'ai été parfois tenté de croire qu'il tonnait, quand j'entendais cet animal sans le voir. (Du Chaillu 1863 146)

Ce « grondement sourd », qui sortait d'une « poitrine caverneuse » (Du Chaillu 1863 393), pouvait également s'entendre chez « Les Hommes-au-Poil-Bleu » qui émettent de la même manière « un grondement caverneux » (Rosny 1911 313).

Le phénomène de transmission des représentations qui s'opérait entre les récits de voyage de Du Chaillu et le roman de Rosny Aîné s'amplifiait plus remarquablement encore par le caractère surnaturel attribué à ce hurlement. En effet pour l'aventurier, ce cri bestial apparaissait comme le bruit d'une déflagration dans ce passage : « Il poussa encore un rugissement à faire trembler la forêt ; il me sembla qu'un coup de tonnerre ébranlait le sol sous mes pieds » (Du Chaillu 1875 274). Dans *La guerre du feu*, cette sensation de détonation éprouvée par Du Chaillu se retrouvait ainsi retranscrite comme un phénomène déjà produit dans le territoire des « Hommes-au-Poil-Bleu », où des traces de brûlures liées à la foudre pouvaient encore se montrer aux yeux des personnages principaux :

> La horde, prenant une direction nouvelle, se coula par une futaie de sycomores et finit par déboucher dans une grande clairière : c'était l'œuvre de la foudre, on apercevait encore des cendres de branches et de troncs d'arbres. Les Wahs et les Oulhamr y pénétraient à peine que Naoh discerna de nouveau, vers la droite, un corps bleuâtre pareil à celui qu'il avait aperçu parmi les feuilles du figuier. (Rosny 1911 312)

L'évocation de cette force climatique cohabitant avec ces géants semblait résolument leur donner un caractère surnaturel, puisque leur attaque apparaissait aussi sous la forme d'une déflagration comme le montrait Rosny Aîné en comparant la puissance de ses « Hommes-au-Poil-Bleu » à un « souffle de destruction » (Rosny 1911 314), tandis que Du Chaillu reconnaissait cette invulnérabilité en déclarant que « personne ne peut résister à ce terrible assaut » (Du Chaillu 1863 393). Face à ces titans de la nature, l'erreur ne pouvait donc pas être une option comme il en témoignait dans cet extrait : « On a vu des nègres, en pareille situation, réduits au désespoir par l'épouvante, faire face au gorille et le frapper avec leur fusil déchargé ; mais ils n'avaient pas même le temps de porter un coup inoffensif ; le bras de leur ennemi tombait sur eux de tout son poids, brisant à la fois le fusil et le corps des malheureux » (Du Chaillu 1863 393). Une force supérieure que Naoh contemplait aussi chez les géants bleus, lorsqu'il concluait que « s'ils le voulaient, ils anéantiraient les Wah, les Nains Rouges, les Dévoreurs d'Hommes et les Oulhamr » (Rosny 1911 315) : autrement dit l'ensemble des plus féroces tribus humaines peuplant le monde primitif de Rosny Aîné. Cette même conclusion transparaissait également chez Du Chaillu à propos de la dangerosité des gorilles, lorsqu'il déclarait similairement qu'il n'existait pas « d'animal dont l'attaque soit si fatale à l'homme, par la raison même qu'il

se pose devant lui face à face, avec ses bras pour armes offensives, absolument comme un boxeur, excepté qu'il a les bras bien plus longs et une vigueur bien autrement plus grande que celle du champion le plus vigoureux que le monde ait jamais vu » dans son *Voyage et aventures dans l'Afrique équatoriale* (393). Contre une telle créature, l'homme désarmé n'aurait ainsi aucune chance de survie d'après l'aventurier, qui confirmait finalement ces propos en narrant l'épisode tragique de la mort d'un de ses employés indigènes lors d'une chasse. En effet, s'étant trop éloigné du groupe dans la pénombre de la forêt équatoriale, la victime s'était subitement retrouvée seule devant un spécimen agressif qui l'avait alors assassinée en lui coupant toute retraite avant de la désarmer, pour ensuite lui ouvrir les entrailles avec sa main comme il le raconte dans ce passage figurant désormais dans les annales du récit d'exploration :

> Il s'était trouvé tout à coup face à face avec un gorille qui n'avait pas cherché à se sauver, un grand mâle, à l'air très farouche. … Celui-ci avait commencé à se battre la poitrine et à marcher avec rage sur son adversaire. *Fuir était impossible. L'homme aurait été atteint dans cette jungle avant d'avoir fait quelques pas. Il resta en place et rechargea son fusil aussi vite qu'il pût ; mais, au moment où il levait l'arme, l'animal la lui fit tomber des mains, et le coup partit pendant la chute.* Au même instant le gorille, poussant un rugissement terrible, *éventra l'homme d'un seul coup de son énorme main*, et lui mit les entrailles à nu. Pendant que le malheureux tombait tout ensanglanté, le monstre saisit le fusil ; le pauvre chasseur crût qu'il allait s'en servir pour l'assommer et lui briser la cervelle, mais l'animal sembla regarder cette arme comme un second ennemi, et se mit à l'aplatir entre ses puissantes mâchoires. Quand nous arrivâmes sur le

> terrain, le gorille avait disparu. C'est l'habitude de ces animaux … de laisser par terre la victime de leur fureur, et de se retirer dans les bois. (Du Chaillu 1863 335-336 ; je souligne)

A la publication des récits de l'explorateur, cette scène de meurtre avait valu à cet animal jusque-là méconnu une célébrité instantanée, mythifiant le triomphe de la bête sur l'homme (Voir fig. 40). Une victoire fondée notamment sur la mise en scène de trois éléments-clés qui, soulignés dans ce passage, se révèlent premièrement par la fuite impossible de la victime devant la bête, suivie ensuite par l'annihilation de tout moyen de défense contre elle pour se conclure enfin par une mise à mort sous la pression d'une main surhumaine. Dans le roman de Rosny Aîné, cette mise en scène de la défaite de l'homme face à la bête s'opère également suivant un schéma similaire, lorsque l'un des compagnons du personnage principal Naoh se voit séparé du reste du groupe par les géants bleus :

> Le géant s'avança vers les Wah et les Oulhamr … Il se frappait la poitrine, on voyait la masse blanche de ses dents reluire entre les lourdes lèvres frémissantes. *… la retraite était coupée … Des bras énormes saisirent Nam. Il se trouva dans les mains du géant. Il n'avait pas eu le temps de lever ses armes ; une pression irrésistible paralysait ses épaules, il se sentait aussi faible qu'un saïga*[31] *sous le poids d'un tigre. Alors, connaissant la distance qui le séparait de Naoh, il demeura engourdi, les muscles immobiles, les prunelles violettes : sa jeunesse défaillait devant la certitude de mourir*. … L'Homme-au-Poil-Bleu avait soulevé

[31] Petite espèce d'antilope.

> le Nomade : il grinçait des dents, il le balançait, prêt à l'écraser contre un tronc d'arbre… (Rosny 1911 313-314 ; je souligne)

Cette défaite de l'homme devant la bête, orchestrée en trois actes narrant sa soumission devant un monstre humanoïde, circulait populairement en dehors du cadre de la fiction préhistorique et du récit de voyage, comme le démontrait par exemple en 1892 l'illustration du paléontologue et biologiste Charles Brongniart (1859-1899) dans son œuvre de vulgarisation scientifique intitulée *L'homme et les animaux : histoire naturelle populaire* (Voir fig. 41).

2. L'humanisation du grand singe : le gorille vu par l'art et l'évolutionnisme

Tandis que l'influence de ce type d'iconographie gagnait en popularité durant la seconde moitié du 19ème siècle, il était remarquable de le voir investir aussi les théories sur la préhistoire comme le démontraient les essais scientifiques de Rosny Aîné, pour qui ce type de lutte sans merci entre l'homme et le singe, rendu célèbre par Du Chaillu, devait également se produire durant les âges préhistoriques. Un âpre combat où le plus vieil ancêtre de l'homme devait ainsi retrouver dans le grand singe un puissant homologue à l'image de *La guerre du feu*, comme il l'explique dans son essai sur *Les origines. La Préhistoire* :

> L'homme rencontrait aussi, du moins dans certaines parties de l'Europe, des singes supérieurs dont il était encore le frère si proche. Ceux-ci tenaient sans doute les forêts tièdes et leurs abords, comme le gorille en Afrique. Ils durent vouloir, en général, y dominer et en chasser notre ancêtre. L'homme naissant et

> les grands singes se heurtèrent ainsi dans d'âpres luttes, où l'homme a pu être vaincu d'abord. (27-28)

Entre la publication des récits de Du Chaillu sur le gorille dans les années 1860 et celle du roman de *La guerre du feu* en 1911, la narration de cette lutte entre l'homme et le plus puissant des singes avait gagné en mystification, circulant chez le grand public par l'intermédiaire d'ouvrages scientifiques comme dans le cas de l'évolutionniste et biologiste anglais Thomas Huxley (1825-1895), également surnommé « Darwin's Bulldog », qui reprenait encore ce schéma narratif de l'homme victime du singe meurtrier dans cet extrait de son œuvre *De la place de l'homme dans la nature* parue d'abord en anglais en 1873,[32] puis en français en 1891 :

> Le mâle s'approche de son ennemi avec fureur, en poussant rapidement une série de cris horribles ; le chasseur l'attend, le fusil étendu, et s'il n'est pas sûr de son but, il permet au gorille de saisir le canon ; au moment où celui-ci, selon son habitude, le porte à sa bouche, le chasseur fait feu. Si le coup rate, le canon (au moins celui du fusil ordinaire, qui est mince), est broyé entre les dents, et le combat est bientôt fatal au chasseur. … A moins qu'il ne soit mis hors de combat par une balle bien dirigée, il se jette sur son antagoniste, et le frappant avec la paume de ses mains, ou bien le saisissant d'une étreinte à laquelle on ne peut échapper, il le précipite sur le sol et le déchire de ses dents. (233 ; 236)

Ce combat sans merci du chasseur contre le grand singe se retrouvait d'ailleurs narré parallèlement à travers l'illustration, comme dans l'œuvre *Les mammifères* (1869) du

[32] Huxley, Thomas. *Evidence as to Man's place in nature*. 1873.

vulgarisateur des sciences Louis Figuier (Voir fig. 42). Dans un contexte historique marqué par le thème darwiniste de la transformation du singe vers l'homme, cette réputation du gorille comme une créature humanoïde et féroce illustrait bien la thématique de l'animalité primitive de l'homme, et il fallait ainsi attendre la seconde moitié du 20ème siècle pour apprendre la véritable nature pacifique de cet animal qui use principalement de sa force pour accomplir des actes d'intimidation et non de violence. Cependant, pour Rosny Aîné, la reconnaissance de ce caractère pacifique semble déjà transparaître dans son roman, car malgré les nombreuses références affichant la brutalité présupposée du gorille dans ses personnages, l'auteur en conclue différemment dans ce passage narrant l'issue du face à face entre « Les Hommes-au-Poil-Bleu » et les personnages principaux :

> Soudain, son geste s'arrêta. Il regarda le corps inerte, puis le visage. Ne percevant aucune résistance, ses mâchoires farouches se détendirent, une vague douceur passa dans ses yeux fauves ; il déposa Nam sur le sol. Si le jeune homme avait fait un mouvement de défense ou même d'effroi, la main terrible l'aurait ressaisi. Il en eût l'instinct, il demeura immobile… La horde entière, mâles, femelles et petits, était venue. Tous reconnaissaient confusément en Nam une structure analogue à la leur. Pour des Nains Rouges ou des Oulhamr, c'aurait été un motif plus fort de tuerie … Devant le Nomade, ils demeuraient pleins d'incertitude. Son immobilité les apaisait et la douceur brusque du grand mâle. ... Pour n'avoir pas encore mordu ou frappé, tous devenaient moins capables de le faire. Bientôt, l'image du combat s'effaçant dans leurs cerveaux, la vie de Nam fût sauve. Elle ne serait plus menacée que si lui-même faisait le geste d'attaquer ou de se défendre. Il aurait pu

> maintenant les suivre, sans qu'ils s'en inquiétassent, peut-être vivre à côté d'eux. … Le jeune Nomade fut libre. Il rejoignit Naoh qui s'était avancé dans la clairière et tous deux regardaient les Hommes-au-Poil-Bleu disparaître et reparaître. (Rosny 1911 314-315)

Cet acte de clémence venant de l'homme-animal préhistorique se révélait ainsi aux antipodes des affirmations de l'époque circulant à l'encontre du gorille : cet « homme des bois » africain que l'explorateur anglais Andrew Battell (1589-1614) avait très tôt baptisé dans ses carnets de voyage « le plus grand monstre » sans pouvoir prouver son existence (Huxley 1891 194). Et pour se convaincre encore davantage que le comportement de « l'Homme-au-Poil-Bleu » reflète bien celui des grands primates contemporains comme le gorille, il suffit de lire cette déclaration du romancier à propos du chaînon manquant primitif communément appelé à l'époque par le terme « préhumain » : « Il est présumable que, tout au début, le préhumain agit assez semblablement à nos grands singes africains et insulaires, en particulier le gorille et l'orang » (Rosny 1895 32). Ce modèle de comportement présupposé que devaient certainement partager l'homme-animal primitif et les grands singes confirme encore davantage la volonté de cet auteur de superposer les données historiques sur ses propres interprétations sur la préhistoire, comme il semble ainsi le concrétiser en faisant transparaître l'image du gorille dans ses personnages des « Hommes-au-Poil-Bleu ».

2.1. La main qui tue

En marge de cet aspect comportemental, c'est surtout la dangerosité potentielle de la main du grand singe qui se retrouve communément mise en avant dans les œuvres de

Rosny Aîné et de Paul Du Chaillu. La rumeur de cette « main qui tue » semble d'ailleurs apparaître initialement chez l'explorateur et écrivain anglais T.E Bowdich (1791-1824), qui évoque vaguement dans ses récits de voyages un « animal pareil à l'orang outang, mais d'une taille bien plus élevée » et mesurant « cinq pieds de haut, et quatre en largeur, d'une épaule à l'autre. On dit que sa main est d'une grandeur démesurée et qu'un seul coup de cette main peut donner la mort. Les voyageurs qui vont à Kaybe[33] le rencontrent ordinairement ; il s'embusque dans les fourrés pour tuer les hommes qui passent » (cité dans Du Chaillu 1863 391-392). Dans le domaine de l'art, cette anecdote d'une mise à mort infligée par la main d'une créature humanoïde aux traits indistincts a inspiré certains sculpteurs comme Emmanuel Frémiet (1824-1910), qui a matérialisé cette image dans une œuvre intitulée en 1859 « Gorille traînant par les cheveux un guerrier » (Voir fig. 43).

Malgré les incertitudes qui régnaient quant à son apparence physique, c'était bien en revanche d'après l'effroi produit par la puissance de ses mains que le gorille se distinguait véritablement au 19ème siècle, comme le confirme Paul Du Chaillu dans ces lignes extraites de son *Voyage et aventures dans l'Afrique équatoriale* : « Ses mains, armes terribles, dont un seul coup éventre un homme et lui brise les membres, avaient une immense force musculaire et se recourbaient comme de véritables griffes. Je pouvais juger de la portée d'un coup, assené par une telle main, emmanchée à un bras tout charpenté de gros paquets de fibres musculaires » (312). Cette reconnaissance de ces mains animales comme des armes biologiques produites par la nature était ainsi devenu le centre d'intérêt de savants évolutionnistes comme Thomas Huxley qui, dans son œuvre

[33] Région d'Afrique équatoriale.

intitulée *De la place de l'homme dans la nature*, établissait que la bête possédait effectivement une main « plus massive, plus lourde », ajoutant la présence d'un « pouce proportionnellement un peu plus court que celui de l'homme » tout en concluant formellement qu'il s'agissait bien là d'une « véritable main » (Huxley 1891 23). A cette forte ressemblance avec l'homme s'ajoutait également « un pied qui ne diffère de celui de l'homme par aucun caractère fondamental, mais seulement dans ses proportions », et dont les analogies avec l'anatomie humaine s'avéraient finalement « beaucoup plus frappantes que leurs différences » selon ses arguments (Huxley 1891 60-61) (Voir fig. 44). D'autre part, malgré les doutes d'Huxley quant à l'authenticité des récits de Du Chaillu, les propos de ce savant finissait tout de même par s'aligner avec ceux de l'aventurier lorsque celui-ci concluait déjà dans ses écrits que « la main et le pied sont identiques à ceux de l'homme. Les ongles, l'absence de poils sur les mains. Son pied est mieux fait pour se tenir en équilibre sur deux pieds que les autres singes » (Du Chaillu 1863 403) : des singularités anatomiques rapprochant considérablement cet animal à l'être humain et qu'officialisaient plus encore les tableaux de classifications de l'époque (Voir fig. 45), alimentant ainsi l'imaginaire populaire par rapport à ses relations avec les origines de l'homme. Dans l'ensemble de ses carnets de voyage sur l'Afrique mettant en scène le gorille, Du Chaillu met ainsi toujours en avant les méfaits de cet animal armé de mains meurtrières. Il écrit par exemple que le gorille serait un adepte de la strangulation en se basant sur les dires des indigènes, la créature utilisant indifféremment son pied à la manière d'une main pour saisir ses victimes et accomplir son crime dans ces lignes : « Ils répétèrent un fait qui est accrédité chez toutes les tribus où l'on connaît un peu le gorille ; c'est que cet animal se met en embuscade sur les branches inférieures des arbres, guettant

les gens qui vont et qui viennent, et que, s'il passe quelqu'un à sa portée, il accroche le malheureux avec son large et puissant pied, l'enlève sur l'arbre et l'étrangle à son aise » (Du Chaillu 1863 136). Cette image du grand singe étrangleur s'est aussi imposée rapidement dans les salons de Paris, comme en 1895 où le sculpteur passionné par les sciences Emmanuel Frémiet a exposé une œuvre intitulée « Orang étranglant un sauvage de Bornéo » (Voir fig. 46), tandis que la fiction préhistorique l'a également théâtralisée dans cette scène narrant une tentative de meurtre dans l'œuvre *Solutré ou les chasseurs de rennes de la France centrale* d'Adrien Arcelin (1838-1904), parue en 1872 :

> Au milieu de la nuit, je fus éveillé par une sensation étrange, indéfinissable. Ma respiration était courte, haletante, pénible. ... Ma poitrine se soulevait à peine et ses mouvements devenaient de plus en plus difficiles, comme paralysés sous l'étreinte d'un serpent qui m'aurait enlacé en resserrant lentement ses nœuds. J'étouffais... Je voulus crier, je ne pus pas. J'avais la gorge prise dans un étau. Quelque chose m'écrasait. J'étendis les bras pour repousser l'obstacle ; mes mains rencontrèrent une masse velue. Était-ce un homme ? Était-ce une bête ? Saisissant mon couteau, que je déposais toujours à portée de ma main en m'endormant, j'en frappai un grand coup au-dessus de moi et je sentis la lame pénétrer profondément je ne sais où. L'étreinte cessa, et je vis, à la lueur du foyer presque éteint, une silhouette sombre rouler à terre, puis bondir et disparaître par la porte. Je n'avais, grâce à Dieu, aucun mal, mais je ne pus me rendormir, en proie à une agitation extraordinaire. Que s'était-il passé ? (95)

Ces représentations mettant en scène des mains meurtrières dévoilaient ainsi au grand public une image négative de « cet organe qui a été certainement le premier instrument de

l'homme et sans laquelle toutes ses aptitudes industrielles et artistiques seraient restées stériles » (Monod 290), et pénétrait également le domaine de l'éducation avec l'œuvre intitulée *La Science élémentaire, lectures... pour toutes les écoles* (17) de Jean-Henri-Casimir Fabre (1823-1915).

Par ailleurs, il est intéressant de noter que le gorille, connu principalement au travers de rumeurs au 19ème siècle, était au départ placé sous l'appellation générale « orang » appliquée aux grands primates anthropoïdes et surtout en référence à l'espèce déjà très connue de l'orang outang (Savage 417). De fait, l'amalgame zoologique de ces deux espèces distinctes que sont le gorille vivant en Afrique et l'orang outang vivant en Asie apparaissait donc temporairement légitime pour de nombreux observateurs de l'époque, et transparaissait ainsi de la même manière dans la littérature, où cette convergence taxonomique se remarque par exemple dans le roman d'aventure intitulé « Les naufragés de l'île de Bornéo » (1884) de l'anglais Thomas Mayne Reid (1818-1883), où sévit précisément un mélange de ces deux espèces baptisé le « gorille rouge » (Reid 205) et mis en scène suivant le même schéma iconographique établi pour le gorille (Voir fig. 47). En marge de ces regards divers portés sur ces animaux, c'était véritablement le thème symbolique de la défaite de l'homme face à la créature humanoïde qui représentait une iconographie populaire à partir de la seconde moitié du 19ème siècle, révélant une bête qui prenait d'une part les traits de l'orang outang dont le nom signifie « homme sauvage » ou « homme de la forêt » (ARTFL Émile Littré 1872 *Orang-outang*), pour adopter ensuite ceux du gorille dont le nom demeurait encore dans le même registre en désignant une « femme velue » d'après le récit du voyageur Hanon.

2.2. L'acte d'enlèvement

Au-delà des présuppositions de pulsions meurtrières attribuées à ces deux grands singes, un autre méfait leur était imputé : celui de l'enlèvement, dont l'anecdote apparaît comme suit dans les récits de Du Chaillu :

> Bientôt, on en vint, à propos des gorilles, à rapporter sur eux des faits étranges. Moi, j'écoutais sans rien dire. Un de ces hommes raconta que deux femmes *mbondemos* se promenaient un jour dans les bois, lorsqu'un énorme gorille s'était présenté tout à coup devant elles, et, saisissant une de ces femmes, l'avait emportée, malgré ses cris et sa résistance. L'autre femme, saisie de frayeur, retourna au village et y répandit cette nouvelle. Naturellement tous les habitants regardèrent sa compagne comme perdue. Quelle fut donc leur surprise, lorsque, peu de jours après, on la vit revenir au logis ! (Du Chaillu 1875 61)

De manière remarquable, cette rumeur d'acte d'enlèvement commis par le grand singe existait déjà avant les publications de Paul Du Chaillu, mais cet écho semblait véritablement prendre forme avec l'exposition de cet animal dans une création artistique controversée par le sculpteur Frémiet. Cet artiste, qui fréquentait les milieux scientifiques et produisait des œuvres reflétant les découvertes et les débats scientifiques de la seconde moitié du 19ème siècle, a effectivement présenté en 1859 une sculpture de bronze grandeur nature au Salon de Paris intitulée « Gorille enlevant une négresse » (Voir fig. 48). Portant atteinte aux bonnes mœurs selon le jury du Salon qui l'avait au départ rejeté de l'exposition, cette statue de métal avait finalement été montrée au grand public bien que

mise à l'écart, derrière le voile pudique d'un rideau où elle déclenchait autant les foudres que la curiosité des visiteurs (Ducros 1992 270).

A l'instar de l'anecdote relatée par Paul Du Chaillu, cette œuvre d'art matérialisait visuellement un acte tabou qu'avait vivement dénoncé le poète Charles Baudelaire (1821-1867), criant à l'outrage dans le passage suivant alors que son œuvre *Les Fleurs du Mal* l'avait aussi fait condamner pour atteinte aux bonnes mœurs deux ans avant l'arrivée de ladite statue :

> L'Orang outang entraînant une femme au fond des bois (ouvrage refusé, que naturellement je n'ai pas vu) est bien l'idée d'un esprit pointu. Pourquoi pas un crocodile, un tigre ou toute autre bêtes susceptible de manger une femme ? Non pas ! Songez bien qu'il ne s'agit pas de manger, mais de *violer*. Or le singe seul, le singe gigantesque, à la fois plus et moins qu'un homme, a manifesté quelquefois un appétit humain pour la femme. Voilà donc le moyen d'étonnement trouvé ! 'Il l'entraîne, saura-t-elle résister ?' telle est la question que se fera tout le public féminin. Un sentiment bizarre, compliqué, priapique, enlèvera le succès. Cependant, comme M. Frémiet est un excellent ouvrier, l'animal et la femme seront également bien imités et modelés. En vérité, de tels sujets ne sont pas dignes d'un talent aussi mûr, et le jury s'est bien conduit en repoussant ce vilain drame. (Baudelaire 421 ; je souligne)

Finalement détruite par vandalisme, cette statue avait été reproduite dans d'autres versions plus provocatrices les unes que les autres, comme celle intitulée « Gorille enlevant la Vénus de Milo » (Voir fig. 49) en 1871 ou encore une autre nommée « Gorille

enlevant une femme » (Voir fig. 50), qui fut cette fois couronnée par le jury en 1887 et érigée dans la section Anthropologie / Ethnographie des Expositions Universelles de 1889 et de 1900 (Patou-Mathis 2011 233 ; Chevillot 103). Au cours du 20ème siècle, cette figure s'est retrouvée une fois de plus utilisée par l'illustrateur Bernard Partridge pour caricaturer cette fois Adolf Hitler, qui tenait le rôle du gorille dans un numéro du journal satirique *London Charivari* en 1939 (Voir fig. 51).

En somme, qu'il ait été nommé « orang outang » par Baudelaire ou bien « gorille », c'était assurément le mythe du grand singe meurtrier et lubrique qui était largement popularisé à partir de la seconde moitié du 19ème siècle.

2.3. L'hybridité

Dans une perspective autrement remarquable, cette rumeur du singe violeur circulait de manière plus discrète avant l'ère du darwinisme comme le révélait par exemple le philosophe Jean Jacques Rousseau (1712-1778) qui, dans son *Discours sur l'origine et le fondement des inégalités parmi les hommes*, faisait déjà mention de ce comportement criminel en 1754 : « Les Nègres font d'étranges récits de cet animal. Ils assurent … qu'il force les femmes et les filles ... » (Note 8 66), alors que le naturaliste Georges Buffon (1707-1788) évoquait de son côté l'éventualité de « mélanges forcés ou volontaires des négresses aux singes, dont le produit est rentré dans l'une ou l'autre espèce » dans l'une des éditions de son *Histoire naturelle* (Buffon 1749-1789 31). Ces discours philosophiques et scientifiques précédant le darwinisme avaient ainsi contribué à former les prémisses de ce qui allait devenir au 19ème siècle le concept du chaînon manquant, dont le principal argument soulignait effectivement l'idée d'une hybridation entre

l'homme et le singe chez Darwin ou encore chez Huxley. Immanquablement, le thème de ce mélange inter-espèce était abordé dans les récits de Paul Du Chaillu, lorsque l'explorateur évoquait le court séjour d'un gorille femelle en captivité dans son campement :

> Tant qu'elle vécut, jamais une femme enceinte ni le mari de cette femme n'osèrent s'approcher de sa cage. On est persuadé dans ce pays-là que si l'un ou l'autre voyait un gorille, même l'animal étant mort, la femme donnerait le jour à un petit gorille, et non à un enfant. J'ai remarqué cette superstition chez toutes les tribus, et seulement à propos du gorille. (Du Chaillu 1863 294)

Bien plus qu'une superstition, l'hybridation de l'homme noir africain avec le singe était un sujet véhiculé outre-mesure dans le courant d'un 19ème siècle fondamentalement colonialiste, et dont la propagande impérialiste se diffusait notamment grâce aux spectacles des parcs anthropologiques qui exposaient « l'homme sauvage » en parallèle de « l'homme des bois » (Voir fig. 52). Ce thème de l'hybridation que Charles Darwin utilisait initialement pour faire converger le statut de l'homme avec celui de l'animal et en particulier du primate se voyait notamment prolongé par Thomas Huxley, qui développait cette affiliation en soulignant davantage la catégorie des grands singes appelés « anthropoïdes » ou « anthropomorphe »[34] pour ensuite proposer le gorille comme créature la plus proche de l'homme dans son œuvre *De la place de l'homme dans la nature*. Cette relation de proximité établie entre l'homme et le gorille devait ainsi avoir séduit l'auteur Rosny Aîné, puisque celui-ci présentait ce primate en tête de liste lorsqu'il

[34] A forme humaine.

évoquait les êtres supposés représenter l'« humble origine » de l'humanité : « le gorille, dont le poids est plus considérable que celui des colosses Zulus, Anglo-Saxons, Teutons, Scandinaves, Patagons, Taïtiens, etc. ; l'orang-outang presque aussi massif ; le chimpanzé, … et le gibbon … quatre anthropoïdes disons-nous subsistent pour montrer plus nettement la filiation » (Rosny 1895 172).

2.4. L'humanisation du singe

Historiquement, il est vrai que cette catégorie de singes à forme humaine a toujours été perçue comme différente de celles des autres animaux et sujette aux débats, notamment à cause de leur nature qui se situe à mi-chemin entre l'animalité et l'humanité comme l'expliquent les spécialistes contemporains de la préhistoire Albert et Jacqueline Ducros, dans leur œuvre intitulée *L'homme préhistorique, Images et imaginaire* (197). C'est d'ailleurs à travers cette constante ambiguïté que les grands primates réunissent en eux tous les éléments susceptibles de faire potentiellement émerger l'humanité : autrement dit l'éventualité d'un passage de la bête vers l'homme selon la théorie de Franck Tinland dans son étude intitulée *Homo Ferus, homo sylvestris* (1968). Dans la seconde moitié du 19ème siècle, cette potentialité paraissait ainsi se concrétiser à travers le gorille comme en attestait par exemple l'illustration intitulée *Monkeyana* (Voir fig. 53). Cette éventualité transparaissait d'ailleurs similairement dans les récits de voyage de Paul Du Chaillu, qui déclarait à propos de la chair du gorille que « les tribus de la côte n'en mangent pas … à cause de l'affinité qu'elles croient trouver entre la nature de cet animal et la leur. … elles croient qu'à une certaine époque la femme d'un de leurs ancêtres ait accouchée d'un gorille » (Du Chaillu 1863 399). L'éventualité de cette naissance issue d'un ancien mélange inter-espèce paraissait ainsi répondre à la demande de Charles Baudelaire

lorsque ce dernier posait l'interrogation « saura-t-elle résister ? » (Baudelaire 421) en désignant la victime susceptible d'être violée dans le thème évoqué par la statue du « Gorille enlevant une négresse ». A la lecture des récits de Du Chaillu, tout portait à croire que la réponse à cette question était négative, d'autant plus que cette relation présupposée entre le gorille et l'indigène noir africain prenait vite des connotations généalogiques lorsque, devant la dépouille d'un spécimen, l'aventurier s'adressait à ses employés autochtones de la sorte: « Regardez votre ami noir, votre arrière-cousin » (Du Chaillu 1875 299). Une lointaine parenté que Rosny Aîné percevait de manière analogue bien que plus éloignée dans les temps préhistoriques, lorsqu'il établissait sa théorie sur la maternité et l'éducation de l'homme-animal primitif d'après son observation des grands singes contemporains :

> Il est présumable que, tout au début, le préhumain agit assez semblablement à nos grands singes africains et insulaires, en particulier le gorille et l'orang. … la famille est constituée presque exclusivement par la mère. Celle-ci protège fort longtemps ses petits, et les porte à son sein lorsqu'elle monte sur les arbres. Les gorilles d'âge mûrs se montrent souvent isolément, quelquefois en compagnie d'une ou de plusieurs femelles. Les enfants rencontrent dans cette espèce la même protection tendre que chez les orangs … En somme, chez nos grands singes, la famille n'est guère constituée : elle tient presque tout entière dans la mère et l'enfant. (Rosny 1895 32)

De manière remarquable, cette théorie de l'écrivain s'illustre aussi d'une scène tirée précisément des récits d'un « voyageur célèbre » comme il le souligne plus en détail dans ce passage extrait de *Les origines. La Préhistoire* : « Un voyageur célèbre nous

dépeint la scène émouvante et gracieuse de la mère gorille caressant son petit et le contemplant avec une extrême tendresse » (Rosny 1895 32).

Même si le nom de Paul Du Chaillu n'apparaît pas dans cette déclaration de Rosny Aîné, tout porte à croire qu'il s'agissait bien de cet explorateur dont la réputation reposait exclusivement sur sa découverte du gorille (Voir fig. 54). De plus, il était également celui qui fournissait aux musées ainsi qu'aux scientifiques comme l'anglais Richard Owen (1804-1892) les premières preuves attestant tangiblement l'existence de cet animal (Voir fig. 55 et fig. 56) (Figuier 1869 577). Pour le vulgarisateur des sciences Louis Figuier, ses récits d'explorations se révélaient ainsi « pleins d'intérêt sur ces animaux extraordinaires » comme il l'écrivait dans son œuvre sur *Les mammifères* (575), tandis que dans le cercle littéraire, Jules Verne finissait ironiquement par le qualifier de « spécialiste de la littérature simiesque » dans une lettre adressée à son éditeur Pierre-Jules Hetzel (1863-1886) (cité dans Dumas 1999 67-68).

C'était ainsi grâce à cette découverte majeure que Du Chaillu entrait dans l'histoire et jouissait d'une popularité instantanée, en alimentant l'imaginaire occidental aussi bien dans la science que dans le domaine des arts en présentant le gorille comme un symbole de l'homme-singe préhistorique. Rosny Aîné devait dès lors être influencé par la théâtralisation de cet animal dans les récits de cet aventurier lorsqu'il écrivait lui-même ses théories sur la préhistoire, puisque son hypothèse sur la maternité primitive semblait s'inspirer directement de cette scène d'amour maternel entre une mère gorille et son petit, extraite de l'œuvre de Du Chaillu intitulée *L'Afrique occidentale : nouvelles aventures de chasse et de voyage chez les sauvages* (Voir fig. 57):

> Nous marchions en silence, quand nous entendîmes un cri, et tout à coup je vis à peu de distance, au milieu d'un fourré, une femelle gorille avec son petit suspendu à son sein. La mère caressait le petit et le couvait tendrement des yeux. Ce spectacle était à la fois si gracieux et si touchant, que je tins mon arme en suspens, me demandant avec un certain frémissement si je ne ferais pas mieux de laisser ces pauvres êtres en paix. Mais avant que j'eusse pris un parti, le chasseur qui était avec moi tira et tua la mère, qui tomba sans mouvement. La mère était par terre, et cependant le petit restait après elle et tâchait, par ses cris pitoyables, d'attirer son attention. … J'en étais ému jusqu'aux larmes. (259-260)

C'était ainsi à travers cette impression d'humanité émanant du gorille et paralysant le chasseur Du Chaillu que se confortait chez ce dernier l'espoir de retrouver, dans ces mêmes contrées africaines, des créatures repoussant plus loin l'intermédiarité entre l'homme et le singe comme il le déclarait dans ces lignes tirées de ses *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale* :

> Parmi les tribus des montagnes qui avoisinent les bords de l'Ovenga, où le gorille se rencontre plus fréquemment que partout ailleurs, … j'ai cherché s'il ne se trouverait pas une race, ou plutôt plusieurs races intermédiaires qui serviraient de chaînons entre les indigènes et le gorille ; et je dois dire que je me suis consciencieusement livré à ces recherches, dans le seul but d'apporter à la science les faits que j'aurais recueillis ; mais tous mes efforts ont été vains. Je n'ai pas trouvé une seule créature, anciennement ou nouvellement connue, qui pût servir de lien intermédiaire entre l'homme et le gorille. (427)

Il est alors possible que ce soit en réponse à cette vaine recherche de l'aventurier que Rosny Aîné avait imaginé quelques décennies plus tard l'ancienne race intermédiaire des « Hommes-au-Poil-Bleu » : ces êtres dont la ressemblance avec le gorille laissent entrevoir les prémisses d'une humanité naissante puisqu'une « structure analogue » (Rosny 1911 314) se révèle déjà entre ces créatures et les héros du roman de *La guerre du feu*, faisant ainsi transparaître l'idée de ce « lien intermédiaire » que tentait de retrouver Du Chaillu au cours de son voyage en Afrique. Dans une perspective autrement remarquable, les récits l'explorateur montrent néanmoins une volonté d'humaniser le gorille à travers notamment la narration de légendes africaines locales, qui mettent en lumière le caractère supposément humain de cet animal et semblent ainsi servir de couverture à l'absence de créatures représentant véritablement le concept du chaînon manquant :

> Quelques années auparavant, on avait trouvé, dans un champ de cannes à sucre, une bande de gorilles occupés à lier les cannes en faisceaux réguliers, afin de les emporter plus facilement. Les naturels[35] les avaient attaqués, mais ils avaient été mis en déroute ; les uns avaient été tués, d'autres emmenés prisonniers par les gorilles. Cependant, peu de jours après, ils étaient revenus chez eux, mais non pas tout à fait sains et saufs, car les ongles des doigts et des pieds leur avaient été arrachés par les vainqueurs. (Du Chaillu 1875 61)

Ce genre d'anecdote attribuant aux gorilles la capacité de rivaliser avec l'homme ne pouvait dès lors que nourrir l'imagination des lecteurs dont Rosny Aîné devait sans doute

[35] Les tribus humaines autochtones.

faire partie, et ce dans un contexte historique où le nom taxonomique du gorille s'officialisait sous le terme *Troglodyte gorilla*[36] grâce aux naturalistes américains Thomas S. Savage (1804-1880) et Jeffries Wyman (1814-1874) : une appellation se référant précisément à « un ancien peuple d'Afrique qui vivait dans des cavernes » (ARTFL Dictionnaire de l'Académie française 1835 *Troglodytes*) et qui devait donc favoriser l'aspect préhistorique de cette créature. Pour les détracteurs de l'évolutionnisme comme l'apologiste chrétien Lucien Darville, cette pseudo-humanité du gorille apparaissait plutôt grotesque comme il l'écrivait dans *Le roman de la science* en 1893, où cet antidarwiniste critiquait justement les « pseudo-savants » et les « théories soi-disant scientifiques » censés réévaluer la genèse de l'homme avec les singes pour ancêtres (Darville 6-7). Il relatait ainsi une de ces hypothèses mises en avant à l'époque dans le passage suivant :

> Les gorilles, se perfectionnant de plus en plus, découvrirent enfin le bronze, ainsi que l'art de le fondre. Ils se mirent à la travailler comme ils avaient fait pour la pierre, et fabriquèrent des outils métalliques, tels que couteaux, lances et ces jolies haches appelées *celts* dont la largeur varie de deux à six centimètres. Un peu plus tard, on se servit du fer et dès lors, la transformation du singe se trouvait accomplie. L'humanité commençait. (Darville 41)

Partant de cette hypothèse relatant un âge d'or du grand singe, l'émergence de cette créature semblait aussi prendre une résonance biblique comme il le rapportait dans cet autre passage :

[36] Flammarion, Camille. *Contemplations scientifiques* 160.

> Il y eût autrefois—mettons un million d'années pour fixer une date—une bête de nom et de forme inconnus qui eût deux fils, lesquels, conformément à la loi d'évolution, étaient mieux constitués que leur mère. L'un, moins heureusement doué, devint le père de la race gorille. L'autre, plus avantageusement conditionné, fut un anthropoïde, c'est-à-dire l'aïeul d'une race qui devait s'élever graduellement jusqu'à l'humanité. Le progrès résulterait d'abord de l'amélioration successive de la constitution physique, ensuite du temps et enfin du privilège de la domination universelle. … Quelles transformations ! … C'est par cette même loi de la sélection que l'humanité, sortie d'un couple plus qu'imparfait, s'est perfectionnée sans cesse en se divisant en plusieurs races distinctes, telles que la blanche, la noire, la jaune, la métis, etc. (Darville 10)

Cette narration des origines généalogiques communes de l'homme avec le gorille s'avérait d'ailleurs proche de celle de Rosny Aîné, qui qualifiait aussi le grand singe de « frère si proche » (Rosny 1895 27) tandis que Paul Du Chaillu le dessinait dans un style artistique rappelant les représentations bibliques d'Adam et Eve (Voir fig. 58 et fig. 59) tout en le considérant comme un « arrière-cousin » (Du Chaillu 1875 299), témoignant ainsi des changements idéologiques qui s'opéraient au cours du 19ème siècle avec le darwinisme. Si cette représentation du gorille en « Eve velue » devait certainement choquer certains esprits, il n'en était rien comparé à la controverse produite par Emmanuel Frémiet lorsque celui-ci avait décidé de révéler au grand public son « Gorille enlevant une négresse ». Bien qu'ayant reproduit cette œuvre deux fois de suite dans d'autres versions, cet artiste admettait néanmoins cette production comme une erreur dans cette déclaration :

> J'eus le malheur, en 1854, de passer au gorille. En un temps où le bruit commençait à se répandre que l'homme et le singe étaient frères, c'était bien de l'audace, et ma tentative s'aggravait de ceci que, le gorille étant le plus laid de tous les singes, la comparaison n'était pas flatteuse pour l'homme. Par un surcroît de témérité, ce gorille enlevait une jeune femme. Il est vrai que, la jeune femme étant une négresse, le gorille eût pu paraître excusable. (cité dans Chevillot 187)

Dans un contexte historique et social influencé par le développement de théories raciales, l'expansion du colonialisme et l'émergence de l'évolutionnisme, l'œuvre de Frémiet suggérait ainsi la matérialisation de l'ensemble des débats contemporains liés à ces aspects qui mettaient en perspective la nature du singe anthropoïde avec celle de l'homme à travers « l'humanité sauvage » d'Afrique. En présentant dans une perspective grandeur nature le tabou d'un mélange inter-espèce, l'artiste présentait alors le reflet d'une idéologie contemporaine favorable à l'infériorisation des populations sub-sahariennes tout en acceptant la possibilité d'une humanisation du gorille. Dans ce processus singulier qui s'opérait idéologiquement grâce à la combinaison de la science avec les arts et qui générait le fantasme d'une éventuelle transformation progressive d'une bête en homme, le thème de « l'homme sauvage » constituait véritablement un pont permettant ce passage de l'animalité vers l'humanité. Dans le cas du gorille, ce processus d'humanisation paraissait notamment se concrétiser à travers l'image de la femme, dont l'infériorité présupposée à cette époque s'accentuait plus encore avec ses affinités avec « l'humanité sauvage ». Ainsi dans l'œuvre intitulée *Preadamites* (1888) du géologue et évolutionniste américain Alexander Winchell (1824-1891), le gorille affirmait son caractère d'humanité en égalant celui de la femme africaine (Voir fig. 60).

Cette relation posée entre le primate et la femme d'Afrique sub-saharienne se construisait partiellement sur la base d'une proximité géographique dont le savant Huxley tirait parti dans *De la place de l'homme dans la nature* (234), à travers notamment l'élaboration d'analogies anatomiques censées appuyer une hypothétique ressemblance (23). Dans une perspective similaire, cette affiliation du grand singe avec « l'humanité sauvage » africaine se présentait aussi dans les récits de Paul Du Chaillu, qui soulignait notamment la même idée de proximité géographique lorsqu'il disait avoir effectué son exploration « parmi les tribus des montagnes qui avoisinent les bords de l'Ovenga, où le gorille se rencontre plus fréquemment que partout ailleurs » (Du Chaillu 1863 427). C'était ainsi dans ce périmètre territorial que l'aventurier pensait justement trouver des « races intermédiaires qui serviraient de chaînons entre les indigènes et le gorille » (Du Chaillu 1863 427). Dans la littérature, cette idée de cohabitation entre « l'homme sauvage » et l'homme-singe constituait d'ailleurs un élément-clé dans le développement des intrigues comme le montrait efficacement le roman de *La guerre du feu*, où le sage d'une tribu locale explique notamment aux personnages principaux l'une des règles fondamentales assurant la pérennité d'une cohabitation avec « Les Hommes-au-Poil-Bleu » : « Les pères de nos pères, conclut-il, ont vécu sans guerre dans leur voisinage. Ils leur cédaient le chemin dans la forêt » (Rosny 1911 311-312). Chez certains savants comme l'anthropologue Paul Topinard (1830-1911), cet imaginaire de la préhistoire entourant l'existence du gorille l'avait ainsi encouragé à penser que si le chaînon manquant hommes-animal devait encore exister dans le monde actuel, il devrait certainement se trouver en Afrique lorsqu'il écrivait dans son œuvre intitulée *L'anthropologie* (1895) que

« l'Afrique à elle seule nous donnerait peut-être la clef du problème de l'homme, le trait d'union disparu entre le Boschiman[37] et quelque autre être zoologique » (442).

En définitive, la multiplicité des références soulignant le caractère humain du gorille ainsi que ses affinités avec le concept du chaînon manquant préhistorique transformait peu à peu cet animal en une entité symbolisant une version ancienne de l'humanité, comme le démontrait par exemple le naturaliste George Francis Scott Elliot (1862-1934) en illustrant en 1908 cette créature sous la figure d'un vieil homme dans son portrait intitulé « A gorilla family » tiré de son œuvre *The romance of savage life : describing the life of primitive man* (Voir fig. 61). Cette valeur d'ancienneté attribuée au gorille et liée à la préhistoire se réaffirmait plus encore en 1911 dans le roman de Rosny Aîné, où le lecteur pouvait voir transparaître l'image de cet animal à travers la mise en scène de « l'Homme-au-Poil-Bleu », dont le personnage présentait de plus un caractère d'humanité particulièrement évident pour le personnage principal du récit comme le précisait l'auteur : « c'est à la poitrine et aux épaules que Naoh reconnut un homme » (Rosny 1911 313). Dans d'autres domaines artistiques tels que celui de la sculpture, cette image humanisée de l'animal transparaissait également chez l'artiste américain et auteur de carnets de voyage Car E. Akeley (1864-1926), qui avait modelé en 1923 un portrait en buste d'un gorille intitulé *The Old Man of Mikeno* (Voir fig. 62) dont l'apparence velue et empreinte de vieillesse présentait des analogies remarquables avec la reconstitution du fossile de l'homme de Néandertal, exposée quelques années plus tard en 1929, au Field Museum de Chicago (Voir fig. 63).

[37] Peuple d'Afrique du sud.

En somme, ce processus d'humanisation dans lequel entrait le plus grand singe vivant jamais découvert semblait assurément s'effectuer sous la forme d'une construction en pièces détachées à travers le concours de la science, de la littérature et des arts qui, tour à tour, mettaient chacun en lumière les aspects humains que dégageaient par exemple le torse, les épaules, les mains, les pieds ainsi que certains comportements de cet animal relatifs à la maternité ou encore à divers crimes présupposés comme le meurtre, la torture, l'enlèvement ou le viol. En présentant d'autre part des analogies avec « l'homme sauvage » d'Afrique, le gorille apparaissait spectaculairement comme une version ancienne de l'humanité dont la force physique surpassait celle de l'homme moderne. D'ailleurs, lorsque ce dernier tentait de le traquer dans son territoire pour le capturer au nom de la science, le charisme de cette créature s'exaltait encore davantage lorsqu'elle se dressait sur ses jambes et se présentait à lui « absolument comme un boxeur » comme le narrait Paul Du Chaillu dans son *Voyage et aventures dans l'Afrique équatoriale* (393). En contraste de cette humanisation de la bête, le phénomène inverse se produisait également avec l'homme, dont l'animalité prenait davantage d'ampleur avec l'avènement du darwinisme. En effet, tandis que les dictionnaires de l'Académie française et d'Émile Littré publiés au cours du 19ème siècle échouaient à définir précisément l'homme,[38] l'humain[39] ou encore l'humanité,[40] l'explication qui apparaissait la plus pragmatique se voyait plutôt intégrée à la définition du « primate » dont le terme désignait alors la « famille de mammifères qui renferme l'homme » (ARTFL Émile Littré 1872-77

[38] « Par rapport aux sentiments, aux passions, aux vicissitudes, aux infirmités qui sont communes à tous les hommes, inhérentes à leur nature » (ARTFL Dictionnaire de l'Académie française 1835 *Homme*).
[39] « Qui concerne l'homme, qui appartient à l'homme en général, qui a le caractère de l'humanité » (ARTFL Dictionnaire de l'Académie française 1835 *Humain* ; ARTFL Émile Littré: Dictionnaire de la langue française 1872-77 *Humain*).
[40] « Le genre humain, les hommes en général ... bonté, sensibilité, compassion pour les malheurs d'autrui » (ARTFL Dictionnaire de l'Académie française 1835 *Humanité*).

Primates). Pour pouvoir retrouver une description de l'homme aussi empirique que celle du singe anthropoïde tel que ce dernier était perçu par les savants, les voyageurs et les romanciers à partir de la seconde moitié du 19ème siècle, il fallait résolument se tourner vers *L'Encyclopédie* de Diderot. En effet, dans cet ouvrage initialement publié un siècle plus tôt, l'homme se voyait déjà présenté « comme un animal » (ARTFL *Humaine espèce*) selon la définition du terme « Humaine espèce » compris dans le cadre de l'histoire naturelle, alors qu'en matière d'anatomie, l'homme était morcelé en différentes parties distinctes qui se regroupaient finalement dans « une machine très compliquée » (ARTFL Petit *Homme*) comme le montre cet extrait :« Certaines parties blanches, dures, insensibles, connues sous le nom d'*os*, soutiennent tout l'édifice ... la tête, le tronc et les extrémités: ces dernières sont, les unes supérieures, ce sont les bras; les autres inférieures, qui sont formées des cuisses et des jambes » (ARTFL Petit *Homme*). A bien des égards, cette perspective biomécanique sur l'homme au 18ème siècle s'apparentait beaucoup à celle apposée sur le singe anthropoïde et l'homme préhistorique tels qu'ils étaient étudiés conjointement un siècle plus tard par la zoologie et la paléontologie ; néanmoins pour le savant Charles Georges Le Roy (1723-1789), ce découpage anatomique de l'homme échouait à définir sa dimension spirituelle : un aspect mystérieux qui rendait de fait cette tâche difficile comme il l'expliquait dans sa définition de l'homme au niveau moral :

> Ce mot n'a de signification précise, qu'autant qu'il nous rappelle tout ce que nous sommes; mais ce que nous sommes ne peut pas être compris dans une définition: pour en montrer seulement une partie, il faut encore des divisions et des détails. ... ce qui peut rendre cet examen épineux, c'est qu'on ne voit point dans l'espèce un caractère distinctif auquel on puisse reconnaître tous les individus … L'homme

> que nous considérons est cet être qui pense, qui veut et qui agit. (ARTFL Le Roy *Homme*)

Similairement à ces difficultés à définir précisément l'homme contemporain dans sa dimension spirituelle, le même problème se posait également dans les études effectuées au 19ème siècle sur les mœurs présupposées du singe anthropoïde et de l'homme fossile, dont les interprétations représentaient un enjeu capital pour éclairer la signification de la nature humaine. A ce titre, le domaine de la paléontologie se révélait ainsi particulièrement important comme l'explique l'historienne Claudine Cohen dans son œuvre critique intitulée *Le destin du mammouth* (1994) :

> La paléontologie reconstitue les espèces perdues, elle interroge le passé profond de la vie et de la Terre, l'origine et le devenir des êtres vivants et de l'homme – et ces interrogations rencontrent inévitablement celles des mythes. … Si elle emprunte au mythe, la paléontologie emprunte aussi à l'histoire ; le paléontologue, comme l'historien, recueille les « documents » fossilisés dans les « archives de la terre » - objets partiels, disséminés, fragmentaires, mais témoins uniques, irremplaçables, du passé du monde. Comme l'historien, il 'met en intrigue' ces vestiges du passé, et construit un récit vraisemblable qui ordonne les faits sur l'axe du temps. (29-30)

Partant de cette vision de la paléontologie comme une investigation à la fois scientifique et sociale accompagnée régulièrement par le domaine de l'imaginaire pour pouvoir élaborer des hypothèses, la recherche des origines de l'homme s'apparentait en de nombreux aspects à une enquête policière comme le soulignait l'auteure britannique

Agatha Christie (1890-1976) dans son roman *Death on the Nile* en 1937, où son personnage du détective Hercule Poirot en établissait la comparaison dans ce dialogue avec son ami le colonel Race:

> [Poirot] Once I went professionally to an archaeologist expedition – and I learnt something there. In the course of an excavation, when something comes up out of the ground, everything is cleared away very carefully all around it. You take away the loose earth, and you scrape here and there with a knife until finally your object is there, all alone, ready to be drawn and photographed with no extraneous matter confusing it. That is what I have been seeking to do – clear away the extraneous matter so that we can see the truth – the naked shining truth.
>
> - 'Good,' said Race. "Let's have this naked shining truth." (Chapitre 27)

Au 19ème siècle, cette recherche de la vérité qui régissait l'investigation des origines paléontologiques de l'homme en relation avec le singe dans les récits de voyage, la littérature, les arts ainsi que la science conduisait à l'élaboration d'hypothèses posant ostensiblement "l'homme sauvage" comme un élément clé pour résoudre cette énigme, générant en conséquence de nouveaux questionnements censés éclaircir davantage le mystère entourant l'humanité préhistorique, comme le démontrait par exemple la préface écrite par l'auteur Camille Flammarion pour l'œuvre *La Création de l'homme et les premiers âges de l'humanité* (1887) de l'archéologue Henri Du Cleuziou :

> Qui étaient-ils, ces premiers hommes dont nous sommes les descendants, étaient-ils noirs comme les nègres d'Afrique centrale ? Offraient-ils la nuance foncée du chocolat, comme les Fuégiens de l'Afrique australe dont nous avons vu

> dernièrement quelques spécimens à Paris même ? … Les nègres ont-ils la même origine simienne que nous, ou bien l'humanité descend-elle de plusieurs souches ? Quelle est la race humaine la plus ancienne ? Que reste-t-il de notre premier berceau ? (43)

Tandis que la découverte du gorille par Du Chaillu exaltait l'espoir de découvrir en lui une forme ancienne d'humanité ayant survécu à la préhistoire, cet animal devenait parallèlement une égérie de l'évolutionnisme dans la culture populaire occidentale qui exploitait excessivement son image (Voir fig. 64 et fig. 65). Sous l'influence de la science et de mythes, le regard porté sur le gorille transformait rapidement cet animal en une incarnation du concept du chaînon manquant, représentant notamment l'image fantasmée d'un vieil homme velu et primitif des bois africains partageant d'énigmatiques affinités avec les tribus humaines voisines. A travers cet être, l'occident avait ainsi l'opportunité d'admirer visuellement la transition du singe vers l'homme avancé par Darwin, tout en incluant également en arrière-plan « l'homme sauvage » d'Afrique comme un autre facteur de cette intermédiarité. De manière remarquable, la réception du gorille comme un membre de la généalogie humaine sous l'impact du darwinisme entre la seconde moitié du 19ème et le début du 20ème siècle mettait également en valeur la découverte parallèle de l'homme de Néandertal (Voir fig. 66), dont les représentations convergeaient aussi avec celles de ce primate en le faisant passer, dans son cas précis, d'une figure humaine vers l'animalité, effectuant ainsi une transformation opposée au processus d'humanisation dont le gorille faisait l'objet.

III. L'exposition de Néandertal ou la création de l'homme-gorille préhistorique

1. L'animalisation de l'Homme : Néandertal vu par la science et les arts

1.1. Figure humaine

« Neander-thal », terme signifiant paradoxalement « la vallée de l'homme nouveau » (Cohen 2007 15), est le nom qui avait été assigné aux premiers fossiles retrouvés de cet être disparu : premier homme préhistorique à avoir été découvert. Un être humain primitif représentant le plus emblématique de l'évolution et dont l'existence était, au départ, aussi incertaine que celle du gorille. Retrouvé de manière fragmentaire en Allemagne puis à divers endroits d'Europe à partir de 1856, l'homme de Néandertal (épelé aussi « Néanderthal ») portait différents noms selon les endroits où ses restes étaient récupérés, comme « La Ferrassie » (une région de France), « l'homme de Spy » (une grotte de Belgique), « La mâchoire de la Naulette » (France), « l'homme d'Engis » et « la race de Canstadt » (des provinces belges), ou encore le spécimen le plus complet jamais excavé : « l'homme de la Chapelle-aux-Saints » (*Dossier pour la science* 2012 14). Ce dernier spécimen, déterré par deux ecclésiastiques dans une grotte de Corrèze et appelé « Chapelle-aux-Saints » en référence au village français dans lequel il se trouvait, représentait l'une des plus extraordinaires découvertes paléontologiques du 19ème siècle (*Dossier pour la science* 2012 14) (Voir fig. 67 et fig. 29). Si son statut d'être humain ne pouvait être mis en doute par sa structure squelettique, son appartenance au passé préhistorique de l'homme soulevait en revanche de vifs débats. Pour le médecin et préhistorien allemand Rudolf Virchow (1821-1902), ce fossile était davantage perçu comme un homme moderne souffrant de sévères pathologies comme le rachitisme et l'arthrite (Schultz). Du côté de l'anthropologue allemand Hermann Von Meyer (1801-

1869), c'était plutôt l'hypothèse d'un soldat Cosaque de l'armée russe s'étant aventuré dans le village en 1814 à la poursuite de Napoléon qui était mise en avant (Cohen 2007 26), alors que pour l'évolutionniste Thomas Huxley, les restes de Néandertal dépeignaient plutôt un proche parent de la lignée humaine, une sorte de sous-espèce préhistorique de l'homme moderne baptisé *Homo sapiens neanderthalensis*. Plus tard rebaptisé plus brièvement avec l'appellation *Homo neandertalensis* par le paléontologue irlandais William King (1809-1886), cet homme fossile se voyait replacé cette fois en dehors de la lignée de l'homme moderne et regardé comme une espèce distincte, remettant alors en cause la théorie d'une évolution linéaire de l'homme et donc l'idée d'une émergence provenant d'une seule source (Cohen 2007 21). Malgré ces divergences contradictoires qui opéraient dans les débats scientifiques, c'était bien à travers une figure humaine que le fossile de Néandertal se voyait au départ reconstitué dans ses premiers portraits établis au 19ème siècle (Voir fig. 68 et fig. 69). Néanmoins en l'espace de quelques années, son visage allait subitement perdre son humanité sous l'influence du paléontologue Marcellin Boule à qui le spécimen de la Chapelle-aux-Saints avait été confié. En effet, dans son œuvre de référence intitulée *Les Hommes Fossiles; Éléments De Paléontologie Humaine* (1921), le savant justifiait la métamorphose de Néandertal en une créature plus bestiale en voyant en lui une « espèce aux caractères archaïques ... un survivant de prototypes ancestraux » (242 ; 244) qui représentait ainsi selon son interprétation « une forme primitive diminuant la profondeur du fossé qui sépare actuellement les Singes des Hommes » (Boule 22 ; 235) (Voir fig. 70 et fig. 71).

1.2. Figure animale

Quelques années avant l'interprétation de Marcellin Boule, ce type de profil avait déjà été mis en avant par Thomas Huxley, qui remarquait dans les premiers fragments retrouvés de Néandertal le « plus pithécoïde[41] des crânes humains connus » (Huxley 1891 156) alors qu'il présentait parallèlement le gorille comme le singe le plus ressemblant à l'homme. Cette animalité de Néandertal qui émergeait en même temps que l'humanité du gorille conduisait ainsi l'opinion populaire à générer des amalgames comme le soulignait Rosny Aîné dans son essai sur *Les conquérants du feu* (1929) :

> Le fameux squelette incomplet de Néandertal, le squelette tout aussi fameux mais découvert beaucoup plus tard, de la Chapelle-aux-Saints, la mâchoire de la Naulette, les squelettes de Spy, … de la Ferrassie … nous montrent des races beaucoup plus animales … le front surbaissé, fortement incliné en arrière, les arcades sourcilières démesurées, les orbites élargies, avec un nez bref et aussi large que celui de tel anthropomorphe. La bouche, avec ses maxillaires épais, formait une manière de gueule, sans menton. … Un observateur inexpérimenté y verrait tout simplement un grand singe. (56 ; 58)

Ce caractère simiesque attribué à Néandertal, dans un contexte historique humanisant parallèlement le gorille, conduisait ainsi l'auteur Camille Flammarion à imaginer un rapprochement de ces deux créatures dans ses *Contemplations scientifiques* (1887) :

> L'homme fossile découvert par les savants prêtres de la Corrèze devait être placé, sur la figure dont je parle, entre le gorille et l'homme … Ce type humain fossile

[41] Qui rappelle et présente les caractères du singe.

> diffère des types humains actuels et se place au-dessous d'eux, car, dans aucune race actuelle, on ne trouve réunis les caractères d'infériorité qu'on observe sur la tête osseuse de la Chapelle-aux-Saints, de Néanderthal et de Spy. (247)

Cette association du gorille dans les interprétations sur le fossile de Néandertal avait en conséquence mené certains scientifiques à imaginer un ancêtre préhistorique hybride comme le démontrait par exemple l'évolutionniste allemand Hermann Klaatsch (1863-1916) avec son « Homme-Gorille de Néandertal », présenté dans son œuvre intitulée *The evolution and progress of mankind* dans les années 1910. Une hypothèse ne se fondant « sur aucun argument sérieux » selon les propos tenus par Marcellin Boule (Boule 449) qui avait néanmoins comparé dans son étude les os de ce même primate avec ceux de Néandertal et de l'homme moderne (Voir fig. 72), ajoutant en commentaire cette déclaration qui laissait transparaître l'idée d'une hiérarchie évolutive entre ces trois êtres : « Cela veut dire, je pense, que l'homme de Néandertal a conservé … quelques reflets d'un état primitif » (Boule 216). Cette conviction d'une primitivité animale de Néandertal chez le paléontologue l'avait ainsi poussé à produire une reconstitution biaisée du fossile de la Chapelle-aux-saints, en le présentant notamment avec une tête penchant vers l'avant et se tenant sur des jambes à demi-fléchies comme chez le singe anthropoïde, ce qui donnait alors au fossile l'aspect final d'une intermédiarité située entre l'homme et le gorille qu'avait déjà mis en avant Thomas Huxley en 1873 (Voir fig. 73).

Par cette proximité fortement suggérée avec le grand singe, les spéculations sur l'homme de Néandertal laissaient ainsi transparaître une évolution des représentations liées aux idéologies à la fois scientifiques et populaires, dont le mécanisme s'apparentait d'ailleurs remarquablement aux interprétations liées à la perception du gorille.

Ce processus d'animalisation de Néandertal semblait intervenir par un phénomène de juxtaposition avec l'image de ce primate chez les artistes coopérant avec les scientifiques tel que le sculpteur italien Norberto Montecucco par exemple, dont le portrait du spécimen de la Chapelle-aux-saints en 1908 sous la direction du criminologue Cesare Lombroso (1835-1909) s'apparentait étonnamment aux portraits de gorilles empaillés présentés dans les ouvrages de vulgarisation zoologique du début du 20ème siècle comme celui de Charles J. Cornish intitulé *Les animaux vivants du monde*, publié entre 1902 et 1905 (Voir fig. 74). Ce processus de métamorphose qui animalisait ainsi les représentations de l'homme de Néandertal n'aurait par ailleurs jamais été possible sans le concours de Paul Du Chaillu, qui envoyait de nombreuses dépouilles de gorilles aux musées que la littérature de vulgarisation diffusait par la suite au grand public (Figuier 1869 577). Le portrait hybride créé par Montecucco semblait aussi avoir influencé une autre version de cet ancêtre primitif imaginée un an plus tard, en 1909, par l'artiste tchèque Frantisek Kupka (1871-1957) sous la direction de Marcellin Boule (Voir fig. 75). Cette version française du spécimen de la Chapelle-aux-saints, publiée dans le journal *L'Illustration* sous le titre *An Ancestor : Man twenty thousand years ago*, représentait alors le premier portrait en pied de cet être dont l'apparence « gorillesque » avait fait sensation dans la société occidentale durant la première moitié du 20ème siècle (Cohen 2007 37).

1.3. Figure hybride

Dans le cadre des expositions, ce lien primitif rattachant Néandertal au grand singe commençait par ailleurs à émerger dès l'Exposition Universelle de 1889, où un portrait de cet homme fossile côtoyait déjà la statue du « Gorille enlevant une femme » dans une

aile réservée à l'anthropologie et à l'ethnographie (Patou-Mathis 2011 233). La dimension préhistorique de cette œuvre de Frémiet s'affirmait d'autant plus que l'artiste avait placé dans la main gauche de l'animal une pierre (Voir fig. 29), dont le rôle était assurément de montrer une aptitude de la bête pour la technologie mais aussi d'établir une référence directe à l'humanité préhistorique, dont les premiers fossiles attestant initialement de son existence dans les années 1840 ne se résumaient effectivement qu'à quelques outils de pierres taillées nommés « éolithes » (Voir fig. 76) par l'archéologue Jacques Boucher-De-Perthes (1788-1868) dans son œuvre intitulée en 1847 *Antiquités celtiques et antédiluviennes*.

Cette valeur primitive apposée au gorille s'amplifiait encore davantage avec les récits de Paul Du Chaillu qui diffusait de plus l'image d'une créature terrifiante à figure humaine comme il le montrait dans cet extrait : « C'était un monstrueux animal … debout sur ses jambes de derrière, en nous regardant en face d'un air de défi, comme peu d'animaux osent le faire, je frémissais d'horreur, croyant voir se dresser devant moi une hideuse image de l'espèce humaine » (Du Chaillu 1875 287). Tandis qu'une humanité monstrueuse se révélait aux yeux de Du Chaillu lorsque ce grand singe le défiait en se redressant comme lui sur ses deux jambes, l'animalité qui se dégageait des fossiles de Néandertal semblait marquer chez certains scientifiques une volonté de relier ces deux créatures par des discours comparatifs, comme le démontrait par exemple Paul Topinard dans ce passage tiré de *L'anthropologie* en 1895 : « Lorsqu'on a quelque habitude des crânes anthropoïdes, la pensée qu'elles éveillent aussitôt est celle d'une grande ressemblance avec eux. Le Néanderthal surtout rappelle bien une calotte crânienne de gorille femelle … ses arcades sourcilières sont toutes simiennes, et cependant c'est bien

un crâne humain » (451). Dans une perspective plus arbitraire, ces analogies dépassaient le simple cadre anatomique pour Marcellin Boule, qui imaginait en effet chez Néandertal un profil psychologique marqué par une bestialité qui pouvait rappeler la sauvagerie du gorille dans cet extrait de son étude sur *Les Hommes Fossiles; Éléments De Paléontologie Humaine* (1921) :

> Il n'est guère d'industrie plus rudimentaire et plus misérable, avons-nous dit, que celle de notre Homme moustérien.[42] L'utilisation d'une seule matière première, la pierre (en dehors probablement du bois et de l'os), l'uniformité, la simplicité et la grossièreté de son outillage lithique, l'absence probable de toutes traces de préoccupations d'ordre esthétique ou d'ordre moral s'accordent bien avec l'aspect brutal de ce corps vigoureux et lourd, de cette tête osseuse, aux mâchoires robustes, et où s'affirme encore la prédominance des fonctions purement végétatives ou bestiales sur les fonctions cérébrales. (238)

Ce portrait de l'homme de Néandertal, reconnu aujourd'hui comme une théorie inexacte mais qui avait généré pour les décennies à venir un stéréotype particulièrement négatif à son encontre, témoignait en somme de l'évolution de courants de pensée assignant progressivement à l'homme préhistorique un caractère de sauvagerie qui circulait déjà sur le compte des grands singes, dont le gorille en représentait notamment le plus célèbre exemple avec l'apogée du darwinisme. L'influence de mythes attribuant par ailleurs à cet animal des comportements malfaisants ainsi que des affinités avec les tribus africaines amplifiait encore davantage son caractère à la fois sauvage et humain, créant alors pour

[42] Relatif à la région française du Moustier, dans les Alpes de Hautes-Provence, où des gisements fossiles ont été retrouvés.

les savants et les artistes intéressés par l'évolutionnisme une image prédéfinie de ce à quoi pouvait ressembler l'homme-animal préhistorique dans ses plus lointaines origines. Lorsque les savants comme Marcellin Boule ou Cesare Lombroso tentaient alors de reconstituer l'homme de Néandertal, ce portrait parallèlement érigé du grand singe agissait ainsi comme une représentation « prête à poser » dont les artistes pouvaient s'inspirer pour la recomposition du fossile et créer, en conséquence, un archétype de l'homme-animal préhistorique marqué par la bestialité. Selon le préhistorien contemporain Romain Pigeaud, cette étape particulièrement subjective du travail paléontologique représente d'ailleurs encore à l'heure actuelle un phénomène normal lorsqu'il explique effectivement qu' « il vient toujours un moment où il faut aller plus loin dans la reconstitution et prendre parti. Ne serait-ce que pour la couleur des yeux et la forme des oreilles, mais aussi pour les expressions faciales (amicales ou hostiles, raffinées ou butées) et la gestuelle (noble ou dégingandée) » (Pigeaud 137).

Cette part de subjectivité jouait ainsi un rôle capital dans la diffusion de représentations erronées dans le domaine de la paléontologie, qui s'appuyait de plus sur des théories raciales et racistes dont « l'homme sauvage » d'Afrique faisait l'objet entre la seconde moitié du 19ème siècle et les années 1930 (Voir fig. 77). Sous un angle de vue autrement remarquable, la bestialité présupposée de l'homme de Néandertal avancée par les savants de l'époque constitue encore un stéréotype comme l'indique Pigeaud dans son étude intitulée *Comment reconstituer la préhistoire ?* (2007) :

> Un qui a encore du mal à faire admettre son humanité en effet, c'est bien Néanderthal. 'N' le Maudit, comme le surnomme avec humour le journaliste Jean-Francis Held, a beau être un des Hommes fossiles les mieux connus, il se

trouve toujours quelqu'un pour le dévaloriser. A tel point que certains préhistoriens ont parlé de 'paléoracisme' à son égard (132).

2. La mise en scène de Néandertal : une création hybride située entre le gorille, « l'homme sauvage » africain et la figure de l'ogre

Dans la littérature, cette bestialité de l'homme préhistorique constituait certainement la représentation la plus diffusée dans les romans préhistoriques comme le démontrait par exemple Rosny Aîné, qui évoquait parallèlement à ses « Hommes-au-Poil-Bleu » la manière dont « le père du Néanderthal broyait la face du lion » dans *Vamireh* (67), ou bien encore lorsqu'il soulignait « la force velue et sournoise » de certains personnages de *La guerre du feu* comme le brutal Aghoo, aux « yeux homicides » (209).

En somme, la création de cet archétype de l'homme-animal préhistorique dont l'influence se diffusait remarquablement dans la science, les arts et la littérature devait ainsi son existence grâce à la convergence de deux phénomènes qui se produisaient parallèlement : le développement d'une série de représentations humanisant l'image du gorille d'une part (Voir fig. 78), et le déroulement d'un processus inverse avec le cas de l'homme de Néandertal, qui se voyait progressivement animalisé pour apparaître finalement sous la forme d'un homme-gorille doué pour la technologie (Voir fig. 79).

2.1. Monstre intérieur et incarnation du Mal

Dans une perspective parallèle, cette intrusion du gorille dans les représentations des origines primitives de l'homme pénétrait également le domaine des recherches psychologiques, où ce grand singe se transformait notamment en une figure métaphorique pour évoquer les plus bas instincts qui sommeillent en chaque individu, comme le

démontrait le critique et historien Hippolyte Taine (1828-1893) à propos de la guerre franco-prussienne de 1870 :

> Cette fois la brute pure apparaît : tout le vêtement que les siècles lui avaient tissé et dont la civilisation l'avait revêtue, la dernière draperie humaine tombe à terre ; il ne reste plus que l'animal primitif, le gorille féroce et lubrique que l'on croyait dompté, mais qui subsiste indéfiniment dans l'homme, et que la dictature, jointe à l'ivresse, ressuscite plus laid qu'aux premiers jours. (Taine 329-330)

Cet emploi du gorille pour incarner la « bête intérieure » de l'homme marquait ainsi l'essor d'une nouvelle iconographie qui utilisait l'image de cet animal à des fins politiques, comme le mettait par exemple en valeur l'illustration anti-allemande de H.R Hopps intitulée *Destroy This Mad Brute – Enlist U.S. Army* en 1917 (Voir fig. 80). Cette représentation du soldat allemand sous l'image d'un gorille enlevant une femme marquait ainsi l'idée d'une malveillance morale qui s'extériorisait sous la forme du grand singe, transformant de fait cet animal en une incarnation du mal et de la monstruosité que le naturaliste Geoffroy de St Hilaire théorisait comme un « être vicié par des imperfections corporelles », et à la vue duquel s'incorporaient justement « des notions puisées dans le monde moral, le soupçon de copulations coupables, et nombre d'autres préoccupations d'esprits enfantées par l'ignorance et le fanatisme ... quelque chose d'affreux et d'indéfinissable, quelque chose que la nature, abandonnée sans doute à d'inexplicables caprices, voulait et ne voulait pas », dans son oeuvre intitulée *Considérations générales sur les monstres comprenant une théorie des phénomènes de la monstruosité* (6). De manière remarquable, cette impression de monstruosité qui se dégageait du gorille apparaissait dès la première rencontre de cet animal avec l'homme occidental, lorsque

Paul Du Chaillu s'épouvantait en effet de voir devant lui une incarnation du mal comme il le narrait dans *Voyage et aventures dans l'Afrique équatoriale* : « Le hideux aspect de l'animal, à ce moment, est impossible à décrire ... Il me rappelait alors ces visions de nos rêves, créations fantastiques, êtres hybrides, moitié hommes, moitié bêtes, dont l'imagination de nos vieux peintres a peuplé les régions infernales » (395 ; 146). Avec l'avènement du darwinisme, l'idée d'une parenté avec une telle créature apparaissait ainsi inacceptable pour certains écrivains comme Victor Hugo, qui évoquait effectivement le gorille comme un proche indésirable à faire disparaître dans sa réécriture de l'histoire du monde intitulée *La légende des siècles. Les grandes lois* (1883) :

> Eh bien, je ne suis point charmé d'avoir ce quine :
> Gorille. Et j'aime mieux rester tout bêtement
> L'homme, et sentir en moi vivre le firmament.
>
> … Non ! J'ai les droits de l'homme et non les droits du singe.
> Je comprends qu'on se penche avec fraternité
> Vers les êtres qui sont hors de l'humanité,
> Qu'on éclaire leur nuit ; mais qu'on s'y précipite,
> Non. Je veux, de ce gouffre où la bête palpite,
> Faire monter, labeur superbe et hasardeux,
> Les monstres jusqu'à nous, et non tomber près d'eux ;
> Je veux être pour eux non l'égal, mais l'archange,
> Et leur donner mon âme et non prendre leur fange. (228-235)

Ce rejet du grand singe poétisé par Hugo témoignait réellement d'une effervescence idéologique anti-darwiniste qui s'étendait plus largement à l'époque non seulement chez une partie de la population occidentale mais aussi parmi la communauté scientifique, comme le soulignait avec une certaine ironie Marcellin Boule dans cet extrait tiré de son étude sur *Les Hommes Fossiles; Éléments De Paléontologie Humaine* (1921) :

> Quelques savants, il est vrai, humiliés d'un tel voisinage et s'appuyant sur les caractères tirés de l'intelligence et de la religiosité, ont voulu situer l'Homme non seulement au-dessus, mais encore en dehors de tous les autres êtres vivants, et créer, pour réfugier sa 'majesté menacée', la 'sphère nébuleuse' d'un règne humain, mais il a été facile de montrer que rien n'est moins rationnel, et l'on peut dire, avec Darwin, que 'si l'Homme n'avait pas été son propre classificateur, il n'eut jamais songé à fonder un ordre séparé pour s'y placer'. (435)

Alors que dans la littérature, l'épouvante et le dégoût que provoquait l'image du gorille permettaient aux romanciers comme Rosny Aîné d'imaginer des ennemis primitifs charismatiques comme « Les Hommes-au-Poil-Bleu » ou encore « Les Dévoreurs d'hommes », dont « la stature dépassait ... celles de toutes les races » (Rosny 1911 251) et qui se voyaient dotés similairement d'un « crâne énorme », de « bras longs comme ceux de l'Homme des Arbres », de « jambes [qui] se repliaient, courtes, épaisses et arquées » et dont le « corps, lourd et jointé comme le corps des buffles, décelait une force immense » (Rosny 1911 252), ce même imaginaire transparaissait parallèlement chez certaines personnalités politiques comme Joseph Staline (1878-1953) par exemple, qui désirait créer dans un but militaire une légion hybride d'hommes-singes pour renforcer

son armée avec l'aide du savant Ilya Ivanovich Ivanov (1870-1932) durant les années 1920 (Diamandopoulos).

2.2. Incarnation de la figure de l'ogre

Sous un angle de vue autrement remarquable, cette monstruosité du gorille qui influençait l'imaginaire occidental sur les origines comme sur la nature intérieure de l'homme a conduit les auteurs inspirés par Rosny Aîné, tels que l'anglais H. G. Wells (1866-1946),[43] à concevoir certaines figures mythologiques comme des réalités dans leurs fictions préhistoriques. Ainsi dans sa nouvelle intitulée *The Grisly Folk* (1921), Wells présente l'homme de Néandertal comme une incarnation vivante de l'ogre des contes fées dans ces lignes :

> A grey hairy wolf-like monster … with a big face like a mask, great brow ridges and no forehead, … running like a baboon with his head forward and not, like a man, with his head up, he must have been a fearsome creature for our forefathers to come upon. ... That was the beginning of a nightmare age for the little children of the human tribe. They knew they were watched. Their steps were dogged. The legends of ogres and man-eating giants that haunt the childhood of the world may descend to us from those ancient days of fear. (Wells *The Grisly Folk*)

Cette conception « préhistorisée » de l'ogre des légendes pour représenter l'homme de Néandertal se construisait aussi sur la base de comparaisons avec le gorille, lorsque l'auteur soulignait par exemple la psychologie simiesque de cet ancêtre ainsi que son

[43] Revue littéraire mensuelle *Europe.* Couverture « H. G. Wells / Rosny Aîné ». N° 681-682 de Janvier-Février 1986.

rugissement, pareil au son du tonnerre, que mentionnait déjà Paul Du Chaillu quand il narrait ses luttes contre le grand singe :

> The grisly folk we cannot begin to understand. We cannot conceive in our different minds the strange ideas that chased one another through those queerly shaped brains. As well might we try to dream and feel as a gorilla dreams and feels. ... Almost certainly they met, these grisly men and the true men. The true man must have come into the habitat of the Neandertaler, and the two must have met and fought … How did that first fight go? Perhaps it went against the men of our race. Perhaps the big Neandertaler male, his mane and beard bristling horribly, came down the gully with a thunderous roar. (Wells *The Grisly Folk*)

Le mot « ogre », dont l'étymologie anglo-saxonne signifie « orc » ou « démon infernal », faisait communément référence au 19ème siècle à un « personnage des contes de fées, espèce de monstre, de géant, d'homme sauvage, qu'on suppose se nourrir de chair humaine » (ARTFL Dictionnaire de l'Académie française 1835 *Ogre*) tout en désignant dans son sens figuré un « homme méchant, surtout d'une méchanceté barbare, et effrayant » (ARTFL Émile Littré 1872-77 *Ogre*). Dans les représentations classiques de cet être telles que dans l'œuvre de Giovanni Lanfranco (1582–1647) intitulée "Norandino et Lucina découverts par l'Ogre" (Voir fig. 81), cette figure légendaire souvent dépeinte dans la démesure révélait en plus de sa taille gigantesque une main puissante et malfaisante dont le symbolisme marquait ostensiblement au 19ème siècle la figure du gorille dans les récits de Du Chaillu, attribuant de fait à cet animal une dimension mythique qui s'étendait tout au long des œuvres de l'explorateur. En effet, alors que ce primate exposait à l'aventurier une gueule munie « de longs crochets … entre lesquels les

membres d'un homme seraient broyés comme du biscuit » dans son *Voyage et aventures dans l'Afrique équatoriale* (393), il semblait aussi exprimer un goût pour la chair humaine selon cette anecdote rapportant une attaque contre un indigène africain : « Le monstre s'élança sur le pauvre Ashira, le mordit et lui emporta un morceau du bras, puis il le laissa aller » (Du Chaillu 1875 272). Cette théâtralisation du gorille comme une figure vivante du croque-mitaine se diffusait également dans la version originale de l'ouvrage de vulgarisation de Charles J. Cornish intitulé *The Living Animals of the World* (1905), où le primate était notamment mystifié comme un bourreau sanguinaire dans cet extrait : « There is a tale of a tribe that kept an enormous gorilla as executioner, which tore its victims to pieces, until an Englishman, doomed to meet it, noticing a large swelling near its ribs, killed it with a heavy blow or two on the weak spot » (5). Au fil des excavations paléontologiques impliquant les fossiles de Néandertal, ce genre de représentations se popularisait encore davantage, comme lors de la découverte en 1899 d'une grotte yougoslave renfermant les restes cuisinés d'environ quatre-vingt individus... (Cohen 2007 46 ; 52). Dans les romans préhistoriques, cette convergence de la bestialité présupposée de Néandertal avec les représentations du gorille se manifestait ainsi dans les descriptions de personnages incarnant des géants humanoïdes comme « Les Hommes-au-Poil-Bleu » par exemple, dont la face énorme dotée de « mâchoires d'hyènes » (Rosny 1911 313) rappelait celle de prédateurs mélangés comme « l'ours et le chien » (Rosny 1911 313), tandis que d'autres protagonistes comme « Les Dévoreurs d'hommes » « se repaissaient du cadavres de leurs ennemis ... épouvantaient les hordes craintives » (Rosny 1911 251). Dans les années 1930, cette figure inquiétante mais néanmoins populaire du géant primitif néandertalien avait ainsi fait l'objet d'une immortalisation artistique par le

sculpteur Paul Dardé, qui avait érigé en haut d'une colline une statue de pierre représentant l'homme de la Chapelle-aux-saints observant le village français des Eyzies (Voir fig. 82).

2.3. Figure de « l'homme sauvage »

Dans une autre perspective, ces caractères de bestialité relatifs d'une part à l'image du singe anthropoïde, aux figurations de l'homme-animal préhistorique ainsi qu'à la figure légendaire de l'ogre transparaissaient notablement dans les représentations de « l'homme sauvage » d'Afrique, dont les affinités avec le gorille apparaissent souvent dans les propos tenus par Du Chaillu comme lors de cet épisode de chasse : « Les jeunes gorilles, que j'ai souvent poursuivis, ne se réfugient pas sur les arbres, mais courent à ras de terre ; à une certaine distance, vus de face à travers les broussailles, avec leur tête et leur corps à moitié redressés, ils ne ressemblent pas mal à des nègres qui se sauvent » (Du Chaillu 1863 397). Bien que ce rapport homme / singe souligné par l'aventurier apparaît couramment dans d'autres carnets de voyage, celui du zoologiste allemand Henry Lichtenstein (1780-1857) intitulé *Travels in Southern Africa* en 1812 attire particulièrement l'attention avec le portrait d'un « sauvage » sud-africain dont l'apparence lui rappelle singulièrement celle d'un singe de coloration bleue vivant dans la même région, et dont les caractéristiques évoquent à certains égards celles des primitifs « Hommes-au-Poil-Bleu » de Rosny Aîné comme le montre cette description :

> One of our present guests who appeared about fifty years of age, who had gray hair and a bristly beard, whose forehead, nose, cheeks and chin were all smeared with black grease, having only a white circle round the eye, washed clean with the

> tears occasioned by smoking—*this man had the true physiognomy of the small blue ape of Caffraria.*[44] What gave the more verity to such a comparison, was the vivacity of his eyes and the flexibility of his eye-brows, which he worked up and down with every change of countenance. Even his nostrils, and the corners of his mouth, nay, his very ears, moved involuntarily, expressing his hasty transitions from eager desire to watchful distrust. *There was not, on the contrary, a single feature in his countenance that evinced a consciousness of mental powers, or anything that denoted emotions of the mind of a milder species than what belong to man in his mere animal nature*. When a piece of meat was given him, and, half rising, he stretched out a distrustful arm to take it, he snatched it hastily, and stuck it immediately into the fire, peering around him with his little keen eyes, as if fearing lest someone should take it away again. *All this was done with such looks and gestures that any one must have been ready to swear he had taken the example of them entirely from the ape*. He soon took the meat from the embers, wiped it hastily with his right hand upon his left arm, and tore out large half-raw bits with his teeth, which I could see going entire down his meager throat. (224-225 ; je souligne)

Alors que cette description animalisée d'un spécimen d' « homme sauvage » africain chez Lichtenstein créait un parallèle avec le comportement d'un singe bleu, apparaissant ainsi possiblement comme une source éventuelle d'inspiration pour Rosny Aîné dans la création de ses « Hommes-au-Poil-Bleu », l'exposition d'un gorille baptisé « The Bushman », en référence à un peuple africain du même nom dans un zoo américain puis

[44] Nom d'une province sud-africaine durant l'ère coloniale.

dans le Field Museum of Chicago à sa mort, créait encore une analogie homme / singe supplémentaire qui rejoignait l'exposition parallèle de deux autres spécimens de Bushmen humains en France et en Espagne, connus sous le nom de « La Vénus Hottentote » et le « Nègre de Banyoles » (Voir fig. 83, fig. 84 et fig. 85). Ces amalgames qui faisaient alors converger le singe anthropoïde et « l'homme sauvage » s'étendaient plus encore avec les interprétations paléontologiques de Marcellin Boule à propos du fossile de Néandertal, lorsque celui-ci concluait notamment que « malgré l'infériorité morphologique de son cerveau ... Ses moyens d'action sont déjà ceux de certains sauvages actuels » (Boule 460), attribuant de fait aux populations contemporaines des pays colonisés un caractère préhistorique.

Dans la littérature, ces marques de bestialité que labellisait progressivement la science de l'époque à travers son regard sur l'homme préhistorique, le gorille ainsi que sur « l'homme sauvage » se traduisaient remarquablement dans certaines œuvres romanesques par l'intermédiaire d'un code couleur. En effet, alors que l'évocation d'un singe au pelage bleu pouvait se lire dans le carnet de voyage de Lichtenstein pour décrire un indigène africain et qui constitue désormais un classique de la littérature de voyage, cette même couleur symbolisait également le thème de la colère dans sa définition contemporaine présentée par le dictionnaire Émile Littré, qui désignait effectivement une « colère bleue, violente colère où le visage devient bleu » (ARTFL Émile Littré 1872-77 *Bleu*). Parallèlement, l'écrivain Émile Zola (1840-1902) utilisait encore différemment cette teinte pour évoquer en 1890 « une peur bleue » dans son roman *La Bête humaine* (24), tandis que Marcellin Boule imaginait dans ses études paléontologiques une éducation préhistorique de l'homme basée sur la passation de récits fabuleux lorsqu'il

affirmait que « l'enfance de l'Humanité n'a eu d'abord d'autres sources d'information que des contes bleus,[45] des légendes, des histoires merveilleuses » (Boule 1). Dans certaines figurations classiques du diable telles que dans l'œuvre intitulée *Last judgment* réalisée en 1306 par le peintre Giotto Di Bondone (1267-1337), cette coloration bleue se voyait déjà utilisée pour représenter la figure du démon (Voir fig. 86), dont les caractères transparaissaient remarquablement dans l'image du gorille qui révélait justement « un aspect diabolique » non seulement dans la version française du catalogue zoologique de Charles. J. Cornish intitulé *Les animaux vivants du monde* (4) (Voir fig. 74), mais aussi dans les récits de Du Chaillu lorsque ce dernier s'imaginait voir devant lui une incarnation surnaturelle dans ce passage : « ... tiré de ma torpeur comme d'un rêve, et me croyant assailli par l'image du démon, je me serais enfui, si mes pieds ne m'avaient refusé le service » (Du Chaillu 1863 520).

Ces valeurs symboliques qu'évoquait la couleur bleue dans la seconde moitié du 19ème siècle devait ainsi avoir vraisemblablement influencé l'imaginaire de Rosny Aîné lorsqu'il créait dans *La guerre du feu* son peuple primitif des « Hommes-au-Poil-Bleu », d'autant plus que cette coloration avait déjà fait l'objet d'un traitement de la sauvagerie humaine dans un roman de Louis Boussenard (1847-1910) intitulé *Aventures extraordinaires d'un homme bleu*. Dans cette œuvre parue en 1891, le lecteur assiste à l'exposition d'un homme sauvage « à la puissante musculature » (84), aussi violent que le gorille (Voir fig. 87), se nourrissant de chair crue (82) et doté d'une peau bleue capable de virer complètement au noir dans un spectacle dirigé par l'imprésario Phineas Barnum,

[45] « Récit fabuleux, conte de fées, ou discours en l'air, mensonge » (CNRTL *Bleu*).

qui exposait par ailleurs de la même manière et dans de réels spectacles un autre genre d'homme sauvage avec son gorille baptisé « Gargantua » (Voir fig. 88).

2.4. Imaginaire et Préhistoire

Selon le spécialiste du roman préhistorique Marc Guillaumie, cet imaginaire anthropologique utilisé dans la littérature pour mettre en scène la figure de l'homme sauvage se révèle particulièrement utile, voire même nécessaire, dans l'écriture des fictions sur la préhistoire comme il l'explique plus en détail dans ces lignes :

> Plus le romancier décrit des temps éloignés, et plus il se livre à l'introspection et au rêve ; moins il utilise les données de la science. Mais paradoxalement, plus il se familiarise avec ces données scientifiques, plus il se sent à son aise en ce monde fascinant de la Préhistoire, et plus il cède au désir de décrire ce qui n'a pas laissé de trace ... C'est ce que nous avons appelé l'ivresse des profondeurs. Le romancier s'enfonce avec délectation dans des temps toujours plus éloignés et moins connus. (164-165)

Pour l'auteur Rosny Aîné, cette ivresse des profondeurs semblait être un phénomène pleinement assumé lorsqu'il évoquait par exemple le rôle et l'utilité de la science mis au service de son propre imaginaire : « La science est chez moi une passion poétique ; elle m'ouvre par myriades des défilés ou des pertuis dans l'univers ... Ce sont les possibles de la science qui me saisissent et sont la pâture de mes chimères, comme les faits de l'histoire et de la vie quotidienne » (Rosny 1921 11-12). Dans une perspective autrement remarquable, cette tendance à l'introspection et au rêve dépassait même le cadre romanesque pour s'infiltrer dans ses essais à portée scientifique, comme il l'admettait

ouvertement dès les premières pages de son étude sur *Les Origines. La Préhistoire* (1895) : « Nous avons pleinement adhéré aux théories qui nous ont semblé bonnes, mais nous avons laissé intervenir notre propre jugement partout où les conclusions de nos devanciers nous ont paru défectueuses ou incomplètes et nous avons alors donné des opinions personnelles » (6).

En contraste avec cette sincérité affichée par Rosny Aîné, le cas de Marcellin Boule représente véritablement un cas d'école dans le domaine de la paléontologie, puisque son étude volontairement faussée et influencée par le darwinisme dépeignait l'image d'un homme de Néandertal faussement simiesque alors qu'il s'agissait finalement d'un vieillard néandertalien souffrant d'arthrite et de scoliose (Hurel). Malgré la dimension très subjective de ses conclusions, qui révélaient un désir d'exposer au public un spécimen du chaînon manquant et dont l'autorité allait perdurer durant cinquante ans, le savant n'avait pas hésité à souligner à ses lecteurs l'intégrité avec laquelle il avait mené ses investigations dès les premières pages de son œuvre : « Je me suis efforcé d'écrire cet ouvrage en toute indépendance d'esprit, en me tenant exclusivement sur le terrain scientifique. … C'est ainsi que j'ai cru être le plus utile à la science et le plus respectueux envers mes lecteurs » (Boule 10).

Par ailleurs, ce phénomène d'ivresse des profondeurs semblait dépasser le cadre du roman préhistorique et de la paléontologie pour se manifester aussi dans le récit de voyage, dès lors que le contenu de ce dernier comportait des enjeux liés à l'évolutionnisme comme le démontrent par exemple les œuvres de Du Chaillu. Chez cet auteur en effet, l'inclination psychologique pour l'introspection et l'onirisme vers « des temps toujours plus éloignés et moins connus » selon la théorie de Guillaumie se dévoile

remarquablement lorsque, traquant dans une forêt sombre l'énorme gorille qui a éventré l'un de ses chasseurs indigènes, l'aventurier croit voir en l'animal une représentation surnaturelle et menaçante de l'homme dans cet extrait tiré de son *Voyage et aventures l'Afrique équatoriale* (1863) :

> Ce n'était pas un vrai gorille qui l'avait attaqué, mais un homme, un méchant homme changé en gorille. A un tel être, disait-on, personne au monde ne pouvait échapper, et lui-même ne pouvait être tué, même par les chasseurs les plus intrépides ... En le voyant, je pardonnais à mes braves chasseurs indigènes de s'être laissé envahir par des terreurs superstitieuses, et je cessais de m'étonner des étranges et merveilleux contes qui circulaient au sujet des gorilles. (335 ; 395)

Tandis que l'authenticité de ce genre de péripéties se voyait confirmée par cette promesse de l'explorateur : « tout ce que je vous ai dit est vrai, car je l'ai vu de mes propres yeux » (Du Chaillu 1875 305), certaines personnalités telles que Jules Verne exprimaient des doutes quant à leur véracité, comme il le démontrait notamment dans une lettre adressée à son éditeur Pierre-Jules Hetzel en août 1867 :

> Mon cher Hetzel, … J'ai fait avec ledit Du Chaillu la traversée de Liverpool à New York ; or, il ne m'a pas pris du tout, avec ses conférences où il exhibait des grandes pancartes avec force singes. On ne l'a jamais gobé à Paris, et c'est tout au plus s'il est allé au Gabon, et encore s'il y est allé, je ne crois pas qu'il y ait vu d'autres singes que lui ... (cité dans Dumas 1999 67-68).

Si le phénomène de l'ivresse des profondeurs paraît inéluctablement toucher les auteurs qui s'interrogent sur les origines biologiques de l'homme et les fait ainsi tomber dans une

subjectivité onirique, le discrédit qui visait justement cet aspect dans les œuvres de Du Chaillu et remettait en question l'intégrité de son travail dépassait le cadre professionnel pour concerner directement l'auteur lui-même à son retour d'Afrique, à cause notamment d'incohérences quant à ses origines personnelles. En effet, bien que la mort de cet auteur francophone en 1903 s'avère précise, il n'en est pas de même pour sa naissance qui a toujours été entourée de mystère. Estimée aux alentours de 1831, cet explorateur-écrivain avait semble-t-il tout mis en œuvre de son vivant pour dissimuler à son entourage comme au grand public ses véritables origines. Lorsque des doutes étaient émis, il mentionnait alors vaguement quelque ancêtre créole de Nouvelle-Orléans, tout en déclarant également être originaire de Paris, de Louisiane, de New York ou encore de la Caroline du Nord (Reel 182). Très discret sur son père commerçant nommé Charles-Alexis Du Chaillu, il n'abordait jamais le sujet de sa mère : une femme de couleur au nom demeuré inconnu et native de la colonie française de l'île de La Réunion selon l'enquête menée par le journaliste américain Monte Reel dans son œuvre intitulée *Between man and beast : a tale of exploration and evolution* (2013). Ce serait d'ailleurs sur cette île de l'océan Indien que l'aventurier serait véritablement né puisque son père, y ayant vécu à l'époque de sa naissance, avait notamment été accusé à plusieurs reprises d' « immoralité » pour avoir entretenu des relations conjugales avec des femmes locales (Reel 186). C'était alors à force d'incohérences sur ce passé trouble que les cercles érudits ainsi que la presse commençaient sérieusement à s'interroger sur les véritables origines de Du Chaillu, remarquant un teint particulièrement bronzé à son retour d'Afrique et lançant la rumeur suivante : « What if this Great White Hunter wasn't really white? » (Reel 181). Selon

Reel, l'aventurier aurait finalement dévoilé ses véritables origines à un ami banquier nommé Edward Clodd qui aurait alors promis de garder le secret… (Reel 183).

Durant une ère coloniale qui rationalisait les populations indigènes d'Afrique sub-saharienne comme étant proches du singe à travers l'anthropologie et l'évolutionnisme, cette volonté de dissimuler des origines ethniques africaines qui rappelaient par transparence l'image du gorille, et par extension celle du préhistorique Néandertal, se révélait finalement légitime pour Paul Du Chaillu, dont la réputation aurait pu être discréditée définitivement si son secret avait été mis au grand jour (Reel 188). Tandis que cet aventurier parti traquer le gorille en pensant y retrouver le chaînon manquant primitif de l'homme apparaissait lui-même avoir été transformé en cet animal selon les journalistes de la revue américaine *The Examiner* qui déclaraient : « We fear M. Du Chaillu has been too long among the gorillas », dans un article intitulé en 1861 « Mr. Du Chaillu and His Detractors » (Reel 177), le thème de la transformation semblait véritablement marquer le contexte historique souvent désigné comme « l'ère du darwinisme » où vivait cet explorateur, et dans lequel les retombées de cette idéologie se traduisaient par la réévaluation de concepts fondamentaux tels que L'Homme, L'Animal et L'Histoire à travers le développement du domaine de la Préhistoire et des représentations croisées du gorille avec l'homme de Néandertal dans la littérature, les arts et la science.

En définitive, alors que les concepts d'Histoire et de Préhistoire se rapprochaient pour Rosny Aîné en se réduisant à des formes de narrations subjectives, l'intérêt que portait cet auteur pour les fouilles paléontologiques le conduisait à aborder la reconstitution du monde préhistorique comme « un roman sérieux » (Rosny 1895 167) nécessitant de

constantes réécritures, basées d'une part sur l'observation des découvertes tout en gardant dans une autre « un esprit très indépendant » (Rosny 1895 167) afin de rester ouvert à un imaginaire scientifique qu'il désignait par « les possibles de la science » (Rosny 1921 12). A travers ses romans préhistoriques, dont *La guerre du feu* représente selon le spécialiste Marc Guillaumie « un archétype » de ce genre littéraire « en concentrant l'essentiel des représentations de la Préhistoire » (Guillaumie 216), Rosny Aîné théâtralisait la vie humaine primitive suivant une approche narrative qui s'apparente à celle des paléontologues, qui établissent similairement des « scénarios » désignant selon l'historienne Claudine Cohen « un récit inductif ... élaboré pour expliquer comment une configuration particulière d'évènements a eu lieu » (Cohen 1994 31-32).

Par cette dimension scientifique liée à un processus de narration, la fiction préhistorique partage ainsi des rapports communs avec le carnet de voyage : un genre littéraire abordant le thème de l'exploration du monde et dont la construction s'effectue à la manière d'une œuvre romanesque selon l'anthropologue Michèle Duchet (38-39). En mettant en perspective la fiction de *La guerre du feu* de Rosny Aîné avec les récits de voyage de l'aventurier Paul Du Chaillu, les analogies qui se dégagent de ces deux formes de littérature s'affirment à travers certains aspects tels qu'une volonté d'engagement personnel de la part de ces auteurs pour le progrès de la science, un intérêt commun pour l'évolutionnisme et la recherche de créatures représentant le concept du chaînon manquant, un usage de l'illustration comme un outil de documentation, ainsi que l'élaboration d'une phase préparatoire personnelle précédant l'entreprise d'exploration. A l'ensemble de ces rapports s'ajoute de plus chez ces auteurs un phénomène psychologique commun décrit par Guillaumie comme « l'ivresse des profondeurs », dont

le processus mène l'écrivain vers un onirisme l'éloignant des données scientifiques afin de l'aider à produire la narration de « temps toujours plus éloignés et moins connus » (Guillaumie 164-165). Dans les récits de Paul Du Chaillu, ce phénomène apparaît notamment dans la perspective de l'explorateur sur le gorille qu'il traquait en Afrique, alors qu'il espérait pouvoir y retrouver une race intermédiaire entre l'homme et le singe ayant survécu à la préhistoire et dont la survivance était avancée par les scientifiques.

Par ses ressemblances avec l'homme, le gorille entrait alors dès l'officialisation de sa découverte dans un processus d'humanisation qui le faisait incarner le rôle de chaînon manquant dans la culture populaire, apparaissant notamment sous la figure d'un vieil homme velu, tandis que les scientifiques et les artistes l'utilisaient comme une valeur ajoutée pour approfondir leurs spéculations sur les origines de l'homme et la diversité des races humaines en s'intéressant à son anatomie et ses comportements présupposés. Présenté également comme une forme monstrueuse de l'humanité tout en affichant des affinités avec « l'homme sauvage » d'Afrique, la figure du gorille devenait parallèlement le réceptacle des maux intérieurs de l'homme en incarnant par exemple sa brutalité inhérente lors de conflits comme l'évoquait Hippolyte Taine, tout en symbolisant aussi ses peurs à travers l'image d'un ogre doté d'une main à l'étreinte mortelle. Au fil des découvertes paléontologiques révélant peu à peu les fossiles de l'homme de Néandertal, cette iconographie du gorille offrait une source d'inspiration aux savants désireux de reconstituer cet ancêtre initialement dépeint comme un homme moderne, mais dont le portrait allait prendre progressivement les traits d'une créature simiesque et bestiale sous l'influence de Cesare Lombroso et Marcellin Boule pour représenter le concept du chaînon manquant. Cette convergence des représentations liant l'image du gorille avec

celle de l'homme de Néandertal entre 1860 et les années 1930 a ainsi mené à la création d'un archétype de l'homme-singe préhistorique en 1909, avec le premier portrait en pied du spécimen de l'homme de la Chapelle-aux-saints intitulé *An Ancestor : Man twenty thousand years ago* dans le journal *L'Illustration*.

Dans les fictions préhistoriques de Rosny Aîné, les caractères distinctifs de cet archétype sont ainsi entrés dans ceux de ses personnages romanesques tels que « Les Hommes-au-Poil-Bleu », dont l'humeur colérique et la force surpassent celles des autres tribus primitives dans *La guerre du feu*, tandis que l'auteur H.G. Wells a théâtralisé Néandertal comme une incarnation vivante de l'ogre des contes fées que les « vrais hommes » ont dû combattre pour survivre dans *The Grisly Folk*.

En somme, alors que la fascination suscitée à l'époque par le concept du chaînon manquant et l'idée de sa survivance s'harmonisaient avec la pensée de Jules Verne lorsqu'il déclarait que « l'esprit humain se plaît à ces conceptions grandioses d'êtres surnaturels » dans son roman *Vingt mille lieues sous les mers* (29), cette représentation archétypale de l'homme-singe primitif amplifiait parallèlement l'image déjà péjorative et méprisable de l'homme préhistorique véhiculée dès la seconde moitié du 19ème siècle, comme le démontrait notamment en 1881 ce portrait écrit par Gustave Flaubert (1821-1880) dans *La Copie* de son œuvre *Bouvard et Pécuchet* :

> Un Préhistorique / Ciel atroce - loups. - cabanes sur pilotis - grotte / portrait de l'homme-ours. / Il viole une femme / Il tue un homme pour la violer / Mange l'homme, - et comme la femme en veut un morceau, il la tue, mange et s'endort tranquille. / C'est ton aïeul, ô Parisien du 19e siècle. (306-307)

Dans un contexte historique où la redéfinition de l'homme convergeait populairement avec celle de l'animal et inversement à travers le darwinisme et la revalorisation du primate, cette bestialité de l'ancêtre préhistorique ne devait pas avoir complètement disparu chez l'homme contemporain pour Victor Hugo, qui concevait déjà l'existence de l'homme fossile auprès de Georges Cuvier lorsqu'il affirmait parallèlement dans *La légende des siècles* que « L'homme est parmi les ours la brute aristocrate ! » (Hugo 1883 229).

Partie 2. L'effacement de l'homme-animal : entre Préhistoire et colonialisme

Amiens, [lundi] 13 octobre 1890.

[Jules Verne à Hetzel :] « Je voudrais bien être un chimpanzé bien portant, d'autant plus que ces anthropithèques[46] ne doivent point avoir le quart des soucis que la généreuse nature a départis à l'humanité. Mais soyons philosophes. Quant à moi, je ne sors plus des drogues, et je végète entre les pointes de feu et le lavage d'estomac. Mais tant que je pourrai travailler, je ne me plaindrai pas autrement » (cité dans Dumas 2004 125).

Ainsi s'exprimait quelques années avant sa mort, la plume à la main, ce maître du roman d'aventure et de science-fiction qu'était Jules Verne (1828-1905), partageant avec son éditeur Pierre-Jules Hetzel (1814-1886) ces propos entremêlant à la fois évolutionnisme, espoir et fatalisme pour évoquer sa santé personnelle rendue défaillante par le temps. C'était également à travers l'évocation mal orthographiée de « l'anthropopithèque » : un terme désignant parmi d'autres le concept du chaînon manquant primitif de l'homme crée initialement par Darwin, que Verne rejoignait dans cette appréciation son confrère et fer de lance du roman préhistorique J.-H Rosny Aîné, qui voyait aussi en la préhistoire une meilleure alternative à l'existence moderne comme il le déclarait dans son essai *Les conquérants du feu* : « Quelle dilatation de tout l'être, quelle ivresse d'aventure ! De surcroît, quelle enviable insouciance. Du moins, je l'imagine, en la comparant à l'insouciance du sauvage. Cette jeune humanité m'a toujours fait envie. Malgré mon admiration fervente pour les miracles de nos Occidentaux, j'ai mille fois souhaité, d'instinct, une belle vie primitive » (130). Moins connu sous cet angle, Jules Verne

[46] « Anthropopithèque », Verne commet une faute d'orthographe selon Dumas.

portait un intérêt certain pour la préhistoire, qu'il traitait une première fois dans son œuvre intitulée *Voyage au centre de la terre* (1864) tout en abordant ensuite les enjeux polémiques liés à l'évolution de l'homme et de l'animal avec le cas des personnages du naufragé Ayrton et du singe Jup dans son *Ile mystérieuse* (1874). Plus tard, dans une de ses dernières œuvres intitulée *Le village aérien* (1901), le romancier étudiait plus explicitement le concept du chaînon manquant à travers la mise en scène d'un peuple d'hommes-singes baptisés « Les Wagddis », explorant ainsi l'ambiguïté inhérente à la circonscription de la notion d'humanité et dont le thème corrélait d'ailleurs parfaitement avec ses intérêts personnels selon le critique Jacques Pezeu-Massabuau dans *Jules Verne Un art d'habiter la terre* (2013) :

> Les romans de Jules Verne proposent un assortiment remarquable de personnages aux prises avec leur destin : hommes, femmes, enfants de tous âges et conditions, séduisants ou repoussants, courageux ou lâches, loyaux ou perfides, plus ou moins habiles face à l'imprévu, où l'aventure les jette à chaque page du récit mais, uniformément, à l'écart de l'humanité ordinaire (23).

C'était donc grâce à un Jules Verne épisodiquement préhistorien et évolutionniste que le grand public habitué à lire ses *Voyages Extraordinaires* pouvait notamment suivre dans *Le village aérien* l'anthropologue français Max Huber dans l'Afrique profonde, à l'image de l'explorateur Paul Du Chaillu, afin « d'étudier les mœurs de ces types placés entre l'anthropoïde le plus perfectionné et l'homme, d'observer par quels instincts ils tenaient à l'animalité, par quelle dose de raison ils se rapprochaient de la race humaine » tout en notifiant à ses lecteurs que « c'était là tout un trésor de remarques à verser dans la discussion des théories darwiniennes » (224). Cette volonté de participation de l'auteur

aux débats contemporains sur l'évolution s'exprimait plus encore auprès du critique Charles Lemire, à qui il avait justement précisé en détail l'objectif de son œuvre initialement intitulée *La Grande Forêt* dans le dialogue suivant extrait de *Jules Verne. 1828-1905. L'Homme. L'Ecrivain. Le Voyageur* (1908) :

> [Charles Lemire] : Et vous y traitez de quelle question ?
>
> [Verne] - J'essaie d'y reconstituer la race intermédiaire entre le plus parfait des singes et le plus imparfait des hommes.
>
> [Lemire] - Le Dr Garnier a voulu, lui aussi, tenter l'aventure en faisant parler les singes...
>
> [Verne] - Mon héros sera un rival de celui du Dr Garnier. Celui-ci n'a étudié les singes que du côté de Libreville, sur la côte africaine. Moi, plus fantaisiste, je traite la question d'une façon plus large et, en tout cas, je suis loin d'arriver à la conclusion de Darwin, dont je ne partage pas le moins du monde les idées. (104)

Malgré ce désaccord exprimé envers les théories de Darwin, Verne rejoignait pourtant le savant en prenant le continent africain pour un vivier d'humanoïdes primitifs et hybrides, théâtralisant finalement les propos tenus trois décennies plus tôt par l'évolutionniste britannique lorsque celui-ci avançait la thèse similaire d'une genèse africaine dans une partie dédiée à la *Patrie et antiquité de l'homme* : « l'Afrique a autrefois été habitée par les singes disparus très voisins du gorille et du chimpanzé ; or, comme ces deux espèces sont actuellement celles qui se rapprochent le plus de l'homme, il est probable que nos ancêtres primitifs ont vécu sur le continent africain plutôt que partout ailleurs » (Darwin 1871 207). De manière remarquable, l'évocation de cette probabilité africaine quant au

lieu d'origine de l'humanité semblait d'ailleurs s'inspirer elle-même des messages transmis par les carnets de voyage, dont les auteurs montraient parfois un excès d'imagination en établissant des portraits extravagants de peuples africains supposés cohabiter avec les grands singes, comme le démontrait par exemple le cas du voyageur François Levaillant (Voir fig. 89).

À bien des égards, les perspectives évolutionnistes de Verne corrélaient ainsi avec celles de Darwin, et tandis que ce dernier présentait sa théorie de la sélection naturelle comme une lutte constante des espèces entre elles pour leur survie, métaphorisée par l'expression : « la grande et terrible bataille de la vie » (Darwin 1859 100), Verne semblait localiser l'apogée de cette concurrence naturelle en Afrique comme il l'indiquait dans *Le village aérien* : « cette Afrique équatoriale où la faiblesse est un crime, où la force est tout ! » (22)

Parallèlement à cette optique du romancier sur l'évolution, les théories de Darwin provoquaient d'ailleurs souvent chez ses lecteurs des erreurs d'interprétations d'après les dires du savant lui-même dans *L'origine des espèces* (1859), où il admet aussi en demi-teinte le caractère trop subjectif de ses propres terminologies dans les lignes suivantes :

> Plusieurs écrivains ont mal compris, ou mal critiqué, ce terme de sélection naturelle. Les uns se sont même imaginé que la sélection naturelle amène la variabilité, alors qu'elle implique seulement la conservation des variations accidentellement produites, quand elles sont avantageuses à l'individu dans les conditions d'existence où il se trouve placé. Personne ne proteste contre les agriculteurs, quand ils parlent des puissants effets de la sélection effectuée par l'homme ; or, dans ce cas, il est indispensable que la nature produise d'abord les

différences individuelles que l'homme choisit dans un but quelconque. D'autres ont prétendu que le terme sélection implique un choix conscient de la part des animaux qui se modifient, et on a même argué que, les plantes n'ayant aucune volonté, la sélection naturelle ne leur est pas applicable. Dans le sens littéral du mot, il n'est pas douteux que le terme sélection naturelle ne soit un terme erroné ; mais, qui donc a jamais critiqué les chimistes, parce qu'ils se servent du terme *affinité élective* en parlant des différents éléments ? Cependant, on ne peut pas dire, à strictement parler, que l'acide choisisse la base avec laquelle il se combine de préférence. On a dit que je parle de la sélection naturelle comme d'une puissance active ou divine ; mais qui donc critique un auteur lorsqu'il parle de l'attraction ou de la gravitation, comme régissant les mouvements des planètes ? Chacun sait ce que signifient, ce qu'impliquent ces expressions métaphoriques nécessaires à la clarté de la discussion. ... Au bout de quelque temps on se familiarisera avec ces termes et on oubliera ces critiques inutiles. (100-101)

Malgré l'opacité de certaines de ses terminologies, le thème de la concurrence vitale des espèces pour leur survie constituait un point central sur lequel se basait sa théorie, comme il le clarifiait dans cet autre passage :

> La lutte pour l'existence ... a pour conséquence la sélection naturelle, laquelle détermine la divergence des caractères, et l'extinction des formes moins perfectionnées. Le résultat direct de cette guerre de la nature, qui se traduit par la famine et par la mort, est donc le fait le plus admirable que nous puissions concevoir, à savoir : la production des animaux supérieurs (Darwin 1859 569).

De fait, tandis que l'artiste anglais Henry de la Bèche (1796-1855) précédait déjà les propos de Darwin en visualisant la préhistoire comme un combat perpétuel des espèces dans sa première représentation officielle de ce monde disparu intitulée *Duria Antiquior* (Voir fig. 90), cette lutte constante des espèces entre elles devait avoir généré une précarité de l'existence d'après l'auteur Elie Berthet, qui mettait en avant cette hypothèse dans ce passage tiré de l'une des premières fictions préhistoriques intitulée *Le monde inconnu* (1876):

> Le plus faible était la proie du plus fort; le grand dévorait le petit, selon la loi primordiale de la nature. A toute heure, des cris de douleur et de mort. Partout le sang coulait à flots et il se trouvait toujours des bouches féroces pour le boire avec avidité. Les vastes amas d'ossements, que l'on découvre dans le sol, attestent combien la vie était exubérante à cette époque et combien l'extermination devait être pratiquée sur une large échelle pour en corriger l'excès. (Berthet 7-8)

Dans cet environnement préhistorique impitoyable, le pire élément destructeur apparaissait néanmoins davantage sous les traits du genre humain pour de nombreux romanciers comme Berthet, car « de tous les ennemis qui menaçaient l'homme à cette époque, les plus dangereux étaient encore les hommes » (Berthet 105). Sans que cette hypothèse ait été véritablement prouvée, cette assertion s'était néanmoins transformée rapidement en idée reçue, donnant naissance à la théorie d'une origine prédatrice et sanguinaire des ancêtres hommes-singes comme l'avait fait par exemple l'anthropologue australien Raymond Dart (1893-1988) en présentant de manière dramatique les « archives ensanglantées de l'humanité » à travers les fossiles de l'Australopithèque africain,

également nommé *The Killer Ape*, dans son étude intitulée en 1925 *Australopithecus africanus : The Man-ape of South Africa* (cité dans Garwin 7).

Bien que souvent remis en cause, ce genre de mythes attribuant à l'homme primitif des mœurs prédatrices apportait néanmoins une explication possible à la grande réflexion de l'époque sur la disparition des peuples (Blix 170). Ainsi chez Darwin, la faiblesse de « l'homme sauvage » des colonies face à la force exercée par les peuples civilisés paraissait notamment légitimer ce courant de pensée comme il l'avançait dans *La descendance de l'homme* (1876) :

> La sante des races humaines les plus sauvages est profondément atteinte, quand on essaye de les soumettre à de nouvelles conditions d'existence ou à de nouvelles habitudes ... L'homme peut supporter avec impunité les plus grandes différences de climat et résister à des changements considérables des conditions d'existence, mais cette remarque est seulement vraie quand elle s'applique aux races civilisées. L'homme à l'état sauvage semble sous ce rapport presque aussi sensible que ses plus proches voisins anthropoïdes, qui n'ont jamais survécu longtemps quand on les a exilés de leur pays natal. (249)

Présenté ainsi, le colonialisme apparaissait alors dans l'humanité comme une manifestation de la sélection naturelle, menant les races supposées être moins évoluées ou intermédiaires vers leur extinction d'après cette prédiction du savant dans son étude :

> Dans un avenir assez prochain, si nous comptons par siècles, les races humaines civilisées auront très certainement exterminé et remplacé les races sauvages dans le monde entier ... Les singes anthropomorphes auront aussi disparu. La lacune

> sera donc beaucoup plus considérable encore, car il n'y aura plus de chaînons intermédiaires entre la race humaine qui, nous pouvons l'espérer, aura alors surpassé en civilisation la race caucasienne, et quelque espèce de singe inférieur, tel que le Babouin, au lieu que, actuellement, la lacune n'existe qu'entre le Nègre ou l'Australien et le Gorille. (Darwin 1871 208)

Cette conception du colonialisme comme une phase d'extinction des variétés humaines se définissait plus encore chez l'évolutionniste Ernest Haeckel, qui soulignait notamment la supériorité des peuples européens dans ce passage tiré de son œuvre intitulée *Histoire de la création* (1876) : « Quant aux autres races, dont le chiffre est d'ailleurs fort réduit, elles sont destinées à succomber tôt ou tard dans la lutte pour l'existence, devant la supériorité des Méditerranéens. Déjà les Américains et les Australiens marchent rapidement vers une extinction totale, et l'on peut en dire autant des Papous et des Hottentots » (613).

Dans la littérature, ce colonialisme qui mettait en place une politique valorisant une inégalité des races à l'échelle internationale constituait parallèlement un moteur d'inspiration pour les auteurs de fictions préhistoriques comme Rosny Aîné, qui admettait d'ailleurs apprécier l'injustice parmi les hommes dans ses *Souvenirs de la vie littéraire* : « De tout temps, j'ai peu tablé sur la justice : la boiteuse m'apparaît liée aux circonstances et si imparfaitement appliquée aux individus que, le plus souvent, c'est comme si elle n'existait pas. ... Ce n'est pas toujours un mal. ... l'iniquité est un stimulant », avant de conclure par la déclaration suivante : « L'humanité réduite à l'égalité effective m'apparaît odieusement triste » (Rosny 1921 245-246 ; 249). Dans un contexte historique représentant véritablement l'âge d'or de l'archéologie comme

l'expliquait l'anthropologue Goran Blix, où les artistes exprimaient un vif intérêt pour la recherche de la préhistoire et des civilisations perdues, l'exploration du passé figurait comme une nouvelle frontière à découvrir tout en apparaissant simultanément comme une entité menacée à travers l'observation des fossiles, dont la découverte révélait clairement la fragilité et la mortalité inéluctable des civilisations (Blix 1). Ainsi dans les fictions théâtralisant la préhistoire et l'évolution, la narration des origines coïncidait sensiblement avec les thèmes de l'invasion territoriale et de l'extinction des peuples comme le précisait le critique Georges Casella à propos des œuvres de Rosny Aîné : « C'est surtout ce désespoir de l'hécatombe obligatoire pour la sauvegarde de l'homme qui rend ces romans préhistoriques si émouvants. Vamireh déplore la fin des races inférieures dont il pressent l'évolution probable » (17), pendant que l'écrivain Adrien Arcelin soulignait de son côté « la supériorité des races aryennes sur les vieilles tribus autochtones » dans son roman *Solutré ou les chasseurs de rennes de la France centrale* (145).

Dès lors, dans cette seconde partie de thèse, une attention particulière sera portée sur la mise en scène de la violence et le rôle spécifique des personnages incarnant l'homme-animal primitif dans les fictions abordant la préhistoire et l'évolutionnisme. À travers la superposition de cet être avec la figure de l'homme sauvage dans le contexte historique des parcs anthropologiques allant de 1860 aux années 1930, une analyse approfondie sera menée afin de mettre en valeur la présence d'idéologies impérialistes dans les narrations de la préhistoire chez les écrivains, les artistes et les scientifiques qui mêlaient ensemble les thèmes de l'animalité, de l'humanité, de la sélection naturelle et du phénomène de l'extinction pour mettre en scène la vie préhistorique comme un antécédent du

colonialisme. Sous cet angle particulier présentant notamment l'extermination des peuples comme une bénédiction évolutive, le rôle primordial du roman préhistorique comme vulgarisateur des sciences alternera ainsi avec celui de promoteur d'idéologies radicales ayant pour objet l'altérité de « l'homme sauvage », qui incluait d'ailleurs avec elle celle de la femme et du singe, via l'examen d'un éventail de personnages primitifs matérialisant le concept du chaînon manquant tels que les « Hommes-sans-épaules » et les « Hommes-Lémuriens » (dans *Le félin géant* et *La guerre du feu*), les « Wagddis » (dans *Le village aérien*), les « Tardigrades » (dans *Vamireh* et *Elem d'Asie*), « L'Homme fossile » (dans *Paris avant les hommes*), l'homme-singe Daâh et la femme-singe Hock d'Edmond Haraucourt (dans *Daâh le premier homme*), le personnage de « Patte-de-Tigre » (dans *Solutré ou les chasseurs de rennes*), mais aussi par extension le personnage du naufragé Ayrton et du singe Jup chez Jules Verne (dans *L'île mystérieuse*).

Suivant les divers évènements conduisant tour à tour à l'isolement, à la soumission, à la marginalisation, à la mise à mort et paradoxalement à la protection de ces êtres composites à demi-animaux par des « races supérieures », un rapport sera établi avec les expositions coloniales qui mettaient parallèlement en scène « L'Afrique sauvage » dans des reconstitutions grandeur nature côtoyant de près celles de la préhistoire (Voir fig. 91 et fig. 92). Dans un contexte historique où les frontières entre l'homme et l'animal devenaient floues et au sein duquel l'homme pouvait être traité comme un animal et vice versa (Voir fig. 93), l'exposition de l'indigène sub-saharien constituait un élément clé dans la compréhension de ce phénomène, dont le traitement dans cette recherche inclura par conséquent une réflexion sur le colonialisme avec les œuvres de Frantz Fanon d'une part, qui abordaient ce thème dans une perspective scientifique avec « une étude

clinique » dans *Peau noire, masques blancs* (30), tout en observant d'autre part les références sur l'Afrique dans les théories sur la préhistoire, puisque ce territoire y tenait un rôle problématique selon l'historien sénégalais Cheikh Anta Diop (1923-1986) dans son œuvre intitulée *Antériorité des civilisations nègres : mythes ou vérité historique ?* (1967) : « J'ai consacré mes efforts à la période du passé africain qui va de la préhistoire jusqu'à la fin du Moyen-Age, à l'apparition des Etats modernes, *parce qu'elle est celle qui pose le plus de problèmes pour la compréhension du passé humain* » (13 ; je souligne).

À travers la comparaison de ces perspectives anthropologiques et littéraires abordant à la fois le statut préhistorique et contemporain de « l'homme sauvage » d'Afrique à partir de la seconde moitié du 19ème siècle, cette recherche attirera également l'attention sur un élan politique conversationniste qui émergeait paradoxalement en sa faveur et en réaction à son extinction présupposée, tel que le démontrait par exemple le cas du peuple Hottentot ou Bushmen d'Afrique du sud dont les enjeux se retranscrivaient similairement dans les mises en scène romanesques de l'homme-animal primitif.

I. Théâtralisation de la violence et du colonialisme par l'éradication de l'homme-animal préhistorique

1- La loi d'empiètement des races : l'extermination de l'homme-animal

1.1. La violence

Dès les premières représentations imaginées, on a donné de l'homme préhistorique une image agressive, par les postures et les actions (Voir fig. 94). Pour l'auteur Rosny Aîné, cette agressivité dépassait cependant le cadre de la préhistoire pour caractériser aussi son descendant l'homme moderne, dont le tempérament violent resurgissait selon lui lors des conflits comme il l'explique dans son essai scientifique sur *Les conquérants du feu* (1929) :

> Chasseurs et guerriers, toujours aux aguets, redoutant moins la bête carnivore que l'homme, ils devaient tuer leurs semblables avec une certaine indifférence. Nos guerres civiles ont montré qu'en définitive, il suffit d'un changement d'atmosphère sociale pour que le meurtre redevienne une action quasi naturelle. La brute engourdie se réveille ... La cruauté est la règle chez l'enfant ; la douceur *vraie* plutôt rare. Chez l'adulte, cette cruauté s'assoupit, prête toutefois à se réveiller. Sans les sanctions, la pression du milieu et l'éducation, le civilisé serait à peu près aussi sanguinaire que le sauvage. (125-126)

Pour Jules Verne, cette inclination pour la violence représentait ainsi un signe d'humanité dans *Le village aérien* (1901), utilisée par le personnage Max Huber comme un indice anthropologique pour spéculer sur la nature des créatures humanoïdes découvertes dans la jungle africaine : « Pour peu que les « Wagddis » s'entretuent, mon cher John, voilà qui permettrait sans conteste de les classer parmi l'espèce humaine » (220). Ce penchant

de l'homme pour la violence, qui popularisait depuis le 19ème siècle la brutalité présupposée de l'homme primitif dans la littérature, les arts et la science, ne se présente plus désormais comme une évidence pour la préhistorienne Marylène Patou-Mathis, qui remet en cause un ensemble d'analogies mêlant indistinctement selon elle les notions d'agressivité, de violence et de conflit dans son étude sur la *Préhistoire de la violence et de la guerre* (2013) :

> Les Hommes ont-ils toujours fait la guerre ? ... Les marques de blessures observées sur les squelettes humains découverts dans les sites paléolithiques sont rares et souvent difficiles à interpréter car elles peuvent tout aussi bien résulter d'un coup porté intentionnellement que d'un accident, en particulier de chasse. L'étude de plusieurs centaines d'ossements humains datant de plus de 12 000 ans a permis de constater que les marques de blessures consécutives à un acte de violence sont extrêmement rares : un peu moins d'une douzaine. Les blessures résultent d'un choc porté à la tête par un objet contondant ou de l'impact d'un objet pointu en bois ou en pierre, certaines se sont cicatrisées, d'autres, plus rares, ont entraîné la mort du sujet. (23-24)

Malgré cette rareté des preuves indiquant tangiblement la nature barbare de l'homme primitif, les fictions sur la préhistoire parues entre le 19ème et le début du 20ème siècle usaient amplement de cette supposée brutalité pour la promouvoir comme une normalité avérée, à l'exemple de H.G. Wells (1866-1946) qui décrivait la chasse à l'homme comme un loisir dans *A Story From the Stone Age* (1899) : « There was no hunting so sweet to these ancient men as the hunting of men. Once the fierce passion of the chase was lit, the feeble beginnings of humanity in them were thrown to the winds. » Pour l'auteur

Edmond Haraucourt, ce goût pour le meurtre se serait exprimé instinctivement dès les origines de l'humanité comme il le montre avec sa représentation du chaînon manquant dans *Daâh le premier homme* (1912) :

> Aucun autre animal ne l'excitait autant à la bataille : il ne pouvait en apercevoir un sans éprouver un sursaut de colère, un besoin tout spécial de violence et une envie de se ruer ; à la vue de son semblable, des frénésies guerrières lui secouaient les muscles, lui crispaient les nerfs : un instinct de jalousie et un appétit de triompher, pour rien, pour le seul amour de la lutte et de la victoire, le poussaient à l'attaque. (80-81)

Chez Rosny Aîné, cette violence instinctive se serait ainsi propagée au cours des âges préhistoriques comme une maladie infectieuse lorsqu'il écrivait par exemple que « la volupté du meurtre s'exaltait chez tous par la contagion » dans son œuvre *Eyrimah* (136), se montrant même plus dévastatrice que chez les autres prédateurs comme il l'évoquait encore à travers le personnage de Naoh dans *La guerre du feu* : « Le fils du Léopard hait la puissance de sa race. Il la sent plus implacable, plus venimeuse, plus destructive que la puissance des félins, des serpents et des loups » (296). Malgré la rareté des preuves matérielles justifiant cette tendance de l'homme primitif pour la violence et la guerre, cette dernière trouvait davantage son explication dans les domaines de la philosophie et de la psychologie plutôt que de la paléontologie. Effectivement, de Thomas Hobbes (1588-1679) qui indiquait dans son *Léviathan* (1651) que « la condition de l'homme ... est d'être dans un état de guerre de chacun contre chacun » (chapitre XIV), à Immanuel Kant (1724-1804) qui s'interrogeait sur sa nature dans ce passage tiré de son étude sur l'anthropologie : « on peut se demander encore si l'homme est

naturellement un animal sociable ou destiné à vivre seul et ennemi du voisinage de son semblable; la dernière hypothèse est de beaucoup la plus vraisemblable » (324-325), le caractère agressif de l'humanité apparaissait davantage comme une doctrine philosophique plutôt qu'un fait scientifique. De plus, le domaine de la psychologie semblait également établir certaines de ses hypothèses en puisant à la fois dans ce type de traités philosophiques et dans les narrations de la préhistoire, comme le démontrait notamment Sigmund Freud dans ce passage sur la violence tiré de son oeuvre intitulée *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* :

> A en juger par nos désirs et souhaits inconscients, nous ne sommes nous-mêmes qu'une bande d'assassins. Heureusement, que tous ces désirs et souhaits ne possèdent pas la force que leur attribuaient les hommes des temps primitifs; s'il en était autrement, l'humanité aurait péri depuis longtemps sous les feux croisés des malédictions réciproques, lesquelles n'auraient épargné ni ses hommes les meilleurs et les plus sages, ni ses femmes les plus belles et les plus douces. (25)

Ces présuppositions sur l'humanité préhistorique avaient ainsi continué à influencer les travaux de Freud, qui élaborait plus en profondeur sa théorie d'une violence innée en se réappropriant le discours déjà tenu par Elie Berthet dans sa fiction préhistorique *Le monde inconnu*. En effet, alors que cet auteur écrivait en 1876 que « l'action remplaçait à cette époque les mots et les pensées » (Berthet 58) pour évoquer l'état d'esprit de l'homme primitif, le psychanalyste produisait un discours analogue en 1913 dans son étude intitulée *Totem et tabou* comme le démontre ce passage : « Le primitif ... , ne connaît pas d'entraves à l'action ; ses idée se transforment immédiatement en actes ; on pourrait même dire que chez lui *l'acte remplace l'idée*, et c'est pourquoi, sans prétendre

clore la discussion ... par une décision définitive et absolue, nous pouvons risquer cette proposition : Au commencement était l'action » (Freud 1923 226 ; je souligne).

Chez certains savants comme le marquis de Nadaillac (1818-1904), cette présomption d'un comportement plus vindicatif que spirituel se rationalisait davantage par l'établissement de comparaisons avec les peuples « sauvages » du 19ème siècle, comme le souligne ce passage tiré de son étude sur *Les premiers hommes et les temps préhistoriques* publié en 1881 :

> La lutte et la guerre, faut-il encore le répéter, ont toujours été le triste apanage de l'humanité ; notre brillante civilisation n'a pu, nous ne le savons que trop, les éviter ; durant ces temps de barbarie auxquels on a donné le nom d'âge de pierre, elles étaient l'état normal et pour ainsi dire nécessaire. Mais nos ancêtres ne se contentaient pas de tuer leurs ennemis, ils se nourrissaient de la chair des vaincus et de trop nombreux faits ne permettent guère de douter que les premiers habitants de l'Europe ne le cédaient en rien sous ce rapport aux cannibales, dont les voyageurs racontent aujourd'hui encore les hideux festins. (206)

Cette normalisation de la violence alignant ensemble l'homme préhistorique et « l'homme sauvage » transparaissait ainsi dans la littérature avec *Le village aérien* de Jules Verne, qui présente au même titre l'Afrique centrale, territoire des « Wagddis », comme un monde où cohabitent aussi des cannibales africains selon la description suivante : « une immense région, sur laquelle se disséminent des villages à grande distance les uns des autres. Les peuplades y guerroient sans cesse, s'asservissent ou s'entretuent, et s'y nourrissent encore de chair humaine, tels les Mouboutous, entre le bassin du Nil et celui du Congo » (8).

Par ailleurs, cet attribut de la violence dépassait également le cadre de l'humanité pour se prolonger comme une règle générale de la sélection naturelle d'après le savant Pierre Jean-Baptiste Chérubin, qui prônait effectivement selon ses termes une « loi d'empiètement » qu'il expliquait comme suit dans *De l'Extinction des espèces* en 1868 :

> En vertu d'une loi inexorable, inhérente à leur nature, les espèces, quelles qu'elles soient, sont condamnées à se faire mutuellement la guerre pour entretenir leur vie, et il en résulte cette conséquence, pour toutes inévitable, qu'après avoir influé directement par leurs actions propres sur le milieu physique qui les entoure, elles travaillent indirectement à le modifier encore en rompant incessamment l'équilibre du milieu organique. (49-50)

Dans une perspective autrement remarquable, cette « concurrence vitale » des êtres selon Chérubin (49) s'appliquait également au domaine de la philosophie pour l'auteur Rosny Aîné, qui affirmait résolument dans ses *Pensées errantes* que « la pensée a ses carnivores et ses herbivores » (15), tandis que Clémence Royer (1830-1902) l'appliquait de son côté à l'économie et à la politique dans le *Journal des économistes* (1841-1940) :

> Non, l'homme n'est pas égal à l'homme, pas plus que, l'homme n'est égal à l'animal ou les animaux entre eux. C'est, au contraire, dans l'espèce humaine, telle qu'elle existe encore aujourd'hui que l'on constate les variétés ethniques les plus tranchées, les différences individuelles les plus profondes. Or, si les inégalités ethniques sont un mal qui, par la force des choses, a une tendance à disparaître, grâce à *l'expansion progressive de plus en plus rapide des races supérieures tendant partout fatalement à se substituer aux races inférieures, pour le bien de toute l'espèce*, dont cette substitution élève d'autant le niveau

> moyen; dans chaque race les différences, diversités et inégalités individuelles sont un bien; car elles réalisent pour la race chez laquelle elles se manifestent une localisation et une spécialisation de plus en plus grande des organes et des facultés de la collectivité sociale, dont elles favorisent le progrès en se prêtant de plus en plus à une division du travail de plus en plus complète et à une diversité d'aptitudes et de jouissances répondant à des besoins et à des instincts de plus en plus complexes et variés. (322)

Cette application de la loi d'empiètement dans la sphère politique et économique, promouvant comme un bienfait la substitution de certaines races humaines par d'autres chez Royer, fait assurément écho aux préceptes fondamentaux de la sélection naturelle initialement édictés par Charles Darwin dans son *Origine des espèces* (1859), qui proclament de la même manière la suprématie du plus fort au détriment du plus faible dans ce passage :

> Nous pouvons affirmer que les formes les plus anciennes doivent disparaître à mesure que des formes nouvelles se produisent ... Dans un même groupe considérable, les sous-groupes les plus récents et les plus perfectionnés, augmentant sans cesse, s'emparant à chaque instant de nouvelles places dans l'économie de la nature, tendent constamment aussi à supplanter et à détruire les sous-groupes les plus anciens et les moins perfectionnés. Enfin, les groupes et les sous-groupes peu nombreux et vaincus finissent par disparaître. (130 ; 144)

Dans les mises en scène de la préhistoire, cette doctrine de la sélection naturelle prônant la disparition des êtres plus anciens au bénéfice de leurs homologues plus récents

s'appliquait souvent aux êtres intermédiaires incarnant le concept du chaînon manquant. Ainsi dans les fictions préhistoriques, la loi d'empiètement se théâtralisait par le phénomène des invasions au sein desquels l'homme-animal jouait fréquemment le rôle de perdant. En effet, ce dernier figurait davantage comme un faire-valoir pour les peuples plus avancés qui cohabitaient avec lui, illustrant par sa défaite le processus de sélection naturelle. Par conséquent, la mise en scène de personnages représentants les groupes supérieurs occupait un rôle essentiel pour montrer au lecteur le processus du développement humain par lequel devaient naître les prémisses de la civilisation, et ce au détriment des êtres incarnant le concept du chaînon manquant qui se voyaient alors pris dans un processus d'éradication.

1.2. Les « Aryens » et les « Orientaux »

Dans la plupart des romans, deux races humaines occupent ces rôles de persécuteurs évolués : la race dite « Aryenne », « Aryane », ou « Arya », dont le terme signifie « le maître, le seigneur, celui auquel l'honneur est dû » (Nadaillac 299), et une autre nommée « Asiatique » ou « Orientale » mise en scène par l'auteur Rosny Aîné. D'après la communauté scientifique de l'époque, la race aryane aurait été originellement issue d'un mélange ethnique complexe et méconnu, composée aussi bien de types caucasiques à peau blanche que brune et adoptant des mœurs nomades. Au gré de leurs migrations, ces deux types se seraient ensuite séparés en deux groupes distincts suivant leur couleur de peau, évoluant indépendamment (Nadaillac 300). L'expansion géographique de ces groupes aurait été dès lors considérable comme l'explique Nadaillac :

> Les travaux les plus récents nous montrent cette race abandonnant sous l'influence d'un changement de climat, de la période glaciaire peut-être, le massif

> montagneux de la Bactriane où ils avaient grandi ... Nous savons seulement que les rameaux aryens s'étendirent comme un large éventail de l'Indus et du Gange jusqu'aux rives de la Baltique, du Bolor, jusqu'aux extrémités de l'Archipel britannique, et que les limites infranchissables de l'Océan Glacial purent seules arrêter leur essor. (300 ; 302)

Cette capacité d'expansion des aryas aurait ainsi justifié le succès de leurs descendants au cours des époques préhistoriques successives, qui pour de nombreux savants auraient d'ailleurs fini par produire les peuples occidentaux comme le suggère implicitement à deux reprises Armand de Quatrefage dans son étude sur *L'homme tertiaire et sa survivance* en 1885 :

> La survivance de l'homme quaternaire a été due en partie à la faculté d'adaptation dont *notre espèce* donne chaque jour la preuve, mais surtout à l'intelligence qui la distingue des animaux. C'est grâce à elle qu'il a pu modifier au gré de la nécessité ses habitudes et son genre de vie ; qu'il s'est mis en harmonie avec les conditions d'existences nouvelles. En somme, il n'y a là qu'un fait d'acclimatation. Or, à elle seule, *notre race aryane* a fait bien plus, lorsque ses tribus, encore sauvages ou barbares, partirent de l'Eeriéné-Véedjo pour envahir d'un côté toute la vallée du , de l'autre la Scandinavie. (340 ; je souligne)

Dans les romans préhistoriques, la race aryenne jouait évidemment le rôle de nation supérieure et se présentait même, pour l'auteur Adrien Arcelin, comme les ancêtres des Gaulois dans *Solutré ou les chasseurs de rennes* (Voir fig. 95) : « Les Gaulois ne vinrent que plus tard ; ils appartenaient à une autre branche de la famille humaine ; à la branche aryenne, la plus riche de sève, la plus féconde, noble, grande et souveraine entre

toutes » (118). Pour illustrer cette figure de noblesse aryenne, les auteurs de l'époque tels qu'Arcelin, Berthet ou encore Rosny Aîné avaient spécifiquement porté leurs choix sur le type caucasique blanc qu'ils voulaient également blond. Ainsi dans *Le monde inconnu* de Berthet, le représentant de cette race conquérante se présente tout simplement sous le nom de « Blond » comme le montre sa description : « Blond ... était loin de présenter les caractères physiques de la race qui domine aujourd'hui en Europe ; ainsi, sa tête était encore de forme un peu allongée, quoique brachycéphale[47] (pardon du mot !) et son nez passablement épaté ; ses arcades sourcilières paraissaient plus saillantes, ses lèvres plus lippues que dans l'espèce actuelle » (39).

Cette dénomination de l'ancêtre aryen par sa chevelure apparaît également dans le roman d'Arcelin, qui utilise plutôt le terme composé « Cheveux-Pâles » pour évoquer selon lui le plus avancé et le plus beau des peuples primitifs dans ce passage :

> J'appris que les Cheveux-Pâles, ainsi nommés parce qu'ils étaient généralement blonds, habitaient depuis quelques mois, les montagnes qui sont à l'orient de la Bresse ; qu'on les voyait parfois sur la rive gauche de la Saône et qu'ils passaient de temps en temps la rivière pour venir échanger avec les chasseurs de rennes des produits de leurs montagnes, et particulièrement du cristal de roche des Alpes, très recherché comme objet de parure, contre du silex que leur fournissaient les gens de Solutré. ... Ils savaient domestiquer le bœuf, le cheval, le mouton, la chèvre et le chien, comme j'avais pu en juger moi-même ... Et quelques graines de froment ; répandues sur le sol, m'apprirent aussi qu'ils n'étaient point tout à fait

[47] Structure ovale du crâne.

> étrangers à l'agriculture. ... Beaux de visage, grands de taille, bien découpés et d'une musculature puissante. La race aryenne se révélait en eux dans toute sa splendeur. Leurs traits réguliers et purs, leurs grands yeux pleins d'ardeur, leur barbe et leurs cheveux blonds, leur teint blanc, quoique hâlé, contrastaient avec le type grossier, les cheveux noirs et la peau brune des gens de Solutré. (139 ; 145 ; 166)

Chez Rosny Aîné, ces ancêtres aryens se voient attribuer un nom propre : les « Pzânn », qu'il décrit comme des « géants blonds, hardis et industrieux » (Rosny 1892 67) tout en leur octroyant également le génie de l'art dans *Vamireh* : « Hommes d'Europe, ... habitants des cavernes, plus intimes que leurs ancêtres de l'âge du Solutré, mais toujours nomades, leurs industrie déjà fut haute et leur art attendrissant » (1). Utilisant ce peuple pour incarner un modèle de héros préhistorique qui circulait dans un grand nombre de ses œuvres (*Eyrimah*, *La guerre du feu*, *Le félin géant*, etc.), Rosny Aîné dotait ainsi son premier personnage Vamireh de « poings d'athlète » (62) et d'une musculature impressionnante comme le montre ce passage: « L'épaule mi-nue semblait de pierre polie ; les câbles tordus des triceps contaient le poème des fibres en faisceaux, par milliers attelés au même travail ; la fourrure du Spelaea[48] cachait le torse où bondissait le cœur en tumulte » (61-62). Le charisme de ce héros primitif, qui se transformait en symbole au 20ème siècle (Voir fig. 96), lui permettait alors de s'imposer devant certaines forces de la nature telle que le chien sauvage par exemple, qui le défiait par toute une armée en voulant envahir l'île dans lequel il s'était installé dans cet extrait :

[48] Grand félin préhistorique.

> Les chiens arrivèrent et on les vit venir par milliers, leurs yeux de phosphore dans des têtes humides et luisantes, leur immersion soulevant le niveau de l'eau aux côtés de l'île. ... À peine la colonne dirigée contre lui atteignait-elle la rive que déjà le massacre du Pzânn y semait la terreur. Sa haute taille, sa massue gigantesque, sa formidable manière de broyer les crânes, la rapidité de ses mouvements, sa voix autoritaire sonnant la plus haute humanité, cela parut faire sur les Bêtes une impression quasi superstitieuse. Prises de panique, hurlantes, en désordre, elles se laissèrent dériver. (87)

Etonnamment, aucune de ces représentations d'aryens primitifs ne peut tangiblement se justifier par la paléontologie, puisque jamais les fossiles humains n'ont contenu de traces de chevelure blonde ni d'aucune sorte. Afin de retrouver l'une des origines possibles de ces figurations, il faut ainsi chercher dans les conceptions historiques du Français que le philosophe Jean-Jacques Rousseau mentionne brièvement dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* en 1754 :

> Aujourd'hui que le commerce, les voyages et les conquêtes réunissent davantage les peuples divers, et que leurs manières de vivre se rapprochent sans cesse par la fréquente communication, on s'aperçoit que certaines différences nationales ont diminué, et par exemple, *chacun peut remarquer que les Français d'aujourd'hui ne sont plus ces grands corps blancs et blonds décrits par les historiens latins*, quoique le temps joint au mélange des Francs et des Normands, blancs et blonds eux-mêmes, eût dû rétablir ce que la fréquentation des Romains avait pu ôter à l'influence du climat, dans la constitution naturelle et le teint des habitants. (Note 8 64 ; je souligne)

Par la supériorité présumée de cette race aryenne, Nadaillac voyait en elle une nation de conquérants et d'envahisseurs qui devaient ainsi avoir chassé les races inférieures de leurs propres territoires, comme il l'avançait dans sa théorie :

> Les pays que parcouraient, dans l'Inde, les Aryas étaient peuplés de longs siècles avant leur invasion. Les plus anciens habitants paraissent avoir été de race noire ou négroïde se rapprochant du type éthiopique. Leur origine se perd dans la nuit des temps et leurs descendants sont encore nombreux dans les diverses parties de l'Inde. A ces nègres avaient succédés des flots pressés de populations jaunes ... Les jaunes et les noirs se réunirent contre l'ennemi commun et la lutte contre l'invasion aryenne paraît avoir été longue et sanglante. Les Aryas restèrent vainqueurs et, par l'institution des castes qui subsistent encore de nos jours, ils ont assuré une longue domination. (320)

Dans les fictions préhistoriques, cette hypothèse de l'invasion aryenne s'exprime chez Rosny Ainé par un besoin de conquête et de découverte ressenti par son personnage Vamireh, qui dévoile son ambition en se remémorant le folklore de son peuple de « Pzânn aventureux » (Rosny 1892 36) : « Harm le grand chasseur, suivi du père de Thâ et de jeunes braves s'aventura dans les défilés ... et c'est ainsi qu'ils découvrirent les grandes savanes de l'Orient méridional... Assis sous un tremble, la poitrine émue à ces souvenances, Vamireh envia d'être, comme Harm, un de ceux qui trouvent des terres lointaines » (36).

Chez l'auteur Adrien Arcelin, ce scénario de l'invasion prend une tournure plus dramatique en apparaissant comme un déluge humain dont l'objectif est de purger le monde de ses peuples inférieurs. Ce phénomène brutal, vu et commenté par les

personnages venus du 19ème siècle Alexandre et le Dr. Ogier, se présente alors comme suit :

> [Dr Ogier :] Les vieilles races autochtones ont reculé devant elle à mesure qu'elle étendait plus loin ses rameaux. Maintenant, nos pauvres mongoloïdes de l'âge de pierre sont refoulés vers les pôles, où ils remontèrent avec le renne, leur fidèle compagnon, à mesure que l'Orient envoya son soleil, des étrangers au teint blanc, au cœur ardent, aux muscles de fer, armés pour les grandes luttes et les victoires ! ... C'est un signe des temps et la menace d'un nouveau déluge plus long et plus terrible que le premier. La marée montante des invasions va bientôt envahir la vieille Europe ! ...
>
> [Alexandre :] Ainsi se vérifiaient les présages du docteur, qui la veille, me parlant de la supériorité des races aryennes sur les vieilles tribus autochtones, annonçait comme prochaine la ruine de ces dernières et les grandes inondations du monde occidental par les populations aryennes primitives. (119 ; 121 ; 145)

L'ambition de cette race aryenne pour la conquête donnait ainsi des indices pour évaluer la psychologie de ces hommes et de leurs descendants chez l'auteur Rosny Aîné, qui présentait ainsi l'hypothèse d'un tempérament violent dans son essai scientifique sur *Les conquérants du feu* :

> Quelle mentalité avaient ces ancêtres qui donnaient naissance à des artistes bien plus subtils que n'en donne l'immense majorité de nos districts rustiques ? ... Nous ne croyons pas qu'ils fussent, au fond, sensiblement inférieurs, ni par le

> sentiment, ni par la pensée, à nos paysans. ... Chasseurs et guerriers, toujours aux aguets, ils devaient tuer leurs semblables avec une certaine indifférence. (125)

Parallèlement aux aryens, un autre peuple oppresseur aurait également partagé le monde préhistorique selon cet écrivain : la race dite « Asiatique » ou « Orientale », qui manifeste de son côté un fondamentalisme religieux en croyant à « l'Invisible » (Rosny 1892 68) et dont les individus sont en permanence « pénétrés du mystère des choses, tentant des explications primitives sur les phases de la lune, la course des étoiles » dans *Vamireh* (67). Ce peuple se différencie ainsi des aryens blonds par son intérêt pour la religion qui détermine son organisation sociale, mais aussi par d'autres types de développements tels que la manufacture de produits tirés de l'agriculture par exemple :

> Plus féroces de mœurs, moins artistes que les grands Dolichocéphales[49] des plaines occidentales, les Orientaux avaient de bonne heure accepté les hiérarchies saintes. Sur les terres fertiles de l'Est, ils avaient le rêve du pasteur, immobile et monotone. Leur organisation sociale était plus parfaite; mais ces races n'avaient pas l'avenir des races plastiques, volontaires, travailleuses et individualistes d'Europe. Nomades et chasseurs, les Orientaux tiraient déjà profit du végétal, ils préparaient des pâtes farineuses avec des graines diverses et réussissaient ainsi à augmenter leur stabilité. ... Dans leurs forêts, une faune de transition habitait où se retrouvaient des espèces déjà émigrées de l'Occident, des variétés rares de singes, des chacals, des daims mêlés aux bêtes des steppes froides, mammouth, ours, hyène, aurochs, urus, bœuf musqué. Par les frimas commençait l'exode des singes,

[49] Structure du crâne marquée par une certaine longueur.

> des chacals, des daims, vers les grands bois du Midi ; l'été les ramenait. (Rosny 1892 66-67)

Ce peuple, plus avancé que les aryens blonds dans le roman par son système social, devait ainsi l'emporter temporairement sur eux comme le mentionne brièvement l'auteur au début du récit : « Plus tard, lorsque viendra l'invasion asiatique, l'art décroîtra et tel charmant type d'industrie ne se retrouvera qu'après de longues périodes » (Rosny 1892 1). Cette victoire passagère des asiatiques théâtralise ainsi le discours tenu par la communauté scientifique de l'époque, qui confirme en effet le triomphe d'un peuple sur un autre selon la qualité de sa cohésion sociale et de son gouvernement comme le démontre ce passage tiré de *La descendance de l'homme* :

> Lorsque deux tribus d'hommes primitifs, habitant un même pays, entraient en rivalité, il n'est pas douteux que, toutes autres circonstances étant égales, celle qui refermait un plus grand nombre de membres courageux, à s'entraider et à se défendre mutuellement, ait dû réussir plus complètement et l'empreinte sur l'autre. La fidélité et le courage jouent, sans contredit, un rôle important dans les guerres que se font continuellement les sauvages. La supériorité qu'ont les soldats disciplinés sur les hordes qui ne le sont pas résulte surtout de la confiance que chaque homme repose dans ses camarades. *L'obéissance ... est une qualité importante entre toutes, car une forme de gouvernement, quelle qu'elle soit, vaut mieux que l'anarchie. La cohésion, sans laquelle rien n'est possible, fait défaut aux peuples égoïstes et querelleurs. Une tribu possédant, à un haut degré, les qualités dont nous venons de parler doit s'étendre et l'emporter sur les autres ; mais, à en juger par l'histoire du passé, elle doit, dans la suite des temps,*

> *succomber à son tour devant quelque autre tribu encore mieux douée qu'elle*. Les qualités sociales et morales tendent ainsi à progresser lentement et à se propager dans le monde. (Darwin 1871 175 ; je souligne)

Toutes ces valeurs que symbolisent pour Darwin la discipline, l'obéissance ou encore la solidarité se retrouvent ainsi mises en scène dans les personnages incarnant les peuples puissants chez Rosny Aîné, révélant à travers eux ce qui représente résolument les clés du succès pour la survie des peuples.

1.3. Le langage articulé

Indépendamment des races, le développement de telles vertus se rattache aussi à l'émergence d'une faculté indispensable : le langage.

Considéré comme « un admirable instrument de la pensée » par le géologue anglais Charles Lyell (1797-1875) (Lyell 1863 497), le développement du langage aurait permis aux peuples aryens d'asseoir leur autorité et d'enclencher le lent processus de la civilisation comme l'explique Nadaillac :

> De toutes ces immigrations, celles des Aryas est la première qui soit éclairée par quelques lueurs historiques ou philologiques. C'est de la langue aryenne que sont sortis, comme d'une souche commune, le sanscrit, le zend, le grec, le latin, le teutonique, le lithuanien, le slavon. Ne doit-on pas en conclure, que c'est des Aryas que sont descendus les peuples qui parlent ces langues ou leurs dérivés, et qui couvrent aujourd'hui la majeure partie du globe ? ... Ces nouveaux vainqueurs apportaient assurément aux peuples qui les avaient précédés les rudiments d'une civilisation plus avancée. Suivant une remarque aussi ingénieuse que profonde,

> les mots qui, sans avoir subi de sensibles modifications de formes ou de significations, se trouvent à la fois dans le sanscrit la langue sacrée de l'Inde, dans le zend l'antique idiome des Iraniens, ou dans les langues de l'Europe ; le nombre d'objets différents que ces mots embrassent montre à la fois l'étendue et l'importance de cette civilisation. (299 ; 302)

Ainsi l'importance du mot, c'est à dire de la parole articulée, aurait symbolisé pour l'humanité préhistorique la clé du développement pour créer, plus tard, la civilisation d'après Nadaillac. Selon les anthropologues contemporains Mason, Greenberg et Warrick dans leur étude *Anthropology through Science Fiction*, le langage fournit en effet un système de communication offrant un champ illimité d'informations d'où peuvent être élaborés des modèles de pensées, de comportements individuels et sociaux capables d'aborder les choses réelles ou abstraites, et pouvant de surcroît vivre éternellement par sa transmission aux générations suivantes (5). À travers lui, l'expérience peut être ainsi accumulée tout en permettant la création de nouvelles combinaisons d'aspects culturels, constituant dès lors l'originalité de l'humain par rapport à l'animal (Mason et al. *Anthropology through Science Fiction* 5). Par son caractère indispensable à la survie de l'espèce humaine, certains linguistes de l'époque envisageaient sérieusement le langage dans une perspective biologique et évolutive comparable à celle de Darwin, comme le souligne notamment l'allemand Auguste Schleicher (1821-1868) dans une lettre adressée au savant Ernest Haeckel intitulée en 1863 *La théorie de Darwin et la science du langage* :

> Les langues sont des organismes naturels qui, en dehors de la volonté humaine et suivant des lois déterminées, naissent, croissent, se développent, vieillissent et

> meurent; elles manifestent donc, elles aussi, cette série de phénomènes qu'on comprend habituellement sous le nom de vie. La glottique ou science du langage est par suite une science naturelle; sa méthode est d'une manière générale la même que celle des autres sciences naturelles. Aussi l'étude du livre de Darwin, à laquelle tu m'as poussé, ne m'a-t-elle pas paru s'écarter trop de mon ressort. ... La faculté de transformation dans le cours du temps que Darwin attribue aux espèces, et au moyen de laquelle, s'il arrive qu'elle n'opère pas chez tous les individus dans la même mesure et de la même manière, plusieurs formes sortent d'une seule forme, par un procès qui se renouvelle naturellement mainte et mainte fois : cette faculté est depuis longtemps généralement admise pour les organismes linguistiques. Ces langues que nous appellerions, si nous nous servions de l'expression des zoologistes et des botanistes, les espèces d'une classe, sont pour nous les filles d'une langue mère commune, d'où elles sont sorties par une transformation insensible. Pour les souches de langues que nous connaissons exactement, nous composons des arbres généalogiques, comme Darwin a cherché à le faire pour les espèces animales et végétales. (Schleicher)

Le géologue Charles Lyell soutenait aussi ce même raisonnement en ajoutant que les langues seraient égales aux espèces organiques en termes de développement évolutif à travers le temps, comme il le déclare dans ce passage de son étude sur *L'ancienneté de l'homme* (1864) :

> On peut comparer la persistance des langages, c'est-à-dire cette tendance qu'à chaque génération à adopter le vocabulaire de celle qui l'a précédée, nous pouvons la comparer à cette force d'hérédité du monde organique, en vertu de

> laquelle les rejetons ressemblent à leurs parents. … Le perfectionnement progressif du langage est une conséquence nécessaire des progrès que fait l'esprit humain d'une génération à l'autre. À mesure que la civilisation avance, ... le langage devient complet et parfait : il en est de lui comme des espèces, qui sont d'un rang d'autant plus élevé qu'elles ont plus d'organes spéciaux, tels que les yeux, les poumons et l'estomac, pour voir, respirer et digérer, fonctions qui, dans les organismes plus simples, sont toutes remplies par une seule et même partie du corps. (495-496)

Par cette vision organique et évolutive appliquée au langage, Lyell envisageait comme une probabilité l'existence d'un modèle original dont serait sortie chaque langue du monde actuel, rapprochant ainsi l'origine du langage à celle de l'espèce humaine comme il l'expliquait dans ces lignes :

> Si la doctrine de la transmutation graduelle est applicable aux langues, toutes celles qui ont été parlées depuis les temps historiques doivent dériver chacune d'un prototype auquel elles se rattachent par des liens intimes ... Si l'on demande au philologue, s'il y eût au commencement une langue, cinq langues ou davantage, il pourra répliquer qu'il ne peut répondre à une pareille question, que lorsqu'on aura décidé si l'origine de l'homme a été unique ou s'il y a eu plusieurs races primordiales. Mais il fera aussi observer que si les commencements de l'humanité se sont passés dans un état social grossier, le vocabulaire entier de ces hommes primitifs a dû être limité à un petit nombre de mots ; si donc ils se sont séparés en plusieurs groupes isolés, chacune de ces associations aura dû bientôt acquérir un langage entièrement distinct ; certaines racines se seront perdues,

> d'autres corrompues et transformées, sans qu'il fut possible de constater plus tard leur identité. (Lyell 1864 492 ; 497-498)

Suivant cette interrelation établie entre l'évolution humaine et celle des langues, Lyell concevait ainsi l'existence de formes linguistiques intermédiaires appelées « dialectes de transition » apparaissant au fil du temps (Lyell 1864 487). Par l'émergence de ces nouvelles formes se serait alors produit un phénomène de sélection naturelle comparable à celui de Darwin, se manifestant par conséquent par une concurrence des langues pour leurs survies comme le démontre ce passage :

> Les nombreux mots, les expressions, les phrases qui sont ainsi inventés par les hommes de tout âge ... ne sont pas tous d'égale durée, et il y en a de bien éphémères … Aussi, est-ce un assez curieux sujet de recherche que l'étude des lois en vertu desquelles se fait l'invention et même *la sélection de certains mots ou de certaines expressions qui prennent cours de préférence à d'autres*, car, puisque la mémoire de l'homme n'a qu'une puissance limitée, il faut aussi qu'il y ait une limite à l'accroissement indéfini du vocabulaire et à la multiplication des termes ; *il faut donc qu'il y ait une disparition d'anciens mots à peu près proportionnelle à la mise en circulation des nouveaux. Parfois le nouveau mot, la nouvelle phrase, la nouvelle modification supplantera entièrement ce qui l'a précédée ; d'autres fois, au contraire, les deux formes fleuriront simultanément, l'usage de la plus ancienne sera simplement plus restreint* ... Les plus légers avantages résultant d'une nouvelle prononciation ou d'une nouvelle orthographe, pour cause de brièveté ou d'euphonie, peuvent faire pencher la balance, comme il peut y avoir d'autres causes plus puissantes de sélection qui décident du triomphe

> ou de la défaite entre les rivaux : telles sont : la mode, l'influence d'une aristocratie de naissance ou d'éducation, celle des écrivains populaires, des orateurs et des prédicateurs, telle est encore celle d'un gouvernement centralisateur qui organise des écoles en vue expresse de propager l'uniformité de la diction et d'assurer l'emploi des dialectes provinciaux et locaux les meilleurs. *Entre ces dialectes, qu'on peut regarder comme autant de langages naissants, la concurrence est toujours d'autant plus vive qu'ils se touchent de près, et l'extinction de l'un d'eux détruit l'un des anneaux par lesquels une langue dominante pouvait autrefois s'être rattachée à quelque autre qui en est fort éloignée. C'est cette disparition perpétuelle des formes intermédiaires de langage qui produit ces dissemblances considérables entre les idiomes qui survivent.* (Lyell 1864 490-491 ; je souligne)

Dans les fictions préhistoriques, cette évolution du langage s'alignait dès lors avec celle de l'homme, commençant son existence à partir d'une forme simple vers d'autres plus complexes et dont la finalité culminait avec la race aryenne, comme le narre Arcelin dans *Solutré ou les chasseurs de rennes* (1872) :

> L'homme aurait parlé d'abord par monosyllabes ; puis il aurait groupé, aggloméré ces monosyllabes par simple juxtaposition, suivant les besoins les plus primitifs de la pensée ; et enfin des flexions, c'est-à-dire des transformations partielles du mot, suivant les cas, les temps, les genres etc., seraient venus achever la fusion des monosyllabes primitifs et augmenter la richesse et la mobilité expressive du langage. Les dialectes aryens occupant le sommet de cette progression. (119-120)

Si l'émergence de la parole suivait de près celle de l'homme pour Lyell et Arcelin, Charles Darwin mettait plutôt en évidence la probabilité d'un mutisme chez l'humanité des origines, qui aurait cependant développé au fil du temps de multiples formes de langages composés de gestes comme il l'explique dans sa *Descendance de l'homme* (1876) :

> Lorsque l'homme a commencé à se répandre sur la terre, il n'était pas encore doué de la parole ; mais on peut supposer que des langages, bien moins parfaits que ceux actuellement en usage et complétés par des gestes, ont pu exister, sans, cependant, avoir laissé de traces sur les langues plus développées qui leur ont succédé. Il paraît douteux que, sans l'usage de quelque langage, si imparfait qu'il fut, l'intelligence de l'homme eut pu s'élever au niveau qu'implique sa position dominante à une époque très reculée. (239)

Cette conception d'un langage originel à la fois muet et imparfait constituait véritablement un sujet de discorde chez les auteurs de fictions préhistoriques. En effet, alors que Rosny Aîné suivait Darwin en représentant ses figures du chaînon manquant comme des êtres dont « la langue réduite à quelques sons disait la peur, la joie, la faim, la soif. Pour le reste, c'était la mimique animale et aussi la communication occulte, les flux sympathiques de la terreur ou de la colère » dans *Vamireh* (79), Jules Verne allait dans le sens contraire en attribuant à ses « Wagddis » le don d'un langage développé et complet comme en témoigne son personnage John Cort en interrogeant Llanga, un habitant du Congo à son service dans le roman *Le village aérien* :

> [John Cort :] – Et ils parlent ?…

> [Llanga :] – Oui… mais je ne comprends pas… Et pourtant… des mots parfois… des mots… que je connais...
>
> ... Une chose certaine, en somme, c'est que les Wagddis parlaient. Non bornés aux seuls instincts, ils avaient des idées, – ce que suppose l'emploi de la parole, – et des mots dont la réunion formait le langage. Mieux que des cris éclairés par le regard et le geste, ils employaient une parole articulée, ayant pour base une série de sons et de figures conventionnels qui devaient avoir été légués par atavisme. (193 ; 201)

Verne se démarquait ainsi d'autres auteurs contemporains comme Edmond Haraucourt, qui envisageait comme Rosny Aîné une capacité de communication restreinte chez son chaînon manquant homme-animal dans *Daâh le premier homme* (1912) :

> Le besoin de communiquer suscita l'exercice normal d'une fonction qui était possible ; l'habitude en fut prise sans que personne en eût notion. Le cri qui sortait de la bête, à force de se répéter identiquement, gagna un sens précis et devint un mot ; quatre ou cinq de ces cris divers, et le couple avait, à son insu, inventé le langage. ... C'est tout. Pour le surplus, ils usaient du geste, et leur langue restait nouée, comme leur pensée restait obscure. (35 ; 37)

L'attribution de ce langage limité par certains auteurs provoque ainsi une rupture avec les personnages incarnant les peuples plus avancés qui, rencontrant souvent par accident ces êtres intermédiaires, tentent tant bien que mal d'établir une communication avec eux comme le montre Rosny Aîné dans son roman *Le félin géant* en 1918 :

L'être qui se tenait là était bien un homme. ... Il se dressait mieux sur ses pattes de derrière que les Hommes-au-Poil-Bleu ; il y avait dans ses gestes quelque chose d'inexprimable qui ne se retrouve ni chez le semnopithèque, ni chez le rhésus, ni même chez le gibbon ou le dryopithèque...

... [Aoûn, descendant de Naoh :] - Le fils de l'Urus et le fils de la Terre ne veulent pas tuer l'Homme-de-la-Forêt !

Une voix rauque lui répondit, qui ressemblait au grognement de l'ours, mais qui était confusément articulée. Et une autre voix, moins grave, s'éleva aussitôt, en même temps qu'une deuxième silhouette surgissant du couvert. Plus grêle, la poitrine étroite, le ventre renflé et les jambes cagneuses, elle montrait des yeux ronds et vacillants ; une peur agressive distendait ses mâchoires. ...

Zoûhr parla doucement : - Pourquoi les hommes velus ne ferait-ils pas alliance avec l'Oulhamr et le Wah ? La forêt est sans bornes ; la proie est abondante.

Il pressentait qu'ils ne pouvaient pas le comprendre, mais, comme Aoûn, il croyait à la vertu de la parole articulée. Il ne se trompait point : la femme et l'homme velus tendaient l'oreille avec une curiosité qui, peu à peu, faisait naître la confiance. Lorsque Zoûhr se tut, ils demeurèrent penchés, encore aux écoutes, puis la femme fit entendre des sons qui, proches encore de l'animalité, contenaient le rythme humain. ... Ce fut la femme qui fit le premier pas. Elle toucha le bras de Zoûhr en articulant de vagues syllabes. ... Les nomades s'égayaient à voir ces êtres étranges accroupis auprès des flammes. ... Zoûhr essayait de comprendre les sons obscurs et les gestes des nouveaux compagnons.

> Il savait déjà que l'homme était désigné par une appellation comparable à Rah, que la femme répondait au cri de Waô, et il essayait de savoir s'il y avait d'autres hommes dans la forêt et s'ils formaient une horde. Plusieurs fois, il y avait eu des concordances de gestes ; la compréhension, à peine entrevue, s'éparpillait ou devenait ambiguë. (397-399)

Plus tard dans le récit, cette barrière invisible du langage se marque encore davantage lorsque ces hommes-singes tentent de prévenir le héros Aoûn d'une attaque ennemie durant son absence : « Le Lémurien balbutia des syllabes obscures, Aoûn devina que le Wah avait disparu. Parfois le passage d'un éclair montrait quelque geste plus net que des paroles... A la longue, le Lémurien trapu surgit à son tour. Ce qu'il tentait d'expliquer était plus confus encore que ce qu'articulait l'autre » (Rosny 1918 415). Cette incapacité pour le langage articulé accentue ainsi manifestement la séparation des êtres incarnant le concept du chaînon manquant avec les peuples plus évolués chez Rosny Aîné, et bien que Jules Verne avait accordé le don de la parole à ses « Wagddis », ces derniers n'accédaient pas pour autant au rang de l'humain puisqu'ils leur manquaient un élément autrement important pour cet auteur : la religion. En effet, si la faculté du langage articulé représentait une marque du développement humain pour la plupart des écrivains comme Haraucourt, Arcelin ou encore Rosny Aîné, elle ne constituait pas un élément décisif pour Verne comme il l'exprime dans ce dialogue entre ses personnages Max Huber et John Cort :

> [Max Huber :] Puisque ces Wagddis possèdent tant de qualités humaines, pourquoi ne pas les admettre dans les rangs de l'humanité !…

> [John Cort :] – Parce qu'ils semblent manquer d'une conception qui est propre à tous les hommes, mon cher Max.
>
> [Max Huber :] – Et vous entendez par là ? …
>
> [John Cort :] – La conception d'un être suprême, en un mot, la religiosité, qui se retrouve chez les plus sauvages tribus. Je n'ai pas constaté qu'ils adorassent des divinités… Ni idoles ni prêtres… (Verne 1901 219)

Cette absence de dévotion soulignée par Verne, qui justifie pour John Cort l'exclusion des « Wagddis » du statut de l'humain, s'aligne ainsi avec l'incapacité au langage articulé des chaînons manquants hommes-animaux de Rosny Aîné, qui les mettait également à l'index face à Aoûn, ancêtre de l'homme occidental. Alors que le développement du langage concordait biologiquement au 19ème siècle avec celui de l'humanité, sa mise en scène dans les fictions préhistoriques déterminait une échelle de mesure sur laquelle les écrivains hiérarchisaient leurs personnages, plaçant généralement l'homme-animal au plus bas échelon par rapport aux peuples plus développés socialement et technologiquement.

1.4. Les frontières de l'humain

Dans une perspective autrement remarquable, cette théâtralisation du langage comme un élément intimement lié à l'évolution humaine reflétait bien les enjeux soulevés par l'évolutionnisme, qui soulignait de la même manière les difficultés relatives à ce sujet comme l'expliquait Charles Darwin :

> Nos ancêtres méritaient-ils le nom d'hommes, alors qu'ils ne connaissaient que quelques arts très grossiers, et qu'ils ne possédaient qu'un langage extrêmement

> imparfait ? Cela dépend du sens que nous attribuons au mot homme. Dans une série de formes partant de quelque être à l'apparence simienne et arrivant graduellement à l'homme tel qu'il existe, il serait impossible de fixer le point défini auquel le terme 'homme' devrait commencer à s'appliquer. (Darwin 1871 239)

Ce problème de circonscription inhérent au concept d'humanité selon Darwin suggérait implicitement la question de la diversité qui a fait débat tout au long du 19ème siècle. Pour le philosophe Franck Tinland, ce thème mettait bien en évidence le statut des êtres marginalisés comme il l'explique dans son étude sur *L'homme sauvage. Homo ferus et homo sylvestris* (1968) : « La diversité et la hiérarchie des races humaines, qui avaient déjà fait l'objet de maintes discussions théologiques, soulèvent la question de notre rapport avec les formes extrêmes de l'humanité » (267). Dans le roman *Le village aérien* de Verne, la retranscription de cette théorie relative à ces formes extrêmes de l'humain apparaissent résolument à travers les personnages hommes-singes des « Wagddis » comme le montre leur description:

> C'étaient des types d'une race particulière, sans doute, affectés du signe 'moins' par rapport à l'humanité… Une race intermédiaire de primitifs, peut-être des spécimens de ce genre d'anthropopithèques qui manquent à l'échelle animale… ... Même si cette race inconnue se rapprochait physiquement de la race humaine, encore faudrait-il que les Wagddis eussent ces caractères de moralité, de religiosité spéciaux à l'homme, sans parler de la faculté de concevoir des abstractions et des généralisations, de l'aptitude pour les arts, les sciences et les lettres. (190 ; 201)

Ces signes d'infériorités assignés par Verne inscrivent ces personnages dans une marginalité qui se manifeste traditionnellement dans la fiction préhistorique, à travers le thème de l'animalité. Ainsi dans l'œuvre d'Arcelin, un être plus animal encore que son peuple primitif de chasseurs de rennes, qui sont déjà au départ « plus voisins des bêtes que des hommes » (124), est mis en scène sous le nom de « Patte-de-Tigre ». Ce personnage, particulièrement malsain, inspire la crainte rien que par son apparence : « Son front étroit, sa tête pointue, ses yeux enfoncés, ses pommettes larges et saillantes, sa mâchoire proéminente lui donnaient un air cruel et bestial. ... Son cou jaune et allongé sortait comme un cou de vautour de sa robe velue » (83). Différent des autres, il fait dès lors l'objet d'une marginalisation dans le roman, présenté au personnage Alexandre comme une menace par Ikaeh, descendante aryenne (121), qui évoque cet être comme une « hyène puante » (69) ne sortant souvent que la nuit, « à l'heure où les loups hurlent » (71) tout en l'avertissant du danger : « Patte-de-Tigre ... est une méchante bête ; il faut te méfier de lui » (67).

L'animalité de ce personnage remet implicitement son humanité en question dans le roman, appelant les autres protagonistes à la vigilance et à la circonspection en sa présence. Chez l'auteur Rosny Aîné, cette bestialité marque également ses êtres intermédiaires, reflétant dès lors en permanence la problématique évoquée par Darwin quant aux délimitations imprécises de l'humanité. En conséquence, l'homme-animal primitif se présente toujours au lecteur sous une identité nuancée comme le prouvent les personnages des « Tardigrades » dans *Vamireh* :

> Sur la rive droite, des *hommes* avaient paru. Ils étaient bas de stature, courbés, et sur leur visage une laideur triste et humble s'immobilisait. Armés seulement

> de l'antique massue, des cheveux noirs disposés par petites houppes leur descendaient jusqu'au menton. ... Leur front coulait en pente douce jusqu'à d'énormes arcades à sourcils, l'arrière de leur tête, démesuré, semblait trop lourd. Leurs reins ne cambraient pas. Ils s'étayaient sur la massue pour assurer leur marche. ... *Leur ressemblance allait plutôt à quelque chien qu'à l'anthropoïde*. Leurs bras courts, leurs poitrines en carène, *le vague aboi de leurs rires complétaient l'analogie*. ... Ainsi, jouant par les vastes fûts, se poursuivant à travers les fourrés avec leur ventre en outre pleine, leur dos curve, *trottant parfois à quatre pattes, ils gardaient l'orientation d'instinct qui guide les bêtes émigreuses*. (75 ; 78-79 ; je souligne)

Cette hybridité des « Tardigrades », car présentés à la fois comme des hommes et des chiens, souligne ainsi au lecteur la diversité inhérente au concept de l'humain et de son chaînon manquant dans la préhistoire. D'ailleurs, le romancier renforce plus encore cet aspect en liant étroitement ces êtres à « l'Homme-des-arbres » : un autre personnage représentatif des théories de Darwin et de l'anthropopithèque d'Abel Hovelacque.[50] En effet dans le roman, la migration des « Tardigrades » se ponctue fréquemment de rencontres avec cette créature, d'où se noue habituellement une entente cordiale comme le souligne cet extrait :

> L'avant-garde avait aperçu une famille d'anthropoïdes, ... Une sorte de fraternité animait le grand Singe et plutôt les Tardigrades avaient-ils trouvé en lui un auxiliaire précieux contre l'ours et les félins. Un conseil fut tenu. On y décida

[50] Hovelacque, Abel. *Notre ancêtre. Recherche d'anatomie et d'ethnologie sur le précurseur de l'homme*, 1877.

d'envoyer une petite troupe vers l'Homme des arbres afin de l'assurer d'intentions pacifiques. Cette troupe, dûment surveillée, attira par des cris de joie et des marques de bienveillance l'attention des anthropoïdes. Ahuris d'abord, ils semblèrent bientôt reconnaître des alliés ; ils le marquèrent par une gesticulation grave et en avançant avec lenteur. Quelques minutes plus tard les deux hordes étaient réunies. ... Les deux races déshéritées restèrent longtemps en silence, s'observant. Leur nature paraissait comporter un fonds commun de mélancolie et la mélancolie du grand Singe semblait plus lourde que celle du Tardigrade, comme proportionnelle à la vigueur du muscle, à l'ampleur de la poitrine. Aussi l'homme eût-il les premiers rires, les premiers jeux, tandis que le singe restait grave et méditatif. Pourtant, l'un d'eux s'émut à une remembrance lointaine, venue par l'analogie des circonstances. Il commença de laborieuses explications. Penchés, les Tardigrades l'écoutèrent sans parvenir à le comprendre ; mais en d'autres anthropoïdes le souvenir parut germer, ils se joignirent au premier et la confusion ne faisait que grandir quand l'un d'eux s'avisa de ramasser des brindilles, d'indiquer le bondissement d'une flamme. ... il s'agissait du feu ... le chef tira de deux morceaux de bois sec les étincelles nécessaires. Quand vint la lueur, le dardement des langues jaunes parmi les volutes bleues, les Hommes des arbres restèrent une minute craintifs et effarés, tandis que les Tardigrades riaient très haut. C'était la communion très douce de parias aux frontières de l'animalité, un plaisir réciproque à se pénétrer, et comme une curiosité de l'Esprit des choses à connaître les progrès accomplis par lui dans la disposition de la matière. Ils se quittèrent amis, les Tardigrades fonçant dans l'Est, les anthropoïdes se dirigeant

> vers le Sud, après s'être fait de mutuels cadeaux ; l'homme avait donné des massues au singe, le singe des œufs dérobés aux plus hauts nids à l'homme. (Rosny 1892 81-82 ; je souligne)

Cette camaraderie liant les « Hommes-des-arbres » aux « Tardigrades » renforce d'autant plus la marginalisation de ces derniers par rapport aux peuples supérieurs, que Rosny Aîné qualifie d'ailleurs de « vrais hommes » lorsqu'il relate l'histoire des « Tardigrades » dans le folklore des orientaux : « Une légende courait d'ailleurs parmi les tribus brachycéphales qu'il avait existé, qu'il devait exister dans l'extrême Orient une race d'homme-chien peu à peu détruite par les vrais hommes, par les fils de la bête des eaux,[51] seuls légitimes possesseurs de la Steppe et de la Forêt, du Fleuve et des Grands-Lacs » (Rosny 1892 78-79). La narration de telles légendes primitives évoquant la disparition de l'homme-animal sous l'effet de la loi d'empiètement des espèces souligne ainsi au lecteur l'idée d'un phénomène qui s'apparente à une tradition.

1.5. La marginalisation

Cette marginalisation des êtres incarnant le thème de l'homme-animal primitif transparaît dans la plupart des romans de Rosny Aîné, leur assignant toujours une destinée tragique sous la pression de la sélection naturelle comme il le prouve encore avec ses « Hommes-Lémuriens » dans *Le félin géant* (1918) :

> Leur race s'éteignait, après avoir habité des sylves et des jungles nombreuses. ... D'autres hommes, plus forts, qui usaient mieux de la parole articulée, taillaient des armes redoutables et se servaient du feu, avaient refoulé les hommes-

[51] Référence au déluge et de ses inondations.

> lémuriens sur le plateau. Depuis mille ans, les vainqueurs y montaient à peine deux ou trois fois par génération et ne se fixaient point. A leur approche, les primitifs fuyaient au plus profond de la forêt. C'étaient des périodes d'épouvante, dont le souvenir se gravait plus encore dans l'instinct que dans le cerveau, et les seules pendant lesquelles la vie des hommes-lémuriens devenait triste... (400)

De façon remarquable, la pression qu'exercent les peuples supérieurs sur ces êtres s'exprime par ailleurs jusque dans leur psychisme comme le révèlent encore les « Tardigrades » de Rosny Aîné qui, face aux asiatiques, semblent mourir intérieurement à la simple vue de ces ennemis dans *Vamireh* : « Comme une pression matérielle, comme une ligature des artères, comme une dégénérescence des poumons, la peur des Brachycéphales les recroquevillait, les immobilisait, les anéantissait, même de loin » (81). Ce processus d'écrasement psychique et physique de ces êtres intermédiaires transparaît également de manière symbolique à travers l'illustration, qui les représente souvent dans un positionnement corporel proche du sol tel que l'accroupissement par exemple (Voir fig. 97). Ainsi chez les « Tardigrades », cette posture de recroquevillement représente absolument « leur attitude favorite » (92) pour dormir dans le récit de Rosny Aîné : « Après avoir construit en branchages une hutte légère où se glissa le chef, ils s'accroupirent sur les talons, en plein air, ... et le sommeil les prit ainsi » (76). Parallèlement à cela, ce phénomène de rétrécissement du corps s'étend aussi aux représentations de l'homme-animal préhistorique dans les œuvres scientifiques et artistiques de l'époque (Voir fig. 98 et fig. 99).

Dans la fiction préhistorique d'Haraucourt, cette posture particulière devait donc représenter une habitude quotidienne dans l'existence de l'homme-animal primitif,

comme il le met en évidence dans la vie de *Daâh le premier homme* (1912) et de sa compagne Hock :

> Durant plusieurs journées, elle rôda aux alentours, cherchant l'homme qui l'avait prise ; elle retrouva sa piste et la suivit sous bois, tantôt *rampant derrière lui* et tantôt décrivant une courbe afin de se poster sur son passage probable ... Enfin, il la rencontra de nouveau, et elle ne lui résista point. Mais comme il s'en allait, elle marcha dans sa trace, à deux pas de lui. *Lorsqu'il voulut se reposer, et qu'il s'accroupit, le dos au tronc d'un hêtre, elle s'accroupit à son côté, dans la même attitude*, et elle imitait tous ses gestes, afin de le flatter. (27 ; je souligne)

De manière remarquable, ce recroquevillement volontaire du corps figure aussi comme une habitude de l'homme préhistorique selon l'auteur Elie Berthet, pour qui cette pratique devait prendre dès l'enfance dans son *Monde inconnu* (1876) : « Achevons de peindre cette famille sauvage. Les deux jeunes garçons, accroupis auprès du feu, ... se ruaient l'un sur l'autre, moitié criant, moitié riant ... se roulaient pas terre comme de véritables singes » (15). Plié ainsi dans la vie, l'homme primitif devait mourir également dans le même état selon l'écrivain, qui imagine dans son roman un rite funéraire plaçant le mort « dans une posture accroupie, selon le mode traditionnel » (Berthet 113), tandis que Pierre Boitard présente dans son œuvre *Paris avant les hommes* l'illustration d'un homme fossilisé retrouvé dans cette même posture par les archéologues (Voir fig. 100).

En somme, bien que ce positionnement du corps recroquevillé sur lui-même ait pu apparaître comme une attitude traditionnelle chez l'homme primitif, il symbolisait également pour Rosny Aîné la pression exercée par la sélection naturelle sur les êtres incarnant une intermédiarité entre l'homme et l'animal.

1.6. La peur

D'après les doctrines de l'évolutionnisme, cette oppression exercée par les modèles biologiquement plus évolués devait alors, logiquement, mener ces êtres vers leur élimination comme l'avançait Darwin dans *La descendance de l'homme* (1876) :

> Les premiers ancêtres de l'homme avaient aussi, sans doute, comme tous les autres animaux, une tendance à se multiplier au delà des moyens de subsistance ; ils doivent donc avoir été accidentellement exposés à la lutte pour l'existence et, par conséquent, soumis à l'inflexible de la sélection naturelle. Il en résulte que *les variations avantageuses de tous genres ont dû être ainsi occasionnellement ou habituellement conservées, et les nuisibles éliminées*. (72 ; je souligne)

Cette conception d'une menace de mort constante liée à l'évolution de l'homme transparaissait bien sûr dans la fiction préhistorique, constituant une des caractéristiques typiques de ce genre littéraire. Ainsi dans le roman d'Haraucourt, l'auteur voit en ce processus de sélection naturelle le point d'émergence de l'âme à travers le sentiment de la peur, comme il le narre dans ce passage :

> L'âme humaine est née dans la peur. La peur fut le berceau de la pensée humaine. Les premiers vagissements de l'esprit qui se dégageait de la matière furent des hoquets d'épouvante ; c'est dans l'effroi et par l'effroi que se produisit le premier labeur grâce auquel la bête sensitive s'éleva douloureusement à la gloire d'enfanter une idée, et transmua la commotion de ses nerfs en une conception de son cerveau. En cette ménagerie des plateaux où l'inondation des vallées avait refoulé pêle-mêle herbivores et carnassiers, la mort guettait tout ce qui bouge : de

> tout abri, la mort allait bondir ; elle sautait du rocher, elle surgissait de l'herbe, elle tombait des arbres ; elle était le fauve tapi dans le hallier, le serpent lové sous les feuilles ; un pas la provoquait, un geste l'appelait ; un cri, et elle venait ; tous les bruits de l'espace, tous les frémissements d'alentour étaient des annonces de mort ; rien ne se déplaçait, qui ne fut une menace. Dans cette ubiquité du péril, chaque minute, pour chaque créature, était une conquête ; cheminer ou dormir, c'était vaincre ; réussir à durer et durer plus qu'un jour, c'était un long triomphe ; vivre, c'était survivre. (66)

Cette omniprésence de la peur dans ce processus de sélection naturelle se manifeste également dans les œuvres de Rosny Aîné, où l'auteur systématise ces deux éléments ensemble lorsqu'il pose comme règle générale « la loi de la vie, l'alerte infinie des faibles » dans son roman *La guerre du feu* (217). Précédemment à cette œuvre, l'auteur théâtralise encore plus dramatiquement cet aspect avec ses « Tardigrades » qui vivent dans la terreur des asiatiques dans *Vamireh*, expliquant que « leur effroi des Brachycéphales, chasseurs des steppes fécondes, était immense ; ils avaient vu périr les leurs par milliers sous les flèches et les sagaies » (76). Pour Haraucourt, cette habitude de la peur s'intensifie davantage à la tombée de la nuit chez ses hommes-singes, pour qui le danger devient plus effrayant par son invisibilité dans ce passage tiré de son oeuvre *Daâh le premier homme* :

> L'homme avait la peur du mystère. La fureur d'un bison le troublait moins que le frémissement subit de la mousse, quand elle remue sous le pied ; lui qui marchait droit comme l'ours, en plein jour, ne savait plus que ramper dans le crépuscule, où les formes immobiles se font inquiétantes, et bougent ; l'ombre, les trous, l'eau

> profonde et les corps visqueux l'épouvantaient sans qu'il pût rien ni que même il n'essayât rien pour se redonner du courage. D'antiques hérédités l'avertissaient d'avoir à craindre là des pièges invisibles ; toute apparition brusque de la vie le faisait sursauter. Moins par prudence raisonnée que par impressionnabilité nerveuse, il hésitait devant des formes inconnues ; les ennemis qu'il n'avait pas encore affrontés lui semblaient redoutables ; son angoisse le paralysait, ne fût-ce qu'un moment, en face de ces adversaires dont il ignorait les moyens de défense et les armes nuisibles. (41)

Par ailleurs, ces exemples de sensations pouvant être provoquées par la peur suscitaient l'admiration de certains écrivains comme Alphonse Daudet (1840-1897), qui évoquait effectivement au cours d'une conversation avec ses amis proches Rosny Aîné et Edmond de Goncourt (1822-1896) la relation particulière que ce sentiment entretient avec l'homme selon lui:

> [Alphonse Daudet :] « La peur !... Comme nous aimons la peur !... Nous voulons toujours revoir l'ogre, la forêt pleine de loups, la trace du cannibale, la lumière qui fuit dans le souterrain !... Avez-vous remarqué comme la peur rend belles les bêtes nerveuses… un pur sang… un chat… et aussi les jolis enfants et les jolies femmes ?
>
> - Elle rend l'homme abject ! remarqua Goncourt.
>
> [Alphonse Daudet] - Souvent, pas toujours ! Elle est si normale… Dans la nature, c'est partout une fuite éperdue !... Oui, nous aimons la peur… Une histoire

> effrayante, le soir, quand le vent dialogue avec les volets, n'est-ce pas parmi nos plus beaux souvenirs d'enfance ? (Rosny 1921 46)

Cette perspective de Daudet approuvant la peur comme une normalité dans la nature et mettant en avant l'intérêt de l'homme pour l'épouvante avait peut-être inspiré l'écriture de Rosny Aîné, car les fictions de cet auteur théâtralisent souvent l'extermination de l'homme-animal primitif à travers des scènes de violences dépeignant l'effroi et l'agonie de cet être, comme on peut le voir dans *Vamireh* par exemple :

> Le pauvre homme tardigrade se vit perdu, son cri de guerre devint lamentable comme une plainte d'agonie. ... Là, gémissaient de nombreux blessés, fermant de la main des plaies affreuses. Ils avaient généralement la cuisse ou le mollet mordu, tandis que les morts montraient des gorges ouvertes, des ventres déchirés, et surtout la pourpre du sang s'animait à la lueur rouge des foyers, comme partout se mêlaient les clameurs belliqueuses aux détresses du meurtre, aux cris des vies perdues et les hurlements de la bête aux souffles rauques des Hommes. (88 ; 91)

Persécutés par le peuple oriental dans le récit, les « Tardigrades » subissent ainsi diverses souffrances qui doivent les mener infailliblement vers leur extermination.

1.7. L'extermination

En effet, dans son roman *Vamireh*, Rosny Aîné active l'extermination de l'homme-animal par son assassinat, dont la légitimité découle du phénomène de marginalisation dont il est victime par le peuple oriental dans le cas du « Tardigrade ». Il subit alors entre autres afflictions des attaques d'archers par exemple : « Le fanatique baissait les yeux dans son obstination. ...

- Le Conseil dit : ‘Que jamais ta flèche n’hésite à frapper l’Immonde.’

Et la flèche décrivait sa mortelle parabole, frappait le Tardigrade à l’épaule » (86). Parallèlement à cette méthode, ce peuple asiatique opprime aussi l’homme-animal en lui envoyant une armée de chiens comme le montre cet autre extrait :

> A leurs cris, à leurs excitations, les chiens reparurent. Leur masse grouilla sur la rive avec de furieux abois. ... Le courage des chiens semblait accru. Le phosphore bleuâtre de leurs yeux irradiait la ténèbre et leurs crocs luisaient. Ils éprouvèrent, comme toujours, des pertes considérables avant de pouvoir prendre pied, mais dès qu’ils y furent parvenus, nombre de Tardigrades aux premiers rangs périrent étranglés. (89 ; 90)

En dehors des œuvres de Rosny Aîné, l’extermination des êtres incarnant le concept de l’homme-animal s’effectue également sous d’autres méthodes d’exécution dans la fiction préhistorique. Dans *Solutré et les chasseurs de rennes* (1872) d’Adrien Arcelin, la chute du haut d’une falaise constitue ainsi un moyen radical qu’il utilise pour faire disparaître son personnage malfaisant et hybride « Patte-de-Tigre », comme en témoigne le personnage Alexandre : « Son corps fut lancé par-dessus le Rocher, et nous vîmes pendant toute une journée des vautours se disputer ses entrailles » (140). Cette méthode d’exécution apparaît également chez l’auteur anglais Arthur Conan Doyle (1859-1930), qui conclue aussi son roman *Le Monde Perdu* (1912) par « le spectacle d’une avalanche d’hommes-singes tombant de l’escarpement » (209) qu’il conte ici plus en détail :

> Quatre-vingts ou cent mâles, les derniers survivants, avaient été conduits à la petite clairière qui bordait l’escarpement, ... les lanciers indiens s’étaient formés en demi-cercle autour d’eux : en une minute tout fut fini. Une quarantaine

> d'hommes-singes moururent sur place. Les autres, râlant de terreur, furent précipités dans le vide et se brisèrent les os sur les bambous deux cents mètres plus bas, ... Challenger l'avait dit ; le règne de l'homme était assuré pour toujours sur la Terre de Maple White !… La cité des hommes-singes fut détruite, les mâles furent exterminés jusqu'au dernier, les femelles et les petits furent emmenés en esclavage ; la longue rivalité qui durait depuis des siècles et dont l'histoire n'avait jamais été contée venait d'être couronnée de sa fin sanglante. (209)

Par ailleurs, ce processus d'extermination jetant l'homme-singe d'une montagne se calque singulièrement sur des méthodes similaires utilisées à la fois par certains peuples préhistoriques pour la chasse aux chevaux sauvages (Voir fig. 101), mais aussi par certaines tribus africaines qui utilisent ce stratagème pour la chasse au gibier d'après certains récits de voyage (Voir fig. 102).

En somme, les êtres intermédiaires de ces fictions préhistoriques ne semblent finalement exister que pour souffrir, se réduire ou bien disparaître complètement avant la fin du récit. Dans les œuvres de Rosny Aîné, le thème de l'extermination s'applique ainsi à divers peuples hybrides en dehors des « Tardigrades », comme celui des « Hommes-sans-Épaules » par exemple, qui se trouve anéanti par la tribu plus évoluée des « Nains Rouges » dans *Le félin géant* (1918) :

> Zoûhr avait la forme étroite d'un lézard ; ses épaules tombaient si fort que les bras semblaient jaillir directement du torse : c'est ainsi que furent les Wah, les Hommes-sans-Épaules, depuis les origines jusqu'à leur anéantissement par les Nains Rouges. Il avait une intelligence lente mais plus subtile que celle des

> Oulhamr. Elle devait périr avec lui et ne renaître, dans d'autres hommes, qu'après des millénaires. (341-342)

Au delà de ces mises en scène de violences et d'agonie, l'extermination des êtres primitifs hybrides ne s'effectue jamais à titre gratuit dans les fictions préhistoriques, et révèle plutôt selon chaque auteur l'expression d'un raisonnement justifiant cette mise à mort.

1.8. La colonisation

En effet, cette opération s'inscrivait dans une logique propre aux perspectives des auteurs, qui attribuaient aux représentations du concept du chaînon manquant une utilité bien spécifique. Selon les anthropologues Mason, Greenberg et Warrick dans leur étude *Anthropology through Science Fiction*, cet usage de l'homme-animal répondait à un courant de pensée circulant très tôt dans le domaine littéraire de la science-fiction, qui adaptait ce thème pour refléter les enjeux contemporains liés à l'anthropologie (61). Dans le cas du roman préhistorique, l'homme-animal représentait bien évidemment un thème central pour évoquer les débats relatifs à ce domaine ainsi qu'à celui de l'évolutionnisme, et l'articulation de différents points de vue sur le rôle de l'humanité dans la nature entraient ainsi en jeu à travers la mise en scène de ce personnage. Chez l'auteur Conan Doyle, l'extermination de l'homme-singe apparaît notamment comme un moyen d'instaurer la paix, selon les propos tenus par le personnage de Lord John : « Ah ! Si j'avais cinquante hommes avec des fusils ! Je débarrasserais la clairière de cette bande infernale, et je laisserais le pays un peu plus en paix que nous ne l'avons trouvé ! » (200). Réalisant son souhait à la fin du roman, Lord John assure alors par son acte humaniste

l'autorité de son groupe d'explorateurs sur un territoire désormais dégagé, comme il l'explique dans ce passage :

> La victoire des Indiens et l'anéantissement des hommes-singes ont été dans notre jeu des atouts décisifs. À partir de ce jour, nous avons été réellement les maîtres du plateau, les indigènes nous considéraient avec un mélange de frayeur et de reconnaissance puisque nous les avions aidés, par une puissance mystérieuse, à se débarrasser de leurs ennemis héréditaires (Conan Doyle 210).

Parallèlement à la fiction préhistorique, cette suprématie de l'homme sur l'animal apparaît aussi dans la collection des *Voyages extraordinaires* de Jules Verne, qui aborde en effet ce thème avec celui de l'évolution du singe dans *L'île mystérieuse* (1875). Narrant ainsi la colonisation d'une île par une équipe de naufragés européens, cette œuvre met également en scène un peuple de grands singes humanoïdes qui, tentant de réinvestir le terrain nouvellement occupé par les naufragés, finit par mourir sous leurs rafales comme on peut le lire dans cet extrait :

> [Pencroff :] Notre demeure a été envahie par des singes, qui ont grimpé par l'échelle pendant notre absence ! ... Le marin, épaulant son fusil, ajusta rapidement un des singes, et fit feu. Tous disparurent, sauf l'un d'eux, qui, mortellement frappé, fut précipité sur la grève. ...
>
> - De la patience, répondit Cyrus Smith. Ces animaux ne peuvent nous tenir longtemps en échec !
>
> [Pencroff] – Je n'en serai sûr que quand ils seront à terre, répondit le marin. ...

> Il était évident que les colons finiraient par réintégrer leur domicile et en chasser les intrus, mais quand et comment ? Voilà ce qu'ils n'auraient pu dire. ... Il était déjà plus de midi, quand les colons, bien armés et munis de pics et de pioches, quittèrent les Cheminées, passèrent sous les fenêtres de Granite-House ... Les singes, pris d'un effroi subit, provoqué par quelque cause inconnue, cherchaient à s'enfuir. Deux ou trois couraient et sautaient d'une fenêtre à l'autre avec une agilité de clowns. Ils ne cherchaient même pas à replacer l'échelle, par laquelle il leur eût été facile de descendre, et, dans leur épouvante, peut-être avaient-ils oublié ce moyen de déguerpir. Bientôt, cinq ou six furent en position d'être tirés, et les colons, les visant à l'aise, firent feu. Les uns, blessés ou tués, retombèrent au dedans des chambres, en poussant des cris aigus. Les autres, précipités au dehors, se brisèrent dans leur chute, et, quelques instants après, on pouvait supposer qu'il n'y avait plus un quadrumane vivant dans Granite-House.
>
> 'Hurrah ! s'écria Pencroff, hurrah ! hurrah !' (Verne 1875 557 ; 558-559 ; 562 ; 563-564)

Cette mise à mort brutale des singes par les colons, qui met bien en valeur l'idée d'une hégémonie de l'homme sur l'animal dans la nature, reflète sensiblement les idéologies anthropocentriques traditionnelles qui relèguent similairement la bête dans une infériorité par rapport à lui. Dans le domaine de la science, on trouve un bon exemple de ce type de perspectives avec le médecin Julien Joseph Virey (1775-1846), qui explique en détail cet état de fait dans son *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle* (1816) :

> L'homme commande, il a la raison en partage, il conduit la vertu, et il est le roi de la terre ; la bête obéit, elle est esclave et faite pour servir. Les attributs de la noblesse et de l'indépendance, le caractère sublime de l'âme humaine, sont un domaine réservé à lui seul ; une impuissance éternelle, la stupidité et la servitude ont pesé dans tous les temps sur l'animal ; il est vraiment né le sujet de l'homme, car si la nature avait voulu l'égaler à nous, elle lui en aurait accordé les facultés. Notre prééminence vient donc moins de notre corps que de notre esprit ; et comme nous tenons l'un et l'autre des mains de la nature, il est raisonnable de penser qu'elle nous a voulu rendre supérieurs aux autres animaux ; que notre empire sur eux est légitime, et qu'il est moins encore fondé sur la violence que sur l'industrie et l'intelligence. (19-20)

Cette perspective donnant à l'homme les pleins pouvoirs sur l'animal transparaît ainsi dans les romans préhistoriques, qui mettent notamment en scène la brutalité de l'homme primitif comme un moyen de favoriser l'évolution en purgeant le monde de ses créatures dans *Solutré ou les chasseurs de rennes* (1872). Dans cette fiction d'Adrien Arcelin, les personnages d'Alexandre et du Dr. Ogier débattent effectivement sur le bienfondé de l'extermination des espèces en prenant pour exemple celle des chevaux sauvages à laquelle ils viennent d'assister :

> Les chasseurs étaient parvenus à envelopper cinq ou six cents chevaux et à les rabattre en poussant de grands cris et en agitant en l'air des peaux de loup. ... Le campement était dominé au nord par un haut rocher, qui se terminant brusquement à l'ouest par une pointe étroite et aiguë, escarpée à pic sur trois côtés, s'inclinait en pente douce et en croupe arrondie vers l'orient. ... Le troupeau

tout entier roula au pied des falaises. Ce fut une effroyable avalanche, noire et poudreuse, mêlée de cris et de bruits sourds, qui nous terrifia. ...

[Alexandre] : Quel gaspillage de matières organiques, m'écriai-je ! Il n'a d'égal que la dévastation des forêts à une époque plus récente et par des gens plus civilisés. Est-il au monde un destructeur plus redoutable que l'homme !

[Dr Ogier] - Vieux mot ! vieilles idées ! vieille erreur ! fit le docteur. L'homme, pas plus qu'aucun autre agent naturel, ne saurait détruire quoi que ce soit. Il transforme.

[Alexandre] - Soit. Mais il transforme à son avantage ou à son préjudice, et je crois que des massacres comme celui auquel nous venons d'assister accusent la plus complète imprévoyance de l'avenir. Un temps viendra où le gibier manquera ou partira pour aller chercher la tranquillité dans d'autres solitudes.

[Dr Ogier] - Votre sage économie aura en effet sa raison d'être un jour. Mais maintenant, ces braves gens-là sont en train de nettoyer les écuries d'Augias. La bête et l'arbre furent d'abord les plus grands ennemis de l'homme, les plus terribles obstacles à son développement : il a bien fallu qu'il s'en débarrassât par tous les moyens et qu'il en purgeât le monde. Tant pis s'il a dépassé la mesure. (89-92)

Cette souveraineté idéologique de l'homme sur la bête autorise ainsi parallèlement l'exploitation de cette dernière à des fins scientifiques pour Jules Verne, chez qui le désir de « tenter une expérience concluante » (Verne 1901 219) sur ses « Wagddis » s'exprime à travers l'anthropologue Max Huber, qui souhaite effectivement mesurer l'humanité de

ces créatures en leur inoculant du poison comme il le déclare dans *Le village aérien*: « Ces primitifs résistaient-ils à l'action toxique de l'atropine, à laquelle l'homme succombe alors que les animaux la supportent impunément ?… Si oui, c'étaient des bêtes, sinon, c'étaient des humains. Mais l'expérience ne pouvait être faite, faute de ladite substance » (219). Ce droit légitime de l'homme sur l'animal et sur les créatures perçues comme tel permet aussi, suivant cette même logique d'infériorisation, l'appropriation de leurs territoires comme l'explique le Dr. Ogier à Alexandre en évoquant le sort des chasseurs de rennes, ces êtres « plus voisins des bêtes que des hommes » (Arcelin 124) :

> Vos chasseurs de rennes sont les représentants d'une race inférieure, immobilisée dans la barbarie, frappée d'un arrêt de développement, incapable de progrès, appelée fatalement à disparaître par l'effet irrésistible de la concurrence vitale ; condamnée, en un mot, à céder la place inutile qu'elle occupe au soleil. C'est une loi naturelle ! En face d'eux, les guerriers aryens personnifient l'avenir. Ils viennent en conquérants, non pour détruire, mais pour féconder, et portent la civilisation dans les plis de leurs blouses. Entre une race épuisée et stérile et les soldats du progrès, hésiteriez-vous ? ... Ce soir, on donne l'assaut, et vraisemblablement toute la vermine qui grouille là-haut sera jetée par-dessus le Rocher. (Arcelin 182-183)

Sous un autre angle, cette appropriation de territoires déjà habités dans les romans d'Arcelin, de Conan Doyle ou encore de Jules Verne pour mettre en scène les doctrines de la sélection naturelle semblait véritablement évoquer en filigrane les débats sur la notion de « propriété privée » traitée au 17ème et 18ème siècle par les philosophes Thomas Hobbes et Jean-Jacques Rousseau. En effet, du *Léviathan* (1651) au *Discours sur*

l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes (1754), les caractères distinctifs de ce qui allait plus tard se nommer dans l'évolutionnisme « loi d'empiètement » ou encore « concurrence vitale » (Chérubin 49) semblaient déjà se profiler.

Ainsi d'après Hobbes, la convoitise paraissait être à l'origine du conflit entre les hommes dans cette déclaration :

> Si quelqu'un plante, sème, construit, ou possède un endroit commode, on peut s'attendre à ce que d'autres, probablement, arrivent, s'étant préparés en unissant leurs forces, pour le déposséder et le priver, non seulement du fruit de son travail, mais aussi de sa vie ou de sa liberté. Et l'envahisseur, à son tour, est exposé au même danger venant d'un autre (Chapitre 13).

Pour Rousseau, ce phénomène d'appropriation du bien d'autrui devait également s'être accru au fil du temps, en concordance avec le développement humain comme il l'avance ici :

> Cette idée de propriété, dépendant de beaucoup d'idées antérieures qui n'ont pu naître que successivement, ne se forma pas tout d'un coup dans l'esprit humain. Il fallut faire bien des progrès, acquérir bien de l'industrie et des lumières, les transmettre et les augmenter d'âge en âge, avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état de nature. ... Il s'élevait entre le droit du plus fort et le droit du premier occupant un conflit perpétuel qui ne se terminait que par des combats et des meurtres. (37 ; 44)

Ces conceptions de Hobbes et de Rousseau transparaissaient immanquablement chez les évolutionnistes du 19ème et 20ème siècle comme l'auteur Rosny Aîné, qui réadaptait les thèmes de la propriété privée, de la convoitise et de la dépossession du bien d'autrui dans une perspective biologique darwiniste dans son essai sur *Les sciences et le pluralisme* (1922) :

> L'ambiance servira à 'éprouver' la modification; elle la rendra commode ou incommode, elle la favorisera, l'entravera ou même décidera sa disparition. Les éléments les plus actifs du milieu seront les êtres organiques eux-mêmes. Ils se livreront à une concurrence incessante qui, dans un grand nombre d'espèces, revêtira les aspects d'une lutte farouche, acharnée, implacable. Les uns lutteront par la prolificité, les autres par l'endurance, d'autres par le combat direct. La plante disputera le sol et les eaux à la plante: le plantivore luttera pour le végétal contre le plantivore; les carnivores se nourriront des plantivores, et combattront pour conserver ou pour acquérir des aires de chasse. Celui-ci succombera parce qu'il ne s'adapte plus à des conditions nouvelles, celui-là parce que sa fécondité est inférieure, cet autre parce qu'il est faible ou tardif, ou parce que ses sens ne sont pas assez affinés ou par défaut de ruse, de courage, de solidarité. (172)

Cette conception de l'évolution comme une lutte interminable pour la possession de biens et de territoires se retranscrivait bien sûr dans la fiction préhistorique, qui adaptait ces théories pour narrer le développement de certaines races humaines au détriment d'autres comme le démontrait l'œuvre d'Arcelin. En effet dans ce roman, le personnage du Dr. Ogier argumente en faveur de l'invasion aryenne, dont l'objectif est d'investir le territoire des chasseurs de rennes de Solutré pour les déposséder de leurs ressources naturelles :

> Les mines de silex devaient être le principal objectif de l'ennemi. Elles représentaient, en effet, une richesse considérable et un monopole que les Aryens d'Outre-Saône venaient vraisemblablement disputer par la force aux antiques possesseurs des collines mâconnaises. ...
>
> [Dr.Ogier] - Mon avis est qu'il ne faut jamais résister à plus fort que soi, et accepter avec satisfaction les évènements comme ils se présentent. ... Mes nouveaux compagnons étaient non plus des Mongols, comme les chasseurs de rennes de Solutré que j'avais quittés la veille, mais de robustes Aryens, venus je ne sais d'où, à travers l'Europe, et portant vers l'occident les premiers flots de l'invasion celtique. Je saluai en eux les avant-coureurs de la civilisation et du progrès ! (Arcelin 151 ; 180)

En somme, l'adaptation de ces notions philosophiques relatives aux thèmes du conflit et de la propriété privée dans l'évolutionnisme mettait bien en valeur l'idée du progrès humain dans les mises en scène de la préhistoire. En utilisant l'homme-animal comme un faire-valoir pour montrer la supériorité des peuples plus évolués, les écrivains comme Arcelin, Conan Doyle, Rosny Aîné, Berthet ou encore Verne théâtralisaient l'élimination de cet être comme un processus bénéfique favorisant l'évolution et les prémisses de la civilisation. Dès lors, cette justification idéologique des invasions humaines, de la destruction des êtres considérés comme inférieurs et de l'appropriation de leurs territoires laissait résolument apparaître en filigrane les enjeux contemporains liés au colonialisme : un contexte historique au sein duquel émergeait parallèlement le genre de la fiction préhistorique. Cette relation qui s'établissait à partir de la seconde moitié du 19ème siècle entre la préhistoire et le monde contemporain se manifestait d'ailleurs explicitement chez

l'auteur Elie Berthet, qui déclarait au sujet de la violence que les « taloches antédiluviennes ... ressemblaient singulièrement à des taloches modernes, sauf qu'elles étaient peut-être plus vigoureuses et plus brutales » dans *Le monde inconnu* (18).

2. Les invasions préhistoriques, reflets des invasions coloniales

2.1. Les enjeux de la vulgarisation : le colonialisme et la narration de la préhistoire

Selon cette perspective de Berthet, la narration des guerres primitives menant à l'extermination des peuples devait vraisemblablement refléter au lecteur de l'époque l'actualité des guerres coloniales, puisque selon la théorie du préhistorien Romain Pigeaud, la reconstitution de la préhistoire demeure toujours soumise à l'influence de l'actualité contemporaine comme il l'explique dans son essai intitulée *Comment reconstituer la Préhistoire ?* (2007) :

> Toute science qui s'applique à l'Homme et qui fouille son passé ou son inconscient, est l'otage de la société et de l'époque où vit l'archéologue. Le pouvoir sait le manipuler comme lui se laisse manipuler pour mieux parvenir à ses fins, qu'elles soient nobles (augmenter notre patrimoine et nos connaissances) ou vénales (s'enrichir ou accéder à la notoriété) (127-128).

Par conséquent, il devait ainsi en être de même chez les auteurs de fictions préhistoriques, dont le travail de vulgarisation représentait un élément clé dans la diffusion du savoir paléontologique vers le grand public. Selon le spécialiste en communication Yves Jeanneret, le rôle de l'écrivain prend d'ailleurs une importance majeure dans ce travail de

transmission du savoir, comme il l'explique dans son étude sur les enjeux de la vulgarisation :

> La structure du discours de vulgarisation contribue à placer les théories scientifiques sous un certain éclairage, qui conduit implicitement le lecteur à les regarder d'une certaine façon. … Le savoir fait l'objet, en vulgarisation, d'un mode de production particulier. En effet, les domaines du savoir ne sont pas donnés tout constitués au vulgarisateur. Celui-ci contribue à les définir : il identifie un secteur de la connaissance et en dessine les traits *lisibles* pour son public. (301)

Chez les auteurs de fictions préhistoriques de l'époque, les efforts déployés pour développer cette lisibilité des connaissances paraissait ainsi s'opérer à travers un processus d'identification qu'ils établissaient dans leurs œuvres entre leurs personnages incarnant les peuples supérieurs et leur lectorat généralement occidental. Chez Rosny Aîné par exemple, ce processus d'identification se révèle immanquablement par la mise en scène de ses peuples aryens comme le démontre son roman *Vamireh*, dans lequel son héros à la chevelure blonde, à « la face blanche aux énergies douces, ... la supériorité intellectuelle de l'œil bleu » (67) et doté de « la voix et la force des races victorieuses » (88), offre au lecteur de l'époque une image de lui-même à travers ce personnage qui symbolise dans la préhistoire de Rosny Aîné « le grand nomade de l'Occident » (88).

Cette relation généalogique créée par l'auteur se marque encore davantage à la publication de son autre fiction intitulée *Eyrimah* (1893), qui narre la chute temporaire du peuple aryen face au peuple oriental. Par l'usage de pronoms possessifs, Rosny Aîné souligne alors explicitement pour ses lecteurs ce lien identitaire les rattachant au

personnage du géant blond Tholrog, comme le démontre le passage suivant dans lequel le chef aryen rencontre une femme du clan ennemi :

> Sur l'herbe tendre une forme était venue, langoureuse et souple. C'était, dans la tunique de fibres, ornée de fleurs fraîchement cueillies, la fille de Rob-Sen. Elle incarnait la beauté des étrangères, le charme profond des femmes ennemies. Tout en elle disait le sang hostile, le sang des hommes qui avaient chassé les blonds dans la montagne, la chair farouche qui avait voulu la mort de ceux de Tholrog et dont ceux de Tholrog rêvaient l'anéantissement à travers les siècles. Mais devant la prisonnière, toute haine s'épanouissait en charme. Vierge, elle représentait la joie de mêler à *notre race*, pour le mystère de la beauté, ceux qui *nous* furent redoutables. (168 ; je souligne)

Par l'expression de cette parenté liant le héros primitif aryen avec l'homme moderne, le romancier semblait alors véritablement destiner ces romans préhistoriques à un public ciblé : le lectorat occidental d'origine caucasique, qui devait assurément se divertir en lisant les conquêtes et la domination naissante de ses ancêtres durant la préhistoire. Dans *Le village aérien* de Jules Verne, cette thématique de la suprématie européenne s'exprime nettement chez le personnage de l'anthropologue Max Huber qui, parallèlement à son désir de retrouver des représentants du concept du chaînon manquant, envisage aussi d'implanter sa propre colonie dans la jungle africaine comme il le confie à son collègue John Cort : « En cette partie de l'Afrique, l'Union pourrait se tailler une colonie superbe… On trouve là des territoires fertiles qui ne demandent qu'à utiliser leur fertilité, sous l'influence d'une irrigation généreuse dont la nature a fait tous les frais. Ils possèdent un réseau liquide qui ne tarit jamais… » (4).

Suivant cet intérêt pour la colonisation s'intègre également dans cette œuvre un discours infériorisant envers les peuples indigènes, qui rappelle à bien des égards le discours tenu par le Dr. Ogier sur le peuple de Solutré dans le roman d'Arcelin :

> [John Cort:] – Mais pourquoi ces indigènes ne nous ont-ils pas assaillis avant de se montrer ?
>
> – Des noirs ne sont pas des blancs, déclara le Portugais. Néanmoins, pour être peu avisés, ils n'en sont pas moins redoutables par leur nombre et par leurs instincts féroces…
>
> – Des panthères que nos missionnaires auront bien du mal à transformer en agneaux !… ajouta Max Huber.
>
> – Tenons-nous prêts ! » conclut le Portugais.
>
> Oui, se tenir prêts à la défense, et se défendre jusqu'à la mort. Il n'y a aucune pitié à espérer de ces tribus de l'Oubanghi. À quel point elles sont cruelles, on ne saurait se le figurer ... Vers le centre de la région, ce ne sont que des villages de cannibales, et les Pères de la Mission, qui bravent la plus épouvantable des morts, ne l'ignorent pas. (Verne 1901 21)

Ce discours péjoratif et colonialiste tenu envers les indigènes africains côtoie ainsi dans cette œuvre les spéculations de l'auteur sur le darwinisme et son concept du chaînon manquant, qui relèguent similairement les hommes-singes « Wagddis » dans une infériorité par rapport aux personnages principaux. De manière remarquable, cette superposition de points de vue liés à la fois au colonialisme et à l'évolutionnisme transparaît aussi dans les études scientifiques du biologiste Armand de Quatrefages

(1810-1892) qui évoque en parallèle de l'humanité préhistorique la colonisation de l'Australie par les Anglais dans son traité sur les *Hommes fossiles et hommes sauvages* (1884) :

> Le 29 mars 1803, le lieutenant John Bowen, du navire le Glatton, était commandé pour fonder une colonie dans cette île. Il y abordait au mois d'octobre. Le 3 mai 1804, les Blancs faisaient feu sans provocation aucune sur un parti d'indigènes qui se livrait à la chasse du kangourou. Cet attentat était le début d'une guerre d'extermination dont le dénouement dernier est encore bien récent. ... On a vu les Tasmaniens s'éteindre un à un, et la mort du dernier n'a pu surprendre personne. Il est triste de constater, parmi les témoins oculaires de la Guerre noire, parmi les écrivains qui leur ont emprunté des renseignements en y ajoutant une appréciation personne, un petit nombre semble accepter comme un acte de la justice divine cet anéantissement d'une race humaine, ou tout au moins s'efforce d'atténuer ce que le fait a de grave et d'odieux. Mais la très grande majorité a manifesté des sentiments tout autres, et les Anglais n'ont pas été les derniers à exprimer hautement leurs regrets et leur indignation. C'est évidemment sous l'influence de ces sentiments que Bonwick[52] a pris la plume. Il a compris tout ce que l'histoire des Tasmaniens avait d'étrange et de douloureux. Enfant de la race triomphante, il semble s'être fait un devoir de réunir les renseignements les plus dignes de foi sur la race perdue, dans le but de la faire revivre, au moins pour les hommes de science. (292 ; 300)

[52] Bonwick, James (1817-1906). *The last of the Tasmanians; Or, the Black War of Van Diemen's land.* 1870.

Parallèlement à ce contexte historique, cette hégémonie anglaise pouvait s'expliquer scientifiquement pour Jules Verne, qui voyait en effet chez l'Anglais une nature mystérieuse et une aptitude pour la conquête rappelant beaucoup celle des aryens primitifs des romans préhistoriques. Dans *Hector Servadac* (1877), l'auteur décrit ainsi plus en détail cette supériorité intrinsèque et naturelle : « l'Anglo-Saxon est pétri d'un limon spécial, qui a échappé jusqu'ici à toute analyse chimique. ... Ces Anglais-là se sentent toujours chez eux, même lorsque la destinée les envoie à quelques milliers de lieues de leur pays, et, très aptes à coloniser, ils coloniseront la lune, – le jour où ils pourront y planter le pavillon britannique » (193-194). Par ces aptitudes naturelles, les envahisseurs anglais pouvaient dès lors procéder à l'extermination des peuples infériorisés comme l'auteur le narrait dans *Les enfants du capitaine Grant* (1868).

2.2. L'altérité de l'homme-animal / « l'homme sauvage »

Dans cette œuvre, la chasse aux aborigènes s'apparente ainsi à celle entreprise par les aryens d'Arcelin contre les chasseurs de Solutré ou encore à l'extermination des hommes-singes par l'équipe de Lord John dans le roman de Conan Doyle. Verne évoque alors l'éradication « des êtres intermédiaires entre l'homme et l'orang-outang » (742) pour parler des aborigènes australiens:

> Les Anglais, on le voit, au début de leur conquête, appelèrent le meurtre en aide à la colonisation. Leurs cruautés furent atroces. Ils se conduisirent en Australie comme aux Indes, où cinq millions d'Indiens ont disparu ; comme au Cap, où une population d'un million de Hottentots est tombée à cent mille. Aussi la population aborigène, décimée par les mauvais traitements et l'ivrognerie, tend elle à

> disparaître du continent devant une civilisation homicide ... Les meurtres s'organisèrent sur une vaste échelle et des tribus entières disparurent. Pour ne citer que l'île de Van-Diemen, qui comptait cinq cent mille indigènes au commencement du siècle, ses habitants, en 1863, étaient réduits à sept ! Et dernièrement, le Mercure a pu signaler l'arrivée à Hobart-Town du dernier des Tasmaniens. (Verne 1868 738)

De manière remarquable, cette connexion qui se créait à partir du 19ème siècle entre « l'homme sauvage » et l'homme-animal préhistorique transparaissait particulièrement dans *L'île mystérieuse* (1875), où l'auteur traite ce phénomène d'interrelation à travers son personnage de l'esclave affranchi Nab, dont l'usage manquait initialement de profondeur comme le lui avait signalé son éditeur Pierre-Jules Hetzel dans une lettre datée de 1873 : « Mon cher Verne, … il faudra aussi que vous fassiez de Nab, lui aussi, un meilleur emploi, ce n'est pas la peine de se payer un nègre pour n'en pas jouir un peu plus » (cité dans Dumas 1999 199).

Ainsi dans la version définitive du roman, Verne et Hetzel s'étaient finalement mis d'accord sur le rôle principal de Nab comme éducateur personnel d'un orang-outan destiné à l'esclavage, comme le montre cet épisode succédant à l'extermination des singes :

> Un beau gars ! dit Pencroff. Si seulement on connaissait sa langue, on pourrait lui parler !
>
> – Ainsi, dit Nab, c'est sérieux, mon maître ? Nous allons le prendre comme domestique ?

– Oui, Nab, répondit en souriant l'ingénieur. Mais ne sois pas jaloux !

– Et j'espère qu'il fera un excellent serviteur, ajouta Harbert. Il paraît jeune, son éducation sera facile, et nous ne serons pas obligés, pour le soumettre, d'employer la force, ni de lui arracher les canines, comme on fait en pareille circonstance ! Il ne peut que s'attacher à des maîtres qui seront bons pour lui.

– Et on le sera », répondit Pencroff, qui avait oublié toute sa rancune contre 'les farceurs.'

Puis, s'approchant de l'orang :

'Eh bien, mon garçon, lui demanda-t-il, comment cela va-t-il ?'

L'orang répondit par un petit grognement qui ne dénotait pas trop de mauvaise humeur.

'Et nous nous contenterons de notre nourriture pour tout gage ?' ...

'Sa conversation est un peu monotone, fit observer Gédéon Spilett.

– Bon ! répliqua Pencroff, les meilleurs domestiques sont ceux qui parlent le moins. (Verne 1875 568-569)

Plus tard dans le récit, la relation qui se développe entre Nab et l'orang-outan baptisé Jup (un prénom similaire de trois lettres) s'intensifie par une intime fraternité dont l'auteur en souligne toute la teneur dans cet extrait :

L'adroit orang avait été merveilleusement stylé par Nab, et on eût dit que le nègre et le singe se comprenaient quand ils causaient ensemble. Jup avait, d'ailleurs, pour Nab une sympathie réelle, et Nab la lui rendait. ... Le maître montrait,

> d'ailleurs, une patience et même un zèle extrême à instruire son élève, et l'élève déployait une intelligence remarquable à profiter des leçons que lui donnait son maître. (Verne 1875 601)

Partageant des analogies avec l'amitié du « Tardigrade » envers « l'Hommes-des-arbres » dans le roman *Vamireh* (1892), cette entente fraternelle créée par Verne entre son domestique noir et le primate met nettement en valeur une certaine primitivité chez Nab qui lui permet de communiquer avec la bête anthropoïde, tout en soulignant aussi le thème de l'évolution potentielle du singe vers l'humanité : un aspect majeur des fictions abordant le darwinisme qui faisait dès lors émerger les enjeux idéologiques liés à la perception de l'altérité.

Cette conception de l'Autre transparaissait ainsi réciproquement dans les représentations de l'homme-animal préhistorique et de « l'homme sauvage » contemporain, superposant de fait ces deux entités comme le faisait par exemple Rosny Aîné en présentant la tribu imaginaire des « Oulhamr » dans *La guerre du feu* (1911) :

> Beaucoup témoignaient de la belle structure des Oulhamr. C'étaient de lourds visages, des crânes bas, des mâchoires violentes. ... La subtilité de leurs sens s'étendait à l'odorat, qui luttait avec celui des bêtes. Ils avaient des yeux grands, souvent féroces, parfois hagards, dont la beauté se révélait vive chez les enfants et chez quelques jeunes filles. *Quoique leur type les rapprochât de nos races inférieures, toute comparaison était illusoire. Les tribus paléolithiques*[53] *vivaient dans une atmosphère profonde, leur chair recelait une jeunesse qui ne reviendra*

[53] Epoque préhistorique la plus ancienne de l'humanité également appelée « Age de pierre ».

plus, fleur de vie dont nous imaginons imparfaitement l'énergie et la véhémence. (207 ; je souligne)

Malgré cette différence d'énergie et de vigueur, l'homme préhistorique et « l'homme sauvage » contemporain n'en restaient pas moins juxtaposés par leur apparence physique pour Rosny Aîné, tandis que pour Verne ce rapprochement semblait se produire davantage par la voie de la psychologie entre le singe et l'esclave noir affranchi dans *L'île mystérieuse*. En marge de ces variations, le thème de l'altérité constituait indéniablement un élément omniprésent chez ces auteurs, qui abordaient ensemble la colonisation et l'évolutionnisme dans leurs œuvres. Dans les réflexions sur le colonialisme, cette thématique figurait aussi comme un élément clé pour l'auteur Frantz Fanon, qui expose ce regard infériorisant dans *L'expérience vécue du noir* tirée de son oeuvre *Peau noire masques blancs* (1952) : « Regarde le nègre !... Maman, un nègre ! ... Chut ! Il va se fâcher... Ne faites pas attention, monsieur, il ne sait pas que vous êtes aussi civilisé que nous... ... Le nègre est une bête, le nègre est mauvais, le nègre est méchant, le nègre est laid » (111 ; 112).

Cette dépréciation de l'Autre popularisée durant l'ère coloniale et postcoloniale mêlait ainsi ensemble des procédés d'animalisation et d'infériorisation dont s'inspiraient considérablement les fictions préhistoriques.

2.3. L'altérité de la femme-animale

Combinés à l'évolutionnisme, ces thèmes réducteurs circulaient d'ailleurs remarquablement dans ce type de fiction à travers un autre vecteur moins visible mais néanmoins omniprésent : la femme, qui se retrouvait catégorisée au même rang d'altérité

que « l'homme sauvage » dans les représentations du concept du chaînon manquant comme le montrait l'exemple de la jeune « Krao » (Voir fig. 103). Cette altérité féminine avait ainsi été théorisée en 1949 par l'auteure et philosophe Simone de Beauvoir (1908-1986), qui avait en partie construit ses arguments selon les données sur la préhistoire et l'ethnographie comme elle l'explique dans ces lignes extraites de son étude sur *Le deuxième sexe* :

> C'est en reprenant à la lumière de la philosophie existentielle les données de la préhistoire et de l'ethnographie que nous pourrons comprendre comment la hiérarchie des sexes s'est établie. ... L'homme ne se pense jamais qu'en pensant l'Autre ; il saisit le monde sous le signe de la dualité ; celle-ci n'a pas d'abord un caractère sexuel. Mais naturellement étant différente de l'homme qui se pose comme le même c'est dans la catégorie de l'Autre que la femme est rangée ; l'Autre enveloppe la femme. (109 ; 120)

Dans la littérature, cette altérité transparaît dès la préhistoire chez l'écrivain Edmond Haraucourt, qui met en scène la femme-singe primitive dans un chapitre intitulé *Elle* de son roman *Daâh le premier homme* (1912) :

> Au sommet de la falaise crayeuse, les branches du hallier s'écartèrent : une face brutale et recuite se fit jour entre les feuilles, puis, la chair d'une épaule, d'un bras, d'un buste, et la femme qui rampait se redressa, nue et velue. C'était une femme trapue, petite, au torse massif, aux membres durs ; tout en elle était large et court, excepté le bassin : une hauteur d'adolescente et une ampleur de portefaix, des jambes brèves, des genoux bas, des pieds aplatis, des mains épaisses et des doigts en spatules : ses muscles noueux comme le chêne s'accrochaient à une

> ossature de roc, et son ventre proéminait ; sur le fond rougeâtre de sa peau, une toison flexueuse, dessinait un décor symétrique, dont la pointe s'effilait sur le sternum et qui descendait en deux courbes depuis la gorge jusqu'aux plis de l'aine, tandis que, par derrière, deux autres volutes partaient des aisselles, pour rejoindre l'épine dorsale et glisser vers les reins, où elles s'éployaient en éventail. Une crinière de poils plus rudes, qui garnissait le crâne de bourres et de mèches, encadrait le visage d'une auréole sombre à reflets roux, dont les dernières flammes atteignaient la naissance des épaules. Dans cette broussaille, le cou se faisait encore plus massif, sous un maxillaire solide. La bouche vaste, aux lèvres charnues, projetait en avant sa dentition redoutable, et tout le visage était comme écrasé sous la dalle d'un front fuyant ; le nez, court et large, se redressait à hauteur des pommettes et tendait le double cornet des narines mobiles, pour aspirer les révélations du vent ; à l'abri du front bas que mangeait la chevelure, les arcades sourcilières, violemment accentuées, retombaient pour former deux grottes au fond desquelles les yeux s'agitaient comme deux bêtes inquiètes ... Debout au bord de la falaise, la femme rabaissa stupidement son regard vers le gouffre, et les images entraient en elle : sur la place où Paris devait s'élever plus tard ... elle se renfonça sous bois. Encore un moment, sa croupe volumineuse se détacha en clair sur le fond sombre du hallier ; puis, le rideau des frondaisons se rabattit sur elle. (3-4 ; 5)

Cette version féminine du concept de l'homme-animal préhistorique était sans conteste le plus détaillé de son temps, car peu de romanciers n'avaient dédié autant de place à la mise en scène de la femme-singe dans leurs œuvres, lui préférant toujours son opposé

masculin comme le montraient par exemple Boitard, Rosny Aîné ou encore Verne qui avait davantage opté pour une image virile de l'homme préhistorique. Cette inégalité des représentations corrélait ainsi avec le vide qui demeurait aussi à ce sujet dans l'histoire de la paléontologie selon la préhistorienne Claudine Cohen, qui en explique les causes dans son étude sur *La femme des origines* (2003) :

> La question de la place et du rôle de la femme est restée marginale dans les enquêtes sur la préhistoire. En France, c'est 'l'homme préhistorique' qui alimente les débats scientifiques en paléoanthropologie et en préhistoire depuis le 19ème siècle : la femme, elle, est longtemps restée livrée aux fantasmes et aux lieux communs. La raison avancée est que les vestiges que recueillent les préhistoriens ne livrent guère d'éléments qui permettraient d'assigner avec certitude une activité à l'un ou l'autre sexe – et longtemps la femme fut réputée archéologiquement invisible. (14)

Chez les romanciers, ce manque de données sur la femme primitive n'empêchait pas l'attribution de rôles prédéterminés par les courants de pensée du 19ème siècle, qui la cantonnait souvent dans un rôle de victime infériorisée sujette aux enlèvements et aux violences en tout genre dans les œuvres. L'auteur Adrien Arcelin en offrait ainsi une définition « scientifique » au cours d'un dialogue entre son personnage du Dr. Ogier et Alexandre dans son roman *Solutré ou les chasseurs de rennes* (1872) :

> Mon jeune ami, ... la femme est au physique comme au moral un être imparfait, infirme, mal équilibré, frappé d'un arrêt de développement. Elle porte les traces palpables, incontestables d'une infériorité native. La science le démontre. Un crâne de femme est plus près, à égalité de race, d'un crâne de chimpanzé qu'un

> crâne d'homme. Au moral, elle est la source de toutes les erreurs, de tous les préjugés qui obscurcissent la conscience universelle, et porte en elle le principe dissolvant et destructeur de toute raison qu'on appelle sentiment. La femme qui pense est un cas tératologique, une monstruosité. Dans l'état normal, elle n'a que des sensations et des sentiments ; en un mot, elle ne pense pas, elle sent ! (75)

De manière remarquable, ce type de discours péjoratif ressemble singulièrement à celui tenu, déjà auparavant, à propos de « l'homme sauvage » comme le démontre le philosophe Joseph de Maistre (1753-1821) dans *Les soirées de Saint-Pétersbourg ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence suivies d'un traité sur les sacrifices* (1837) :

> On ne saurait fixer un instant ses regards sur le sauvage sans lire l'anathème écrit, je ne dis pas seulement dans son âme, mais jusque sur la forme extérieure de son corps. C'est un enfant difforme, robuste et féroce, en qui la flamme de l'intelligence ne jette plus qu'une lueur pâle et intermittente. Une main redoutable appesantie sur ces races dévouées efface en elles les deux caractères distinctifs de notre grandeur, la prévoyance et la perfectibilité. (97)

Cette infirmité présupposée de la femme qui égalait ainsi celle de « l'homme sauvage » circulait aussi dans le domaine de la psychologie avec Sigmund Freud, qui argumentait dans le même sens que le Dr Ogier dans son œuvre *La vie sexuelle* (1908) : « l'infériorité intellectuelle de tant de femmes, qui est une réalité indiscutable, doit être attribuée à l'inhibition de la pensée, inhibition requise pour la répression sexuelle » (42). Cette présupposition d'un abaissement cérébral se retranscrivait ainsi dans la fiction

préhistorique, qui présentait souvent la femme comme un être frappé d'imbécillité tout en l'utilisant comme un faire-valoir de l'homme dans la narration d'Haraucourt :

> Elle ne le quitta plus. Il la tolérait ; il la toléra, d'abord avec complaisance, puis par accoutumance, trouvant dans cette association quelques commodités et parfois un plaisir : ainsi l'habitude lui fit une compagne, et cette compagne était une serve. Elle ne souffrait point de ce rôle. Sa débilité relative, en la renseignant mieux sur leur détresse commune, l'avait tout de suite attachée à ce protecteur temporaire, plus qu'il ne s'attachait à elle. Elle reconnaissait en lui une force supérieure à la sienne, et une bravoure supérieure à cette force ; elle l'en admirait. Car, maintes fois, elle le vit, en des luttes inégales, tenir tête à des quadrupèdes plus puissants, et les vaincre par une audace doublée de ruse, lui qui n'avait ni crocs ni griffes. ... Elle savait que, grâce à lui, elle pourrait tarder davantage à tomber sous la dent du grand Chat des cavernes qui rugit à la tombée du soir ... Chaque péril évité enracinait en elle une gratitude animale qui ressemblait un peu à de la tendresse, Elle se refugiait dans ce sentiment humble, pour calmer les ressauts de sa colère, quand le mâle l'avait battue. (30 ; 31)

Pour l'auteur Elie Berthet, cette infériorité féminine se serait éternisée dans la globalité de la préhistoire, lorsqu'il déclarait que « le respect pour la femme n'existait pas encore à cette époque, et la domination du sexe fort sur le sexe faible s'exerçait sans mesure » dans *Le monde inconnu* (55), illustrant ainsi par son discours une preuve distinctive du regard misogyne qui circulait dans le genre de la fiction préhistorique entre le 19ème et le début du 20ème siècle. En effet, cette misogynie se révélait notamment par un cantonnement de la femme à la cuisine et à la couture chez cet auteur, qui la présentait de

plus comme un être frappé de mutisme à travers son personnage de « La vieille mère » : « La vieille mère, nommée Sourde à raison d'une infirmité native, s'occupait activement des préparatifs du souper ... et tandis que la vieille éraflait, avec un racloir en silex, une peau encore fraîche, la jeune cousait, au moyen d'une aiguille en os et du nerf d'un animal, un solide vêtement destiné à l'un de ses frères. » (Berthet 18 ; 13). En marge de ce rôle, cette matriarche était aussi marquée par la laideur, que le lecteur de l'époque pouvait découvrir en lisant le portrait d'une créature qui, « avec ses cheveux épars sur son visage ridé, avec ses yeux rougis par la fumée, avec son cou flasque comme un goitre, avec sa robe en cuir d'aurochs toute souillée de graisse et de sang desséché, formait le plus repoussant échantillon du sexe féminin dans ces temps antiques » (Berthet 13-14).

Chez d'autres écrivains comme Jules Verne, l'infériorité féminine transparaît également dans *Le village aérien*, lorsque l'auteur précise que chez la femme-singe « Wagddi », le don de la parole articulée demeure bien en-dessous des capacités de son homologue masculin dans ce passage : « La mère paraissait moins loquace que le père et probablement sa langue n'avait pas, ainsi que les langues féminines des deux continents, la faculté de faire douze mille tours à la minute » (208). Ces mises en scène dévalorisantes de la femme paraissaient ainsi remplir le vide scientifique qui demeurait à son sujet, popularisant alors par le biais de la littérature des conceptions infondées et sexistes. D'ailleurs, cette narration de la préhistoire pleine de clichés misogynes semblait assurément avoir influencé Simone de Beauvoir, qui avait aussi imaginé une genèse dépréciative envers la femme primitive dans son étude sur *Le deuxième sexe* (1949) :

> La situation biologique et économique des hordes primitives devait amener la suprématie des mâles. La femelle est plus que le mâle en proie à l'espèce ;

> l'humanité a toujours cherché à s'évader de sa destinée spécifique ; par l'invention de l'outil, l'entretien de la vie est devenu pour l'homme activité et projet tandis que dans la maternité la femme demeurait rivée à son corps, comme l'animal. C'est parce que l'humanité se met en question dans son être, c'est-à-dire préfère à la vie des raisons de vivre, qu'en face de la femme l'homme s'est posé comme maître ... Le cas de l'homme est radicalement différent ; ... L'homo faber est dès l'origine des temps un inventeur : déjà le bâton, la massue dont il arme son bras pour gauler les fruits, pour assommer les bêtes sont des instruments par lesquels il agrandit sa prise sur le monde ; ... il faut d'abord qu'il conquière le domaine des eaux en creusant des pirogues ; pour s'approprier les richesses du monde il annexe le monde même. Dans cette action il éprouve son pouvoir ; il pose des fins, il projette vers elle des chemins : il se réalise comme existant. … dans l'humanité la supériorité est accordée non au sexe qui engendre mais à celui qui tue. (115 ; 113 ; 112)

Cette présomption d'une suprématie masculine chez Beauvoir constituait déjà un sujet considérablement théâtralisé au 19ème siècle par l'auteur Rosny Aîné, qui magnifiait notamment l'inaptitude de la femme au combat dans son œuvre *Eyrimah* (1893), dont le personnage éponyme se trouve en proie à la violence des guerres primitives dans cette scène d'action :

> L'homme, son visage rapide et violent, sa lèvre de bataille où vibre toute l'opiniâtreté des bons conducteurs d'hommes, sa parole fine et forte comme la branche de sapin qui cueille sa vie dans la froide atmosphère, tout était en lui impérieux, robuste et dominateur. ... Encore une fois, les montagnards arrêtèrent

> les lacustres On vit Dithèv, Hogioé, porter leur grâce légère parmi les coups, pointer la lance et lever la massue ! ... Soudain, Eyrimah éprouva le vertige de la mort. Sa race parla, l'émut tout entière, l'attira elle aussi, dans la mêlée, pauvre bestiole désespérément tourbillonnante parmi le cataclysme. (131 ; 147)

Ce type de mises en scène opposant l'impuissance de la femme au charisme et à la combativité de l'homme primitif révèle indéniablement chez les auteurs une volonté de réduire cette dernière dans le rôle d'un Autre faible et stupide comme chez Haraucourt et Arcelin, ou bien encore peu disposé au langage comme chez Verne, tandis que Berthet la cantonne à la cuisine et à la couture. De fait, ces représentations renvoient davantage à des stéréotypes misogynes courants au 19ème siècle plutôt qu'à de véritables faits scientifiques. Sous un autre angle, bien que ces clichés sexistes soient aujourd'hui remis en cause par la préhistorienne Claudine Cohen, qui précise que la division du travail dans les sociétés préhistoriques devait certainement permettre à la femme d'entreprendre des activités telles que la fabrication d'outils ou encore la chasse dans *La femme des origines* (15), l'archéologue François Bon souligne néanmoins que ces représentations ont souvent été basées sur des observations ethnographiques attribuant à l'homme des activités bien spécifiques telle que la chasse, alors que chez la femme des activités plus douces comme la cueillette semblent davantage s'imposer comme il l'explique dans son étude sur *La profondeur historique de la division sexuelle du travail* (2009) :

> Si caricaturale que soit cette image ..., elle est néanmoins fondée sur une réalité ethnologique : à travers le monde, la très grande majorité des populations où la chasse est pratiquée réservent cette activité à l'homme ; ou, du moins, elles

> l'identifient comme une activité à connotations masculines. Inversement, le rôle de la femme s'incarne souvent dans la cueillette (Bon 230).

Toutefois pour l'archéologue, il faut également se méfier des comparaisons systématiques établies entre les mœurs observées chez l'humanité moderne avec celles présupposées de l'humanité préhistorique, car les règles sociales de cette dernière demeurent encore largement inconnues comme il le précise ici :

> Nous savons que, dans les sociétés humaines actuelles, les relations entre hommes et femmes sont étroitement codifiées, de même que les actions accomplies par chacun d'entre eux. ... Et la chasse intervient comme l'une des manifestations les plus sensibles de ce partage des rôles. Cependant, dans quelle mesure sommes-nous autorisés à projeter cette image dans le passé ? ... Restons prudents. Nous ne savons pas à quoi pouvaient ressembler une famille ou un groupe paléolithique et sommes incapables de déterminer les structures sociales qui agissaient en ces époques reculées. (Bon 236 ; 237-238)

De manière remarquable, cette reconsidération moderne des théories sur les rôles présupposés des genres dans l'humanité préhistorique transparaissait distinctement dans la fiction d'Edmond Haraucourt, qui envisageait malgré l'infériorité inhérente de sa femme-singe une prééminence de celle-ci dans certains accomplissements essentiels de l'humanité. En effet dans son œuvre *Daâh le premier homme* (1912), l'auteur lui attribue notamment l'invention du langage dans ce passage :

> Le besoin de communiquer suscita l'exercice normal d'une fonction qui était possible ; l'habitude en fut prise sans que personne en eût notion. Le cri qui sortait

de la bête, à force de se répéter identiquement, gagna un sens précis et devint un mot ; quatre ou cinq de ces cris divers, et le couple avait, à son insu, inventé le langage. La femme parla la première. Etant la plus faible, elle fut plus souvent alarmée ; le chasseur, toujours en quête de quelque proie, l'oubliait ; perdue dans l'épaisseur des halliers, elle émettait, du fond de sa gorge, un bêlement timide et prolongé :

- Daâh, âh...

Ce morne cri d'appel demeura longtemps le seul mot de la langue humaine :

- Daâh... (35)

En plus de cette invention de la parole, la femme-singe primitive aurait également été la créatrice de l'affection et de l'amour pour le romancier, tenant par conséquent le rôle capital d'éducatrice de l'humanité selon la logique suivante :

Malgré la conviction que Daâh professait d'être en toutes choses supérieur à sa compagne, parce qu'il lui était supérieur en force et en courage, on peut supposer que certaines facultés se développèrent chez elle avec plus de célérité et plus de vigueur que chez lui. N'est-il pas probable, notamment, qu'elle fut la première en qui l'émotivité s'éveilla ? Même si l'on admet la parité initiale de leurs deux organismes nerveux, et si l'on soutient que l'une ne fut pas, au début, plus impressionnable que l'autre, on devra reconnaître que la femme reçut, de prime abord, une culture qui fut moindre pour l'homme ou que même il n'eut pas ; plus que l'homme, elle fut éduquée à frémir, et plus tôt que l'homme elle apprit à aimer ; deux excitants travaillèrent puissamment aux progrès de sa sensibilité : la

> peur, dont elle pâtissait davantage parce qu'elle était la plus faible, et la maternité. Sans nul doute, l'amour maternel constitua le premier attendrissement de la bête. La maternité fut l'éducatrice de la femme, et la femme, ainsi éduquée par l'instinct, deviendra à son tour l'éducatrice de l'humanité. La mère apporte sur le globe l'invention d'aimer. (Haraucourt 51-52)

Parallèlement à ce rôle d'instructeur, la prééminence de la femme dans le développement humain se serait affirmée plus encore par sa disposition à transmettre l'émotion la plus indispensable à la survie de l'homme selon l'écrivain : la peur, dont la passation se serait produite héréditairement comme le narre ce passage :

> Elle ne connaissait que l'épouvante, et elle s'en saturait. ... Son cerveau était le plus apte de tous à percevoir avec acuité les affres de la vie, elle se surchargeait d'angoisse, plus que nulle autre créature ; sa pensée naissante s'en imprégnait ; ses cellules nerveuses devenaient des réservoirs de peur accumulée ; jusqu'au tréfonds de son être, elle emmagasinait une telle provision d'épouvante que toute sa descendance en gardera la mémoire imprimée dans sa chair, et que mille siècles plus tard les enfants de la race ne sauront pas entrer sous la forêt ou s'aventurer dans les ténèbres, sans ressentir dans leurs moelles le frisson prolongé de la terreur héréditaire. (Haraucourt 67 ; 68)

Ces représentations d'Haraucourt, valorisant épisodiquement la place de la femme dans la préhistoire, font néanmoins figures d'exceptions dans les fictions préhistoriques publiées entre le 19ème et le début du 20ème siècle, car chez les autres romanciers tels que Rosny Aîné, « la femme travaillait au champ comme à la maison, elle était moins farouche, moins pénible à garder » (Rosny 1895 138) et se réduisait alors davantage au rôle

d'esclave et d'objet par rapport à l'homme. Dans son roman *La guerre du feu* (1911), cette servitude se concrétise d'ailleurs par une mise en scène de la femme présentant celle-ci comme un trophée pour celui qui réussira à ramener le feu à la tribu aryenne :

> Naoh, fils du Léopard, se leva et dit :
>
> - Qu'on me donne deux guerriers aux jambes rapides et j'irai reprendre le Feu chez les Fils du Mammouth ou chez les Dévoreurs d'Hommes, qui chassent aux bords du Double Fleuve. ...
>
> [Faouhm] : - Faouhm n'a qu'une langue. Si tu ramènes le Feu, tu auras Gammla ... Puis il fit un signe à Gammla. ... La main rude de Faouhm s'abattit sur l'épaule de la fille ; il cria, dans son orgueil sauvage :
>
> - Laquelle est mieux construite parmi les filles des hommes ? *Elle peut porter une biche sur son épaule, marcher sans défaillir du soleil du matin au soleil du soir, supporter la faim et la soif, apprêter la peau des bêtes, traverser un lac à la nage ; elle donnera des enfants indestructibles. Si Naoh ramène le Feu, il viendra la saisir* sans donner des haches, des cornes, des coquilles ni des fourrures !... (208-209 ; je souligne)

Etonnamment, certaines de ces représentations romanesques transparaissent toujours dans les mises en scène de musées contemporains comme ceux de la *Smithsonian Museum*, qui semblent effectivement révéler une influence de ces idées reçues à travers leurs sculptures (Voir fig. 104, fig. 105, fig. 106 et fig. 107).

En somme, les représentations féminines dans la narration de la préhistoire à partir des années 1860 se trouvaient imprégnées de perspectives à la fois animalisantes et

dévalorisantes, s'apparentant à bien des égards à celles de « l'homme sauvage » et du concept du chaînon manquant. Utilisée comme un faire-valoir de la suprématie masculine, la femme était ainsi catégorisée dans le registre de l'altérité selon Simone de Beauvoir, dont la réflexion approchait celle des auteurs de fictions préhistoriques qui mettaient déjà en scène ce thème à travers l'image de l'homme-animal primitif. Dans cette intermédiarité présupposée entre l'homme et la bête durant la préhistoire, la femme servait ainsi d'auxiliaire pour lier symboliquement le concept du chaînon manquant avec l'humanité « sauvage » contemporaine, dont l'Afrique fournissait d'ailleurs un modèle particulièrement attractif pour les savants darwinistes comme Alexander Winchell (Voir fig. 60).

2.4. L'homme-animal primitif : figure de « l'homme sauvage » d'Afrique

À travers cette connexité des représentations, l'humanité noire africaine symbolisait dans les mentalités occidentales un état d'entre-deux situé entre la bête primitive et l'homme civilisé. Dans les réflexions sur le colonialisme, cette ambiguïté a été par ailleurs largement évoquée par Frantz Fanon dans son œuvre *Peau Noire, Masques blancs* (1952), où il exemplifie justement ce regard occidental déshumanisant et imprégné d'évolutionnisme dans ces lignes :

> Que veut l'homme ? Que veut l'homme noir ? Dussé-je encourir le ressentiment de mes frères de couleur, je dirai que le Noir n'est pas un homme. Il y a une zone de non-être, une région extraordinairement stérile et aride, une rampe essentiellement dépouillée, d'où un authentique surgissement peut prendre naissance. ... Le Blanc ... m'exposa que génétiquement, je représentais un stade :

> ‘Vos qualités ont été épuisées par nous. Nous avons eu des mystiques de la terre comme vous n’en connaîtrez jamais. Penchez-vous sur notre histoire, vous comprendrez jusqu’où est allée cette fusion.’ (26 ; 124)

Alors que ce type de perspective réductrice s’était popularisé avec le darwinisme, l’homme noir africain se distinguait déjà biologiquement pour le médecin Julien Virey qui, dans son *Nouveau dictionnaire d’histoire naturelle* (1816), soulignait avant la plupart des évolutionnistes son animalité, sa dimension transitionnelle avec le singe et sa discordance avec l’homme blanc dans ce passage :

> Il est plus porté aux affections des sens qu’aux pures contemplations de l’esprit ; il existe tout entier dans ses appétits corporels ; passionné pour les exercices agréables, les jeux, la danse, la pantomime, il sent plus qu’il ne pense. Son intelligence est ordinairement moins grande que celle des blancs ... sa conformation se rapproche même un peu de celle de l’orang-outang. Tout le monde connait cette espèce de museau qu’ont les nègres, ces cheveux laineux, ces grosses lèvres si gonflées, ce nez large et épaté, ce menton reculé, ces yeux ronds et à fleur de tête, qui les distinguent et qui les feraient reconnaître au premier coup d’œil, quand même ils seraient blancs comme les Européens. Leur front abaissé et arrondi ; leur tête est comprimée vers les tempes, leurs dents sont placées obliquement en saillie. Plusieurs ont les jambes cambrées ; presque tous ont peu de mollets, des genoux toujours demi-fléchis, une allure éreintée, le corps et le cou tendus en avant, tandis que les fesses ressortent beaucoup en arrière. Tous ces caractères montrent véritablement une nuance vers la forme des singes, et s’il est impossible de la méconnaître au physique, elle est même sensible dans le moral.

> L'homme noir est né imitateur, comme le singe ; il reconnait la supériorité intellectuelle du blanc, supporte assez aisément son esclavage, est très insouciant et paresseux. ... le nègre est en quelque sorte l'inverse de l'Européen, par la forme, la capacité de son crâne, et par la faiblesse et la dégradation de son âme. (167-168)

Cette proximité que définissait Virey entre l'homme noir et le singe se confirmait plus encore avec l'aval des peuples africains eux-mêmes, qui reconnaissaient officiellement cet état de fait d'après ces propos du savant :

> C'est même une chose remarquable jusqu'à quel point les grandes espèces de singes nous ressemblent par la conformation, et nous imitent par leurs habitudes culturelles, par leurs manières et leur instinct. Aussi plusieurs peuples ne font aucune difficulté de les regarder comme de vraies espèces d'hommes. Les Africains, surtout les nègres, qui sont déjà fort inférieurs à l'espèce humaine blanche, admettent une sorte de parenté entre eux et les singes, au rapport de tous les voyageurs ; ils les regardent comme des hommes paresseux et sauvages qui ne veulent point parler, de peur qu'on ne les force ensuite à travailler. (22)

Parallèlement à ces associations d'idées liant scientifiquement le singe à l'humanité sub-saharienne, la littérature popularisait aussi cette relation dans *Le village aérien* (1901), où Jules Verne rapprochait justement ses personnages incarnant le concept du chaînon manquant aux peuplades noires africaines, lorsqu'il précisait que ses « Wagddis » « ne se différenciaient pas sensiblement des tribus de l'Afrique centrale » (210). Toutefois, à la différence de Virey, l'indigène africain imaginé par Verne dément toute parenté avec le

singe comme le montre cet extrait narrant la réaction de son personnage Khamis après la découverte des préhistoriques « Wagddis » :

> Des trois prisonniers, Khamis était le plus abasourdi. Dans sa cervelle, peu portée aux discussions anthropologistes, il ne pouvait entrer que ces êtres ne fussent pas des animaux ... C'étaient des singes qui marchaient, qui parlaient, qui faisaient du feu, qui vivaient dans des villages, mais enfin des singes. Et même il trouvait déjà assez extraordinaire que la forêt de l'Oubanghi renfermât de pareilles espèces dont on n'avait encore jamais eu connaissance. Sa dignité d'indigène du continent noir souffrait de ce que ces bêtes-là fussent si rapprochées de ses propres congénères par leurs facultés naturelles. (Verne 1901 188).

Malgré l'exposition de ces états d'âmes vécus par son personnage, Verne associait pourtant ses créatures humanoïdes avec l'humanité noire africaine dans son récit, signalant à son lecteur quatre analogies indiquant ce rapport. Pour commencer, cette contiguïté se révèle par le langage selon l'écrivain, puisque « dans la conversation de ces Wagddis, les demandes et les réponses étaient brèves, deux ou trois mots, qui commençaient presque tous par les lettres ng, mgou, ms, comme chez les Congolais » (Verne 1901 207). Ensuite, le style vestimentaire de ces hommes-singes constitue également une autre source de référence comme le démontre ce passage :

> Ces primitifs – ainsi les désignait John Cort – n'étaient pas complètement nus. Sans parler du pelage roussâtre qui leur couvrait en partie le corps, hommes et femmes se drapaient d'une sorte de pagne d'un tissu végétal, à peu près semblable, quoique plus grossièrement fabriqué, à ceux d'agoulie en fils d'acacia,

qui s'ourdissent communément à Porto-Novo dans le Dahomey (Verne 1901 198).

En plus de ces deux éléments distinctifs, l'anthropologue Max Huber établit aussi des spéculations quant à une éventuelle compatibilité culturelle entre ces deux entités, s'interrogeant par exemple sur la possibilité de mœurs cannibales dans ces lignes : « Puisque, dans les tribus de l'Afrique, les Monbouttous et autres se livrent encore aux pratiques du cannibalisme, pourquoi ces sylvestres, qui ne leur étaient guère inférieurs, n'auraient-ils pas eu l'habitude de manger leurs semblables – ou à peu près ?… » (Verne 1901 187).

Pour conclure avec ses analogies, le romancier termine en évoquant une similitude anatomique typiquement observée par les savants et les voyageurs chez les peuples sub-sahariens : leur système pileux, qui concorde en de nombreux points avec celui des « Wagddis » dans ces lignes :

> Quant à la chevelure, c'était *la toison lisse des indigènes de l'Afrique équatoriale, avec la barbe peu fournie*. ... Le père était de haute taille, bien proportionné, d'apparence vigoureuse, les bras un peu plus longs que n'eussent été des bras humains, les mains larges et fortes, les jambes légèrement arquées, la plante des pieds entièrement appliquée sur le sol. Il avait le teint presque clair de ces tribus d'indigènes qui sont plus carnivores qu'herbivores, *une barbe floconneuse et courte, une chevelure noire et crépue*, une sorte de toison qui lui recouvrait tout le corps. Sa tête était de moyenne grosseur, ses mâchoires peu proéminentes ; ses yeux, à la pupille ardente, brillaient d'un vif éclat. (Verne 1901 199 ; 206 ; je souligne)

Précédemment au roman de Verne, ce type d'analogies assimilant l'humanité noire africaine à l'humanité primitive transparaît également dans d'autres fictions préhistoriques telles que *Le monde inconnu* d'Elie Berthet (1876), où la description de certains personnages affiche aussi des singularités anatomiques communes dans cet extrait :

> La fille ... avait une sorte de beauté... relative. Sans doute, ses traits conservaient les signes indélébiles de sa race, les mâchoires saillantes, *les grosses lèvres, le nez écrasé*, les yeux petits et le front bas ; mais elle ne manquait pas de fraîcheur, et l'on distinguait dans sa personne les premières traces de cette coquetterie, qui devait se développer si prodigieusement plus tard chez ses arrières-descendantes, les Parisiennes. ... Mais ce qui pouvait plaire surtout dans cette figure bizarre, c'était l'air de gaieté railleuse qui la caractérisait, et *la tendance de ses lèvres lippues à sourire pour montrer de superbes dents d'ivoire*. (14 ; 15 ; je souligne)

Tandis qu'à l'heure actuelle ce type de détails anatomiques chez les spécimens préhistoriques demeurent toujours dans la spéculation pour les paléoanthropologues contemporains (Cohen 2003 20), le portrait établi par ces écrivains d'une humanité primitive dotée de grosses lèvres, d'un nez écrasé, de dents d'ivoire ainsi que d'une chevelure noire et crépue semblaient bien révéler une volonté de lier l'humanité noire africaine à la préhistoire. D'ailleurs, cette singulière connexité entre « l'homme sauvage » et l'homme-animal semblait déjà se manifester bien avant l'introduction de l'évolutionnisme, puisqu'elle apparaissait déjà au 18ème siècle dans *Les Voyages de Gulliver* (1721) de l'auteur irlandais Jonathan Swift (1667-1745), où le personnage

principal rencontre justement des créatures humanoïdes nommée les « Yahous » (Voir fig. 108) :

> Je ne puis exprimer ma surprise et mon horreur, lorsque, ayant considéré de près cet animal, je remarquai en lui tous les traits et toute la figure d'un homme, excepté qu'il avait le visage large et plat, *le nez écrasé, les lèvres épaisses et la bouche très grande ; mais cela est ordinaire à toutes les nations sauvages, parce que les mères couchent leurs enfants le visage tourné contre terre, les portent sur le dos, et leur battent le nez avec leurs épaules.* (Swift 203 ; je souligne)

Ce portrait du « Yahou », dont la description s'inspire vraisemblablement des peuplades africaines, concorde ainsi avec celui de l'homme-animal préhistorique dans les fictions de Verne et de Berthet, qui semblent finalement reprendre un siècle plus tard un modèle d'animalité déjà existant pour l'adapter aux doctrines évolutionnistes contemporaines.

2.5. Le Hottentot et la préhistoire : une figure de l'évolutionnisme

Avec l'émergence du darwinisme dans les années 1860, l'animalité qui émanait déjà de l'humanité sub-saharienne chez Virey se renforçait davantage par l'intermédiaire de la biologie et la paléontologie, provoquant dès lors un phénomène de « préhistorisation » visant l'homme noir africain. Ce processus singulier se manifestait d'ailleurs remarquablement dans les mentalités occidentales avec le cas du fondateur des spectacles anthropologiques Carl Hagenbeck, qui était effectivement persuadé de pouvoir retrouver en Afrique des dinosaures vivants comme il l'écrivait dans son œuvre *Beasts and Men* (1912) :

> The natives, it seemed, had told both my informants that in the depth of the great swamps there dwelt a huge monster, half elephant, half dragon. ... On the walls of certain caverns in Central Africa there are to be found actual drawings of this strange creature. From what I have heard of the animal, it seems to me that it can only be some kind of dinosaur, seemingly akin to the brontosaurus. ... I am almost convinced that some such reptile must be still in existence. ... In the part of Africa where the animal is said to exist, there are enormous swamps, hundreds of square miles in extent, ... if this prodigious dinosaur, which is supposed to have been extinct for hundreds of thousands of years, be still in existence, what other wonders may not be brought to light ? (96-97)

Au cœur de cette perspective à la fois animalisante et « préhistorisante » de l'Afrique noire se détachait un cas bien particulier dans l'histoire de l'anthropologie : celui du Hottentot. Évidemment pour Virey, ce peuple était incontestablement le plus animal du continent d'après la description suivante : « Un museau encore plus prolongé ... des yeux écartés entre eux, toujours à demi-fermés, un nez entièrement écrasé et extrêmement large ... des lèvres plus gonflées que celles du nègre, et des cheveux qui ressemblent à de la bourre en pelotons ; par des pommettes très saillantes, et un front tellement aplati, qu'il ne paraît presque point » (171-172).

Pour le naturaliste Jean Victor Audouin (1797-1841), cette animalité prononcée du Hottentot méritait de le classer dans une catégorie à part du reste de l'humanité, et le savant lui créait ainsi un nouveau génus qu'il baptisait « l'Espèce Hottentote » dans son *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* (1825) :

> Espèce Hottentote, *Homo Hottentotus*. ... Celle-ci fait le passage du genre Homme au genre Orang et aux Singes. ... La figure du Hottentot ... vue de profil [est] hideuse d'animalité ; les lèvres, lividement colorées, s'y avancent en un véritable groin contre lequel s'aplatissent, se confondent pour ainsi dire, de vrais naseaux ou narines qui s'ouvrent presque longitudinalement et de la façon la plus étrange. (325-326)

Pour renforcer son argumentation, le scientifique soulignait alors pour preuve une différence anatomique extraordinaire chez cette ethnie selon lui, notifiée comme suit dans ce passage : « Le pied prend déjà une forme si différente de celle du nôtre, et de celui des Nègres, qu'on reconnaît au premier coup d'œil la trace du Hottentot imprimée sur le sol » (Audouin 326).

Parallèlement, chez d'autres observateurs comme François Levaillant, le peuple Hottentot ne représentait guère un genre à part, mais fournissait plutôt une image globale enveloppant l'humanité sub-saharienne dans son ensemble comme il l'évoquait dans son *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* (1884), les déclarant ainsi comme « ces humains dont les nations policées ne parlent qu'avec horreur ou mépris; que, sans les connaître, elles regardent comme des êtres atroces, le rebut de la nature; en un mot, un sauvage de l'Afrique, un Cafre, un Hottentot » (157).

Selon l'historien François-Xavier Fauvelle-Aymar, le Hottentot représentait un cas à part dans l'histoire de l'homme par son « hyper négrité » (337), et figurait depuis plusieurs siècles au cœur des débats anthropologiques (338). Fréquemment divisé en deux catégories selon la perspective des voyageurs, Le Hottentot était également désigné par les termes « Bochiman » / « Bushmen » / « Bosjeman » signifiant tous communément

« hommes des buissons » comme l'expliquait la naturaliste Georges Cuvier, « parce qu'ils ont coutume de se faire des espèces de nids dans des touffes de broussailles » (Cuvier 1817 261). D'après Fauvelle-Aymar, ces appellations devaient elles-mêmes probablement dériver du mot « Bosmanneken » : une traduction néerlandaise du terme malais « Orang outang » (homme de la forêt) qui désignait ledit primate (195). Dans les années 1920, ce peuple avait fini par se réunir sous l'appellation « Khoisan », en contraction des noms de deux tribus génétiquement liées : les « Khoikhoi » et les « San » (Fauvelle 11). Cette variabilité des dénominations s'expliquait ainsi selon le regard porté par les observateurs, qui considéraient généralement le Bushmen comme un Hottentot dégénéré ayant perdu ses troupeaux de bovins, le forçant alors à adopter une vie nomade de chasse et de cueillette selon l'étude de l'ethnologue Isaac Schapera parue en 1930 (37). Autrement dit, d'après le point de vue actuel de Fauvelle-Aymar, « un Bochiman est, pour tout voyageur, un Hottentot qui n'est pas encore passé sous la domination coloniale » (321). De manière remarquable, ce statut particulier attribué au Bochiman dépassait le cadre de l'Afrique pour être également appliqué à tout indigène refusant de se soumettre aux lois du colon comme l'expliquait Levaillant : « C'est sous cette qualification que les habitants du Cap, et généralement tous les Hollandais, soit en Afrique, soit en Amérique, désignent tous les malfaiteurs ou les assassins qui désertent la colonie pour se soustraire au châtiment ; c'est, en un mot, ce que, dans les îles françaises, on appelle nègre marrons » (Levaillant 1884 179-180).

Au delà de ces différentes appellations, le Hottentot incarnait pour les savants une figure ultime de « l'homme sauvage », apparaissant déjà au sein de réflexions anthropologiques

majeures du 18ème siècle comme dans l'*Histoire naturelle* (1749-1789) de Georges Buffon, où le naturaliste s'interrogeait sur « l'état de Nature » :

> Vous comparez, dira-t-on, fort injustement le singe des bois avec l'homme des villes ; c'est à côté de l'homme sauvage, de l'homme auquel l'éducation n'a rien transmis, qu'il faut les placer pour les juger l'un et l'autre ; et a-t-on une idée juste de l'homme dans l'état de pure Nature ? La tête couverte de cheveux hérissés, ou d'une laine crépue ; la face voilée par une longue barbe, surmontée de deux croissans de poils encore plus grossiers, qui par leur largeur et leur saillie raccourcissent le front, et lui font perdre son caractère auguste, et non seulement mettent les yeux dans l'ombre, mais les enfoncent et les arrondissent comme ceux des animaux ; les lèvres épaisses et avancées ; le nez aplati ; le regard stupide ou farouche ; les oreilles, le corps et les membres velus ; la peau dure comme un cuir noir tanné ; les ongles longs, épais et crochus ; une semelle calleuse en forme de corne sous la plante des pieds ; et pour attributs du sexe, des mamelles longues et molles, la peau du ventre pendante jusque sur les genoux ; les enfants se vautrant dans l'ordure et se traînant à quatre ; le père et la mère assis sur leurs talons ; tous hideux, tous couverts d'une crasse empestée. Et cette esquisse tirée d'après le sauvage Hottentot, est encore un portrait flatté ; car il y a plus de l'homme dans l'état de pure nature à l'Hottentot, que de l'Hottentot à nous. (30-31)

Au 19ème siècle, la figure du Hottentot renforçait l'association de l'humanité noire africaine avec l'animalité du singe dans la communauté scientifique, comme le démontrait notamment Georges Cuvier dans son étude réalisée sur le cadavre de Saartjie Baartman, plus connue sous le nom de « La Vénus Hottentote » : « Le nègre, comme on

sait, a le museau saillant, et la face et le crâne comprimés par les côtés ... Notre Boschimane a le museau plus saillant encore que le nègre ... A ce dernier égard, surtout, je n'ai jamais vu de tête humaine plus semblable aux singes que la sienne » (Cuvier 1817 271).

Dans une perspective similaire, cette hyper négrité du Boschiman l'enracinait davantage dans la laideur pour le médecin Louis Vincent, qui voyait en lui « le type le plus dégradé et le plus déshérité parmi les peuples africains » (452) et exprimait ainsi son dégoût dans ses « Contributions à l'ethnologie de la côte occidentale d'Afrique » en 1872 : « En un mot, les Boschimans ont une physionomie beaucoup plus repoussante que bien des chimpanzés et surtout de jeunes gorilles » (453). Par sa singularité parmi les races humaines, le Hottentot déclenchait une fascination occidentale qui se manifestait notamment à travers des illustrations exacerbant son animalité comme chez Levaillant et Virey (Voir fig. 89 et fig. 109), ou bien encore par l'évocation de son étrange langage comme chez l'explorateur allemand Peter Kolbe (1675-1726) : « Leur langage prouve encore leur grande antiquité. C'est un composé de sons les plus extraordinaires. On n'y aperçoit même rien de commun avec aucune langue connue; jusque-là que quelques personnes lui réfutent le nom de langage, parce qu'ils n'y trouvent aucun son articulé, tels qu'en forment les hommes » (50). Cette impression d'ancienneté qu'avait ressenti Kolbe en 1742 devait certainement avoir contribué à faire entrer le Hottentot dans la science de la préhistoire à partir de la fin du 19ème siècle, où il se retrouvait par exemple inclus dans les études sur l'homme des cavernes de George Francis Scott Elliot (1862-1934) (Voir fig. 110), ou bien encore référencé dans l'étude de Raymond Dart sur l'homme-singe *Australopithecus africanus : The Man-Ape of South Africa* (1925), dans lequel le

rédacteur en chef de l'*International Anthropological and Linguistic Review* de Miami avait précisé à son lectorat que cet ancêtre sanguinaire ne pouvait être que le prédécesseur des africains sub-sahariens dans la note suivante : « Naturellement les Australopithecus n'étaient que les ancêtres des Boschimans et des Noirs actuels, mais de personne d'autre » (cité dans Ardrey 38).

Chez d'autres scientifiques comme Marcellin Boule ou l'anthropologue anglais William Johnson Sollas (1849-1936), le Hottentot se rapprochait beaucoup des fossiles de « l'Homme de Grimaldi » retrouvés en Europe, dont les caractéristiques faisaient d'ailleurs penser à des formes dites « négroïdes » :

> J'ai été beaucoup frappé, pour ma part, des ressemblances que présentent les Négroïdes de Grimaldi avec le groupe de populations de l'Afrique du Sud, Boschimans et Hottentots. Les comparaisons que j'ai pu faire avec les éléments dont je disposais, notamment avec le squelette de la Vénus hottentote, m'ont conduit à noter par exemple la même dolichocéphalie,[54] le même prognathisme,[55] ... le même développement de la face en largeur, la même forme de la mandibule. (cité dans Boule 281)

Cette figure « préhistorisée » des peuplades africaines par la science transparaissait également dans la littérature, apparaissant notamment dans *Le village aérien* qui dresse le portrait d'une femme-singe « Wagddi » dont la ressemblance concorde avec celle des tribus d'Afrique du sud selon l'auteur :

[54] Structure du crâne marquée par une certaine longueur.
[55] Mâchoires structurées vers l'avant, saillantes.

> Assez gracieuse, la mère, avec sa physionomie avenante et douce, son regard qui dénotait une grande affectuosité, ses dents bien rangées et d'une remarquable blancheur, et – chez quels individus du sexe faible la coquetterie ne se manifeste-t- elle pas ? – des fleurs dans sa chevelure, et aussi – détail en somme inexplicable – des grains de verre et des perles d'ivoire. Cette jeune Wagddienne rappelait le type des Cafres du Sud,[56] avec ses bras ronds et modelés, ses poignets délicats, ses extrémités fines, des mains potelées, des pieds à faire envie à plus d'une Européenne. Sur son pelage laineux était jetée une étoffe d'écorce qui la serrait à la ceinture. (Verne 1901 207)

Au croisement de ces perspectives animalisantes et « préhistorisantes » de l'humanité noire africaine, dont le Hottentot en représentait l'archétype extrême, les romanciers trouvaient matière à concilier la préhistoire et son concept du chaînon manquant avec le thème du colonialisme, qui apparaissait alors comme une forme d'une sélection naturelle.

2.6. La fiction préhistorique et le discours colonial : « Le Tardigrade », miroir du Hottentot

À travers cet alignement superposant la préhistoire et le colonialisme dans la littérature et la science, certains auteurs tels que Rosny Aîné exprimaient dans leurs œuvres leurs points de vue sur les enjeux contemporains liés à la politique coloniale et son influence dans l'anthropologie, tandis que les Expositions Universelles magnifiaient également ce parallèle par le spectacle (Voir fig. 111). Aux yeux du critique littéraire Georges Casella, le roman *Vamireh* insuffle ainsi à la fiction préhistorique une sensation de réalisme

[56] Terme désignant les populations ethniques sub-sahariennes.

encore jamais atteinte comme il le déclare dans sa *Biographie critique* de l'auteur parue en 1907 :

> La sensation de vérité qui se dégage de ses œuvres de fiction est *poignante*. ... J.-H. Rosny est le véritable créateur du roman préhistorique. Avant Vamireh, les tentatives de ce genre sont nulles ou sans valeur. ... Aucun livre ne pouvait mieux nous faire assister aux débuts de l'humanité, Rosny décrit les hommes de l'Europe quaternaire, les grands dolichocéphales, avec une émotion fraternelle. C'est l'époque où les luttes vont se livrer entre les races primitives pour la survie de l'une d'elles. Avec quel regret son héros constate confusément que ces luttes sont nécessaires ! (15-17)

Casella comprenait parfaitement que cet effort de réalisme de la part de l'auteur offrait un univers juxtaposant à la fois l'imaginaire de la préhistoire et l'actualité contemporaine du monde réel, et en expliquait donc la profondeur dans ces lignes : « Remplacez les noms des tribus par aristocratie, bourgeoisie, prolétariat, et vous aurez le système du monde de Rosny, parent du système de Darwin, et qu'il a dû élaborer en étudiant la préhistoire, ou la terre elle-même, dont les transformations, caractérisées par les traces, sont identiques » (19).

Ainsi, dans cette interconnexion des systèmes mêlant ensemble la réalité sociale avec l'évolutionnisme et l'imaginaire de la préhistoire, Rosny Aîné théâtralisait non seulement la société occidentale contemporaine comme l'entrevoyait Casella, mais aussi l'impact des idéologies coloniales qui influaient sur les « peuples sauvages » et dont l'Afrique fournissait un exemple. Cette scénographie du colonialisme à travers l'éclairage de la préhistoire se manifestait ainsi remarquablement dans son œuvre *Vamireh*, où les

personnages mi-hommes mi-bêtes des « Tardigrades », également appelés « les mangeurs de vers », présentent des analogies avec les portraits dépréciatifs circulant sur le compte des Hottentots. Tandis que le critique littéraire Paul Ginisty (1855-1932) percevait déjà dans ces personnages les « aïeux des pygmées rencontrés par Stanley[57] dans sa forêt ténébreuse » (Ginisty 64), cet effet de transparence entre l'homme primitif et « l'homme sauvage » sub-saharien s'accentue dans le récit de Rosny Aîné à travers une série de mises en scène abordant les thèmes de la difformité, de la vermine, du langage, de l'extermination, ou bien encore de la tradition culturelle.

2.6.1. La difformité et le dégoût

Dès l'apparition des « Tardigrades » dans le roman, l'écrivain met bien l'accent sur la difformité de ces personnages, dont la laideur inspire notamment le dégoût d'Elem, compagne orientale de Vamireh :

> Sur la rive droite, des hommes avaient paru. Ils étaient bas de stature, courbés, et sur leur visage une laideur triste et humble s'immobilisait ... l'arrière de leur tête, démesuré, semblait trop lourd. Leurs reins ne cambraient pas ... Leurs bras courts, leurs poitrines en carène ... Des cheveux noirs disposés par petites houppes leur descendaient jusqu'au menton. ... Ce sont les « mangeurs de vers », murmura Elem avec dégoût. (Rosny 1892 75 ; 78)

Dans l'histoire de l'anthropologie, les Hottentots étaient aussi présentés dans une perspective similaire dans les carnets de voyages. Ainsi selon les termes de François

[57] Stanley, Henry. M. *In Darkest Africa, or the Quest, Rescue, and Retreat of Emin Governor of Equatoria*, 1891.

Leguat (1637-1735), « Les Cafres Hottentots sont des gens de laide et vilaine figure; si l'on peut donner le nom d'hommes à de pareils animaux » (154), et le voyageur se référait à ces êtres en les désignant alors comme « ces vilains salots qui vivent comme des cochons » (156). Pour l'anglais Thomas Herbert (1606-1682), c'était plutôt la forme de leurs têtes qui avait attiré son attention : « their heads are long; their hair, woolly and crispt » (16).

D'autre part, à l'égal de la difformité qui courbe le dos des « Tardigrades », les Hottentots présenteraient aussi des singularités anatomiques rappelant une anormalité comparable, comme le répertoriait en 1854 les savants Nott et Gliddon dans leur traité d'anthropologie intitulé *Types of Mankind* : « The Hottentots exhibit much of the orang character of the Bushmen, and their females often present two very remarkable peculiarities or deformities: humps behind their buttocks, like those on the backs of dromedaries, and a disgusting development of the labia pudendi » (183).

Cette déformation leur attribuant ce que les deux savants désignent comme des « bosses de dromadaires » souligne en réalité un caractère génétique appelé « stéatopygie », que l'anthropologue Paul Topinard détaille comme suit dans son étude sur ce phénomène en 1888 : « La stéatopygie se présente comme une exagération monstrueuse des fesses qui d'une part, sont plus massives, plus larges, et, qui de l'autre, semblent se redresser et pointer en haut » (Topinard 1888 195).

Parallèlement à cette singularité, le « développement dégoûtant des labia pudendi » que soulignent Nott et Gliddon se réfère ensuite à une seconde curiosité des femmes Hottentotes, que Virey a précédemment imagé de la manière suivante dans son *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle* (1816) : « Les Hottentotes ... ont naturellement les lèvres

du vagin fort allongées et larges comme un double fanon de bœuf » (173). Cette particularité, qui marquait de manière indélébile l'originalité du peuple Hottentot dans l'histoire de l'anthropologie, était ainsi évoquée depuis le 18ème siècle comme « une espèce d'excroissance ou de peau dure et large qui leur croît au-dessus de l'os pubis, et qui descend jusqu'au milieu des cuisses » d'après Georges Buffon dans *De l'homme* (351), tandis qu'elle apparaissait sous l'image d'un tablier chez Voltaire dans ses *Lettres d'Amabed* : « La nature y a donné aux femmes un tablier que forme leur peau ; ce tablier couvre leur joyau, dont les Hottentots sont idolâtres, et pour lequel ils font des madrigaux et des chansons » (49). Regardée comme une abomination, cette particularité anatomique avait ainsi projeté les Hottentots dans une catégorie proche de la monstruosité comme le mentionnait Buffon : « Toutes les femmes naturelles du Cap sont sujettes à cette monstrueuse difformité qu'elles découvrent à ceux qui ont assez de curiosité ou d'intrépidité pour demander à la voir ou à la toucher. Les hommes, de leur côté, sont tous à demi eunuques » (Buffon 1749 351).

Parallèlement à cette catégorisation du Hottentot dans la difformité, dont l'influence historique semble avoir inspiré les représentations du « Tardigrade » chez Rosny Aîné, une autre association d'idées amplifie encore ce mimétisme à travers l'image de la vermine et du parasite.

2.6.2. L'humanité marginale : entre le parasite et le paresseux

Dans le récit, le folklore religieux du peuple oriental désigne en effet le « Tardigrade » comme un être immonde se nourrissant de vermine et voué à l'extermination, comme l'apprend Vamireh en interrogeant Elem :

> Il avait beau interroger la fille d'Orient, elle ne trouvait dans ses souvenirs rien qui éclairât la situation. Par son crâne superstitieux rôdaient les antiques légendes de la bête *des Eaux*[58] chassant tous les êtres animés hors des forêts afin d'en investir l'Homme. Les animaux furent sauvés par l'*Éléphant cornu* qui règne sur les montagnes ; le *Serpent*[59] rival de la bête *des Eaux* et ennemi de l'homme lui opposa l'être immonde qui se nourrit de vers et que les tribus sacrées anéantiront... (Rosny 1892 82).

Tandis que ces êtres immondes se nourrissent ainsi de créatures invertébrées telles que les vermisseaux et les « bêtes molles cachées dans les coquilles » (Rosny 1892 75), l'ordre de cette chaîne alimentaire se révèle également interchangeable pour Rosny Aîné, et « les mangeurs de vers » deviennent à leur tour la nourriture de cette vermine comme le montre ce passage de *Vamireh* : « Que la pluie délavât leurs crânes durs, ... que les parasites par milliers forassent leur épiderme, ils acceptaient. Toute une hérédité de résignation s'accumulait en leur cervelle » (79).

De manière remarquable, cette relation de dévoreur / dévoré était aussi mise en valeur dans les portraits des Hottentots, et l'entomologiste Jean-Victor Audouin précisait notamment cet état de fait dans son *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* (1825) : « Dévorés de vermine, les Hottentots se plaisent, comme les Singes, à dévorer cette vermine à leur tour » (328). La raison invoquée pour expliquer une telle habitude pouvait ainsi se trouver dans la *Description du royaume de Siam* (1714) du voyageur Simon de La Loubère (1642-1729), qui rapportait la logique des Hottentots comme suit : « Ils

[58] Certainement une référence à une grande inondation, le déluge.
[59] Certainement une référence à la fissure que laisse sur le sol un séisme.

mangent leurs poux ... et quand on le trouve étrange, ils répondent en plaisantant, que c'est parce que leurs poux les mangent » (109).

Chez les écrivains, cette thématique d'une annihilation réciproque entre l'homme et la vermine avait particulièrement inspiré Victor Hugo, qui exprimait aussi cette relation de tueur / tué en y mentionnant l'Afrique dans ses poèmes intitulés *Le poète au ver de terre* et *L'épopée du ver* dans sa *Poésie VIII* de *La légende des siècles*, déclarant par exemple que « La vie est une joie où le meurtre fourmille / Et la création se dévore en famille » (25) :

> [Le poète au ver de terre]
> Au fond de la poussière inévitable, un être
> Rampe, et souffle un miasme ignoré qui pénètre,
> L'homme de toutes parts,
> 'Hommes, tendez vos arcs ; quelle que soit la cible,
> C'est moi qui suis le but.
> ... Je suis l'Inconnu noir qui, plus bas que la bête,
> Remplit tout ce qui marche au-dessus de sa tête
> D'angoisse et de terreur'
> ... On m'extermine en vain, je renais sous ma voûte ;
> ... Je suis l'unique effroi. L'Afrique et ses rivages
> Pleins du barrissement des éléphants sauvages,
> Magog, Thor, Adrasté,
> Sont vains auprès de moi. Tout n'est qu'une surface
> Qui sert à me couvrir. Mon nom est Fin. (3-4 ; 11 ; 21)

Suivant cette relation antagoniste entre l'homme et le ver, Hugo universalisait l'idée d'une extermination et d'une concurrence vitale entre les êtres, rappelant ainsi à certains égards les lois de l'évolutionnisme comme le montre ce passage de *L'épopée du ver* :

> L'onagre est au boa qui glisse et l'enveloppe ;
>
> Le lynx tacheté saute et saisit l'antilope ;
>
> ... La mort du grand lion est la fête des mouches ;
>
> On voit sous l'eau s'ouvrir confusément les bouches
>
> Des bêtes de la mer ;
>
> ... L'hirondelle devant le gypaète émigre ;
>
> Le colibri, sitôt qu'il a faim, devient tigre ;
>
> L'oiseau-mouche est un démon.
>
> ... La louve est sur l'agneau comme l'agneau sur l'herbe ;
>
> Le pâle genre humain n'est qu'une grande gerbe
>
> De peuples pour les rois.
>
> ... Le monde est un festin. Je mange les convives. L'océan a des bords, ma faim n'a pas de rives ;
>
> Et le gouffre, c'est moi. (26-27)

Chez les scientifiques désireux d'interpréter les origines de l'homme, la vermine tient un rôle essentiel dans la compréhension du phénomène de l'évolution comme le relate aujourd'hui le préhistorien Romain Pigeaud : « Le pou : ce parasite de l'Homme nous

accompagne depuis la nuit des temps. Il est donc un précieux témoin de notre évolution. Car si son hôte a changé, il y a de fortes chances pour que son parasite aussi » (122). Au 19ème siècle, Charles Darwin concevait ainsi l'importance du parasite dans *La descendance de l'homme* (1876), et soulignait la corrélation de son évolution avec celles des races humaines dans ce passage :

> Quand il s'agit de déterminer si les variétés d'un même animal domestique constituent des espèces distinctes, c'est-à-dire si elles descendent d'espèces sauvages différentes, le naturaliste attache beaucoup de poids au fait de la spécificité distincte des parasites externes propres à ces variétés. ... M. A. Murray a étudié avec beaucoup de soin les poux recueillis dans différents pays sur les diverses races humaines ; il a observé que ces poux diffèrent, non seulement au point de vue de la couleur, mais aussi de la conformation des griffes et des membres. Les différences sont restées constantes, quelque nombreux que fussent les individus recueillis. Le chirurgien d'un baleinier m'a affirmé que, lorsque les poux qui infestaient quelques indigènes des îles Sandwich qu'il avait à bord, s'égaraient sur le corps des matelots anglais, ils périssaient au bout de trois ou quatre jours. Ces poux étaient plus foncés et paraissaient appartenir à une espèce différente de ceux qui attaquent les indigènes de Chiloe dans L'Amérique du Sud, poux dont il m'a envoyé des spécimens. Ceux-ci sont plus grands et plus mous que les poux européens. M. Murray s'est procuré quatre espèces de poux d'Afrique, pris sur des nègres habitant la côte orientale et la côte occidentale, des Hottentots et de Cafres ; deux espèces d'Australie ; deux de L'Amérique du Nord et deux de L'Amérique du Sud. Ces derniers provenaient probablement

> d'indigènes habitant diverses régions. On considère ordinairement que, chez les insectes, les différences de structure, si insignifiante qu'elles soient, ont une valeur spécifique, lorsqu'elles sont constantes ; or, on pourrait invoquer avec quelque raison, à l'appui de la spécificité distincte des races humaines, le fait que des parasites qui paraissent spécifiquement distincts attaquent les diverses races. (226)

Cette proximité qui s'établit dans la nature entre le parasite et son hôte transparaît également dans le roman de Rosny Aîné, puisque le terme souvent employé de « Tardigrade » pour désigner « le mangeur de vers » fait lui-même référence à un ver microscopique, produisant dès lors l'effet d'une redondance dans l'appellation de ce personnage qui signifie en conséquence « le ver mangeur de vers ». Découvert dès 1773, ce ver parasitique vit dans les milieux humides selon les explications données par Louis Figuier (1819-1894) dans *Les Animaux articulés* (1876), et se distingue d'ailleurs par une capacité à « ressusciter »[60] (Voir fig. 112).

Parallèlement à cette référence, le terme « Tardigrade » désignait également au 19ème siècle une autre créature connue sous deux appellations : « Mégathérium » ou « Mégathérion ». Répertorié par Georges Cuvier dans ses *Recherches sur les ossements des quadrupèdes* en 1812, cet animal préhistorique « de la famille des Paresseux, mais de la taille du Rhinocéros » (19) se révélait si original au savant qu'un nouvel ordre lui avait été créé comme il l'expliquait dans son étude : « On sait que les paresseux n'ont point d'incisives, mais des canines et des molaires seulement aux deux mâchoires, et que par-là ils diffèrent de tous les autres animaux, au point que nous avons cru devoir en faire un

[60] Cet organisme est capable de paralyser son métabolisme durant de longues périodes, ce qui donne l'impression de sa mort.

ordre à part, celui des *tardigrades* » (15) (Voir fig. 113, fig. 114, fig. 115). Ainsi ce paresseux géant se retrouvait illustré aux côtés de l'homme préhistorique chez Pierre Boitard, qui présentait un portrait de la « période anthropique » dans son œuvre *Paris avant les hommes* (Voir fig. 116), coïncidant alors avec la description de Rosny Aîné qui plaçait également son « mangeur de vers » en marge de l'humanité, « dans les voies *externes* de l'humain » dans le roman *Vamireh* (75).

Cette double désignation du « Tardigrade » en tant que ver parasitique et paresseux préhistorique soulignait dès lors une idée commune : la lenteur, qui définissait résolument ces deux entités comme le démontrait le dictionnaire Émile Littré dans sa définition du mot « paresseux », englobant à la fois le mammifère et l'insecte : « Paresseux : animaux qui se meuvent avec une extrême lenteur. ... Paresseuse, nom d'une chenille du rosier fort lente. ... Se dit aussi de la larve de la mouche des latrines » (ARTFL Émile Littré 1872-77 *Paresseux*). Suivant cette indolence inhérente à ces créatures, les « Tardigrades » de Rosny Aîné manifestent de fait une attitude similaire dans leur combat contre les orientaux, lorsque dans un chapitre intitulé « La Défaite », ces êtres de nature peu active (Rosny 1892 91) « voyaient par surcroît la lassitude venir, les bras moins prompts à soulever la massue, une tendance à se concentrer en groupes nombreux ... ils n'attendaient plus que la mort » (Rosny 1892 85).

Dans une perspective autrement remarquable, cette inclination à l'indolence se retrouvait souvent dans les descriptions des Hottentots, comme chez le docteur Louis Vincent qui soulignait « l'apathie naturelle des Boschimans » dans ses « Contributions à l'ethnologie de la côte occidentale d'Afrique » (456), tandis que pour Virey, cette paresse était la source de leur esclavage : « Rien n'égale la simplicité d'esprit de ces peuples ; ... Ils se

laissent opprimer par mollesse de caractère ; ... ils sont apathiques pour tous les soins de la vie domestique, ... Ils sont toujours sales, toujours encroûtés, toujours stupidement étendus sur le sable, d'un air indolent » (172 ; 173). Chez le voyageur anglais William Dampier (1651-1715), cette mollesse des Hottentots devait ainsi concorder avec celle de leurs ancêtres comme il l'écrivait dans *A New Voyage round the world* (1703): « As for these Hottantots, they are very lazy sort of People, and tho' they live in a delicate Country, very fit to be manured, and where there is Land enough for them, yet they choose rather to live as their Fore-fathers, poor and miserable ... » (542).

Par l'ensemble de ces évocations ralliant ensemble le Hottentot et le « Tardigrade » dans les thèmes de la lenteur naturelle, d'une proximité avec des créatures rampantes et donc le sol lui-même, s'ajoutait aussi l'idée d'une démarche animale comme le présentait Rosny Aîné dans son œuvre : « Ainsi, jouant par les vastes fûts, se poursuivant à travers les fourrés avec leur ventre en outre pleine, leur dos curve, *trottant parfois à quatre pattes*, ils gardaient l'orientation d'instinct qui guide les bêtes émigreuses » (Rosny 1892 79 ; je souligne). Cette attitude des « Tardigrades », typiquement bestiale, émerge une fois de plus lors de leur difficile combat contre les orientaux comme le montre cette scène : « Beaucoup de 'mangeurs de vers', trop las abandonnèrent leur gourdins et, retombés à l'instinct animal, se défendirent à quatre pattes, des dents et de la griffe » (Rosny 1892 91). Cette inclination à la quadrupédie se retrouve bien sûr dans les descriptions du Hottentot comme chez Jean-Jacques Rousseau par exemple, qui aborde ce comportement dans sa réflexion sur la marche de l'homme :

> Les changements qu'un long usage de marcher sur deux pieds a pu produire dans la conformation de l'homme, les rapports qu'on observe encore entre ses bras et

> les jambes antérieures des quadrupèdes et l'induction tirée de leur manière de marcher ont pu faire naître des doutes sur celle qui devait nous être la plus naturelle. Tous les enfants commencent par marcher à quatre pieds et ont besoin de notre exemple et de nos leçons pour apprendre à se tenir debout. Il y a même des nations sauvages, telles que les Hottentots qui, négligeant beaucoup les enfants, les laissent marcher sur les mains si longtemps qu'ils ont ensuite bien de la peine à les redresser. (55)

Cette difficulté du Hottentot à se relever sur ses deux pieds était également une information véhiculée par Darwin dans *La descendance de l'homme*, où le scientifique rapportait comment certains spécimens féminins finissaient même par ramper sur le sol à cause de leurs difformités :

> On sait que les femmes hottentotes ont souvent la partie postérieure du corps très développée, et sont stéatopyges ; – particularité que les hommes, d'après Sir Andrew Smith,[61] admirent beaucoup. Il en a vu une, regardée comme une beauté, dont les fesses étaient si énormément développées, qu'une fois assise sur un terrain horizontal, elle ne pouvait plus se relever, et devait, pour le faire, ramper jusqu'à ce qu'elle rencontrât une pente. (700)

À travers ces portraits croisés du Hottentot et du « Tardigrade » les montrant proches de l'animalité par leur démarche, leurs formes et leurs comportements, s'affirmait ainsi leur infériorité présupposée qui justifiait dans la réalité comme dans la fiction leur marginalisation, leur asservissement puis, dans une finalité, leur extermination.

[61] Ethnologue et zoologiste écossais, Sir Andrew Smith (1797-1872) correspondait souvent avec Darwin et avait publié *Illustrations of the Zoology of South Africa* en 1838.

2.6.3. L'exclusion et l'extermination

Effectivement, dans le roman *Vamireh*, les « Tardigrades » sont perçus comme des êtres indésirables par les autres peuples, qui les bannissent alors systématiquement comme le narre l'auteur : « Au temps des pluies, ils descendent au bord de la mer et nulle tribu sacrée ne tolère leur voisinage ! » (75). Dans la réalité d'un 19ème siècle marqué par le colonialisme, cette intolérance s'appliquait aussi envers les Boschimans selon Cuvier, pour qui cette catégorie de Hottentots insoumise aux lois coloniales s'apparentaient véritablement à une sorte de vermine, se présentant comme des « êtres presque entièrement sauvages qui infestent certaines parties de la colonie du Cap » (Cuvier 1817 261), tandis que Darwin les considérait comme « une des races les plus chétives » dans *La descendance de l'homme* (92). Ces perspectives réductrices incitaient alors à leur massacre comme le relatait Cuvier dans ses *Extraits d'observations* : « Ainsi épars dans les cantons les plus arides, sans cesse poursuivis par les colons qui les traquent quelquefois comme des bêtes fauves et les mettent à mort sans pitié, ils mènent la vie la plus misérable » (261).

Parallèlement à cette extermination, l'altérité du Hottentot s'exprimait également par son habitat, le territoire sud-africain du Cap, qui apparaissait déjà au 18ème siècle comme un lieu particulièrement reculé du monde pour Voltaire, agissant par sa distanciation comme une frontière transitionnelle séparant l'Occident et l'Orient selon les propos tenus par le philosophe dans ses *Lettres d'Amabed* (1771) : « Nous voici parvenu au grand Cap : c'est le pays des Hottentots. ... Nous resterons deux jours à ce cap, qui est la borne du monde, et qui semble séparer l'Orient de l'Occident. Plus je réfléchis sur la couleur de ces

peuples, ... sur leur figure, sur le tablier de leurs dames, plus je suis convaincu que cette race ne peut avoir la même origine que nous » (49).

De manière remarquable, ce regard porté sur l'altérité des Hottentots et sur leur habitat comme un lieu situé entre deux mondes transparaît également dans l'œuvre de Rosny Aîné, où l'auteur crée aussi un effet similaire en mettant en scène son « grand Occidental aux cheveux clairs » Vamireh qui « fonçait vers l'Est » (Rosny 1892 41 ; 42), assistant dans une contrée inconnue à la persécution des « Tardigrades » par le peuple oriental. Cette dernière tribu marque ainsi la distanciation de ce lieu inconnu à travers sa propre évolution, désignée justement comme « la race lointaine ... l'humanité grandie depuis des milliers de siècles sans contact avec les hordes nomades de l'Occident » (Rosny 1892 40).

Arrivant en pionnier occidental dans la terre des « Tardigrades », Vamireh observe alors l'invasion du territoire de ces êtres par un peuple oriental aussi destructeur que le sien et qui rappelle à bien des égards, dans la réalité des expositions coloniales, les représentations similaires circulant dans les affiches des spectacles anthropologiques (Voir fig. 117) :

> Les ténèbres avaient tout envahi. A peine si l'on pouvait distinguer les rives. ... La rumeur de naguère capricieuse, tantôt venue de droite, tantôt de gauche, se faisait plus distincte. Parfois aussi elle s'éteignait mais toujours ensuite on l'entendait plus rapprochée. Un léger vent faisait parler les feuilles, la flamme des brasiers rebondissait sur les facettes de l'onde ; à intervalles, le plongeon d'un corps et le souffle du nageur, puis le silence et la solitude sous un beau ciel constellé, sans lune. Enfin une silhouette humaine parut à l'orée de la forêt, se mut confusément

> dans l'ombre et presque aussitôt une ondulation basse comme faite de centaines de corps en troupeau, un fracas de tempête, de retentissants abois gonflés par les échos, un débordement de vie et de vacarme rompant le silence de la Ténèbre. (Rosny 1892 84)

Face à cette invasion humaine, les « Tardigrades » s'affichent déjà en vaincus comme l'explique l'auteur en comparant justement cette scène à la colonisation de L'Amérique : « Ils avaient perdu devant les cadets vigoureux l'espérance organique, cette force singulière qui abandonne le haut type du Rouge[62] devant l'Aryen. Relégués, au surplus, dans les steppes arides ou à la profondeur des forêts » (Rosny 1892 75).

Cette extermination fictionalisée des « Tardigrades », qui s'apparente en de nombreux aspects à celle des Hottentots durant le colonialisme, souligne ainsi un fond idéologique commun à toute politique de marginalisation selon le préhistorien Pascal Picq : l'animalisation, qui représente véritablement le point de départ de toute guerre comme il l'explique dans sa *Nouvelle Histoire de l'Homme* (2012) : « Tous les massacres perpétrés contre d'autres hommes commencent par le principe d'exclusion de l'animalité : on dénie à l'autre son humanité pour mieux l'éliminer, des guerres tribales aux camps d'extermination. Déshumaniser pour mieux exterminer » (83).

Dans les réflexions sur le colonialisme, ce phénomène d'exclusion s'exprime davantage par son absurdité chez Frantz Fanon, qui relate *L'expérience vécue du Noir* : « J'étais haï, détesté, méprisé, non pas par le voisin d'en face ou le cousin maternel, mais par toute une race. J'étais en butte à quelque chose d'irraisonné » (Fanon 1952 115). Cette

[62] En référence à l'appellation "peaux rouges" pour désigner les indigènes nord-américains.

marginalisation irrationnelle s'explique plus en détail dans son autre œuvre intitulée *Les damnés de la terre*, où le psychiatre de formation définit le monde dualiste du colonialisme dans lequel le colonisé figure comme un élément de difformité à la fois morale et physique :

> Le monde colonial est un monde manichéiste. ... Il ne suffit pas au colon d'affirmer que les valeurs ont déserté, ou mieux n'ont jamais habité, le monde colonisé. L'indigène est déclaré imperméable à l'éthique, absence de valeurs, mais aussi négation des valeurs. En ce sens, il est le mal absolu. Élément corrosif, détruisant tout ce qui l'approche, élément déformant, défigurant tout ce qui a trait à l'esthétique ou à la morale, dépositaire de forces maléfiques, instrument inconscient et irrécupérable de forces aveugles. (Fanon 1961 10)

Au 19ème siècle, cette perspective diabolisante de l'indigène colonisé s'illustrait particulièrement avec la perspective du géologue suisse Louis Agassiz (1807-1873), qui préconisait le bannissement préventif de la race noire africaine pour le bien-être de la société occidentale et de son évolution dans ces lignes :

> Tandis que l'Egypte et Carthage devenaient de puissants empires et arrivaient à un haut degré de civilisation, tandis qu'à Babylone, en Syrie, en Grèce se développait la plus haute culture de l'antiquité, la race nègre végétait dans la barbarie et ne parvenait pas à créer une organisation sociale. … Je ne veux pas dire que l'esclavage soit une condition inhérente à l'organisation des nègres ; loin de là, ils ont droit à la liberté, à la direction de leur propre destinée, au fruit de leur travail, à toutes les jouissances de la vie et de la famille ; mais partout où ils ont possédé ces avantages, ils ne paraissent pas avoir été capables de s'élever au

> niveau des sociétés civilisées de la race blanche, et j'envisage en conséquence qu'ils sont incapables de vivre sur un pied d'égalité sociale avec les blancs, sans devenir un élément de désordre dans la société (471-472).

En marge de cette proposition de bannissement de la race noire africaine pour le bien-être général de l'Occident, le contraste établi par Agassiz quant à la haute capacité des pays d'Orient pour la civilisation en opposition à la stagnation des populations sub-sahariennes rappelle à bien des égards la fiction *Vamireh*, qui transpose cette même perspective dans le contexte de la préhistoire, en théâtralisant effectivement un peuple oriental très avancé cohabitant avec une tribu aussi stagnante et indésirable que les peuplades noires africaines, mais baptisée autrement par le nom de « Tardigrades ». De manière remarquable, la mise en scène de ce roman qui dépeint un peuple oriental éprouvant de l'intolérance et du dégoût envers les « Tardigrades » semble également refléter l'actualité contemporaine de l'époque, où le même genre de discours politique dépréciatif était tenu par des personnalités appartenant au monde oriental comme le démontrait par exemple le philosophe indien Mohandas Karamchand Gandhi (1869-1948). En effet, bien que cet éminent penseur ait milité pour l'entente des peuples durant la majeure partie de sa vie, il avait aussi exprimé durant ses jeunes années de l'antagonisme envers les indigènes sud-africains communément appelés « Kaffirs[63] » dont faisait partie le peuple Hottentot. Ainsi, dans certains de ses écrits dont une lettre datée du 3 juillet 1907, le philosophe avait déclaré voir en eux une sauvagerie malfaisante : « Kaffirs are as a rule uncivilised – the convicts even more so. They are troublesome, very dirty and live almost like animals » (Ghandi 8: 199). Partant de ce point de vue, Gandhi supportait mal que son

[63] "Cafres", en français.

peuple puisse être associé à ces indigènes par les européens, comme il le signifiait ouvertement le 26 septembre 1896 : « Ours is one continual struggle against a degradation sought to be inflicted upon us by the Europeans, who desire to degrade us to the level of the raw Kaffir whose occupation is hunting, and whose sole ambition is to collect a certain number of cattle to buy a wife with and, then, pass his life in indolence and nakedness » (Ghandi 1: 410). En contraste de ces propos réducteurs envers cette population sub-saharienne, le philosophe argumentait également en faveur de son peuple en lui attribuant une noblesse égale à celle des anglais, à travers notamment l'évocation d'une origine primitive commune indo-aryenne en citant l'œuvre *Indian Empire* (1887) de l'historien écossais William Wilson Hunter (1840-1900).[64] En s'appuyant sur ces interprétations de la préhistoire, Gandhi justifiait ainsi son regret de voir son peuple assimilé à celui des indigènes noirs africains par les colons européens dans une lettre datée du 19 décembre 1894 : « A general belief seems to prevail in the Colony that the Indians are little better, if at all, than savages or the Natives of Africa. Even the children are taught to believe in that manner, with the result that the Indian is being dragged down to the position of a raw Kaffir » (Ghandi 1 : 193). L'intransigeance de ce philosophe envers les indigènes sud-africains semblait ainsi atteindre son paroxysme lorsqu'il

[64] Before December 19, 1894. ... I venture to point out that both the English and the Indians spring from a common stock, called the Indo-Aryan. I would not be able ... to give extracts from many authors, as the books of reference at my disposal are unfortunately very few. I, however, quote as follows from Sir W. W. Hunter's Indian Empire: 'This nobler race (meaning the early Aryans) belonged to the Aryan or Indo-Germanic stock, from which the Brahman, the Rajput, and the Englishman alike descend. Its earliest home visible to history was in Central Asia. From that common camping ground certain branches of the race started for the East, others for the West. One of the Western offshoots founded the Persian Kingdom; another built Athens and Lacedaemon, and became the Hellenic nation; a third went on to Italy and reared the city on the seven hills, which grew into Imperial Rome. A distant colony of the same race excavated the silver ores of prehistoric Spain; and when we first catch a sight of ancient England, we see an Aryan settlement, fishing in wattle canoes and working the tin mines of Cornwall. The forefathers of the Greek and the Roman, of the Englishman and the Hindoo, dwelt together in Asia, spoke the same tongue and worshipped the same gods. The ancient religions of Europe and India had a similar origin.' (Ghandi 1: 192)

recommandait par la suite leur exclusion des lieux déjà occupés par son peuple dans une autre correspondance adressée à un médecin officier, l'appelant à appliquer ladite ségrégation comme une mesure d'hygiène pour le bien-être de son peuple.[65]

En somme, la mise en relief de cette perspective marginalisante, provenant à la fois d'un regard occidental avec Louis Agassiz et d'un autre oriental avec Ghandi, soulignait bien le caractère international que prenait ce phénomène d'exclusion visant l'homme noir africain dans le contexte du colonialisme. A partir de cet aspect, la sensation de réalisme éprouvée par le critique Georges Casella en lisant la fiction préhistorique de Rosny Aîné tenait certainement à cette dimension de l'actualité contemporaine qui se déroulait entre la fin du 19ème et le début du 20ème siècle. Entre les affiches de certains spectacles anthropologiques narrant la destruction et l'asservissement des populations sub-sahariennes et les discours dévalorisants tenus à leur encontre en dehors de l'Occident, la mise en scène du conflit préhistorique opposant le « Tardigrade » au peuple oriental résonnait sans doute dans l'esprit du lecteur comme une hypothèse plausible au regard des évènements historiques contemporains.

---

[65] February 15, 1904,

Dr. C. Proter. Medical officer of Health, Johannesburg.

Dear Dr. Proter,

I am extremely obliged to you for having paid a visit last Saturday to the Indian Location and for the interest you are taking in the proper sanitation of the site. The more I think of it, the uglier the situation appears to me, and I think that, if the Town Council takes up a position of *non possumus*, it will be an abdication of its function, and I do respectfully say that nothing can justify the Public Health Committee in saying that neither overcrowding nor insanitation could be helped. I feel convinced that every minute wasted over the matter merely hastens a calamity for Johannesburg and that through absolutely no fault of the British Indians. Why, of all places in Johannesburg, the Indian Location should be chosen for dumping down all the kaffirs of the town passes my comprehension. ... Under my suggestion, the Town Council must withdraw the Kaffirs from the Location. About this mixing of the Kaffirs with the Indians, I must confess I feel most strongly. I think it is very unfair to the Indian population and it is an undue tax on even the proverbial patience of my countrymen. ...

I remain, Yours truly,

M. K. GANDHI" (3: 428-429)

Plus encore, ce phénomène d'homochromie qui s'opérait entre la fiction préhistorique et le colonialisme s'amplifiait davantage par l'introduction d'éléments culturels tels que le langage, le style vestimentaire ou bien encore la technologie, qui contribuaient ensemble à renforcer le mimétisme confondant l'altérité de l'homme-animal « Tardigrade » avec celle de « l'homme sauvage » africain.

2.7. Mimétisme culturel : l'homme-animal primitif et « l'homme sauvage Hottentot »

2.7.1. Le sous-développement du langage

Dans le domaine littéraire de la science-fiction, le thème du langage constitue en effet un outil politique selon Patricia Kerslake, qui explique l'intérêt de ce genre romanesque à ne pas octroyer à l'Autre le pouvoir de parler clairement dans son étude intitulée *Science-Fiction and Empire* (2007). Bien que ce handicap ne se révèle souvent que temporaire dans la plupart des romans, cette approche adoptée par les auteurs s'apparente selon elle aux techniques de répressions coloniales qui consistent aussi à réduire l'Autre au silence suivant l'application d'une stratégie similaire (Kerslake 11). Obéissant à ce principe, Rosny Aîné avait ainsi choisi de limiter le langage de ses « Tardigrades » dans son récit, dont « la langue réduite à quelques sons disait la peur, la joie, la faim, la soif. Pour le reste, c'était la mimique animale et aussi la communication occulte, les flux sympathiques de la terreur ou de la colère » (Rosny 1892 79). Réciproquement chez les Hottentots, cette limitation linguistique figurait aussi comme un aspect récurrent chez les voyageurs comme Claude Forbin (1656-1733), pour qui ce peuple africain, « le plus grossier et le plus abruti qu'il y ait dans le monde » (83), était incapable de se faire comprendre comme il l'écrivait dans ses *Mémoires* en 1781 : « Ils parlent sans articuler ; ce qui fait que personne n'a jamais pu apprendre leur langue » (83). Chez Buffon, les

sons que produisaient ces êtres s'apparentaient davantage à des cris d'animaux qu'à une voix humaine comme il le déclarait dans *De l'homme* en 1749 : « leur langue est étrange, ... ils gloussent comme des coqs d'Inde » (351). Au reste, pour Charles Lyell, l'étrangeté du langage hottentot paraissait directement remettre en cause la nature de leur humanité lorsqu'il abordait les *origines mystérieuses des langues* : « William de Humboldt a dit un mot profond: 'Non-seulement l'Homme est l'Homme, parce qu'il parle, mais, pour inventer le langage, il a fallu qu'il fut déjà l'Homme'. D'autres animaux peuvent être capables de proférer des sons plus articulés et aussi variés que les cris des Hottentots, mais jamais la voix ne permettra à l'intelligence de la brute de créer un langage » (Lyell 1864 496).

Parallèlement à cette imperfection commune du langage chez le Hottentot et le « Tardigrade », l'aspect culturel du style vestimentaire entrait également en jeu pour affirmer leurs analogies.

2.7.2. La peau de bête

Dans la fiction de Rosny Aîné, Vamireh offre aux « Tardigrades » un ensemble de produits qui leur sont inconnus dont une peau de renard, que le chef partage équitablement avec les autres membres de sa tribu selon la coutume suivante :

> Vamireh les capta par son rire puéril, sa générosité à offrir les vivres de son canot : des tranches d'élaphe et d'esturgeon, des œufs de canard. Ces provisions furent encore soigneusement réparties, à la joie du Pzânn. Celui-ci ayant fait présent au chef d'une fourrure de renard, resta confondu de surprise lorsqu'il vit gravement déchiqueter cette fourrure et un morceau en être offert à chacun. Son

> large rire, ses essais de faire comprendre l'absurdité d'une telle pratique induisirent 'les mangeurs de vers' à quelque défiance ... (Rosny 1892 76)

Cette première tentative de l'homme-animal pour la manufacture de la peau de bête, qui figure d'ailleurs dans le récit comme une genèse du vêtement dans la préhistoire, symbolise un élément caractéristique de l'homme préhistorique dans ses premières représentations au 19ème siècle, où la peau de bête forme en effet le début de l'habillement (Voir fig. 118 et fig. 119). Dans le roman d'Edmond Haraucourt, l'apparition de ce nouvel outil culturel concorde ainsi avec le développement des besoins et de l'intellect chez ses hommes-singes primitifs, comme il le décrit dans un chapitre nommé à juste titre *Le premier fardeau* :

> Ils ne vont pas toujours complètement nus : souvent, ils portent, jetée sur leurs épaules et couvrant leur échine, une peau de bête où pendent encore des pattes, des tendons et des fibres de muscles ; elle les garantit contre l'averse plutôt que contre le froid. Mais, à chaque instant, elle glisse, les irrite, et, d'ordinaire, ils ne la conservent pas longtemps ; il suffit qu'elle les ait importunés coup sur coup, deux fois, trois fois, ou qu'elle gêne un geste nécessaire, pour qu'aussitôt elle soit furieusement lancée contre un tronc d'arbre ou dans la boue ; il suffit même qu'elle tombe, et elle reste à terre, à moins d'utilité immédiate. S'il advient que les hasards de la chasse aient procuré une grosse proie, on ne prendra la peine d'en arracher la peau que si le froid ou la violence de l'ondée invitent momentanément à se couvrir ; si, au contraire, il fait chaud ou si l'arbre sous lequel on se trouve est de bon abri, ni peau ni toison ne les intéressent ; Hock pas plus que Daâh n'imaginera échanger son lambeau de pelleterie puante et trouée

> contre une fourrure meilleure. Cette ingéniosité réclamerait un raisonnement préalable, une comparaison, la prévoyance, c'est-à-dire un labeur intellectuel qui est trop compliqué. (90)

Cette utilisation minimale et circonstancielle du vêtement transparaît également dans les descriptions des Hottentots chez les voyageurs comme François Levaillant, qui narre par exemple comment l'indigène à son service avait un jour profité de l'une de ses chasses pour en prélever le pelage : « Lorsque j'eus fini toutes mes remarques sur ma panthère, et que j'en eus pris le dessin, nous nous mîmes en devoir de la déshabiller. ... Lorsque j'eus fini de dépouiller ma proie, mon Hottentot s'affubla de sa peau » (Levaillant 1884 58). Chez Peter Kolbe, l'usage du renard apparaît même comme une tradition chez ce peuple comme il l'indique dans son récit d'exploration :

> Lorsqu'ils vont en voyage, ils portent aussi à leur main droite deux bâtons de bois de fer ... A leur main gauche, ils ont un autre petit bâton, qui a environ un pied de longueur, et à l'un des bouts duquel est attachée une queue de chat sauvage, ou de renard, ou de quelque autre animal sauvage, pourvu qu'elle soit barbue. Les Hottentots s'en servent en guise de mouchoir, pour s'essuyer le visage ou le nez, et pour ôter la poussière de leurs yeux. (114)

Cette habitude particulière était ainsi entrée dans la dénomination de ce peuple, qui se trouvait alors renommé « Jackals-Hottentots » : un terme signifiant précisément « Hottentot à chakal, c'est-à-dire portant le chakal » (Levaillant 1884 187), et dont la bête en question figurait justement à l'époque comme une espèce de renard d'après Levaillant (Levaillant 1884 240).

2.7.3. La massue

Au delà de ces analogies relatives à la culture vestimentaire, les représentations de « l'homme sauvage » Hottentot et de l'homme-animal primitif « Tardigrade » se rapprochent également par la technologie, qui représente d'après Rosny Aîné un progrès culturel significatif pour l'humanité préhistorique en prenant l'exemple de la massue dans son essai sur *Les origines, la Préhistoire* (1895) :

> Il n'en rappelait pas moins le chimpanzé et l'orang, comme figure … à peine vêtu (le climat était alors tiède et clément) de quelque peau qui lui servait plutôt la nuit que le jour, il possédait l'immense supériorité de l'arme. C'est d'abord la massue de bois, à peine dégrossie, gros fragment de branche dont un bout est aminci pour le rendre maniable … L'effort intellectuel que représente ce léger outillage de guerre est incalculable : il n'a encore été franchi par aucun de nos anthropoïdes actuels. (20)

Bien que cette prouesse technologique de la massue de bois symbolisait pour Rosny Aîné une frontière entre l'homme et le grand singe anthropoïde, cette opinion ne faisait pas l'unanimité chez d'autres auteurs comme Jules Verne, qui jugeait au contraire que cet animal devait avoir en lui cette intelligence technique, et armait donc son personnage de l'orang outang Jup pour combattre des renards sauvages dans son *Ile mystérieuse* (1875) : « Cyrus Smith, Gédéon Spilett, Harbert, Pencroff et Nab se disposèrent donc de manière à former une ligne infranchissable. Top, ses formidables mâchoires ouvertes, précédait les colons, et il était suivi de Jup, armé d'un gourdin noueux qu'il brandissait comme une massue » (687).

Dans une perspective plus subversive, l'écrivain Haraucourt argumentait parallèlement que le singe aurait pu être l'instructeur de l'homme en la matière, lui enseignant simultanément l'usage de la pierre, du bâton de bois ainsi que la fabrique de l'outil dans ce passage de *Daâh le premier homme* (1912) :

> Il imitait tous ceux qui mangent : il apprît des félins la manière de ramper sans bruit ... des insectes lui enseignèrent la patience de se dissimuler ... les solides défenses lui manquaient, et l'invention géniale d'utiliser à cette fin un bout de bois, une corne, ou un caillou, se serait fait attendre encore pendant des siècles, sans le secours de cet instructeur avisé auquel Daâh devait plus de leçons qu'à tous : le Singe. A cet industrieux aîné, qui détenait par héritage une expérience déjà séculaire, l'homme faisait d'innombrables emprunts : c'est de lui ... qu'il tenait la ruse subtile de casser entre deux pierres l'enveloppe dure d'un fruit ... C'est encore au même inventeur qu'il était redevable d'un artifice précieux entre tous, sans lequel il eut péri depuis longtemps : le Singe portait un bâton ! Daâh prit un bâton, pour imiter le quadrumane. Dès son enfance, il s'en allait, un bout de bois au poing et les bras écartés. Naturellement les branches qu'il choisissait furent de gros calibre, autant qu'il put ; à mesure que ses muscles croissaient avec l'âge, il s'enorgueillissait d'augmenter les dimensions de son arme. Plus elle était lourde, massive, plus il l'appréciait : il la prenait d'ordinaire à la limite de sa force ; cette importance, généralement exagérée, l'obligeait à empoigner le bâton par son bout le plus mince afin de mieux l'étreindre. (98-99)

Chez les « Tardigrades » de Rosny Aîné, cette antique arme de bois les aide encore autrement en leur permettant de mouvoir leurs petits corps difformes, car effectivement

« ils étaient bas de stature » et utilisent alors cet objet à la manière d'un infirme s'appuyant sur une béquille comme le laisse entendre l'auteur dans *Vamireh* : « ils s'étayaient sur la massue pour assurer leur marche » (75). Dans le domaine de l'ethnologie, cette figure humaine difforme et impotente s'appuyant sur un bâton de bois transparaissait remarquablement dans les représentations du Hottentot. En effet, dans ses *Contributions à l'ethnologie de la côte occidentale d'Afrique*, Louis Vincent avait pris pour modèle un individu visiblement atteint de nanisme portant à la main une longue canne en bois pour illustrer en 1872 l'« homme boschiman » (Voir fig. 120). Etonnamment, ce même individu réapparaissait encore une année plus tard dans un autre portrait marquant cette fois son anormalité par le titre « Crétin nègre du Fouta-Djalon » (Voir fig. 121), accusant ainsi un signe d'impotence qui caractérise similairement les personnages de Rosny Aîné.

2.7.4. Le lion

En marge de ces éléments à la fois culturels et biologiques produisant un effet de mimétisme entre les Hottentots et les personnages de Rosny Aîné, un paramètre supplémentaire contribue à affirmer plus encore la ressemblance de ces êtres par leurs interactions avec une force symbolique de la nature : le lion. En effet, la confrontation avec ce fauve constitue un lieu commun pour l'homme préhistorique et « l'homme sauvage » africain. Dans son roman *Vamireh*, Rosny Aîné théâtralise ainsi la défaite de cet animal suivant l'accomplissement de trois actes spécifiques par lesquels les « Tardigrades » arrivent à bout de la bête : le déploiement d'une stratégie de défense collective, l'immobilisation de la gueule du fauve, puis enfin sa mise à mort d'où s'ensuit

également la perte de quelques hommes. La mise en scène de ce face à face se présente alors comme suit :

> La nuit du deuxième jour de leur voyage ... le cri du veilleur de nuit mit tout le monde debout. Le mot qui désignait le lion s'échangea et une grande terreur claqua les mâchoires. Mais le chef, groupant les plus énergiques, tous bientôt se serrèrent, le gourdin levé. La silhouette redoutable du lion entra dans la lueur des feux et s'arrêta une minute devant les clameurs guerrières des humains. ... Il se rasa, s'enleva en un bond prodigieux et tomba sur la horde. Ils avaient reculé, ils avaient ouvert leur troupe suivant une tactique millénaire et plus de cinquante massues s'abattirent sur le crâne, sur le mufle, sur les yeux, l'échine du fauve. Celui-ci se gara, se dressa et de trois coups de griffes renversa quatre ennemis. Les autres, animés à la bataille, se firent plus audacieux, les massues tombèrent plus véloces sur les narines saignantes, et l'hercule du groupe, d'un coup, brisa la patte de devant tandis que dix autres coups paralysaient les pattes de derrière. Vaincu, le lion essaya de fuir, mais, rendus féroces, les 'mangeurs de vers' ne le permirent point. *Ils se ruèrent d'ensemble*, et tandis que les uns immobilisaient le félin, les autres tentèrent de l'étrangler. Ils n'y réussirent pas tout de suite et reçurent d'épouvantables coups, mais enfin *le chef, ayant enfoncé sa massue au fond de la gueule ouverte, le lion se prit à râler* ; farouches, alors, et vindicatifs, *tous l'achevèrent*. Il se trouva que *deux compagnons perdaient la vie dans cette aventure et que cinq autres étaient grièvement blessés*. (79 ; je souligne)

De manière remarquable, cette mise à mort du grand fauve préhistorique révèle des similarités avec certains récits de voyage comme celui de Simon de La Loubère intitulé

Description du royaume de Siam (1714), où le combat de « l'homme sauvage » hottentot contre le lion des savanes apparaît selon un déroulement d'actions analogue à la narration de Rosny Aîné, en présentant notamment le travail d'équipe de la tribu africaine pour immobiliser la mâchoire de l'animal avant de l'abattre sous les coups d'armes de poing, perdant également durant cette périlleuse opération quelques-uns des siens :

> Ils viennent quelquefois à bout d'un lion, pourvu qu'ils aient assez de peaux, ou assez de hardes pour garnir leur bras gauche. Ils le mettent ainsi dans la gueule de cet animal, et ils le percent d'un dard ou d'un couteau qu'ils auront à la main droite. S'ils sont deux, l'un tue le lion tandis que l'autre l'amuse. S'ils sont plusieurs, et qu'ils n'aient rien pour se garantir des coups du lion, ils ne laissent pas de s'exposer tous à la fois: l'un d'eux périt d'ordinaire, mais le lion périt par les coups que les autres lui donnent. (108)

Par cet étalage d'analogies relatives à la narration de la vie sauvage en Afrique avec cet exemple du combat contre le lion, et dont le schéma d'actions se retrouve transposé presque à l'identique dans le contexte de la vie sauvage préhistorique, l'amalgame posant « l'homme sauvage » contemporain comme un homologue de l'homme-animal primitif s'intensifie plus encore à travers la thématique de son environnement naturel et de ses stratégies de survie présupposées.

2.7.5. L'accroupissement

D'autre part, ce phénomène de juxtaposition prend également forme dans le positionnement corporel, qui se manifeste notamment dans les représentations de l'humanité noire africaine par un recroquevillement identique à celui des créatures

symbolisant le concept du chaînon manquant. En effet, l'exposition de ce type de posture constituait véritablement un élément majeur pour la propagande coloniale au cours du 19ème siècle, qui l'utilisait pour infériorisier théâtralement cette catégorie humaine pour valoriser la supériorité présupposée de l'homme occidental, comme le démontrait par exemple la mise en scène de l'imprésario et explorateur Guillermo Antonio Farini (1838-1929) (Voir fig. 122).

Cette volonté de faire plier le colonisé et de l'exposer plus bas que l'homme occidental évoquait bien sûr l'idée de sa soumission, mais rappelait aussi visuellement les fictions préhistoriques qui mettaient parallèlement en scène la résignation des êtres incarnant le concept du chaînon manquant face aux peuples supérieurs et porteurs de la civilisation, tels que les « Aryens » et les « Orientaux ». Dans les réflexions sur le colonialisme, ce rabaissement corporel forcé présentait sensiblement le thème de la marginalisation d'après Frantz Fanon, qui évoquait ce principe de soumission dans *L'expérience vécue du Noir* : « Le monde blanc, seul honnête, me refusait toute participation. ... On me demandait de me confiner, de me rétrécir » (Fanon 1952 112). Au 19ème siècle, ce thème du recroquevillement corporel chez les populations sub-sahariennes circulait déjà avant l'apogée du darwinisme comme le démontrait Virey dans son *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle* (1816), où il décrivait notamment la similarité comportementale des femmes Hottentots avec les singes dans le passage suivant : « Qu'on se représente ces femmes toujours nues dans leur kraal ou attroupement, accroupies tout le jour à un soleil ardent, presque à la manière des babouins, des mandrills, des magots et autres singes à fesses nues et calleuses, du même pays » (84). Pour le naturaliste Jean Victor Audouin, cette image ne s'arrêtait pas uniquement aux femmes et s'étendait globalement à

l'ensemble de ce peuple dans son *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* (1825) : « Ils ne se lavent même pas, passant leur vie assoupis ou accroupis. ... taciturnes, fugitifs, se retirant dans les cavernes ou dans les bois, à peine font-ils usage du feu » (327).

Tandis que cette posture d'accroupissement transparaît communément chez les « Tardigrades » imaginaires de Rosny Aîné (Voir fig. 10), elle signale également la marque d'une existence misérable pour l'auteur Adrien Arcelin, qui présente dans son œuvre *Solutré ou les chasseurs de rennes* (1872) un groupe de vieillards noirs et décrépis dans cet extrait :

> Un grand nombre de ces malheureux, quelques-uns presque centenaires, vivaient depuis des années au fond des huttes, sans jamais voir le jour, accroupis dans un coin à la manière des bêtes. ... Rien d'aussi triste que la vue de tous ces malheureux, maigres, noirs, infirmes, repoussants, ayant à peine conscience de ce qui se passait autour d'eux, et dont on venait troubler le dernier repos ! (162-163)

En définitive, cette convergence des représentations associant par transparence l'homme-animal primitif de la fiction préhistorique avec « l'homme sauvage » africain permettait à certains auteurs comme Rosny Aîné de mettre en relief les enjeux contemporains liés à l'anthropologie et au colonialisme. À travers une narration mettant en scène la marginalisation des peuples ainsi qu'un processus d'extermination obéissant à la doctrine de la sélection naturelle, la fiction préhistorique utilisait le concept du chaînon manquant pour métaphoriser l'impact des guerres coloniales contemporaines sur « l'homme sauvage ». De ce fait, la transparence des représentations qui s'établissait entre l'ethnie africaine des Hottentots et le peuple fictif des « Tardigrades » mettait en relief un mécanisme de perceptions à la fois animalisantes et « préhistorisantes » que soulignait,

comme nous l'avons vu, Frantz Fanon dans ses réflexions sur le colonialisme. Ainsi, par l'interaction de ces perceptions menant finalement à un processus de superposition, l'homme préhistorique et « l'homme sauvage » convergeaient ensemble dans une transitionalité située entre un imaginaire et une réalité, où ces deux entités se retrouvaient en conséquence partiellement fictionalisées. Cette ambiguïté entremêlant indifféremment la subjectivité et l'objectivité avait d'ailleurs été conceptualisée plus tard sous le terme « half-imagined, half-known » par le philosophe Edward Saïd, lorsqu'il avait abordé en 1979 le thème de l'altérité dans son œuvre *Orientalism* (63).

Dans la littérature de la seconde moitié du 19ème siècle, ce principe d'une altérité moitié imaginée et moitié reconnue transparaissait remarquablement dans le roman *Au cœur des ténèbres* (1899) de l'auteur polonais Joseph Conrad (1857-1924), qui narrait justement la découverte de l'homme préhistorique à travers le corps de « l'homme sauvage » par l'explorateur Marlowe, au cours de son voyage au Congo :

> L'homme préhistorique nous maudissait-il, nous implorait-il, nous souhaitait-il la bienvenue, qui eût pu le dire ? ... La terre en cet endroit n'avait pas l'air terrestre. Nous sommes habitués à considérer la forme entravée d'un monstre asservi ; mais là on découvrait le monstre en liberté. Il était surnaturel, et les hommes étaient... Non, ils n'étaient pas inhumains. Voyez-vous, c'était là le pire, ce soupçon qu'on avait qu'ils n'étaient pas inhumains. ... Ils hurlaient, bondissaient, tournaient sur eux-mêmes, faisaient d'affreuses grimaces, mais ce qui saisissait, c'est le sentiment qu'on avait de leur humanité pareille à la nôtre, la pensée de notre lointaine affinité avec cette violence sauvage et passionnée... (155-156)

Tandis que ce regard « préhistorisant » posé sur l'Afrique légitimait l'oppression de ses habitants suivant une combinaison d'idéologies liées au colonialisme et aux lois de la sélection naturelle, le phénomène de l'extermination des races et des espèces humaines se révélait lui-même comme une manifestation à la fois antérieure et extérieure à l'action de l'homme, posant davantage la nature comme la première responsable de cette disparition comme de celles des autres espèces sur terre.

II. La disparition de l'homme-animal primitif: symbole de l'extinction des espèces et de « l'homme sauvage »

1- Extinction naturelle de l'homme-animal primitif et de « l'homme sauvage » africain

1.1. La nature : une force meurtrière

Pour l'historien Edgar Quinet, la nature représentait en effet une part active dans ce processus dès la préhistoire, comme il l'expliquait dans *La création* (1870) :

> Si l'on ne trouve pas les formes intermédiaires entre les primates supérieurs et l'homme, c'est que l'homme, une fois séparé des singes par un intervalle quelconque, s'est éloigné à grands pas de sa première origine. Une fois apparu, il n'a pas langui dans les types simiens ; mais il s'est détaché rapidement, au moins dans certaines parties principales, de l'état inférieur. C'est par la tête qu'il s'est fait reconnaître d'abord au-dessus du troupeau des simiens ; dès qu'il a existé, il les a dominés du front. En un mot, si l'on ne découvre pas de ces restes d'hommes, voisins par le crâne de la famille des singes, c'est que *la nature ne s'est pas reposée longtemps dans cette première forme de l'homme. Aussitôt commencé, elle a voulu l'achever*. La différence de l'un à l'autre a grandi rapidement, comme si *la nature eût voulu enfouir son ébauche*. Le premier homme a eu à peine le temps de laisser son empreinte sur la terre. (304-305 ; je souligne)

Cette personnification de la nature par Quinet accusait bien la nécessité d'envisager cette force comme une entité à part entière pour la philosophie évolutionniste du 19ème siècle, qui officialisait très tôt cet état de fait avec Darwin lorsque celui-ci évoquait avec

précaution son rôle central dans l'organisation de divers principes biologiques et environnementaux dans *L'origine des espèces* (1859) : « Il est aussi très difficile d'éviter de personnifier le nom *nature* ; mais, par *nature*, j'entends seulement l'action combinée et les résultats complexes d'un grand nombre de lois naturelles » (101). Ainsi présentée comme une entité complexe et destructrice, la nature incarnait résolument la première meurtrière de l'humanité pour Quinet, tandis qu'elle se révélait aussi chez Darwin comme une puissance omniprésente. Cette personnification de la nature, formellement homologuée par la science de l'époque, élargissait alors considérablement les possibilités de mises en scène de l'évolution humaine chez les romanciers, qui pouvaient explorer une voie supplémentaire de cet imaginaire attribuant distinctement à la nature un rôle annihilateur.

1.2. Le froid

Dans la fiction *L'île mystérieuse* (1875) de Jules Verne, la nature met ainsi à l'épreuve la résistance des espèces en leur faisant subir des intempéries telles que le froid par exemple, valorisant celles capables de les affronter comme des maillons forts. Ainsi dans cette œuvre, seul le singe Jup se montre incapable de surmonter ce climat, et l'équipe des colons l'utilisant comme domestique doit en conséquence lui fournir de quoi se protéger de la brise comme le montre ce passage : « Hommes et animaux se portaient tous bien. Maître Jup se montrait un peu frileux, il faut en convenir. C'était peut-être son seul défaut, et il fallut lui faire une bonne robe de chambre, bien ouatée » (Verne 1159)

La frilosité vécue par ce singe proche de l'humanité dans le roman contraste ainsi pleinement avec la haute résistance que démontre au contraire le reste de la colonie composée de véritables hommes, lorsque ces derniers se trouvent notamment pris dans

une intempérie lors de leur exploration de l'île : « Les nuages s'étaient légèrement relevés et ne traînaient plus sur le sol. La rafale, moins humide, se propageait en courants d'air très vifs, plus secs et plus froids. Insuffisamment protégés par leurs vêtements, Pencroff, Harbert et Gédéon Spilett devaient souffrir cruellement, mais pas une plainte ne s'échappait de leurs lèvres » (130).

Tandis que cette disparité des résistances face à ce climat souligne implicitement la supériorité biologique du colon occidental sur l'autochtone insulaire, ici représentée par le singe Jup, le thème du froid représente par ailleurs un sujet essentiel dans les débats sur l'extinction des espèces. En effet, pour les évolutionnistes du 19ème siècle, l'observation des terrains enneigés et leur impact sur la faune moderne offraient une piste susceptible d'expliquer l'extinction mystérieuse de la faune préhistorique dont l'homme-animal faisait partie. Dans une lettre adressée dans les années 1838 à son confrère William Buckland (1784-1856), le géologue suisse Louis Agassiz avançait alors sa « théorie des glaciers » supposée expliquer cette disparition massive :

> Depuis que j'ai vu les glaciers, je suis d'une humeur tout à fait neigeuse ; je veux que toute la surface de la terre ait été couverte de glace et que toutes les créations qui ont précédé la nôtre soient mortes de froid. En effet, je suis entièrement convaincu que tous les derniers changements, survenus à la surface de l'Europe, doivent être attribués à l'action de la glace (222).

Dans la littérature, diverses mises en scène font transparaître l'action mortelle de la glace dans les fictions préhistoriques, popularisant à grande échelle cette théorie de l'extinction comme dans *Le monde inconnu* (1876) d'Elie Berthet par exemple, où la nature jette sur l'Europe une vague de froid sortie de nulle part :

> Le climat parisien ressemblait alors à celui de la Suède et de la Norvège, car on était très proche de cette période géologique, appelée période glaciaire, pendant laquelle le sort de la race humaine devint si énigmatique. A cette époque, en effet, la terre se refroidit sans cause connue; l'Europe se couvrît d'immenses glaciers auxquels on doit le transport de ces roches isolées, que l'on nomme aujourd'hui 'blocs erratiques.' On retrouve dans les couches du terrain quaternaire, sous la latitude de Paris, des mousses qui ne croissent plus de nos jours que dans le Groënland; et nous avons vu que, parmi les animaux vivant sur le sol parisien, étaient le renne, puis le rhinocéros à narines cloisonnées et le mammouth. Or, le renne habite encore la Laponie, et les deux autres espèces ont occupé en dernier lieu, avant leur disparition de la surface du globe, les déserts neigeux voisins du pôle nord. (9-10)

Chez l'auteur Edmond Haraucourt, cette puissance naturelle serait apparue dans les hauteurs des montagnes, faisant dès son apparition la chasse aux maillons faibles dans ce passage extrait d'un chapitre intitulé *La Genèse* :

> C'était aux premiers jours de l'espèce humaine, bien avant que l'aigreur de la température obligeât nos aïeux à chercher un abri au fond des cavernes ; et cependant c'était hier, ou presque, puisqu'il y a seulement un ou deux milliers de siècles. Alors notre planète, après tant de révolutions successives, avait pris la forme dont elle ne devait plus guère, jusqu'à nous, modifier les grandes lignes. ... L'enveloppe de la terre, graduellement refroidie, s'était ridée comme l'écorce d'un fruit mûr et crevées de volcans ; puis, à mesure qu'il se resserrait sur lui-même, le globe, devenu tétraèdre, avait poussé au dehors les arêtes de sa

quadruple cassure ; ces plaies s'étaient cicatrisées en de longues chaînes de montagnes, ... sur ces crêtes imprévues, l'humidité de l'air apprenait à se condenser, inventant la neige et la glace, ignorées autrefois. Le plissement alpin hérissait maintenant ses cimes réfrigérantes ... Une pluie centenaire s'abattait sur les plaines, tandis que la neige s'amoncelait sur les faltes ; déjà même, par instants, quelques glaciers trop lourds s'ébranlaient au rebord des cirques, et doucement, formidablement, entraînés par leur poids, ils se mettaient en marche avec une lenteur invincible. ... Cette logique suprême d'où naît toute harmonie, et qui règle la transformation simultanée des astres et de leurs parasites, avait progressivement amené les époques sur lesquelles devait régner le beau peuple des Mammifères. ... Depuis quelques millénaires, ces jeunes conquérants avaient pris possession du monde rénové. Mais tous n'étaient point aptes à supporter la froidure relative qui commençait à crisper l'atmosphère : déjà des races d'animaux et de plantes émigraient ou s'éteignaient, tandis que d'autres variaient pour s'adapter, et que des espèces moins frileuses apparaissaient au monde. L'homme nouveau-né se glissait parmi elles, rare encore et dénué de tout ... Parfois, ... un vent froid venait à se lever au front des moraines alpines, pour descendre vers l'occident, dont il rebroussait les nuées et déchirait les brouillards ; alors, les grands Singes, survivants des espèces jadis nombreuses, grelottaient dans les arbres et serraient leurs grands bras autour de leur poitrine ; les félins s'enfuyaient, en rasant le sol et miaulaient de détresse, transis par ce souffle mortel, qui présageait pour eux le cataclysme glaciaires dont ils allaient périr. (Haraucourt 6-8 ; 11-12)

Cette arme de la nature se manifeste également dans les œuvres de Rosny Aîné, où le froid extermine à grande échelle la faune tout en obligeant l'homme à se confiner sous terre dans *Vamireh* : « Le froid souvent tuait la fleur ou le fruit sur la branche et d'immenses famines consécutives exterminaient les frugivores. Les rivières et les fleuves débordaient. L'homme cloîtré aux grottes du haut du pays, approvisionné, hibernait, passait les heures à construire des outils et des armes » (73). Tandis qu'une catégorie de l'humanité serait ainsi parvenue à s'abriter de ce phénomène naturel destructeur, l'homme-animal primitif se serait trouvé en contraste particulièrement démuni selon l'auteur, qui met bien en relief l'impuissance de ses « Tardigrades » dont la faiblesse peut s'aligner comparablement avec celle du personnage de Jup chez Verne : « Que la pluie délavât leurs crânes durs, que le vent flagellât leurs nuques des verges du froid, que les épines fissent saigner leurs pieds, que les parasites par milliers forassent leur épiderme, ils acceptaient. ... Les Tardigrades accroupis se croquevillaient sous le froid » (Rosny 1892 79-80). Ce type de mise en scène théâtralisant une mort lente par le froid s'illustrait aussi parallèlement dans les représentations chronologiques de la préhistoire, où l'image d'une nature exterminatrice se matérialisait notamment par une époque glacée dans laquelle toute vie semblait disparaître d'après l'œuvre *Pre-adamite Man ; or, The Story of our Old Planet and its Inhabitants* (1860) d'Isabella Duncan (Voir fig. 123).

Etonnamment, ce rôle annihilateur de la nature durant la préhistoire s'étendait également au monde contemporain du 19ème siècle, où le froid affligeait non pas l'homme-animal préhistorique mais l'humanité noire africaine selon les déclarations du médecin Paul Barret dans son étude sur *L'Afrique occidentale : la nature et l'homme noir* (1888) :

> Le froid est un grand ennemi du noir ; il y est sensible en toute saison : la nuit venue, il clôt bien sa case ; dès le matin, il en allume le foyer. Parler frimas, sous un tel climat, paraitrait un non-sens si tout n'était affaire de relation : plus le milieu est constant, plus grande devient l'impressionnabilité aux variations, la moindre rupture d'équilibre est perçue et exagérée par l'organisme façonné a cette constance : et ceci est commun à toutes les races. Le noir a froid, non pas seulement que son corps est nu sous les intempéries extérieures, il est un peu mieux vêtu depuis qu'il y a des factories ; mais surtout il est mal nourri : le combustible utilisé par sa nutrition languissante pour réchauffer le foyer intérieur est insuffisant, de mauvaise qualité et mal employé. (122-123)

Ainsi présentée comme une conséquence d'une carence alimentaire, cette sensibilité exacerbée au froid constituait d'ailleurs un stéréotype racial populaire dans les mentalités occidentales selon Frantz Fanon, qui témoignait de ce cliché dans *Peau Noire, Masques blancs* (1952) :

> - Regarde le nègre !... Maman, un nègre ! ... Chut ! Il va se fâcher... Ne faites pas attention, monsieur, il ne sait pas que vous êtes aussi civilisé que nous... ... Le nègre est une bête, le nègre est mauvais, le nègre est méchant, le nègre est laid ; tiens, un nègre, il fait froid, le nègre tremble, le nègre tremble parce qu'il a froid, le petit garçon tremble parce qu'il a peur du nègre, le nègre tremble de froid, ce froid qui vous tord les os ... (112)

En marge de cette faible résistance au froid, l'humanité noire africaine et les personnages incarnant le concept du chaînon manquant dans les fictions préhistoriques se rejoignaient encore à travers d'autres souffrances infligées par la nature, qui disposait effectivement

d'autres moyens d'annihilation lente tels que la torpeur cérébrale et la dégénérescence par exemple, tout en prenant également des mesures plus radicales en usant de catastrophes naturelles.

1.3. La dégénérescence

Dans l'œuvre d'Edmond Haraucourt intitulée *Daâh le premier homme* (1912), l'indolence mentale que manifestaient certainement les hommes-singes primitifs dans la préhistoire devait forcément les paralyser de toute capacité pour la prévoyance comme il l'explique dans ce passage :

> Daâh, qui porte l'énergie jusqu'à la vaillance, lorsqu'il s'agit de combattre ou de marcher, *reste veule et paresseux devant les besognes tranquilles ; il s'en détourne ; un travail industrieux ne le tenterait pas, et l'endort.* ... Ils ne transportent même pas un silex pour fendre le cuir des bêtes abattues et en trancher la chair ; ils se servent de la pierre qu'ils trouvent là, ou d'une branche qu'ils plongent dans la carcasse et qu'ils manient comme un levier ; ils disloquent les articulations, cassent les côtes, dévorent sur place ; puis, *ils dorment en digérant, se réveillent, recommencent à engloutir jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus avaler, et ils s'en vont, laissant là ce qui reste, sans prélever un quartier de viande pour demain. Le souci des provisions supposerait la prévision ; l'inaptitude à présumer les moments futurs comporte, à plus forte raison, l'incapacité d'y pourvoir.* Si une telle idée leur venait, ils la repousseraient sans hésiter : n'ayant que deux besoins, leur nourriture et leur défense, ils ne comptent plus le premier, dès qu'il est satisfait, et le second existe seul ; *repus, ils deviennent incapables d'évoquer les affres du jeûne. ... L'avenir ne prévaut pas*

> *contre le présent : le présent a pour lui l'instinct, l'avenir n'a que le raisonnement ; la brute ne se résigne pas à sacrifier ses aises actuelles à l'imagination des besoins à venir.* (91 ; je souligne)

Dans les carnets de voyage comme chez les scientifiques du 19ème siècle, cette tendance à la somnolence ainsi que cette insouciance du futur se présentaient parallèlement chez « l'homme sauvage », comme le démontrait notamment François Levaillant à propos du Hottentot en 1884 :

> Le Hottentot est gourmand tant qu'il a des provisions en abondance, mais aussi, dans la disette, il se contente de peu ; je compare, sous ce rapport, à l'hyène, ou même à tous les animaux carnassiers, qui dévorent toute leur proie dans un instant, *sans songer à l'avenir*, et qui restent en effet plusieurs jours sans trouver de nourriture, et se contentent de terre glaise pour apaiser leur faim. … *Non seulement ils mangent tout ce qu'ils peuvent, mais ils distribuent le superflu aux survenants ; la suite de cette prodigalité ne les inquiète en aucune façon. On chassera, disent-ils… ou l'on dormira*. (225 ; je souligne)

Pour le médecin Paul Barret, cette mollesse cérébrale inhibant toute capacité pour la prévoyance représentait de manière plus globale une caractéristique typique des populations africaines, décrivant alors chez eux « la maladie du sommeil, figure de la somnolence qui pèse éternellement sur les hommes et les choses de l'équateur, étrange état, si particulier qu'on l'a appelé 'mal africain' » (120). Ainsi dans son étude, le praticien tentait de diagnostiquer les causes possibles de ce trouble dans ce passage :

> La nature intime de la ‘maladie du sommeil’ est inconnue ; mais nous savons les conditions qui la favorisent. Attribut d’une race soumise aux influences d’un milieu spécial, elle est sans doute en corrélation, d’une part, avec les influences générales de ce milieu, de l’autre, avec la susceptibilité propre d’un tempérament modifié de longue date par ces influences et continuant, de génération en génération, à leur être soumis. (Barret 121-122)

Evoluant avec le temps et les générations, ce mal d’origine inconnue se transformerait alors en un hyper sommeil qui frapperait de manière imprévisible son hôte, le menant finalement vers la mort comme l’explique le médecin à travers l’étude de cas de deux malades :

> Le sommeil, qui les prenait par crise inattendue, les jetait là où ils étaient, dans le feu s’il se trouvait près d’eux ; ils s’y brûlaient sans le sentir. ... Aucune excitation ne les réveillait de cette torpeur inexorable. La période de léthargie était suivie d’une rémission, sorte de réveil endormi, sans retour d’activité réelle, dont on profitait pour les nourrir, sans quoi ils se fussent laissé mourir de faim. À mesure que la maladie progressa, les intervalles de réveil se succédèrent à plus longue distance, devinrent plus courts, jusqu’à s’éteindre dans le sommeil ininterrompu. (Barret 120-121)

Cet affaiblissement cérébral marquant uniquement la race noire africaine se propagerait ainsi dans l’ensemble des villages africains selon les observations de Barret, qui décrit alors comment ce mal draine ses victimes de toute énergie :

> Dès le début, tout ressort est brisé chez le pauvre être ; il cherche l'ombre, l'isolement, l'oubli, ayant conscience qu'il n'a plus rien à attendre ni des hommes ni des fétiches. Sa physionomie exprime une mélancolie navrante et plaintive, un fatalisme soumis à tout. Un abrutissement profond marque le passage à cette période où le sommeil de la vie s'endort dans un dernier sommeil. Le 'mal africain' est commun dans les villages, plus qu'il ne paraît, là où la maladie, comme le reste, la mort même, passent inaperçus pour nous. (121)

Sous un angle autrement remarquable, cette torpeur cérébrale de nature typiquement africaine selon Barret semble déjà sévir durant la préhistoire chez le peuple des « Tardigrades » de Rosny Aîné, où ces êtres souffrent également d'un sommeil compulsif symptomatique d'un amenuisement psychique dans la fiction *Vamireh* :

> Tous s'endormaient, recrus de leur journée, avec des songes aussi vagues que ceux du lion ou du loup grondant dans le sommeil. ... La Forêt humide versait sur eux son ombre. Graves et puérils, leur attention fuyait continuellement, leur pauvre rire s'allumait, s'éteignait comme les feux qui flottent aux marécages, leur vie s'épandait en courtes émotions, en ébauches de pensée, en artifices d'avorton à la mamelle, en linéaments de souvenirs et de prévisions. ... Le pauvre homme antique devait moins durer que les bêtes carnassières, car il était désarmé par la longue crise de transition où les forces du muscle se résolvent et s'échangent contre les adaptations du monde externe par le cerveau. (79)

La popularisation au 19ème siècle d'un tel amenuisement cérébral à la fois chez l'homme-animal préhistorique et chez l'humanité noire africaine annonçait ainsi l'idée de leur disparition suivant une forme de dégénération organique, dont le processus représentait

assurément pour la nature un moyen d'extermination supplémentaire. En effet, ce principe de la dégénération, qui avait déjà été amplement développé au 18ème siècle par Georges Buffon, se perpétuait dans la pensée évolutionniste du 19ème siècle, prenant le sujet de la maladie comme une norme naturelle selon les thèses du savant Pierre-Jean-Baptiste Chérubin dans *De l'Extinction des espèces* (1868) :

> Les maladies entrent dans le plan général de la nature. C'est par elles que les espèces marchent invinciblement de dégénérescences en dégénérescences à la disparition définitive. Elles amènent, en effet, des altérations organiques qui, en abâtardissant de plus en plus les individus, leur enlèvent enfin quelques-uns des attributs caractéristiques de la race et les empêchent ainsi de les perpétuer (102).

Dans la fiction préhistorique, cette décrépitude organique frappe remarquablement les personnages incarnant le concept de l'homme-animal chez Rosny Aîné, qui narre comment la nature paralyse lentement ses « Tardigrades » dans cet extrait de *Vamireh* :

> Toute une hérédité de résignation s'accumulait en leur cervelle. ... Depuis la venue de l'Homme aux longs bras, à travers les âges, ils avaient cessé de progresser ; ils se conservaient. Rien n'était plus pour eux, la vaste Terre les dédaignait ... Le cercle de leurs idées se limitait ainsi que celui de leur habitat : soit qu'ils n'osâssent penser ce qu'ils ne pourraient accomplir, soit qu'ils ne pussent penser ce qu'ils n'avaient accompli. (79 ; 81)

Dans son autre roman intitulé *Le félin géant* (1918), cette déchéance biologique s'exprime davantage comme une genèse instruisant le lecteur sur la manière dont certains groupes humains seraient tombés dans un arrêt de développement par l'habitude d'un

environnement trop confortable. Ainsi dans un chapitre intitulé *La forêt des Hommes-lémuriens*, l'ancêtre aryen Aoûn observe la chute d'une de ces communautés habitant une terre lointaine de l'Est et « au cerveau plus embryonnaire » (Rosny 1918 399), dont l'image reflète celle des « Tardigrades » rencontrés par Vamireh dans un précédent roman :

> Jadis, dans les forêts du tertiaire, les ancêtres lémuriens avaient inventé la parole et taillé grossièrement les premières pierres. Ils s'étaient répandus dans le monde. Tandis que les uns apprenaient à se servir du feu, que d'autres découvraient l'art de le tirer des pierres et du bois sec, que des outils et des armes se perfectionnaient entre les mains plus habiles, *eux, à cause d'une vie plus abondante et plus facile, demeuraient les hommes-lémuriens des anciens âges*. *Leur parole, presque invariable à travers les millénaires, avait peut-être perdu quelques articulations ; leurs gestes demeuraient au même stade : cependant, ils savaient faiblement les adapter aux circonstances nouvelles, mais au détriment des circonstances passées. ... Leur race s'éteignait*, après avoir habité des sylves et des jungles nombreuses. Des causes mystérieuses l'avaient détruite à l'Orient et au Midi. (Rosny 1918 400 ; je souligne)

Cette extinction de l'homme-animal primitif par un lent processus de mort cérébrale transparaît de diverses manières chez l'auteur, qui évoque par exemple la mollesse psychique de cet être par des expressions métaphoriques telles que « l'intelligence pleine de rêves des Hommes-sans-Épaules, qui avait fait déchoir la race » (Rosny 1918 342), dont le lyrisme a pu certainement être inspiré par les discussions de l'écrivain avec son ami Alphonse Daudet qui s'extasiait justement sur la beauté esthétique de la dégénération

dans la nature : « Voyez cet arbre, Rosny… ces feuilles d'écarlate… On dirait une noce… et c'est des funérailles. Des myriades de toutes petites bêtes le dévorent. Il y a une beauté dans la maladie, il y a une grandeur dans une belle souffrance » (Rosny 1921 159).

Plus tard victime d'une paralysie dégénérative qui lui coûtait la vie, Daudet se retrouvait à son tour dépeint par Rosny Aîné qui décrivait alors similairement sa lente agonie dans ses *Souvenirs de la vie littéraire* :

> Il y avait quelque chose de saisissant à voir cet homme affaibli, très malade en somme, venu souvent avec le visage contracté de souffrance, ressusciter soudain et, pendant des heures, d'une voix merveilleusement précise et scandée, dépenser à flot la verve, la sensibilité, l'observation, plus vivant que le plus vivant des jeunes hommes. Comment pouvait-il être atteint de ce mal qui immobilise et minéralise les mouvements, lui si riche d'énergie nerveuse, si précis, si adroit, si preste ? … Plus tard, quand le mal avait encore fait des progrès, … il ne marchait plus qu'appuyé sur quelqu'un, et pour quelques pas seulement. (Rosny 1921 44-45)

Dans une perspective opposée à celle de Rosny Aîné, ce phénomène de dégradation déclenché par la nature constituait au contraire une source de vie chez certains écrivains comme Haraucourt, pour qui l'humanité toute entière aurait elle-même jailli d'une série d'altérations produisant finalement l'homme-singe comme il le narre dans *Daâh le premier homme* (1912) :

> C'était, en vérité, *une sorte de monstre*, très différent de toutes les bêtes qu'on rencontre dans la forêt. Comme s'il n'eut été au monde que pour y marquer une

étape de son espèce, *il portait la disgrâce des êtres en voie de transformation, qui cherchent leur équilibre et qui ne dureront point dans l'état où ils sont*. Assez exactement, *il avait l'apparence de ce qu'il fut en réalité : un fœtus colossal. L'enfant né avant terme*, qui prendrait tout à coup la musculature d'Hercule et qui gesticulerait avec fureur, peut donner une idée de *cette silhouette à la fois grotesque et formidable*. ... En dépit de sa bestialité, de ses formes hybrides, de sa gaucherie ambiguë, *malgré ses tares ou à cause d'elles, cette brute s'affirmait humaine !* Elle n'était pas le singe, mais l'ébauche d'une chose nouvelle et interdite pour l'instant : *souffrant d'être sans pouvoir être, elle hésitait devant elle-même, balourde, pitoyable, condamnée* à se chercher sans savoir ce qu'elle cherchait, empêtrée dans son avenir plus encore que dans son passé, châtiée par sa faiblesse moins que par sa force latente, et victime des deux ensemble. (19 ; 22 ; je souligne)

Ce regard présentant l'homme comme une créature avilie produite accidentellement par la nature transparaissait aussi chez l'auteur anglais H.G. Wells, qui décrivait également l'humanité comme une bête ayant mal tourné selon les conclusions tirées par deux ours des cavernes dans *A Story from the Stone Age* :

> In the cave conversation languished during that afternoon. The she-bear snoozed sulkily in her corner, for she was fond of pig and monkey, and Andoo was busy licking the side of his paw and smearing his face to cool the smart and inflammation of his wounds. Afterwards he went and sat just within the mouth of the cave, blinking out at the afternoon sun with his uninjured eye, and thinking.

‘I never was so startled in my life,’ he said at last. ‘They are the most extraordinary beasts. Attacking me!’

‘I don't like them,’ said the she-bear, out of the darkness behind.

‘A feebler sort of beast I never saw. I can't think what the world is coming to. Scraggy, weedy legs.... Wonder how they keep warm in winter?’

‘Very likely they don't,’ said the she-bear.

‘*I suppose it's a sort of monkey gone wrong*.’

‘It's a change,’ said the she-bear.

A pause.

‘The advantage he had was merely accidental,’ said Andoo. ‘These things will happen at times.’

‘I can't understand why you let go,’ said the she-bear.

That matter had been discussed before, and settled. So Andoo, being a bear of experience, remained silent for a space. Then he resumed upon a different aspect of the matter. ‘He has a sort of claw – a long claw that he seemed to have first on one paw and then on the other. Just one claw. They're very odd things. The bright thing, too, they seemed to have – like that glare that comes in the sky in daytime – only it jumps about – it's really worth seeing. It's a thing with a root, too – like grass when it is windy.’

‘Does it bite?’ asked the she-bear. ‘If it bites it can't be a plant.’

‘No... I don't know,’ said Andoo. ‘But it's curious, anyhow.’

... The two bears fell into a meditation for a space. (Wells 1899)

Ces mises en scène romanesques, popularisant l'image d'une humanité préhistorique affligée par une dégénérescence naturelle, reflétaient par ailleurs beaucoup les portraits établis parallèlement des populations « sauvages » contemporaines par les voyageurs comme le médecin Jean-Victor Audouin par exemple, qui certifiait notamment chez les Hottentots une décrépitude rapide par rapport au reste du genre humain : « Leur vie est plus courte que celle des autres Hommes ; ils sont vieux à quarante ans, et passent, dit-on, rarement la cinquantaine » (328).

D'autre part, ce type de portrait ethnologique offrait également un regard esthétique comparable à celui des romanciers comme le démontrait par exemple le médecin Paul Barret, qui assimile la décrépitude de l'humanité sub-saharienne à l'image d'une œuvre d'art ratée dans son étude sur *L'Afrique occidentale* (1888) : « L'âge vient, l'adolescent se fait homme, puis il vieillit ; les proportions débiles ne conviennent plus, l'harmonie n'est plus entre elles et les défectuosités qui s'accusent ; le désaccord est celui d'un tableau aux touches heurtées, d'un portrait manqué » (110).

Soulignant ainsi dans une perspective artistique cette dégénérescence de l'Afrique, Barret évoque la mort lente de l'homme noir de la même manière que Daudet présente à Rosny Aîné l'agonie de l'arbre mourant, décrivant dans l'ensemble de son œuvre « le spectacle d'une société décrépie et moribonde ... les lignes principales d'un tempérament déchu, auquel une sorte de cachexie de la misère et du vice imprime son cachet, mal constitutionnel qui, des individus, a retenti profondément sur la santé de la race » (116-117) selon ses termes. Cette profonde misère africaine décrite par Barret s'accorde d'ailleurs avec le regard porté par le héros primitif *Vamireh*, qui assiste de la même façon

à la déchéance des « Tardigrades » durant l'invasion de leur territoire dans l'œuvre de Rosny Aîné :

> La plupart s'étaient endormis dans leur attitude favorite, et à travers le lourd sommeil, ils restaient vivre le cauchemar de la lutte, poussaient des cris, aboyaient sourdement, levaient d'entre leurs bras des faces frénétiques, avançaient des mâchoires lourdes. ... Vamireh songeait aux 'mangeurs de vers', à leur profonde tristesse quand vint le moment de la séparation, aux mufles lourds, au vague aboi de leurs rires et de leurs pleurs. (92 ; 96)

La théâtralisation de cette existence primitive marquée par la disgrâce concorde à bien des égards avec celle de l'humanité africaine dépeinte par Barret, qui accentue longuement ce type d'observations en référence au « mal africain » dans son étude :

> Certains sont réduits par les privations et la souffrance à un état de dessèchement squelettique. ... La pauvreté physiologique de la plupart est telle qu'il n'est plus de réaction qui les relève ou les soutienne ; ils n'ont plus de force, de volonté ; ils traînent péniblement un reste de vie végétative où tout ressort est distendu. Ces êtres abandonnés sont, il est vrai, de condition paria ; mais il ne serait pas nécessaire d'aller loin dans les villages libres pour en retrouver beaucoup de pareils. (117)

À travers ces portraits d'une humanité « sauvage » et « malade » à la fois dans la préhistoire et dans le monde contemporain du 19ème siècle se dégageait ainsi un thème général commun présentant le phénomène de la dégénérescence comme un moyen de justifier la disparition des êtres supposés inférieurs à l'homme occidental, et que la nature

elle-même souhaitait détruire. Ainsi, par la diffusion de cette mort lente de « l'homme sauvage » dans les rapports scientifiques, les narrations sur la préhistoire et l'actualité du colonialisme, le phénomène de l'extinction naturelle apparaissait alors comme un spectacle dont l'objet principal était la mise en perspective de l'homme face à la mort, et dont l'exposition à grande échelle en soulignait le caractère inéluctable tout en présentant le colonialisme comme un processus acceptable puisque « l'homme sauvage » était déjà voué à disparaître. Ce rapport liant ensemble la dégénérescence avec l'idéologie coloniale révèlera également dans un second temps l'émergence d'un conservationisme en faveur des espèces menacées dont « l'homme sauvage » des colonies fera partie.

Pour certains savants comme Virey, l'inéluctabilité du phénomène d'extinction présentait ainsi la nature comme une force meurtrière comme il l'expliquait dans son *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle* :

> La nature ne considère point les individus isolément ; elle les créé et les détruit chaque jour ; elle ne leur demande que la perpétuité de l'espèce. Empreintes passagère d'une espèce, nous naissons et périssons sans cesse ; nous passons successivement de la vie à la mort par des nuances imperceptibles ; de sorte que l'existence n'est, pour ainsi dire, qu'un long mourir (25).

Dans l'évolutionnisme de Darwin, cette conception d'une nature destructrice constituait également un sujet majeur de réflexion dans sa *Descendance de l'homme* (1876), lorsqu'il évoquait notamment l'extinction de « l'homme sauvage » suivant les effets combinés de la dégénérescence et du colonialisme. Il relatait alors pour ses lecteurs le cas de la « Guerre noire » qui a eu lieu en Tasmanie au cours du 19ème siècle :

> Au moment de la colonisation de la Tasmanie, certains voyageurs estimaient à 7000, d'autres à 20 000, le nombre des indigènes. ... *Après la fameuse chasse au sauvage à laquelle prirent part tous les colons, il ne restait plus que 120 Tasmaniens qui dirent leur soumission entre les mains des autorités anglaises et à qui on voulut bien accorder la vie.* En 1832, on transporta ces 120 individus dans l'île Flinders ... située entre la Tasmanie et l'Australie ... le climat est sain et les nouveaux habitants furent bien traités. Quoi qu'il en soit, *leur santé reçut une rude atteinte*. En 1834, on comptait 47 hommes adultes 48 femmes adultes, et 16 enfants ; en tout 111 individus ; en 1835, ils n'étaient plus que 100. ... *La maladie et la mort poursuivaient encore ces malheureux* et, en 1864, il ne restait plus qu'un homme (qui mourut en 1869) et trois femmes adultes. *La perte de fécondité chez la femme est un fait encore plus remarquable que la tendance à la maladie et à la mort.* ... Le docteur Story cherche à approfondir les causes de cet état de choses ; il fait remarquer que les efforts tentés pour civiliser les sauvages amènent invariablement à leur mort. (243-244 ; je souligne)

D'après ses observations sur le cas de l'Australie, Darwin soulignait ainsi chez « l'homme sauvage » un processus d'annihilation inéluctable composé de deux facteurs majeurs : l'extermination coloniale d'une part, puis une lente dégénérescence organique dans une autre. Chez Barret, cette perspective sans issue favorable pour l'avenir l'encourageait ainsi à envisager la mort complète de « l'homme sauvage » africain, comme il le soulignait avec le cas du gabonais : « La masse souffre. ... Celle-ci n'a plus à vivre de longs jours. Si on ne peut l'arrêter sur la pente, elle cause si peu d'ombrage ! On la laisse finir en paix » (116).

Pour d'autres scientifiques tels que l'évolutionniste Ernest Haeckel, la désintégration des Hottentots apparaissait plutôt imminente comme il l'écrivait dans son *Histoire de la création* (1877) : « Les Hottentots ont occupés jadis des contrées bien plus vastes, probablement toute l'Afrique orientale ; aujourd'hui ils s'acheminent vers leur extinction » (600), tandis que plus tard, ce même phénomène semblait déjà appartenir au passé pour le paléontologue Marcellin Boule qui mentionnait cet état de fait dans son traité sur *Les hommes fossiles* (1921) : « Les Bushmen, ou Boschimans, nous apparaissent comme des descendants des Hommes du Paléolithique supérieur. Ces Bushmen sont restés semblables à eux-mêmes jusqu'au moment de leur extinction finale, laquelle date d'hier » (398).

Conjointement à ces perspectives, à la fois scientifiques et littéraires, apposant chez « l'homme sauvage » africain et l'homme-animal préhistorique la souffrance d'une dégénération organique commune, la nature ajoutait également à ce processus d'extermination lente des moyens plus radicaux par l'usage de cataclysmes capables de faire subitement disparaître toute forme de vie.

1.4. Les catastrophes naturelles

Pour les savants du 19ème siècle, le sujet des catastrophes naturelles entraînant pour résultat une mort soudaine des espèces représentait une énigme comme l'expliquait notamment le médecin Pierre-Jean-Baptiste Chérubin, qui prenait pour exemple le cas de certaines réserves naturelles dans son étude sur *l'Extinction des espèces* (1868) : « La population animale de certains étangs ou de quelques portions de certains cours d'eau, est parfois tout entière frappée de mort, et les procédés d'analyses les plus ingénieux ne

parviennent pas à faire découvrir dans la masse liquide la moindre trace d'une altération quelconque » (55).

Pour Charles Darwin, de tels évènements extraordinaires produisant une annihilation brutale des êtres représentaient également un sujet de stupeur comme il le déclarait dans *L'origine des espèces* (1859) :

> Personne n'a pu être, plus que moi, frappé d'étonnement par le phénomène de l'extinction des espèces. ... Les espèces et les groupes d'espèces disparaissent lentement les uns après les autres, d'abord sur un point, puis sur un autre, et enfin de la terre entière. Dans quelques cas très rares, tels que la rupture d'un isthme et l'irruption, qui en est la conséquence, d'une foule de nouveaux habitants provenant d'une mer voisine, ou l'immersion totale d'une île, la marche de l'extinction a pu être rapide. (395)

Dans les fictions sur la préhistoire ou abordant le sujet de l'évolution, le thème de la catastrophe naturelle a joué un rôle prépondérant pour les auteurs désirant mettre en scène l'extinction des espèces. Rosny Aîné invoquait ainsi le séisme comme moyen d'annihilation dans *La grande énigme* (1920), où deux scientifiques découvrent un monde préhistorique caché sous terre et rappelant l'Afrique :

> Nous nous trouvâmes dans une caverne spacieuse où, peu à peu, une lueur se mêlait aux rais électriques. Cette lueur s'accrut: elle suffisait à nous guider. ... Nous tournâmes une saillie, et je poussai une exclamation. La Terre Promise était là! Qu'elle était belle! ... Dans les vagues chevaux qui filaient le long des saulaies, je reconnus les caractères des hipparions. D'autres bêtes accoururent, qui toutes

> galopaient dans la même direction, et, me tournant, je vis un troupeau qui s'avançait, immense et irrésistible. Là-bas, dans la solitude africaine, aux rives du Niger, ou encore près du Gange, j'avais vu des troupeaux comparables...
>
> - C'est grandiose ! m'écriai-je, saisi d'un enthousiasme mystique.
>
> - Oui, acquiesça Daniel, attendri ; nous avons franchi deux milles siècles dans la profondeur du temps.
>
> ... Telle est l'aventure la plus belle, la plus exaltante de ma vie. Et la plus regrettée... J'ai voulu la revivre. Je suis revenu près des Collines Bleues, j'ai retrouvé la caverne... la terre préhistorique n'était plus ! Il avait suffi d'une secousse, d'un faible frisson de la surface terrestre pour engloutir les restes d'un monde vieux de deux cent mille ans ! (656-658)

De manière remarquable, la présence de l'Afrique évoquée par « la solitude africaine » et les « rives du Niger » dans les descriptions de ce monde primitif victime de forces naturelles circulait également chez d'autres auteurs comme Haraucourt par exemple, pour qui le décor préhistorique n'apparaissait pas si éloigné de la nature moderne lorsqu'il écrivait que « parmi la faune et la flore de cet Eden, l'homme de nos jours se trouverait à peine dépaysé : de prime abord, il reconnaîtrait les bêtes et les plantes de l'Europe moderne, et celles de l'Asie, celles de l'Afrique septentrionale » (11). Ce paysage ancien qui rappelle tant le monde contemporain se trouve ainsi menacé par un volcan dans le roman *Helgvor du fleuve bleu* (1929), où l'humanité préhistorique se désintègre sous l'action de cette force naturelle personnifiée par Rosny Aîné sous le nom de « montagne dévorante » :

> La montagne grondait dans ses profondeurs. ... Les femmes, à l'entrée des cavernes, contemplaient la flamme rouge qui menaçait les astres, et le ciel s'abaissait sur la plaine comme le creux d'un roc. Le vieillard Urm disait :
>
> - Nos pères ont vu couler des torrents de feu ! Le feu fondait la pierre, les hommes mouraient comme des sauterelles. Il avait l'âge des corbeaux blanchis : les Tzôh croyaient qu'il était né avec les étoiles, le fleuve et les forêts. (455)

Similairement dans *L'île mystérieuse* (1875) de Jules Verne, ce même personnage de pierre agissait également avec violence dans le monde moderne, engloutissant subitement le décor du roman ainsi que le singe Jup qui, malgré avoir évolué jusqu'aux frontières de l'humain, n'avait pas été aussi rapide dans sa fuite que les autres membres de la colonie de Cyrus Smith :

> Une explosion, qu'on eût entendue à cent milles de distance, ébranla les couches de l'air. Des morceaux de montagnes retombèrent dans le Pacifique, et, en quelques minutes, l'Océan recouvrait la place où avait été l'île Lincoln. ... Les animaux avaient également péri dans la catastrophe, les oiseaux aussi bien que les autres représentants de la faune de l'île, tous écrasés ou noyés, et le malheureux Jup lui-même avait, hélas ! trouvé la mort dans quelque crevasse du sol ! ... Cyrus Smith, Gédéon Spilett, Harbert, Pencroff, Nab, Ayrton avaient survécu. (1280 ; 1282)

Tandis que le volcan représente une source de mort chez Verne et Rosny Aîné, le thème de l'inondation transparaît davantage chez Adrien Arcelin, qui aborde ainsi le sujet du déluge sous la forme d'une genèse rapportée par le peuple primitif de Solutré, dans ce

passage où la chef Ikaeh dévoile ce folklore préhistorique aux voyageurs Alexandre et le Dr. Ogier :

> [Ikaeh parlant du Dr Ogier à Alexandre] : il ignore ce que racontent nos vieillards ; cela pourrait cependant l'intéresser.
>
> [Dr Ogier] - Et que disent-ils, vos vieillards ?
>
> [Ikaeh] - Ils disent qu'il fut un temps bien éloigné où les hommes vivaient à peu près comme les bêtes ; ils ne savaient ni fabriquer un arc, ni élever une hutte. Les grottes leur servaient d'abris naturels, et quelques pierres grossièrement taillées, emmanchées dans des massues de bois étaient les seules armes qu'ils connussent pour se défendre contre l'attaque des ours, des tigres et des loups. Mais un jour, il survint de grandes pluies. Toutes les plaines qui sont au delà de la rivière furent inondées et formèrent un grand lac dont les eaux montèrent jusqu'au niveau des plus hautes montagnes et noyèrent à la fois les hommes et les animaux. Puis, les eaux se retirèrent et les solitudes ne furent repeuplées que longtemps après.
>
> [Alexandre] - Mais c'est l'histoire du déluge qu'elle nous raconte là !
>
> Le docteur était ravi. (110)

Etonnamment, ce type de mises en scène de catastrophes naturelles engloutissant le monde préhistorique dans la littérature prenait parfois pour cible l'Afrique contemporaine elle-même, rapprochant ainsi ces deux espaces dans la thématique de l'extinction comme le révèle par exemple le roman fantastique de Verne intitulé *Hector Servadac* (1877) :

> C'était même plus qu'une simple disparition de terres au fond des eaux. Il semblait que les entrailles du globe, entrouvertes pour l'anéantir, se fussent refermées sur un territoire tout entier. En effet, le massif rocheux de la province s'était abîmé sans avoir laissé aucune trace, et un sol nouveau, fait d'une substance inconnue, avait remplacé le fond de sable sur lequel reposait la mer. Quant à la cause qui avait provoqué cet effroyable cataclysme, elle échappait toujours aux explorateurs ...
>
> 'Messieurs, dit le comte Timascheff, le désastre a été immense. Sur toute cette portion orientale de la Méditerranée, nous n'avons plus retrouvé un seul vestige des anciennes terres, ni de l'Algérie ni de la Tunisie, sauf un point, un rocher qui émergeait près de Carthage.' (158 ; 219)

Suite à cette catastrophe, le reste de l'Afrique se trouve alors pris dans une fournaise atmosphérique dont l'image serait comparable aux torrents de lave brûlant le monde primitif d'*Helgvor du fleuve bleu*: « La température s'accroissait d'une manière continue. ... La chaleur commençait à devenir insoutenable, d'autant plus qu'aucun nuage ne tempérait l'ardeur du soleil, et jamais ni le Sénégal ni les parties équatoriales de l'Afrique n'avaient reçu pareilles averses de feu » (Verne 1877 109).

En somme, ces associations d'idées superposant l'Afrique avec le monde préhistorique dans les romans raccordaient immanquablement ces deux espaces entre eux dans l'imaginaire de la préhistoire, tandis qu'un autre effet de transparence s'établissait simultanément entre l'humanité sub-saharienne et le concept de l'homme-animal popularisé par l'évolutionnisme. Cette perspective d'un monde préhistorique rappelant l'Afrique se renforçait d'autant plus par une personnification de la nature chez les

scientifiques, qui faisaient résolument apparaître cette force comme un être exterminateur selon Edgar Quinet, ou bien encore comme une entité désirant communiquer avec l'homme moderne d'après Darwin dans *L'origine des espèces* : « La nature s'est efforcée de nous révéler, par les organes rudimentaires, ainsi que par les conformations embryologiques et homologues, son plan de modifications, que nous nous refusons obstinément à comprendre » (557).

En conséquence, le passage de cette entité comme personnage dans les fictions préhistoriques s'amorçait déjà dans le domaine scientifique lui-même, et à travers l'usage d'armes telles que le froid, la dégénération et les cataclysmes, cette nature meurtrière commençait avant l'homme l'extermination des êtres incarnant le concept du chaînon manquant, dont l'indigène sub-saharien représentait d'ailleurs un parfait homologue entre le 19ème et la première moitié du 20ème siècle. D'autre part, en réponse au mystère entourant le phénomène de l'extinction, Darwin préconisait pour toute solution d'étudier davantage le phénomène de la vie pour pouvoir un jour résoudre cette énigme, comme il l'expliquait dans ces lignes :

> Nous ne devons pas nous étonner de l'extinction, mais plutôt de notre présomption à vouloir nous imaginer que nous comprenons les circonstances complexes dont dépend l'existence de chaque espèce. Si nous oublions un instant que chaque espèce tend à se multiplier à l'infini, mais qu'elle est constamment tenue en échec par des causes que nous ne comprenons que rarement, toute l'économie de la nature est incompréhensible. Lorsque nous pourrons dire précisément pourquoi telle espèce est plus abondante que telle autre en individus, ou pourquoi telle espèce et non pas telle autre peut être naturalisée dans un pays

> donné, alors seulement nous aurons le droit de nous étonner de ce que nous ne pouvons pas expliquer l'extinction de certaines espèces ou de certains groupes. (Darwin 1859 400)

Dans la perspective anthropologique de l'ère coloniale du 19ème siècle, l'extinction de l'humanité sub-saharienne ne paraissait pas tant soulever l'étonnement des scientifiques puisqu'elle se trouvait justifiée par l'action de phénomènes naturels tels que le froid ou cet état léthargique appelé « le mal africain » : deux tourments que subissait l'indigène sub-saharien dans son propre milieu naturel selon les études ethnologiques de l'époque et dont ne souffrait pas l'homme occidental lorsque celui-ci entreprenait la conquête de l'Afrique. Cette résistance organique de l'européen avalisait ainsi sa supériorité par rapport à certains peuples comme celui des Hottentots par exemple, inférant alors implicitement le colonialisme comme une forme de sélection naturelle. Ce même processus se retrouvait ainsi transposé dans les fictions préhistoriques pour mettre en scène la disparition des êtres incarnant le concept du chaînon manquant, qui s'éteignaient similairement sous l'influence d'une nature destructrice avant de subir, à l'image du colonialisme, l'invasion de peuples plus puissants.

2. L'observation du fossile : messager d'une extinction future

2.1. L'interprétation du vestige

Par l'évocation concomitante et superposée de ce phénomène de disparition de masse s'étant produit dans le passé préhistorique avec l'homme-animal primitif et se réitérant une fois de plus avec « l'homme sauvage » contemporain, l'homme occidental « civilisé » pouvait visualiser à travers la narration de la préhistoire le phénomène de la

mort à grande échelle, tout en y assistant lui-même avec le colonialisme qui accélérait l'extinction du « sauvage ». Dès lors, par la corrélation de ces évènements funestes, l'idée de sa propre mort biologique apparaissait en filigrane comme une suite inéluctable de ce phénomène naturel qui semble emporter tour à tour les variétés du genre humain, et se retrouvait ainsi exposé comme une imminence par l'écrivain Louis Bouilhet dans son poème sur *Les Fossiles* dédié à Gustave Flaubert :

> Mourons ! Les temps sont clos et la tâche est finie.
>
> Montez tous à la fois, océans irrités !
>
> Astres, détachez-vous des cieux épouvantés !
> Et vous, formes de l'être, à jamais disparues,
>
> Gigantesques débris que heurtaient les charrues,
>
> Pressez-vous sous la terre, et dans vos lits poudreux
>
> Faites-nous une place, ô frères monstrueux !... (142)

Cette prise de conscience de la mort comme un évènement global à venir se manifestait ainsi sous diverses formes dans la littérature et la science. Chez Jules Verne et son *Voyage au centre de la terre* (1864), l'observation des fossiles produisait notamment chez le jeune Axel un état de cataplexie proche du malaise d'où transparaissait un profond sentiment d'isolement dans ces lignes :

> [Axel:] Tout ce monde fossile renaît dans mon imagination. ... Les mammifères disparaissent, puis les oiseaux, puis les reptiles de l'époque secondaire, et enfin les poissons, les crustacés, les mollusques, les articulés. Les zoophytes de la

> période de transition retournent au néant à leur tour. Toute la vie de la terre se résume en moi, et mon cœur est seul à battre dans ce monde dépeuplé. ... Quel rêve ! Où m'emporte-t-il ? ... Une hallucination s'est emparée de mon esprit...
>
> [Professeur Lidenbrock :] 'Qu'as-tu ?' dit mon oncle.
>
> Mes yeux tout ouverts se fixent sur lui sans le voir.
>
> [Lidenbrock :] 'Prends garde, Axel, tu vas tomber à la mer !' (265)

Cette sensation de vertige vécue par le jeune Axel dans sa réflexion sur les fossiles reflétait ainsi parallèlement la confusion et la perplexité des savants de l'époque devant les restes de l'humanité préhistorique. Effectivement, concernant l'interprétation de ces débris, la science de la préhistoire révélait une grande instabilité comme le souligne l'archéologue André Leroi-Gourhan (1911-1986) dans son étude sur *Les chasseurs de la préhistoire* (1983) :

> Les débris de squelettes d'animaux préhistoriques ne sont pas abondants : d'un troupeau d'éléphants il n'est souvent resté que la moitié d'une molaire. Or les hommes étaient moins nombreux que les éléphants, et leur squelette est plus fragile. L'ensemble des vestiges humains découverts en un siècle de recherche dans toute l'Europe tient vraiment peu de place. ... D'ardentes querelles s'élevèrent autour de ces restes. Les uns voyaient dans l'homme un singe qui avait brillamment réussi à franchir les échelons zoologiques ; les autres pensaient que ces pauvres créatures à front bas n'étaient pas tout à fait des hommes et que nos ancêtres restaient à découvrir. ... Quand on découvrit, dans une vallée rhénane, les premiers restes de l'homme de Néandertal, avec son crâne bas et ses orbites

> saillantes, on s'imagina avoir trouvé l'intermédiaire parfait entre le gorille et l'homme contemporain. Mais à mesure que les découvertes se succédaient, cette place d'intermédiaire était attribuée au pithécanthrope, et plus récemment à l'australopithèque. On a trouvé des êtres plus anciens que l'homme de Néandertal, et pourtant plus proches de nous ! (47-48)

De manière remarquable, ce raisonnement de Leroi-Gourhan sur les problèmes d'interprétations liés à l'étude d'une humanité dont il reste peu de traces pouvait également s'appliquer à l'humanité du 19ème siècle selon l'écrivain Théophile Gautier (1811-1872), qui transposait cette même logique en imaginant ce que penseraient plutôt les archéologues du futur s'ils découvraient un jour les débris de l'humanité moderne dans *Mademoiselle de Maupin* (1835) :

> Si, demain, un volcan ouvrait sa gueule à Montmartre, et faisait à Paris un linceul de cendre et un tombeau de lave, comme fit autrefois le Vésuve à Stabia, à Pompéi et à Herculanum, et que, dans quelque mille ans, les antiquaires de ce temps-là fissent des fouilles et exhumassent le cadavre de la ville morte, dites quel monument serait resté debout pour témoigner de la splendeur de la grande enterrée, Notre-Dame la gothique? — On aurait vraiment une belle idée de nos arts en déblayant les Tuileries retouchées par M. Fontaine! Les statues du pont Louis XV feraient un bel effet, transportées dans les musées d'alors! Et, n'étaient les tableaux des anciennes écoles et les statues de l'antiquité ou de la Renaissance entassés dans la galerie du Louvre, ce long boyau informe; n'était le plafond d'Ingres, *qui empêcherait de croire que Paris ne fût qu'un campement de Barbares, un village de Welches ou de Topinamboux, ce qu'on retirerait des*

> *fouilles serait quelque chose de bien curieux. — Des briquets de gardes nationaux et des casques de sapeurs-pompiers, des écus frappés d'un coin informe, voilà ce qu'on trouverait au lieu de ces belles armes, si curieusement ciselées, que le moyen âge laisse au fond de ses tours et de ses tombeaux en ruine, de ces médailles qui remplissent les vases étrusques et pavent les fondements de toutes les constructions romaines.* Quant à nos misérables meubles de bois plaqué, à tous ces pauvres coffres si nus, si laids, si mesquins que l'on appelle commodes ou secrétaires, tous ces ustensiles informes et fragiles, j'espère que le temps en aurait assez pitié pour en détruire jusqu'au moindre vestige. (Gautier)

Ces raisonnements émanant respectivement d'un archéologue et d'un écrivain évoquent différemment les problèmes liés à l'interprétation du passé d'après l'observation du vestige, mais se confondent néanmoins dans une idéologie commune : la caractérisation de l'homme comme une entité disparue.

2.2. La mort de l'homme

À partir du 19ème siècle, cette prise de conscience s'attachait particulièrement à l'observation des fossiles qui, reconnus en tant que tels, attestaient tangiblement du phénomène de l'extinction. Dans son essai sur *Les sciences et le pluralisme* (1922), l'auteur Rosny Aîné finissait alors par parler d'un sentiment contrasté d'acceptation de la mort :

> Nous ne pouvons imaginer que nous mourrons, nous ne pouvons que 'l'admettre' en constatant l'anéantissement de créatures pareilles à nous-mêmes. Cependant il faut retenir la peur de la mort. Il y a là un sentiment indéfini mais réel, un instinct

> formidable, qui acquiesce à la possibilité de notre destruction. Nous le retrouvons chez le sauvage comme chez le civilisé—avec moins de prévoyance sans doute—mais très net. (189)

Ce sentiment partagé d'inconnu face à la mort se diffusait ainsi dans les essais sur la préhistoire comme chez le naturaliste Georges Francis Scott-Elliot (1862-1934), qui soulignait aussi cet aspect dans son œuvre *The romance of savage life: describing the life of primitive man* (1908) : « Savages, of course, have no clear idea of another life. Neither have we ! » (307)

Dans la fiction préhistorique, ce péril de l'extinction circulait de manière omniprésente, exposant au lecteur les circonstances susceptibles de causer la disparition humaine comme dans *Le monde inconnu* (1876) d'Elie Berthet, où l'auteur évoque par exemple la fragilité de la vie humaine face au danger que représentent les autres créatures de la nature :

> L'humanité était trop peu nombreuse, trop peu redoutable, pour que les animaux eussent encore reconnu sa puissance. ... Quand les hyènes et les loups les serraient de trop près, il [le héros Blond] se contentait de se retourner et de pousser un cri aigu qui mettait en fuite les lâches animaux. Néanmoins, il n'ignorait pas que certaines éventualités pouvaient changer brusquement la face des choses ; aussi dit-il à Daine [sa compagne] :
>
> - Tant que nous resterons debout, rien à craindre... Mais il ne faut pas tomber.
>
> La moindre chute, en effet devait leur être fatale, et pourtant rien ne semblait plus facile qu'une chute. (50 ; 88)

Cette vulnérabilité constante de l'homme face aux forces de la nature, en corrélation avec la prise de conscience de l'extinction comme un phénomène naturel, conduisaient alors les savants à considérer l'existence des espèces selon une longévité prédéterminée et limitée dans le temps. Selon le géologue Jean Albert Gaudry (1827-1908), l'extinction consistait manifestement en un phénomène de dépérissement global programmé par la nature comme il l'expliquait dans son *Essai de paléontologie philosophique* (1896) : « Il y a dans les familles et les ordres une certaine somme de vie qui n'est pas dépassée. L'épuisement d'un type a été en général d'autant plus complet que son épanouissement a été plus magnifique » (43). Dans le cas de l'humanité, cet épuisement vital coïncidait notamment avec la loi naturelle d'empiètement pour le préhistorien Nadaillac, qui exposait métaphoriquement cette hypothèse dans son étude sur *Les premiers hommes et les temps préhistoriques* (1881) : « Un peuple poussait l'autre, comme une vague de la mer pousse la vague qui la précède. Une horde nouvelle occupait le sol qu'une autre horde avait occupé avant elle. Puis ces marées humaines se confondaient ou disparaissaient, ne laissant après elles que les faibles traces retrouvées aujourd'hui à force de patients labeurs » (299).

Parallèlement à ce processus de substitution des peuples semblable à un phénomène d'érosion, le principe de l'extinction reposait fondamentalement sur une phase terminale inéluctable selon le scientifique Chérubin, qui affirmait de fait l'imposition naturelle d'une date limite d'expiration à toutes les espèces vivantes y compris celle de l'homme dans son étude sur l'*Extinction des espèces* (1868) :

> On peut également admettre que la création actuelle est elle-même supérieure par la multiplicité et par la variété des formes à toutes celles qui l'ont précédée : elle

> n'en reste pas moins, comme elles, une simple formation géologique au-dessus de laquelle d'autres formations géologiques se superposent à leur tour. Dès lors, l'homme doit disparaître enfoui avec tous les êtres de la présente période sous la formation qui se prépare, absolument comme ont disparu les espèces contemporaines des créations antérieures. Se révolter à l'idée d'une pareille loi et révoquer en doute son existence, serait se mettre en formelle contradiction avec l'expérience et les faits. Prétendre, en se fondant sur ce qu'on appelle sa perfection, que l'homme est une créature trop noble pour subir la loi commune, et que celle-ci, bonne peut-être pour des espèces et des époques moins parfaites, cesserait de fonctionner à partir de la période actuelle, serait vraiment peu philosophique. ... Tout ce qui a commencé doit un jour prendre fin. (116-117)

Cette rationalisation biologique de la mort comme un phénomène universel constituait également un sujet de discussion philosophique dans le cercle littéraire. Rosny Aîné relatait ainsi une conversation sur le thème de l'immortalité avec Mallarmé (1842-1898) dans ses *Souvenirs de la vie littéraire*, où les deux auteurs évoquaient ensemble la peur du néant :

> Si l'on ne désire pas avoir vécu éternellement *avant*, disait Mallarmé, je ne comprends pas qu'on désire vivre éternellement *après*. Le néant avant la naissance *doit* effrayer ou rassurer autant que le néant *après*.
>
> [Rosny Aîné] - Si nous avons commencé, fis-je, nous devons finir…
>
> L'immortalité ne permet aucune coupure dans l'éternité.

> - Je le crois, reprit Mallarmé… J'ajouterai que l'immortalité exige que nous soyons, d'une manière ou de l'autre, un abrégé de l'univers. Il faut que l'essentiel du monde soit en nous, sinon aucune immortalité n'est possible. (Rosny 1921 79)

Cette acceptation de la mort comme une normalité universelle et l'évocation de notions existentielles relatives à un « avant » et à un « après » exprimées par Mallarmé formaient bien sûr des aspects majeurs de la philosophie évolutionniste, qui arrivait d'ailleurs à émettre des prédictions sur l'avenir en spéculant à la fois sur le passé évolutif des espèces et sur le phénomène de l'extinction comme le démontrait Darwin dans son étude sur *L'origine des espèces* (1859) :

> A en juger d'après le passé, nous pouvons en conclure avec certitude que pas une des espèces actuellement vivantes ne transmettra sa ressemblance intacte à une époque future bien éloignée, et qu'un petit nombre d'entre elles auront seules des descendants dans les âges futurs, car le mode de groupement de tous les êtres organisés nous prouve que, dans chaque genre, le plus grand nombre des espèces, et que toutes les espèces dans beaucoup de genres, n'ont laissé aucun descendant, mais se sont totalement éteintes. Nous pouvons même jeter dans l'avenir un coup d'œil prophétique et prédire que ce sont les espèces les plus communes et les plus répandues, appartenant aux groupes les plus considérables de chaque classe, qui prévaudront ultérieurement et qui procréeront des espèces nouvelles et prépondérantes. (567)

Assurément chez Darwin, la nature n'offrait aux espèces aucune garantie concernant l'avenir, et le phénomène de l'extinction étant susceptible de frapper n'importe quel élément vivant du système naturel par la voie de l'éradication ou de la transformation, la

mort collective constituait davantage une règle plutôt qu'une exception. Quand bien même une espèce passerait l'épreuve du temps, celle-ci apparaîtrait différente de celle qu'elle était initialement puisqu'elle aurait subi une série de transformations suivant la sélection naturelle, devenant par conséquent une variété nouvelle à part entière. Ainsi l'humanité, qui ne se distinguait pas de ce système pour Darwin, pouvait donc théoriquement être soumise à ces influences au même titre que les autres créatures du monde, créant dès lors une perspective d'avenir qui apparaissait véritablement alarmiste pour l'auteur Rosny Aîné, qui entrevoyait avec pessimisme un futur morbide lorsqu'il écrivait dans ses mémoires que « la barrière qui nous sépare du monde minéral va se rétrécissant » en évoquant la disparition des animaux (Rosny 1921 268). Dans les fictions sur la préhistoire, ce futur incertain s'exprimait aussi chez Arthur Conan Doyle, qui intitulait notamment un chapitre de son *Monde perdu* par cette phrase équivoque : « Demain, nous disparaissons dans l'inconnu » (78).

2.3. L'homme et la pierre

La rationalisation de la mort et de l'extinction des genres comme un phénomène global se concrétisait notamment à travers l'inspection de diverses preuves minérales en plus du fossile, comme l'indiquait Darwin dans sa *Descendance de l'homme* : « L'histoire enregistre l'extinction partielle ou complète de beaucoup de races et de sous-races humaines. ... Les anciens monuments et les instruments en pierre qu'on trouve dans toutes les parties du monde et sur lesquels les habitants actuels n'ont conservé aucune tradition, témoignent d'une très grande extinction » (240). Effectivement, l'observation globale des vestiges minéraux fournissait un apport considérable dans le développement du savoir paléontologique de l'époque, et la science de la préhistoire apparaissait donc

véritablement comme un domaine composite situé à l'intersection de plusieurs champs de recherche fondés à la fois sur l'examen de matières organiques et non organiques. Cette hétérogénéité de la paléontologie était ainsi mise en valeur par Armand de Quatrefages dans son œuvre intitulée *Hommes fossiles et hommes sauvages* (1884), qui démontrait à juste titre ce mélange en harmonisant ensemble l'étude des fossiles humains avec l'ethnologie contemporaine :

> Nous sommes habitués à voir, de nos jours, les sciences marcher très vite. Pourtant celle qui touche à l'histoire des populations humaines ayant vécu antérieurement à l'époque géologique actuelle, ou aux débuts de cette période, est née et s'est constituée avec une rapidité faite pour étonner. Ce fait s'explique par la nature complexe de cette branche nouvelle de nos connaissances. Elle touche à la fois à l'anthropologie, à la géologie et à l'archéologie, à l'étude des minéraux et à celle des êtres organisés vivants et fossiles. C'est comme un carrefour où se croiseraient des voyageurs qui, partis des points les plus divers, se communiqueraient leurs découvertes. (1)

A l'image de cette métaphore, l'explorateur Lionel Decle (1859-1907) rapportait notamment dans son récit intitulé *Three years in savage Africa* (1900) l'existence d'une pierre qui aurait conservé en elle des traces fossiles de grandes importances selon ses propos : « About four miles from Mochudi there is an immense stone with fossilized impressions of the greatest interest: traces of human feet of colossal dimensions, and of the feet of certain animals differing entirely from those we know at the present time » (23). Chez d'autres voyageurs comme Georges Francis Scott-Elliot, la préhistoire réapparaissait plutôt à travers les instruments de pierre encore utilisés par « l'homme

sauvage » contemporain dans cet extrait de son œuvre *Romance of savage life* (1908): « Stone-age people have existed everywhere ; rude stone weapons exactly resembling 'bashers' or 'knuckledusters' have been discovered almost in every country in the world. Quite lately, such implements have been found below the Victoria Falls, on the Zambesi; they also occur in Australia, in Patagonia, and are still in use amongst the Esquimaux. » (110).

Dans cet angle de vue scientifique, l'homme et la pierre paraissaient ainsi s'unir au profit d'un champ de recherche interdisciplinaire étudiant tout à la fois les fossiles, les monuments et les outils lithiques. Dans la littérature, le minéral se voyait dès lors personnifié par certains écrivains comme l'auteur Louis Bouilhet par exemple, qui donnait vie au bloc de granit dans son poème sur *Les Fossiles* (1880) :

> Les granits, se tordant en postures difformes,
>
> Dans les espaces nus dressent leurs blocs énormes,
>
> Tandis que, çà et là, sur leur flanc dépouillé,
>
> Jaunit la mousse maigre et le lichen rouillé. (119)

En France, cet intérêt pour l'observation du minéral en tant que témoin d'une humanité ancienne disparue s'amplifiait plus encore avec les énigmatiques alignements de blocs de pierres situés dans le village de Carnac, en Bretagne (Voir fig. 124). Au même titre que pour les fossiles humains, ces vestiges lithiques étaient également sujets à de nombreuses interprétations savantes que l'auteur Rosny Aîné énumérait brièvement dans son roman *Les Hommes Sangliers* (1929) : un peuple d'hommes-animaux vivant justement près d'une « enceinte mégalithique, où des hommes, morts depuis des millénaires, avaient

accumulés des formations étranges – blocs dressés, tables funéraires, allées de roches, ébauches de sanctuaires sans toits, qui rappelaient confusément Angkor ou les colonnes de Karnak » (675). Cette versatilité des interprétations avait certainement de quoi surprendre l'écrivain Gustave Flaubert qui, après avoir lui-même mené une investigation personnelle sur ces monuments, avait écrit une étude intitulée *Des Pierres de Carnac et de l'archéologie celtique* :

> Voilà donc ce fameux champ de Carnac qui a fait écrire plus de sottises qu'il n'a de cailloux ... On ouvre, devant des yeux naïfs et, tout en trouvant que c'est peu commun, on s'avoue cependant que ce n'est pas beau. ... Il y a des gens qui ont passé leur vie à chercher à quoi elles servaient et n'admirez-vous pas d'ailleurs cette éternelle préoccupation du bipède sans plumes à vouloir trouver à chaque chose une utilité quelconque ? Non content de distiller l'océan pour saler son pot-au-feu et de chasser les éléphants pour avoir des ronds de serviette, son égoïsme s'arrête encore lorsque s'exhume devant lui un débris quelconque dont il ne peut deviner l'usage. (16-17)

Tandis que les avis divergent encore sur le rôle exact de ces pierres, il est remarquable de voir que la matière lithique se voit attribuer dans les fictions préhistoriques de l'époque une fonction bien définie par les écrivains, qui la personnifient tantôt comme une ennemie, tantôt comme une arme, un instrument funéraire ou bien encore comme un cercueil naturel. Chez Edmond Haraucourt, l'élément minéral apparaît ainsi comme un dangereux prédateur pour ses hommes-singes primitifs dans un chapitre intitulé *L'âme des choses* :

> Ils pensent la peur. Tout prend à leurs yeux un caractère agressif ; puisqu'ils souffrent de tout, puisque tout leur est nuisible, naïvement ils prêtent à tout une volonté de leur nuire. Incapables de se renseigner sur le monde autrement que d'après eux-mêmes, ils le jugent semblable à eux ... La vase où le pied s'embourbe est un piège de la terre affamée ; la pierre cache un serpent afin que Daâh soit mordu ... (69-70)

Ce caractère dangereux du minéral s'utilise parallèlement comme une arme de guerre chez Rosny Aîné, qui le présente comme un moyen de défense radical pour les peuples aryens occidentaux tentant d'anéantir leurs envahisseurs du haut de leur territoire, situé dans les hauteurs des montagnes dans *Eyrimah* (1893) :

> - A mort ! cria Tholrog.
>
> Les blocs roulèrent. ... Ce fut un écrasement farouche. Dès que les premiers assiégeants atteignirent la pente, la lapidation fut double, les blocs en emportèrent des files entières. L'écho, lourd et triste, écho aux voix de basse, répétait les chocs de la pierre, les cris des agonisants, les clameurs de l'attaque, le broiement mou des chairs et de la terre. (142)

Parallèlement, pour l'auteur Adrien Arcelin, cet usage de la pierre comme une arme offensive se change plutôt en un instrument rituel funéraire chez ses *Chasseurs de rennes* (1872), qui couvrent en effet leurs morts d'un bloc de pierre pour faire office de cercueil. Ainsi lors d'une scène d'enterrement auquel assiste le personnage d'Alexandre paralysé pour une raison inconnue, les hommes primitifs déposent à ses côtés leur défunt dans l'extrait suivant :

Quatre d'entre eux portaient un fardeau pesant ; les autres s'avançaient en sautant et en gesticulant. Des femmes, que je reconnaissais au timbre de leurs voix, poussaient des cris aigus, et des enfants pleuraient. Ils se dirigeaient lentement de mon côté et se mirent à gravir le talus en haut duquel se trouvait l'anfractuosité où j'étais étendu immobile, sans pouvoir faire un mouvement et comme paralysé. ... Enfin, je pus voir que le fardeau porté par quatre hommes était un mort ... J'assistais à une cérémonie funéraire. On se dirigeait, il n'y avait pas à en douter, vers le point où j'étais étendu. En effet, au bout d'un instant, hommes, femmes et enfants, au nombre d'une vingtaine de personnes, arrivèrent auprès de moi et s'arrêtèrent sans paraître s'apercevoir de ma présence. On déposa le mort à mes côtés ; chacun des assistants jeta auprès de lui un quartier de viande, puis des pierres, des fragments de silex, des os et des cornes qui me parurent être des bois de cerf. La cérémonie se termina par une danse fantastique, une vraie danse d'ours accompagnée de cris effroyables qui auraient dû réveiller le mort. Je suivais tous ces incidents avec une curiosité voisine de la stupéfaction. Mais quel fut mon effroi quand je vis les hommes rouler vers l'abri que j'occupais, un énorme bloc de rocher, évidemment destiné à en fermer l'entrée. Incapable de faire un mouvement ou même de crier, j'allais être enterré vivant avec un cadavre inconnu, et dans des circonstances que ma faible raison était impuissante à expliquer. Je vis le rocher s'avancer lentement ; bientôt il masqua complètement l'entrée de ma funèbre retraite et je me trouvai plongé dans l'obscurité la plus complète. Les gens s'éloignèrent et le silence se fit. (17-19)

De manière remarquable, cette rencontre funèbre entre l'homme préhistorique et l'homme moderne se retrouve encore mise en scène chez Jules Verne, qui attribue de plus au monde minéral des vertus d'embaumement et de conservation organique dans son *Voyage au centre de la terre* (Voir fig. 125) :

> C'était un corps humain absolument reconnaissable. Un sol d'une nature particulière, comme celui du cimetière Saint Michel, à Bordeaux, l'avait-il ainsi conservé pendant des siècles ? Je ne saurais le dire. Mais ce cadavre, la peau tendue et parcheminée, les membres encore moelleux, – à la vue du moins, – les dents intactes, la chevelure abondante, les ongles des doigts et des orteils d'une grandeur effrayante, se montrait à nos yeux tel qu'il avait vécu. J'étais muet devant cette apparition d'un autre âge. ... Nous avions soulevé ce corps. Nous l'avions redressé. Il nous regardait avec ses orbites caves. Nous palpions son torse sonore. ... En vérité, c'était un étonnant spectacle que celui de ces générations d'hommes et d'animaux confondus dans ce cimetière. ...
>
> [Lidenbrock :] - C'est là un homme fossile, et contemporain des mastodontes dont les ossements emplissent cet amphithéâtre. Mais de vous dire par quelle route il est arrivé là, comment ces couches où il était enfoui ont glissé jusque dans cette énorme cavité du globe, c'est ce que je ne me permettrai pas. Sans doute, à l'époque quaternaire, des troubles considérables se manifestaient encore dans l'écorce terrestre ; le refroidissement continu du globe produisait des cassures, des fentes, des failles, où dévalait vraisemblablement une partie du terrain supérieur. Je ne me prononce pas, mais enfin l'homme est là, entouré des ouvrages de sa main, de ces haches, de ces silex taillés qui ont constitué l'âge de pierre, et à

moins qu'il n'y soit venu comme moi en touriste, en pionnier de la science, je ne puis mettre en doute l'authenticité de son antique origine. (312 ; 315)

En somme, dans ces romans comme dans les interprétations scientifiques de l'époque, la matière minérale semblait se placer dans une contiguïté particulière avec l'homme préhistorique, symbolisant notamment pour lui un cercueil inéluctable selon les savants Nadaillac et Chérubin tout en jouant le rôle de témoin de son existence pour Darwin. Chez les romanciers, cet élément se retrouvait alors mis en scène pour anéantir l'homme-singe chez Haraucourt, broyer l'ennemi chez Rosny Aîné, ou bien pour confiner ensemble l'homme primitif et l'homme moderne chez Arcelin et Verne.

2.4. Le monde sans l'homme

L'influence de ce type de représentations au 19ème siècle montrant l'engloutissement de l'homme par la terre et donc sa mort transparaissait ainsi dans la culture populaire à travers la caricature, qui thématisait aussi cette disparition de l'humanité et envisageait même son remplacement à travers certaines illustrations comme celle de l'anglais Henry de la Bèche intitulée *Awful Changes* (Voir fig. 126). Ce dessin humoristique présentant la substitution de l'homme par une autre espèce animale résumait bien le cycle continu de la sélection naturelle que développait Darwin, dont les doctrines entremêlant constamment la vie et la mort dans la lutte pour la survie se traduisaient poétiquement chez Louis Bouilhet, qui percevait dans ce cycle évolutif continu un cheminement biologique semblable au passage de la chenille vers le papillon dans les vers suivants :

La mort est un sommeil, où, par des lois profondes,

L'être jaillit plus beau du fumier des vieux mondes.

Tout monte ainsi, tout marche au but mystérieux,

Et ce néant d'un jour, qui s'étale à nos yeux,

N'est que la chrysalide, aux invisibles trames,

D'où sortiront demain les ailes et les âmes. (133)

Etonnamment, cette vision poétique de l'évolution transparaissait également dans la science, comme le démontre par exemple *L'origine des espèces* où Darwin évoque l'esthétisme et la transcendance de ce phénomène en guise de conclusion :

> N'y a-t-il pas une véritable grandeur dans cette manière d'envisager la vie, avec ses puissances diverses attribuées primitivement par le Créateur à un petit nombre de formes, ou même à une seule ? Or, tandis que notre planète, obéissant à la loi fixe de la gravitation, continue à tourner dans son orbite, *une quantité infinie de belles et admirables formes, sorties d'un commencement si simple, n'ont pas cessé de se développer et se développent encore !* (569 ; je souligne)

À travers cette perspective d'un développement organique continu et apparaissant éternel, l'auteur Rosny Aîné concevait sans problème l'émergence de créatures susceptibles d'égaler le genre humain et même de le remplacer, comme il l'expliquait dans son essai sur *Les sciences et le pluralisme* (1922) : « Il n'y a aucune raison pour que la superficie terrestre, alors qu'elle était traversée par d'immenses énergies, n'ait pas produit des systèmes organiques égaux en complication aux nôtres. Il n'y a pas non plus de raison pour qu'elle ne produise pas de règne organique lorsque le nôtre aura disparu » (214).

Cette philosophie de l'auteur s'appliquait ainsi dans l'ensemble de ses romans préhistoriques parus entre 1887 et 1929, où « le Mammouth circulait invincible » dans *La guerre du feu* par exempe (219). En effet, cet animal dont la « trompe merveilleuse dépassait en adresse et en muscle le bras de l'Anthropoïde » (Rosny 1892 64) incarnait véritablement une icône de cette concurrence organique pour le romancier, puisque « l'homme ne devait pas se mesurer avec lui avant des millénaires » (Rosny 1911 219).

Plus encore que par sa force, cet animal se plaçait également aux portes de ce qui caractérisait l'humain pour l'auteur, à travers son intelligence et ses capacités prometteuses pour le langage dans ce passage tiré de *La guerre du feu* (1911) :

> Des notions neuves grossissaient dans son énorme crâne, ... il comprenait plusieurs paroles et beaucoup de gestes ; il savait lui-même se faire comprendre ... S'il avait parlé la langue des hommes, il n'eut guère paru plus fruste qu'Aghoo et ses frères, il aurait même exprimé certaines choses que le vieux Goûn lui-même ne concevait point. Car si les hommes, depuis des milliers de siècle, accroissaient et affinaient leur entendement par tout ce qu'avaient palpé et transformé leurs mains, les mammouths développaient, à l'aide de leur trompe ingénieuse, maintes notions qui demeuraient étrangères aux hommes. (284-285)

Par ces hautes facultés cognitives, le mammouth aurait ainsi évolué parallèlement à l'homme selon l'auteur, et aurait même appris à manipuler le feu en l'observant chaque fois que cela aurait été possible comme le narre cette scène :

> Le soir revenait ... le Feu se mettait à croître. ... Il s'y accoutumait, il prenait plaisir à sa caresse et à son éclat, il fixait sur lui des yeux pensifs et considérait les

> gestes de Naoh, de Nam ou de Gaw, jetant des rameaux, des branches ou des gramens dans ses gueules écarlates. Peut-être entrevoyait-il, vaguement, que la race des mammouths serait plus forte encore si elle pouvait s'en servir. Un soir, il vint plus près que de coutume, avançant la trompe et flairant les souffles qui s'élevaient de cette bête aux formes changeantes. Il s'arrêta, si immobile qu'il semblait un roc de schiste ; puis, saisissant une grosse branches, il la tint un moment suspendue et la jeta au milieu des flammes. Elle fit jaillir un vol d'étincelles, craqua, siffla, fuma et s'enflamma. Alors, secouant la tête avec un air de contentement, il vint poser sa trompe sur l'épaule de Naoh, qui n'avait pas fait un geste. Saisi de stupeur et d'admiration, il crut que les mammouths savaient entretenir le Feu, comme les hommes, et il se demanda pourquoi ils passaient leurs nuits dans le froid et dans l'humidité. (Rosny 1911 284)

Cette concurrence organique représentée par la figure du mammouth s'exalte encore davantage dans le récit lorsque Rosny Aîné présente finalement cet animal comme un être supérieur à l'homme préhistorique, listant pour son lecteur les qualités par lesquelles la bête le surpasse dans la mise en scène suivante :

> Souverains de l'étendue, maîtres de leurs exodes et de leurs repos, les ancêtres avaient assuré leur victoire, parfait leur instinct, assoupli leur coutumes sociales, réglé leur marche, leur tactique, leur campement et leur hiérarchie, pourvu à la défense des faibles et à l'entente des puissants. La structure de leur cerveau était délicate, leurs sens pleins de subtilité : ils avaient une vision précise, et non la

> prunelle vague des chevaux ou des urus,[66] l'odorat fin, le tact sûr, l'ouïe vive. Énormes, mais flexibles, pesants, mais agiles, ils exploraient les eaux et la terre, palpaient les obstacles, flairaient, cueillaient, déracinaient, pétrissaient, avec cette trompe aux fines nervures qui s'enroulait comme un serpent, étreignait comme un ours, travaillait comme une main d'homme. Leurs défenses fouissaient le sol ; d'un seul coup de leurs pieds circulaires, ils écrasaient le lion. Rien ne limitait la victoire de leur race. ... Naoh ... maintenant qu'il connaissait les mammouths, il les trouvait moins durs, moins incertains, plus équitables que les hommes ... sans menaces et sans perfidie. (Rosny 1911 282-283)

Par cette mise en scène dépeignant le mammouth comme une créature surpassant l'humanité primitive, Rosny Aîné reconsidérait dans ses œuvres l'hégémonie de l'homme sur la nature, dont l'idéologie se manifestait communément dans les mentalités occidentales du 19ème siècle.[67] Cette position philosophique de l'auteur apparaissait d'ailleurs clairement pour le critique Georges Casella, qui avait retranscrit cette volonté comme un élément majeur de sa personnalité dans la biographie du romancier : « On devine que Rosny serait satisfait de prouver que nous ne sommes qu'intermédiaires. Et il créé des êtres doués d'une force supérieure » (15).

De façon remarquable, cette remise en question de la suprématie de l'homme sur la nature se révèle de diverses manières chez les auteurs de fictions préhistoriques. Dans *Le monde inconnu* (1876), Elie Berthet reconnaît aussi la supériorité des mammouths pour qui les humains ne devaient finalement représenter que « de chétifs pygmées qu'ils

[66] Bovin préhistorique.
[67] Phillips, John. *Life on Earth and its origin in succession* 1860 (3)

eussent anéantis d'un souffle » (74), tandis que le naturaliste Georges Francis Scott Elliot illustre cette même pensée par le dessin (Voir fig. 127).

Si Berthet s'accorde avec Rosny Aîné sur la faiblesse relative de l'homme préhistorique dans le monde animal, son classement personnel décernant la place de créature la plus puissante de la préhistoire se tourne plutôt vers le félin géant qu'il nomme dans son roman le « Chat-Gigantesque », décrit comme une bête supérieure au mammouth dans l'extrait suivant et que l'écrivain Pierre Boitard illustre aussi dans *Paris avant les hommes* (Voir fig. 128) :

> Le Chat-Gigantesque des cavernes, ce redoutable félin qui tenait à la fois du tigre et du lion, qui, d'après les ossements trouvés dans le sol parisien, avait jusqu'à quatorze pieds de longueur et dépassait la taille de nos plus forts taureaux ... Contre pareil ennemi aucune résistance n'était possible ; toutes les créatures de ce monde antédiluvien étaient frappées de terreur ; les mammouths eux-mêmes, saisis de l'épouvante commune, s'enfuyaient de toute leur vitesse. (Berthet 7)

Le sommet de la chaîne alimentaire change encore d'identité dans l'œuvre de Boitard (1861), qui préfère au félin le règne canin comme il le prouve avec cette description d'un immense chien de berger appelé justement le « Chien gigantesque » (Voir fig. 129) :

> Il avait au moins la taille d'un cheval de carrosse. Ce n'était ni un loup, ni un chacal, ni un renard, ... mais un véritable chien de berger. ... Il avait l'œil vif, intelligent, animé, mais doux et n'exprimant ni la férocité comme celui du loup, ni l'hypocrisie comme celui du renard, ni la pétulance et la convoitise comme celui

> du chacal. En passant près de nous, il s'arrêta un instant pour nous considérer avec une sorte de curiosité bienveillante. (Boitard 178-179)

Au demeurant, l'avenir de l'homme ainsi que sa suprématie dans la nature sont souvent remis en question dans les fictions sur la préhistoire, laissant place à des créatures le surpassant en de nombreux aspects et devant lesquels il doit fuir. Ainsi selon cette perspective qui s'opposait à celle de la politique impérialiste du 19ème siècle montrant au grand public une image conquérante de l'homme occidental, la fiction préhistorique en révélait plutôt une image ambiguë qui marquait davantage sa fragilité face aux forces de la nature. D'autre part, en plus du déclin de « l'homme sauvage » dans les colonies, la reconnaissance des vestiges fossiles et minéraux comme preuves incontestables d'une extinction massive à répétition annonçait qu'une phase terminale de sa propre existence s'échafaudait selon les lois de l'évolution évoquées entre autres par Nadaillac, Chérubin ainsi que Darwin.

Partie 3. Protectorat et « Conservationisme » en faveur de l'homme-animal

I. La protection de l'homme-animal primitif et du « sauvage » contemporain : un devoir humaniste

1. La prise de conscience

1.1. L'excès

En marge de cette prise de conscience d'une disparition inéluctable, certaines théories avançaient également que l'homme participait lui-même à ce phénomène global de l'extinction des espèces, précipitant par voie de conséquence sa propre fin. Dès la préhistoire en effet, l'humanité en pleine évolution technologique aurait chassé à outrance la faune primitive selon l'ethnologue irlandais Dominick M'Causland (1806-1873), faisant ainsi fuir vers le nord certaines espèces comme le renne qui ne vit aujourd'hui que dans les régions froides, tandis que les autres auraient été exterminées, comme il l'écrit dans son essai intitulé *Adam and the Adamite* en 1868 :

> Some of the other animals, no doubt, retreated in the same manner to colder climes, and the rest were destroyed by the increasing human race. This must also have been a slow process, whether we consider the imperfect stone and bone weapons with which these ancient hunters were armed for the conflict, or the time required for filling the whole west of Europe, at least, with human beings, sufficient in number to wage successful war with such formidable foes. (46-47)

Cette théorie imputant à l'homme primitif l'extermination des animaux s'exprimait également chez le savant Chérubin, qui entrevoyait dans ce courant de pensée un lien avec la disparition de la faune moderne dans son étude sur *l'Extinction des espèces* (1868) :

> Nos ancêtres ont connu, chassé, reproduit grossièrement par la sculpture durant l'âge de pierre et, plus tard, décrit des races d'animaux aujourd'hui disparues ... L'homme fait depuis longtemps une guerre acharnée aux animaux et surtout à ceux de grande taille. Par suite de l'accroissement de la race humaine et du développement de ses moyens d'action, cette guerre devient de plus en plus destructive, et le temps n'est pas éloigné où les grands carnivores du genre félis, notamment, où les grands herbivores, tels que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, où les cétacés de tout ordre auront cessé d'exister. (46)

Pour l'auteur Rosny Aîné, ce massacre de la nature représentait alors vraisemblablement ce qui mènerait l'homme à sa perte comme il l'écrivait dans ses *Souvenirs de la vie littéraire* :

> Depuis qu'il est le maître de la planète 'biologique', l'homme abuse fabuleusement de son génie et de sa puissance. Qu'il soit implacable, c'est la norme des luttes de l'être ; mais qu'il anéantisse successivement les espèces, c'est peut-être un suicide. Les bêtes, dès qu'elles nous semblent inutiles ou seulement qu'elles nous déplaisent, ou encore que leur parure nous plaise trop, que leur chair, leur graisse, leur cuir, leur poil, excitent notre convoitise, les voilà condamnées. ... Sans pousser aussi loin la conjecture, on imaginera facilement que l'entrave excessive portée à la vie libre peut nous priver de beautés sans nombre et des plus précieux ferments de développement… (Rosny 1921 267-268)

Etonnamment, « l'homme sauvage » contemporain prenait également part à cette extermination massive de la faune que dénonçait Rosny Aîné, instrumentalisé notamment comme un appât vivant par le colon occidental durant ses parties de chasse, comme le

rapportait par exemple le journal américain *Sacramento Daily Union* dans un article de 1884 intitulé « Babies for bait. How British sportsmen hunt crocodiles in India » (Voir fig. 130):

> ‘We used to have great sport in India going out after crocodiles with Hindu babies for bait,’ said an ex-officer of the British army to a New York Sun reporter. ‘The baby wasn't baited on a hook like a minnow or a fish worm, but simply secured on the river bank so that it couldn't creep or toddle away or tumble into the river. Some babies don't like their being made crocodile bait of, but that fact increased their value to the sportsmen, for then they yelled and made a great noise, which was just what the crocodiles were waiting to hear, and they would come hurrying from all directions to have a chance at the babies. ‘Where did we get these babies for bait? From their mothers. All the fellow who wanted to go crocodiling had to do was to noise abroad his intention and it wasn't long before native women would flock in with their babies to be rented out for bait. The ruling price per head for the young heathen was about six cents for the day. Some mothers required a guarantee that their offspring should be returned safe and sound, but the most of them exacted no such agreement. The babies were brought back all right as a rule, but once in a while some sportsman was a trifle slow with his rifle, or made a bad shot, and the crocodile got away with the bait, but that didn't happen often. ... ‘I used to have an option on an Indian baby that was the most killing bait for crocodiles in that part of India. I killed more than one hundred crocodiles with that youngster as a lure before she outgrew her usefulness. She had the most persistent and far-reaching yell I ever heard come out of mortal

being, and no crocodile could resist it. She was a siren in luring the big reptiles to their fate, and I was sorry to see her grow and get too big for bait and have to give her up ...' (« Babies for bait. How British sportsmen hunt crocodiles in India »).

La parution dans l'actualité du 19ème siècle de telles activités humaines affichait résolument une image déplorable pour l'auteur Rosny Aîné, qui finissait par définir l'homme péjorativement en l'accusant de tous les maux dans ses *Pensées errantes* : « cette bête sournoise et traînante, cette bête ridiculement dressée sur ses pattes de derrière, c'est elle qui devait tout assassiner et tout flétrir » (17).

1.2. Le regret

Comme pour répondre aux idéologies légitimant l'hégémonie de l'homme sur la nature et plus encore concernant le colon occidental, le romancier passait des messages moralisateurs en faveur de la préservation des animaux dans ses fictions préhistoriques, tandis qu'il admettait aussi dans sa vie personnelle son amour des bêtes dans ses mémoires (Rosny 1921 267). Ainsi lors d'un épisode narrant une partie de chasse dans *Vamireh*, le héros primitif et ancêtre occidental ressent en lui le regret de voir s'éteindre la faune sauvage dans cet extrait:

... posté à six coudées du taureau, il lui parla :

- Retourne là-bas, brave... si digne de vivre et de créer la grande race des urus, si digne de pâturer longtemps encore les bonnes herbes de la plaine !...

Immobile, le bovidé regardait le chasseur de ses larges prunelles bleuâtres et une pitié miséricordieuse chuchotait, dans l'âme de Vamireh, le regret de la bête grandiose sacrifiée à la fatalité des luttes. Cependant, pénible, sans élan

désormais, ses artères taries, le taureau baissait encore les cornes pour la défense, attendait l'attaque de l'homme. Et Vamireh poursuivit :

- Non, brave... Vamireh ne frappera pas le grand Urus vaincu... Vamireh regrette que la plaine soit privée du brave qui aurait protégé sa race contre le Lion et le Léopard...

Croulé sur ses genoux, l'urus semblait écouter le chasseur, dans un rêve vaste et vague. Puis sa tête oscilla, un écho faible de rugissement frémit dans sa gorge, il s'étala, ses paupières se raidirent, et son dernier souffle s'exhala sur les gramens. Ainsi finit la chasse, dans une mélancolie grave ... (Rosny 1892 29-30)

Ce sentiment de miséricorde ressenti par Vamireh devant la mort de l'animal l'encourage ainsi à adopter une attitude proactive lors d'une seconde rencontre, lui permettant véritablement d'agir avant qu'il ne soit trop tard comme le narre ce passage du roman :

Là-bas, sur la rive lointaine, une grande bête cornue se montra, en qui Vamireh reconnût l'auroch.[68] Il avança sans hâte jusqu'au bord du fleuve, au long d'une sorte de jetée pierreuse. Le cœur du chasseur tressaillit à la vue de l'énorme mammifère, il admira son crâne large penché sur le fleuve, ses jambes hautes, sa poitrine musculeuse :

- Ehô ! voici Vamireh !... Vamireh ! cria-t-il à la bête, d'une voix retentissante.

L'aurochs releva la tête, étonné, et le nomade reprit :

- Vamireh te laisse vivre !

[68] Taureau préhistorique.

> L'auroch, ayant fini de boire, s'en alla. (Rosny 1892 34)

Cette clémence de l'homme primitif envers la bête s'étend aussi vers l'homme-animal dans le récit, et l'ancêtre occidental Vamireh ressent naturellement une émotion similaire envers les faibles « Tardigrades » lorsque, observant leur annihilation, « le Pzânn conçut une grande pitié pour le sort de ses frère inférieurs » (Rosny 1892 76). Chez l'écrivain Edmond Haraucourt, ce sentiment de miséricorde devait d'ailleurs émerger dès l'état d'homme-singe dans *Daâh le premier homme* (1912), où le personnage principal éprouve également l'émotion confuse et inexplicable du regret lorsqu'il tue un de ses semblables :

> Ces duels étaient sans profit ; il le savait de longue date, ayant maintes fois constaté, et non sans étonnement, la répugnance singulière qu'il éprouvait à manger le vaincu. Souvent, il avait essayé, par habitude de se nourrir de ce qu'on tue ; mais sitôt qu'il commençait à broyer entre ses mâchoires un lambeau de cette chair, pourtant savoureuse, l'eau du dégoût jaillissait dans sa bouche ; aucune viande ne lui causait une égale aversion, pas même celle de l'Hyène qui pue ; longtemps, il remâchait son morceau sans pouvoir l'avaler, et il finissait par le cracher entre ses pieds. Alors, il le regardait sur l'herbe, en fronçant les sourcils pour s'aider à comprendre, et il se tournait vers le mort, qu'il flairait à distance, avec l'air de s'interroger. Pour peu qu'il s'attardât à cette contemplation, elle manquait rarement de lui couper tout à fait l'appétit, et d'engendrer une sorte de malaise ou même d'angoisse ; à deux pas de ce corps trop pareil au sien, qui gisait là, tout de son long, il songeait vaguement qu'il pourrait être ainsi ; en cette image de lui, il se voyait ; devant cette ruine de son semblable, un sentiment d'égoïsme élargi l'inquiétait lui-même. En somme, il subissait cette horreur spécifique qui

> est consécutive à l'épouvante de la mort, et que les animaux supérieurs éprouvent devant le cadavre de leurs congénères. ... Non seulement, il ne l'entamait plus, mais, au moment de l'abandonner, une espèce de sympathie attristée le retenait près du cadavre qu'allaient se partager tantôt les Loups et les Hyènes ; un dépit le prenait d'avoir travaillé pour les bêtes puantes ; sourdement, il rageait contre elles, et il grognait en les cherchant alentour. Enfin, il s'en allait, en roulant des yeux de querelle, et toujours avec un regret. (82-84)

Dans une perspective autrement remarquable, ce sentiment d'amertume ressenti par l'homme-singe primitif devant la mort de son semblable s'appliquait également à l'ère contemporaine pour l'auteur Rosny Aîné, qui regrettait similairement le massacre de « l'homme sauvage » dans les colonies à l'égal de celui de la faune comme il le déclarait dans son essai sur *Les conquérants du feu* :

> Lorsque notre Occident, à son tour, passe à *l'état historique*, la Préhistoire subsiste ailleurs. Elle embrassait encore une vaste portion de l'humanité quand les fragiles caravelles de Colomb (c'était hier !) partirent sur l'Océan effroyable ... Combien nombreux encore étaient alors les hommes des époques de la Pierre ! En somme, jusqu'à nos jours, nous avons vu persister des hommes semblables par l'industrie et la culture à des hommes préhistoriques de stades variés. C'est nous, Occidentaux d'Europe, qui n'avons cessé de les anéantir par le massacre ou par l'exil, la pénurie, la maladie. Ni la féroce Assyrie, ni l'âpre et implacable Rome, ni les barbares teutoniques, ni Attila, ni Gengis Khan, ne détruisirent le centième de ce que nous détruisîmes. Ah ! nous sommes de fameux assassins d'Humanité : notre excuse ? C'est que nous n'agîmes pas tant par excès de cruauté que par

> excès de force. Ceux que nous fîmes disparaître en auraient bien fait autant, s'ils l'avaient pu ! Rien de plus cruel que les Aztèques, rien de plus homicide que les Peaux Rouges du Nord, ou les Africains, les Australiens... Seulement, ils n'avaient ni les armes, ni l'organisation, ni l'outillage qui nous permirent l'extermination intensive. ... Tout cela, l'œuvre d'une minime fraction de l'humanité, vivant à l'extrémité occidentale du continent asiatico-européen qui, en somme, forme un seul bloc. Oui, sans nos hommes, il y aurait encore un immense continent américain, avec des peuples, peuplades, tribus, à des degrés très divers de culture ... Il y aurait un continent vaste comme l'Europe, peuplé par des animaux beaucoup plus primitifs que les nôtres : marsupiaux, ornithorinques, échidnés. Il y aurait partout des îles mystérieuses, Java, Bornéo, Sumatra, tout l'archipel océanien, et une Afrique plus mystérieuse encore. Mais le blanc de l'Ouest a passé : tout est profané ou détruit. A côté de cette vaste saisie de la planète, la formidable conquête romaine est un jeu d'enfant ! (227-231)

À mesure que ces mises en accusation de l'homme moderne et de son homologue préhistorique circulaient à la fois dans la science et la littérature pour expliquer partiellement la destruction de la nature, de l'homme-animal et de « l'homme sauvage » dans les colonies, ce même réquisitoire prenait également forme chez un groupe d'écrivains surréalistes qui répudiaient similairement l'impérialisme occidental dans un tract intitulé *Ne visitez pas l'exposition coloniale*, dont l'objet traite justement des massacres coloniaux comme en atteste de manière brutale ledit document :

> NE VISITEZ PAS L'EXPOSITION COLONIALE

A la veille du 1er mai 1931 et à l'avant-veille de l'inauguration de l'Exposition Coloniale, l'étudiant indo-chinois Tao est enlevé par la police française. ... le crime de Tao ? Etre membre du Parti Communiste, lequel n'est aucunement un parti illégal en France, et s'être permis jadis de manifester devant l'Elysée contre l'exécution de quarante Annamites. ... On a pu lire il y a quelques jours, dans Paris, une affiche non lacérée dans laquelle Jacques Doriot était présenté comme le responsable des massacres d'Indo-Chine.

Non lacérée.[69]

Le dogme de l'intégrité du territoire national, invoqué pour donner à ces massacres une justification morale, est basé sur un jeu de mots insuffisant pour faire oublier qu'il n'est pas de semaine où l'on ne tue, aux colonies. ... Aux discours et aux exécutions capitales, répondez en exigeant l'évacuation immédiate des colonies et la mise en accusation des généraux et des fonctionnaires responsables des massacres d'Annam, du Liban, du Maroc et de l'Afrique centrale.

ANDRE BRETON, PAUL ELUARD, BENJAMIN PÉRET, GEORGES SADOUL, PIERRE UNIK, ANDRE THIRION, RENÉ CREVEL, ARAGON, RENÉ CHAR, MAXIME ALEXANDRE, YVES TANGUY, GEORGES MALKINE.

... Mai 1931. (Breton et al.)

[69] Le groupe d'auteurs s'insurge du fait que cette affiche accusant officiellement Jacques Doriot de ces massacres n'a pas suscité suffisamment d'indignation chez le grand public pour la vandaliser en la lacérant, ce qui aurait dû être selon les romanciers militants une réaction normale au lieu de montrer de l'indifférence en la laissant intacte.

En somme, tandis que cet idéalisme en faveur du colonisé et de « l'homme sauvage » prenait une ampleur considérable dans la première moitié du 20ème siècle et menait plus tard à la fermeture des expositions coloniales, le discours moralisant en faveur de sa protection transparaissait déjà dans les fictions abordant l'évolution et la préhistoire, à travers une rhétorique prônant notamment la défense des êtres présentés comme vulnérables par d'autres plus forts tels que les aryens primitifs. De fait, en parallèle d'un discours justifiant dans ce type de fictions l'extermination de l'homme-animal, une dialectique opposée valorisant au contraire sa sauvegarde se manifestait parallèlement sous diverses formes au sein de perspectives non seulement littéraires mais aussi politiques et scientifiques, spéculant ensemble sur la suprématie de l'humanité dans la nature, l'impact du colonialisme ainsi que le respect de la vie sur terre.

1.3. La réévaluation

Ce plaidoyer en faveur de « l'homme sauvage », qui jouxtait simultanément celui de son extermination, se manifestait notablement dans le roman *Vamireh* où le héros primitif porte un regard attendri sur les « Tardigrades », renvoyant dès lors au lecteur une image rousseauiste du « bon sauvage » comme le montrent les lignes suivantes :

> Au long de leur route, ils avaient amassé des mollusques univalves, des tubercules, des feuilles potagères ; aussi le tas était-il considérable. Quand le soir fut très proche, ils se groupèrent autour du chef et celui-ci distribua équitablement les vivres.
>
> - Ils sont justes ! murmura Vamireh satisfait. Puis leur voyant allumer du feu, il céda au cri de son cœur de fraternité. ... Une bonté, un instinct adorable, rendait la

> vie de l'individu précieuse à la masse ; la plus stricte égalité réglait les partages et chacun se dévouait pour sauver son frère de la griffe des fauves. (Rosny 1892 75-76)

De manière remarquable, cette égalité naturelle attribuée par Rosny Aîné à ses « Tardigrades » n'est pas sans refléter les caractéristiques morales des Hottentots décrites par certains explorateurs comme François Levaillant, qui mentionne similairement chez eux un sens aigu de l'équité dans son *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* en 1884 : « Dans un pays où tous les individus sont égaux en naissant, pourvu qu'ils soient hommes, toutes les conditions nécessairement sont égales, ou plutôt il n'y a point de conditions ... l'entassement de dix fortunes dans un même coffre-fort, n'y produisent aucune intrigue, aucun désordre, aucun crime » (293-294).

Chez le voyageur François Leguat, ce peuple se démarque également par un sens développé pour l'entraide et la solidarité comme il le décrit à la suite de son périple dans l'océan indien :

> L'humanité qu'ils ont les uns pour les autres ne cède en rien à celle des Chinois: ils se secourent mutuellement dans tous leurs besoins, d'une manière telle qu'on pourrait bien dire qu'ils ne possèdent rien en propre. Et effectivement, la lumière naturelle devrait porter les hommes à en user ainsi. ... Ils ont diverses autres pratiques constantes, fondées sur l'équité naturelle, pour la conservation de l'Espèce ... Comme l'avarice n'est point une passion dominante en eux; et que ceux qui tombent dans la disette sont toujours secourus par les autres, il arrive rarement qu'aucun d'eux s'avise de dérober. (160-161 ; 163 ; 165)

Ces rares représentations positives des Hottentots apparaissent aussi dans le domaine de la science au cours du 19ème siècle, comme chez l'anthropologue Paul Topinard qui embellit notamment le physique de certains « spécimens » observés personnellement en 1886 dans sa « Présentation de quatre Boschimans vivants » :

> Leurs formes sont assurément élégantes, et, si je ne craignais de choquer les idées reçues, je dirais que tous deux sont fort beaux et pourraient être pris pour modèles par les artistes les plus exigeants. On s'étonne que ce soit eux que presque partout on considère comme les plus misérables représentants de l'espèce humaine, le type le plus inférieur, le plus simien, le plus laid. ... Il est certain qu'au point de vue physique, nous nous faisions d'eux une fausse idée ou mieux que nous lisions les descriptions dont ils ont été l'objet et regardions leurs portraits publiés, avec un esprit prévenu et à la façon des Européens, qui trouvent laid tout ce qui n'est pas semblable à eux. Je ne doute pas qu'il ne faille changer la place qu'on leur donnait dans les classifications. ... Comment donc a pris naissance la légende de leur profonde infériorité ? Est-ce leur petite taille, leurs fesses chargées de graisse, leurs nymphes allongées ? En matière d'histoire naturelle cela ne suffit pas. (539 ; 557 ; 556)

Cette réévaluation idéologique de « l'homme sauvage » africain tendait par ailleurs à s'étendre également au singe comme le relate Virey dans son *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle* (1816), expliquant que cet animal s'est retrouvé élevé sémantiquement dans la même catégorie que « l'homme sauvage » dans ces lignes : « Homme Sauvage. Ce nom a souvent été donné à l'orang-outang, au chimpanzé, au

pongo, ... et à la plupart des grands singes qui ressemblent le plus à l'homme ; on les a même pris fort souvent pour de vrais hommes dans l'état de nature brute » (260).

Dans la littérature, cette conception du singe comme une version sauvage de l'humain a constitué dans certains romans un moyen de justifier les actes de clémence envers cet animal, comme le démontrait par exemple Jules Verne dans une scène de son *Ile mystérieuse* (1875), où le capitaine Cyrus Smith demande à Pencroff de gracier le dernier survivant des orangs-outangs ayant envahi leur colonie :

> La hache à la main, il allait fendre la tête de l'animal, lorsque Cyrus Smith l'arrêta et lui dit :
>
> 'Épargnez-le, Pencroff.
>
> – Que je fasse grâce à ce moricaud ?
>
> – Oui ! (565-566).

Cette absolution de l'animal dans le roman, accordée par les colons au dernier des singes ayant envahi leur camp, faisait visiblement transparaître l'un des enjeux majeurs de l'anthropologie du 19ème siècle, qui tentait justement de déterminer les frontières de l'humanité à travers le monogénisme et le polygénisme. En effet selon le philosophe Franck Tinland, la compréhension du concept de l'homme sauvage représentait véritablement un enjeu capital dans les débats idéologiques liés à l'évolutionnisme, comme il l'explique dans sa recherche intitulée *L'Homme sauvage. Homo Ferus et Homo sylvestris. De l'animal à l'Homme* (1968) : « L'homme sauvage, c'est donc d'une part l'homme qui paraît rendu à l'animalité, et d'autre part, l'animal qui semble tendre vers l'humanité, l'imitant dans son corps et dans ses gestes. L'un et l'autre contribuent

également à faire de notre humanité une question, conduisent à réfléchir sur la nature de l'homme et sa situation dans la nature » (60).

Cette intermédiarité inhérente au concept de l'homme sauvage mettait dès lors en lumière l'idée d'une pluralité de l'humain qui marquait fondamentalement la philosophie polygéniste, tout en posant encore d'autres interrogations que soulignait Tinland dans son étude :

> Parler d'humanité 'différente' revient à reconnaître que nous devons renoncer à tenir pour évident ce 'bel adage de morale... que les hommes sont partout les mêmes.' Jusqu'où cette diversité peut-elle être tenue pour compatible avec l'unité du nom 'homme' ? Comment tracer les frontières à l'intérieur desquelles doit être enfermée l'humanité ? (20)

Au cours du 19ème siècle, ces questions apparaissaient véritablement insolubles pour Darwin qui soulignait l'instabilité générale des théories anthropologiques sur le sujet dans sa *Descendance de l'homme* :

> Les caractères distinctifs de toutes les races humaines sont extrêmement variables. ... Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, d'indiquer un caractère quelconque qui reste constant. Dans les limites même d'une tribu, les sauvages sont loin de présenter des caractères aussi uniformes qu'on a bien voulu le dire. ... Chez les nègres africains, la couleur varie aussi à un certain degré, et la forme des traits varie d'une manière frappante. ... On a étudié l'homme avec plus de soin qu'aucun autre être organisé ; cependant, les savants les plus éminents n'ont pu se mettre d'accord pour savoir s'il forme une seule espèce ou deux (Virey), trois

> (Jacquinot), quatre (Kant), cinq (Blumenbach), six (Buffon), sept (Hunter), huit (Agassiz), onze (Pickerin), quinze (Bory Saint-Vincent), seize (Desmoulins), vingt-deux (Morton), soixante (Crawford), ou soixante-trois, selon Burke. Cette diversité de jugements ne prouve pas que les races humaines ne doivent pas être considérées comme des espèces, mais elle prouve que ces races se confondent les unes avec les autres de telle façon qu'il est presque impossible de découvrir des caractères distinctifs qui les séparent les unes des autres. (231-232)

Cette controverse liée à la classification de la diversité humaine contemporaine corrélait ainsi avec la science de la préhistoire, qui accusait également l'idée d'une humanité plurielle au fur et à mesure des découvertes fossiles comme l'explique Quatrefages dans son essai sur *L'homme tertiaire et sa survivance* en 1884 :

> Nous connaissons aujourd'hui assez bien l'homme fossile européen pour pouvoir affirmer que, aux temps quaternaires, nos régions occidentales ont été occupées simultanément ou successivement par cinq ou six races humaines, différant les unes des autres par des caractères physiques qui ont été décrits bien des fois, par des aptitudes, par des mœurs. (339)

A cette affirmation d'une pluralité de l'humain s'ajoutait aussi, par une logique similaire, la conviction que les origines de l'homme devaient également être plurielles pour les savants polygénistes comme Karl Vogt (1817-1895), qui avait mis en avant l'idée d'une source originelle spécifique pour chaque race humaine « majeure » selon sa densité de population et dont Jules Verne en résumait brièvement la théorie dans son roman *Le village aérien* :

> Vogt a même été jusqu'à prétendre que l'homme est sorti de trois grands singes : l'orang, type brachycéphale au long pelage brun, serait d'après lui l'ancêtre des négritos ; le chimpanzé, type dolichocéphale, aux mâchoires moins massives, serait l'ancêtre des nègres ; enfin, du gorille, spécialisé par le développement du thorax, la forme du pied, la démarche qui lui est propre, le caractère ostéologique du tronc et des extrémités, descendrait l'homme blanc. (200)

Tandis que les théories de Vogt attribuaient aux singes actuels le rôle de géniteurs de l'humanité d'après Jules Verne, d'autres savants s'étaient déjà imaginés être capables d'amener ces animaux vers un développement égal à celui de l'homme par l'éducation. Le médecin Virey rapportait ainsi dans son *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle* ce qui avait résulté selon lui à de vaines tentatives passées dans ces lignes :

> On a pensé qu'il suffisait de les habiller, de les accoutumer à une vie sociable, de leur donner de l'éducation à coups de bâton, de plier leur naturel à nos mœurs, de les instruire dans nos manières, pour en faire des hommes tous semblables à nous. Prenez tous ces soins avec un orang-outang, peut-être en ferez-vous un animal passablement élevé, officieux, capable de sentiment, d'attachement, fidèle comme le chien, intelligent comme l'éléphant, habile comme le castor, adroit comme le sont tous les singes ; mais sera-t-il un homme ? Aura-t-il la raison, la conscience morale de ses actions ? Pourra-t-il remplir les devoirs qu'imposent et la société, et l'état, et la religion, la justice et les lois ? Cela ne me semble nullement probable : le seul défaut de la parole me paraît déjà un obstacle insurmontable. (260-261)

Dans une perspective autrement remarquable, ce regard pessimiste de Virey sur l'éducation du singe s'aligne de manière frappante avec celui du philosophe Joseph de Maistre (1753-1821) à propos de l'éducation de « l'homme sauvage » dans les colonies, chez qui les principes de la civilisation ne pourraient selon lui jamais convenablement germer comme il l'argumente dans cet extrait :

> Depuis plus de trois siècles il nous contemple sans avoir rien voulu recevoir de nous, excepté la poudre pour tuer ses semblables, et l'eau-de-vie pour se tuer lui-même ; encore n'a-t-il jamais imaginé de fabriquer ces choses : il s'en repose sur notre avarice, qui ne lui manquera jamais. Comme les substances les plus abjectes et les plus révoltantes sont cependant encore susceptibles d'une certaine dégénération, de même les vices naturels de l'humanité sont encore viciés dans le sauvage. Il est voleur, il est cruel, il est dissolu, mais il l'est autrement que nous. ... Dépourvu de la raison qui commande à l'homme par la crainte, et de l'instinct qui écarte l'animal par le dégoût. ... Il est frappé dans les dernières profondeurs de son essence morale. (Maistre 97-98)

Ce type de conjectures discriminatoires ciblant parallèlement « l'homme sauvage » et le singe chez Maistre et Virey faisaient déjà au 18ème siècle l'objet d'une réflexion chez Jean Jacques Rousseau, qui évoquait effectivement dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1754) les problèmes liés à l'observation de la faune et les erreurs de jugements susceptibles d'en découler dans sa *Note 8* :

> Les jugements précipités, et qui ne sont point le fruit d'une raison éclairée, sont sujets à donner dans l'excès. Nos voyageurs font sans façon des bêtes sous les noms de Pongos, de Mandrills, d'Orang-Outang, de ces mêmes êtres dont sous le

> nom de Satyres, de Faunes, de Sylvains, les Anciens faisaient des divinités. Peut-être après des recherches plus exactes trouvera-t-on que ce sont des hommes. ... On ne voit point ... les raisons sur lesquelles les auteurs se fondent pour refuser aux animaux en question le nom d'hommes sauvages, mais il est aisé de conjecturer que c'est à cause de leur stupidité, et aussi parce qu'ils ne parlaient pas ; raisons faibles pour ceux qui savent que quoique l'organe de la parole soit naturel à l'homme, la parole elle-même ne lui est pourtant pas naturelle, et qui connaissent jusqu'à quel point sa perfectibilité peut avoir élevé l'homme civil au-dessus de son état originel. Quel jugement pense-t-on qu'eussent porté de pareils observateurs [Dapper, Battel, Purchass] sur l'enfant trouvé en 1694 ... qui ne donnait aucune marque de raison, marchait sur ses pieds et sur ses mains, n'avait aucun langage et formait des sons qui ne ressemblaient en rien à ceux d'un homme ? Il fut longtemps, ... avant de pouvoir proférer quelques paroles, encore le fit-il d'une manière barbare. Aussitôt qu'il put parler, on l'interrogea sur son premier état, mais il ne s'en souvint non plus que nous nous souvenons de ce qui nous est arrivé au berceau. Si malheureusement pour lui cet enfant fut tombé dans les mains de nos voyageurs, on ne peut douter qu'après avoir remarqué son silence et sa stupidité, ils n'eussent pris le parti de le renvoyer dans les bois ou de l'enfermer dans une ménagerie ; après quoi ils en auraient savamment parlé dans de belles relations, comme d'une bête fort curieuse qui ressemblait assez à l'homme. (67)

Cette mise en relief des enjeux liés aux erreurs d'interprétations dans un contexte à la fois zoologique et anthropologique soulignait déjà au 18ème siècle que les frontières de

l'humanité tendaient à reposer sur des bases passablement erronées selon Rousseau, pour qui l'intelligence et le langage ne constituaient d'ailleurs pas des éléments primordiaux pour pouvoir juger l'humanité potentielle d'un être, prenant pour exemple le cas des enfants sauvages. Tandis que les interprétations des explorateurs se divisaient au cours de l'histoire entre ceux qui percevaient une humanité chez le singe et chez l'indigène des colonies et ceux qui ne la voyaient pas dans leurs récits de voyage, le champ romanesque de la science-fiction s'emparait de cette ambivalence inhérente à la définition de l'humain pour ouvrir au 19ème siècle de nouveaux horizons de l'imaginaire à travers notamment, entre autres genres, la fiction préhistorique. Ainsi dans leur étude intitulée *Anthropology through Science-Fiction*, Mason, Greenberg et Warrick prennent justement pour exemple le cas des récits d'explorations pour souligner les difficultés liées à la distinction de l'humanité par rapport aux autres formes de vie susceptibles de lui ressembler, la rendant en conséquence moins reconnaissable à l'œil de l'observateur (4).

Pour l'auteur Rosny Aîné, cette irrégularité des perspectives faisait ainsi apparaître l'homme comme une entité naturellement sujette à la variation dans son essai sur *Les sciences et le pluralisme* (1922) : « L'homme se présente sous les aspects les plus imprévus, soit qu'on considère ses diverses races, soit qu'on s'en tienne à l'examen des individus d'une même agglomération » (163). Conséquemment, cette variabilité intrinsèque de l'humain dont le concept assimilait aussi l'animal sous le terme d' « homme sauvage » se retrouvait bien sûr mise en scène dans ses fictions préhistoriques, adressant à son lecteur certaines questions anthropologiques personnelles comme dans *Vamireh* par exemple, où le héros s'interroge avec sa compagne Elem sur l'humanité éventuelle d'un petit singe à qui il a porté secours :

> S'écoulant par centaines avec des clameurs d'orage, on les voyait se balancer, bondir à vingt coudées, rattraper la branche et de nouveau bondir. Leur face grimaçait comme mue par des idées. Ils avaient des gestes tout humains, se grattant le front, s'épouillant, assis sur le derrière, épluchant du doigt et de la dent quelque fruit. Leurs oreilles bien ourlées, leurs yeux à la visée très droite, l'adresse, l'intelligence de leurs mouvements charmaient Vamireh à l'extrême. Il arriva qu'une mère furieuse lança son petit sur l'herbe. Le jeune blessé gémit en vain ; les autres parurent peu soucieux d'encombrer leur colonne d'un invalide. Emu, le grand Nomade courut ramasser l'enfantelet. Il le trouva geignant, ses paumes appliquées à la poitrine. Mis au chaud, des fruits proches, la bête fut gentille. Elle aimait dormir au giron d'Elem, s'installer sur l'épaule de Vamireh, puiser de l'eau dans sa main, quereller son image dans les flots, et rien qu'à la voir, mobile, pleine de caprices, attachée à de menus jeux, le cœur de Vamireh se dilatait. Était-ce une race d'hommes nains ? Sur ce point il interrogea Elem et sut qu'on ne leur connaissait pas de langage, qu'ils vivaient comme des animaux. (Rosny 1892 74)

Cette reconsidération du singe dans la littérature se marquait encore davantage chez Jules Verne et son personnage de Jup dans *L'île mystérieuse* (1875), où l'intelligence de la bête suscite le doute parmi l'équipage de Cyrus Smith et dont certains membres se demandent s'il ne serait pas un homme atteint de mutisme :

> Les colons s'approchèrent alors du singe et le considérèrent attentivement. Il appartenait bien à cette espèce des anthropomorphes dont l'angle facial n'est pas sensiblement inférieur à celui des Australiens et des Hottentots. C'était un orang,

> et qui, comme tel, n'avait ni la férocité du babouin, ni l'irréflexion du macaque, ni la malpropreté du sagouin, ni les impatiences du magot, ni les mauvais instincts du cynocéphale. C'est à cette famille des anthropomorphes que se rapportent tant de traits qui indiquent chez ces animaux une intelligence quasi-humaine. ...
>
> - C'est peut-être un homme, disait quelquefois Pencroff à Nab. Est-ce que ça t'étonnerait si un jour il se mettait à nous parler ?
>
> – Ma foi non, répondait Nab. Ce qui m'étonne, c'est plutôt qu'il ne parle pas, car enfin, il ne lui manque que la parole ! (566-567 ; 695)

Tandis que la faculté de la parole constitue pour Verne un élément fondamental permettant l'accès au statut d'humanité dans cette œuvre, elle ne l'est pas autant dans le roman préhistorique comme le prouve l'auteur Edmond Haraucourt. En effet, dans sa fiction *Daâh le premier homme*, la naissance de l'humanité se serait plutôt manifestée par l'action silencieuse d'un processus interne, dont le résultat aurait été finalement l'émergence de l'homme à travers une combinaison de logique et d'imaginaire menant la bête irréfléchie vers « Le Premier Poète » comme il l'intitule dans ce chapitre :

> Le Premier Poète.
>
> ... Il faut reconnaître que Daâh ne rencontre pas toujours les vérités définitives, mais que, le plus ordinairement, au contraire, il s'arrête de préférence à des hypothèses stupides. Sans doute, ce qui le séduit, dans la vérité, et ce qui lui permet d'aller parfois à elle, c'est le caractère enfantin qu'elle présente communément. Elle a souvent des airs de conte invraisemblable, et, pour un peu, on trouverait qu'elle confine à l'absurde : c'est par là qu'elle se laisse aborder de

> Daâh. Car la conception de l'Absurde est, normalement, la première manifestation de l'intelligence, sa conquête initiale, et aussi son goût originel. L'Absurde est plein de charmes ; il est l'enfance de l'idée, et, par cela, cher aux enfants de tous les âges : il les étonne et les amuse, il désennuie et illumine, il est la merveille du monde ; il est la joie des âmes naïves, et leur récompense, étant le produit du moindre effort. Il se présente, et on l'aime : dégagé des accessoires qui encombrent la vue, il est plein, net, clair et entier ; il brille et s'impose : il est la vérité qui s'offre d'un seul coup, en bloc, dans la splendeur subite d'un éblouissement, au contraire de cette vérité lente qui sort des profondeurs et qui se dégage peu à peu d'un crépuscule. Il déplairait au bon sens, qui n'a que faire ici, mais il enchante l'imagination et lui permet de se prendre pour la raison. D'emblée, Daâh a compris que les Étoiles sont des Soleils éloignés ; il sait également que tous ces Soleils prennent naissance sur la terre, comme lui et les autres bêtes. ... Ainsi, idéaliste à sa manière, rêveur éduqué par la lutte et exaspéré par la peur, l'Homme fût poète avant que de raisonner, puisqu'il subjectivait le monde : du premier effort de son idée, il inventait de la vie, et la versait partout ; avant de se donner une âme qui fût son apanage exclusif, il la donnait à l'univers, et, déjà, il s'octroyait le rôle d'administrer les châtiments mérités par ces âmes qui n'existaient qu'en lui. (74-77)

Cette conception d'une émergence discrète de l'humanité dans l'animal, qui se serait produite de manière interne et subtile d'après Haraucourt, représentait assurément un point crucial pour Charles Darwin lorsqu'il s'interrogeait lui-même sur l'évolution cérébrale chez les singes. Sans être capable d'apporter de réponse formelle, le savant

tentait néanmoins d'établir un semblant d'explication en comparant les disparités relatives à l'aptitude des peuples « sauvages » à atteindre « la civilisation » dans son étude sur *L'origine des espèces* (1859) :

> Plus d'un auteur s'est demandé pourquoi, chez certains animaux plus que chez certains autres, le pouvoir mental a acquis un plus haut degré de développement, alors que ce développement serait avantageux pour tous. Pourquoi les singes n'ont-ils pas acquis les aptitudes intellectuelles de l'homme ? On pourrait indiquer des causes diverses ; mais il est inutile de les exposer, car ce sont de simples conjectures ; d'ailleurs, nous ne pouvons pas apprécier leur probabilité relative. On ne saurait attendre de réponse définie à la seconde question, car personne ne peut résoudre ce problème bien plus simple : pourquoi, étant données deux races de sauvages, l'une a-t-elle atteint un degré beaucoup plus élevé que l'autre dans l'échelle de la civilisation ; fait qui paraît impliquer une augmentation des forces cérébrales. (253)

Cette analogie réductrice de l'intelligence du « sauvage » avec celle du singe par Darwin renforçait dans le cadre de l'évolutionnisme les amalgames regroupant déjà sous d'autres rapports ces deux entités biologiques dans une infériorité comparable. Dans la littérature, cette labellisation scientifique d'un handicap cérébral commun chez le singe et chez « l'homme sauvage » constituait ainsi chez les romanciers un atout créatif permettant de légitimer comme un acte miséricordieux l'exploitation de ces êtres symbolisant une image de l'homme-animal.

2. La sauvegarde de l'homme-animal

2.1. Questions éthiques : l'asservissement et le droit à la liberté

De manière remarquable, le thème de l'infériorité intellectuelle découlant de l'observation du singe et de « l'homme sauvage » contemporain offrait à certains auteurs comme Jules Verne la possibilité de justifier l'asservissement de la bête comme un acte de clémence envers elle. Ainsi dans *L'île mystérieuse* (1875), le dernier des singes ayant survécu à la colère des colons se voit attribuer le rôle de serviteur à la place de son exécution suite à sa capture :

> On se jeta sur le singe, qui, après s'être défendu vaillamment, fut terrassé et garrotté.
>
> 'Ouf ! s'écria Pencroff. Et qu'est-ce que nous en ferons maintenant ?
>
> – Un domestique !' répondit Harbert.
>
> Employés dans les maisons, ils peuvent servir à table, nettoyer les chambres, soigner les habits, cirer les souliers, manier adroitement le couteau, la cuiller et la fourchette, et même boire le vin... tout aussi bien que le meilleur domestique à deux pieds sans plumes. On sait que Buffon posséda un de ces singes, qui le servit longtemps comme un serviteur fidèle et zélé. ...
>
> [Pencroff s'adressant au singe capturé :] – Entendez-vous, mon garçon ? Pour commencer, nous ne vous donnerons pas de gages, mais nous les doublerons plus tard, si nous sommes contents de vous !

> C'est ainsi que la colonie s'accrut d'un nouveau membre, qui devait lui rendre plus d'un service. Quant au nom dont on l'appellerait, le marin demanda qu'en souvenir d'un autre singe qu'il avait connu, il fût appelé Jupiter, et Jup par abréviation.
>
> 'Nous voulons donc faire partie de la colonie ? demanda le marin. Nous allons donc entrer au service de M. Cyrus Smith ?'
>
> Nouveau grognement approbateur du singe. Troisième grognement affirmatif. (566-567 ; 569)

Cet asservissement de la bête transparaît encore avec le cas de l'éléphant dans *Le village aérien*, où l'auteur argumente en faveur d'une exploitation de cet animal vivant plutôt que mort dans ces lignes :

> Ne serait-il pas plus sage de tirer profit de ces précieux animaux par la domestication, puisqu'un éléphant est capable de porter la charge de trente-deux hommes et de faire quatre fois plus de chemin qu'un piéton ? Et puis, étant domestiqués, ils vaudraient, comme dans l'Inde, de quinze cents à deux mille francs, au lieu des cent francs que l'on tire de leur mort (35).

Suivant cette même logique d'exploitation de l'éléphant et du singe, le romancier désirait aussi appliquer un sort analogue à ses hommes-singes « Wagddis », qui se trouvaient par ailleurs déjà gouvernés par un savant allemand devenu fou du nom de Johausen au moment de leur découverte par l'équipe de l'anthropologue Max Huber. L'esclavage de ces hommes primitifs apparaît alors comme un épilogue futur à la conclusion du roman, à

travers l'idée d'un protectorat impérial mentionné par l'anthropologue et l'explorateur John Cort lors de leur départ :

> John Cort et Max Huber ne cachèrent pas leur émotion à la pensée qu'ils ne reverraient jamais ces deux créatures affectueuses et bonnes, si inférieure que fût leur race…
>
> ... [John Cort :] 'Et le docteur Johausen ?… Et ce village aérien de Ngala, perdu sous les massifs de la grande forêt ?…
>
> [Max Huber] - Eh bien, tôt ou tard une expédition devra prendre avec ces étranges Wagddis un contact plus intime, dans l'intérêt de la science anthropologique moderne. Quant au docteur allemand, il est fou, et, en admettant que la raison lui revienne et qu'on le ramène à Malinba, qui sait s'il ne regrettera pas le temps où il régnait sous le nom de MséloTala-Tala, et si, grâce à lui, cette peuplade de primitifs ne passera pas un jour sous le protectorat de l'empire d'Allemagne ?… Cependant, il serait possible que l'Angleterre... Fin (Verne 1901 253 ; 255)

Concluant ainsi ce roman par un projet de colonisation du territoire de l'homme-singe sous la forme d'un « protectorat », cette histoire de Verne rappelle sensiblement l'histoire du colonialisme et en particulier l'exploitation du Hottentot sous l'influence européenne, dont les diverses stratégies d'asservissement étaient narrés par de nombreux explorateurs comme François Leguat par exemple. Ainsi dans son œuvre intitulée *Voyage et aventures de François Leguat et de ses compagnons, en deux isles désertes des Indes orientales* (1708), ce voyageur explique comme faire travailler ce « sauvage » à moindre coût dans ce passage :

> Ils tirent aussi beaucoup de services des habitants naturels de cette Province-là, que les Hollandais ont appelé Hottentots ... Nos réfugiés font travailler les Hottentots à la moisson, à la Vendange, et à tout ce qu'ils veulent ... Avec toute la saleté, et tout le hideux ridicule de ces gens-là, on ne laisse pas de s'en servir fort utilement; et pour un morceau de pain, ou de tabac, on les fait travailler tout un jour. (151 ; 157)

Tandis qu'à partir de la seconde moitié du 19ème siècle, cette servitude de « l'homme sauvage » africain se convertissait peu à peu dans le spectacle des expositions coloniales comme dans le cas du célèbre *Bain's Bushmen* du Crystal Palace de Londres (Voir fig. 131), Jules Verne percevait l'asservissement du singe comme un moyen de substitution à la perte de l'esclavage traditionnel du colonisé dans son roman *L'île mystérieuse*, où la bête surpasse admirablement l'homme dans les corvées et les tâches ménagères au grand étonnement du colon Pencroff :

> Ce fut à cette époque que le très intelligent Jup fut élevé aux fonctions de valet de chambre. Il avait été vêtu d'une jaquette, d'une culotte courte en toile blanche et d'un tablier dont les poches faisaient son bonheur, car il y fourrait ses mains et ne souffrait pas qu'on vint y fouiller. ... À moins qu'on n'eût besoin de ses services, soit pour charrier du bois, soit pour grimper à la cime de quelque arbre, Jup passait la plus grande partie de son temps à la cuisine et cherchait à imiter Nab en tout ce qu'il lui voyait faire ...
>
> [Pencroff :] 'Mais quel domestique, adroit, zélé, infatigable, pas indiscret, pas bavard, et *on eût pu avec raison le proposer pour modèle à tous ses confrères*

bipèdes de l'Ancien et du Nouveau Monde ! ... Quand on a quatre mains à son service, c'est bien le moins que l'on fasse convenablement sa besogne !'

Et, de fait, l'intelligent quadrumane le faisait bien ! (601 ; 1159)

Cette vision de l'auteur présentant l'esclavage du singe comme une faveur octroyée à la place de sa mise à mort transparaissait parallèlement dans la fiction préhistorique avec le roman intitulé *Eyrimah* (1893) de Rosny Aîné, où l'ancêtre aryen primitif Tholrog assujetti similairement un homme-animal vivant près des lacs après sa capture :

Tholrog alla vers le prisonnier lacustre, et lui parlant en sa langue :

- Veux-tu la vie ?

Le prisonnier, face aux yeux d'insecte, crâne de buffle, bouche lippue, front creusé d'une rigole entre les deux tempes, narines pareilles à des trous de fourmi-lion, ne répondit pas, écrasé de terreur.

- Veux-tu la vie ? redemanda Tholrog.

- Oui, fit-il avec une vague détente des traits ... Il se tut, attendant la mort ou la vie.

- Faut-il le tuer ? fit le guerrier.

- Oui, oui ! crièrent plusieurs.

Des haches, des couteaux s'élevèrent ; des faces sanguinaires ricanaient. ... Le doute, l'hésitation, puis la voix du chef l'emporta.

- Tholrog, fils de Talaun, t'a fait donner la vie !

Le prisonnier tomba contre la terre :

- Tholrog est fort ! Je suis ton esclave ! (141-142)

Cette présentation de la servitude comme un geste miséricordieux de la part de l'homme occidental, et montré comme un destin enviable pour l'homme-animal dans ces œuvres de Rosny Aîné et de Jules Verne, révélait ainsi une image valorisante du colonialisme, dont la mission civilisatrice assujettissait de la même manière les autochtones des colonies au cours du 19ème siècle et à qui l'invasion de leurs territoires était annoncée de surcroît comme une bénédiction. D'ailleurs, pour le groupe d'auteurs surréalistes ayant fait circuler en 1931 le tract intitulé *Ne visitez pas l'exposition coloniale* que nous avons cité plus haut, cette politique d'exploitation « positive » de l'indigène représentait la cible principale de ses revendications dans cet autre passage du manifeste :

> L'idée du brigandage colonial (le mot était brillant et à peine assez fort), cette idée, qui date du XIXe siècle, est de celles qui n'ont pas fait leur chemin. On s'est servi de l'argent qu'on avait en trop pour envoyer en Afrique, en Asie, des navires, des pelles, des pioches, grâce auxquels il y a enfin, là-bas, de quoi travailler pour un salaire et cet argent, *on le représente volontiers comme un don fait aux indigènes. Il est donc naturel, prétend-on, que le travail de ces millions de nouveaux esclaves nous ait donné les monceaux d'or qui sont en réserve dans les caves de la Banque de France*. ...
>
> ANDRE BRETON, PAUL ELUARD, BENJAMIN PÉRET, GEORGES SADOUL, PIERRE UNIK, ANDRE THIRION, RENÉ CREVEL, ARAGON,

RENÉ CHAR, MAXIME ALEXANDRE, YVES TANGUY, GEORGES MALKINE.

... Mai 1931. (Breton et al. ; je souligne)

En somme, au centre de ces perspectives à la fois politiques, littéraires et scientifiques abordant ensemble les thèmes du colonialisme, de l'asservissement et de la perception de l'Autre, la question fondamentale du droit à la liberté se dégageait ostensiblement. En effet pour Rosny Aîné, l'attribution de ce privilège spécifique semblait directement découler de la conception accordée à la différenciation du statut de l'humain par rapport à celui de l'animal dans son essai sur *Les sciences et le pluralisme* (1922), où l'auteur évoque précisément la fragilité de cette distinction hiérarchique dans ces lignes :

> Pour moi, il m'est 'impossible' d'établir une différence fondamentale entre l'homme et la bête. Si, de l'homme au chien, la distance m'apparaît formidable, ce n'est pas de cette manière qui permettrait de dire que l'homme est libre tandis que le chien est soumis à la fatalité. Et si j'accorde la liberté au chien, puis-je la refuser au mouton, à l'alligator, à la grenouille, à la carpe, à l'escargot, au ver de terre, à l'huître, à l'oursin? Ceux qui l'accorderont pourront dire que la liberté est proportionnelle à l'être, et que l'immobile oursin en a son compte d'oursin. Oui, mais qu'est-ce qui différencie l'immobile oursin de l'homme? Non certes la taille, car, à ce compte, la liberté de la baleine serait bien supérieure à la nôtre. La qualité, la complexité? C'est bien dangereux! Quelle fatalité dans ces corps différents qui expriment parallèlement des différences de liberté! Le propre de la liberté serait d'échapper au physique et l'y voilà asservie d'étrange manière. (30)

De manière remarquable, cette reconsidération éthique du statut de l'animal en comparaison avec celui de l'homme se transposait parallèlement à l'homme-singe préhistorique pour l'ethnologue et préhistorien Armand de Quatrefages, qui souhaitait en effet remettre en question l'infériorité présupposée de cet être communément désigné par l'appellation « homme tertiaire » face à son homologue supérieur qualifié par le terme « homme quaternaire », dont le type aryen faisait justement partie. Afin de soutenir son argument promouvant une équité des capacités chez ces deux êtres, le savant évoque ainsi les erreurs d'interprétations trop souvent commises par le domaine de l'anthropologie dans son article sur *L'homme tertiaire et sa survivance* paru en 1885 :

> Quelle raison peut-on invoquer pour refuser à l'homme tertiaire les facultés dont toutes les races quaternaires, et tant de races modernes ont donné des preuves si frappantes ? Tout ce que nous apprennent l'expérience et l'observation ne proteste-t-il pas contre la prétendue impossibilité dont on a trop souvent parlé ? En définitive, quand il s'agit de l'homme tertiaire, il faut raisonner et conclure comme on l'a fait pour l'homme quaternaire. Ce dernier aussi a été repoussé d'abord au nom de l'ancienneté que son existence assignait à notre espèce. Les faits géologiques et paléontologiques ont eu raison de ces négations aujourd'hui abandonnées. (340)

En définitive, l'ensemble de ces débats évolutionnistes et anthropologiques abordant le statut de l'animal et celui de l'humain semblait influencer les considérations morales de certains écrivains comme Rosny Aîné, Verne ou Haraucourt qui, en réaction au colonialisme et aux théories questionnant la nature du singe en parallèle de celle de « l'homme sauvage », exprimaient comme les savants Darwin et Quatrefages leurs doutes

personnels sur ce qui distinguait véritablement l'humanité du règne animal. En conséquence de cette incertitude idéologique redéfinissant constamment à partir du 19ème siècle les frontières de l'humain et de l'animalité, une argumentation en faveur d'une bienveillance morale envers les êtres incarnant la figure de l'homme-animal émergeait de manière ambivalente à la fois chez les écrivains et les savants qui, tout en justifiant l'extermination de ces êtres, militaient aussi contradictoirement pour leur protection.

2.2. Le protectionnisme

Afin de comprendre le paradoxe d'un tel comportement, Rosny Aîné s'est tourné vers la préhistoire en conjecturant ce profil psychologique tantôt destructeur, tantôt protecteur de l'homme occidental avec celui de ses ancêtres Cro-Magnon de l'ère quaternaire, comme il l'analyse plus en détail dans son étude sur *Les conquérants du feu* (1922) :

> Quelle était l'attitude des Cro-Magnon vis-à-vis des frères inférieurs – les animaux ? Qu'ils les massacrent sans souci, avec passion même, on n'en saurait douter quand on voit la fervente cruauté de nos chasseurs, parmi lesquels des gens de la plus haute culture. Mais cela n'exclut pas la possibilité d'une certaine sympathie. Qui n'a entendu les mêmes hommes, assassins implacables des lièvres, des lapins, des chevreuils, perdrix, cailles, bécasses, canards, parler avec une manière d'affection de leurs victimes ? Ils les admirent, dépeignent avec enthousiasme leurs stratagèmes et désirent voir, indépendamment de leur plaisir personnel, ces bêtes se perpétuer. (131)

Cet amour contradictoire de l'homme pour les êtres qu'il détruit serait ainsi apparu dès ses plus lointaines origines selon l'auteur Haraucourt, qui narre l'émergence d'un

sentiment complexe de regret et de solidarité chez son homme-singe dans *Daâh le premier homme* (1912), après que celui-ci ait assassiné un de ses semblables :

> La lutte ayant été très chaude, Daâh se tenait debout près du vaincu, et il le regardait sans haine, plus longuement que de coutume. ... Il se retrouva seul, près de ce grand corps nu qui gisait sur le dos. Le mort semblait immense, avec ses deux bras éployés et ses deux jambes allongées ; son ventre, sous l'averse, s'emplissait d'une eau rose qui coulait hors de lui ; mais son poing crispé sur sa massue l'étreignait dans un défi suprême, et ses yeux grands ouverts menaçaient encore l'espace. Daâh s'émerveillait de cette attitude, belliqueuse jusque dans la mort ; il se reconnaissait en elle ... Un brouillard bleu flottait dans le rond des prunelles fixes, et cette brume était dolente... Daâh la regardait si intensément que, peu à peu, elle se mit à remuer, et il vit la pensée du mort ; juste comme il avait deviné, mais distinctes a peine dans la vapeur bleuâtre, il apercevait des silhouettes de carnassiers, toute la horde des lâches qui reviendraient à la nuit close, et aussi l'Ours pesant qui passerait, retournerait le corps d'un coup de nez, et le Lion dédaigneux qui s'arrêterait à peine, pour flairer... Au défilé de ces injures, Daâh fronçait les sourcils : son instinct de fierté se révoltait contre l'attentat à l'espèce ; les insultes que son semblable allait subir l'offensaient dans sa propre chair, et *un vague regret, qui n'était point de la pitié, mais plutôt de l'égoïsme*, l'avertissait de leur solidarité dans la lutte. Soudain, il se releva : le bois craquait derrière lui ; des yeux, presque à ras de terre, luisaient sous le couvert des feuilles ; les mangeurs revenaient à la charge. Pour les épouvanter, il poussa son cri de bataille :

- Haah ! Heuh !

Hock accourut à la rescousse. Du bout de sa massue, il lui montra le chasseur abattu, et, du bras gauche, il désigna le cercle des mangeurs cachés sous la futaie ; puis, de nouveau, il montra l'homme au ventre béant, et il criait avec dégoût :

- Mah ! Heuh !

Sa bouche, tour à tour ouverte et refermée, simulait l'effort des bêtes qui mâchent : la femme comprit qu'il ne voulait pas abandonner celui-là à l'engeance des dépeceurs. Pour mettre le mort à l' abri, elle proposa la terre, avec le geste de gratter ; mais le travail était trop long, et les griffes des quadrupèdes auraient vite défait ce que les ongles des bimanes obtiendraient avec tant de peine. Daâh proposa l'arbre, son refuge ordinaire, et Hock, à cette idée, ouvrit des yeux qui s'égayaient. Daâh, décidé, empoigna le mort par le cou. A la volée, il lança le corps sur son dos. La tête renversée reposait contre son épaule, et la chevelure s'ébouriffait près de sa bouche ; il en fit une houppe qu'il prit à pleines dents ; puis il ouvrit les bras pour embrasser le tronc d'un chêne, et il monta. À travers les branches touffues, Hock ne l'apercevait plus, mais elle l'entendait souffler ; des brindilles cassées tombaient sur elle, avec la pluie. Il reparut : elle le vit assujettir son mort à la fourche d'une branche. Il redescendit, et, le nez en l'air, il chercha le fouillis des ramures. Hock lui indiquait du doigt la tête hirsute et noire, semblable à un gros fruit, dans son nid de feuilles mouillées :

- Ta ! Ta !

> Il la découvrit à la fin, et aussitôt éclata de rire : le cadavre était vraiment inaccessible et les fauves pouvaient revenir. Il voyait par avance leur désappointement, leurs pas autour du chêne, leurs gueules geignant vers la proie et leurs bonds inutiles. (85-88 ; je souligne)

Ce bouleversement émotionnel ressenti par l'homme-singe d'Haraucourt face à la mort de son prochain transparaît également dans *La guerre du feu* de Rosny Aîné, où le héros primitif Naoh décide instinctivement de secourir un être mi-homme mi-reptile avant qu'il ne soit tué par de féroces « Nains Rouges » dans cette scène de combat :

> Soudain, un cri aigu perça l'étendue, une forme émergea de l'eau, d'abord confuse ; puis Naoh reconnut un homme. Il se traînait ; du sang coulait d'une de ses cuisses : il était d'étrange stature, presque sans épaules, la tête étroite. Il sembla d'abord que les Nains Rouges ne l'eussent pas aperçu, puis une clameur s'éleva, les sagaies et les pieux sifflèrent. Alors, des impressions tremblèrent dans Naoh et le soulevèrent. Il oublia que cet homme devait être un ennemi ; il ne sentit que le déchaînement de sa fureur contre les Nains Rouges et il courut vers le blessé comme il aurait couru vers Nam et Gaw [ses amis]. Une sagaie le frappa à l'épaule sans l'arrêter. Il poussa son cri de guerre, il se précipita sur le blessé, l'enleva d'un seul geste et battit en retraite. Une pierre lui choqua le crâne, une seconde sagaie lui écorcha l'omoplate... déjà il était hors de portée... Il déposa l'homme sur les herbes sèches et le considéra avec surprise et méfiance. C'était un être extraordinairement différent des Oulhamr, des Kzamms et des Nains Rouges. Le crâne, excessivement long et très mince, produisait un poil chétif, très espacé ; les yeux, plus hauts que larges, obscurs, ternes, tristes, semblaient sans

> regard ; ... mais ce qui surprenait surtout le chef, c'était ce corps cylindrique, où l'on ne discernait guère d'épaules, en sorte que les bras semblaient jaillir comme des pattes de crocodile. La peau se montrait sèche et rude, comme couverte d'écailles, et faisait de grands replis. Le fils du Léopard songeait à la fois au serpent et au lézard. Depuis que Naoh l'avait déposé sur les herbes sèches, l'homme ne bougeait pas. ... Il inspirait à Nam et à Gaw une vive répugnance; ils l'eussent volontiers jeté à l'eau. Naoh s'intéressait à lui, parce qu'il l'avait sauvé des ennemis et, beaucoup plus curieux que ses compagnons, il se demandait d'où l'autre venait, comment il se trouvait dans le marécage, comment il avait reçu sa blessure, si c'était un homme ou un mélange de l'homme et des bêtes qui rampent. Il essaya de lui parler par gestes, de lui persuader qu'il ne le tuerait point. (298-299)

De manière remarquable, cette curiosité éprouvée par l'ancêtre primitif occidental envers ce rescapé homme-animal est singulièrement en corrélation avec la réalité des spectacles coloniaux proposés dans les parcs anthropologiques de l'époque, où le grand public pouvait contempler similairement des indigènes déguisés en créatures reptiliennes pour des parades selon les archives photographiques du Musée du Quai Branly (Voir fig. 132 et fig. 133).

Ainsi, la mise en scène narrative de la sauvegarde de l'homme-animal dans la fiction préhistorique de Rosny Aîné croisait véritablement la réalité des expositions coloniales, où « l'homme sauvage » se trouvait aussi exposé comme une créature vulnérable et menacée d'extinction nécessitant d'être secourue, à l'image de l'homme-reptile de *La guerre du feu* ou bien le corps inerte de homme-singe tué par *Daâh le premier homme*.

En outre, cet acte de sauvegarde se déclenchait également selon Rosny Aîné en réaction à un sentiment de miséricorde envers l'homme-animal, qui se montrait souvent impuissant devant les forces de la nature comme dans *Vamireh* par exemple, où le héros primitif occidental voyait un jour les « Tardigrades » venir à lui pour se réfugier du danger lorsqu'en effet, « surpris dans leur sommeil par le cri du chien, ils allaient au grand nomade comme au seul protecteur » (85). En réponse à cet appel à l'aide, le héros daigne alors leur porter secours contre l'invasion du peuple oriental en amorçant une négociation avec son chef dans cet épisode de trêve :

> Arrivés le soir au bord du fleuve, encombrés de blessés et affreusement las, ils n'attendaient plus que la mort quand Vamireh les sauva. ... La rive opposée resta peu de temps obscure : la flamme d'un vaste foyer l'éclaira bientôt. ... Une voix montait au milieu du grand silence, planait sur le fleuve. Vamireh et Elem reconnurent la voix du chef oriental. Elle disait :
>
> - Homme des contrées inconnues, écoute la parole de celui dont les cheveux sont blancs et à qui l'esprit de la sagesse parle dans la solitude. Mes paroles veulent la paix. Alliés avec le chien nous pouvons cependant sans crainte envisager la guerre. Que pourrais-tu, homme de l'amont du Fleuve, contre les innombrables légions de la bête aidée de nos flèches et de nos bras. Accepte la paix. Echangeons le sang de nos veines. Aidé d'Elem, Vamireh comprit ces paroles. Entré à son tour dans la lueur du bûcher, il cria son acceptation.
>
> - Le Pzânn te salue, vieillard. Il écoute la fille de ta tribu et il est prêt à échanger son sang avec le tien. Eloigne donc la bête et que la vie des 'mangeurs de vers' soit sauve !

... De nouveau, le chef s'avance :

- Pourquoi l'homme frère prend-il le parti de l'être immonde ? Qu'il laisse au chien, plus digne, cette proie.

Mais Vamireh se révolta :

- Le Pzânn n'oserait plus montrer son visage aux autres Pzânns s'il abandonnait ses alliés, le Pzânn veut la paix, mais il la veut pour tous ceux qui sont auprès de lui.

... il se refusait à toute cession concernant les tardigrades. (Rosny 1892 85-86 ; 88)

Déterminé dans sa volonté de protéger les faibles « Mangeurs de vers », Vamireh s'insurge alors violemment lorsque les orientaux outrepassent son autorité et décident, finalement, d'ignorer la requête du héros dans ce passage :

Un nouveau conciliabule réunit les Orientaux, et tous les jeunes, plus désireux d'une victoire que d'un développement pacifique, penchaient à la guerre. Le chef n'osa s'opposer directement, mais il dit la force de Vamireh, il dit aussi la gloire d'une expédition vers le Nord après l'hiver et la nécessité d'être en paix avec les peuples lointains. Deux des jeunes parurent convaincus, tandis que le fanatique baissait les yeux dans son obstination. Même il s'approcha des rives et pointant sa flèche envenimée vers un des 'mangeurs de vers' :

- Le Conseil dit : 'Que jamais ta flèche n'hésite à frapper l'Immonde.'

Et la flèche décrivait sa mortelle parabole, frappait le Tardigrade à l'épaule. Le cri de douleur de l'homme s'accompagna d'un cri de colère de l'homme blond ... Vamireh, secoué d'indignation, répliqua :

> - Mon sang est jeune aussi et ne saurait pardonner la perfidie ! Déjà il avait armé son arc, et sa flèche imprévue frappait la poitrine de l'agresseur. Puis il courut auprès du Tardigrade blessé. Les compagnons suçaient le sang de la blessure, enlevaient ainsi le poison. Vamireh procura un quasi-antidote, des feuilles alcalines dont il pressa la sève sur la plaie béante et qu'il appliqua ensuite toutes humides. ... Dans le camp des Orientaux le vieillard soignait le blessé. Celui-ci persistait à crier des injures aux 'mangeurs de vers'. Tous étaient révoltés, en somme, que le Nomade eût frappé un Homme pour venger une créature ignoble. (Rosny 1892 86)

Tout au long de cette fiction, la bonté du héros envers les hommes-animaux demeure ainsi omniprésente. Considérant en effet ces êtres comme ses proches, « Vamireh s'émouvait pour eux, attristé du dégoût d'Elem, plein d'ardeur à panser les blessés, à indiquer à chacun son gîte pour la nuit » (Rosny 1892 83), et Rosny Aîné attribue à ce personnage une profonde miséricorde comme le montre son attitude envers eux : « le Pzânn conçut une grande pitié pour le sort de ses frère inférieurs » (Rosny 1892 76). Par cette sensibilité morale du héros préhistorique, l'auteur semble ainsi créer une version primitive du « noble sauvage » de Jean Jacques Rousseau, chez qui la pitié représente une qualité majeure comme l'explique ce philosophe dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1754) :

> La pitié est un sentiment naturel, qui, modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi-même, concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce. C'est elle qui nous porte sans réflexion au secours de ceux que nous voyons souffrir : c'est elle qui, dans l'état de nature, tient lieu de lois, de mœurs, et de vertu, avec

> cet avantage que nul n'est tenté de désobéir à sa douce voix : c'est elle qui détournera tout sauvage robuste d'enlever à un faible enfant, ou à un vieillard infirme, sa subsistance acquise avec peine. (32)

Etonnamment, cette pitié naturelle de l'homme pour autrui, dont le sentiment coexiste avec un goût paradoxal pour la destruction chez l'homme primitif, semble représenter une caractéristique transmissible à travers les générations pour Rosny Aîné, puisque cet auteur fait passer cette ambivalence émotionnelle de la préhistoire vers le monde moderne en la théâtralisant chez l'homme contemporain du 20ème siècle dans une autre œuvre intitulée *La grande énigme* en 1920, où deux archéologues découvrant un monde préhistorique caché sous terre tentent de protéger de jeunes enfants menacés par un fauve dans cet extrait :

> Deux créatures venaient d'apparaître, deux créatures verticales, toutes palpitantes de jeunesse... Elles jouaient. De grands cheveux sombres s'éparpillaient sur leurs épaules, les membres et le torse étaient recouverts d'une peau soyeuse, de couleur brune, et si leurs mâchoires semblaient un peu épaisses, les yeux très grands, très doux, très lumineux, étaient aussi beaux que les plus beaux yeux de femme... Je les contemplais avec une sorte de crainte, et je murmurai :
>
> - Daniel... est-ce que ?...
>
> - Ce sont des enfants ! affirma-t-il... des *petits d'homme*... exactement les enfants de nos ancêtres des âges tertiaires contemporains de ces mastodontes qui s'abreuvent au lac... Et vous voyez qu'ils sont charmants !'

> ... Une sorte de rugissement fit dresser la tête. Une bête fauve était venue, une bête trapue, aux dents en poignards, au pelage orange, ocellé de taches mauves. Elle bondit... Les *petits d'homme* magnétisés, paralysés, demeuraient immobiles... Encore quelques bonds et la bête va les atteindre... D'un même geste, Daniel et moi-même épaulâmes, une double détonations retentit sur les eaux lacustres et fit dresser la tête aux mastodontes. Atteint à la tête et au défaut de l'épaule, le fauve tournoyait... Craignant que dans son agonie il ne réussit à venger sa mort sur les enfants, nous tirâmes encore, puis, me précipitant, je plongeai mon couteau dans les côtes de la bête... Elle poussa son soupir rauque et roula sur le sol ... Déjà les enfants étaient auprès de moi, ils m'observaient curieusement. Je pris le plus jeune dans mes bras ... et je tenais cet enfant contre ma poitrine avec une tendresse infinie... (656-658)

À bien des égards, ce genre de mise en scène théâtralisant le sauvetage de l'homme-animal préhistorique par un homme occidental bienfaisant et protecteur rappelle également les propos souvent romancés tenus par les explorateurs, lorsque ces derniers mettaient en avant leur héroïsme dans leurs carnets de voyage en narrant comment ils parvenaient à sauver des victimes indigènes du danger. Dans la narration de ces actes de sauvetage, le Hottentot fait d'ailleurs souvent partie des êtres en péril à cause de son nomadisme, souffrant dans ses errances quotidiennes de la cruauté d'un peuple voisin nommé « Cafre » par Jean-Victor Audouin dans son *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* (1825) : « ils ne bâtissent point de village, ainsi que les Cafres leurs voisins qui, regardant ces misérables comme une sorte de gibier, leur donnent la chasse et exterminent tous ceux qu'ils rencontrent » (327). Cette oppression des Hottentots face

aux Cafres, qui peut rappeler l'intrigue du roman *Vamireh* mettant en scène l'hostilité d'un peuple oriental primitif envers les « Tardigrades », finit ainsi par s'interrompre grâce à la venue du colon français dans le récit de voyage de François Levaillant, qui raconte comment son équipage prend sous son aile une tribu entière menacée de mort dans son *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique et au Cap de Bonne-Espérance* (1884) : « La horde de Hottentots, effrayée au seul nom de ces cruels vengeurs, se proposait d'aller s'établir plus loin, pour n'être plus dans le voisinage de la Cafrerie. Lorsqu'elle me vit près de partir, elle me demanda la permission de me suivre, et de se mettre sous la protection de mon camp. Je leur accordai cette grâce » (191).

En somme, cette image valorisante du colon occidental le dépeignant comme un protecteur de « l'homme sauvage » dans ces récits de voyage se sont ainsi retranscrits dans la narration de la préhistoire, où les personnages principaux souvent incarnés par l'homme moderne du 19ème siècle ou bien par son ancêtre primitif offrent au lecteur de l'époque la représentation similairement intermittente d'une force bienveillante et protectrice envers l'homme-animal, dont les caractères rappellent à bien des égard « l'homme sauvage » des colonies.

2.3. Le devoir moral

Parallèlement, cette miséricorde tend aussi à s'appliquer envers toute forme d'animalité chez l'homme comme le démontre notamment le cas de l'*Homo Ferus* ou « homme ensauvagé » selon les termes utilisés par l'historien Franck Tinland. Présentant un homme supposément retombé à l'état sauvage, ce cas particulier de l'anthropologie se produirait en conséquence de circonstances extrêmes comme il l'explique dans cet extrait tiré de son étude sur *L'homme sauvage* (1968) :

> Au cours des siècles, à plusieurs reprises, nos prédécesseurs se sont trouvés en face d'êtres humains rendus, pour une raison ou pour une autre, à la sauvagerie la plus complète qui se puisse concevoir. Hirsutes, velus, muets, accoutumés à des formes de locomotions bien éloignées de la marche humaine normale, parfois franchement quadrupèdes, capables en même temps de subsister dans des conditions telles qu'elles peuvent paraître incompatibles avec la survie d'un de nos semblables ... Telle est le résultat d'une privation de tout contact de l'homme avec ses semblables – car, bien entendu, ce n'est pas dans une différenciation biologique qu'il faut chercher l'origine de cet écart par rapport à l'homme civilisé, mais dans sa privation de tout contact avec ses semblables, dans un isolement extrême, parfois 'compensé' par la fréquentation des animaux. Il s'agit donc ici d'êtres humains réduits au 'degré zéro' d'humanité, et par là, parvenus à un mode d'existence animale. Nous rencontrons ici la sauvagerie au terme d'un processus de dégradation, en découvrant la limite extrême vers laquelle peut descendre l'existence humaine. (58)

Pour l'écrivain Jules Verne, ce cas anthropologique d'un retour à l'état sauvage représentait véritablement un objet de fascination, surtout après avoir lu les aventures du *Robinson* suisse de l'auteur Daniel De Foe (1719) dont le thème se trouvait encore repris plus tard par Johann David Wyss (1812). Désirant évidemment créer à son tour un spécimen pour son propre usage dans la préparation de son œuvre *L'île mystérieuse* (1875), Verne avait ainsi suggéré dans une lettre adressée à son éditeur Hetzel l'intérêt monétaire lié à l'exploitation d'un tel personnage, dont la perspective rejoignait d'ailleurs celle des spectacles anthropologiques qui tiraient aussi profit de « l'homme sauvage » des

colonies d'après les archives du Musée du Quai Branly (Voir fig. 134) : « Le Crotoy, lundi [18 septembre 1865] ... Je rêve à un Robinson magnifique. Il faut absolument que j'en fasse un, c'est plus fort que moi. Il me vient des idées superbes, et si, la chose faite, elle arrive à rapporter modestement le triple du *Robinson Suisse*, vous serez content et moi aussi » (cité dans Dumas 1999 35).

Finissant ainsi par créer le personnage d'Ayrton, un naufragé retombé à l'état sauvage après avoir longtemps vécu dans l'isolement total de *L'île mystérieuse* et dès lors atteint le degré zéro d'humanité, Verne met en scène le sauvetage de cet être et son retour à la civilisation par l'intermédiaire de l'équipe de colons de Cyrus Smith, dont les personnages s'efforcent de réintégrer cet homme ensauvagé dans la société. Toutefois, durant l'écriture de cette ré-humanisation d'Ayrton, des tensions ont surgi entre Verne et son éditeur, ce dernier remettant en question la plausibilité d'un tel processus et ne concevant pas la crédibilité du sauvetage de ce personnage dans le courrier suivant :

> [Lundi 22 (?) septembre 1873]
>
> Mon cher Verne,
>
> … Il y a un grand épisode, celui d'Ayrton qui me laisse froid, moins satisfait qu'il ne faut, à partir de son ramenage dans l'île. Ce sauvagisme dure infiniment trop longtemps, est contraire au tempérament, au caractère d'Ayrton dans cette mesure trop prolongée ; et les médecins les plus forts, les physiologistes comme Béclard[70] me disent que l'isolement seul, surtout quand il est aidé par des provisions, des

[70] Jules Béclard (1818-1887), médecin ayant écrit cette œuvre d'autorité en 1859 : *le Traité élémentaire de physiologie humaine*.

armes, des livres – par une certitude de vivre, par l'espérance, la promesse de Glénarvan qu'il ne serait oublié, que son isolement ne doit pas être éternel, ne pourrait pas expliquer l'abrutissement. Nul homme ne redevient un singe, parce que nul homme ne l'a été. Si vous aviez tiré un parti très dramatique de cette bestialité, soit, mais non. C'est plus terne qu'intéressant. Vous vous tirez mal de cet homme-singe qu'on confine dans une chambre, sans faire d'efforts pour faire, pour refaire son éducation. Vous dites qu'on en fait, mais, fainéant que vous êtes, devant la difficulté du sujet, vous vous contentez de le dire, et ce qui serait intéressant, ce serait de voir comment se pratique l'étude de ce *renaître* à l'intelligence et de le mettre en action. Béclard accorde qu'on peut supposer qu'il a oublié la parole mais il la retrouvera assez et en tout cas plus vite. Il ne doit pas éprouver [le] besoin de continuer absolument sa vie solitaire, et doit le craindre plutôt. Vous pourrez le mettre au Corral après qu'il aura retrouvé l'intelligence, revécu de la vie commune, qu'il l'aura goûtée et appréciée, mais alors ce sera par esprit de réparation et de sacrifice et de dévouement.

Bref, mon vieux, comme c'est peut-être le plus difficile de tous les sujets, il n'est pas étonnant que cet épisode ne soit pas venu à point du 1er coup …

Tout à vous.

J. Hetzel.

[En note de page, l'éditeur termine sa lettre par ce commentaire :] Les médecins disent que l'absolue bestialité ne pourrait avoir été produite que par une maladie, un fait qui lui aurait ôté la raison – il serait fou tant que vous le faites. Mais non

sauvé. Le sauvetage est imp[possible] de votre Ayrton. (cité dans Dumas 1999 205-207)

Contrarié par les propos de son éditeur, Jules Verne a tout de même campé sur ses positions quant à sa manière d'exploiter son sauvage, persistant alors dans sa conviction personnelle que le sauvetage de cet être demeurait possible comme il l'a déclaré sèchement dans ce courrier-réponse :

Amiens, mardi [23 septembre 1873]

Mon cher Hetzel … je ne vous cache pas que sapristi, vous finiriez par me dégoûter du livre … Tout ce que vous me dîtes du sauvagisme d'Ayrton est pour moi sans importance. Tous les aliénistes du monde n'y feront rien. J'ai besoin d'un sauvage. Je dis au public, voilà mon sauvage. Et vous croyez qu'on s'inquiètera de savoir si après 12 ans de solitude, il a pu devenir *si* sauvage que cela! Non! l'important est qu'étant sauvage il redevienne homme. Que de choses encore j'aurais à vous répondre, mais nous en causerons. Seulement, n'oublions pas ceci. Le sujet du Robinson a été traité deux fois. De Foe, qui a pris l'*homme seul*, Wyss qui a pris la *famille*. C'étaient les deux meilleurs sujets. Moi, j'ai à en faire un troisième qui ne soit ni l'un ni l'autre. Vous avez plusieurs fois déjà jeté des doutes dans mon esprit au sujet de cet ouvrage. J'ai pourtant la conviction, et je vous en parle comme s'il était d'un autre, qu'il ne sera point inférieur aux derniers, et que, bien lancé comme eux, il réussira. J'ai la conviction profonde que la curiosité du lecteur sera excitée, et que la somme des choses *imaginées* que j'appelle le *crescendo* s'y développe d'une manière pour ainsi dire *mathématique*. Il faut bien que j'aie ces convictions, ou bien je ne pourrais aller de l'avant. Et,

cependant, je vous le répète, ce sont des douches d'eau froide que vous me versez sur le cerveau. (cité dans Dumas 1999 208-209)

Obtenant finalement gain de cause, Jules Verne a ainsi introduit dans son roman son personnage d'Ayrton ensauvagé, dont la ressemblance rappelle d'ailleurs sensiblement un spécimen exhibé parallèlement dans les expositions coloniales et nommé « Ram Sam » (Voir fig. 135 et fig. 136). Mis en scène pour la première fois dans la forêt de l'île agressant le personnage du jeune Harbert, Ayrton apparaît d'abord comme un grand singe aux yeux des colons qui finissent par le maîtriser. Malgré leur circonspection devant le spectacle d'une telle créature, ces derniers envisagent pourtant son sauvetage comme un devoir moral dans le débat suivant :

– Ah ! s'il t'avait blessé, ce singe !... s'écria Pencroff.

– Mais ce n'est pas un singe ! répondit Harbert.

Pencroff et Gédéon Spilett, à ces paroles, regardèrent alors l'être singulier qui gisait à terre. En vérité, ce n'était point un singe ! C'était une créature humaine, c'était un homme ! Mais quel homme ! Un sauvage, dans toute l'horrible acception du mot, et d'autant plus épouvantable, qu'il semblait être tombé au dernier degré de l'abrutissement ! Chevelure hérissée, barbe inculte descendant jusqu'à la poitrine, corps à peu près nu ... : telle était la misérable créature qu'il fallait bien, pourtant, appeler un homme! ...

'Êtes-vous bien sûr que ce soit un homme ou qu'il l'ait été ? demanda Pencroff au reporter. ...

– Oui, répondit Gédéon Spilett, mais l'infortuné n'a plus rien d'humain !'

> Le reporter disait vrai. Il était évident que, si le naufragé avait jamais été un être civilisé, l'isolement en avait fait un sauvage, et pis, peut-être, un véritable homme des bois. ...
>
> 'Quel qu'il soit, dit Gédéon Spilett, quel qu'il ait été et quoi qu'il puisse devenir, notre devoir est de le ramener avec nous à l'île Lincoln ! ... l'humanité nous le commande.'
>
> C'était, en effet, leur devoir d'êtres civilisés et chrétiens. Tous trois le comprirent, et ils savaient bien que Cyrus Smith les approuverait d'avoir agi ainsi. (Verne 1875 738-742)

Etonnamment, le processus d'ensauvagement d'Ayrton par Verne laisse également entrevoir dans la description de ce personnage certaines caractéristiques typiquement attribuées à la figure de l'homme préhistorique entre le 19ème et le début du 20ème siècle. Effectivement, tandis que la communauté scientifique de l'époque relevait sur la surface du crâne du fossile de Néandertal des « arcades orbitaires énormes » lui donnant en conséquence un renflement important du front (Boule 21), cette même structure apparaissait aussi à divers degrés chez d'autres fossiles tels que celui de l'Homme de Cro-Magnon. Dans son étude sur les *Hommes fossiles et hommes sauvages* (1884), Armand de Quatrefages explique ainsi combien ce trait particulier contribue à donner à l'humanité préhistorique une apparence générale « souvent qualifiée de bestiale » (64-65), et Jules Verne semble assurément avoir tiré parti de cette singularité primitive pour affirmer sur le visage de son naufragé un regard farouche particulièrement fascinant pour le jeune Harbert, comme ce dernier le fait remarquer dans ce dialogue :

> – Avez-vous remarqué, monsieur Spilett, combien ses yeux sont profondément enfoncés sous leur arcade ? demanda le jeune garçon.
>
> – Oui, Harbert, mais j'ajoute qu'ils sont plus humains qu'on ne serait tenté de le croire à l'aspect de sa personne.
>
> – Enfin, nous verrons, répondit Pencroff, ... Nous allions chercher une créature humaine, et c'est un monstre que nous ramenons ! (Verne 1875 745-746)

Parallèlement à ce regard primitif du naufragé, la physionomie même d'Ayrton laisse également transparaître une ancienneté aussi grande qu'imprécise, car « son emprisonnement sur l'îlot datait de loin déjà » (Verne 1875 743) comme l'écrit l'auteur, qui utilise une fois de plus le personnage du jeune Harbert pour évoquer cet aspect dans ces lignes :

> – Il y a longtemps, sans doute, que le pauvre homme est en cet état ! dit Harbert. ... Quel âge peut-il avoir ? demanda le jeune garçon.
>
> – Cela est difficile à dire, répondit le reporter, car il est impossible de voir ses traits sous l'épaisse barbe qui lui couvre la face, mais il n'est plus jeune, et je suppose qu'il doit avoir au moins cinquante ans. (Verne 1875 745)

A cette ancienneté du corps et ce regard primitif du naufragé s'ajoute également un dernier aspect invoquant la préhistoire chez ce personnage : ses affinités avec le peuple aborigène d'Australie dans un précédent roman intitulé *Les enfants du capitaine Grant* (1868). Effectivement, dans cette autre fiction de Verne, l'équipage du navire Britannia dont Ayrton faisait partie rencontre dans le subcontinent australien un groupement d'aborigènes considérés explicitement comme des êtres intermédiaires situés entre

l'homme et le singe par certains protagonistes. Ces indigènes, dont le savant Eugène Dubois s'était d'ailleurs inspiré pour reconstituer en 1900 son « Pithécanthrope de Java » (Voir fig. 14), démontrent une entente cordiale avec Ayrton dont le personnage révèle de surcroît une capacité unique à communiquer avec eux dans cet extrait:

> 'Coo-eeh ! coo-eeh !' retentirent à peu de distance. Ayrton piqua ses bœufs, et, cent pas plus loin, les voyageurs arrivaient inopinément à un campement d'indigènes. Quel triste spectacle ! ... Ces êtres, dégradés par la misère, étaient repoussants. Il y en avait là une trentaine, hommes, femmes et enfants, vêtus de peaux de kangourous déchiquetées comme des haillons. Leur premier mouvement, à l'approche du chariot, fut de s'enfuir. Mais quelques mots d'Ayrton prononcés dans un inintelligible patois parurent les rassurer. Ils revinrent alors, moitié confiants, moitié craintifs, comme des animaux auxquels on tend quelque morceau friand. ... Jamais créatures humaines n'avaient présenté à ce point le type d'animalité.
>
> 'Robert ne se trompait pas, dit le major, ce sont des singes, – pur-sang, si l'on veut, – mais ce sont des singes !
>
> – Mac Nabbs, répondit Lady Helena, donneriez-vous donc raison à ceux qui les chassent comme des bêtes sauvages ? Ces pauvres êtres sont des hommes.
>
> – Des hommes ! s'écria Mac Nabbs ! Tout au plus des êtres intermédiaires entre l'homme et l'orang-outang ! (741-742)

Ces liens étroits qu'entretenait Ayrton avant son naufrage avec les indigènes d'Australie, dont l'image était communément rattachée à la représentation du chaînon manquant

d'Eugène Dubois, semble ainsi annoncer comme un évènement futur sa régression dans un état sauvage proche de la préhistoire dans *L'île mystérieuse* (1875). Dans une perspective analogue à celle de Rosny Aîné, ces liens étroits établis par Verne entre Ayrton et ces aborigènes peuvent dès lors rappeler l'entente fraternelle qu'entretiennent également ensemble les « Tardigrades » avec les « Hommes-des-Arbres » dans la fiction préhistorique *Vamireh* (1892) publiée quelques années plus tard, où ces deux entités parviennent de la même manière à communiquer entre elles. Avec le retour du personnage d'Ayrton réduit à l'état d'homme-singe dans *L'île mystérieuse*, Jules Verne dévoile finalement une version « préhistorisée » du Robinson suisse dont il s'était initialement inspiré, en y mêlant avec originalité des caractéristiques primitives tirées de la paléontologie et de l'anthropologie du 19ème siècle qui utilisaient justement le corps de « l'homme sauvage » des colonies pour représenter le concept du chaînon manquant. Cette relation limitrophe se développant entre « l'homme sauvage » et l'homme préhistorique arbore ainsi dans les œuvres de Verne le concept évolutionniste d'une humanité émergeant brusquement de l'animal comme le démontre par exemple *Le village aérien* où les « Wagddis », représentants du concept du chaînon manquant, deviennent soudainement humains aux yeux de l'anthropologue Max Huber qui, malgré avoir exprimé tout au long du roman maintes raisons pour leur refuser un tel statut, change brutalement d'opinion à la fin du récit :

> John Cort et Max Huber ne cachèrent pas leur émotion à la pensée qu'ils ne reverraient jamais ces deux créatures affectueuses et bonnes, si inférieure que fut leur race…

> ... Quant à Llanga, il ne put se retenir de pleurer, et de grosses larmes mouillèrent aussi les yeux du père et de l'enfant.
>
> - Eh bien, dit John Cort, croirez-vous maintenant, mon cher Max, que ces pauvres êtres se rattachent à l'humanité ?…
>
> – Oui, John, puisqu'ils ont, de même que l'homme, le sourire et les larmes ! (Verne 1901 253)

L'humanisation subite de ces entités primitives par leurs larmes concorde ainsi avec celle du naufragé Ayrton dans *L'île mystérieuse*, qui abandonne de la même manière son animalité à travers un bouleversement émotionnel analogue dans l'extrait suivant :

> 'Venez, mon ami', lui dit l'ingénieur.
>
> L'inconnu se leva aussitôt. Son œil se fixa sur Cyrus Smith, et il le suivit. ... Arrivé à l'endroit ou croissaient les premiers beaux arbres de la forêt, dont la brise agitait légèrement le feuillage, l'inconnu parut humer avec ivresse cette senteur pénétrante qui imprégnait l'atmosphère, et un long soupir s'échappa de sa poitrine ! ... Le pauvre être fut sur le point de s'élancer dans le creek qui le séparait de la forêt, et ses jambes se détendirent un instant comme un ressort... mais, presque aussitôt, il se replia sur lui-même, il s'affaissa à demi, et une grosse larme coula de ses yeux !
>
> 'Ah ! s'écria Cyrus Smith, te voilà donc redevenu homme, puisque tu pleures !'

> ... Oui ! le malheureux avait pleuré ! Quelque souvenir, sans doute, avait traversé son esprit, et, suivant l'expression de Cyrus Smith, il était refait homme par les larmes. (Verne 1875 768-770)

En définitive, l'humanisation du sauvage paraît véritablement s'opérer à travers l'émotion chez Verne. Suivant un processus tantôt assisté comme dans le cas d'Ayrton, tantôt personnel comme chez Max Huber qui modifie à la dernière minute son regard sur les « Wagddis », l'humanité se forme manifestement de façon interne à l'image du processus vécu par l'homme-singe d'Edmond Haraucourt. D'autre part, les missions de sauvetage entreprises pour secourir les êtres incarnant la figure de l'homme-animal valorisent également par leur succès la moralité bienveillante de l'homme occidental dans ces œuvres, comme le démontrent notamment les colons de *L'île mystérieuse* qui réintègrent Ayrton dans la société tout en faisant évoluer parallèlement le singe Jup, ou bien encore chez l'ancêtre aryen primitif qui sauve la vie des « Tardigrades » entre autres créatures mi-humaines, mi-animales dans les fictions de Rosny Aîné.

II. Le parc anthropologique : espace de conservation

1. La préservation de l'homme-animal / « l'homme sauvage »

1.1. Le dépeuplement

Au-delà du cadre strictement romanesque, ce type de perspectives exprimant un humanisme en faveur de la protection de « l'homme sauvage » se manifestait également dans la sphère politique du 19ème siècle, où l'impérialisme prêchait son rôle positif dans la préservation de ce dernier à travers sa mission civilisatrice tandis que le groupe d'auteurs surréalistes en dénonçait plutôt les abus au siècle suivant. Cette ambivalence idéologique du colonialisme, mêlant contradictoirement ensemble la destruction de « l'homme sauvage » avec un désir relatif pour sa protection, transparaissait remarquablement dans les discours tenus par les scientifiques intéressés par la préhistoire et l'évolution comme Nadaillac par exemple, qui évoquait ces aspects dans un chapitre intitulé *Immigrations*, tiré de son étude sur *Les premiers hommes et les temps préhistoriques* (1881) :

> Les aborigènes de la Nouvelle-Zélande, les Maoris ont trouvé sous la protection de la Grande-Bretagne une sécurité et une richesse que leurs pères ne pouvaient soupçonner. Ils disparaissent cependant, comme les Indiens devant le rapide accroissement de la race anglo-saxonne, et on peut déjà prévoir le jour prochain où leur nom restera seul, comme un dernier souvenir. (297-298)

Chez l'évolutionniste Ernest Haeckel, le risque de disparition définitive de « l'homme sauvage » s'affichait de manière plus inquiétante encore dans son *Histoire de la création des êtres organisés* (1877), où le savant déclare l'impossibilité de sauver les peuples « sauvages » dans ce passage de son œuvre :

> On trouve au degré le plus inférieur de développement intellectuel les Australiens, quelques tribus des Papous polynésiens, et, en Afrique, les Boschimans, les Hottentots et quelques tribus nègres. Chez ces peuples, le principal caractère de l'homme véritable, le langage, est demeuré à l'état rudimentaire, et par conséquent il en est de même de l'intelligence. ... Quelques-unes des plus sauvages tribus de l'Asie méridionale et de l'Afrique orientale n'ont pas même l'idée des premiers rudiments de toute civilisation humaine, de la vie en famille, du mariage : elles errent en troupes, et, par leur genre de vie, ressemblent plus à des troupes de singes qu'à des sociétés humaines civilisées. Jusqu'ici, toutes les tentatives faites pour civiliser ces tribus et beaucoup d'autres appartenant aux races inférieures, ont complètement échoué ; il est, en effet, nécessairement impossible de faire germer la civilisation humaine là où fait défaut le sol même, c'est-à-dire le perfectionnement cérébral de l'homme. Pas une de ces tribus n'a pu se régénérer par la civilisation, dont l'influence ne fait que hâter leur disparition. (646-647)

Ces discours alarmistes constituaient ainsi de sérieuses préoccupations pour l'anthropologue Armand de Quatrefages, qui lançait un appel à l'urgence en diagnostiquant l'état critique des derniers territoires colonisés dans son étude sur les *Hommes fossiles et hommes sauvages* (1884) :

> C'est dans l'Océanie et surtout en Mélanésie, en Polynésie, que j'ai cherché des exemples de populations sauvages. Ce monde maritime, le dernier abordé par les Européens, a déjà subi des transformations si profondes, les races qui les

> peuplaient seules il y a moins d'un siècle, sont en voie de disparition si rapide, qu'il faut se hâter d'en recueillir l'histoire avant qu'elle ne soit oubliée. (5)

Dans la littérature, cet effacement progressif de « l'homme sauvage » dans son propre milieu naturel se trouvait également mis en relief par Jules Verne, qui évoquait ce phénomène chez les aborigènes australiens dans *Les enfants du capitaine Grant* : « Il y a cinquante ans, ajouta Paganel, nous aurions déjà rencontré sur notre route maintes tribus de naturels, et jusqu'ici pas un indigène n'est encore apparu. Dans un siècle, ce continent sera entièrement dépeuplé de sa race noire » (739). A partir de la seconde moitié du 19ème siècle, cette menace de voir disparaître à jamais « l'homme sauvage » des colonies provoquait immanquablement des inquiétudes dans la communauté scientifique comme le révélaient Nadaillac, Haeckel ou encore Quatrefages. Ainsi, en parallèle des fictions romanesques narrant le sauvetage de l'homme-animal dans les romans sur la préhistoire ou abordant le thème de l'évolution, une volonté analogue de secourir « l'homme sauvage » contemporain s'exprimait chez les savants désireux d'instaurer une série de mesure destinées à préserver les peuples en voie d'extinction. Avec le concours d'auteurs de fictions préhistoriques comme Adrien Arcelin, l'établissement du rôle humaniste que devait jouer l'homme moderne du 19ème siècle envers les êtres « sauvages » et « vulnérables » commençait ainsi à prendre forme dans son roman *Solutré ou les chasseurs de rennes*, comme le dévoile particulièrement ce dialogue entre son personnage Alexandre et la femme primitive Ikaeh :

> - D'où viens-tu ? me demanda I-ka-eh.
>
> [Alexandre :] - Du *Dix-neuvième siècle*, lui répondis-je en me servant des mots français, à défaut d'équivalents dans le jargon local.

- Où est situé ce village ?

[Alexandre :] - Dans le pays de l'*Avenir*. ... Mon compagnon est un savant sorcier ; nous voyageons par tous pays pour connaître les hommes et les choses, et faire du bien si nous pouvons aux malades et à ceux qui souffrent. (66)

Etonnamment, l'énonciation de ce rôle protecteur autoproclamé par l'homme occidental envers son homologue primitif et sauvage justifiait ainsi dans la pratique l'emploi de moyens extrêmes pour préserver ce dernier de la pression du colonialisme et de la sélection naturelle.

1.2. L'abri

Dans le cadre des expositions coloniales, le recours à l'emprisonnement apparaissait alors comme une méthode valide pour accomplir ce processus de sauvegarde, instrumentalisant l'usage la cage comme un outil particulièrement efficace pour contrer cette menace d'extinction des variétés humaines.

Définie principalement dans les années 1870 comme une « loge portative où l'on a des oiseaux vivants », la cage pouvait aussi « renfermer des animaux et même des hommes » selon le dictionnaire Émile Littré (ARTFL Émile Littré 1872-77 *Cage*). Pris dans le contexte du parc zoologique, cette méthode d'emprisonnement permettait d'abriter des spécimens rares comme l'illustrait par exemple l'artiste italien Leonetto Cappiello (1875-1942) dans son portrait d'un homme-animal appelé « Le Boche », enfermé au Jardin d'Acclimatation de Paris et en référence au nazisme (Voir fig. 137), ou bien encore avec l'artiste Bourdes qui caricaturait « Les bêtes féroces » dans lequel le rôle de l'homme et celui de l'animal se trouvaient inversés dans une ménagerie (Voir fig. 138).

Chez les savants évolutionnistes tels que Darwin, la cage jouait également un rôle important pour contenir les spécimens destinés à l'observation comme dans le cas du singe par exemple. Dans sa *Descendance de l'homme*, le scientifique relate ainsi un épisode où il fait subir à cet animal une série d'expériences dont les résultats lui procurent un grand divertissement dans les lignes suivantes :

> Je transportai un serpent empaillé et enroulé dans l'enclos des singes au Jardin zoologique, où il provoqua une grande effervescence ; ce spectacle fut un des plus curieux dont j'aie jamais été témoin ; trois Cercopithèques étaient tout particulièrement alarmés ; ils s'agitaient violemment dans leurs cages en poussant des cris aigus, signal de danger qui fut compris des autres singes. ... Au bout de quelques instants, tous les singes formaient un grand cercle autour de l'animal qu'ils regardaient fixement ; ils présentaient alors l'aspect le plus comique. ... Ces singes se comportaient tout différemment lorsqu'on introduisait dans leurs cages un poisson mort, une souris, une tortue vivante, car, bien que ressentant d'abord une certaine frayeur, ils ne tardaient pas à s'en approcher pour les examiner et les manier. Je mis alors un serpent vivant dans un sac de papier mal fermé que je déposai dans un des plus grands compartiments. Un des singes s'en approcha immédiatement, entrouvrit le sac avec précaution, y jeta un coup d'œil, et se sauva à l'instant ... tous les singes, les uns après les autres, la tête levée et tournée de côté, ne purent résister à la tentation de jeter un rapide regard dans le sac, au fond duquel le terrible animal restait immobile. Il semblerait presque que les singes ont quelques notions sur les affinités zoologiques. (103)

Ce regard amusé de Darwin sur ces primates s'explique évidemment par le rapport de mimétisme qui s'opère entre ces créatures et l'homme, et dont le phénomène s'avère par ailleurs particulièrement révélateur pour les anthropologues Mason, Greenberg et Warrick qui soulignent dans leur étude intitulée en 1974 *Anthropology through Science-Fiction* que l'attribut comique de ces animaux provient des similitudes de leurs comportements avec ceux de l'homme, les rendant en conséquence très populaires dans les zoos par leurs ressemblances autant que par leurs différences avec l'humain (121). Cette perspective du spectateur mêlant ensemble le divertissement et la reconnaissance de soi devait ainsi vraisemblablement coïncider avec celle du visiteur des parcs anthropologiques de l'époque, où ce dernier allait observer de la même manière « l'homme sauvage » des colonies (Bancel et al. 2002). Au delà de toute analogie présupposée de ce dernier avec le singe, le visiteur occidental de ces parcs pouvait également lire sur le corps même de l'indigène la tristesse de son existence comme l'évoquaient explicitement certains bibelots vendus dans les expositions coloniales (Voir fig. 139). Pour le savant Paul Barret, cette mélancolie de « l'homme sauvage » d'Afrique pouvait d'ailleurs s'expliquer rationnellement d'après son étude sur *L'Afrique occidentale : la nature et l'homme noir* (1888), où il énumère notamment les diverses raisons de ce mal-être dans cet extrait :

> Il est notoire que les peuplades primitives s'amollissent et se fondent au contact des civilisés. Cela est vrai surtout de la race noire, surprise à son berceau par le progrès ; la venue des étrangers lui fait un tort immense. Nous trouvons ces peuplades absorbées par des vices inassouvis ... Que vont-elles retenir des habitudes de la civilisation ? Elles y cherchent des jouissances capables de

> réveiller ces vices par leur attrait de nouveauté, des excitations en accord avec leurs propres sensations, plus fortes que celles qu'elles connaissent déjà. Des objets et des exemples introduits par le commerce de l'homme du Nord, ce qui est incendiaire les a seul séduits ; les noirs s'y jettent avec frénésie, à corps perdu. Le mal est d'autant plus profond que leur pauvre cerveau, incapable de choix et de mesure, n'y met jamais de frein, que la résistance physique et morale des particuliers est amoindrie par la faiblesse qu'ils ont héritée d'une société vieillie dans l'indigence. Si la race est peu nombreuse et déjà usée, ayant ainsi retourné contre elle-même la civilisation à double épreuve que le blanc lui apporte, elle s'éteindra peu à peu pour disparaître : c'est l'histoire du Gabonais. (118)

Cette genèse dévalorisante de l'indigène noir africain, qui est dépeint par Barret comme un être amoindri par sa faiblesse morale naturelle et le colonialisme, procurait ainsi certains éléments de réponse permettant de rationnaliser sa mélancolie. Pour le médecin Virey, cette tristesse relative à une débilité intellectuelle constituait d'ailleurs la cause principale de sa disparition lorsqu'il mentionnait par exemple le cas de la « Vénus Hottentote », dont la mort aurait été partiellement dûe à sa propre responsabilité selon ses propos tenus dans son *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle* (1816) :

> Sarah, femme négresse, ... sous le nom connu de Vénus Hottentote, ... originaire d'une des tribus de Hottentots sauvages qui vivent en nomades dans les landes et les déserts du sud du continent d'Afrique, fut amenée en Europe par un Hollandais du Cap de Bonne-Espérance. On la montra au public en différents lieux, surtout à Londres et à Paris. Elle mourut en 1816, dans cette dernière ville,

> d'une affection inflammatoire, augmentée encore par l'abus imprudent des liqueurs fortes dont cette femme avait contracté l'habitude. (82)

Tandis que cette vision tragique de l'indigène africain se trouvait véhiculée à grande échelle par les scientifiques et les expositions coloniales, qui mettaient alors en lumière sa triste existence et son inaptitude à survivre dans un monde en voie de changement par le colonialisme, les actes de bienveillance envers cet être « vulnérable » semblaient véritablement encouragés au sein des parcs anthropologiques, comme le révèlent explicitement certaines illustrations et photographies d'archives représentant des visiteurs offrant de la nourriture aux spécimens enfermés (Voir fig. 140, fig. 141 et fig. 142).

Dans la littérature, cette charité envers « l'homme sauvage » se traduisait parallèlement dans la fiction préhistorique avec le roman de Rosny Aîné intitulé *Le félin géant* (1918) par exemple, où le personnage de l'homme-animal Zouhr accompagné de l'ancêtre aryen Aoûn affronte un félin primitif menaçant. Grièvement blessé par la bête, Zouhr se retrouve alors pris en charge par son ami occidental qui lui construit un enclos pour l'abriter dans le passage suivant :

> Un rauquement mordit le silence. Aoûn et Zouhr, se tournant, virent le machairodus.[71]
>
> ... La bête était sur eux. D'une détente, elle terrassa Zouhr et lui enfonça ses crocs dans la poitrine. ... Aoûn abattit la massue des deux mains. Elle retentit sur la tête opaque ... Puis Aoûn fracassa les côtes, rompit les pattes, écrasa les mâchoires. ...

[71] Félin primitif.

> Zouhr, d'une voix rauque et faible, soupirait : – Aoûn a tué la bête rouge ... Le fils de l'Urus sera un chef parmi les hommes !
>
> ... Aoûn, assemblant des feuilles et des herbes qu'il écrasait sur la pierre, les pressa contre les plaies de son compagnon, et les paupières de Zouhr se relevèrent. ...
>
> - Zouhr a soif ! » fit l'Homme-sans-Épaule que la soif faisait grelotter. ... Aoûn puisa de l'eau dans le creux de ses mains et abreuva le blesse. Il demanda avec inquiétude : 'Zouhr souffre-t-il ?
>
> - Zouhr est très faible ! Zouhr voudrait dormir.'
>
> La main musculeuse d'Aoûn se posa doucement sur la tête du compagnon :
>
> - 'Aoûn construira un abri.'
>
> Dans la forêt, ... Aoûn se mit à la recherche de lianes, qu'il détachait avec sa hache, puis, ayant choisi trois palmiers, qui croissaient sur un monticule, il y tailla des encoches, et enroula d'un tronc à l'autre les tiges flexibles. Cela formait un enclos triangulaire, dont les parois à claire-voie offraient une résistance souple mais solide. (355-357)

La construction par l'ancêtre occidental Aoûn de cette cage primitive, décrite comme un refuge supposé protéger l'homme-animal faible et mourant, corrélait ainsi remarquablement avec l'enfermement préventif de « l'homme sauvage » dans les expositions coloniales, où le visiteur occidental pouvait lui aussi participer au bien-être et à la sauvegarde des spécimens présentés à lui en allant les observer dans les refuges

spécialement construits pour eux, comme il en était le cas avec l'exposition des « Sauvages d'Afrique du Sud » par exemple (Voir fig. 143).

En somme, cette normalisation relative à la séquestration de l'homme au même titre que celle de l'animal à partir de la seconde moitié du 19ème siècle produisait véritablement, dans la culture occidentale populaire, une acceptation du spectacle zoologique en tant que phénomène de mode omniprésent comme l'illustrait par exemple l'artiste Georges Du Maurier avec sa caricature intitulée *The Tables Turned at the 'Zoo'* (Voir fig. 144), ou bien encore à travers les discours tenus à l'encontre des peuples colonisés comme le soulignait Frantz Fanon dans son œuvre sur *Les damnés de la terre* (1961) :

> Le langage du colon, quand il parle du colonisé, est un langage zoologique. On fait allusion aux mouvements de reptation du Jaune, aux émanations de la ville indigène, aux hordes, à la puanteur, au pullulement, au grouillement, aux gesticulations. Le colon, quand il veut bien décrire et trouver le mot juste, se réfère constamment au bestiaire. L'Européen bute rarement sur les termes 'imagés'. (10)

Cette perspective animalisante de l'homme prenait ainsi une ampleur considérable avec l'avènement du parc anthropologique par l'entrepreneur allemand Carl Hagenbeck, dont le concept initialement inventé pour le divertissement semblait adopter en parallèle la fonction secondaire de lieu de conservation pour les peuples « sauvages » menacés d'extinction à la fois par le colonialisme mais aussi par la nature. Dès lors, à l'image d'une arche de Noé, cet espace considéré généralement comme une aire d'exposition et de spectacle se révélait aussi comme un refuge pour la diversité humaine en voie de disparition.

1.3. Le parc « naturel » : la conservation du vivant

Le parc, couramment défini par le dictionnaire Émile Littré comme un « espace considérable, environné de murs ou de palissades, pour y conserver des bêtes fauves », était aussi un terme de chasse désignant une « enceinte de toiles, où l'on enferme et court les bêtes noires » (ARTFL Émile Littré 1872-77 *Parc*). Il s'apparentait également au mot « ménagerie », qui qualifiait plus exactement un « lieu où l'on rassemble des animaux étrangers et rares » (ARTFL Émile Littré 1872-77 *Ménagerie*). A ce titre, cette conception d'un lieu dédié à l'hébergement des espèces vivantes s'associait parfaitement avec la perspective de Jules Verne sur son *Village aérien*, qui décrit justement la jungle africaine comme un parc naturel susceptible de plaire à n'importe quel touriste amateur de photographie dans ce passage :

> 'Décidément, c'est un parc, cette forêt de l'Oubanghi, déclara John Cort, un parc avec ses massifs arborescents et ses eaux courantes !… On se croirait dans la région du Parc National des États-Unis, aux sources du Missouri et de la Yellowstone !
>
> ... Un parc où pullulent les singes, fit observer Max Huber. C'est à croire que toute la gent simienne s'y est donné rendez- vous !… Nous sommes en plein royaume de quadrumanes, où chimpanzés, gorilles, gibbons, règnent en toute souveraineté !'
>
> Ce qui justifiait cette observation, c'était l'énorme quantité de ces animaux qui occupaient les rives, apparaissaient sur les arbres, couraient et gambadaient dans les profondeurs de la forêt. Jamais Khamis et ses compagnons n'en avaient tant

> vu, ni de si turbulents, ni de si contorsionnistes. Aussi que de cris, que de sauts, que de culbutes, et quelle série de grimaces un photographe aurait pu saisir avec son objectif !
>
> 'Après tout, ajouta Max Huber, rien que de très naturel !… Est-ce que nous ne sommes pas au centre de l'Afrique !… Or, entre les indigènes et les quadrumanes congolais, – en exceptant Khamis, bien entendu, – j'estime que la différence est mince… (Verne 127-128)

De manière remarquable, cette double référence à la photographie et au parc abritant des singes semblables aux indigènes fait bien sûr transparaître la réalité des expositions coloniales, au sein desquels la photographie de « l'homme sauvage » et du singe a représenté une activité populaire selon les archives de l'époque (Voir fig. 145 et fig. 146). Ce thème réapparaît d'ailleurs une fois de plus dans son roman *L'île mystérieuse*, où les colons créent un jour dans leur campement de Granite House une exposition dont la star est sans conteste le singe Jup qui évoque, plus encore, son humanité sous-jacente par l'illustration ainsi que parmi les naufragés (Voir fig. 147) :

> Les photographes n'oublièrent pas de faire le portrait de tous les habitants de l'île, sans excepter personne.
>
> - Ça peuple', disait Pencroff.
>
> Et le marin était enchanté de voir son image, fidèlement reproduite, orner les murs de Granite House, et il s'arrêtait volontiers devant cette exposition comme il eût fait aux plus riches vitrines de Broadway. Mais, il faut le dire, le portrait le mieux

> réussi fut incontestablement celui de maître Jup. Maître Jup avait posé avec un sérieux impossible à décrire, et son image était parlante !
>
> - On dirait qu'il va faire la grimace !' s'écriait Pencroff.
>
> Et si maître Jup n'eût pas été content, c'est qu'il aurait été bien difficile ; mais il l'était, et il contemplait son image d'un air sentimental, qui laissait percer une légère dose de fatuité. (Verne 1875 833)

Chez d'autres auteurs de fictions préhistoriques comme Edmond Haraucourt, le thème du parc animalier allait jusqu'à envelopper l'ensemble du monde primitif, qui se trouvait dès lors conceptualisé comme une vaste ménagerie dans ce passage extrait de son œuvre *Daâh le premier homme* :

> Parmi la faune et la flore de cet Eden, l'homme de nos jours se trouverait à peine dépaysé : de prime abord, il reconnaitrait les bêtes et les plantes de l'Europe moderne, et celles de l'Asie, celles de l'Afrique septentrionale ; au second coup d'œil, il s'étonnerait de trouver réunies, comme en un jardin zoologique, les espèces des pays chauds et celles des climats tempérés. (11)

Dans une perspective plus originale, cette thématique du parc était aussi évoquée pour souligner sa grande utilité dans la recherche anthropologique. En effet, dans *Le village aérien*, l'ethnologue Max Huber et l'explorateur John Cort expriment au cours d'un dialogue leur désir d'étudier les « Wagddis » dans leur milieu naturel, tout en indiquant également les modalités idéales grâce auxquelles une telle recherche pourrait être menée à bien dans cette conversation :

> ‘Mon cher Max, il faut y séjourner assez pour étudier cette race au point de vue ethnologique et anthropologique, afin de publier là-dessus un fort *in-quarto* qui révolutionnera les instituts des deux continents…
>
> – Soit, répliqua Max Huber, nous observerons, nous comparerons, nous piocherons toutes les thèses relatives à la question de l’anthropomorphie, à deux conditions toutefois…
>
> [John Cort :] – La première ?…
>
> ... [Max Huber :] – Qu’on nous laissera, j’y compte bien, la liberté d’aller et de venir dans ce village…
>
> [John Cort :] – Et la seconde ?
>
> [Max Huber :] – Qu’après avoir circulé librement, nous pourrons partir quand cela nous conviendra… (Verne 1901 195-196)

L’énonciation de ces conditions optimales de recherche prônant un libre accès du savant dans le village des hommes-singes semble ainsi refléter, par un effet de transparence, la réalité des expositions coloniales qui offraient aussi à la communauté scientifique comme aux visiteurs l’opportunité d’observer « l’homme sauvage » dans des reconstitutions grandeur nature de son milieu naturel, souvent désignés d’ailleurs par l’appellation « villages ethniques » dans les affiches publicitaires de l’époque (Voir fig. 148). Dans une certaine mesure, ces constructions artificielles destinées à héberger les spécimens prélevés chez les peuples colonisés permettaient également de se préparer au sombre futur de « l’homme sauvage », qui devait en effet disparaître dans un avenir proche comme le laissaient entendre certaines expositions militant justement pour la protection

des « populations préhistoriques », tout en célébrant parallèlement chaque naissance comme une preuve du succès de la politique conversationiste et bienveillante de ces parcs (Voir fig. 149 et fig. 150). C'était d'ailleurs certainement en ayant observé au cours de son existence la propagation de ce type d'expositions que l'auteur Rosny Aîné avait fini par imaginer la probabilité d'un monde futur jonché de parcs et d'enclos protecteurs, renfermant ainsi dans des délimitations artificielles les restes d'une nature autrefois libre et prospère comme il le déclare dans ce témoignage tiré de ses *Souvenirs de la vie littéraire* :

> Puisque seules ont droit à la vie les bêtes réduites en esclavage et les plantes 'cultivées', puisque le pouvoir de destruction et de sélection des hommes ne cesse de s'accroître, on peut imaginer que, bientôt, les peuples immenses de la savane, de la sylve, seront réduits à quelques espèces rangées dans les champs et les jardins, enfermées dans les écuries ou parquées dans les pâturages… Ce jour-là, il y aura un formidable hiatus entre l'homme et la nature. (Rosny 1921 268)

Cette inquiétude quant à l'avenir du monde, partagée par le romancier ainsi que par une partie de la communauté scientifique de l'époque, permettait sans doute de justifier le double emploi du parc à la fois comme un outil d'exposition et de mise en scène du vivant ainsi que comme un moyen de conservation des espèces. Poussant cet aspect encore plus loin, l'auteur Jules Verne allait également jusqu'à conceptualiser l'observation des fossiles par la notion de « ménagerie » dans son *Voyage au centre de la terre*, faisant dès lors coïncider l'exposition des vivants avec celle des morts comme il le démontre dans ces lignes :

[Lidenbrock :] ‘Étonnant, magnifique, splendide ! s’écria mon oncle. Voilà toute la flore de la seconde époque du monde, de l’époque de transition. Voilà ces humbles plantes de nos jardins qui se faisaient arbres aux premiers siècles du globe ! Regarde, Axel, admire ! Jamais botaniste ne s’est trouvé à pareille fête !

[Axel :] – Vous avez raison, mon oncle. La Providence semble avoir voulu conserver dans cette serre immense ces plantes antédiluviennes que la sagacité des savants a reconstruites avec tant de bonheur.

[Lidenbrock :] – Tu dis bien, mon garçon, c’est une serre ; mais tu dirais mieux encore en ajoutant que c’est peut-être une ménagerie.

[Axel :] – Une ménagerie !

[Lidenbrock :] – Oui, sans doute. Vois cette poussière que nous foulons aux pieds, ces ossements épars sur le sol.

[Axel :] – Des ossements ! m’écriai-je. Oui, des ossements d’animaux antédiluviens !’

Je m’étais précipité sur ces débris séculaires faits d’une substance minérale indestructible. Je mettais sans hésiter un nom à ces os gigantesques qui ressemblaient à des troncs d’arbres desséchés.

- Voilà la mâchoire inférieure du mastodonte, disais-je ; voilà les molaires du dinothérium; voilà un fémur qui ne peut avoir appartenu qu’au plus grand de ces animaux, au mégathérium. Oui, c’est bien une ménagerie, car ces ossements n’ont certainement pas été transportés jusqu’ici par un cataclysme. Les animaux

> auxquels ils appartiennent ont vécu sur les rivages de cette mer souterraine, à l'ombre de ces plantes arborescentes. Tenez, j'aperçois des squelettes entiers. (245-246)

Cette homogénéité qui s'opérait entre l'exposition de spécimens vivants et celle de spécimens morts transparaissait plus remarquablement encore lorsque les auteurs de fictions préhistoriques théâtralisaient la découverte de l'homme primitif par son homologue moderne, qui le retrouvait tantôt vif comme chez Adrien Arcelin, tantôt mort chez Jules Verne. En effet, alors que dans le roman d'Arcelin le personnage du Dr Ogier annonce à grand bruit la présence d'un spécimen vivant en s'exclamant : « Le voilà en chair et en os ! et vous avez devant vous les plus anciens habitants de l'Europe occidentale » (118), le professeur Otto Lidenbrock de Verne montre de son côté un enthousiasme similaire en proclamant dans une intonation analogue la découverte d'une dépouille durant son *Voyage au centre de la terre* : « Le cadavre est là ! Vous pouvez le voir, le toucher ! Ce n'est pas un squelette, c'est un corps intact, conservé dans un but uniquement anthropologique ! » (314). À bien des égards, ces présentations grandiloquentes de l'homme primitif dans ces romans corrélaient parfaitement avec les annonces publicitaires de l'époque qui promouvaient aussi, par des phrases d'accroches comparables, les spectacles anthropologiques d'après les archives du Musée du Quai Branly (Voir fig. 52 et fig. 6).

D'autre part, l'ambivalence de ces mises en scène théâtralisant conjointement l'homme primitif à la fois comme un objet d'étude mort et comme un sujet d'observation vivant laissait sensiblement transparaître la réalité des Expositions Universelles qui exposaient

de la même manière « l'homme sauvage » pour le grand public : vif dans les parcs anthropologiques, ou bien mort dans les musées.

2. La conservation de l'homme-animal comme relique du passé

2.1. Le musée : l'exposition du mort et des origines

Suivant les mêmes modalités adoptées par les musées anatomiques qui opéraient de 1840 jusque dans les années 1930 (Voir fig. 151), « l'homme sauvage » se retrouvait en effet mis en vitrine dans ce type d'institutions grâce à l'art de la taxidermie comme dans le cas de la « Vénus Hottentote » (Voir fig. 85), du « Nègre de Banyoles » (Voir fig. 84), ou encore à travers des moulages assez réalistes (Voir fig. 152 et fig. 153).

Le concept du musée, défini à l'époque comme un « lieu destiné à réunir, conserver, classer et exposer les œuvres d'art, les objets et les documents intéressant les sciences et leurs applications » (Dictionnaire de l'Académie française 1932 *Musée*), se plaçait ainsi dans la continuité de la ménagerie selon la logique de l'auteur Stahl[72] dans *Scène de la vie privée et publique des animaux* (1852), qui explique justement à travers ses personnages incarnés par des animaux comment une carrière passée en tant que spécimen de zoo peut atteindre le statut d'immortalité après la mort, suivant un processus transitoire d'empaillage qui doit ensuite permettre une exposition au musée comme l'explique ici l'oiseau Marmus (Voir fig. 154) :

> [L'oiseau Marmus :] 'Encourageons, par notre obéissance et par la constante reconnaissance des faits accomplis, les divers États à faire beaucoup de Jardins des Plantes, où nous coulerons des jours exempts d'inquiétudes dans nos cabanes,

[72] Pseudonyme de Pierre-Jules Hetzel.

> couchés sur des prairies arrosées par le budget, entre des treillages dorés aux frais de l'état ... Songez qu'après ma mort, je serai empaillé, conservé dans les collections, et je doute que nous puissions, dans l'état de nature, parvenir à une pareille immortalité. Les Muséum sont le Panthéon des Animaux.' (Stahl et al. 207-208)

Ce pouvoir d'immortalité attribué à l'institution muséologique par Hetzel concernait également le domaine interdisciplinaire de la préhistoire, dont la science offrait aux visiteurs l'illusion d'une résurrection d'animaux disparus à travers des reconstitutions grandeur nature et qui suscitait bien sûr l'intérêt des artistes comme Waterhouse Hawkins, John Leech et Camille Flammarion (Voir fig. 155, fig. 156 et fig. 157), ou bien encore celui des écrivains comme Jules Verne par exemple, qui évoquait brièvement l'art de la reconstruction paléontologique dans son *Voyage au centre de la terre* : **«** [Axel :] Peut-être rencontrerons-nous quelques-uns de ces sauriens que la science a su refaire avec un bout d'ossement ou de cartilage ? ... Je regarde dans les airs. Pourquoi quelques-uns de ces oiseaux reconstruits par l'immortel Cuvier ne battraient-ils pas de leurs ailes ces lourdes couches atmosphériques ? » (264) (Voir fig. 158).

À travers cet engouement pour la reconstitution paléontologique et la taxidermie à partir du 19ème siècle, l'exposition de la préhistoire côtoyait ainsi celle des villages ethniques dans les Expositions Universelles, comme le montrait notamment l'Iguanodon perché sur l'*Entrée du monde souterrain* dans les jardins du Trocadéro en 1900 (Voir fig. 92). Grâce à cette cohabitation de la préhistoire et du colonialisme dans cet espace commun de l'Exposition Universelle dédié au savoir et au divertissement, le spectateur occidental pouvait assister à une vaste mise en scène de son histoire biologique dans laquelle se

mêlaient indistinctement l'anthropologie, la zoologie et l'évolutionnisme. De surcroît, cette théâtralisation des origines de l'homme se trouvait également relayée par la littérature scientifique qui accentuait considérablement les liens de causes à effets susceptibles d'avoir contribué à la naissance de l'humanité, comme le démontrait notamment Darwin dans sa *Descendance de l'homme* :

> Il semble que le monde, comme on en a souvent fait la remarque, se soit longuement préparé à l'avènement de l'homme, ce qui, dans un sens, est strictement vrai, car il descend d'une longue série d'ancêtres. Si un seul des animaux de cette chaîne n'avait pas existé, l'homme ne serait pas exactement ce qu'il est. À moins de fermer volontairement les yeux, nous sommes, dans l'état actuel de nos connaissances, à même de reconnaître assez exactement notre origine sans avoir à en éprouver aucune honte. ... Nous devons reconnaître que l'homme, malgré toutes ses nobles qualités, la sympathie qu'il éprouve pour les plus grossiers de ses semblables, la bienveillance qu'il étend aux derniers des êtres vivants ; malgré l'intelligence divine qui lui a permis de pénétrer les mouvements et la constitution du système solaire, malgré toutes ces facultés d'un ordre si éminent, nous devons reconnaître, dis-je, que l'homme conserve encore dans son organisation corporelle le cachet indélébile de son origine inférieure. (219 ; 752)

La profondeur de ces liens originels évoqués par Darwin s'exprimait encore davantage chez d'autres savants et illustrateurs tels que Camille Flammarion par exemple (Voir fig. 159 et fig. 160), ou bien encore chez Virey qui mettait en lumière une universalité des

êtres dans son *Dictionnaire d'histoire naturelle* : « nous ne sommes plus des êtres indépendants, mais des anneaux d'une chaîne immense » (262).

Dans la littérature romanesque, cette reconnaissance d'un lien biologique universel rattachant les êtres entre eux figurait déjà comme une certitude dans l'esprit de l'homme-singe préhistorique d'Edmond Haraucourt, qui attribuait effectivement à son personnage incarnant le concept du chaînon manquant la profonde moralité que son existence s'inscrivait fondamentalement dans une continuité avec celles des autres créatures du monde :

> Nul individu, bête ou plante, n'est le premier de sa race ; toujours ce qui existe continue quelque forme similaire qui préexistait ; lorsqu'un être quelconque apporte au monde un élément nouveau, c'est que d'autres êtres en ont préparé le germe et le lui ont légué ; il n'est lui-même que la variation, améliorée ou détériorée, des précurseurs d'entre lesquels il sort. L'Homme, frère dissident du Singe, ne descendait point des Anthropoïdes, mais arrivait parallèlement à eux, mieux doué qu'eux, et héritier comme eux de ce qu'avaient conquis les ancêtres communs. Si récent qu'il fut sur la terre, il était hidalgo, le fils de quelque chose, et il possédait tout un patrimoine d'acquis ; l'obscur travail de ses ascendants se totalisait en lui ... S'il est vrai que Daâh s'enorgueillissait d'être, entre tous les animaux, Celui-qui-se-tient-debout, la fierté qu'il tirait de ce privilège n'allait point jusqu'à lui donner le mépris des autres bêtes. Entre elles et lui, il ne percevait aucune différence essentielle, et il ne se tenait point pour un animal singulier, puisqu'à tous indistinctement, et à lui comme aux autres, il voyait s'imposer les deux nécessités primordiales, qui sont de manger et de se défendre :

> sous la double urgence de cette loi commune, il sentait naïvement qu'un lien d'étroite parenté le rattachait au reste du règne animal, et tout simplement il divisait les créatures en deux groupes : celles qui mangent, et celles qu'on mange. Sur cette échelle des forces, il tenait sa place vers le milieu. (23 ; 94)

Cette perspective d'Haraucourt, qui réduit l'humanité au statut de composant d'une grande chaîne de la vie permettant d'établir une compréhension plus logique de ses origines sur Terre, laisse aussi entrevoir parallèlement l'idée d'un égalitarisme biologique qui relie dès la préhistoire l'homme aux autres créatures vivantes, contrastant ainsi avec les idéologies impérialistes contemporaines qui prônaient au contraire une légitimité divine de la colonisation ainsi qu'une rationalisation de l'extermination des peuples à travers la doctrine évolutionniste de la « loi d'empiètement », qui mettait effectivement en concurrence les espèces vivantes entre elles.

2.2. La récupération du passé oublié : Le fossile vivant

Alors que cette conception de l'homme comme faisant partie d'un mécanisme invisible de la nature œuvrant depuis la préhistoire à son développement continuel au même titre que celui des autres animaux lui annonçait son intime parenté avec le monde animal depuis ses plus lointaines origines, cette même perspective générait en contrepartie une confusion dans la distinction des limites entre le passé et le présent, comme le démontrait parfaitement le concept du « fossile vivant » exposé à deux reprises par Darwin dans *L'origine des espèces*. Bien que réfutée obsolète à l'heure actuelle, cette notion suggérait la considération de créatures semblant appartenir soit à deux classes animales entièrement distinctes comme semble le montrer par exemple l'ornithorynque (Darwin 1859 127), ou bien à une forme animale qui serait demeurée identique à elle-même depuis la préhistoire

tels que le prouvent certains poissons, agissant ainsi comme des réflecteurs directs du passé préhistorique par leur invariabilité ou leur faible transformation anatomique et que Darwin classait parmi les reliques vivantes ou « espèces aberrantes », dont le concept était défini comme suit :

> Certains animaux fossiles, constituent jusqu'à un certain point une transition entre des ordres aujourd'hui profondément séparés dans l'échelle de la nature. On pourrait appeler ces formes anormales de véritables fossiles vivants ; si elles se sont conservées jusqu'à notre époque, c'est qu'elles ont habité une région isolée, et qu'elles ont été exposées à une concurrence moins variée et, par conséquent, moins vive. ... Un petit nombre de ces formes anciennes et intermédiaires a transmis jusqu'à ce jour des descendants peu modifiés, qui constituent ce qu'on appelle les espèces aberrantes. ... Les espèces ou groupes d'espèces dites aberrantes, qu'on pourrait appeler des fossiles vivants, nous aideront à reconstituer l'image des anciennes formes de la vie. (Darwin 1859 127 ; 504 ; 565)

Pour les anthropologues du 19ème siècle, ce concept du « fossile vivant » s'appliquait couramment à l'humanité pour désigner les peuples « sauvages » (Nanda 28). Armand de Quatrefages évoquait ainsi la « persistance des types humains fossiles » dans le monde contemporain et établissait une série d'analogies soulignant notamment « les rapports curieux existant entre l'homme miocène[73] ... et les Tasmaniens ou les Australiens, entre les contemporains du mammouth et les Océaniens, entre les chasseurs de rennes et les

[73] Epoque préhistorique très ancienne et relative à l'existence de l'homme-animal primitif.

Lapons, les Esquimaux et les Tchouktchis » (Quatrefages 1884 57). S'appuyant sur ces similitudes présupposées, le savant tirait alors la conclusion suivante :

> Tout permet donc de penser qu'un moment viendra où l'on pourra rattacher aussi un certain nombre de populations actuelles à l'homme dolichocéphale des anciens temps. ... Il est, je crois, admis aujourd'hui que les races quaternaires ont joué un rôle considérable dans la formation d'un très grand nombre de populations actuelles (Quatrefages 1884 56).

Cette théorie attribuant à « l'homme sauvage » contemporain une ancienneté préhistorique directe s'exprimait d'ailleurs parallèlement chez Charles Darwin, qui suggérait aussi à travers la perspective du naturaliste l'idée d'un développement évolutif minimal chez certaines populations indigènes :

> Un naturaliste, qui n'aurait jamais vu ni Nègre, ni Hottentot, ni Australien, ni Mongol, et qui aurait à comparer ces différents types, s'apercevrait tout d'abord qu'ils diffèrent par une multitude de caractères, les uns faibles, les autres considérables. Après enquête, il reconnaitrait qu'ils sont adaptés pour vivre sous des climats très dissemblables, et qu'ils diffèrent quelque peu au point de vue de la structure corporelle et des dispositions mentales. Si on lui affirmait alors qu'on peut lui faire venir des mêmes pays des milliers d'individus analogues, il déclarerait certainement qu'ils constituent des espèces aussi véritables que toutes celles auxquelles il a pris l'habitude de donner un nom spécifique. Il insisterait sur cette conclusion dès qu'il aurait acquis la preuve que toutes ces formes ont, pendant des siècles, conservé des caractères identiques, et que des nègres,

> absolument semblables à ceux qui existent aujourd'hui, habitaient le pays il y a au moins 4 000 ans. (Darwin 1871 224)

En somme, l'alignement de l'anthropologie avec l'étude des fossiles permettait véritablement de créer une fenêtre sur le passé grâce à l'instrumentalisation scientifique de « l'homme sauvage », offrant dès lors la possibilité extraordinaire de rencontrer à travers lui l'homme préhistorique disparu. Ainsi, à l'exemple de l'auteur Gilbert Augustin Thierry (1843-1915) qui questionnait la notion de vérité historique par l'interrogation suivante : « Le temps n'est-il pas enfin venu de mettre hardiment l'homme d'aujourd'hui face à face avec l'homme d'autrefois ? » (4), la science permettait au grand public occidental de rencontrer ses ancêtres préhistoriques par l'intermédiaire de l'humanité noire africaine, comme le révèlent explicitement certaines représentations de l'homme préhistorique de Grimaldi aux traits justement « négroïdes » (Voir fig. 161, fig. 162 et fig. 163).

L'influence de ce nouveau regard amalgamant cette humanité sub-saharienne avec la préhistoire la transformait alors véritablement en un modèle communicant directement avec le passé comme l'évoquait Frantz Fanon dans *Peau noire, Masques blancs*, tandis que les parcs anthropologiques l'utilisaient aussi comme un support vivant pour faire passer des messages d'après une photographie d'archive de 1904 (Voir fig. 164) :

> J'arrive lentement dans le monde ... Déjà les regards blancs, les seuls vrais, me dissèquent. Je suis fixé. ... Je sens, je vois dans ces regards blancs que ce n'est pas un nouvel homme qui entre, mais un nouveau type d'homme, un nouveau genre. Un nègre, quoi ! ... Je me détourne de ces scrutateurs de l'avant-déluge et je m'agrippe à mes frères, nègres comme moi. (Fanon 1952 113-114)

Parallèlement à l'émergence de cet effet miroir utilisant « l'homme sauvage » comme une fenêtre vivante à la fois sur le passé et sur le présent, la littérature joue également un rôle important dans la réflexion sur le concept de l'Autre et du temps selon la spécialiste de la science-fiction Patricia Kerslake. En effet, d'après son œuvre intitulée *Science-Fiction and Empire* (2007), ce genre romanesque tendrait justement à examiner le présent pour en donner une vision souvent brutale à travers les contextes du futur, du passé ou encore de dimensions parallèles. De fait, entre une image positive de l'humanité montrant ce qu'elle serait capable de faire et une autre montrant au contraire le mal qu'elle pourrait supporter, la science-fiction offrirait au lecteur des miroirs reflétant deux éventualités extrêmes de sa propre existence, suscitant alors chez lui la curiosité et la fascination (Kerslake 1-2). Dans le cas des fictions abordant le darwinisme et la préhistoire entre le 19ème et le début du 20ème siècle, ces deux extrêmes coexistaient ensemble pour mettre en scène le thème de l'altérité à travers les personnages incarnant le concept du chaînon manquant. Cependant d'après Kerslake, cette notion d'altérité demeurerait relativement variable puisque la manière dont est perçu l'Autre dépendrait véritablement de la perspective sociale à travers lequel ce dernier est observé. Autrement dit, ce qui est « vu » serait uniquement décidé par l'observateur lui-même car toute chose située en dehors de lui doit obligatoirement devenir « Autre » (Kerslake 10).

Dans le contexte du colonialisme, la fiction préhistorique permettait ainsi d'évoquer le destin tragique des peuples « sauvages » à travers les spéculations sur l'homme préhistorique, dont la théâtralisation s'inspirait d'ailleurs en grande partie des données ethnographiques des carnets de voyages. En outre, cette relation de cause à effet liant indistinctement le passé avec l'actualité du monde contemporain se révélait nettement

chez l'auteur Adrien Arcelin, qui expliquait effectivement à son lecteur pourquoi certaines nations étaient demeurées à l'état « sauvage » alors que d'autres avaient pu atteindre le statut de civilisation dans son roman *Solutré ou les chasseurs de rennes* (1872) :

> Nous avons peine à nous figurer, nous qui vivons au XIXe siècle, ce que devient l'existence de l'homme quand il n'a pas d'autre ressource que la chasse, avec ses chances et ses hasards, pour se nourrir lui et les siens. Adieu les loisirs et l'insouciance du lendemain ! Chez les peuples chasseurs, la lutte pour l'existence est impitoyable et s'impose à tous, sous peine de mort, comme une inexorable loi. *Cela nous explique pourquoi des fractions de l'humanité, placées dans des conditions défavorables, sont restées pendant tant de siècles plongées dans la barbarie sans pouvoir s'élever à un état supérieur*. Les loisirs leur manquaient ; le grand combat contre la nature ne leur laissait ni trêve ni repos pour améliorer leurs conditions d'existence. *Aussi chez tous les peuples la vie pastorale, qui créa les premiers loisirs, fût-elle le point de départ des civilisations et la transition entre la barbarie et les temps historiques*. (100 ; je souligne)

Tandis que pour Arcelin, ce développement de la civilisation et des technologies représentait assurément un bienfait pour les peuples capables d'y accéder en comparaison à ceux qui ne le pouvaient pas, un tel essor présentait également en contraste un préjudice difficile à supporter d'après Frantz Fanon, qui soulignait l'émergence d'un mal être du colonisateur produit justement par le progrès et que seul le colonisé pouvait soigner dans ce passage de *Peau noire, masques blancs* (1952) : « Les nègres en face des Blancs constituent en quelque sorte l'assurance sur l'humanité. Quand les Blancs se sentent par

trop mécanisés, ils se tournent vers les hommes de couleur et leur demandent un peu de nourriture humaine » (124).

Dans la littérature, cette quête d'humanité entreprise par le colon se matérialisait remarquablement sous la forme d'une recherche d'une mémoire perdue dans certaines fictions abordant le thème de la préhistoire, comme chez l'auteur polonais Joseph Conrad (1857-1924) et son œuvre *Au cœur des ténèbres* (1899) par exemple. En effet dans ce roman, cette quête existentielle apparaît au cours du voyage au Congo entrepris par l'explorateur John Marlowe. Rencontrant sur sa route un village d'indigènes, l'aventurier ressent alors le besoin inexplicable de communiquer avec ces êtres qu'il considère ouvertement comme des hommes préhistoriques :

> Nous pénétrions de plus en plus profondément au cœur des ténèbres. ... L'aube toujours s'annonçait par la tombée d'une froide torpeur ... le craquement d'une branche vous faisait sursauter. *Nous errions sur un sol préhistorique, sur un sol qui avait l'aspect d'une planète inconnue.* Nous eussions pu nous croire les premiers des hommes prenant possession de l'héritage maudit qu'il leur faut s'assurer au prix d'une angoisse profonde et d'un labeur extrême. Mais, subitement, tandis que nous doublions péniblement un tournant du fleuve, une échappée s'ouvrait sur des murailles de roseaux, des toits de chaumes coniques, et c'était une explosion de hurlements, un tourbillon de membres noirs, une multitude de mains qui battaient, de pieds qui frappaient le sol, de corps qui se balançaient, d'yeux qui roulaient, sous la retombée du feuillage pesant et immobile. Le vapeur côtoyait lentement une noire et incompréhensible frénésie. *L'homme préhistorique nous maudissait-il, nous implorait-il, nous souhaitait-il la*

> *bienvenue, qui eût pu le dire ?* Nous étions coupés de tout ce qui nous entourait : nous glissions pareils à des fantômes, étonnés et secrètement épouvantés, comme le serait un homme sain au spectacle d'une émeute enthousiaste dans un asile d'aliénés. *Nous ne pouvions pas comprendre, parce que nous étions trop loin et nous ne pouvions pas nous rappeler, parce que nous voyagions dans la nuit des premiers âges, de ces âges qui ont passé en laissant à peine une trace... et pas de souvenir*. (155-156 ; je souligne)

Chez l'auteur Edmond Haraucourt, ce thème de la mémoire perdue se révèle plus encore comme un enjeu vital pour l'humanité préhistorique, chez qui la remembrance du passé symbolisait un élément instinctif clé pour la survie des hommes-singes selon l'auteur, et dont la thématique continue d'autre part à générer de nouvelles interrogations comme il l'évoque à la suite de cet épisode :

> Pendant la marche, ils avancent par petits paquets ; à tout moment, des retardataires courent pour rejoindre le gros ; à la halte, on se masse avec empressement, et, lorsque vient le soir, on se bouscule au pied d'un tronc, car tous voudraient monter sur le même arbre. Quand, par hasard, on rencontre un abri sous roche, où l'on pourra s'entasser, garçons et filles s'y précipitent à l'envie et se blottissent pêle-mêle, cognent, grognent, jouent des coudes et des genoux, s'insinuent et se serrent, s'enlacent pour dormir ; puis, comme une nichée de cloportes, le tas s'immobilise peu à peu, et, dans la moiteur qui le baigne, les faces prennent un air de béatitude bestiale... Quand ils sont entassés, leur contact mutuel, la chaleur commune, et leur odeur aussi, procurent à ces êtres une impression de sécurité et de confiance. *On dirait qu'ils se souviennent d'avoir*

> *vécu en troupeau, jadis, et que d'antiques hérédités ressuscitent en eux : la promptitude et la facilité avec lesquelles ils s'adaptent à des mœurs ignorées de leur père semblerait indiquer qu'ils viennent tout simplement de récupérer des habitudes ancestrales : dans la solitude, l'individu errant avait oublié ces coutumes, mais, dès le jour où le groupe se reconstitue, la race reconnaît son passé et se raccroche à lui sans hésiter.* Ne serait-ce pas que la condition d'animal solitaire n'a été, pour les précurseurs de l'espèce, qu'un état transitoire, imposé par les circonstances, et qui prit place entre l'âge où les singes inférieurs vivaient en bandes, et celui où la horde humaine se forma ? Ne serait-ce point que la branche d'où l'humanité allait sortir présenta au début quelque particularité anormale qui l'induisit ou même l'obligea à des mœurs insolites ? ... Quel mobile l'amena à préférer le séjour de la terre à celui des branches ? Quelle singularité de son anatomie ? Des bras trop courts pour la gymnastique aérienne ? La forme ou la dimension du tube digestif ? La nature des sucs gastrique ? Cela fut-il la cause de ceci, ou la conséquence ? Peut-être, quelque jour, la science le dira, si elle découvre les restes du Primate, dans les glaces du Pôle austral. (181)

Ce phénomène de remémoration d'une vie antérieure qui devait s'opérer selon Haraucourt chez l'homme-animal préhistorique à travers l'état d'endormissement représentait ainsi un moyen, pour cet être, de retrouver un passé oublié qu'il ne pouvait réellement atteindre qu'à travers ses semblables par le toucher, les odeurs ainsi que les sensations, à l'image de son homologue moderne Marlowe qui se reconnecte lui aussi avec le passé primitif en regardant les indigènes africains dans *Au cœur des ténèbres*.

2.3. Le voyage dans le temps

De manière remarquable, le thème de la remémoration du passé à travers l'état d'endormissement survenait aussi chez l'homme du 19ème siècle dans les fictions préhistoriques telles que *Solutré ou les chasseurs de rennes* (1872), où l'auteur Adrien Arcelin utilise ce même état psychique mêlant à la fois le rêve et l'hypnose pour en faire un moyen de téléportation instantané vers la préhistoire, comme l'expérimente pour la première fois son personnage Alexandre dans ces lignes :

> [Alexandre :] Je m'étendis tout du long sur le dos, la tête un peu relevée, pour voir du coin de l'œil la ligne brumeuse et bleuâtre de l'horizon. ... Une chose me gênait dans ma quiétude contemplative ; c'était une petite pierre blanche qui étincelait au soleil ... je la saisis ... je fis tourner l'importune dans mes doigts pour l'examiner ... la torpeur que j'éprouvais augmenta si bien que mes yeux, comme rivés sur le disque blanc, ne purent s'en éloigner. Que se passa-t-il alors en moi, je l'ignore ; mais tout à coup, je me sentis saisi par un froid assez intense ; la lumière baissa, le soleil se voila de nuages gris et sombres ; il y avait de la neige par terre, et, chose étrange ! J'eus peine à reconnaître où j'étais. Tout, excepté les profils et les grandes lignes du pays était changé. Plus de vignes, plus de saules, ni de prairies ; des mousses, des lichens, une maigre végétation partout ; des bouleaux et quelques sapins au fond de la vallée. La Saône coulait bien encore à la même place ou à peu près, mais beaucoup plus large, comme si elle avait tout à coup inondé ses deux rives. Le village de Solutré avait disparu. Toute la contrée paraissait inhabitée, déserte, sombre et stérile. Mais voici que portant mes yeux vers la base du rocher, j'aperçus le sol couvert de proéminences côniques, d'où

s'échappait de la fumée et que je n'avais jamais remarquées sur ce point. On aurait dit des feux de charbonniers.

... [Alexandre faisant part de son expérience au Dr. Ogier] : Je lui racontai mon rêve. Il m'écouta avec recueillement et me dit :

- Vous n'avez point seulement rêvé. Vous avez vu et votre vision vous servira.

Mais alors, docteur, comment expliquez-vous cela ?

- C'est la chose du monde la plus simple. – Le docteur ne s'étonnait de rien. – En fixant vos regards sur un point brillant, vous vous êtes hypnotisé. L'hypnotisme est un phénomène nerveux encore mal connu, voisin du somnambulisme et du magnétisme. (15-17 ; 32-33)

Chez l'auteur Jules Verne, cette somnolence hypnotique apparaît également dans son *Voyage au centre de la terre* (1864), où le personnage du jeune Axel voit resurgir devant lui des créatures préhistoriques à force d'observer les fossiles dans cet extrait : « Mon imagination m'emporte dans les merveilleuses hypothèses de la paléontologie. Je rêve tout éveillé. Je crois voir à la surface des eaux ces énormes Chersites, ces tortues antédiluviennes, semblables à des îlots flottants » (264). Tandis que cet état de demi-sommeil joue un rôle de machine à remonter le temps pour Arcelin et Verne, ce phénomène présente parallèlement un caractère diabolique pour l'écrivain Pierre Boitard. En effet, dans sa fiction intitulée *Paris avant les hommes* (1861), un académicien tombe également dans un état de somnolence comparable lorsqu'un diable apparaît soudainement devant lui pour l'emmener découvrir le monde primitif dans cette scène d'ouverture du roman :

Il faisait froid : le vent du nord poussait avec violence contre les vitres de ma fenêtre des tourbillons de neige dure et sèche ; mon feu pétillait ... je m'allongeai dans mon vieux fauteuil de cuir et changeai de posture afin de rêvasser plus à mon aise. Bientôt mes rêveries se dirigèrent naturellement vers mes études habituelles, et, peu à peu, moitié sommeillant et moitié éveillé, un vague désir de connaître les différentes phases de la nature s'empara de moi et préoccupa mon imagination vacillante.

'Hélas ! pensai-je, pourquoi ne sommes-nous plus au temps des fées et des génies ? Peut-être en trouverai-je un assez bon pour me dire ce qu'était le monde, ou seulement la France, ou seulement Paris, ou seulement le jardin des Tuileries, il y a dix à douze mille ans, plus ou moins.'

Tout à coup j'entendis comme un frôlement de papier dans ma bibliothèque ; je vis trois ou quatre *in-quarto* et deux douzaines d'*in-octavo* s'agiter sans aucun moteur apparent, sortir de leur place, étendre en forme d'ailes leurs planches doubles d'illustrations, et voler d'un seul trait jusque sur mon bureau, à proximité de ma main. Mais voici bien un autre prodige ! Ils s'arrangent en une pile d'où s'échappe une épaisse fumée qui les dérobe à ma vue, et au lieu de mes *in-quarto* je finis par apercevoir Asmodée, le diable boiteux de Lesage.

'Je t'ai entendu, me dit-il, et me voici.

- Bien obligé, monsieur le démon ! ... vous me diriez ce qu'était Paris il y a dix, douze, quinze mille ans ?

– Oui ; et bien mieux, je te le ferai voir. (1-3)

Parallèlement au domaine de la littérature, cette présence diabolique intégrée par Boitard dans son roman concorde aussi avec le regard qu'ont porté certains caricaturistes comme Georges Du Maurier par exemple, qui diffusait de la même manière une dimension surnaturelle, onirique voire cauchemardesque du monde préhistorique dans ses illustrations (Voir fig. 165 et fig. 166).

Etonnamment, l'influence de ces mises en scènes qui s'étendait à partir de la seconde moitié du 19ème siècle pénétrait ainsi de manière diffuse chez certains auteurs dont l'intérêt pour la préhistoire était peu connu, comme chez Marcel Proust (1871-1922) par exemple. En effet, à l'image des fictions préhistoriques d'Arcelin, de Verne et de Boitard, cet auteur fait aussi référence à l'homme préhistorique tout en expliquant la manière dont l'état de somnolence peut générer une impression de voyage dans le temps dans ce passage tiré de son œuvre *Du côté de chez Swann* (1913) :

> *Un homme qui dort tient en cercle autour de lui le fil des heures, l'ordre des années et des mondes*. Il les consulte d'instinct en s'éveillant, et y lit en une seconde le point de la terre qu'il occupe, le temps qui s'est écoulé jusqu'à son réveil ; mais leurs rangs peuvent se mêler, se rompre. Que vers le matin après quelque insomnie, le sommeil le prenne en train de lire, dans une posture trop différente de celle où il dort habituellement, il suffit de son bras soulevé pour arrêter et faire reculer le soleil, et à la première minute de son réveil, il ne saura plus l'heure, il estimera qu'il vient à peine de se coucher. *Que s'il s'assoupit dans une position encore plus déplacée et divergente, par exemple après dîner assis dans un fauteuil, alors le bouleversement sera complet dans les mondes désorbités, le fauteuil magique le fera voyager à toute vitesse dans le temps et*

> *dans l'espace, et au moment d'ouvrir les paupières, il se croira couché quelques mois plus tôt dans une autre contrée.* Mais il suffisait que, dans mon lit même, mon sommeil fut profond et détendit entièrement mon esprit ; alors celui-ci lâchait le plan du lieu où je m'étais endormi, et *quand je m'éveillais au milieu de la nuit, comme j'ignorais où je me trouvais, je ne savais même pas au premier instant qui j'étais ; j'avais seulement dans sa simplicité première le sentiment de l'existence comme il peut frémir au fond d'un animal ; j'étais plus dénué que l'homme des cavernes ;* mais alors le souvenir – non encore du lieu où j'étais, mais de quelques-uns de ceux que j'avais habités et où j'aurais pu être – venait à moi comme un secours d'en haut pour me tirer du néant d'où je n'aurais pu sortir tout seul ; *je passais en une seconde par-dessus des siècles de civilisation*, et l'image confusément entrevue de lampes à pétrole, puis de chemises à col rabattu, recomposait peu à peu les traits originaux de mon moi. (6 ; je souligne)

Sans doute, cette double évocation de la somnolence à la fois présentée comme un retour à l'état primitif et un saut dans le passé pourrait certainement laisser penser qu'une influence de la fiction préhistorique aurait pu agir sur l'auteur, puisque ce genre littéraire développait déjà ces thèmes dès les années 1860 avec les auteurs Boitard et Arcelin entre autres. Cette hypothèse semble ainsi se confirmer lorsque l'intérêt porté par Proust pour ce style romanesque se consolide véritablement dans une lettre adressée au plus célèbre auteur de ce genre : Rosny Aîné, qu'il couvre d'éloges pour son habileté à faire revivre mieux que lui le « Temps retrouvé » dans ces lignes :

> [27 nov. 1920] Cher Monsieur et Maître,

> Après de longues semaines de 40 et 41 de fièvre, la lecture très attentive du *Félin géant* m'a livré un 'Temps retrouvé' plus intéressant certes que le mien. Des scènes comme celle où les bêtes si puissantes reculent devant l'homme faible vu à travers un Feu qu'elles ne connaissent pas, ... mais plus que tout dans cette préhistoire l'amitié naissant, la bête touchée qui fait alliance ... Tout cela m'a longtemps retenu, j'aurais voulu apprendre de vous ... ce qu'il y a de certain, de démontré, de scientifiquement connu, dans ces bêtes, cette race, cette vie mystérieuse où fleurit déjà à la plus prodigieuse distance de la nôtre ce qu'il y a de meilleur dans cette dernière. (cité dans Benhaïm 73)

Tandis que l'intérêt de Proust pour la fiction préhistorique se confirme grâce à cette lettre datée de 1920, il existe également un certain nombre de coïncidences qui juxtaposent encore la fascination de cet auteur pour la remémoration du passé avec le thème de la préhistoire. D'une part, l'idée d'une généalogie associant certains personnages entre eux alors que ces derniers évoluent dans différents romans préhistoriques peut se remarquer dans les œuvres de Rosny Aîné. *Le félin géant* (1918) par exemple, qui était apprécié par Proust, développe notamment ce concept en narrant les aventures d'Aoûn, descendant du personnage de Naoh tiré de la fiction précédente intitulée *La guerre du feu* (1911) comme le révèle ce passage : « Aoûn, qui descendait de Naoh, fils du Léopard, appartenait, selon la coutume, au frère de sa mère, mais il préférait Naoh, dont il avait la structure, la poitrine infatigable et les instincts. ... Sa force le rendait redoutable, mais, plus encore que Naoh, il faisait grâce aux vaincus quand ils s'aplatissaient contre la terre » (Rosny 1918 341). D'autre part, dans le champ scientifique de la préhistoire, diverses conceptions utilisant le terme « madeleine » se sont développées parallèlement pour désigner à la fois

un lieu géographique, une époque chronologique, une culture primitive ainsi qu'un décor romanesque. En effet, de la découverte d'un gisement de fossiles par les archéologues Edouard Lartet (1801-1871) et Henry Christy (1810-1865) dans la grotte française de « La Madeleine » en 1863 (Lubbock 38), et dont l'adjectif « magdalénien » a par la suite été créé par Gabriel de Mortillet pour nommer un nouvel âge préhistorique dans *Le Préhistorique* (20), à une nouvelle culture primitive s'exprimant à travers des « gravures merveilleuses » (Du Cleuziou 215) selon Henri Du Cleuziou dans son œuvre sur les *Premiers âges de l'humanité* en 1887 (Voir fig. 167), « l'homme de la Madeleine » occupe souvent la place de héros dans les fictions préhistoriques de Rosny Aîné. L'époque magdalénienne fait d'ailleurs office de décor temporel dans plusieurs romans préhistoriques de cet auteur comme *Vamireh* (1892) et *Eyrimah* (titre inversé du premier, 1893). Le romancier termine ainsi *Vamireh* en localisant son monde primitif « par les défilés des îles, sous l'ombre des arbres et par les vastes chenaux clairs, au déclin de la Magdeleine, lorsque le pôle du Septentrion gravitait vers la brillante du Cygne... » (Rosny 1892 97) puis réitère ladite époque au début du roman *Eyrimah* dans le passage suivant :

> Longtemps, dans des pays propres à la coexistence des deux familles, le type asiatique et le type européen se conservèrent purs. Ainsi il advint pour des régions de la Suisse où les bas plateaux nourrissaient les vainqueurs industriels, agricoles et pastoraux, où les sommets et les gorges profondes célaient des chasseurs d'ours, de chamois et de bouquetins, issus de l'autochtone des âges froids de la Magdelaine. (102)

Le symbolisme qui s'établissait à l'époque entre le domaine de la préhistoire et le thème de la mémoire commençait également à apparaître chez certains savants comme René Verneau (1852-1938), qui interprétait ce domaine comme « l'enfance de l'humanité ».[74] Dans ce contexte, le phénomène de la remémoration du passé semblait ainsi devenir un acte lié aux interprétations sur la préhistoire. Le romancier Rosny Aîné le prouve d'ailleurs dans ses mémoires, lorsqu'il évoque la manière dont il rêve de la préhistoire à travers l'élément de l'eau, comme on peut le voir dans ces lignes :

> Toute chose de l'eau m'enchante et m'emplit de poésie. Souvent le mot seul suffit pour m'entraîner dans les plus délicieuses rêveries ... que la jolie pluie de printemps s'arrête et reprenne, ... tout de suite, je vois les origines, les choses antiques et augustes, nos pauvres ancêtres végétant au bord des lacs, l'Hindou adorant son beau Gange, l'Egypte heureuse de l'inondation féconde, les populations aquatiques de la Chine, les effrayantes forêts d'Afrique où des peuples nains habitent les marécages, et les confuses, naïves et adorables légendes sur les Hommes-Poissons, les Sirènes, les Ondines. (Rosny 1921 19-20)

Ce recours de l'auteur au rêve pour faire réapparaître le souvenir d'un passé primitif peut également s'observer chez le préhistorien Henri Du Cleuziou, qui met en relief le même phénomène en utilisant plutôt la science comme catalyseur dans cet extrait des *Premiers âges de l'humanité* (1887) :

> Ces hommes primitifs se réveillent et renaissent à l'appel de la science moderne. Alors nous les revoyons par la pensée, tels qu'ils étaient avant toutes les

[74] Verneau, René. *L'enfance de l'humanité. Tome 1. L'âge de la pierre*, 1890.

> civilisations conservées dans l'histoire. Au milieu des forêts qui couvraient la plus grande partie des continents, sur les rivages des mers et sur les rives des fleuves, dans les vallées arrosées par les ruisseaux … nous les voyons, se nourrissant des produits de la pêche ou de la chasse … armés de bâtons, de pierres taillées et emmanchées dans du bois, s'abritant dans les cavernes naturelles, disputant leur vie aux bêtes féroces, chassant les anciens dominateurs de la Terre, les maîtres qu'ils devaient posséder : les mammouths, les éléphants, les singes, les ours, les rhinocéros, les tigres, les lions, les loups, les hyènes, les rennes, les cerfs ... (4)

Par cette association d'idées mêlant le thème du souvenir retrouvé avec l'exposition de l'homme préhistorique, la narration de la préhistoire se donne ainsi l'objectif spécifique de guérir le lecteur d'une amnésie dont il ne serait pas conscient, comme l'explique le romancier Edmond Haraucourt dans les premières pages de sa fiction *Daâh le premier homme* (1912) :

> Je n'invente rien : j'essaye de me rappeler. Vous aussi vous vous souvenez, mais vous ne le savez pas. Ecoutez, qu'on vous aide. Vous portez, dans vos nerfs et dans votre sang, l'imprescriptible survivance de ce que vous fûtes jadis, en la personne des plus lointains aïeux. Ce sont vos souvenirs assoupis que je réveille pour évoquer en vous le temps où ces aïeux vous conquéraient une âme... Ils erraient, ils vivaient sous bois. De cet ancêtre tertiaire, la paléontologie retrouvera difficilement les vestiges. Les témoignages d'une présence humaine n'ont pu subsister qu'à partir de l'époque où les restes de l'homme furent protégés contre l'action des temps, et l'âge n'était pas encore venu de nous conquérir des asiles ; les cavernes restaient en possession des fauves, qui ne les prêtaient guère ;

> l'homme isolé n'aurait pu prétendre ni à les conquérir, ni à les conserver : leur occupation ne deviendra réalisable que pour le groupe déjà nombreux du clan, et elle correspondra avec les premières manifestations sociales. En attendant, les nomades fuyaient le repaire et ses abords, au lieu de les rechercher ; ils n'avaient ni gîtes ni tombes ; ils vivaient et mouraient dehors, dans la boue. Leur dépouille, rongée et foulée par les fauves, fouillée par les insectes, délavée par les pluies, pulvérisée et malaxée par les siècles, a disparu. Ainsi que toutes les bêtes de proie, ces hommes vivaient dans l'isolement. (13-14)

De manière remarquable, ces différentes approches de la préhistoire dont le but commun est de réveiller le souvenir d'une ancienne vie passée à travers l'eau pour Rosny Aîné, la science pour Henri Du Cleuziou ou encore l'écriture pour Edmond Haraucourt, peuvent ainsi se rapprocher de la perspective d'auteurs intéressés parallèlement par le thème de la mémoire comme Marcel Proust par exemple, qui voit renaître son enfance dans une mise en scène comparable comme le montre cet extrait de *Du côté de chez Swann* :

> ... Aussitôt la vieille maison grise sur la rue ... vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon donnant sur le jardin, ... ; et avec la maison, la ville, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses ... Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amusent à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables ... (47)

En définitive, le thème de la réminiscence et de la reconquête du passé semble agir comme un moteur dans les représentations de la préhistoire, dont la retranscription dans les fictions préhistoriques a suscité l'intérêt d'écrivains comme Marcel Proust. Ce processus de renaissance du passé s'est opéré également à travers la conceptualisation du « fossile vivant » par Darwin, dont « l'homme sauvage » a incarné un parfait exemple dans les parcs anthropologiques. Ainsi, à l'image du personnage de Joseph Conrad rencontrant au cours de son voyage *Au cœur des ténèbres* l'homme préhistorique en Afrique, le grand public occidental pouvait lui aussi penser retrouver ses lointains ancêtres primitifs à la vue de « l'homme sauvage » africain dans les allées des expositions coloniales, dont la visite devait certainement éveiller en lui l'impression de mettre à jour le souvenir d'un passé oublié : celui de la préhistoire.

Ainsi, la théâtralisation de l'homme-animal primitif incarnant le concept du chaînon manquant dans les romans préhistoriques et les fictions abordant le thème de l'évolution révèle bien des affinités avec le contexte historique de l'époque à la fois marqué par le darwinisme, le colonialisme et les exhibitions humaines des expositions universelles. Tandis que les thèmes de la conquête territoriale et de la domination des peuples moins évolués par ceux les surpassant en culture et en intelligence ont permis d'hypothétiser sur les causes mystérieuses de la disparition de l'homme-animal primitif chez les scientifiques et les romanciers, l'image de l'Afrique et de l'indigène sub-saharien s'est conjointement superposée à celle de la préhistoire et de son homme préhistorique pour combler les lacunes de la paléontologie et offrir ainsi au grand public une représentation concrète de ce monde disparu. Suivant une série d'analogies confirmant cette superposition de « l'homme sauvage » africain avec l'homme-animal primitif à travers

les thèmes de l'ancienneté, de l'animalité, de la culture et de l'extinction, ces deux entités ont joué le rôle de faire-valoir pour les peuples décrits comme des êtres supérieurs à eux dont l'Aryen préhistorique et son descendant direct l'homme occidental civilisé en ont représenté de parfaits exemples. Marqués également par une infériorité semblable à celle attribuée à la femme, « l'homme sauvage » africain et l'homme-animal primitif ont ainsi partagé une destinée tragique commune en disparaissant sous l'action des invasions coloniales et de la sélection naturelle. Dans la science comme dans la littérature, ces êtres ont en effet souvent été décrits comme des créatures fragiles face au changement climatique et inaptes à lutter contre les races plus avancées et exterminatrices. Dès lors, face à ces dernières, un processus de marginalisation dont les caractéristiques principales sont identiques à celles soulignées par Frantz Fanon dans le cas de *l'expérience vécue du noir* s'est trouvée apposée sur les mises en scène romanesques des personnages symbolisant le chaînon manquant, victimes eux aussi d'un rejet et voués à une extermination brutale dont la chute dans le vide en a représenté notamment une des méthodes les plus utilisées et qui transparaît encore aujourd'hui à travers la sculpture moderne (Voir fig. 168). Couramment présentées comme une forme de sous-humanité, ces représentations de l'homme-animal primitif démontrent aussi visuellement leur infériorité par de faibles capacités cognitives et par des positions corporelles proches du sol telles que l'accroupissement par exemple, dont les mises en scène se confondent remarquablement avec celles de « l'homme sauvage » dans les spectacles anthropologiques des expositions coloniales entre le 19ème et la première moitié du 20ème siècle. Par cet ensemble d'analogies à la fois culturelles, comportementales et physiologiques, la fiction préhistorique conte la disparition de l'homme-animal primitif

en la calquant sur celle de « l'homme sauvage » des colonies, qui a résulté similairement d'une extermination par l'homme occidental et de la nature elle-même selon les théories raciales et évolutionnistes de l'époque. Puisque les personnages incarnant les Aryens primitifs symbolisent les ancêtres de l'homme civilisé européen chez certains auteurs comme Rosny Aîné ou Adrien Arcelin, le lecteur contemporain découvrait dans ce type de roman la narration d'un colonialisme préhistorique nécessaire à l'évolution humaine car porteur des germes de la civilisation, et dont le processus se reproduisait encore sous ses yeux dans l'actualité contemporaine avec le cas de l'Afrique ou de l'Australie. Pour les romanciers, le travail de vulgarisation dont ils étaient chargés laisse ainsi transparaître un désir de théâtraliser le monde préhistorique sous l'éclairage de l'impérialisme, qui semble alors véritablement apparaître comme une forme de sélection naturelle suivant les théories de l'époque.

Parallèlement à ce phénomène d'extermination par le colonialisme, l'homme-animal primitif et le « sauvage » contemporain se sont également retrouvés menacés par la nature, qui paraissait mettre tout en œuvre pour les annihiler selon certains savants comme Edgar Quinet ou Paul Barret, tandis qu'elle se transformait elle-même en un personnage doué de volonté et d'intelligence pour Charles Darwin. Particulièrement sensibles au froid, mis en péril par une dégénération organique ou engloutis par des cataclysmes, ces êtres semblaient ainsi se diriger naturellement vers leur extinction avant même leur interaction avec les races plus évoluées d'après les savants et les écrivains, qui faisaient alors prendre conscience au grand public européen de la réalité du phénomène de l'extinction des espèces à travers, justement, la disparition de « l'homme sauvage » dans les colonies en corrélation avec celle de l'homme-animal primitif dans les fictions

sur la préhistoire et le thème de l'évolution. L'annonce d'un tel phénomène trouvait d'ailleurs une preuve irréfutable de son existence cyclique à travers l'observation des fossiles et autres vestiges de pierre retrouvés en masse tout au long du 19ème siècle, démontrant ainsi par leur présence dans les couches terrestres du passé primitif la certitude d'une existence humaine passée et subitement interrompue qui annonçait dès lors, implicitement, une mort similaire à venir pour l'humanité moderne. Par cette prise de conscience d'une fin inéluctable, une nouvelle idéologie prônant un conservationisme de la nature émergeait en parallèle du colonialisme et de sa politique d'exploitation, louant de manière contradictoire un protectionnisme envers les espèces menacées dont « l'homme sauvage » des colonies en représentait une icône tant chez les écrivains récusant les effets destructeurs de l'impérialisme, que pour les savants qui lançaient des appels alarmistes pour sa sauvegarde et l'archivage ethnologique des peuples menacés. Au sein des parcs anthropologiques, la coexistence de ces deux idéologies opposées faisaient ainsi coïncider l'exposition du « sauvage » pour le divertissement en parallèle de sa protection par son enfermement, avant de procéder à son embaumement après sa mort pour les musées et le placer, finalement, parmi les reconstitutions paléontologiques des hommes préhistoriques s'inspirant déjà de lui d'après l'exemple de la « Vénus Hottentote », du « Nègre de Banyoles », de « l'Homme de Grimaldi » ou du « Pithécanthrope de Java ». Chez les auteurs, ce protectionnisme en faveur du « sauvage » se traduisait également par une série de mises en scène narrant positivement l'asservissement de l'homme-animal préhistorique par les personnages principaux, qui lui offraient alors une chance de survie similaire aux parcs anthropologiques qui endossaient un rôle moralisateur et conservationiste. Lorsque Jules Verne exprimait son intérêt pour

la préhistoire et le darwinisme à travers ses œuvres, le romancier abordait ainsi les thèmes les plus populaires de la fiction préhistorique telles que le phénomène de la survivance et de l'extinction des espèces dans son *Voyage au centre de la terre* (1864), la valeur humaine du singe en parallèle de l'animalité de l'homme dans *L'île mystérieuse* (1875), puis enfin le colonialisme, le concept du chaînon manquant et l'ambiguïté inhérente liée à la circonscription du concept d'humanité à travers son peuple d'hommes-singes dans *Le village aérien* (1901). Malgré ses désaccords avec les théories de Darwin exprimés auprès du critique Charles Lemire, attribuant en conséquence une allure plus humaine qu'animale ainsi que le don de la parole articulée et de la culture à ses hommes-singes primitifs, le romancier dépeignait tout de même des créatures encore très proches du singe, peu éloignées des peuples « sauvages » d'Afrique et manquant encore suffisamment de caractéristiques fondamentales pour les rattacher véritablement à l'humanité. De fait, à l'image d'autres auteurs qui avaient tenté de produire une narration originale des temps primitifs pour finalement théâtraliser davantage les enjeux sociaux contemporains selon la théorie du préhistorien Romain Pigeaud, l'écriture de Verne se trouvait aussi influencée par un contexte historique marqué par le darwinisme. D'ailleurs, suivant les doctrines de cette philosophie popularisant notamment le concept du « fossile vivant » comme une fenêtre biologique sur le passé dans la nature, le corps de « l'homme sauvage » finissait aussi par endosser remarquablement ce rôle particulier dans les mentalités occidentales, devenant un miroir vivant sur la préhistoire permettant de se reconnecter avec un passé oublié pour les écrivains Adrien Arcelin, Elie Berthet, Joseph Conrad, Rosny Aîné ou encore Jules Verne avec son personnage d'Ayrton, tandis que d'autres auteurs comme Marcel Proust exploraient autrement le thème du passé tout en

admettant personnellement une fascination pour la fiction préhistorique. En somme, selon l'anthropologue contemporain Blix Goran, ce thème populaire de la reconquête du passé oublié s'attachait concrètement au développement de l'archéologie à partir du 19ème siècle, puisque celle-ci était regardée d'après lui comme une science magique capable de défaire le travail entrepris par le phénomène temporel d'érosion et de sauver les êtres les plus discrets de l'amnésie, donnant de ce fait la garantie illusoire que rien ne se perdait vraiment et que chaque trace de vie laissait une empreinte tangible, créant dès lors le mythe scientifique d'un mémorial terrestre capable d'incarner l'immortalité (Blix 3).

Conclusion

En conclusion, la narration de la préhistoire et de l'évolution humaine dans les fictions publiées entre les années 1860 et 1930 théâtralise le concept du chaînon manquant homme-animal au sein d'un vaste champ de représentations puisées dans des domaines interdisciplinaires tels que l'étude des fossiles, la zoologie, l'évolutionnisme ainsi que l'anthropologie avec l'observation de « l'homme sauvage » en tant qu'objet scientifique, dont la mise en scène dans les expositions coloniales et les théories raciales permettent de combler les vides générés par les reconstitutions paléontologiques de l'homme préhistorique souvent basées sur des restes fragmentaires. Alors que l'aborigène australien avait été utilisé comme une source d'inspiration majeure pour la représentation du « Pithécanthrope de Java » à l'Exposition Universelle de 1900 ainsi que pour la première version romanesque de l'homme-singe primitif chez Rosny Aîné avec « l'homme des arbres », la figure de « l'homme sauvage » d'Afrique constituait un emblème plus récurrent dans les conceptions scientifiques, artistiques et littéraires de l'homme-animal préhistorique. A travers un usage abondant de l'iconographie relative à cette humanité « sauvage » contemporaine, qui permettait de donner davantage de substance aux reconstitutions du concept du chaînon manquant par l'attribution d'aspects culturels tels que la technologie, les mœurs et les relations sociales, l'homme-animal préhistorique prenait vie dans les fictions ainsi que dans les mises en scènes anthropologiques.

Communément attribué aux peuples ethniques sub-sahariens, le thème de l'animalité s'amplifiait plus encore avec la découverte d'un nouvel « homme des bois » baptisé « gorille », dont l'existence inspirait à la fois la terreur et la fascination dans les récits de

voyage de l'explorateur Paul Du Chaillu. Apparaissant comme une figure vivante du concept du chaînon manquant homme-singe supposé avoir survécu à la préhistoire, le gorille entrait par ses diverses représentations dans un processus d'humanisation qui le transformait finalement en une figure vieillie mais néanmoins puissante de l'homme animal primitif remarquable par son torse, ses épaules et ses mains avec lesquels il pouvait commettre des actes criminels tels que l'assassinat ou encore l'enlèvement des femmes, qui supposait l'idée tabou d'un viol dont le résultat laissait entendre une hybridité entre l'homme et l'animal par l'intermédiaire de la « femme sauvage » d'Afrique. Tandis que cet hypothétique mélange faisait ressortir la conception d'une parenté entre ce grand primate et l'homme dans les carnets de voyages, les spectacles anthropologiques et les musées, la figure du gorille symbolisait aussi la barbarie intérieure de l'âme humaine tout en incarnant une figure diabolique inhérente à l'image du singe.[75] L'influence de cet être dans les représentations de l'homme-animal primitif avait ainsi contribué à produire un archétype de la bestialité préhistorique qui marquait non seulement les reconstitutions de l'homme de Néandertal mais aussi les personnages de fictions incarnant l'image de la brute primitive, dont les caractères circulent encore de nos jours dans les conceptions populaires de l'homme préhistorique[76] mais aussi dans les représentations de l'homme noir dans certaines revues populaires telles que Vogue par exemple (Voir fig. 169).

Dans un contexte historique marqué par le colonialisme et le darwinisme, le thème de l'animalité devenait un lieu commun pour ces deux idéologies qui soutenaient l'idée

[75] "The Devil under form of Baboon is our grandfather!" dans le *Notebook M* de Darwin (123).
[76] Le cas de Néandertal : « N le maudit » selon Romain Pigeaud dans *Comment reconstituer la préhistoire ?* (132).

d'une extinction des peuples demeurés dans cet état comme une bénédiction évolutive pour l'espèce humaine. La théâtralisation de ces courants de pensée s'exprimait ainsi chez les romanciers à travers l'établissement de relations sociales fondées sur une concurrence entre les peuples, opposant effectivement ceux restés dans l'animalité avec ceux symbolisant des groupes sociaux en voie de civilisation et donc plus « avancés » tels que les peuples « aryens » et « orientaux » par exemple, qui incarnaient alors pour l'homme-animal des homologues plus évolués auquel celui-ci devait céder la place selon la « loi d'empiètement » des races. Tandis que ce dogme de la sélection naturelle développé par Darwin était repris par les idéologies impérialistes pour légitimer la colonisation des peuples, les fictions abordant le thème de l'évolution et la préhistoire réadaptaient l'actualité coloniale contemporaine à travers la mise en scène d'invasions préhistoriques, où la figure de l'homme-animal s'inscrivait dans une altérité dévalorisante qui la plaçait en opposition avec les personnages incarnant un modèle d'évolution, provoquant ainsi une marginalisation à son encontre avant de se conclure par son asservissement ou son extermination. L'altérité récurrente qui enveloppe ce personnage, incarné à la fois par l'homme-animal mais aussi de manière moins visible par la femme-animale, se matérialise notamment par sa physionomie, qui présente souvent un positionnement corporel plié ou recroquevillé le rapprochant du sol, ce qui accentue sa différence avec les peuples plus évolués qui se déplacent droits sur leurs jambes comme dans les romans de Rosny Aîné, Edmond Haraucourt (121) ou Adrien Arcelin. De manière remarquable, le contraste généré par ce genre de posture, qui s'exprime aussi dans les représentations artistiques de l'époque et les mises en scène anthropologiques, transparaît encore à travers les reconstitutions modernes de l'homme primitif dans

certains musées tels que le *Smithsonian Natural History Museum* de Washington DC par exemple, où un rapport similaire s'établit cette fois avec le spectateur (Voir fig. 170 et fig. 171).

Bien que le concept du chaînon manquant soulignant initialement l'émergence de l'homme dans le singe soit reconnue comme erronée, le thème de l'homme-singe demeure encore un sujet largement abordé à l'heure actuelle, comme dans l'œuvre philosophique de Paola Cavalieri et Peter Singer intitulée *The Great Ape Project. Equality beyond humanity* (1993) dans lequel a été intégré un portrait-robot de la créature, et où l'éventualité de son existence provoquerait selon les auteurs un bouleversement idéologique majeur dans les sociétés modernes (Voir fig. 172). Dans une perspective autrement remarquable, le désir de rencontrer cet être composite précédait également l'ère du darwinisme comme le démontrait notamment Maupertuis, qui souhaitait déjà s'entretenir avec la nation de l'homme-singe en s'appuyant au 18ème siècle sur les dires des voyageurs : « ils ont vu des hommes sauvages, ... une espèce mitoyenne entre le singe et nous. J'aimerais mieux une heure de conversation avec eux qu'avec le plus bel Esprit de l'Europe » (Maupertuis 1752 332). Conceptualisée officiellement par Darwin au siècle suivant, la recherche de « cet anneau qui manque pour rattacher le règne animal au règne 'hommal' » selon Jules Verne (Verne 1901 200) apparaissait ainsi comme un devoir pour les auteurs de fictions préhistoriques comme Arthur Conan Doyle : « Toute la question est de savoir ... s'il est plus proche de l'homme que du singe, il ressemblerait alors à ce que le vulgaire appelle 'l'anneau manquant'. Notre devoir le plus immédiat est de résoudre ce problème » (160).

Alors que l'idée de sa survivance dans le monde moderne était évoquée dès les années 1870 et apparaît encore régulièrement dans les médias à travers les légendes de « Bigfoot » ou encore de l'abominable homme des neiges, la science confirme désormais son existence dans la préhistoire (Voir fig. 173) (Bacon) tout en démontrant aussi que la lignée humaine fait partie d'une famille autrefois nombreuse composée de parents aux aspects divers, prouvant donc que la différence représente davantage une norme plutôt qu'une exception dans l'histoire biologique de l'homme (Voir fig. 174).

Les enjeux philosophiques de l'époque liés d'autre part aux concepts d'Humanité et d'Animalité, d'où résultaient entre autres questions celle du droit à la liberté chez « l'homme sauvage », semblent s'étendre de nos jours vers le singe, dont la valeur éthique fait désormais l'objet d'un *Manifeste pour les grands singes*[77] ainsi que d'une décision de la justice argentine accordant à un orang-outang le statut révolutionnaire de « personne non humaine » (« Libérée, délivrée, Sandra, l'orang-outan reconnue 'personne non humaine' »), tandis que l'Université Johns Hopkins exprime de son côté des réticences quant à l'expérimentation du développement cérébral chez les primates par crainte de développer chez eux de nouvelles facultés émotionnelles les rapprochant plus encore de l'homme (« Experts discuss use of human stem cells in ape and monkey brains »). En somme, alors que les droits de « l'homme sauvage » des colonies avaient fait l'objet d'un tract pour le respect de ses libertés chez les auteurs surréalistes en 1931, menant finalement à la clôture des expositions coloniales et des parcs anthropologiques, le statut éthique du singe apparaît désormais comme une suite logique de ce phénomène selon la primatologue et « Messager de la paix des Nations Unies » Jane Goodall, qui

[77] Boesch, Ch ; Grundmann, E et Mulhauser B. *Manifeste pour les grands singes*, paru en 2011.

affirme que « nous ne sommes pas seuls dans l'Univers : d'autres êtres sont capables d'amour et de haine, de joie et de tristesse, de peur et de désespoir » (*Dossier pour la science* 2015 5) en parlant des singes qui auraient selon elle bien des choses à dire s'ils pouvaient parler :

> Ils pourraient nous parler de leur passé, planifier l'avenir, apprendre, imaginer et avoir des discussions. Ils pourraient même être en mesure d'élaborer des plans d'actions et résoudre les problèmes. Je pense qu'ils diraient : 'J'ai des sentiments tout comme vous, considérez-nous avec amour et respect. Ne faites pas de nous un divertissement. Ne nous enfermez pas dans des petites cages. Ne vous servez pas de nous pour des expérimentations. Protégez notre espèce à l'état sauvage et ne détruisez pas la forêt.' Malheureusement, notre arrogance nous conduit à mettre l'homme au-dessus de tout, d'en faire une espèce à part. Pourtant les chimpanzés nous apprendraient vite que nous, humains, sommes seulement une partie du règne animal. (*Dossier pour la science* 2015 5)

Tandis que ce désir de faire parler les singes et de reconnaître leur humanité représente désormais un phénomène éthique contemporain, ces aspects constituaient déjà les thèmes principaux de la fiction préhistorique qui mettait en lumière diverses réflexions non seulement sur l'homme et l'animal, mais aussi sur la mort, l'extinction des espèces et l'idée d'un devoir moral pour la protection des êtres vulnérables. En effet, suivant un désir d'instruire le lecteur sur les progrès de la science et en s'inspirant souvent du genre littéraire du récit de voyage, le roman préhistorique met en évidence les tropes de la science-fiction que la spécialiste Patricia Kerslake définit par six aspects majeurs : l'altérité, l'exploration, la prise de contact, la colonie, le conflit et l'enjeu de la

suprématie sur une catégorie d'individus marginalisés (Kerslake 127). En abordant le sujet de l'évolution humaine à travers son développement depuis l'animal, la narration de la préhistoire réalise en somme le fantasme de découvrir l'existence d'un être extraordinaire dont il ne serait resté aucune trace, mais dont la nature demeure intimement liée à celle de l'homme moderne. Inspirant à la fois la fascination et le dégoût, l'exposition de cette créature révèle le cycle naturel de l'extinction des espèces dirigée par la nature, qui extermine les êtres vivants autant qu'elle les produit. En calquant la mise en scène de sa mort sur celle de « l'homme sauvage » contemporain qui s'éteignait aussi sous l'effet présupposé de dégénérescences en plus d'une extermination par « l'homme civilisé », les auteurs de fictions préhistoriques mettaient en relief l'idée d'une extinction de masse inéluctable déclenchée en arrière-plan par la nature, et auquel l'homme moderne devait aussi se préparer. A travers cet effet miroir qui s'établissait entre les représentations de « l'homme animal » et de « l'homme sauvage » comme des êtres en voie de disparition, les fictions sur la préhistoire ou abordant le thème de l'évolution évoquaient ainsi la mort de l'humanité, et jouaient alors le rôle d' « agent provocateur » typiquement attribué au genre de la science-fiction selon Kerslake (1), en justifiant la protection de ces êtres vulnérables non seulement comme un devoir moral, mais aussi comme un acte de réconfort en réaction à ce phénomène d'extinction de masse à venir. A ce titre, la présentation de la préhistoire sous l'image d'un parc naturel similaire aux paysages africains ou asiatiques dans les romans de Rosny Aîné, Jules Verne ou Edmond Haraucourt a joué un grand rôle dans cette perspective, puisqu'elle reflétait la politique des parcs anthropologiques et des expositions coloniales qui recréaient de la même manière « l'habitat naturel » de l'homme animal / « l'homme

sauvage » des colonies, valorisant en conséquence l'enfermement des « spécimens » comme une forme de conservation à la fois « vivante » dans les parcs, par l'usage de cages et d'enclos, ou bien « morte » dans les musées où ils rejoignaient alors les reconstitutions paléontologiques de l'homme préhistorique. Cette thématique de « l'Exposition » abordée réciproquement par les fictions préhistoriques et le phénomène des parcs anthropologiques occupait ainsi la double fonction de conservation des races humaines et de mémorial, en présentant par une superposition d'images l'histoire évolutive de l'homme sous la forme d'un « souvenir oublié » que l'on pouvait revivre en visitant les expositions coloniales,[78] ou bien retrouver par la lecture de romans dans lesquels cet objectif était clairement spécifié par certains auteurs comme Elie Berthet ou Edmond Haraucourt. Ce processus lié à la perception des objets selon leur mise en scène s'accorde d'ailleurs avec l'une des vocations principales de la paléontologie selon le préhistorien Romain Pigeaud, pour qui « la Préhistoire travaille sur des Hommes morts depuis longtemps. Mais il doit les rendre vivants. Il lui faut donc trouver des référentiels ailleurs. L'ethnologie, qui s'intéresse aux sociétés humaines, et l'éthologie, qui étudie les

[78] « Certains d'entre vous, ... qui sont allés visiter notre belle Exposition universelle, n'ont peut-être pas osé entreprendre un nouveau voyage à la recherche du local excentrique dans lequel la section d'Anthropologie s'était vue obligée d'étaler ses richesses. Il fallait, pour y arriver, ... pénétrer dans un petit parc. C'était là. Mais quelle excursion ! ... Vous savez, Messieurs, que dans les maisons nobles on conserve avec soin les vieux parchemins (que quelquefois les paléographes seuls peuvent lire), et qui attestent de l'antique origine de la famille, des hauts faits ou simplement des travaux des ancêtres. Vous savez de quel religieux respect ces reliques sont entourées, comment le père en mourant les confie solennellement à l'héritier de son nom. Eh bien, Messieurs, c'étaient les titres de noblesse de notre humanité que les illustres membres de la Société d'Anthropologie avaient réunis dans cette annexe de l'Exposition universelle. Ils auraient dû occuper une place d'honneur, car il y avait là pour l'homme de science comme pour l'homme du monde, matière à de grands travaux ou à de graves réflexions ... C'étaient d'abord quelques pièces de Zoologie pure, parmi lesquelles une vingtaine d'échantillons d'anthropoïdes, puis une immense collection de crâne (plus de 1400 !) depuis le crâne de Néanderthal (intermédiaire entre celui de l'homme et celui du singe) jusqu'à ceux des australiens ... ; puis un assemblage remarquable des armes et des instruments de l'humanité, depuis le silex taillé de ce précurseur de l'homme que nous ne connaissons que par ses œuvres jusqu'aux armes perfectionnées de notre époque. » (« M. H.-M. Vincent donne lecture de quelques notes sur l'Homme et le Singe à l'Exposition universelle de 1878 (section d'Anthropologie). » dans le *Bulletin de la Société d'étude des sciences naturelles de Nîmes* (187-188)

comportements animaux, peuvent aider à interpréter les vestiges qu'il met au jour » (144). Cette considération suppose ainsi l'éventualité de générer à travers l'image un ensemble d'amalgames liés à la représentation du passé, et dont la conséquence s'intègre dans la théorie de Donald Rackin sur le symbolisme dans son étude intitulée *Alice's Adventures in Wonderland and Through the Looking-Glass. Nonsense, Sense, and Meaning*: « What we typically see in a mirror, besides our own image, is what lies behind us – in a sense, not where we are going, but where we have been » (72). De manière remarquable, cette thématique relative à l'exposition de l'homme comme un objet de curiosité et de divertissement, dont la diffusion s'opérait avec succès entre la seconde moitié du 19ème siècle et les années 1930, semble encore trouver l'intérêt du public de nos jours, avec l'ouverture d'un parc à thème dans la région de Kunming en Chine intitulé « Kingdom of the Little People », où des individus atteints de nanisme sont invités à vivre en communauté dans des dortoirs en forme d'arbres géants et à se mettre en scène dans un espace de divertissement supposé matérialiser un monde féerique selon les propos de l'entrepreneur Mr. Chen : « It will be like a fairy tale, ... everything here I have designed myself » (Lafranière) (Voir fig. 175). Alors que cette exposition de personnes de petite taille se rapporte à la théâtralisation de créatures légendaires telles que les lutins, et dont la conception demeure assimilable à la figure composite de l'homme-singe, son succès suscite de la même manière l'indignation d'associations œuvrant pour le respect des droits éthiques telles que *Little People of America Inc*, qui compare cette attraction à un parc animalier : « 'I think it is horrible,' said Gary Arnold, the spokesman for Little People of America Inc., 'What is the difference between it and a zoo?' » (Lafranière). Dans une perspective susceptible d'élargir notre étude qui explore ce thème de

l'exposition humaine ainsi que la figure de l'homme-animal dans la fiction préhistorique entre 1860 et 1930, il serait intéressant d'analyser l'évolution de ces aspects dans la fiction préhistorique moderne, qui remporte désormais un succès comparable à celui d'*Harry Potter* grâce à l'auteure américaine Jean M. Auel. Anoblie par le gouvernement français du titre de « Chevalier des Arts et des Lettres », cette romancière popularise depuis 1980 la fiction préhistorique à travers les aventures d'une jeune fille nommée Ayla dans une série intitulée *Earth's Children* (Auel), dont les intrigues véhiculent comme dans les œuvres européennes du siècle précédent des idéologies contemporaines relatives à la perception des différences et aux relations humaines, tout en instruisant également le lecteur sur les derniers progrès de la paléontologie moderne. Ce supplément d'analyse, qui aborderait ainsi l'évolution de ce genre littéraire, offrirait de plus une valeur additionnelle à travers une étude comparative avec son état actuel en France, où seulement quelques ouvrages sont ponctuellement publiés, du fait d'un important déclin à partir de la seconde moitié du 20ème siècle et dont les causes demeurent encore mystérieuses.

Index des personnages de romans représentant une image de l'homme-animal préhistorique

L'Homme fossile (Boitard, Pierre. *Paris avant les hommes*, 1861)

L'Homme fossile (Verne, Jules. *Voyage au centre de la terre*, 1864)

Patte-de-Tigre (Arcelin, Adrien. *Solutré ou les chasseurs de rennes de la France centrale*, 1872)

Ayrton (Verne, Jules, *L'île mystérieuse*, 1875)

Jup (Verne, Jules, *L'île mystérieuse*, 1875)

L'Homme des arbres (Rosny Aîné. *Vamireh*, 1892 ; *Elem d'Asie*, 1896)

Les Tardigrades / Les Mangeurs de vers (Rosny Aîné. *Vamireh*, 1892 ; *Elem d'Asie*, 1896)

Le lacustre (Rosny Aîné. *Eyrimah*, 1893)

Les Wagddis (Verne, Jules. *Le village aérien*, 1901)

Les Hommes-au-Poil-Bleu (Rosny Aîné. *La guerre du feu*, 1911)

Les Dévoreurs d'hommes (Rosny Aîné. *La guerre du feu*, 1911)

Aghoo (Rosny Aîné. *La guerre du feu*, 1911)

Daâh et Hock (Haraucourt, Edmond. *Daâh le premier homme*, 1912)

Les Hommes-Lémuriens (Rosny Aîné. *Le félin-géant*, 1918)

Les Hommes-sans-Épaules (Rosny Aîné. *La guerre du feu*, 1911 ; *Le félin géant*, 1918)

Les Hommes-Sangliers (Rosny Aîné. *Les Hommes-Sangliers*, 1929)

Annexe

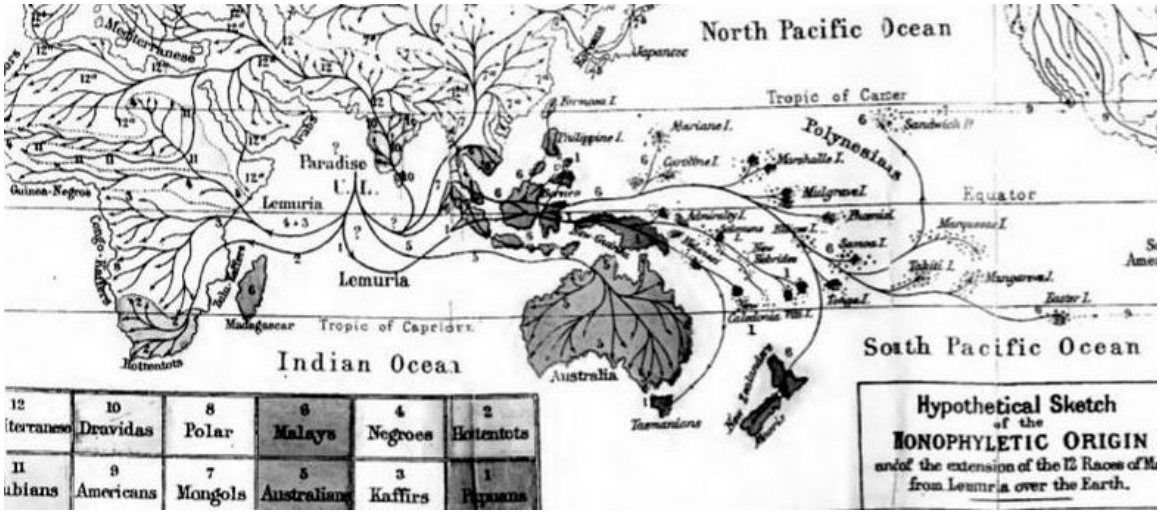


Fig. 1. Géolocalisation de la "Lémurie" (Haeckel *History of Creation volume 2* Frontispiece)


Fig. 2. « Caliban », par John H. Mortimer (1740-1779), 1775. Personnage homme-animal libéré des entrailles d'un arbre dans *The Tempest* de Shakespeare (1611). (Cornell University Library)


Fig. 3. « Le grand philosophe tomba dans une tristesse profonde », 1852 (Stahl et al. 200)

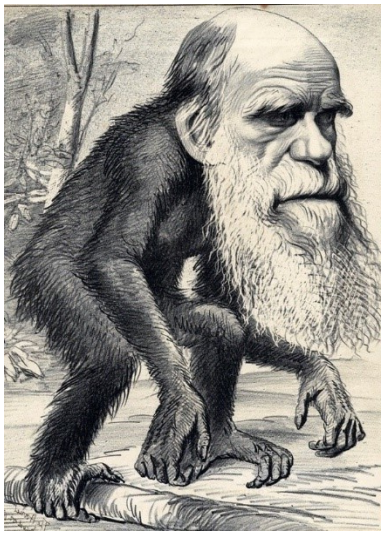


Fig. 4. “Darwin. A Venerable Orang-outang: A contribution to unnatural history”, *The Hornet*, May 20,1871 (American philosophical society)

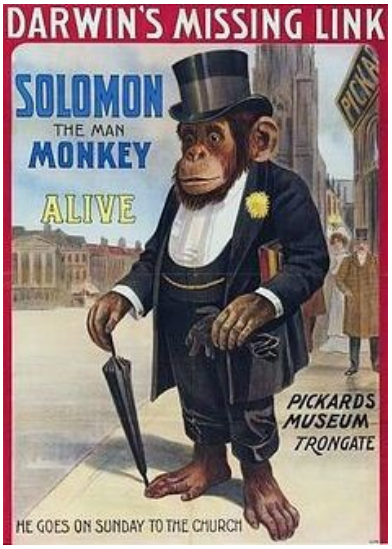


Fig. 5. “Darwin’s missing link. Solomon the man monkey alive. Pickard’s museum Trongate. He goes on Sunday to the church”, 1908 (Circus Museum)



Fig. 6. “Krao, ‘The Missing Link’. A Living Proof of Darwin’s Theory of the Descent of Man... The wonder of wonders... All should see her.” London, 1887 (Blanchard *L’invention du sauvage. Exhibitions* 85)



Fig. 7. “Krao”, jeune fille découverte en Asie et exposée en Europe par l’imprésario Guillermo A. Farini (1838-1929), 1892. (Blanchard *L’invention du sauvage. Exhibitions* 33)

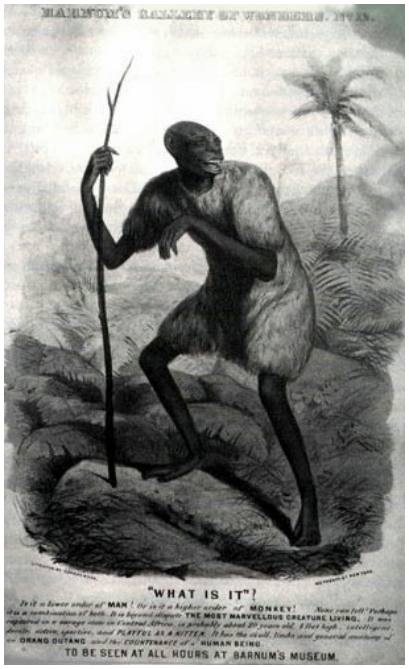


Fig. 8. « What Is It? Is it a lower order of man? Or is it a higher order of monkey? None can tell! Perhaps it is a combination of both. It is beyond dispute the most marvelous creature living. The physical description of the creature also exemplifies the power of the indefinite rhetoric: It has the skull, limbs, and general anatomy of an orang outang and the countenance of a human being." Currier & Ives, 1860 (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 77)



Fig. 9. William Henry Johnson (1842-1926), interprète afro-américain de « What Is It ? », présenté dans les spectacles de Phineas T. Barnum, 1895 (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 76)



Fig. 10. Parc anthropologique, photo d'archives (David, M.B)

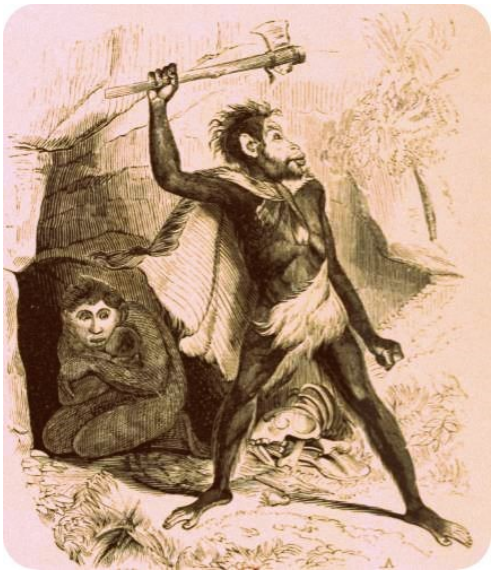


Fig. 11. « L'homme fossile », 1861 (Boitard Frontispiece)

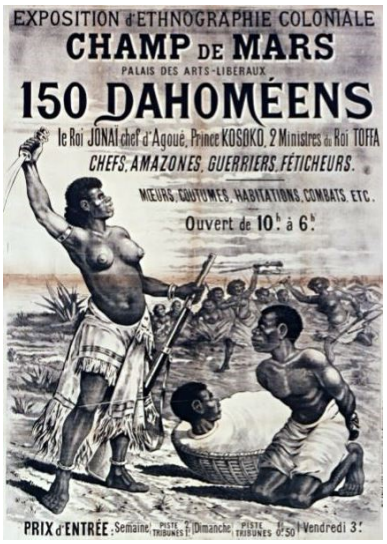


Fig. 12. « 150 Dahoméens », Exposition d'ethnographie coloniale. Champ de Mars, Paris (Gallica)

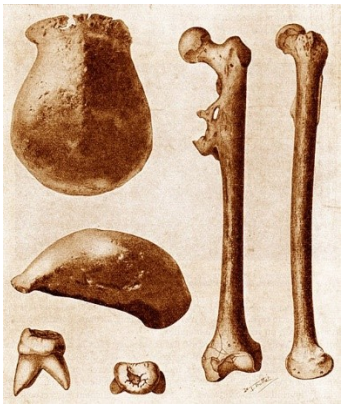


Fig. 13. Fossiles retrouvés par Eugène Dubois entre 1890 et 1894 (Theunissen 97)



Fig. 14. « Pithecanthropus erectus » ou « Pithécanthrope de Java » par Eugène Dubois. Exposition Universelle de 1900, Paris. Mentionné par Jules Verne dans *Le village aérien* (185) et Arthur Conan Doyle dans *Le monde perdu* (233) (Camper)



Fig. 15. Vamireh et « L'Homme des Arbres », par Mittis dans *Elem d'Asie* (1896), version écourtée et moins violente que *Vamireh* (36)



Fig. 16. « Gibbon » (Figuier *Les mammifères* 569) : « ce n'est qu'en Asie qu'on trouve ce genre de quadrumanes. ... Le gibbon noir est, après les orangs, l'animal qui se rapproche le plus des formes générales de l'homme » (Boitard 242-243)

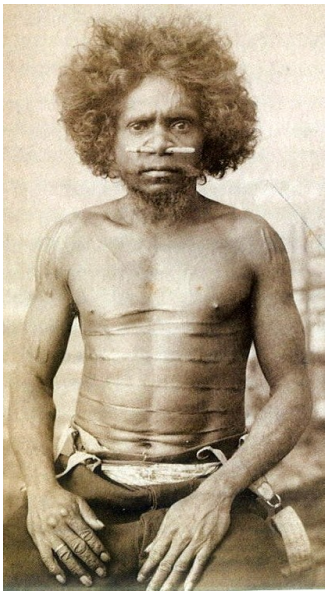


Fig. 17. Photo craniométrique de l'aborigène « Billy », par Roland Bonaparte, 1885 (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 158)

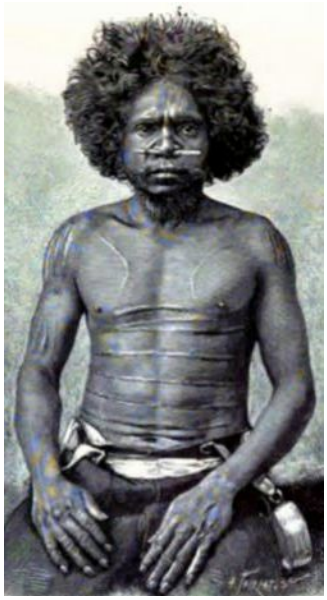


Fig. 18. Portrait redessiné de « Billy » dans le « récit fictionnel » (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 244) de Carl Lumholtz *Au pays des cannibales* en 1890 (163)

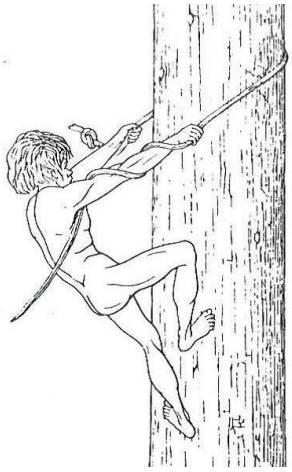


Fig. 19. « Australian Aboriginal climbing a tree » selon Eugène Dubois (Theunissen 153)

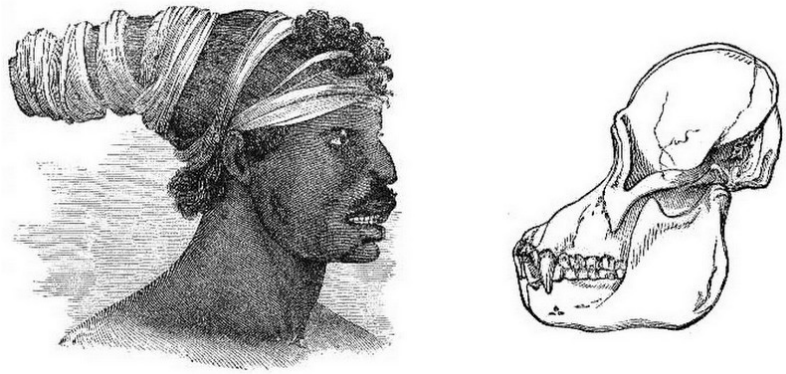


Fig. 20. "Australian Savage" et "Skull of Orangutan » selon Henry A. Mott dans *Was Man Created?* 1880 (Mott 83)

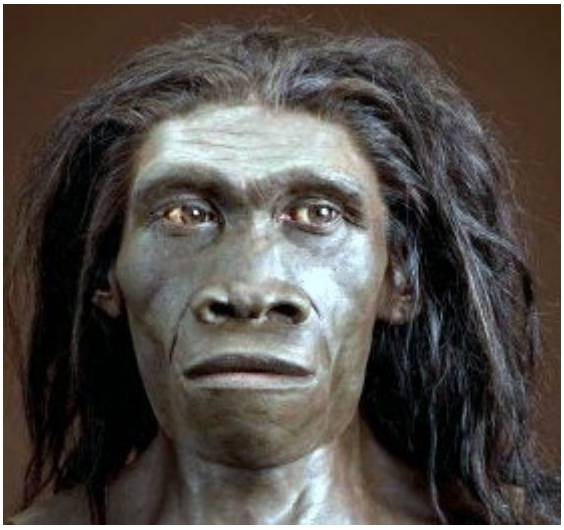


Fig. 21. *Homo Erectus*, ancêtre ayant vécu entre 1,7 et 0,5 millions d'années avant l'homme moderne (Cohen *L'Homme des origines* 56). Reconstitué par le paléoartiste John Gurche, 2012: « Découvert en 1891, avec un fémur ressemblant étrangement à un fémur humain, il fut nommé erectus car on lui supposait une posture humaine. Malheureusement, il est maintenant quasi établi que ces ossements ne lui appartenaient pas ! Le nom est resté… » (Hominidés.com)



Fig. 22. Paul Belloni Du Chaillu (1835-1903) (Reel 176)



Fig. 23. Le gorille nommé “Ambam”. Lympne, Angleterre. (Uhlenbroek)



Fig. 24. Le gorille baptisé “Shibani”. Zoo de Higashiyama, Japon. (Datoy)

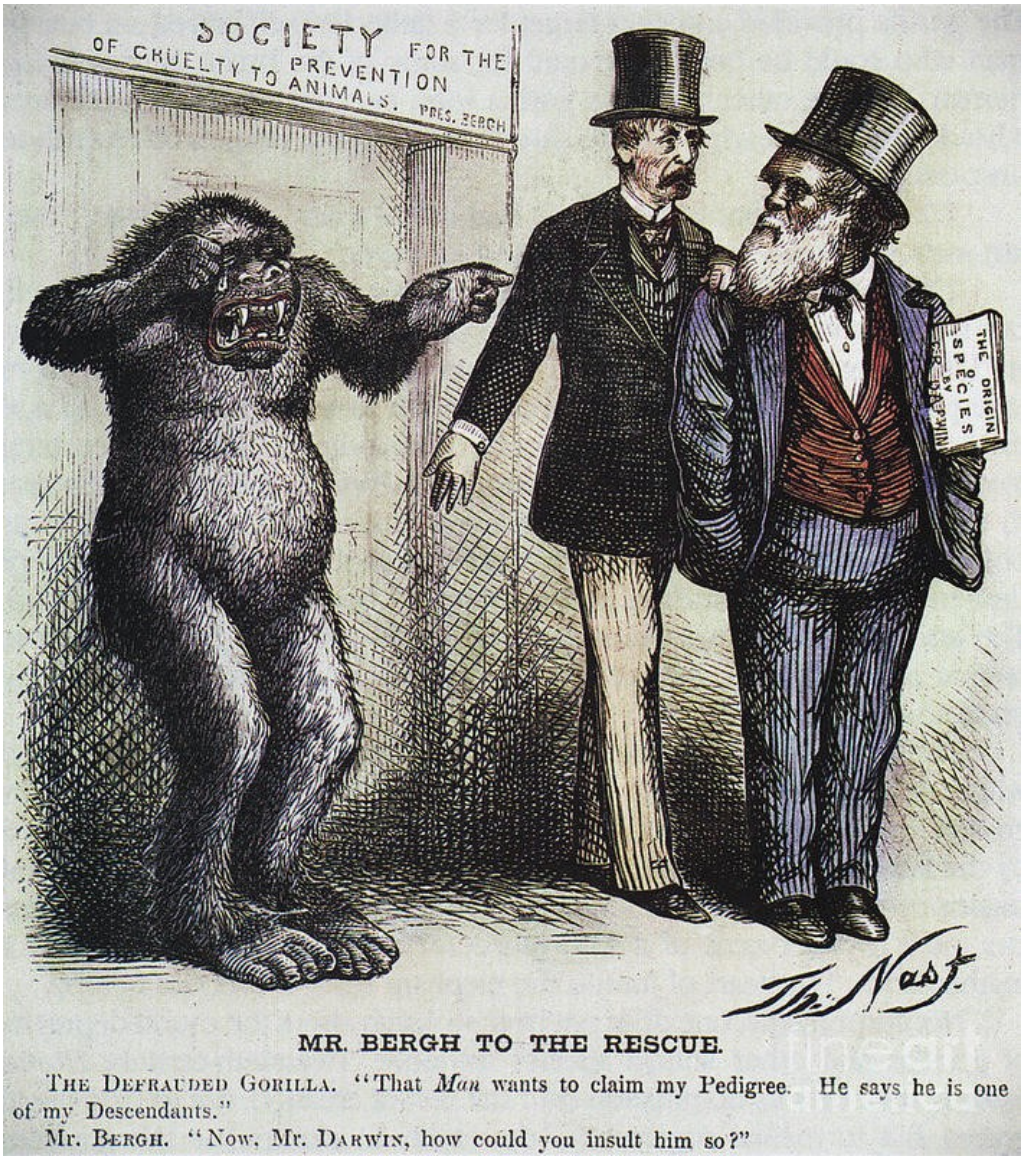


Fig. 25. *Mr. Bergh to the Rescue* de Thomas Nast. Journal *Harper's Weekly*, 1871. (Larson 28)

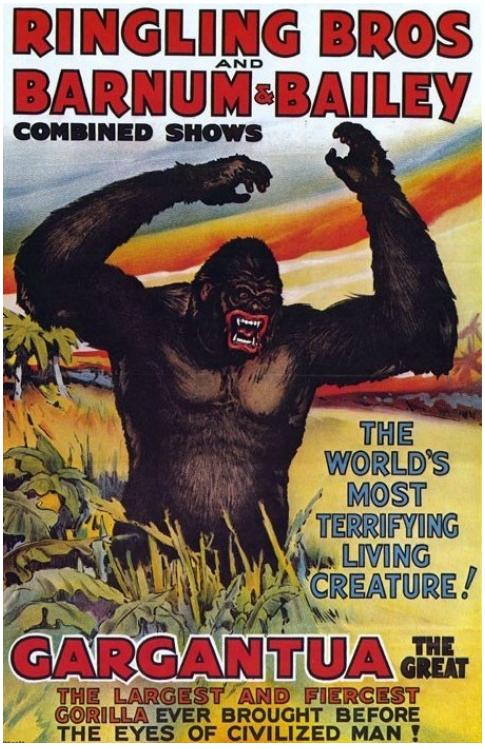


Fig. 26. Spectacle de Barnum & Bailey, 1938. *Gargantua The Great* en référence à l'œuvre de François Rabelais *La vie de Gargantua et de Pantagruel* (1532).



Fig. 27. Photo d'archive de Gargantua (1929-1949).



Fig. 28. *Mr G-O'Rilla* de John Leech accompagnant un article sur l'indépendance de l'Irlande. *Punch Magazine*, 1861. (Fraser)



Fig. 29. Fossile de l'homme de Néandertal, spécimen excavé dans le village de la Chapelle-aux-saints, France. (Hurel)



Fig. 30. Portrait de Néandertal (spécimen de la Chapelle-aux-saints), Norberto Montecucco et Cesare Lombroso, 1908. (Cohen *Néandertalien* 47)



Fig. 31. Film de E. A. Dupont, *The Neanderthal Man*, 1953.



Fig. 32. *Neanderthal in Modern Dress*, de Carleton S. Coon (Coon 24)



Fig. 33. “Die Zulus” (Les Zoulous) d’Adolf Von Menzel (Blanchard *L’invention du sauvage. Exhibitions* 166)

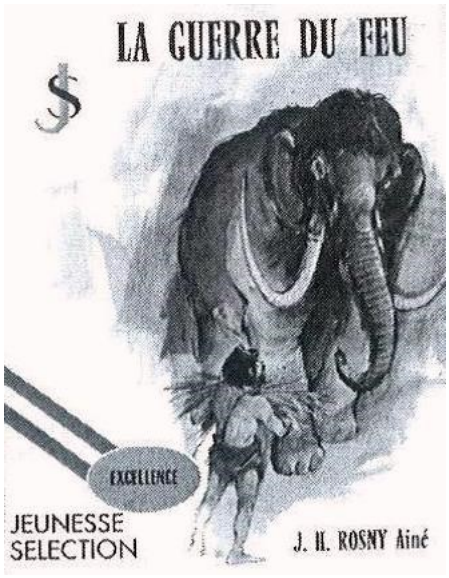


Fig. 34. Couverture de *La Guerre du feu*. (Guillaumie 290)

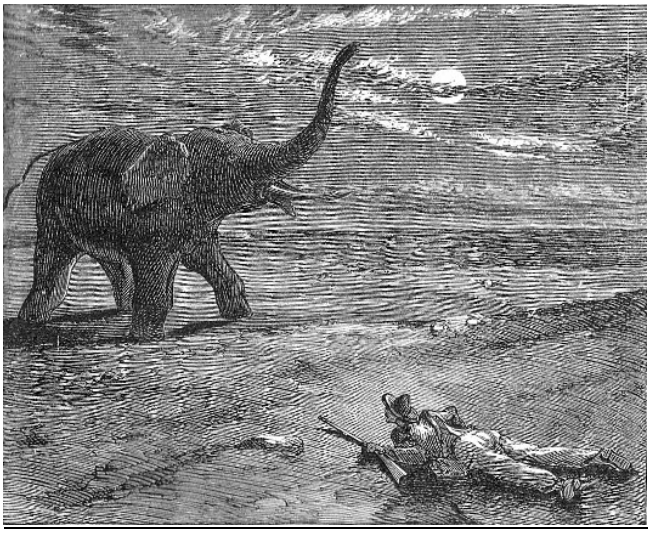


Fig. 35. “Lying low for elephants” (Du Chaillu *Wild Life under the equator* 35)

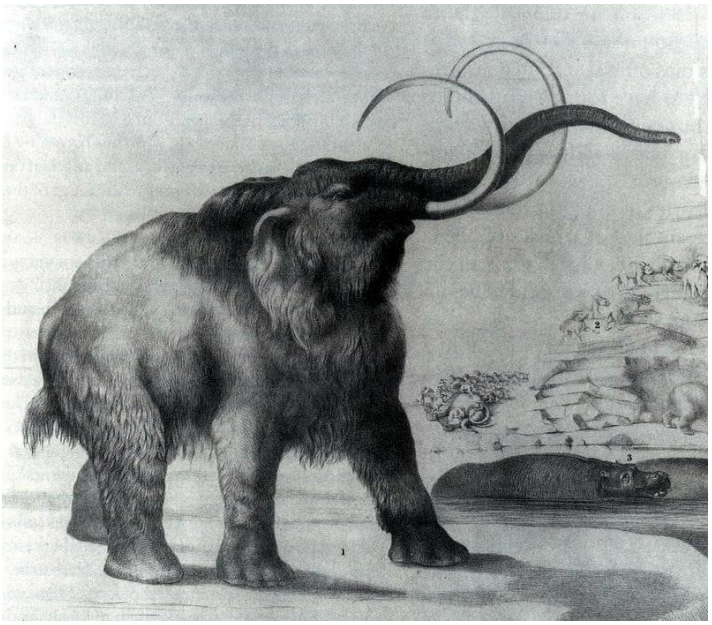


Fig. 36. Portrait de mammouth par Benjamin Waterhouse Hawkins, 1862 (Rudwick 165)

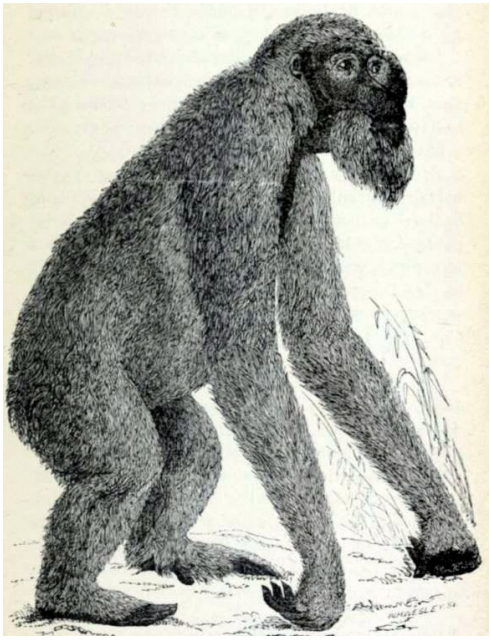


Fig. 37. Orang outang mâle, primate à poil roux. (Huxley *De la place de l'homme dans la nature* 215)

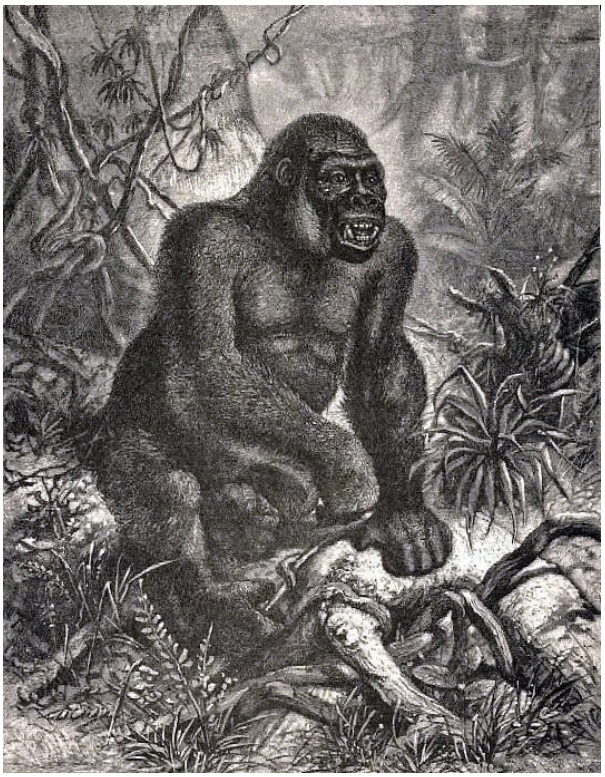


Fig. 38. « Gorilla », 1885. (Wood 19)



Fig. 39. « Gorille » (Cornish *Les animaux vivants* 17)



Fig. 40. « Chasseur tué par un gorille » (Du Chaillu *Voyage et aventures dans l'Afrique équatoriale* 337)

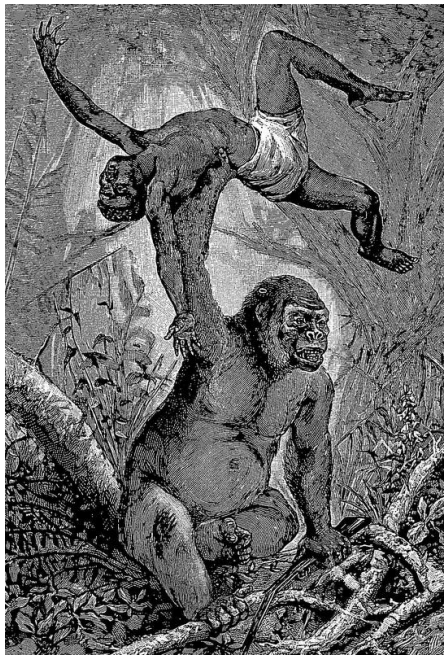


Fig. 41. « Chasseur attaqué par un gorille », 1892 (Brongniart 337)



Fig. 42. « Chasseur pris par un gorille », 1869 (Figuier *Les mammifères* 583)



Fig. 43. « Gorille traînant par les cheveux un guerrier », Emmanuel Frémiet, 1859. Musée d'Orsay

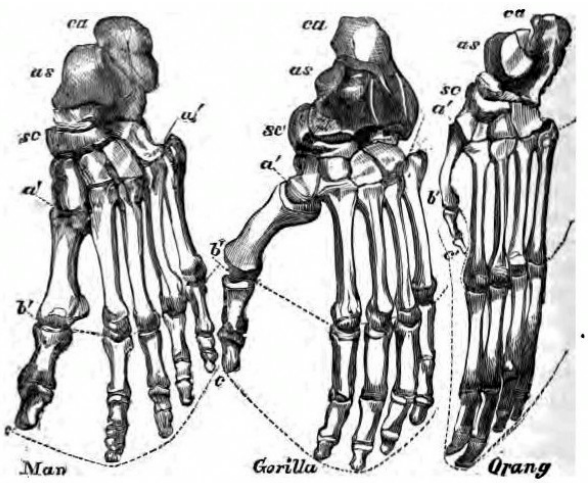


Fig. 44. Squelette de pied d'homme, de gorille, d'orang. (Huxley *Man's place in nature* 110)

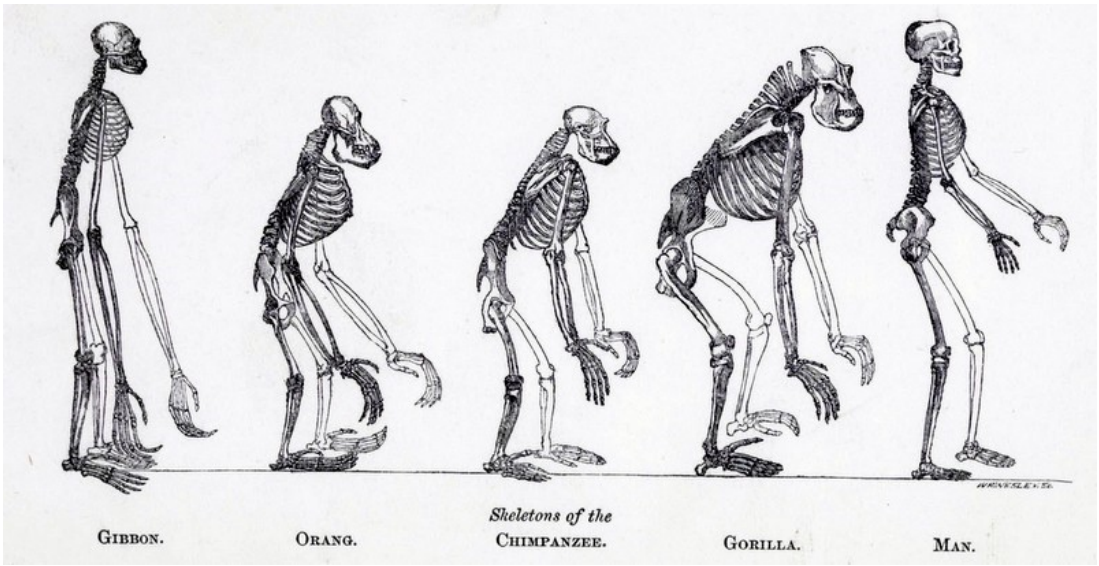


Fig. 45. Squelettes de l'homme et des singes anthropoïdes, 1873. (Huxley *Man's place in nature* Frontispiece)



Fig. 46. « Orang étranglant un sauvage de Bornéo », Emmanuel Frémiet, 1893 (Chevillot 195)

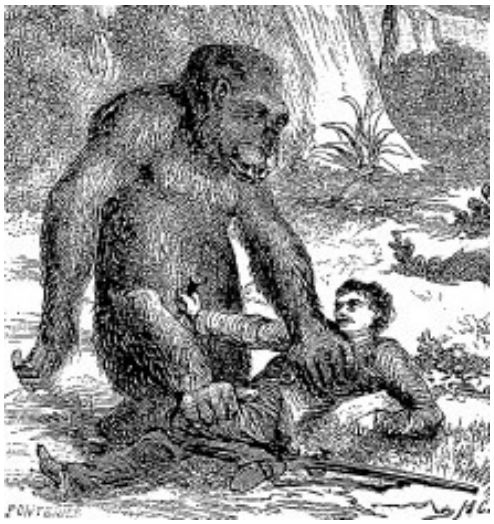


Fig. 47. « Gorille [rouge] aux prises avec un chasseur », 1884 (Reid 206)



Fig. 48. « Gorille enlevant une négresse », Emmanuel Frémiet, 1859 (Chevillot 99)



Fig. 49. « Gorille enlevant la Vénus de Milo », Emmanuel Frémiet, 1871 (Chevillot 99)



Fig. 50. « Gorille enlevant une femme », Emmanuel Frémiet, 1887 (Gott *National Gallery of Victoria*)

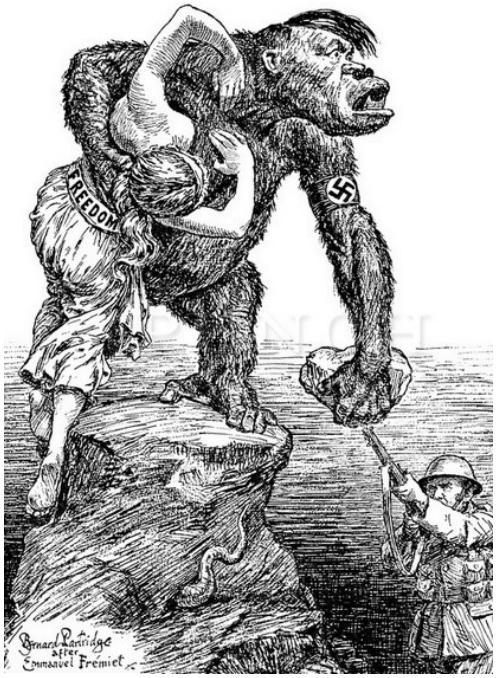


Fig. 51. Caricature de la statue de Frémiet représentant Adolf Hitler dans *John Bull's War Aim, "*Bernard Partridge, after Emmanuel Frémiet". *The London Charivari*, October 18th, 1939 (Gott, Ted ; Weir, Kathryn 171)



Fig. 52. « Curieuse progéniture d'une Négresse de Bornéo & d'un représentant de l'espèce simiesque. L'homme des bois (gymnaste) » Paris, affiche, 1896. (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 63)

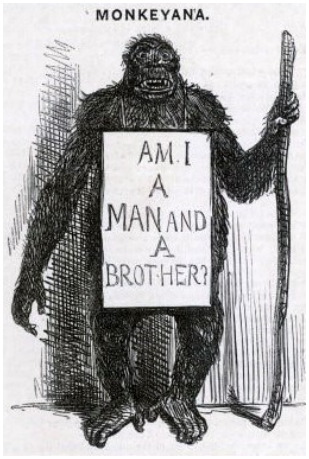


Fig. 53. Illustration d'un gorille tenant une pancarte où est écrit: « Suis-je un Homme et un Frère? » à l'introduction du poème *Monkeyana*, de l'auteur *Gorilla* du *Zoological Gardens* de Londres. 1861. (Reel 176)

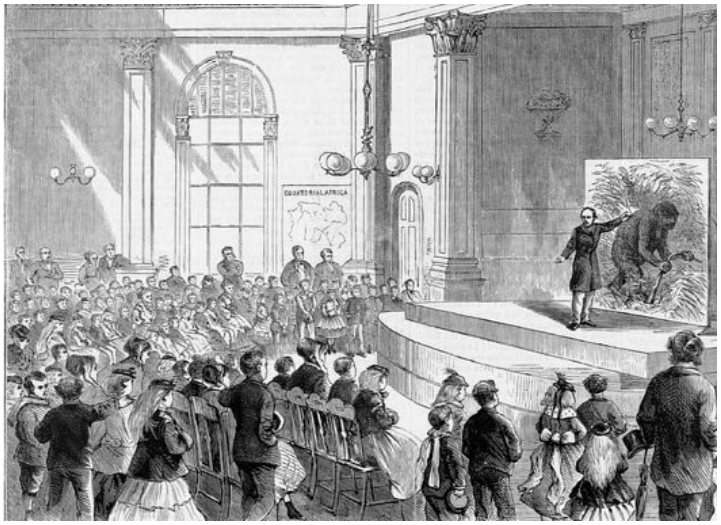


Fig. 54. "Mr. Paul Du Chaillu lecturing to the young folks of Boston". *Harper's Weekly*, 1869. (Quammen)



Fig. 55. 'Mr Gorilla at the Museum' de Samuel Calvert. *The Illustrated Melbourne Post*, July 25th 1865 (Dixon)



Fig. 56. Gorille disséqué, 1865 (Owen *Memoir on the Gorilla* 57)

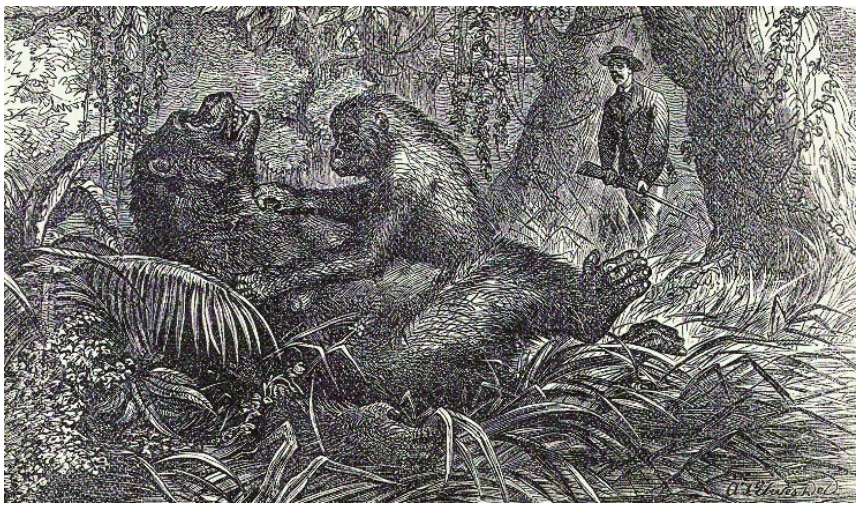


Fig. 57. “Gorilla hunting”, 1871 (Du Chaillu *Stories of the Gorilla country* 259)



Fig. 58. Portrait de gorille, 1861 (Du Chaillu *Explorations and adventures in equatorial Africa* Frontispiece)

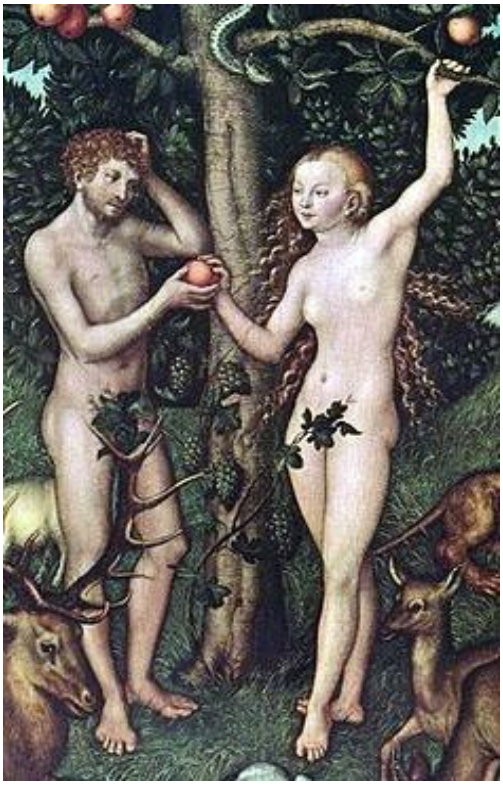


Fig. 59. "Adam and Eve", Lucas Cranach the Elder, 1526. Galerie Courtauld. Londres

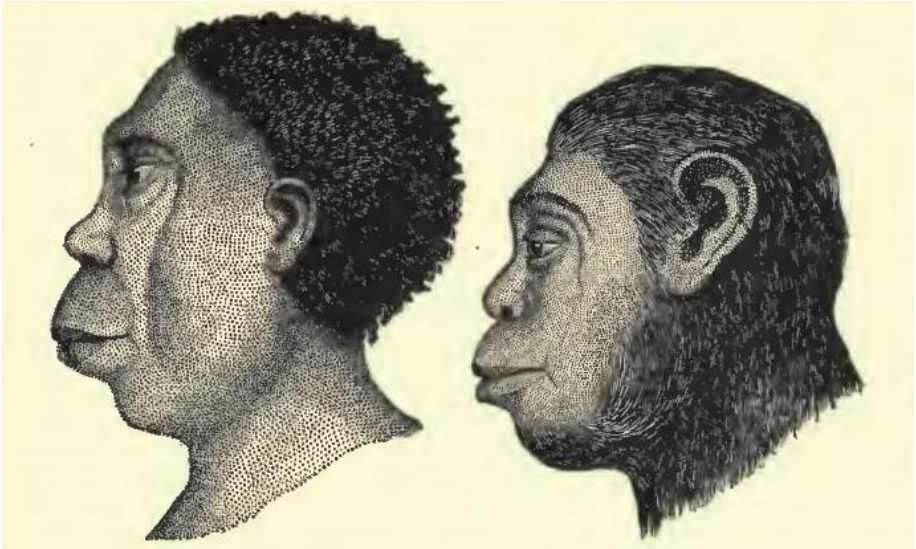


Fig. 60. Comparaison de la femme africaine Hottentot et de la femelle gorille, 1888 (Winchell 253)



Fig. 61. “A gorilla family. The old man insists on suitable fruits being promptly brought to him at meal times. His temper is uncertain, and as he has been kept waiting he is very angry, and the children take care not to venture too near.” (Scott Elliot *The romance of savage life* 25)

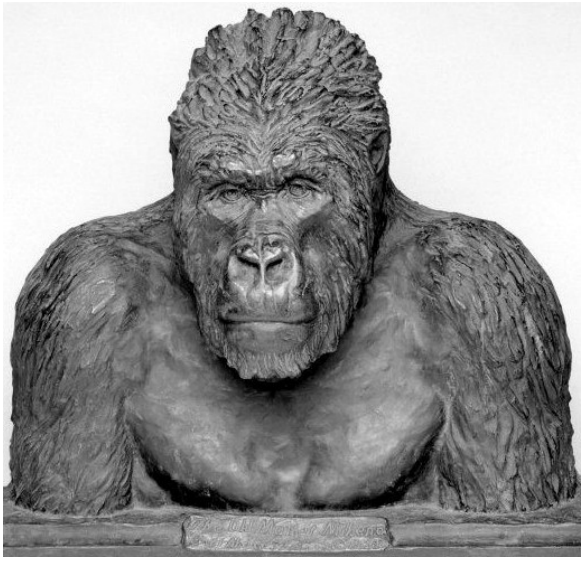


Fig. 62. *The Old Man of Mikeno*, Carl E. Akeley, 1923, Musée de Brooklyn.

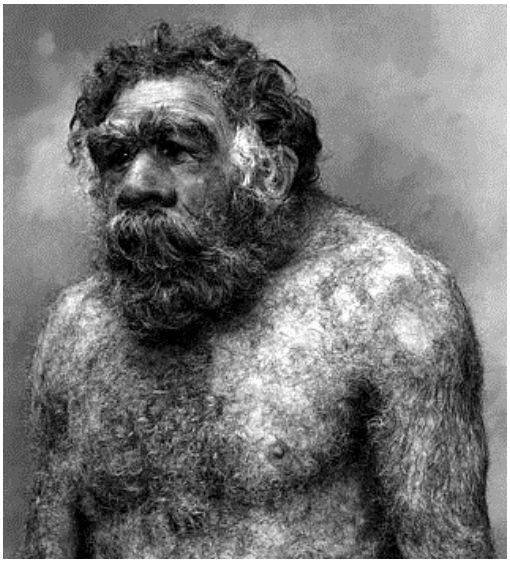


Fig. 63. Reconstitution de l’homme de Néandertal, 1929-1930, Field Museum de Chicago. (Cohen *Néandertalien* 55)



Fig. 64. Représentation de Paul Du Chaillu à son retour d'Afrique. "The Lion of the season." "Alarmed Flunckey: 'Mr. G-G-G-O-O-O-RILLA!" Paul. D. Stewart, 25 mai 1861, *Punch Magazine* or the *London Charivari* (Getty Images)



Fig. 65. *The Gorilla Quadrille*, 1861. Courtesy of the Library of Australia. (Reel 176)

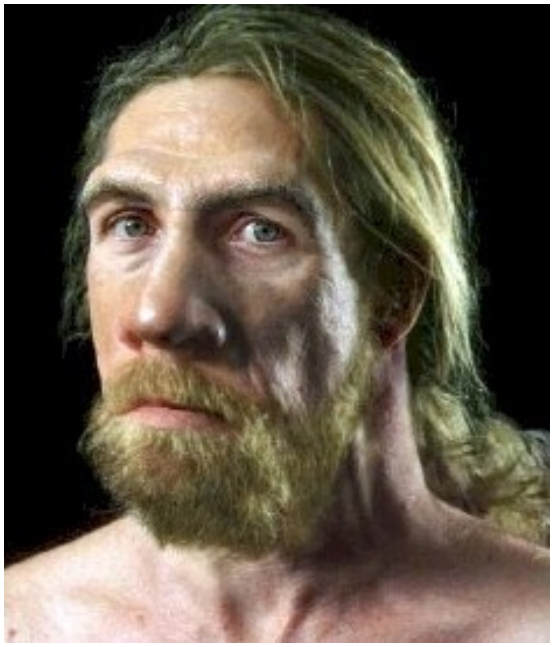


Fig. 66. Reconstitution de Néandertal par le paléoartiste John Gurche, 2010 (Cohen *Néandertalien* 135)



Fig. 67. Crâne de la Chapelle-aux-Saints, 1911-1913 (Boule *Les hommes fossiles* 193)

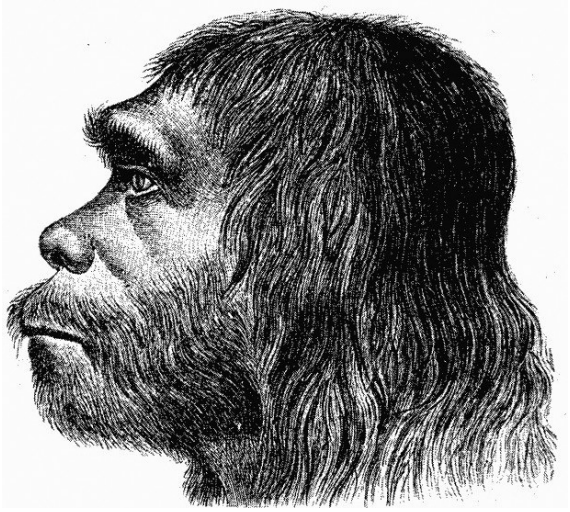


Fig. 68. Première reconstruction de Néandertal dans *Der Neanderthaler Fund*, 1888 (Schaaffhausen)

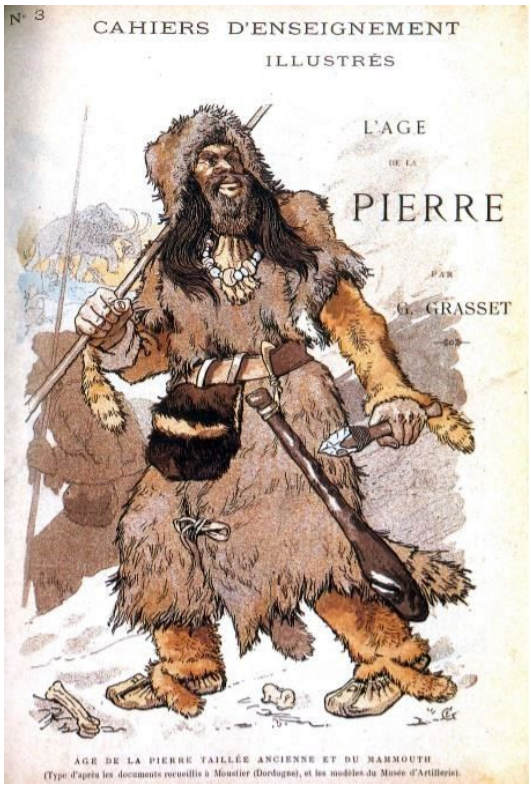


Fig. 69. Portrait de Néandertal tiré d'un manuel scolaire. 19ème siècle (Cohen *Néandertalien* 31)

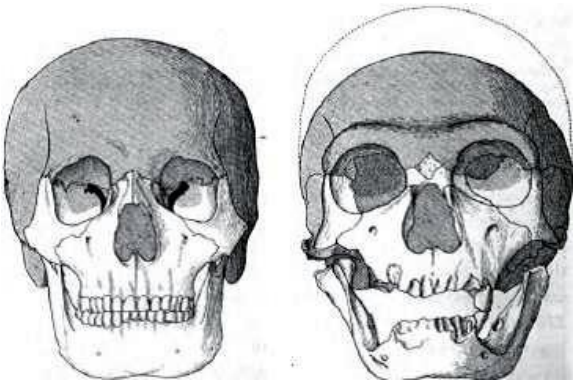


Fig. 70. Comparaison de l'homme moderne avec Néandertal. A gauche : crâne d'un français. A droite : crâne de la Chapelle-aux-Saints (Boule *Les hommes fossiles* 202)



Fig. 71. Comparaison du singe, de Néandertal et de l'homme moderne. De bas en haut : crâne de chimpanzé, crâne de la Chapelle-aux-Saints, crâne caucasien (Boule *Les hommes fossiles* 199)

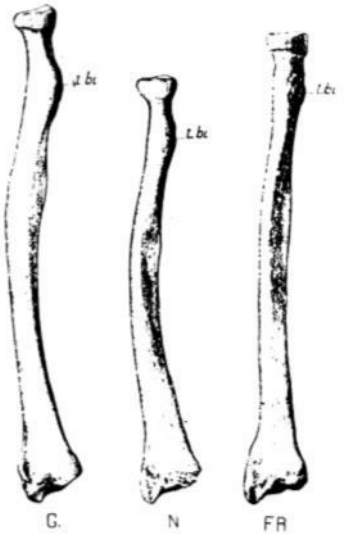


Fig. 72. Comparaison anatomique entre le singe, Néandertal et l'homme moderne. De gauche à droite : radius de gorille (G), Néandertal (N), d'un français (FR) (Boule *Les hommes fossiles* 216)

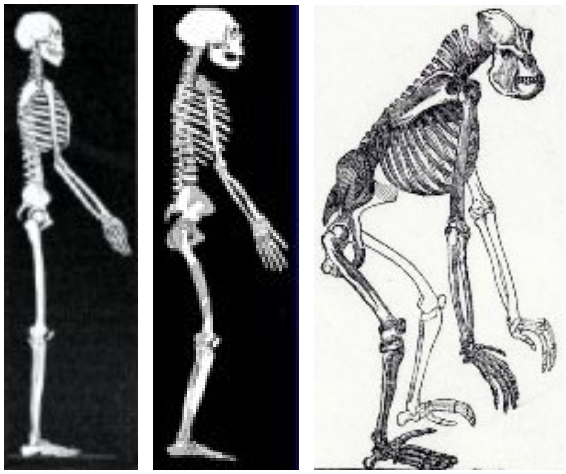


Fig. 73. Comparaison des squelettes de l'homme moderne et de Néandertal interprétés par Marcellin Boule (Boule *Les hommes fossiles* 239) avec le squelette du gorille chez Thomas Huxley (Huxley *De la place de l'homme et de la nature* 27). De gauche à droite : L'homme moderne, la Chapelle-aux-Saints, le gorille.





Fig. 74. Gorille empaillé dans *The Living animals of the world. A popular natural history*. Vol 1. 1905 (Cornish 4) en comparaison avec l'Homme de la Chapelle-aux-Saints par Norberto Montecucco et Cesare Lombroso (Fig. 30), 1908 (Cohen *Néandertalien* 47)



Fig. 75. "An Ancestor : Man twenty thousand years ago", Frantisek Kupka et Marcellin Boule, *L'Illustration*, 1909 (Cohen *Néandertalien* 37)



Fig. 76. Eolithes, 1847 (Boucher de Perthes *Antiquités celtiques et antédiluviennes* 684)



Fig. 77. Photographie d'un enfant « sauvage » africain posant avec un chimpanzé et un orang-outan, 1902. Préface de Louis Roule (Cornish *Les animaux vivants du monde*)

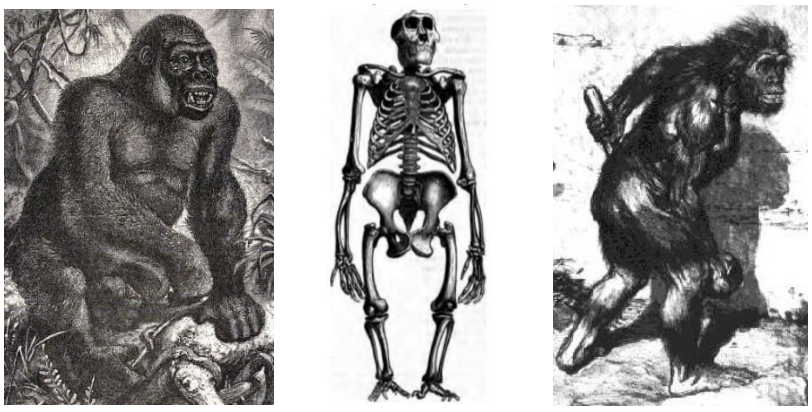


Fig. 78. Exemple schématique du processus d'humanisation du gorille entre la fin du 19ème et le début du 20ème siècle. De gauche à droite : « Gorilla », 1885 (Wood 19) ; Squelette de gorille « redressé », 1891 (Topinard *L'homme dans la nature* 251) ; "An Ancestor : Man twenty thousand years ago", Frantisek Kupka et Marcellin Boule, *L'Illustration*, 1909 (Cohen *Néandertalien* 37)

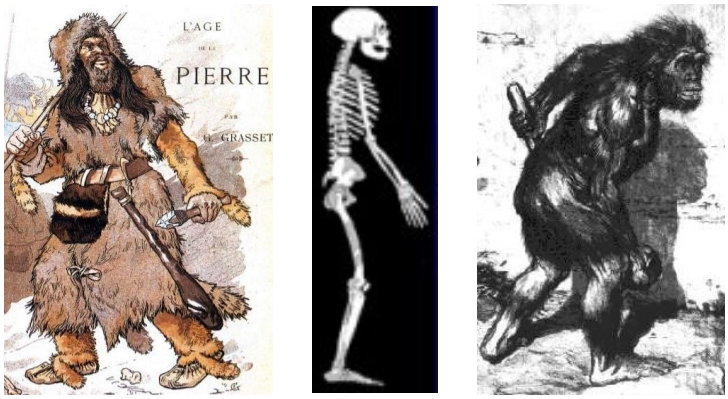


Fig. 79. Exemple schématique du processus d'animalisation de l'homme fossile de Néandertal entre le 19ème et le début du 20ème siècle. De gauche à droite : Portrait de Néandertal tiré d'un manuel scolaire, 19ème siècle (Cohen *Néandertalien* 31) ; Néandertal interprétés par Marcellin Boule (Boule *Les hommes fossiles* 239) ; Fossile de la Chapelle-aux-saints interprétés par Frantisek Kupka et Marcellin Boule, *L'Illustration*, 1909 (Cohen *Néandertalien* 37)

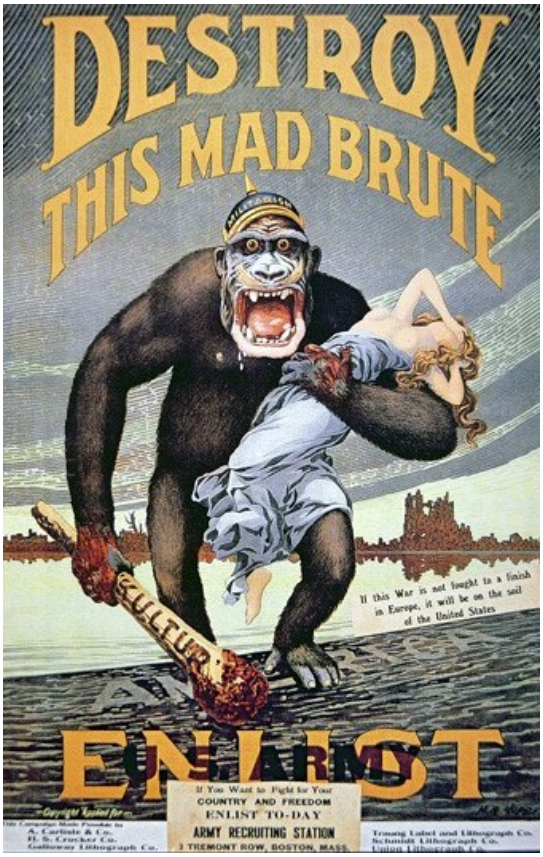


Fig. 80. "Destroy This Mad Brute – Enlist U.S. Army", H. R. Hopps, 1917. Exposition *Windows on War*, The art institute of Chicago



Fig. 81. "Norandino et Lucina découverts par l'Ogre", Giovanni Lanfranco (1582–1647), 1624. Echoués dans une île, le roi Norandino et sa femme Lucina sont attaqués par un ogre qui capture la princesse. Galleria Borghese, Rome.

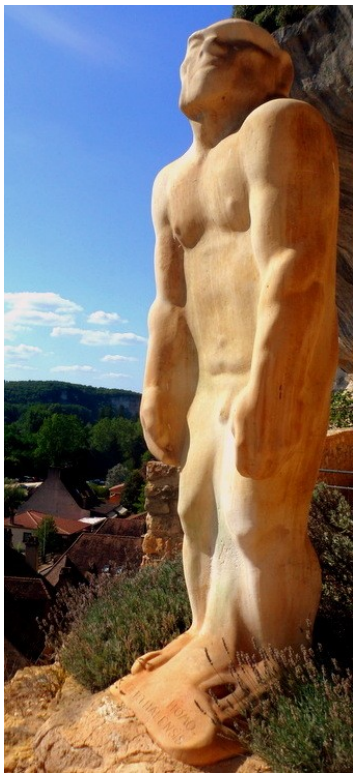


Fig. 82. Statue de l'homme de Néandertal (Chapelle-aux-saints), Paul Dardé, vers 1930. Dordognes (Les Eyzies), France (Photographie : Christian Kittery)

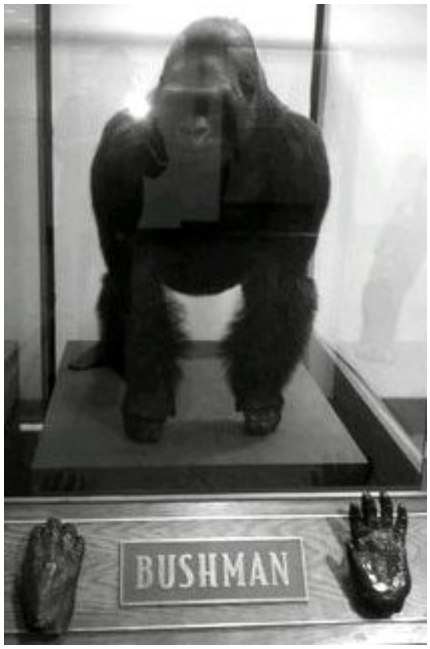


Fig. 83. Exposition du gorille "Bushman", 1951, Field Museum of Chicago.



Fig. 84. Bushman empaillé, « Nègre de Banyoles », 1830, musée de Banyoles. Espagne.



Fig. 85. « La Vénus Hottentot », 1815, Paris. (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 47)



Fig. 86. Figure du diable dans *Last judgment*, Giotto Di Bondone, 1306.

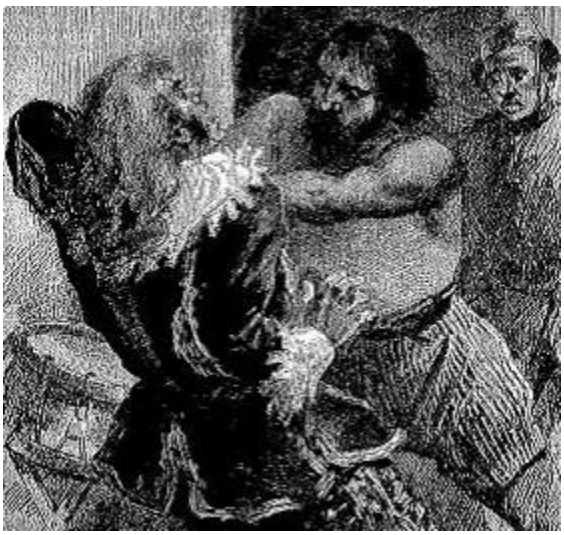


Fig. 87. Homme bleu étranglant son maître, 1891 (Boussenard 81)



Fig. 88. "Gargantua the Great", Howard Sharp (1878-1952).
Barnum and Bailey Combined Shows. (*Sarasota Magazine*)



Fig. 89. « Hottentote » par François Levaillant (Levaillant 1790 ; 365)



Fig. 90. *Duria Antiquior* par Henry de la Bèche, 1830. (Rudwick 45)

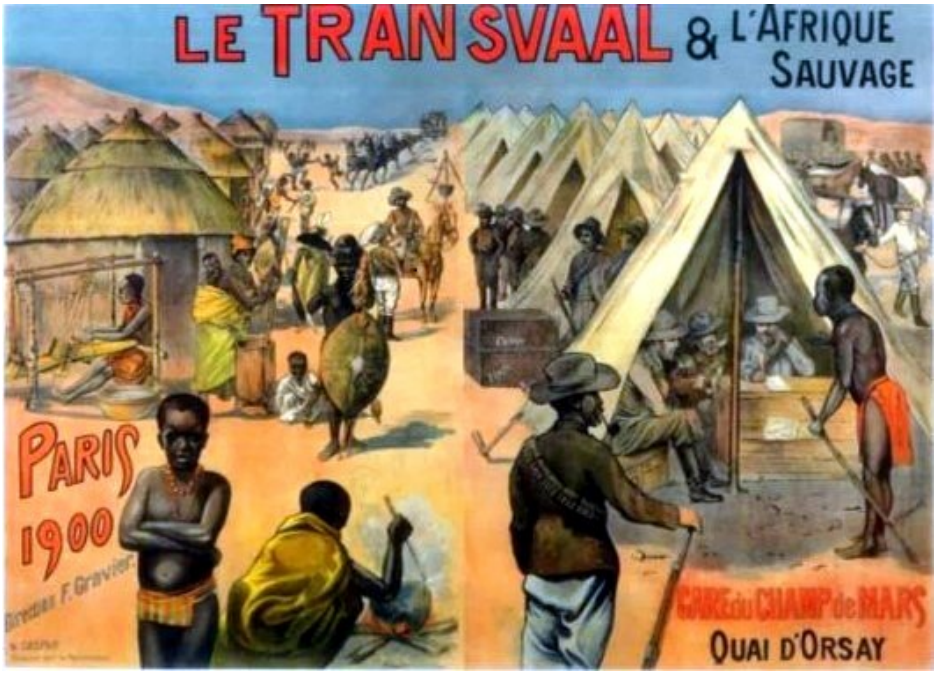


Fig. 91. *Transvaal. L'Afrique sauvage*. Gare du Champ de Mars, Quai d'Orsay. Exposition Universelle de Paris. 1900 (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 166)



Fig. 92. Iguanodon grandeur nature perché sur l'*Entrée du monde souterrain dans les jardins du Trocadéro* en 1900. Leon & Levy.



Fig. 93. Mary l'éléphante de cirque condamnée à la pendaison pour l'assassinat d'un dompteur abusif à Erwin, Tennessee aux Etats-Unis, le 13 septembre 1916. (Leafe)

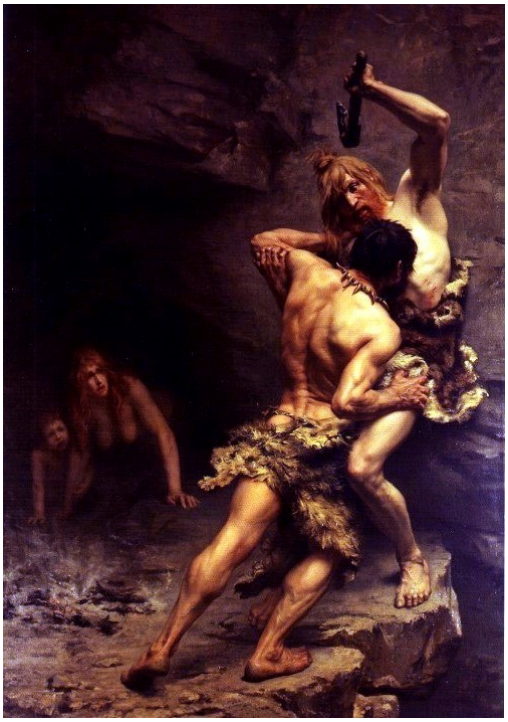




Fig. 94. *L'envahisseur* de Léon Maxime Faivre, 1882. Vienne, musée des beaux-arts et d'archéologie. Musée d'Aquitaine ; et Fig. 11. « L'homme fossile » de Pierre Boitard dans *Paris avant les hommes*. Frontispice, 1861.



Fig. 95. « Les aryens primitifs » (Arcelin 177)



Fig. 96. *Rahan*. Bande dessinée de Roger Lecureux. Couverture 1969.

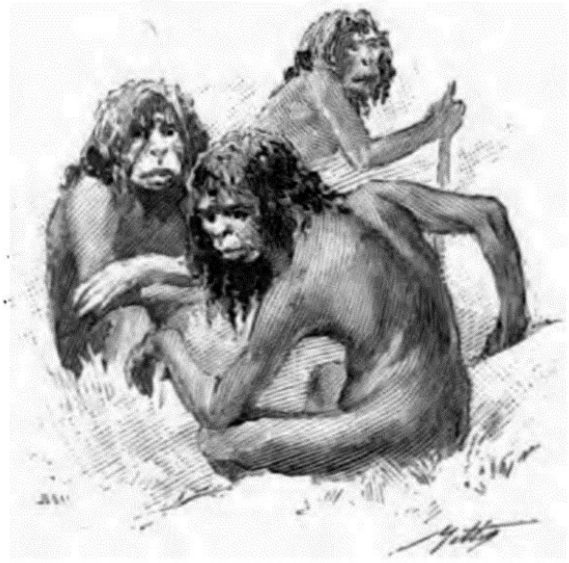


Fig. 97. « Les Tardigrades » de Rosny Aîné. Illustration de Mittis dans *Elem d'Asie, Idylle des temps primitifs*, 1896 (165)

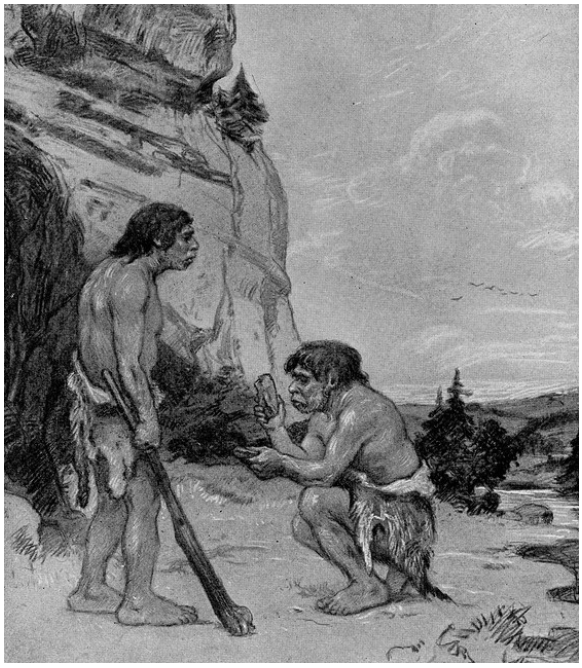


Fig. 98. "Neanderthal Man of Le Moustier overlooking the valley of Dordogne." Illustration de Knight, Frontispiece, 1915. (Fairfield Osborn)

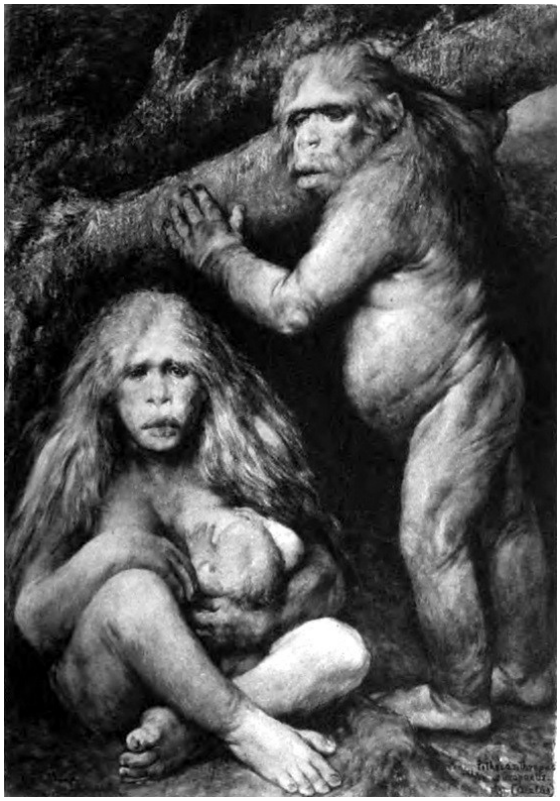


Fig. 99. *Pithecanthropus alalus* de Gabriel Von Max, 1894. (Larson 72)

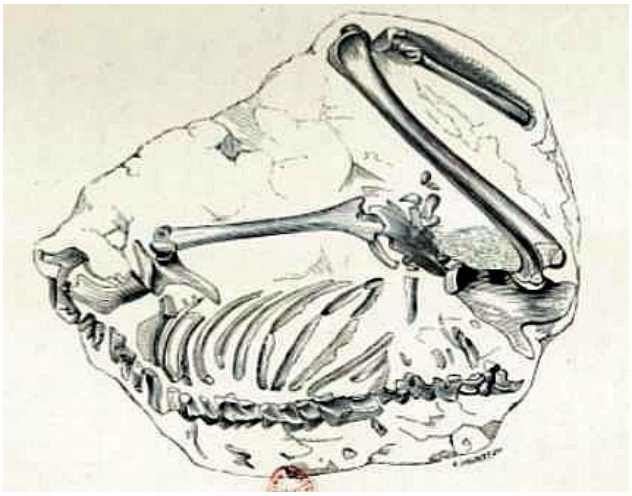


Fig. 100. Anthropolithe ou Homme fossile recroquevillé. (Boitard 250)



Fig. 101. La chasse aux chevaux par l'homme préhistorique selon Arcelin : une hypothèse romanesque infondée (Arcelin 97)



Fig. 102. Le Hopo, piège des riverains du Zambèze selon A. Demarle. (*Voyageurs célèbres. Aventures et découvertes des grands explorateurs*. 1875. 185)

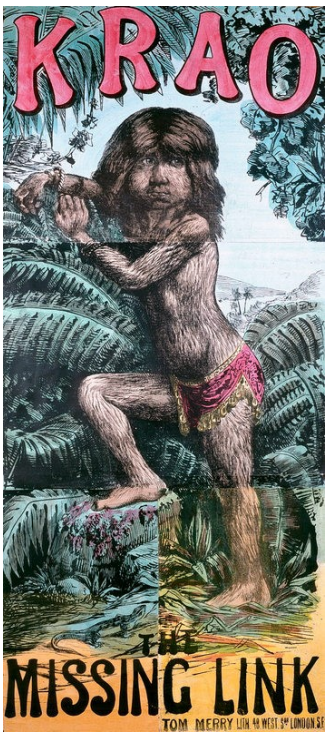


Fig. 103. Affiche de « Krao the Missing Link : petite fille découverte en Thaïlande par l'imprésario Farini et exposée en Angleterre. Tom Merry, 1884. (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 60)



Fig. 104. "Learning to Survive. With an awl, a female Neanderthal poles holes in an animal hide. She will use strips of animal tissue to lace together a loose-fitting garment. Like a modern human child, her curious two-year-old learns as he watches. Although stronger and brawnier, Neanderthal were like us in many ways." Hall of Human origins. Smithsonian Natural History Museum, Washington, DC. 2012 (Photographie: Christian Kittery)



Fig. 105. Femme néandertale qui coud. Hall of Human origins. Smithsonian Natural History Museum, Washington, DC. 2012 (Photographie: Christian Kittery)



Fig. 106. *Homo Erectus* : Femme portant une antilope. Vue de face. Hall of Human origins. Natural History Museum. Washington, DC, 2012. (Photographie: Christian Kittery)



Fig. 107. *Homo Erectus* : Femme portant une antilope. Vue de dos. Hall of Human origins. Natural History Museum. Washington, DC, 2012. (Photographie: Christian Kittery)



Fig. 108. Les « Yahous » (Swift 203)



Fig. 109. Femme Hottentote. (Virey 83)



Fig. 110. “A fight between Bushmen and Kaffirs. By a Bushman Artist.” Illustration placée dans un chapitre intitulé « Cromagnon descendants. Cave-men of Europe. » (George Francis Scott Elliot *The romance of savage* 111)



Fig. 111. Le Monde Souterrain et l’Exposition des mines d’or du Transvaal d’Afrique du Sud. Collection Tristan Pimpaneau. (Thomas, Gilles. « La partie immergée de l’Exposition Universelle Internationale de 1900. Mines et mineurs entre réalité et imaginaire. »)



Fig. 112. Ver Tardigrade. (Figuier *Animaux articulés* 18)

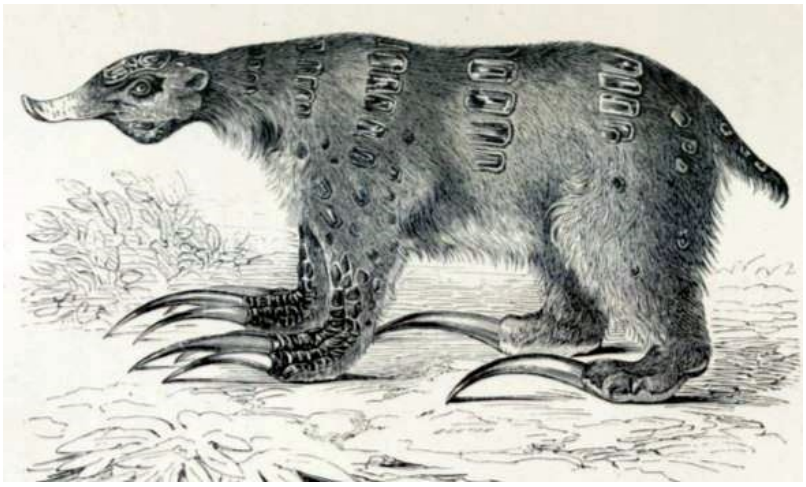


Fig. 113. Mégathérion selon Pierre Boitard (*Paris avant les hommes* 226)



Fig. 114. « Mégathérium restauré » selon A. Daux (*Etudes Préhistorique* 85)

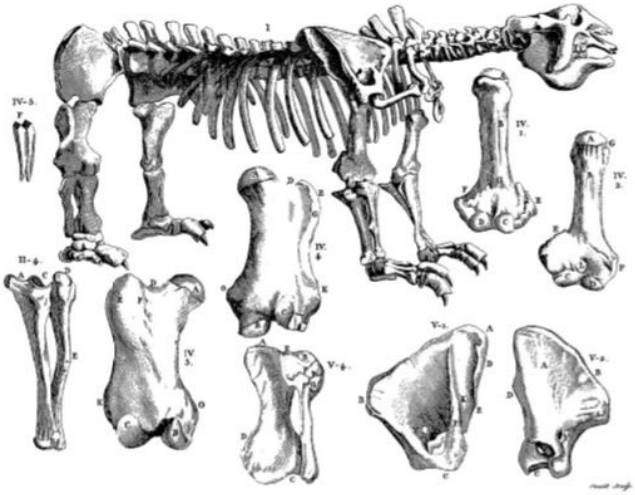


Fig. 115. Mégathérium officiellement reconstitué par Cuvier en 1812 (*Recherches sur les ossements des quadrupèdes* 42)



Fig. 116. « Période anthropique. Dernier âge paléontologique, apparition de l'homme » selon Boitard, séparant l'humanité du Tardigrade par un fossé (*Paris avant les hommes* 238)

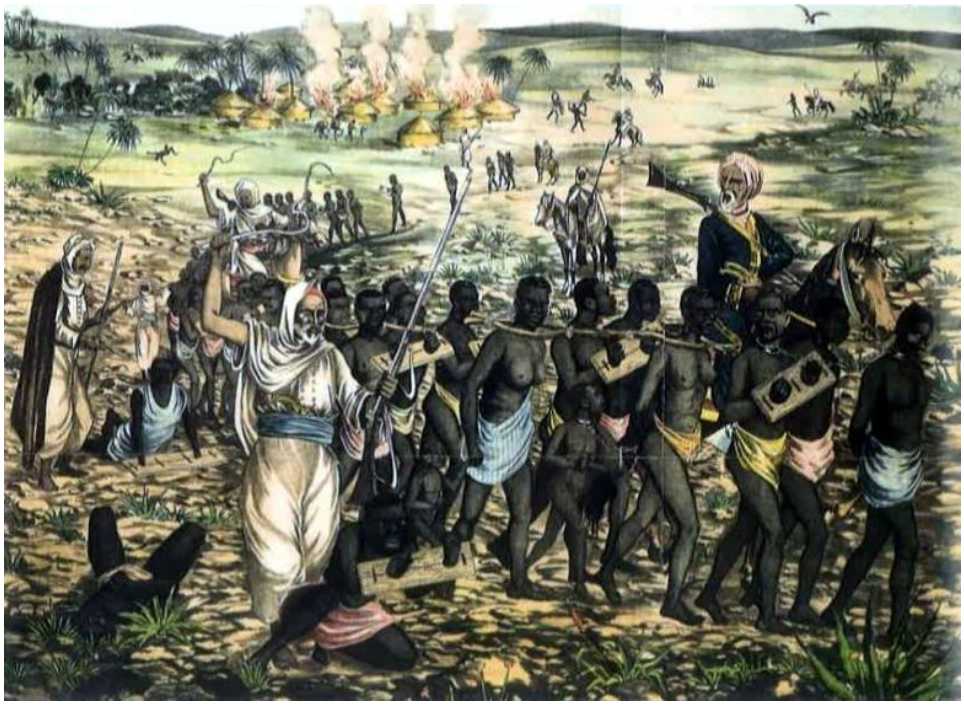


Fig. 117. Affiche illustrant des égyptiens réduisant en esclavage un village. Exposition égyptienne et caravane de Bédouins. Francfort, Allemagne, 1891. (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 106)



Fig. 118. « Une famille à l'âge de pierre » portant la peau de bête, frontispiece. (Figuier *L'homme primitif*)



Fig. 119. L'homme de Néandertal vêtu selon Louis Mascré et Aimé Rutot. Belgique, 1909-1914 (Georges Francis Scott Elliot *Prehistoric man* 146)

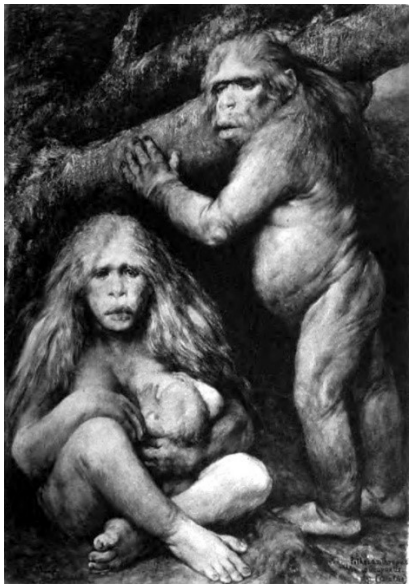


Fig. 120. « Homme boschiman (taille 1m31) » (Vincent 454)



Fig. 121. « Crétin du Fouta-Djalon. » Paris, 1873 (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 66)





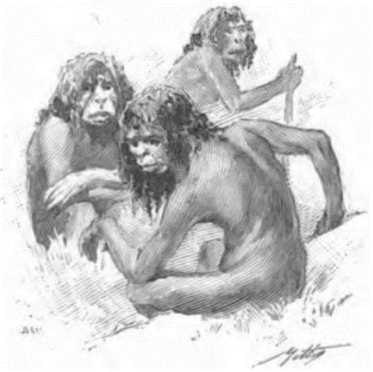


Fig. 122. Pygmées d'Afrique du Sud posant accroupis à l'image des représentations du chaînon manquant primitif des figures 97 et 99, mis en scène par l'imprésario et explorateur Guillermo Antonio Farini (de son vrai nom William Leonard Hunt) (1838-1929). « The Pigmy Earthmen at the Royal Aquarium". Grande Bretagne, 1884. (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 265)

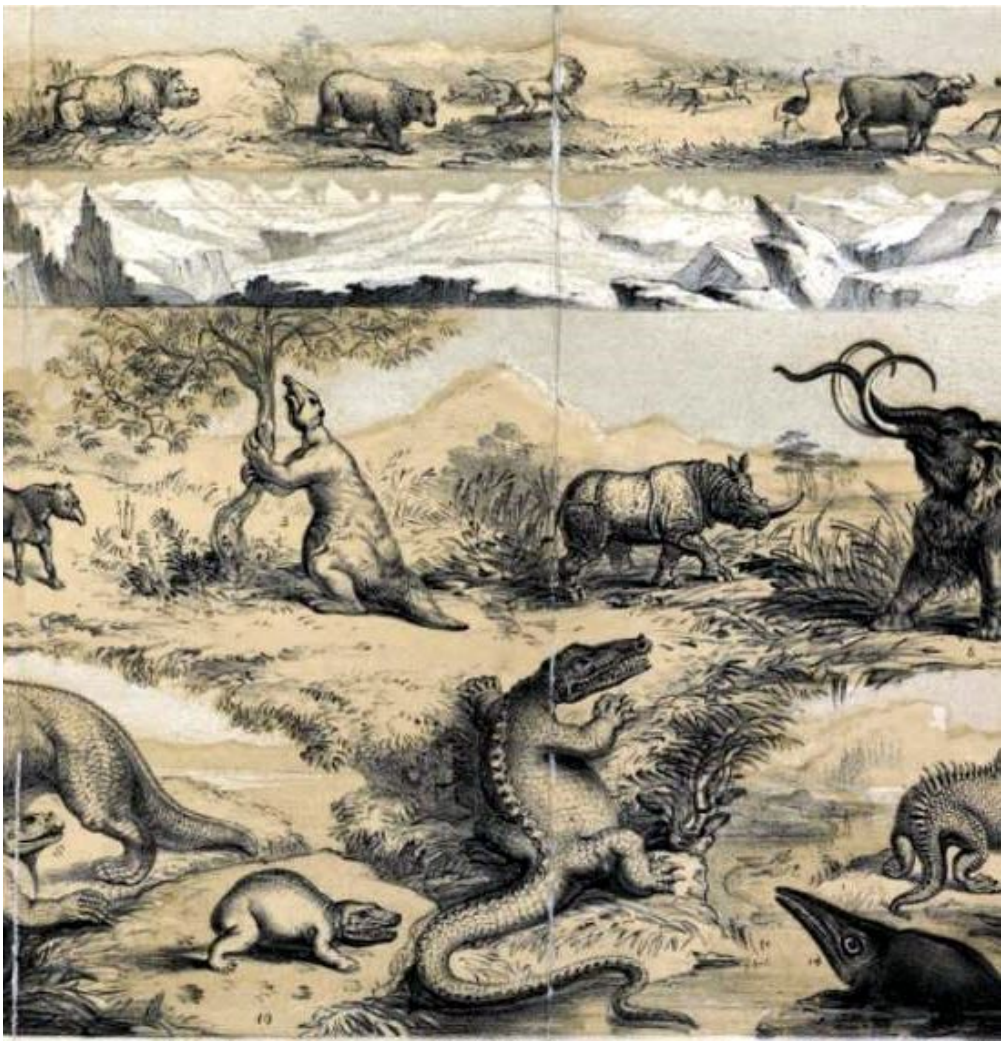


Fig. 123. Panorama des âges préhistoriques comportant une ère glaciaire sans vie. (Duncan 285)



Fig. 124. Les alignements de pierres à Carnac. France. 19ème siècle. (Bailloud 13)



Fig. 125. L'homme fossile selon Jules Verne (*Voyage au centre de la terre* 311)



Fig. 126. *Awful changes* par Henri de la Bèche. 1830. "Man found only in a fossil state. Reappearance of Ichtyosauri. 'A change came over the spirit of my dream.' Byron. A lecture: "You will at once perceive", continued Professor Ichtyosaurus," that the skull before us belonged to some of the lower order of animals, the teeth are very insignificant, the power of the jaws trifling, and altogether it seems wonderful how the creature could have procured food." (Rudwick 49)



Fig. 127. Illustration d'un mammouth écrasant un homme. « The attack on the Bemired Mammoth. They attacked him with lances and spears. More than one, daring too greatly, was caught in his snaky proboscis or crushed into the mire." Frontispiece (Scott Elliot, *Romance of savage life*)

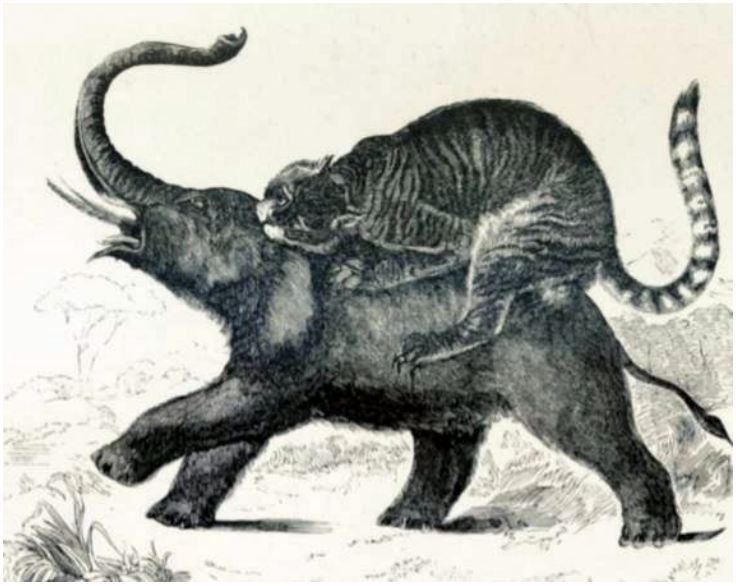


Fig. 128. « Chat gigantesque attaquant un mastodonte. » (Boitard 187)



Fig. 129. « Chien gigantesque terrassant un lion. » (Boitard 182)

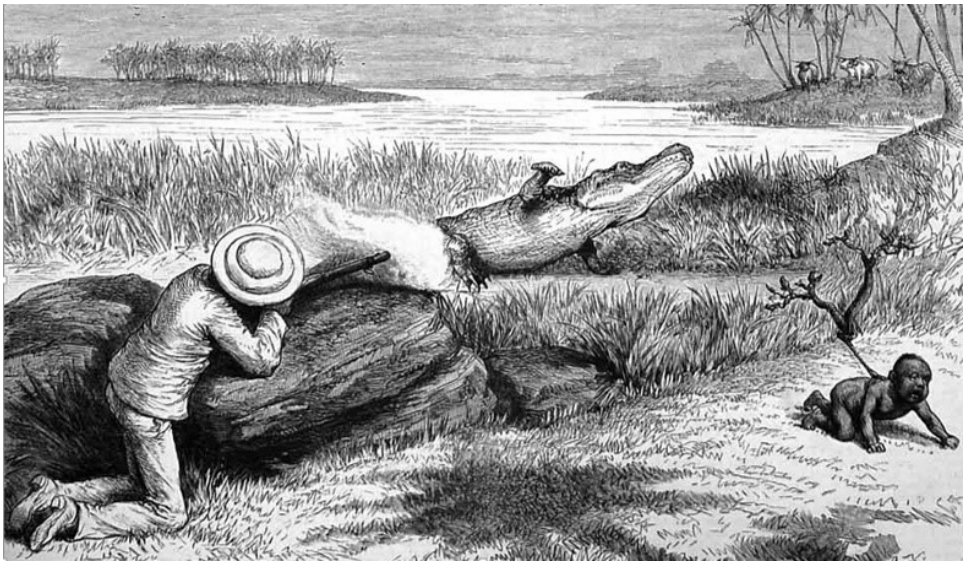


Fig. 130. Utilisation de « l'homme sauvage » pour la chasse. "Babies for bait. How British Sportsmen Hunt Crocodiles in India." *Sacramento Daily Union*, 1888.



Fig. 131. "Bain's Bushmen." Une attraction phare à L'Empire Exhibition au Crystal Palace. Angleterre. 1851-1936. (Lindfors 269)



Fig. 132. Hommes déguisés en créatures reptiliennes. Carte postale « Les féticheurs ». Paris, 1912. (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 39)



Fig. 133. Masques de rituels amérindiens du nord photographiés par l'imprésario et collectionneur Johan Adrian Jacobson. (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 90)



Fig. 134. Napperon en coton imprimé sur la guerre anglo-zoulou d'une série de douze : « And by exhibiting Quashi at 6d a head we recover the expenses of the war » de George Derville Rowlandson. Grande Bretagne, 1879 (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 221)



Fig. 135. L'homme sauvage Ram Sam qui mourut à Paris en 1899: « « Ram Sam Completely Covered with Wool like a Sheep ». Syracuse, Etats-Unis. Syracuse. Photographie prise vers 1895 (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 167)



Fig. 136. Ayrton l'homme sauvage recueilli par Cyrus Smith. (Verne *Ile mystérieuse édition illustrée* 360)

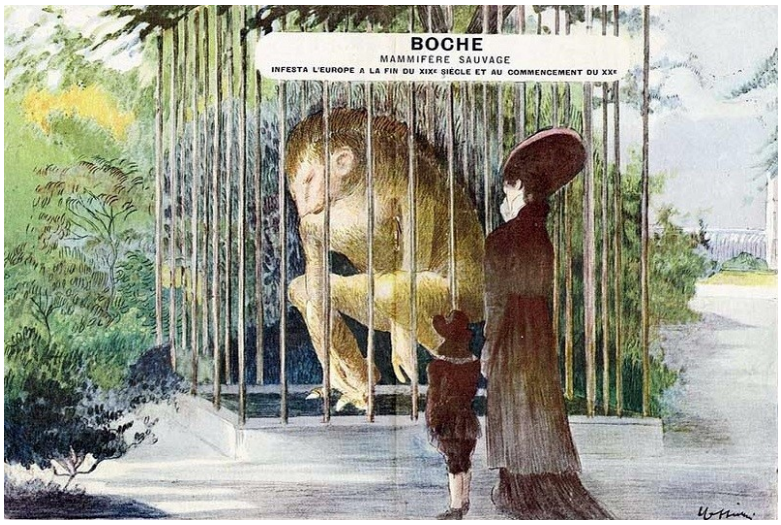


Fig. 137. Exposition d'un spécimen allemand nazi au Jardin d'Acclimatation de Paris : « Boche. Mammifère sauvage qui infesta l'Europe à la fin du XIXe siècle et au commencement du XXe » par l'artiste italien Leonetto Cappiello (1875-1942). "La Kultur au Jardin d'Acclimatation, en 1956" Boche. Revue *La Baïonnette*. n°4 du 29 Juillet 1915.



Fig. 138. Gravure de presse « Les bêtes féroces » représentant « L'homme noir » enfermé à l'opposé du « Roi d'occident ». *Le Charivari*, 1833 (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 361)



Fig. 139. « Regarde donc c'qu'il a l'air triste ce nègre... Dame, un nègre, ça a les idées noires ! » Assiette en porcelaine. Série historiée humoristique de la manufacture de Digoin. Exposition Universelle de 1900 (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 165)



Fig. 140. Des enfants donnant du chocolat aux « sauvages ». Illustration titrée : « Bons, bon petits français. » (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 48)



Fig. 141. Un enfant nourrissant un « Oiseau des îles. » Lyon, 1892. (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 362)



Fig. 142. Enfant africaine nourrie par les visiteurs. (M.B. David)



Fig. 143. “A peek at the Natives”, Savage South Africa at Earl’s Court,” Londres, 1899. (Blanchard *L’invention du sauvage. Exhibitions* 35)



Fig. 144. « The Tables Turned at the ‘zoo’.” George Du Maurier. *Punch*, 52. 1866.



Fig. 145. Photographie de « Zizi-Bamboula » portant un singe dans la ménagerie Edmond Pezon. France. (M.B. David)



Fig. 146. « Photo-souvenir d'Indiens. » Hambourg, 1922. (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 40)



Fig. 147. « Jup avait posé avec un sérieux... » (Verne *Ile mystérieuse édition illustrée* 393)



Fig. 148. Villages sénégalais et dahoméens grandeur nature. Exposition coloniale de Lyon, 1894 (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 219)



Fig. 149. *Empire Exhibition* de Johannesburg, Afrique du sud. Projet d'une « réserve pour les populations préhistorique du Kalahari », 1936 (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 272)



Fig. 150. « Une naissance au village ». Carte postale. Exposition internationale d'Amiens, 1906 (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 307)

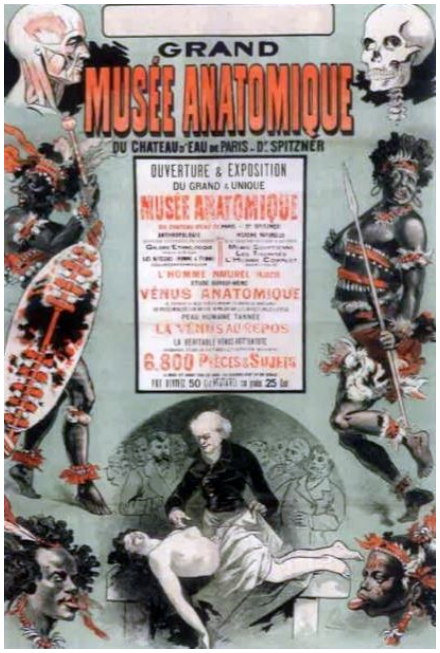


Fig. 151. « Grand musée anatomique. » Jules Chéret. Paris, 1897 (Blanchard *L'invention du sauvage, Exhibitions* 64)



Fig. 152. Truganina la dernière tasmanienne, buste modelé par l'artiste Dumontier. « En 1877, les journaux nous ont appris la mort d'une femme, Truganina ou Lalla-Rook. C'était la dernière des Tasmaniennes ; elle avait vu mourir le dernier homme ; depuis quelques années, elle survivait seule à tous ses compatriotes. Ainsi, en soixante-douze ans, une terre .... a été entièrement dépeuplée de ses habitants primitifs. Or ceux-ci formaient à eux seuls une race spéciale, qui a disparu, laissant absolument vide la case qu'elle occupait dans le tableau ethnologique de l'humanité. C'est là un fait extrêmement rare, peut-être unique. » (Quatrefages *Hommes fossiles* 292)



Fig. 153. « Tête d'enfant congolais » présentée dans plusieurs expositions belges. Modèles en cire, cheveux et verre. 1900 (Blanchard *L'invention du sauvage. Exhibitions* 120)



Fig. 154. Illustration d'animaux contemplant leurs semblables empaillés dans un musée. 1852 (Stahl 208)

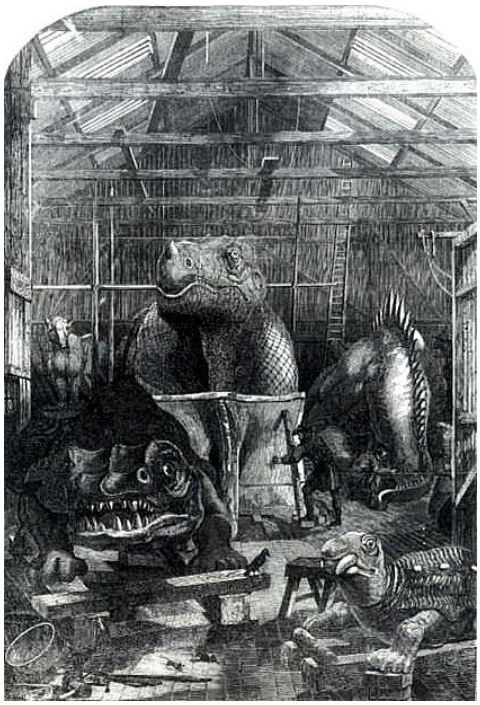


Fig. 155. "Extinct Animals Model-Room at the Crystal Palace, Sydenham." Waterhouse Hawkins. *Illustrated London News*, 1853. (Rudwick 143)

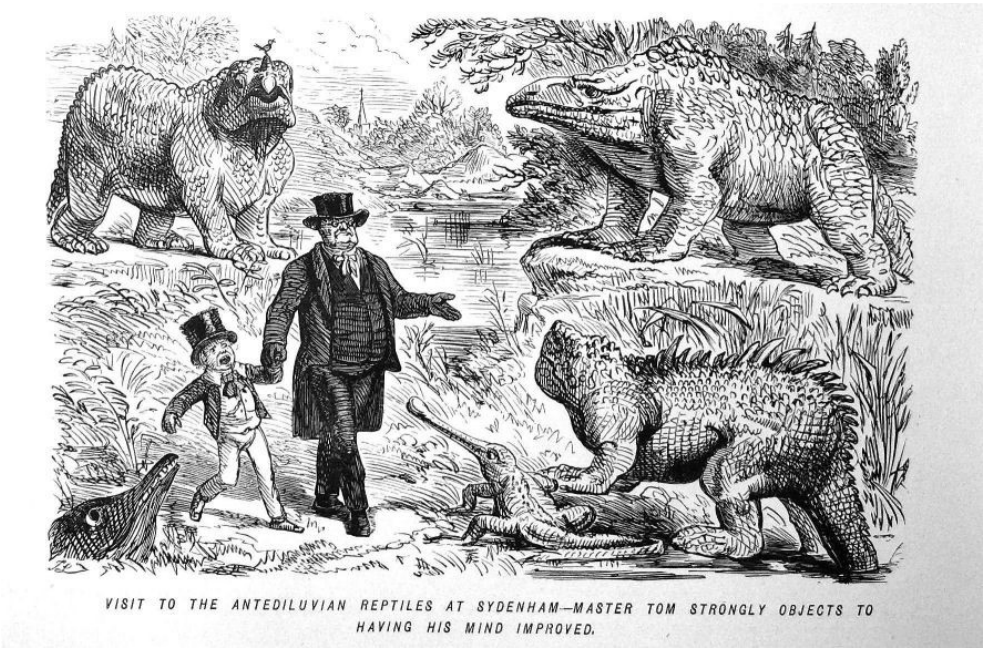


Fig. 156. "A visit to the Antediluvian reptiles at Sydenham—Master Tom strongly objects to having his mind improved." John Leech. *Punch magazine*, 1854.

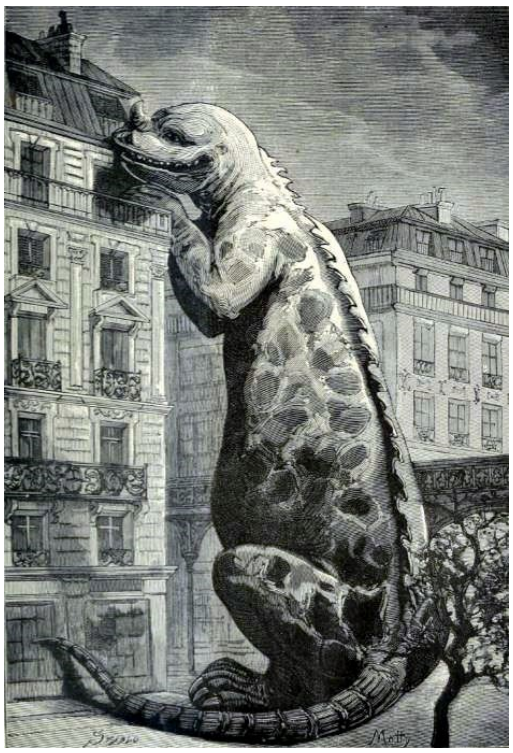


Fig. 157. « ...En appuyant leurs pattes sur une de nos plus hautes maisons, ils auraient pu manger au balcon d'un cinquième étage... ». Illustration d'un dinosaure (iguanodon) à la fenêtre d'un appartement parisien, 1886 (Flammarion *Le monde avant la création de l'homme* 21)

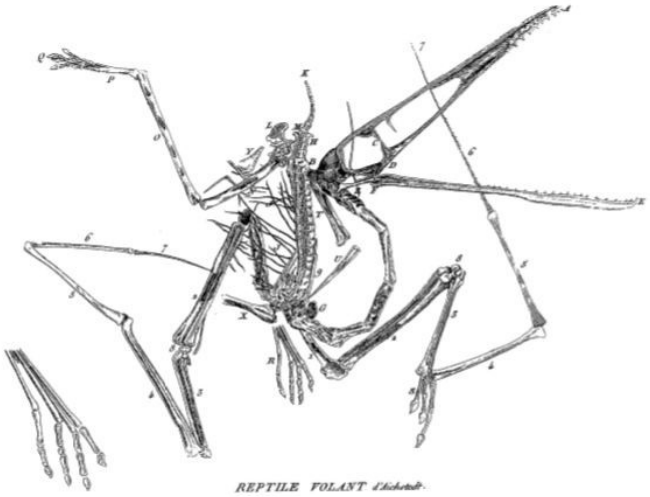


Fig. 158. « Reptile volant » selon Cuvier, 1812 (*Ossement des quadrupèdes* 41)

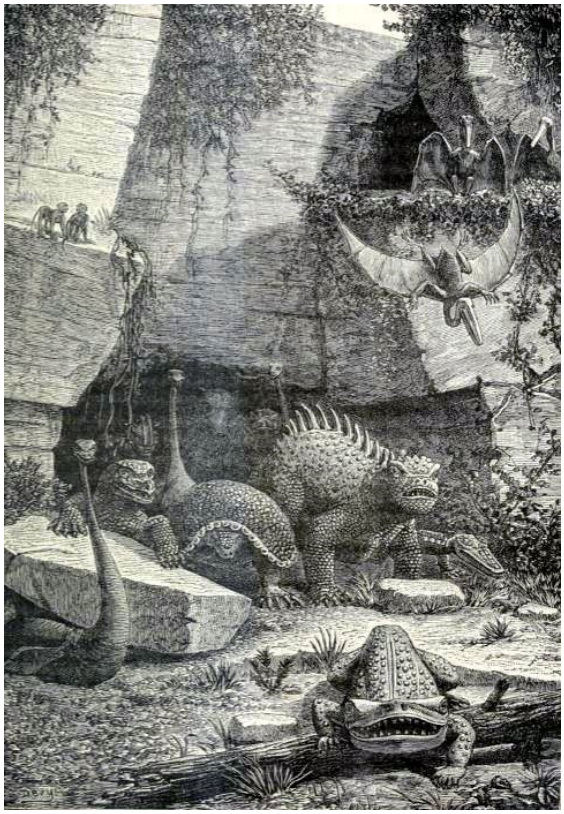


Fig. 159. Illustration de dinosaures observant le lecteur : « Tous ces êtres qui ont précédé l'homme et qui sortent aujourd'hui de leurs tombeaux ne semblent-ils pas des monstres ? Pourtant ils sont rattachés à nous par des liens originels. » (Flammarion *Le monde avant la création* 97)

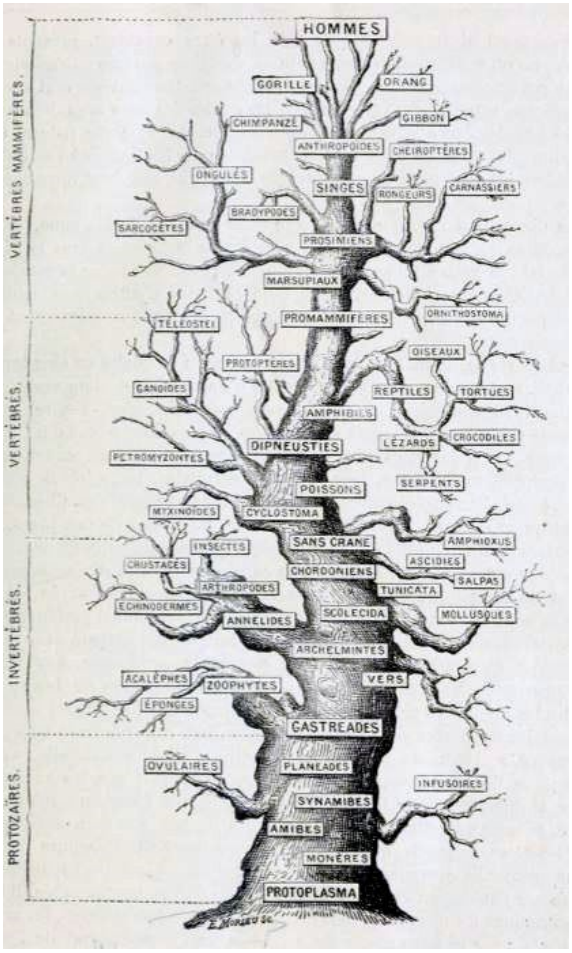


Fig. 160. Illustration d'une chaîne des êtres sous la forme d'un « Arbre généalogique de la vie » selon Flammarion (*Le monde avant la création* 113)



Fig. 161. “The Negroïd of Grimaldi. A short race, perhaps the ancestors of the modern Bushmen, which once inhabited the Riviera.” (Scott Elliot *Prehistoric Man* 160)



Fig. 162. “The Short Negroïd Woman discovered at Laussel” [Belgium] (Scott Elliot *Prehistoric Man* 162)



Fig. 163. “Précurseur.” *Pithecanthropus Erectus* d’Eugène Dubois. Une reconstitution qui s’inspirait de l’aborigène australien mais dont le concept d’homme-singe incluait aussi les peuples d’Afrique sub-saharienne dans la littérature et les essais scientifiques. 1915. Frontispice (Scott Elliot *Prehistoric Man*)

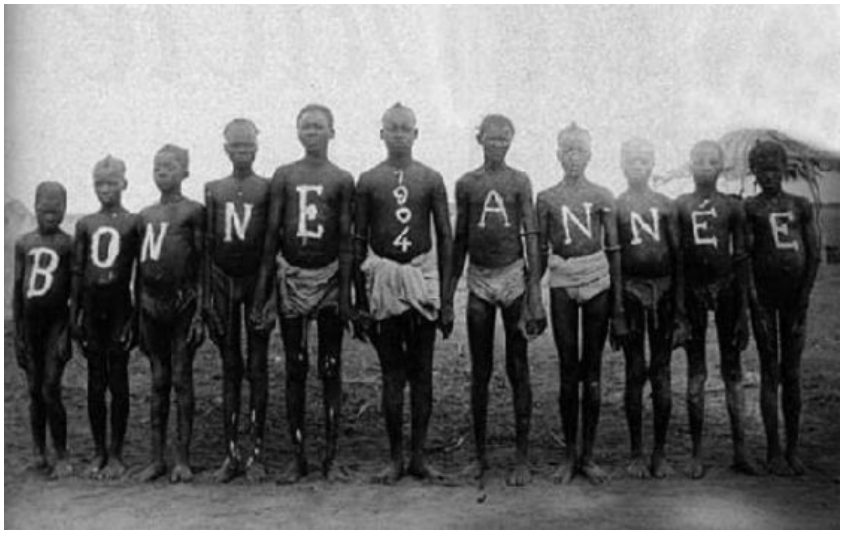


Fig. 164. Usage du « sauvage » comme vecteur de message. (M.B. David)



Fig. 165. "A little Christmas Dream." George Du Maurier. *Punch*, 1868 (Graves)


Fig. 166. "The Effects of a Hearty Dinner after Visiting the Antediluvian Department at the Crystal Palace." *Punch*, 1855 (Rudwick 151)



Fig. 167. Gravure sur bois qui théâtralise l'homme dans la préhistoire : « Homme portant un bâton, avec des têtes de chevaux et un serpent. Gravure sur os de renne. Age de la pierre. Trouvée à la Madeleine. » 1887 (Du Cleuziou 36)



Fig. 168. *Homo Floresiensis*, surnommée « The Hobbit » en raison de sa petite taille. Espèce humaine préhistorique disparue mise en scène dans une position de chute. Commentaire accompagnant la sculpture: "Danger! Just 17,000 years ago, Homo floresiensis struggled for survival on a small Indonesian island. The species' tiny size enabled it to cope with limited resources, but made it vulnerable to large predators such as Komodo dragons. Meanwhile, our own species was expanding throughout the world." Hall of Human Origins, Natural History Museum. Smithsonian, 2012. (Photographie: Christian Kittery)



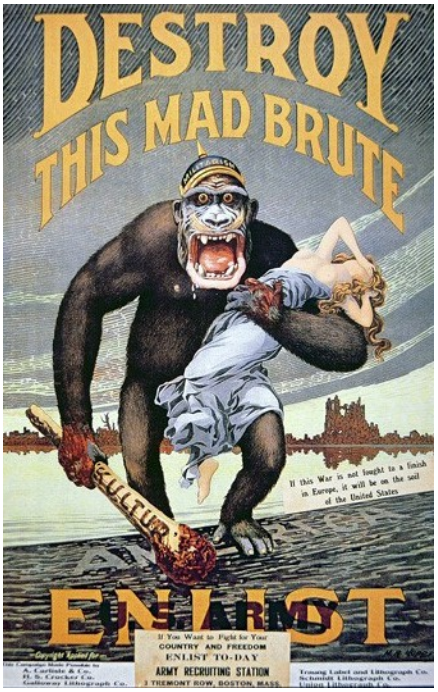


Fig. 169. Revue *Vogue* avec Lebron James et Gisèle Bundchen, Avril 2008 (Leibovitz), en comparaison avec l'affiche anti-allemande de H.R. Hopps, 1917 (Fig. 80)



Fig. 170. *Homo Heidelbergensis*, ayant vécu entre -700 000 et -200 000 ans. Hall of Human Origins. Smisthsonian Natural History Museum. Washington, DC (Photographie: Christian Kittery)



Fig. 171. *Paranthropus Boisei*, ayant vécu entre -2.3 et -1.2 millions d'années. Hall of Human Origins. Smithsonian Natural History Museum. Washington, DC (Photographie: Christian Kittery)

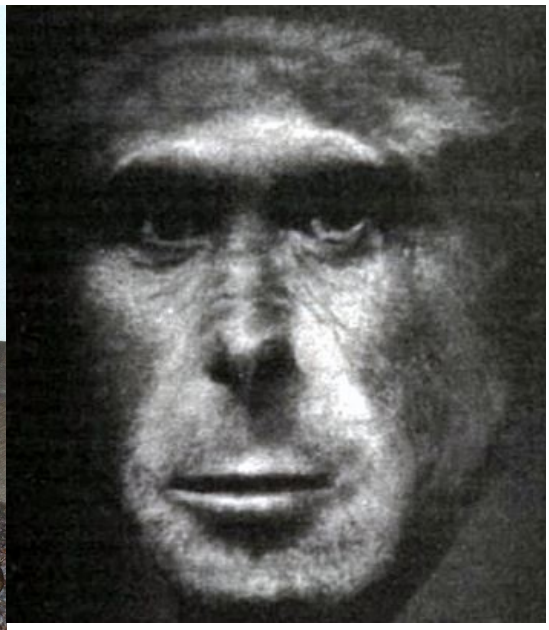


Fig. 172. "Hypothetical computer-generated image of what an intermediate between a human and a chimpanzee might look like" (Cavalieri 86)



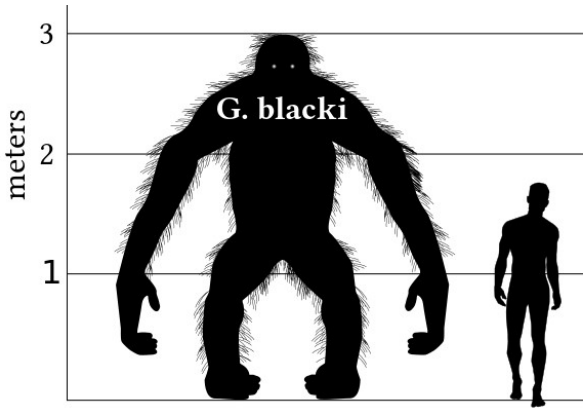


Fig. 173. *Gigantopithecus blacki* découvert par Ralph Von Koenigswald (1902-1982) en 1935. Ce primate géant mesurant environ 2,50 mètres de hauteur et peuplant le sud de la Chine et du Vietnam aurait vécu en même temps que la lignée humaine, entre 2.2 millions d'années et 800 000 ans. (Bacon « des géants et des hommes » 15-19)



Fig. 174. Les ancêtres de l'homme. Reconstructions par la paléoartiste française Elisabeth Daynès. Photo: P. Plailly, 2011. Paris (Ubifrance Press USA)



Fig. 175. "Kingdom of Little People" en Chine (Lafranière)

Bibliographie

Œuvres littéraires et de vulgarisation

"Babies for bait. How British Sportsmen Hunt Crocodiles in India." *Sacramento Daily Union*. Volume 88. Number 10. 1 September 1894. California Digital Newspaper Collection (CDNC). 6 September 2015. Web. <http://cdnc.ucr.edu/cgi-bin/cdnc?a=d&d=SDU18940901.2.87#>.

"Elisabeth Daynès Wins Lanzendorf PaleoArt Prize for 3-D Art". Ubifrance Press USA, Chicago. 14 November 2010. Web. 6 September 2015. <http://www.ubifrance.com/us/Posts-920-Elisabeth-Daynes-Wins-Lanzendorf-PaleoArt-Prize-for-3-D-Art>. Web. Lien de la Photo : Photos Daynès communiqué de presse Ubifrance. Photographer P. Plailly. Reconstruction Elisabeth Daynès. Paris. 2007. Web. 6 September 2015. <http://www.ubifrance.com/medias/press/044big_%C2%A9_2007_Photographer_P._Plailly__-_Reconstruction__Elisabeth_Daynes_Paris_14_10_2010_47_31.jpg>.

"Experts discuss use of human stem cells in ape and monkey brains". Johns Hopkins Medicine. Office of Corporate Communications. 14 July 2005. Web. 6 September 2015. <http://www.hopkinsmedicine.org/Press_releases/2005/07_14_05.html>.

"Sneak Peek: The Ringling Museum's "The Amazing American Circus Poster" Exhibit" September 14, 2011. Sarasota magazine. Web. 1 February 2014 <http://sarasotamagazine.com/hot-and-happening/2011/09/14/sneak-peek-the-ringling-museums-the-amazing-american-circus-poster-exhibit/>.

« Libérée, délivrée, Sandra, l'orang-outan reconnue "personne non humaine". » LCI AFP. 23 December 2014. Web. 6 September 2015. <http://lci.tf1.fr/france/societe/sandra-l-orang-outan-qui-a-gagne-le-droit-de-vivre-en-liberte-8537667.html>.

« H. G. Wells / Rosny Aîné ». Revue littéraire mensuelle *Europe.* N° 681-682. Janvier-Février 1986. Print.

« Histoire de la Préhistoire ». *Article encyclopédique en ligne*. Web. 1 February 2014. <http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/pr%C3%A9histoire/82344>.

« La Kultur au Jardin d'Acclimatation, en 1956. » *La Baïonnette*. N°4. 29 July 1915. Web. 6 September 2015. <http://labaionnette.free.fr/1915/b004.htm>.

Agassiz, Elizabeth Cary. *Louis Agassiz vie et sa correspondance*. Paris: Fischbacher, 1887. Print.

Arcelin, Adrien. *Solutré ou les chasseurs de rennes de la France centrale*. Paris : Hachette, 1872. Print.

Auel, Jean M. <http://www.jeanauel.com/books.php>.

Bacon, Anne-Marie. « Des géants et des hommes ». *Dossier pour la science*. Numéro 86 Janvier-Mars 2015 : 15-19. Print.

Baudelaire, Charles. *Œuvres Complètes*. Préface, présentation et notes de Marcel A. Ruff. Paris : Le Seuil, 1968. Print.

Berthet, Elie. *Romans préhistoriques. Le monde inconnu. Les Parisiens à l'âge de Pierre*. Illustrations Ed. Yon. Paris : E. Dentu, 1876. Print.

Boitard, Pierre. *Paris avant les hommes L'univers avant les hommes... Histoire naturelle du globe terrestre illustrée d'après les dessins de l'auteur, M. Boitard.* Paris: Passard, 1861. Print.

Bonwick, James. *The last of the Tasmanians; Or, the Black War of Van Diemen's land.* Low, 1870. Print.

Bouilhet, Louis. *Festons et Astragales, Melenis, Dernières chansons*. Paris : Alphonse Lemerre, 1880. Print.

Boussenard, Louis. *Aventures extraordinaires d'un homme bleu*. Paris: C. Marpon et E. Flammarion, 1891. Print.

Brennand, Emma. « Tardigrades: Water bears in space." *BBC Nature*. 17 May 2011. Web. 24 February 2014. <http://www.bbc.co.uk/nature/12855775>.

Breton, André ; Eluard Paul ; Péret, Benjamin et.al. *Tracts Surréalistes. Ne visitez pas l'exposition coloniale. Tome I. Lettre à l'Université de Paris.* May 1931. Web. 6 September 2015. <http://melusine.univ-paris3.fr/Tracts_surr_2009/Tracts_I_2009.htm#par_63>.

Brongniart, Charles. *L'homme et les animaux : histoire naturelle populaire*. Paris: Librairie Marpon et Flammarion, 1892. Print.

Brown, David. "Human Ancestors May Have Interbred With Chimpanzees". *Washington Post*. 18 May 2006. Web. 2 February 2014. <http://www.washingtonpost.com/wp-dyn/content/article/2006/05/17/AR2006051702158.html>.

Bulletin de la Société d'étude des sciences naturelles de Nîmes. Sixième année 1878. Nîmes, 1878. Print.

Casella, Georges. *J.-H. Rosny. Biographie critique*. Paris : E. Sansot et Cie, 1907. Print.

Chevillot, Catherine. *Emmanuel frémiet 1824-1910. La main et le multiple*. Dijon : Musée des Beaux-Arts de Dijon, Musée de Grenoble. Imprimerie Darantière, 1988. Print.

Christie, Agatha. *Death On The Nile*. 1937. Ebook. Web. 6 September 2015. <https://docs.google.com/file/d/0B7deVdfurhCEdUp2YzJrNWkyVzg/edit>.

Conan Doyle, Arthur. *Le Monde Perdu. Les exploits du Professeur Challenger*. Edition Ebooks libres et gratuits, December 2006 (1912). Web. <http://www.ebooksgratuits.com/>.

Conrad, Joseph. *Jeunesse suivi du Cœur des ténèbres. Traduit par G. Jean Audry et André Ruyters*. Paris: Gallimard, 1948 (1899). Print.

Coon, Carleton. *The Races of Europe*. New York: Mac Millan Company, 1939. Print.

Cornish, Charles. J. *Les animaux vivants du monde. Histoire* naturelle. Trans. Ernest Guilmoto. Paris: Ernest Flammarion Editeur, 1931 (1905). Print.

---. *Living Animals of the World and Living Races of Mankind*. Vol 1. New York: The University Society, 1905. Print.

Courant, Stéphane. « Carnets de voyage et questions identitaires. Une anthropologie des écritures de voyage ». Synergies *Pays germanophones* n° 3 : 167-177. LISST-EHESS CAS Toulouse. 2010. Web. September 9th 2015. <http://gerflint.fr/Base/Paysgermanophones3/Courant.pdf>.

Dampier, William. *A New Voyage round the world*. Volume 1. London: James Knapton, 1703. Print.

Darville, Lucien. *Le roman de la science, hommes et singes : étude historique, géologique et archéologique*. Paris: Albert Savine, 1893. Print.

Daux. A. *Etudes préhistorique. Industrie humaine, ses origines, ses premiers essais et légendes depuis les premiers temps jusqu'au déluge.* Paris : Eugène Belin, 1877. Print.

De Pauw, Cornelius. *Défense des Recherches philosophiques sur les américains*. Berlin : Bibliothèque Les fontaines. Chantilly, 1772. Print.

Decaisne, J ; M. Milne Edwards ; MM. AD. Brongniart. *Annales des sciences naturelles : zoologie et biologie* animale. Troisième série. Zoologie. Tome 16. Paris : Victor Masson, 1851. Print.

Decle, Lionel. *Three years in savage Africa*. London: Methuen & Co, 1900. Print.

Diamandopoulos, A. A and C.P. Goudas. "Human and ape: the legend, the history and the DNA". *Hippokratia*. April-June 2007. Web. 2 February 2014. <http://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC2464272/>.

Dixon, Joan. M. "Melbourne 1865: Gorillas at the Museum". *A History of Museum Victoria Australia*. 25 July 1865. Web. 6 September 2015. <http://museumvictoria.com.au/history/gorillas.html>.

Dossier pour la science. Le magazine thématique de l'actualité scientifique. Numéro 76 juillet-septembre 2012. Print.

Dossier pour la science. Numéro 86 Janvier-Mars 2015. Print.

Drury, Clifford M. *Nine years with the Spokane Indians. The Diary, 1838-1848, of Elkanah Walker*. California: The Arthur H. Clark Company, 1976. Print.

Du Camp, Maxime. *Les Chants modernes*. Paris : Michel Lévy et Frères, 1855. Print.

Du Chaillu, Paul Belloni. *Explorations and adventures in equatorial Africa*. New York: Harper and Brothers Publishers, 1861. Print.

---. *L'Afrique sauvage. Nouvelles excursions au pays des Ashangos*. Paris: Michel Lévy Frères, Libraires Editeurs, 1868. Print.

---. *L'Afrique occidentale : nouvelles aventures de chasse et de voyage chez les sauvages*. Paris : Michel Lévy Frères, Libraires Editeurs, 1875. Print.

---. *Stories of the Gorilla country*. New York: Harper and Brothers Publishers, 1871. Print.

---. *Voyage et aventures dans l'Afrique équatoriale : mœurs et coutumes des habitants : chasse au gorille, au crocodile, au léopard, à l'éléphant, à l'hippopotame, etc, etc.* Paris: Michel Lévy Frères, Libraires Editeurs, 1863. Print.

---. *Wild Life Under The Equator narrated for young people*. New York: Harper and Brothers Publishers, 1869. Print.

Du Cleuziou, Henri. *La Création de l'homme et les premiers âges de l'humanité*. Paris : C. Marpon et E. Flammarion, 1887. Print.

Dubois Eugène. « Le Pithecanthropus erectus et l'origine de l'homme ». In *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris, IV° Série, tome 7*, 1896 : 460-467. Web. 6 September 2015. <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bmsap_0301-8644_1896_num_7_1_5655>.

Ducros Albert et Jacqueline Ducros. « 'Gare au gorille': l'audace de Frémiet ». In *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, Nouvelle Série, tome 4 fascicule 3-4, 1992 : 269-272. Print.

Dumas, Olivier, Piero Gondolo della Riva and Volker Dehs. *Correspondance inédite de Jules Verne et de Pierre-Jules Hetzel (1863-1886). Tome 1 (1863-1874)*. Genève : Editions Slatkine, 1999. Print.

---. *Correspondance inédite de Jules et Michel Verne avec l'éditeur Louis-Jules Hetzel (1886-1914)*. Genève : Editions Slatkine, 2004. Print.

Duncan, Isabella. *Pre-adamite Man; or, The Story of our Old Planet and its Inhabitants told by Scripture and Science*. Third edition. London: Saunders, Otley, 1860. Print.

Etienne, Eric. « Du récit de voyage au carnet de voyage. » *Dossier du Monde 2*. juillet - août 2002. Web. 1 February 2014. <http://ww2.ac-poitiers.fr/ia79-pedagogie/spip.php?article248&debut_page=1>.

Fabre, Jean-Henri-Casimir. *La Science élémentaire, lectures... pour toutes les écoles*. Paris : Ch. Delagrave et Cie, 1882. Print.

Fairfield Osborn, Henry. *Men of the Old Stone Age, their environment, life and art*. New York: Charles Scribners' Sons. 1915. Print.

Figuier, Louis. *L'homme primitif*. Paris: Hachette, 1870. Print.

---. *Les animaux articulés. Les poissons et les reptiles*. Troisième édition. Paris : Hachette et Cie, 1876. Print.

---. *Les mammifères*. Paris : Hachette, 1869. Print.

Flammarion, Camille. *Contemplations scientifiques*. Paris : Ernest Flammarion, 1887. Print.

---. *Le monde avant la création de l'homme. Origines de la Terre, origines de la vie, origines de l'humanité.* Paris : C. Marpon et E. Flammarion, 1886. Print.

Flaubert, Gustave. *Bouvard et Pécuchet*. In *Œuvres complètes de Gustave Flaubert. Bouvard et Pécuchet. Œuvre posthume augmentée de La Copie*. Paris : Edition Club de l'Honnête Homme, 1972 (1881). Print.

---. *Des Pierres de Carnac et de l'archéologie celtique. Lettre au conseil municipal de Rouen.* Paris : L'Archange Minotaure. 2002 (1847). Print.

Forbin, Claude. *Mémoires du comte de Forbin, chef d'escadre, chevalier de l'ordre militaire de Saint Louis. Tome premier*. Marseille : Jean Mossy, Imprimeur du Roi de la Marine, & Libraire au Parc, 1781. Print.

Fraser, Giles. "The Lutfur Rahman verdict and the spectre of 'undue spiritual influence'". *The Guardian*. 29 April 2015. Web. 6 September 2015. <http://www.theguardian.com/commentisfree/2015/apr/29/lutfur-rahman-tower-hamlets-mayor-verdict-undue-spiritual-influence>.

Gautier, Théophile. *Mademoiselle de Maupin*. Gutenberg.org. 2004 (1835). Web. 6 September 2015. <http://www.gutenberg.org/cache/epub/14288/pg14288.html>.

Ghandi, Mohandas. *Collected Works of Mahatma Gandhi*. Volume 1: 1884 – 30th November, 1896. *Gandhi Sevagram Ashram*. Web. 6 September 2015. <http://www.gandhiashramsevagram.org/gandhi-literature/collected-works-of-mahatma-gandhi-volume-1-to-98.php>.

---. *Collected Works of Mahatma Gandhi*. Volume 3: 1st August, 1902 – 21 May, 1904. *Gandhi Sevagram Ashram*. Web. 6 September 2015. <http://www.gandhiashramsevagram.org/gandhi-literature/collected-works-of-mahatma-gandhi-volume-1-to-98.php>.

---. *Collected Works of Mahatma Gandhi*. Volume 8: 14th December, 1907 – 22nd July, 1908. *Gandhi Sevagram Ashram*. Web. 6 September 2015. <http://www.gandhiashramsevagram.org/gandhi-literature/collected-works-of-mahatma-gandhi-volume-1-to-98.php>.

Gilbert Augustin Thierry. *Aventure d'une âme en peine. Deuxième édition*. Paris : Librairie académique Didier et Cie, 1875. Print.

Ginisty, Paul. *L'Année Littéraire*. Paris : Charpentier, 1893. Print.

Graves, Charles Lancorn. *Mr Punch's history of modern England. Vol. 2. 1857-1874*. Cassell and Company, 1921. Print.

Hagenbeck, Carl. *Beasts and Men. Being Carl Hagenbeck's experiences for half a century among wild animals. An abridged translation by Hugh S. R. Elliot and A.G. Thacker, A.R.C.S.* London, New York: Longmans, Green, And Co, 1912. Print.

Hamy, Ernest Theodore. *Études ethnographiques et archéologiques sur l'Exposition coloniale et indienne de Londres.* Paris: Leroux. 1887. Print.

Haraucourt, Edmond. *Daâh le premier homme*. Paris : Flammarion. 1914 (1912). Print.

Herbert, Thomas. *Some Yeares Travels Into Africa and Asia the Great. Especially describing the famous empires of Persia and Industant. As also Divers other Kingdoms in the Oriental Indies and Iles Adjacent.* London: Iacob Blome and Richard Bishop, 1638. Print.

Hugo, Victor. *Œuvres complètes de Victor Hugo. Poésie VIII. La légende des siècles. II*. Paris : J. Hetzel et Cie. A. Quantin, 1883. Print.

---. *Post Scriptum de ma vie*. Paris : Calmann-Lévy, 1901. Archive.org. Web. 6th September 2015. <https://archive.org/stream/postscriptumdema00hugo/postscriptumdema00hugo_djvu.txt>.

Hurel, Arnaud. « Le néandertalien de La Chapelle-aux-saints ». *Pour la Science,* N° 353. Web. 1 February 2014. <http://www.hominides.com/html/ancetres/homme-chapelle-aux-saints.php>.

Pottier, Jean-Michel. « J.-H. et Marie Rosny, un journal conjugal », Genesis 24 September 2012. Web. 2 July 2013. <http://genesis.revues.org/459>.

Kolbe Peter. *Description du Cap de Bonne-Espérance où l'on trouve tout ce qui concerne l'histoire naturelle du pays ; la religion, les mœurs et les usages des Hottentots ; et l'établissement des Hollandois. Volume 1*. Amsterdam : Jean Catusse, 1742. Print.

La Loubère, Simon. *Description Du royaume de Siam, Tome 2*. Amsterdam: David Mortier, 1714. Print.

Lafranière, Sharon. “A Miniature World Magnifies Dwarf Life”. 3 March 2010. Web. 6 September 2015.
<http://www.nytimes.com/2010/03/04/world/asia/04dwarfs.html?_r=0>.

Leguat, François. *Voyage et avantures de François Leguat et de ses compagnons, en deux isles désertes des Indes orientales: avec la relation des choses les plus remarquables qu’ils ont observées dans l’isle Maurice*. Tome second. Amsterdam: Jean Louis Delorme, 1708. Print.

Leibovitz, Annie. “LeBron James' 'Vogue' cover called racially insensitive”. *USA today* Newspaper. 24 March 2008. Web. 2 February 2014.
<http://usatoday30.usatoday.com/life/people/2008-03-24-vogue-controversy_N.htm>.

Lemire, Charles. *Jules Verne. 1828-1905. L’Homme. L’Ecrivain. Le Voyageur. Le Citoyen. Son Œuvre. Sa Mémoire. Ses Monuments*. Paris : Berger-Levrault et Cie, 1908. Print.

Levaillant, François. *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique et au Cap de Bonne-Espérance par F. Le Vaillant*. Édition illustrée par D. Semeghini. Paris : Garnier Frères, 1884. Print.

---. *Voyage de M. Le Vaillant dans l’intérieur de l’Afrique par le cap de bonne-espérance. Tome second*. Paris: Leroy, 1790. Print.

Lichtenstein, Henry. *Travels in Southern Africa In the Years 1803, 1804, 1805, and 1806. Translated by Anne Plumptre*. London: Henry Colburn, English and Foreign Public Library, 1812. Print.

Lucy-Fossarieu, Pierre Henri Richard. *Ethnographie De l'Amérique Antarctique : Patagons, Araucaniens, Fuégiens. Volume 4. Mémoires De La Société d'Ethnographie*. Paris: Maisonneuve Frères et Leclerc, 1884. Print.

Lumholtz, Carl. *Au pays des cannibales. Voyage d’exploration chez les indigènes de l’Australie orientale. 1880-1884*. Paris : Hachette, 1890. Print.

M.B, David. “Deep Racism: The Forgotten History of Human Zoos.” *Popular Resistance. Daily News and Resources*. 13 February 2013. Web. 28 June 2015.
<https://www.popularresistance.org/deep-racism-the-forgotten-history-of-human-zoos/>.

Monod, E. *L’Exposition Universelle de 1889. Grand ouvrage illustré historique, encyclopédique, descriptif*. Paris : Dentu, 1890. Print.

Mortillet, Gabriel et Adrien. *Musée préhistorique. Deuxième édition*. Paris : Reinwald, 1903 (1880). Print.

Owen, Richard. *Memoir on the Gorilla (Troglodytes Gorilla, Savage)*. London : Taylor and Francis, 1865. Print.

Parès, Eugène. *Les explorateurs français en Afrique. Le Zambèze, les grands lacs du centre, du Gabon à Zanzibar, les Robinsons du Victoria-N'Yanza*. Limoges : Eugène Ardent, 1881. Print.

Proust, Marcel. *Du côté de chez Swann*. 1913. Ebook. Web. 6 September 2015. <http://www.feedbooks.com>.

Quammen, David. "Planet of the Ape, 'Between Man and Beast' by Monte Reel." NY Times. 4 April 2013. Web. 6 September 2015. <http://www.nytimes.com/2013/04/07/books/review/between-man-and-beast-by-monte-reel.html>.

Rambaud, Alfred. *La France coloniale : histoire, géographie, commerce*. Paris : A. Colin, 1888. Print.

Reid, Thomas, Mayne. *Les naufragés de l'île de Bornéo. Traduit par E. Delauney*. Rouen : Mégard et Cie. 1884, Print.

Rosny Aîné. J.-H. *Elem d'Asie, Idylle des temps primitifs*. Paris : Librairie Borel. Collection « Lotus Bleu », 1896. Print.

---. *Les conquérants du feu. 15ème édition*. Paris : Editions des portiques, 1929. Print.

---. *Les origines. La préhistoire*. Paris : Crès. 1923 (1895). Print.

---. *Les sciences et le pluralisme*. Paris : Félix Alcan, 1922. Print.

---. *Pensées errantes*. Paris: E. Figuière, 1992 (1924). Bibliothèque nationale de Paris. Microfilm.

---. *Pensées et souvenirs*. Paris : Compagnie française des arts graphiques, 1945. Print.

---. *Torches et lumignons. Souvenirs de la vie littéraire*. Paris : Editions « La Force Française », 1921. Print.

Rosny, J.-H., and Jean Baptiste Baronian. *Eyrimah* in *Romans Préhistoriques.* Paris: R. Laffont, 1985 (1893). Print.

---. *Helgvor du fleuve bleu* in *Romans Préhistoriques.* Paris: R. Laffont, 1985 (1929). Print.

---. *La grande énigme* in *Romans Préhistoriques.* Paris: R. Laffont, 1985 (1920). Print.

---. *La guerre du feu* in *Romans Préhistoriques.* Paris: R. Laffont, 1985 (1911). Print.

---. *Le félin géant* in *Romans Préhistoriques.* Paris: R. Laffont, 1985 (1918). Print.

---. *Les hommes sangliers* in *Romans Préhistoriques.* Paris: R. Laffont, 1985 (1929). Print.

---. *Vamireh, roman des temps primitifs* in *Romans Préhistoriques.* Paris: R. Laffont, 1985 (1892). Print.

Savage, Thomas. S. "Notice of the external characters and habits of Troglodytes Gorilla, a new species of orang from the Gaboon river". *Boston Journal of Natural History*. Volume 5. Number 4. December 1847. Print.

Savérien, Alexandre. *Discours préliminaire sur l'histoire naturelle*. *Histoire des naturalistes. Tome huitième*. In *Histoire des philosophes modernes avec leur portrait*. Paris. 1773

Schaaffhausen, Hermann. *Der Neanderthaler Fund*. Bonn: Marcus, 1888. Print.

Schreuder, Cindy. "Bushman comes to Chicago". *Chicago Tribune*. Web. 2 February 2014. <http://www.chicagotribune.com/news/politics/chi-chicagodays-bushman-story,0,1541189.story>.

Schultz, Myron. "Rudolf Virchow". Emerg Infect Dis. September 2008. US National Library of Medicine National Institutes of Health. Web. 1 February 2014. <http://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC2603088/>.

Scott Elliot, George Francis. *Prehistoric Man and his story: a sketch of the history of mankind from the earliest times*. London: Seeley, Service & Co, 1915. Print.

---. *The romance of savage life: describing the life of primitive man, his customs, occupations, language, beliefs, arts, crafts, adventures, games, sports, etc*. Philadelphia: J.B. Lippincott Company, 1908. Print.

Stahl, P.J ; and J.J. Grandville. *Scène de la vie privée et publique des animaux.* Paris: Schneider et Langrand, 1852. Print.

Stanley, Henry. M. *In Darkest Africa, or the Quest, Rescue, and Retreat of Emin Governor of Equatoria*. New York: Charles Scribner's sons, 1891. Print.

Swift, Jonathan. *Les Voyages de Gulliver. Traduit par l'abbé Desfontaines.* Ebooks libres et gratuits, 1727 (1721). Web. 6 September 2015. <http://www.ebooksgratuits.com/>.

Taine, Hippolyte-Adolphe. *Les origines de la France contemporaine*. Tome 7. Paris : Hachette, 1901. Print.

Topinard, Paul. *Etude sur les indigènes australiens*. Paris : A. Hennuyer, 1872. Print.

---. *L'anthropologie. 5ème édition*. Paris : C. Reinwald et Cie, 1895. Print.

---. *L'homme dans la nature*. Paris : Félix Alcan, 1891. Print.

---. « Présentation de quatre Boschimans vivants ». *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, 3ème Série, Tome 9, 530-556. Paris, 1886. Print.

---. *La stéatopygie des Hottentotes du Jardin d'acclimatation*. Paris : G. Masson, 1888. Print.

Verne, Jules. *Hector Servadac*. Volume 326. Collection « A tous vents ». Version 1.01. Bibliothèque électronique du Québec (1877). Web. 6 September 2015. <http://beq.ebooksgratuits.com/vents/Verne-Servadac.pdf>.

---. *L'Ile mystérieuse, illustré de 154 dessins par Férat et gravé par Barbant*. Paris : Bibliothèque d'éducation et de récréation. Collection J. Hetzel et Cie, 1875. Print.

---. *L'Ile mystérieuse*. Collection « A tous vents ». Volume 375. Version 1.01. Bibliothèque électronique du Québec. Edition de référence : Livre de poche Numéro 16086 (1875). Web. 6 September 2015. <http://beq.ebooksgratuits.com/vents/Verne-ile.pdf>.

---. *Le village aérien*. Ebooks libres et gratuits. Mai 2005 (1901). Web. 17 June 2015. <http://www.ebooksgratuits.com/pdf/verne_le_village_aerien.pdf>.

---. *Les enfants du capitaine Grant*. Volume 437. Collection « A tous vents ». Version 1.01. Bibliothèque électronique du Québec (1868). Web. 6 September 2015. <http://beq.ebooksgratuits.com/vents/Verne-Grant.pdf>.

---. *Vingt mille lieues sous les mers*. La Bibliothèque électronique du Québec. Collection A tous les vents. Volume 48 : version 1.02. (1869). Web. 6 September 2015. <http://beq.ebooksgratuits.com/vents/Verne-mers.pdf>.

Vincent, Louis. « Contributions à l'ethnologie de la côte occidentale d'Afrique. Les Boschimans ». In Broca, Paul. *Revue d'anthropologie. Tome 1.* Paris : Reinwald et Cie, Libraires-éditeurs. 1872. Print.

Voltaire. *Dictionnaire philosophique. Zoroastre*. In *Œuvres complètes. Tome 38*. Paris : Imprimerie Crapelet, 1819. Print.

---. *Lettres d'Amabed suivies du Taureau Blanc*. Paris : Librairie des Bibliophiles, 1878. Print.

Voyageurs célèbres. Aventures et découvertes des grands explorateurs. J. Franklin, Bellot, Hayes, G. Lambert, Livingstone, Speke, Grant, Baker, Duveyrier, C. Lejean, Burton, Stanley, Dixon, Du Chaillu, etc. Paris : F. Polo. Dumon et Fresne, 1875. Print.

Wadell, Laurence. *Among the Himalayas*. Philadelphia: J.B. Lippincott Company, 1900. Print.

Wells, H. G. *A Story from the Stone Age. Ugh-Lomi and Uya*. In *Tales of Space and Time*. London: Harper and Brothers, 1899. Gutenberg.org. 30 November 2008. Web. 17 June 2015. <http://www.gutenberg.org/files/27365/27365-h/27365-h.htm#Page_59>.

--. *The Grisly Folk*. (1921). Gutenberg.org. Web. 6 September 2015. <http://gutenberg.net.au/ebooks06/0602061h.html>.

Wood, J. G. *Our living world. Natural history of animate creation*. Vol. 1. New York: Selmar Hess, 1885. Print.

Zola, Emile. *Le Roman expérimental*. Deuxième édition. Paris : G. Charpentier, 1880. Print.

---. *Les Rougon-Macquart. La Bête Humaine*. La Bibliothèque électronique du Québec. Collection *A tous les vents*. Volume 90. Version 2.0, 1890. Web. 6 September 2015. <http://beq.ebooksgratuits.com/vents/zola-17.pdf>.

Œuvres théoriques

Apostolidès, Jean-Marie, and Jocelyn Hoy. *The Metamorphoses of Tintin, Or, Tintin for Adults*. Stanford, Calif.: Stanford University Press, 2009. Print.

Ardrey, Robert. *Les enfants de Caïn. Trans. Philippe-Vincent Huguet*. Editions Stock Plus, 1977 (1961). Print.

Audibert, Louis-François-Hilarion. *Histoire et roman par M. Audibert*. Paris : Dufey, 1834. Print.

Audouin, Jean-Victor, Bourdon, Isidore. *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*. Tome huitième. Paris : Baudouin Frères. Rey et Gravier, 1825. Print.

Bailloud, Gérard ; Christine Boujot ; Serge Cassen and Charles-Tanguy Le Roux. *Carnac. Les premières architectures de pierre*. Paris : CNRS Editions. Print.

Bancel, N., Blanchard, P., Boetsch, G., Deroo, E. Lemaire, S. *Zoos Humains. Au temps des exhibitions humaines*. Paris : La Découverte. 2004 (2002). Print.

Barret, Paul. *L'Afrique occidentale : la nature et l'homme noir.* Tome II. Paris : Challamel et Cie, éditeurs. Librairie coloniale, 1888. Print.

Beauvoir, Simone. *Le deuxième sexe. Tome I. Les faits et les mythes*. Paris : Gallimard. Collection folio/essais, 1949. Print.

Béclard, Jules. *Traité élémentaire de physiologie humaine*. Paris : P. Asselin et Cie, 1880 (1859). Print.

Benhaïm, André. « L'âge de la madeleine. La préhistoire de Proust ». In Benhaïm, André et Michel Lantelme. *Ecrivains de la préhistoire*. France: Cribles. Presses universitaires du Mirail. 2004. Print.

Bernheimer, Richard. *Wild Men in the Middle Ages; a Study in Art, Sentiment, and Demonology*. Cambridge: Harvard University Press, 1952. Print.

Blanchard, P; G. Boetsch and N. J. Snoep. *L'invention du sauvage. Exhibitions*. Paris: Actes Sud. Musée du Quai Branly. 2012. Print

Blix, Goran. *From Paris to Pompeii. French Romanticism and the Cultural Politics of Archaeology*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press. 2009. Print.

Boesch, Ch ; Grundmann, E et Mulhauser B. *Manifeste pour les grands singes*. Suisse : PPUR, 2011. Print.

Bon, François. *Préhistoire. La fabrique de l'homme*. Paris : Seuil. Collection L'univers historique, 2009. Print.

Boucher de Perthes, Jacques. *Antiquités celtiques et antédiluviennes*. Tome 1. Paris : Treuttel et Wurtz. 1849 (1847). Print.

Boule, Marcellin. *Les Hommes Fossiles; Éléments De Paléontologie Humaine*. 2ème édition. Paris: Masson et cie, 1923 (1921). Print.

Broca, Paul. *Essai sur les Races Humaines*. 1836. Pdf.

Broglie, Auguste-Théodore-Paul. *La morale évolutionniste*. Paris : Jules Gervais, 1885. Print.

Büchner, Louis. *Conférences sur la théorie darwinienne de la transmutation des espèces et de l'apparition du monde organique*. Trans. Auguste Jacquot. Paris : Reinwald, 1869. Print.

Buffon, Georges. *Histoire naturelle, générale et particulière avec la description du cabinet du roy. Tome Quatorzième.* Paris : Imprimerie Royale, 1749-1789. Print.

---. *Œuvres complètes de Buffon. De l'homme. Tome III*. Nouvelle édition publiée par H. R. Duthilloeul. Douai : Tablier, 1822 (1749). Print.

Bulliard, Mélanie. *L'Enjeu Des Origines : Les Romans Préhistoriques De J.-H. Rosny Aîné*. Volume 2. Collection Essais. Lausanne: Archipel, 2001. Print.

Capitan, Louis. *Cours d'anthropologie préhistorique : la science préhistorique, ses méthodes par L. Capitan*. Paris : Saillière, 1899. Print.

Carret, Jules. *Démonstration de l'inexistence de Dieu*. Paris : Alphonse Lemerre. 1912. Print.

Cavalieri, Paola. Singer, Peter. *The Great Ape Project. Equality beyond humanity*. New York: St Martin's Griffin, 1993. Print.

Chérubin, Pierre-Jean-Baptiste. *De l'Extinction des espèces, études biologiques sur quelques-unes des lois qui régissent la vie*. Paris : Germer-Baillière. 1868. Print.

Cohen, Claudine. *La femme des origines*. France : Belin-Herscher, 2003. Print.

---. *Le destin du mammouth*. Paris : Seuil, 1994. Print.

---. *L'Homme Des Origines : Savoirs Et Fictions En Préhistoire*. Paris: Editions du Seuil, Science Ouverte. 1999. Print.

---. *Un Néandertalien dans le métro*. Paris: Editions du Seuil, 2007. Print.

Cohen, Claudine et J. J. Hublin. *Boucher de Perthes, 1788-1868. Les Origines romantiques de la Préhistoire*. Paris : Belin, 1989. Print.

Corre, Armand. *La Mère et l'enfant dans les races humaines*. Paris: O. Doin, 1882. Print.

Cuvier, Georges. *Extraits d'observations faites sur le cadavre d'une femme connue à Paris et à Londres sous le nom de Vénus Hottentote*. Paris, 1817. National Central Library of Florence. Web. 6 September 2015. <https://books.google.fr/books?id=R2q2Weu3Q4IC&dq=Cuvier,+Georges.+Extraits+d%E2%80%99observations&source=gbs_navlinks_s>.

---. *Recherches sur les ossements des quadrupèdes : où l'on rétablit les caractères de plusieurs espèces d'animaux que les révolutions du globe paroissent avoir détruites*. Tome 4. Paris : Deterville, 1812. Print.

Darwin, Charles. *Notebook M: Metaphysics on morals and speculations on expression* (1838). Traduit par Kees Rookmaaker, édité par Paul Barrett. *Darwin Online*. Web. 6 September 2015. <http://darwin-online.org.uk/>.

Darwin, Charles, and Francis Darwin. *The Expression of the Emotions in Man and Animals*. Volume 23. New York: New York University Press, 1989 (1890). Print.

Darwin, Charles, and Nora Barlow. *Charles Darwin and the Voyage of the Beagle*. New York: Philosophical library, 1946. Print.

Darwin, Charles. *L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la lutte pour l'existence dans la nature. Traduit de l'édition anglaise définitive par Edmond Barbier.* Paris : Ancienne Librairie Schleicher. Alfred Costes, 1921 (1859). UQAC. Les classiques des sciences sociales. Web. 17 Juin 2015. <http://classiques.uqac.ca/classiques/darwin_charles_robert/origine_especes/darwin_origine_des_especes.pdf>.

---. *La descendance de l'Homme et la sélection sexuelle. Traduit de l'anglais par Edmond Barbier*. Préface de Carl Vogt. Québec : Les classiques des sciences sociales, 1876 (1871). Web. 17 Juin 2015. <http://classiques.uqac.ca/classiques/darwin_charles_robert/descendance_homme/descendance_homme.pdf>.

David-Sauvageot, A. *Le réalisme et le naturalisme dans la littérature et dans l'art*. Paris : Calmann Lévy, 1890. Print.

De Felici, Roberta. « Le roman préhistorique de Rosny aîné : 'roman scientifique' ou genre 'didactique' et de 'vulgarisation' ? ». *Revue d'Histoire littéraire de la France*, Presses Universitaires de France (PUF), 97e Année, No. 2. March – April 1997 : 244-273. Web. 6 September 2015. <http://www.jstor.org/stable/40533003 P 245>.

De Maistre, Joseph. *Les soirées de Saint-Pétersbourg ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence suivies d'un traité sur les sacrifices*. Tome premier. Bruxelles : Méline, Cans et Compagnie, 1837. Print.

Diderot, Denis. *Le rêve de d'Alembert*. In *Œuvres Philosophiques*. Paris : Ed. P. Vernière. Garnier, 1961. (1784). *The ARTFL Project*. Web. 6 September 2015. <http://artflsrv02.uchicago.edu.proxy1.library.jhu.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.1232:1:0:-1:51.frantext0513.27740>.

Diop, Cheikh Anta. *Antériorité des civilisations nègres : mythes ou vérité historique ?* Paris : Présence Africaine, 1967. Print.

---. *Civilisation Ou Barbarie : Anthropologie Sans Complaisance*. Paris: Présence Africaine, 1981. Print.

Duchet, Michèle. *Anthropologie Et Histoire Au Siècle Des Lumières : Buffon, Voltaire, Helvétius, Diderot*. Paris: F. Maspero, 1971. Print.

Ducros, Albert, Jacqueline Ducros, and Claude Blanckaert. *L'Homme Préhistorique : Images Et Imaginaire.* Collection "Histoire Des Sciences Humaines". Paris: Harmattan, 2000. Print.

Fanon, Frantz. *Les damnés de la terre*. Paris : François Maspéro, 1978 (1961). Print**.**

---. *Peau Noire, Masques blancs. Préface (1952) et Postface (1965) de Francis Jeanson*. Paris : Editions du Seuil. Collections « Esprit », 1952. Print.

Fauvelle-Aymar, Francois-Xavier. *L'invention du Hottentot. Histoire du regard occidental sur les Khoisan (XVe – XIXe siècle)*. Paris : Publications de la Sorbonne, 2002. Print.

Finot, Jean. *Le préjugé des races*. Paris : Felix Alcan, 1921. Print.

Firmin, Joseph-Anténor, and Jean Métellus. *De l'Égalité Des Races Humaines : Anthropologie Positive*. Montréal, Québec: Mémoire d'encrier, 2005 (1885). Print.

Freud, Sigmund. *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort. Traduction de l'Allemand par le Dr. S. Jankélévitch*. 1915. Les classiques des sciences sociales. UQAC. May 2011. Web. 17 June 2015. <http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/essais_de_psychanalyse/Essai_4_considerations/Freud_considerations.pdf>.

---. *La Vie Sexuelle*. Paris : Presses Universitaires de France, 1969 (1908). Print.

---. *Totem et Tabou*. *Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs. Traduit de l'allemand par Serge Jankélévitch*. Paris : Petite Bibliothèque Payot. 1965 (1923). Les classiques des sciences sociales. UQAC. May 2011. Web. 17 June 2015. <http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/totem_tabou/totem_et_tabou_SV.pdf>.

Garwin, Laura and Tim Lincoln. *A century of Nature: Twenty One Discoveries that changed Science and the World*. University of Chicago Press. 2003. Print.

Gaudry, Albert. *Essai de paléontologie philosophique*. Paris: Masson, 1896. Print.

Gobineau, Arthur. *Essai sur l'inégalité des races humaines*. 4ème édition. Paris: Firmin-Didot et cie, 1922. Print.

Gordon, Rae Beth. *Dances with Darwin, 1875-1910: Vernacular Modernity in France*. Farnham, Surrey, England ; Burlington, VT: Ashgate, 2009. Print.

Gott, Ted ; Weir, Kathryn. *Gorilla*. Raktion Books, 2013. Print.

Gott, Ted. « Stowed Away: Emmanuel Frémiet's Gorilla carrying off a woman ». *Art Bulletin of Victoria 45*. National Gallery of Victoria (NGV), Australia. 08/17/2015. Web. 6 September 2015. <http://www.ngv.vic.gov.au/essay/stowed-away-emmanuel-fremiets-gorilla-carrying-off-a-woman-2-2/>.

Grayson, Donald. K. *The Establishment of Human Antiquity*. New York: Academic Press, 1983. Print.

Guillaumie, Marc. *Le Roman préhistorique, essai de définition d'un genre, essai d'histoire d'un mythe*. Limoges : Pulim, 2006. Print.

Guillomet-Malmassari Virginie. « Le développement de la Préhistoire au 19e siècle : un apprivoisement du temps ». In *Bulletin de la Société préhistorique française*. 2005, tome 102, Numéro 4 : 709-714. Web. 6 September 2015. <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bspf_0249-7638_2005_num_102_4_13173>.

Haeckel, Ernest. *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles : conférences scientifiques sur la doctrine de l'évolution en général et celle de Darwin, Goethe et Lamarck en particulier (2e édition). Traduit de l'allemand par le docteur Ch, Letourneau*. Paris : C. Reinwald et Cie, 1877. Print.

---. *Anthropogénie ou histoire de l'évolution humaine. Traduit par Ch. Letourneau*. Paris: Reinwald, 1877. Print.

---. *The History of Creation volume 2*. New York: Appleton and Company, 1876. Print.

Hagège, Claude. *Halte à la mort des langues*. Paris : Odile Jacob, 2002. Print.

Haller, John S. *Outcasts from Evolution; Scientific Attitudes of Racial Inferiority, 1859-1900*. Urbana: University of Illinois Press, 1971. Print.

Haraway, Donna Jeanne. *Simians, Cyborgs, and Women: The Reinvention of Nature*. New York: Routledge, 1991. Print.

Henry, A. Mott. *Was Man Created?* New York: Griswold, 1880. Gutenberg.org. Web. 6 September 2015. <http://www.gutenberg.org/files/30429/30429-h/30429-h.htm>.

Hermann, Jules. *Les révélations du grand océan*. Tome second. 1927. Bibliothèque Nationale de France. Microfilm.

Hobbes, Thomas. *Léviathan. Traité de la matière, de la forme et du pouvoir de la république ecclésiastique et civile. Première partie : DE L'HOMME*. 1651. Trans. M. Philippe Folliot. Canada : Bibliothèque Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi. 2002. Web. 17 June 2015. <http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html>.

Hovelacque, Abel. *Notre Ancêtre; Recherches d'Anatomie et d'Ethnologie Sur Le Précurseur De l'Homme. 2ème édition*. Paris: E. Leroux, 1878. Print.

Huxley, Thomas. H. *De la place de l'homme dans la nature*. Paris : Librairie J.-B. Baillère Et Fils, 1891 (1873). Print.

---. *Evidence as to Man's place in nature*. New York: D. Appleton and Company, 1873. Print.

Jeanneret, Yves. *Ecrire la science. Formes et enjeux de la vulgarisation*. Paris : Presses Universitaires de France, 1994. Print.

Johanson, Donald C.; Maitland A. Edey. *Lucy, the Beginnings of Humankind*. New York: Simon and Schuster, 1981. Print.

Kant, Immanuel. *Anthropologie considérée au point de vue pragmatique ou de l'utilité Traduit par Joseph Tissot*. Paris : Librairie Ladrange, 1863 (1772-1796). Print.

Keen, Ian. *Aboriginal economy and society*. UK: Oxford University Press, 2004. Print.

Kerslake, Patricia. *Science Fiction and Empire*. Liverpool: Liverpool University Press, 2007. Print.

Klaatsch, Hermann. *The evolution and progress of mankind*. *M.D edited and Enlarged by Professor Adolf Heilborn, M.D. Translated by Joseph Mc Cabe*. New York: Frederick A. Stokes Company Publishers, 1923. Print.

Kort, Pamela, Max Hollein, and Schirn Kunsthalle Frankfurt. *Darwin: Art and the Search for Origins*. Cologne: Wienand, 2009. Print.

Kristeva, Julia. *Pouvoirs de l'Horreur, essai sur l'abjection*. Paris : Seuil, 1980. Print

Lacan, Jacques. *Écrits*. Paris: Éditions du Seuil, 1966. Print.

Lamarck, Jean-Baptiste. *Recherche sur l'organisation des corps vivans*. Paris : CRHST/CNRS, 2003 (1802). Web. 6 September 2015. <http://www.crhst.cnrs.fr/>.

Larson, Barbara Jean. *The Art of Evolution: Darwin, Darwinism, And Visual Culture*. Hanover N.H: UPNE. 2009. Print.

Lavocat Françoise. *La théorie littéraire des mondes possibles*. Paris: CNRS, 2010. Print.

Leafe, David. “The town that hanged an elephant: A chilling photo and a macabre story of murder and revenge”. *Dailymail.co.uk*. 14 February 2014. Web. 15 July 2015. <http://www.dailymail.co.uk/news/article-2559840/The-town-hanged-elephant-A-chilling-photo-macabre-story-murder-revenge.html>.

Lemoine, Albert. *De la physionomie et de la parole*. Paris : Germer Baillière. 1865. Print.

Leroi-Gourhan, André. *Gesture and Speech. Translated from the French by Anna Bostock Berger and introduced by Randall White*. Massachussetts : MIT Press, 1993 (1964). Print.

---. *L'Art Des Cavernes*. Réalisations Sonores Hugues Desalle, 1979.

---. *Le Fil Du Temps*. Paris: Fayard, 1983. Print.

---. *Les chasseurs de la préhistoire*. Paris : Edition A.-M. Métailié, 1983. Print.

Lindfors, Bernth. *Africans on stage. Studies in ethnological show business*. Bloomington: Indiana University Press, 1999. Print.

Lindhal, Karen; Susie Balser. “Tardigrades Facts”. Wesleyan University. 2 October 1999. Web. 6 September 2015. <http://sun.iwu.edu/~tardisdp/tardigrade_facts.html>.

Lombroso, Cesare. *The Criminal man. Translated and with a new introduction by Mary Gibson and Nicole Hahn Rafter, with translation assistance from Mark Seymour*. Durham, NC : Duke University Press, 2006 (1876). Print.

Lubbock, John. *The origins of civilization and the primitive condition of Man.* New York: Appleton and Company. 1898. Print.

Lyell, Charles. *L’ancienneté de l’homme prouvée par la géologie*. Paris: Baillière et fils. 1864 (1863). Print.

---. *The Geological Evidences of The Antiquity of Man with remarks on theories of the origin of species by variation*. London: Murray, 1863. Print.

M’Causland, Dominick. *Adam and the Adamite: Or, The Harmony of Scripture and Ethnology*. Second Edition. London : R. Bentley, 1868. Print.

Mason, Carol, Martin Harry Greenberg and Patricia S. Warrick. *Anthropology through Science Fiction*. New York: St. Martin's Press, 1974. Print.

Maupertuis. *Les œuvres de Mr. de Maupertuis*. Dresde: George Conrad Walther, 1752. Print**.**

---. *Vénus physique*. Bibliothèque royale, 1745. Print.

McLaughlin, Jeff. *Comics as Philosophy*. 1st ed. Jackson: University Press of Mississippi, 2005. Print.

Minder, Patrick. *La Suisse coloniale. Les représentations de l'Afrique et des Africains en Suisse au temps des colonies (1880-1939)*. Berne : Peter Lang, 2011. Print.

Mortillet, Gabriel. *Le préhistorique*. Paris: Reinwald. 1883. Print.

Moser, Stephanie. Ancestral Images: *The Iconography of Human Origins*. Ithaca, N.Y.: Cornell University Press, 1998. Print.

Nadaillac, Jean-François-Albert du Pouget. *Les premiers hommes et les temps préhistoriques*. Volume 2. Paris : G. Masson, 1881. Print.

Nanda, Serena; Warms, Richard. *Cultural Anthropology*. USA: Cengage Learning. 2013. Print.

Nott, J.C; Gliddon, R. *Types of Mankind*. Philadelphia: Lippincott, Grambo & Co, 1854. Print.

Oakley, Kenneth P. *Man the Tool-maker*. Sixth Edition. London: British Museum, 1972. Print.

Patou-Mathis, Marylène. *Le Sauvage et le Préhistorique, miroir de l'Homme occidental*. Paris : Odile Jacob, 2011. Print.

---. *Préhistoire de la violence et de la guerre*. Paris: Editions Odile Jacob, 2013. Print**.**

Pezeu-Massabuau, Jacques. *Jules Verne Un art d'habiter la terre*. Paris: L'Harmattan, 2013. Print.

Phillips, John. *Life on Earth and its origin in succession*. England: Macmillan and Company, 1860. Print.

Picq, Pascal. *Nouvelle Histoire de l'Homme*. Paris : Perrin. Collection Tempus, 2012. Print.

Pigeaud, Romain. *Comment reconstituer la Préhistoire ?* France : EDP Sciences. Collection Bulles de sciences, 2007. Print.

Poliakov, Léon. *Le mythe Aryen*. Paris : Calmann-Lévy, 1971. Print.

Quatrefage, Armand. *Hommes fossiles et hommes sauvages. Etudes d'anthropologie*. Paris : Baillière et Fils. 1884. Print.

---. *L'homme tertiaire et sa survivance*. In *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*. Revue mensuelle illustrée. 3ème série. Tome II. Paris : Reinwald, 1885. Print.

Quinet, Edgar. *La création*. Tome 1. Paris: A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1870. Print.

Rackin, Donald. *Alice's Adventures in Wonderland and Through the Looking-Glass. Nonsense, Sense, and Meaning*. New York: Twayne Publishers, 1991. Print.

Reel, Monte. *Between man and beast: a tale of exploration and evolution*. New York : Doubleday, 2013.Print.

Richard, Nathalie. *Inventer la préhistoire. Les débuts de l'archéologie préhistorique en France*. Paris : Vuibert. Adapt-Snes, 2008. Print.

Rousseau, Jean-Jacques. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Edition électronique de Jean-Marie Tremblay. Québec : Les classiques des sciences sociales, UQAC, 2002 (1754). Web. 17 June 2015. <http://classiques.uqac.ca/classiques/Rousseau_jj/discours_origine_inegalite/discours_inegalite.pdf>.

Royer, Clémence. *Journal des économistes : revue mensuelle de l'économie politique, des questions agricoles, manufacturières et commerciales*. Tome 27, page 322. Paris : Guillaumin et F. Alcan. 1841-1940. Gallica. Web. 17 June 2015. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34426009k/date>.

Rudwick, M. J. S. *Scenes from Deep Time: Early Pictorial Representations of the Prehistoric World*. Chicago: University of Chicago Press, 1992. Print.

Said. Edward. W. *Orientalism*. New York: Vintage Booked Edition, 1979. Print.

Saint-Hilaire, Geoffroy. *Considérations générales sur les monstres comprenant une théorie des phénomènes de la monstruosité*. Paris : J. Tastu, 1826. Print.

Saint Martin, Arnaud. « Le roman scientifique: un genre paralittéraire. » *Sociologie de l'Art* Opus 6 (2005) : 69-99. Web. 6 September 2015. <http://www.cairn.info/revue-sociologie-de-l-art-2005-1-page-69.htm>.

Salazar, Philippe-Joseph. "Rhétorique de la Race: Imaginer l'Autre Au 18e Siècle." *French Studies in Southern Africa* 24 (1995): 84-95. Print.

Schapera, Isaac. *The Khoisan Peoples of South Africa. Bushmen and Hottentots*. London: Routledge & Kegan Paul LTD, 1930. Print.

Schleicher, Auguste. *La théorie de Darwin et la science du langage*. Lettre publique à M. le Dr. Ernest Haeckel, professeur de zoologie et directeur du musée zoologique à l'université d'léna, par Auguste Schleicher, Weimar, 1863. Centre de recherches en histoire et épistémologie comparée de la linguistique d'Europe centrale et orientale (CRECLECO) / Université de Lausanne. Janvier 2015. Web. 17 June 2015. <http://crecleco.seriot.ch/textes/SCHLEICHER1868/txt.html>.

Smith, Andrew. *Illustrations of the Zoology of South Africa*. London: Smith, Elder, 1849 (1838). Print.

Stoczkowski Wiktor. "La Préhistoire dans les manuels scolaires ou notre mythe des origines ». In *L'Homme*, 1990, tome 30 n°116: 111-135. Web. 6 September 2015. <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hom_0439-4216_1990_num_30_116_369311>.

Taylor, Isaac. *L'origine des Aryens et l'homme préhistorique : exposé de l'ethnologie et de la civilisation préhistoriques de l'Europe*. Paris : L. Battaille. 1895. Print.

Theobald, John. *The Media and the Making of History*. Aldershot, Hants, England ; Burlington, VT: Ashgate, 2004. Print.

Theunissen, Bert. *Eugène Dubois and the Ape-Man from Java: The History of the First Missing Link and its Discoverer*. Dordrecht ; Boston: Kluwer Academic Publishers, 1989. Print.

Thomas, Gilles. « La partie immergée de l'Exposition Universelle Internationale de 1900. Mines et mineurs entre réalité et imaginaire. » *Bulletin de l'Association ABC-Mines* n° 35, Octobre 2012. Web. <http://www.annales.org/archives/x/ems.html>.

Tinland, Franck. *L'homme sauvage, Homo ferus et homo sylvestris*. Paris : Payot, 1968. Print

Verneau, René. *L'enfance de l'humanité. Tome 1. L'âge de la pierre*. Paris : Hachette, 1890. Print.

Vinson, Julien. *Revue de linguistique et de philologie comparée. Tome vingt-neuvième*. Paris : Maisonneuve, 1896. Print.

Virey, Julien Joseph. *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle, appliquée aux arts, à l'agriculture, à l'économie rurale et domestique, à la médecine, etc*. Par une société de naturalistes et d'agriculteurs. Paris : Deterville, 1816. Print.

Vyverberg, Henry. *Human Nature, Cultural Diversity, and the French Enlightenment.* New York: Oxford University Press, 1989. Print.

Wells, Jonathan. *Icons of Evolution. Science or Myth? Why much of what we teach about evolution is wrong*. Washington, DC: Regnery, 2002.

Winchell, Alexander. *Preadamites or a demonstration of the existence of men before Adam*. 4th edition. Chicago: S.C. Griggs and company, 1888. Print.

Warwick Frost Edition. *Zoos and Tourism. Conservation, Education, Entertainment?* Channel View Publications: 2011. Print.

Définitions et Dictionnaires en ligne

Barbare. Émile Littré: Dictionnaire de la langue française. 1872-77. *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu.proxy1.library.jhu.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=barbare>.

Bleu. CNRTL. <http://www.cnrtl.fr/definition/bleu>

Bleu. Émile Littré: Dictionnaire de la langue française (1872-77). *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu.proxy1.library.jhu.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=bleu>.

Cage. Émile Littré: Dictionnaire de la langue française 1872-77. *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. Web. <http://artflsrv02.uchicago.edu.proxy1.library.jhu.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=cage>.

Conte bleu. CNRTL. <http://www.cnrtl.fr/definition/bleu>

Gorgone. Émile Littré: Dictionnaire de la langue française (1872-77). *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu.proxy1.library.jhu.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=gorgone>.

Gorille. Dictionnaire de l'Académie française, 8th Edition. 1932-5. *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu.proxy1.library.jhu.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=gorille>.

Gorille. Émile Littré: Dictionnaire de la langue française 1872-77. *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu.proxy1.library.jhu.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=gorille>.

Histoire. Dictionnaire de l'Académie française, 6th Edition 1835. *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu.proxy1.library.jhu.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=histoire>.

Histoire. Emile Littré : Dictionnaire de la langue française 1872-77. *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu.proxy1.library.jhu.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=histoire>.

Homme. Dictionnaire de l'Académie française, 8th Edition 1932-5. *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu.proxy1.library.jhu.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=homme>.

Homme. Dictionnaire de l'Académie française. 6th Edition. 1835. *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu.proxy1.library.jhu.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=homme>.

Homme. Émile Littré: Dictionnaire de la langue française. 1872-77. *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu.proxy1.library.jhu.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=homme>.

Homme (Exposition anatomique du corps de l'). L'Encyclopédie. Petit (Page 8:261). *ARTFL*. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.7:1044:2.encyclopedie0513>

Homme, (Hist. nat.) [Histoire naturelle]. L'Encyclopédie. Diderot (Page 8:257). *ARTFL*. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.7:1044:1.encyclopedie0513>

Homme, (Morale.) [Morale]. L'Encyclopédie. Le Roy (Charles Georges) (Page 8:274). *ARTFL*. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.7:1044:4.encyclopedie0513>

Humain. Dictionnaires d'autrefois. Dictionnaire de l'Académie française, 6th Edition (1835). *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=humain>.

Humain. Émile Littré: Dictionnaire de la langue française (1872-77). *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=humain>.

Humaine espèce. (*Hist. nat.*) [Histoire naturelle]. L'Encyclopédie. Diderot (Page 8:344). *ARTFL*. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.7:1271:1.encyclopedie0513>

Humanité. Dictionnaire de l'Académie française, 6th Edition (1835). *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=humanite>.

Hyène. CNRTL. <http://www.cnrtl.fr/definition/hyene>

Ménagerie. Émile Littré: Dictionnaire de la langue française 1872-77. *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. Web. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=mEnagerie>.

Musée. Dictionnaire de l'Académie française, 8th Edition 1932-5. *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. Web. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=musEe>.

Ogre. Dictionnaire de l'Académie française, 6th Edition (1835). *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=ogre>.

Ogre. Émile Littré: Dictionnaire de la langue française (1872-77). *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=ogre>.

Onagre. CNRTL. <http://www.cnrtl.fr/definition/onagre>

Orang-outang. Émile Littré: Dictionnaire de la langue française (1872-77). *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=orang-outang>.

Paléontologie. Émile Littré: Dictionnaire de la langue française. 1872-77. *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=palEontologie>.

Parc. Émile Littré: Dictionnaire de la langue française 1872-77. *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. Web. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=parc>.

Paresseux. Émile Littré: Dictionnaire de la langue française 1872-77. *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. Web. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=paresseux>.

Préhistoire. Emile Littré : Dictionnaire de la langue française 1872-77. *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=prEhistoire>.

Primates. Émile Littré: Dictionnaire de la langue française (1872-77). *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=primates>.

Saiga. CNRTL. <http://www.cnrtl.fr/definition/saiga>.

Sauvage. Dictionnaire de l'Académie française, 6th Edition. 1835. *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=sauvage>.

Troglodytes. Dictionnaire de l'Académie française, 6th Edition (1835). *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=troglodytes>.

Zoologie. Dictionnaire de l'Académie française, 6th Edition. 1835. *The ARTFL Project. Dictionnaire d'autrefois*. <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/dicos/pubdico1look.pl?strippedhw=zoologie>.

Formatage

Russell, Tony, Allen Brizee, and Elizabeth Angeli. "MLA Formatting and Style Guide." *The Purdue OWL*. Purdue U Writing Lab, 4 Apr. 2010. Web. 20 July 2010. <https://owl.english.purdue.edu/owl/resource/747/01/>.

Curriculum Vitae

Christian Kittery
Date of Birth : June 13th, 1981
Location : Freiburg-Im-Brisgaü, Germany

Education

PhD in French Literature. Johns Hopkins University. Baltimore, MD USA. 2009-2015

French Maîtrise degree in French as second language (FLE). La Sorbonne Nouvelle University Paris III, France. 2008-2009

Masters degree in American civlization. University of La Réunion. 2005-2007

Publications

« *Aza ou le Nègre* (review). » MLN 127.4 (2012): 947-948. *Project MUSE*. Web. 15 Oct. 2015. <https://muse.jhu.edu/>.

« Le ptérosaurien : entre reptile volant et figure mythique du dragon. » Pop -en- stock. (Nov. 2015). Uqam (Université du Québec à Montréal). <http://popenstock.ca/>.

Conferences

« The Human Zoos of Paris. » Colloque *Littérature et Animalité*. University of San Francisco, California. 2011

« Le ptérosaurien : entre reptile volant et figure mythique du dragon. » Colloque *Dinomaniques*. University of Mulhouse Haute-Alsace, France. 2015

Awards

Fulbright grantee. 2009-2010

Institute of International Education Certificate of completion for the « 2010 Fulbright Enrichment Seminar. Global Challenges, Local Solutions : Fostering Change through Social Entrepreneurship. » Seattle, WA.

MMLA Teaching Certificate of Experience. Middlebury Monterey Language Academy. 2015

Teaching experience

French teacher. Middlebury Monterey Language Academy. Vermont and California. Summer seasons 2010-2014

French teacher assistant. Johns Hopkins University. Baltimore, MD. 2009-2014

French teaching trainee. La Sorbonne Nouvelle University Paris III, France. 2008-2009

French language assistant. Grinnel College. Grinnell, IA. 2007-2008